



1

Roman
Hyuganatsu
Illustrations
Touko Shino

Les Carnets de l'apothicaire

LUMEN

Roman
Hyuganatsu

Illustrations
Touko Shino

Les Carnets de l'apothicaire

Traduit par
Laureline Chaplain et Ombeline Marchon

LUMEN

L'auteur

Hyuganatsu commence *Les Carnets de l'apothicaire* en 2011, sous la forme d'un roman mis en ligne sur la célèbre plateforme Shōsetsuka ni narō (« Devenons écrivains ! »). Il n'en est pas à son coup d'essai, mais l'ampleur de celui-ci change la donne : très vite, les lecteurs se bousculent, les commentaires se multiplient... Encouragé par un tel succès, il signe chez la maison d'édition Shufunotomo et, dès l'année suivante, son roman sort en librairie. Depuis, la série, devenue un véritable phénomène, ne cesse de gagner en notoriété. Hyuganatsu y dépeint avec talent une Chine ancienne à la fois réaliste et fantasmée. Sa passion pour cette culture se manifeste par sa fascination pour Wu Zetian, la seule impératrice connue de l'empire du Milieu. La Chine imaginaire de l'écrivain japonais Kenichi Sakemi est aussi une source d'inspiration profonde pour son œuvre... Mais l'auteur ne s'arrête pas là : grand amateur des *Contes du Magatama*, chef-d'œuvre de la littérature jeunesse japonaise, il bâtit son univers à partir de sources variées. Quant aux ingénieuses énigmes qui font le sel de son récit, elles reposent sur des connaissances en médecine traditionnelle tirées d'ouvrages spécialisés et de reportages.

Kusuriya No Hitorigoto
©2014 Hyuganatsu/Imagica Infos Co.,Ltd.
All rights reserved.
Originally published in Japan by Imagica Infos Co., Ltd.
Through Shufunotomo Co., Ltd.

Kusuriya No Hitorigoto 2
©2015 Hyuganatsu/Imagica Infos Co.,Ltd.
All rights reserved.
Originally published in Japan by Imagica Infos Co., Ltd.
Through Shufunotomo Co., Ltd.

French translation rights arranged through Tuttle-Mori Agency, Inc. Tokyo.

SOMMAIRE

[Titre](#)

[L'auteur](#)

[Copyright](#)

[Chapitre 1 - Mao Mao](#)

[Chapitre 2 - Les favorites](#)

[Chapitre 3 - Jinshi](#)

[Chapitre 4 - Le sourire de nymphe](#)

[Chapitre 5 - Suivante](#)

[Chapitre 6 - Goûteuse](#)

[Chapitre 7 - Une branche](#)

[Chapitre 8 - Philtre d'amour](#)

[Chapitre 9 - Cacao](#)

[Chapitre 10 - Une curieuse apparition \(première partie\)](#)

[Chapitre 11 - Une curieuse apparition \(deuxième partie\)](#)

[Chapitre 12 - La menace](#)

[Chapitre 13 - Aux petits soins](#)

[Chapitre 14 - Le feu](#)

[Chapitre 15 - Mission d'infiltration](#)

[Chapitre 16 - La réception en plein air \(première partie\).](#)

[Chapitre 17 - La réception en plein air \(deuxième partie\).](#)

[Chapitre 18 - La réception en plein air \(troisième partie\).](#)

[Chapitre 19 - Après les festivités](#)

[Chapitre 20 - Empreintes](#)

[Chapitre 21 - Lihaku](#)

[Chapitre 22 - Les retrouvailles](#)

[Chapitre 23 - Un brin de paille](#)

[Chapitre 24 - Un malentendu](#)

[Chapitre 25 - Le saké](#)

[Chapitre 26 - Deux versions d'une même histoire](#)

[Chapitre 27 - Le miel \(première partie\).](#)

[Chapitre 28 - Le miel \(deuxième partie\).](#)

[Chapitre 29 - Le miel \(troisième partie\).](#)

[Chapitre 30 - Dame Aduo](#)

[Chapitre 31 - Le renvoi](#)

[Chapitre 32 - L'eunuque et la courtisane](#)

[Chapitre 33 - Un nouveau départ](#)

[Chapitre 34 - Servante à la cour extérieure](#)

[Chapitre 35 - La pipe](#)

[Chapitre 36 - Instructrice à la cour intérieure](#)

[Chapitre 37 - Le poisson cru](#)

[Chapitre 38 - Le plomb](#)

[Chapitre 39 - Le maquillage](#)

[Chapitre 40 - Promenade en ville](#)

[Chapitre 41 - Le poison prune](#)

[Chapitre 42 - Lacan](#)

[Chapitre 43 - Suilei](#)

[Chapitre 44 - Le hasard... ou pas ?](#)

[Chapitre 45 - Le rituel](#)

[Chapitre 46 - Le datura](#)

[Chapitre 47 - Gaoshun](#)

[Chapitre 48 - De retour à la cour intérieure](#)

[Chapitre 49 - Le papier](#)

[Chapitre 50 - Comment racheter un contrat](#)

[Chapitre 51 - Les roses bleues](#)

[Chapitre 52 - Les ongles rouges](#)

[Chapitre 53 - La balsamine et l'oxalis](#)

[Épilogue](#)

[Recueil d'illustrations](#)

Chapitre I

Mao Mao

Ah, je donnerais n'importe quoi pour déguster quelques brochettes de viande en ville... songea Mao Mao en contemplant le ciel nuageux. La beauté inégalée du monde dans lequel elle vivait ne changeait rien au fait qu'il consistait en une cage aussi délétère qu'oppressante. Et dire que je suis là depuis trois mois déjà ! J'espère au moins que mon père mange à sa faim.

Chaque détail du jour de son enlèvement, quand trois hommes avaient profité de l'une de ses cueillettes en forêt pour la capturer, restait gravé dans sa mémoire. L'objectif de ces mercenaires ? Traquer des jeunes femmes dans le but de les vendre au palais impérial. Là, elles recevaient la demande en mariage la plus déplaisante du monde, et pourtant impossible à décliner.

Pour Mao Mao, la situation aurait pu être bien pire... Au moins touchait-elle un salaire et entretenait-elle même l'espoir de rentrer chez elle d'ici un ou deux ans. Celles qui se rendaient à la cité impériale de leur propre chef ne s'en tiraient pas à si bon compte. Quand bien même la jeune fille s'en sortait très bien en tant qu'apothicaire avant son enlèvement – merci pour elle ! –, cette reconversion forcée comme servante au palais ne présageait que des ennuis.

Que faisaient les ravisseurs des adolescentes nubiles qu'ils enlevaient ? Parfois, ils les vendaient à des eunuques, histoire de s'offrir une nuit de beuverie avec l'argent récolté. D'autres fois, leurs victimes servaient de monnaie d'échange pour remplacer la fille d'un couple plus influent. Malgré tout, quelles que soient leurs raisons d'agir, le sort de Mao Mao restait le même. Sans l'intervention de ces mercenaires, jamais elle n'aurait posé un pied dans le *hougong*, la cour intérieure du palais impérial, l'espèce de harem où

résidaient – entre autres – les femmes destinées à donner des héritiers à l'empereur.

L'odeur entêtante du maquillage et du parfum l'écœurait, mais ce n'était rien en comparaison des visages faussement avenants des concubines parées de leurs jolies robes. Son expérience d'apothicaire lui avait appris qu'il n'existait aucune toxine plus terrifiante que le sourire d'une femme... Qu'on le croise dans les couloirs du plus somptueux des palais ou dans les chambres sordides d'une maison de plaisir bon marché n'y changeait rien.

Un panier de linge dans les bras, Mao Mao pénétra dans l'un des bâtiments du *hougong*. Sa magnifique façade dissimulait un patio central pavé d'un aspect quelconque où des serviteurs s'échinaient à laver des montagnes de vêtements.

En principe, la cour intérieure était interdite aux hommes. Les rares autorisés à en franchir les portes étaient Sa Majesté Impériale, ses proches parents, ainsi que des eunuques. C'étaient ces derniers que Mao Mao venait de rejoindre. Au fond, elle comprenait les raisons de cette castration, aussi cruelles soient-elles.

Après avoir posé son panier au sol, la jeune fille en remarqua un autre, quelques mètres plus loin, rempli d'habits propres qui venaient de sécher au soleil. À son anse pendait une plaque de bois ornée d'une illustration de feuille et d'un numéro.

La plupart des servantes du *hougong* ne savaient pas lire. Rien d'étonnant pour toutes celles qui avaient été arrachées à leur campagne, où la majorité de la population était illettrée. À leur arrivée à la cour intérieure, on leur avait certes brutalement inculqué un minimum de bonnes manières, mais cela n'en faisait pas des jeunes filles instruites pour autant. Avec cette tendance à privilégier la quantité à la qualité pour peupler le palais de femmes de toutes sortes, il ne fallait pas venir se plaindre du niveau médiocre de leur éducation. Qu'il était loin le temps du « jardin des fleurs » du précédent empereur ! Au moins le nouveau maître de l'univers avait-il le choix : sa cour regroupait près de deux mille concubines et dames de compagnie, auxquelles venaient s'ajouter cinq cents eunuques dédiés à leur service. Et, malgré tout, personne ne se marchait sur les pieds.

Mao Mao œuvrait en tant que simple servante, un poste humble dépourvu de rang officiel. Sans aucun allié susceptible de l'épauler dans les arcanes du

palais, il lui était difficile d'avoir une quelconque ambition. Les jeunes filles enlevées à leur famille pour venir renforcer la troupe des domestiques n'avaient pas grand espoir de s'élever dans la hiérarchie. Si encore Mao Mao avait été dotée de courbes voluptueuses et d'un teint de lait, peut-être aurait-elle pu envisager de devenir un jour une concubine de bas rang. Sauf qu'avec sa peau rougeaude couverte de taches de rousseur et ses membres frêles dépourvus d'élégance, elle ne risquait pas de se faire remarquer.

Allez, au travail ! songea-t-elle en récupérant un panier, dont la plaque, marquée du numéro 17, était décorée d'une fleur de prunier. Elle s'élança à pas bruyants, pressée de retrouver le dortoir avant que n'éclatent les lourds nuages qui chargeaient le ciel.

Le linge appartenait à une concubine de rang inférieur qui possédait une chambre plus luxueuse, voire ostentatoire, que ses consœurs. Sans doute venait-elle d'une famille influente de la noblesse.

On attribuait à toute femme de rang palatial le droit d'être accompagnée de dames de compagnie. Au demeurant, une concubine mineure voyait leur nombre limité à deux. Ce qui expliquait pourquoi Mao Mao, qui n'était rattachée à aucune maîtresse en particulier, avait été chargée de ramener le linge de l'une d'elles.

Les concubines des rangs les plus bas logeaient elles aussi dans le *hougong*, mais leurs appartements se situaient à la périphérie, loin du regard de l'empereur. Pour qu'elles puissent quitter ce quartier isolé, il fallait que leur maître leur fasse l'honneur de passer au moins une nuit avec elles. Deux nuits et elles pouvaient songer à se créer une véritable place dans ce monde.

Quant à celles qui n'éveillaient jamais l'intérêt de Sa Majesté Impériale, et à la condition que leur famille n'exerce aucune influence particulière, elles finissaient après un certain âge par être déchuës de leur titre de mères potentielles d'héritiers possibles, avant d'être mariées à l'un des mandarins de la cour. Seul le hasard faisait pencher ces unions du côté du bonheur ou du malheur. Toutefois, les concubines déclassées redoutaient encore davantage d'être offertes à un eunuque.

Mao Mao frappa discrètement à la porte.

— Pose ça là ! aboya la dame de compagnie qui lui ouvrit.

À l'intérieur, une concubine au parfum élégant vidait à petites gorgées une tasse remplie d'alcool. Sans doute était-elle entourée de nombreux admirateurs à l'époque bénie qui avait précédé son arrivée au palais, quand elle n'avait pas encore pris conscience qu'elle en savait à peu près autant du monde qu'une grenouille coincée au fond d'un puits. Étouffée par la surabondance de ses splendides rivales, la jeune femme avait abandonné toute velléité de se démarquer de ses semblables, au point d'en arrêter de sortir de chez elle.

Ce n'est pas en restant cloîtrée dans tes appartements que tu vas donner envie qu'on te rende visite plus souvent, la tança en pensée la jeune servante.

Après avoir troqué son panier plein contre un vide entreposé devant la porte, Mao Mao repartit vers le lavoir. Il lui restait encore du pain sur la planche. Elle n'était certes pas venue de son plein gré au *hougong*, mais on lui versait néanmoins un salaire qu'elle entendait bien mériter. La diligence n'était pas la dernière de ses qualités. Un jour, elle quitterait cet endroit, à condition de travailler dur, de ne pas se plaindre... et de ne surtout pas entretenir le fol espoir de susciter par hasard un quelconque intérêt impérial.

Seulement, bien souvent, la vie nous réserve des surprises. À dix-sept ans, Mao Mao était surtout très naïve, sans pourtant être une tête de linotte. Elle pouvait même se targuer de posséder quelques qualités bien ancrées : la curiosité, une soif de savoir insatiable et un certain sens de la justice, bien qu'assez peu développé encore.

Quelques jours plus tard, la découverte de la terrible vérité sur la mort de plusieurs nourrissons du *hougong* allait bouleverser bien des éléments de cet univers. Les superstitieux préféraient y voir une malédiction jetée sur les concubines osant donner naissance à un héritier mâle. La jeune apothicaire, elle, était plutôt encline à rechercher les origines de cette tragédie dans des motifs bien plus terre à terre.

Chapitre 2

Les favorites

— Vraiment, tu en es sûre ?

— Oui, elle m'a dit qu'elle avait vu de ses propres yeux le médecin entrer chez elles.

Mao Mao buvait sa soupe, tout en laissant traîner ses oreilles. Des centaines de servantes s'étaient réunies dans l'immense réfectoire pour y prendre le petit déjeuner – un potage accompagné d'une bouillie de graines. Assises en diagonale de l'apothicaire, deux jeunes domestiques s'échangeaient les derniers ragots en s'efforçant de dissimuler leur agitation sous une mine blasée.

— Il a rendu visite à dame Gyokuyo et à dame Lifa.

— Non, les deux ? Leurs enfants ont quoi ? Six et trois mois, c'est ça ?

— Exactement. À mon avis, c'est une malédiction !

Les concubines au cœur des potins, favorites de l'empereur parmi ses multiples compagnes, avaient accouché il y a peu. Leurs rejetons n'avaient donc que quelques mois.

La nouvelle de leur infortune s'était répandue dans le palais comme une traînée de poudre. Si le mépris qu'inspiraient les maîtresses de Sa Majesté Impériale et les princes et princesses qu'elles lui avaient donnés en nourrissait une partie, d'autres rappelaient davantage les histoires de fantômes glaçantes qu'on se raconte l'été pour faire oublier la chaleur.



— C'est même certain. D'autant que trois des enfants de l'empereur sont déjà morts peu après leur naissance... C'est louche, tu ne trouves pas ?

Née de concubines de très haut rang, la progéniture en question aurait pu revendiquer le titre d'héritier. Le premier-né avait vu le jour avant même l'accession au trône de Sa Majesté Impériale, quand le futur souverain vivait encore dans le Palais oriental. Les deux autres avaient succombé juste après son couronnement. Surtout, tous les trois étaient morts en très bas âge. La mortalité infantile avait beau rester un phénomène courant, voir la descendance de l'empereur périr si jeune et de manière aussi régulière avait de quoi alimenter l'inquiétude. Seuls les bébés de dame Gyokuyo et de dame Lifa avaient survécu... mais pour combien de temps encore ?

Se pourrait-il qu'ils aient été empoisonnés ? s'interrogea Mao Mao en touillant sa bouillie. Mais non : sur les trois nourrissons, deux étaient des filles. Quel intérêt y aurait-il à assassiner des princesses dans un monde où l'accès au trône était interdit aux femmes ?

Les deux commères assises à côté de Mao Mao étaient à ce point plongées dans leur conversation qu'elles en délaissaient leur repas.

Pff... pensa la domestique en les écoutant discuter sortilèges. *Ça n'existe pas, les malédictions.*

Quelle idée idiote, comme si un clan entier pouvait être décimé par un mauvais sort ! Ce genre d'opinion frôlait l'hérésie, mais la jeune fille avait assez d'expérience pour appuyer ses dires.

Il pourrait s'agir d'une maladie ou d'un problème congénital... Comment sont-ils morts, précisément ? La question la taraudait.

Mao Mao avait toujours privilégié la discrétion. Elle n'avait pas pour habitude de se mêler des affaires des autres. Ce jour-là, pourtant, elle céda à la curiosité en interrogeant ses voisines – ce qu'elle n'allait pas tarder à regretter amèrement.

Encouragée par cette marque d'intérêt, Shaolan, la servante adepte des potins du *hougong*, vint régulièrement à la rencontre de Mao Mao pour lui confier les derniers commérages qu'elle avait recueillis.

Quelques jours plus tard, la jeune commère se glissa à côté de sa nouvelle confidente, le temps de lui faire son rapport :

— Je ne connais pas toute l'histoire mais, à ce qu'il paraît, ils s'affaiblissent de jour en jour, lui avoua-t-elle en dépoussiérant le cadre d'une fenêtre. Le médecin de la cour intérieure rend plus souvent visite à dame Lifa qu'à dame Gyokuyo. Sans doute que son état est plus inquiétant.

— Dame Lifa aussi est malade ?

— Oui, la mère et l'enfant souffrent du même mal.

Pour sa part, Mao Mao soupçonnait le praticien de surveiller davantage dame Lifa non pas parce qu'elle était plus souffrante, mais parce qu'elle avait donné naissance à un fils. La préférence de l'empereur allait à dame Gyokuyo mais, manque de chance, elle avait mis au monde une fille. Et entre un petit prince et une petite princesse, pas besoin d'être très futé pour se douter à qui allait le traitement de faveur.

— Comme je te l'ai dit, je n'ai pas tous les détails, mais on raconte qu'elle a mal à la tête et au ventre. Sans compter qu'elle a aussi parfois envie de vomir.

Satisfaite d'avoir pu partager ses dernières trouvailles, Shaolan partit s'affairer ailleurs. Pour la remercier, Mao Mao lui promit un thé à la réglisse concocté à partir des racines de plantes qui poussaient dans les jardins du palais. En dépit d'un parfum très fort de médicament, le goût en était très sucré. La jeune commère en fut comblée. Rares étaient les petites douceurs dont pouvaient se délecter les servantes.

Migraine, maux de ventre et nausées, récapitula Mao Mao.

Une liste de symptômes suffisante pour inspirer quelques théories, mais qu'elle ne pouvait pas encore confirmer. Son père l'avait toujours mise en garde sur le danger de laisser des suppositions influencer sa réflexion.

Je devrais peut-être aller jeter un œil par moi-même, se dit-elle.

Pour ce faire, la jeune fille était bien décidée à accomplir ses corvées au plus vite. La cour intérieure était immense. En plus des concubines et des eunuques, un nombre incroyable d'employés y étaient logés. À l'instar de Mao Mao, certaines servantes s'entassaient à dix dans un seul dortoir. Du côté des concubines, les moins élevées dans la hiérarchie devaient se contenter d'une chambre, quand celles de rang moyen disposaient d'appartements. Celles de haut rang résidaient, quant à elles, dans de véritables petits palais dotés de

jardins et de salles de réception, des propriétés parfois plus vastes qu'un village. La jeune apothicaire avait rarement besoin de quitter le quartier oriental du *hougong*. D'ailleurs, elle n'en avait ni le temps ni la possibilité, à moins d'y être expressément envoyée.

Si on ne me confie pas une mission là-bas, il ne me reste plus qu'à trouver un prétexte, conclut-elle.

Elle s'approcha d'une femme qui portait un panier rempli de vêtements de soie. Le traitement de ces tissus délicats était l'apanage du quartier occidental. Qu'on blâme la mauvaise qualité de l'eau ou la brusquerie des lingères, le constat était le même : aucun vêtement de soie ne revenait indemne d'un passage au lavoir du quartier oriental. Mao Mao avait compris que les fibres réagissaient différemment selon qu'on les fasse sécher à l'ombre ou au soleil. Malgré tout, par souci de discrétion, elle s'était abstenue d'en faire part à qui que ce soit. Toujours était-il que ces habits de soie allaient bientôt être rendus à leurs propriétaires.

— Tu voudrais bien me donner ton panier ? Je meurs d'envie d'apercevoir l'eunuque du quartier central dont tout le monde parle, plaida-t-elle soudain après s'être remémoré une autre rumeur colportée par Shaolan. Il paraît qu'il est d'une beauté à se pâmer.

La servante qu'elle avait abordée lui céda son fardeau sans se faire prier. Même les eunuques jouissaient d'un peu de popularité parmi les jeunes femmes qui n'avaient aucune chance de rencontrer l'amour entre les murs de la cour intérieure. On racontait qu'ils épousaient parfois d'anciennes domestiques. Comme Mao Mao ne s'était jamais intéressée aux histoires de cœur, elle comprenait mal l'attirance que certaines éprouvaient pour les eunuques, voire pour d'autres femmes.

Elle poussa un petit grognement. *Je me demande si je tomberai un jour amoureuse, moi aussi*, songea-t-elle. Mais elle en doutait.

Une fois acquittée de sa course, elle s'approcha d'un édifice du quartier central, laqué de rouge et couvert de gravures. Ses piliers se dressaient comme de véritables œuvres d'art. Aucun détail n'avait été laissé au hasard, ce qui donnait à l'ensemble du pavillon un aspect raffiné à des années-lumière de ceux qui bordaient le quartier oriental. La demeure, parmi les plus grandes de la cour intérieure, était occupée par dame Lifa, la mère du jeune prince souffrant.

En l'absence d'une impératrice officielle, elle restait la femme la plus influente du *hougong*.

Et pourtant, en avisant la scène qui se déroulait sous ses yeux, Mao Mao aurait pu se croire revenue en ville. Indifférente aux efforts d'un homme qui tentait vaillamment de rétablir le calme, une foule dense et agitée entourait deux femmes. La première était aussi furieuse que la seconde semblait abattue.

Qui l'aurait cru ? Tout compte fait, ça ne me change pas beaucoup des disputes de bordel, songea la jeune servante avec le détachement typique d'une simple spectatrice qui n'est pas impliquée dans le débat.

Les murmures et la tension ambiante eurent tôt fait de lui révéler l'identité des protagonistes. L'homme n'était rien de moins que le médecin de la cour intérieure, le seul qui puisse revendiquer un tel titre. Entourées de leurs dames de compagnie, les deux femmes qui accaparaient l'attention de tous se classaient respectivement au premier et au second rang des concubines de la cour : dame Lifa, ci-devant génitrice bénie du prince impérial, et dame Gyokuyo, ci-devant génitrice – un peu moins – bénie de la petite princesse.

— C'est ta faute, s'exclamait la première. Tu as jeté un sort à tous les enfants mâles, y compris à mon petit prince chéri, sous prétexte que tu n'as eu qu'une fille !

La colère rendrait laid le plus joli des minois. Pâle comme un cadavre, le regard empli de fureur, dame Lifa faisait peine à voir. D'autant qu'elle venait, semblait-il, de gifler sa belle rivale – la joue rougie de cette dernière en était la preuve.

— Tu sais très bien que c'est faux, se défendit d'un ton calme la jeune femme malmenée, une main posée sur sa pommette pour en apaiser la brûlure. Ma Shao Linli aussi est malade.

C'était le surnom affectueux qu'elle donnait à la petite princesse. Les cheveux roux et les yeux émeraude de dame Gyokuyo trahissaient ses origines occidentales. Elle redressa fièrement la tête pour prendre à partie le médecin :

— C'est pourquoi je vous demande de ne pas la négliger.

L'homme qui s'évertuait à calmer le jeu se retrouvait donc à l'origine même de la dispute. Inquiète de le voir passer autant de temps au chevet du jeune prince, dame Gyokuyo était venue défendre la cause de sa fille. Une attitude

bien compréhensible pour une mère. Sauf qu'à la cour intérieure, le destin des garçons l'emportait toujours sur la bonne santé des petites filles. Pris entre deux feux, le praticien se trouvait bien en peine de bredouiller une excuse.

Quel escroc, celui-là ! songea Mao Mao.

Comment la solution pouvait-elle ainsi échapper au fonctionnaire impérial avec tous ces indices répandus juste sous son nez ? Il n'avait qu'à ouvrir les yeux : morts de nourrisson, migraines, maux de ventre, nausées... sans compter l'effroyable pâleur et la maigreur de dame Lifa.

— Il me faut de quoi écrire, souffla la jeune servante en quittant le quartier central.

Plongée dans ses pensées, elle ne remarqua pas l'homme qui croisa son chemin.

Chapitre 3

Jinshi

— Voilà que ça recommence, murmura Jinshi entre ses dents.

L'une de ses nombreuses responsabilités, en sa qualité d'intendant du *hougong*, consistait à apaiser les disputes entre les plus jolies – ou les plus vénéneuses – fleurs de la cour.

Fendant la foule, il dépassa une jeune servante en train de s'éloigner. De petite taille et le visage parsemé de taches de rousseur, elle n'avait rien de remarquable, si ce n'était cette manière de parler dans sa barbe d'un air concentré.

Rien ne lui aurait été plus facile que de l'oublier.

La nouvelle de la mort du jeune prince fut annoncée un mois plus tard. Accablée par le deuil, dame Lifa avait tant maigri qu'elle en avait perdu la beauté qui avait fait d'elle le joyau de la cour intérieure. Qu'elle souffre de la même maladie que son fils ou d'un trop grand chagrin, elle ne semblait en tout cas plus en état de porter un enfant.

En revanche, la petite Linli s'était remise de l'affection aiguë qui l'avait assaillie. L'empereur endeuillé allait si souvent trouver du réconfort auprès de la toute jeune princesse et de sa mère, dame Gyokuyo, que personne ne se serait étonné de savoir la concubine à nouveau enceinte.

Les deux nourrissons avaient souffert d'un mal semblable, pourtant seul l'un d'eux avait péri quand l'autre avait survécu. Comment l'expliquer ? Leur légère différence d'âge était-elle en cause ? Entre bébés, trois mois d'écart n'étaient pas négligeables. S'il s'était agi d'une histoire de constitution,

dame Lifa aurait dû se rétablir aussi promptement que la princesse – à condition, bien sûr, que son déclin n'ait pas uniquement été provoqué par la perte de son fils.

Distrait par toutes ces questions, Jinshi relisait sans grand intérêt la paperasse laissée à son approbation. Peut-être valait-il mieux chercher chez dame Gyokuyo ce qui différenciait les deux enfants...

— Je sors, annonça-t-il à ses subalternes en apposant son tampon sur la dernière page du dossier.

Le sourire de la princesse arrondissait encore davantage ses minuscules joues rose vif, les rendant pareilles à de petits pains vapeur. Sa menotte s'était refermée sur le doigt de Jinshi et l'innocence propre aux bambins débordait de ses yeux.

— Non, mon enfant, lâche-le, la gronda doucement sa mère.

Dame Gyokuyo emmaillota sa fille avant de la reposer dans son berceau. La princesse gigota pour se débarrasser de la couverture, gazouillant gaiement sans quitter leur invité des yeux.

— À quoi dois-je cette visite ? s'enquit la concubine.

Elle avait toujours été perspicace, aussi l'intendant du *hougong* alla-t-il droit au but.

— De quelle façon la princesse s'est-elle rétablie ?

La jeune femme s'autorisa un mince sourire avant d'aller récupérer un petit étui, d'où elle sortit un ruban de tissu assez quelconque, de toute évidence arraché à un vêtement. On pouvait y lire un message rédigé d'une écriture grossière. En plus d'être de tailles inégales, certaines lettres s'étaient estompées au point d'en devenir presque illisibles. Sans doute l'encre – tirée de l'eau d'herbes écrasées – n'y était-elle pas étrangère.

La poudre de votre maquillage est toxique. Tenez-la
à distance du bébé.

L'auteur avait-il délibérément négligé la calligraphie ?

— Votre maquillage ? demanda Jinshi, intrigué.

— Oui, confirma dame Gyokuyo.

Elle abandonna sa fille aux soins de la dame de compagnie qui surveillait le berceau pour sortir d'un tiroir un paquet soigneusement enveloppé de tissus, qu'elle déballa. Un récipient en céramique apparut, ainsi qu'un petit nuage de poudre quand elle en souleva le couvercle.

— Est-ce là la poudre incriminée ?

— Tout à fait.

Avec sa nature de peau très pâle, dame Gyokuyo n'avait pas besoin de fard pour donner à son teint la blancheur tant prisée au sein de la cour intérieure. Tout l'inverse de dame Lifa qui en usait chaque jour pour masquer sa mine de plus en plus cirreuse.

— Ma petite princesse a beaucoup d'appétit, expliqua la jeune femme. Je ne produisais pas assez de lait pour elle, alors j'ai fait appel à une nourrice.

Les mères qui avaient perdu un enfant en bas âge étaient parfois engagées pour allaiter les nouveau-nés des autres.

— Cette poudre lui appartenait, poursuivit dame Gyokuyo. Elle la trouvait plus blanche.

— Où est cette femme, à présent ?

— Elle est tombée malade, donc je l'ai renvoyée. Avec une généreuse compensation pour son travail, bien sûr.

Une marque de bonté qui n'étonna pas son interlocuteur. Il savait la favorite de l'empereur aussi intelligente que bienveillante, parfois trop pour son propre bien.

La théorie de la poudre empoisonnée méritait néanmoins toute l'attention du fonctionnaire impérial. Si la mère s'en recouvrait, l'enfant pouvait être atteint par le poison, dans l'hypothèse où il passerait dans le lait nourricier. Ni Jinshi ni dame Gyokuyo n'avaient connaissance de l'existence d'une telle substance mais, à en croire le message anonyme, il fallait y voir la cause de la mort du jeune prince. Un simple maquillage utilisé par certaines des femmes du *hougong*.

— Mon ignorance est inexcusable, déclara la mère de la princesse. J'aurais dû faire plus attention à ce qu'ingérait mon bébé.

— Je suis tout aussi coupable que vous, répondit Jinshi.

Sa propre négligence avait entraîné le décès du fils de l'empereur, voire peut-être d'autres enfants dans le ventre de leur mère.

— J'ai averti dame Lifa des dangers de la poudre, mais elle n'a rien voulu entendre, poursuivit la concubine.

Malgré la mise en garde, la jeune femme en deuil était restée convaincue de l'innocuité de son maquillage. Elle continuait d'ailleurs de s'en farder chaque jour, apposant sur ses cernes de plus en plus marqués une couche toujours plus épaisse.

Jinshi étudia le bout d'étoffe. Il lui semblait en reconnaître la provenance. L'écriture, volontairement déformée, paraissait avoir été tracée par une main féminine.

— Qui vous a remis ce message, et quand ? demanda l'employé impérial.

— Il est arrivé le jour où j'ai supplié le médecin d'examiner ma fille. Je n'ai réussi qu'à vous causer du trac, ce jour-là, je le crains. Toujours est-il qu'à mon retour, ce ruban m'attendait à la fenêtre. Il était noué à un rameau de rhododendron.

Jinshi se remémora la journée, ainsi que l'attroupement. Une des femmes dans la foule avait-elle remarqué un détail qui l'aurait ensuite poussée à écrire ce message ? Et si oui, qui était-elle ?

— Aucun médecin du palais n'utiliserait de telles méthodes détournées, dit-il en réfléchissant à voix haute.

— En effet. Le nôtre n'a jamais su établir le moindre diagnostic.

À force d'y repenser, Jinshi se souvint d'une servante qui s'était écartée des autres spectatrices. Elle avait marmonné quelque chose... Que disait-elle donc ?

« Il me faut de quoi écrire. »

Un petit rictus naquit sur le visage de l'eunuque. Les pièces du puzzle se mettaient petit à petit en place.

— Que feriez-vous si je parvenais à retrouver l'auteur de ce message, dame Gyokuyo ?

— Eh bien, ma foi, je le remercierais du fond du cœur d'avoir sauvé la vie de ma fille, répondit la concubine, enchantée à cette idée.

— Très bien. Dans ce cas, verriez-vous un inconvénient à ce que je vous emprunte ces quelques indices ?

— Pas le moins du monde. J'ai hâte de voir vos recherches aboutir.

Après avoir rendu son sourire à la jeune femme, Jinshi récupéra le récipient de céramique, ainsi que le bout de tissu.

— Je m'en voudrais de décevoir la favorite de Sa Majesté Impériale, lui assura-t-il avec l'innocence d'un enfant impatient de se lancer dans une chasse au trésor.

Chapitre 4

Le sourire de nymphe

Mao Mao apprit le décès du petit prince héritier au dîner, lors de la distribution des écharpes noires. Cette première annonce chagrina cependant moins l'assemblée que la suivante : en plus de porter le deuil comme les autres occupantes du palais impérial, les domestiques allaient aussi devoir se passer de leur déjà maigre ration de viande pendant... une semaine ! La jeune apothicaire avait beau se satisfaire de la soupe et du millet qu'on leur servait le matin et le soir, ce menu, bien que parfois accompagné de légumes, n'en laissait pas moins nombre de ses semblables sur leur faim.

Les origines des servantes de rang inférieur étaient très variées. Certaines avaient grandi à la campagne, d'autres en ville. D'autres encore, plus rares, étaient filles de fonctionnaires. Ces dernières inspiraient un peu plus de respect même s'il leur fallait aussi faire leurs preuves. Dans l'enceinte de la cour intérieure, on attribuait un rôle à chacune en fonction de ses aptitudes, de sorte qu'une analphabète ne pourrait jamais s'élever au rang de concubine, qui restait un métier comme un autre, récompensé d'un salaire et de divers avantages – dont une chambre à soi.

Tout ça pour ça, se lamenta Mao Mao en songeant au décès du nouveau-né. *Mon avertissement n'y aura rien changé, en fin de compte.*

Elle en imputait la faute à la mère de l'enfant, à ses dames de compagnie et à leur usage excessif de poudre blanche, que la jeune apothicaire soupçonnait fortement d'avoir causé la mort du petit prince.

Ce maquillage hors de prix pour les femmes du commun se retrouvait pourtant parfois entre les mains de certaines prostituées bien établies – soit

parce qu'elles gagnaient plus en une nuit qu'un fermier durant toute une année, soit que leurs clients leur en faisaient cadeau. Elles s'en fardaient dès lors ostensiblement le visage et le cou, puis leur corps se mettait à dépérir.

Mao Mao se rappelait les paroles de son père sur les dangers de la poudre, à l'époque où elle lui servait d'assistante dans le quartier des plaisirs. Sauf que les courtisanes s'en fichaient bien. Elles plaçaient leur beauté au-dessus de tout, au mépris de leur vie. À la fin, les deux leur échappaient.

Voilà ce qui avait poussé la jeune apothicaire à réduire quelques herbes en bouillie, puis à rédiger un mot anonyme à l'adresse des deux favorites. Mais quelle raison aurait pu les inciter à suivre les conseils d'une simple domestique même pas censée avoir accès à du papier ou à un pinceau ?

La période de deuil achevée, de nouvelles rumeurs se mirent à circuler. Il se racontait que depuis le décès de son fils, l'empereur trouvait quelque réconfort auprès de dame Gyokuyo et de leur fille rescapée, au point d'en délaisser dame Lifa – pourtant elle aussi meurtrie par le chagrin.

Ah ça, c'est pratique pour lui ! s'agaçait Mao Mao en finissant son bol de soupe qu'était ce jour-là venu agrémenter un minuscule morceau de poisson.

Mais il était déjà temps de nettoyer ses couverts et de repartir au travail.

Mao Mao était en train de transporter un panier de linge quand un eunuque l'avait arrêtée pour lui enjoindre de se présenter au cabinet des servantes.

— Une convocation ? Pour quoi faire ?

La gestion du personnel se répartissait entre trois services distincts, véritables piliers de la cour intérieure. Le cabinet des servantes s'occupait des petites mains. Le secrétariat de l'intérieur gérait les concubines. Quant au département des domestiques, la responsabilité des eunuques lui incombait.

Que peut bien me vouloir la servante en chef ? se demanda Mao Mao en voyant le serviteur répéter son ordre à d'autres domestiques. Au moins n'était-elle pas la seule concernée ! Peut-être le cabinet avait-il besoin de renforts pour effectuer telle ou telle corvée... Elle déposa le panier de linge devant la porte de sa propriétaire, puis emboîta le pas à l'eunuque.

La servante en chef résidait dans un bâtiment adjacent à l'entrée principale – l'une des quatre doubles portes qui s'ouvraient sur le monde extérieur.

L'empereur en franchissait le seuil chaque fois qu'il venait rendre visite à l'une de ses concubines.

Bien que sa convocation rende la présence de Mao Mao en ces lieux légitimes, elle ne s'en sentait pas moins nerveuse. Moins resplendissant que le quartier général du secrétariat de l'intérieur – son voisin direct –, le cabinet des servantes affichait pourtant des ornements bien plus riches que les appartements des concubines de rang moyen : les rampes étaient sculptées de détails subtils, des dragons aux couleurs éclatantes s'enroulaient autour de colonnes vermillon...

Guidée à l'intérieur du bâtiment, la jeune fille y découvrit un grand hall d'une sobriété inattendue, meublé en tout et pour tout d'un large et unique comptoir. Une dizaine d'autres servantes y patientaient dans un mélange d'inquiétude et d'enthousiasme.

Au bout d'un moment, un eunuque finit par leur dire :

— Ce sera tout, merci. Vous pouvez rentrer chez vous. Sauf toi, entre donc, ajouta-t-il en désignant Mao Mao.

Mal à l'aise face à ce traitement de faveur – si c'en était bien un –, elle pénétra néanmoins dans la pièce qu'on lui indiquait sous le regard suspicieux de ses semblables qui n'avaient pas eu la chance – vraiment ? – d'être sélectionnées.

La deuxième salle dans laquelle elle s'engouffra lui sembla très grande, même pour les quartiers d'un haut fonctionnaire. D'autres servantes y attendaient, qui regardaient toutes dans une seule direction. Intriguée, la jeune apothicaire aperçut une femme à l'air hautain, assistée d'un eunuque, assise dans l'un des coins de la pièce. Une autre femme, un peu plus âgée, se tenait à quelque distance de là. Si Mao Mao reconnut cette dernière comme étant la servante en chef, elle n'avait en revanche aucune idée de l'identité de la bêcheuse.

À y regarder de plus près, l'anonyme avait des épaules plutôt larges, ce que renforçait peut-être l'aspect austère de sa tenue. Une espèce de ruban retenait la majorité de ses longs cheveux noirs, laissant le reste retomber en cascade dans son dos et...

Tiens donc... C'est un homme !

Il inspectait l'assemblée, un sourire de nymphe aux lèvres. Lorsque Mao Mao remarqua que toutes les domestiques rougissaient sous le regard de l'inconnu, y compris la servante en chef, elle saisit soudain de qui il s'agissait. Ce devait être ce bel eunuque dont ses camarades faisaient tant cas et dont Shaolan lui avait rebattu les oreilles. Avec ses cheveux doux comme de la soie, ses yeux en amande, ses sourcils aussi fins que les branches d'un saule et son aura presque lumineuse, il aurait fait de l'ombre à une nymphe céleste.

Loin de tomber en pâmoison comme ses congénères, la jeune fille ne pouvait s'empêcher de se dire que c'était un véritable gâchis. En effet, tous les hommes qui travaillaient au sein du *hougong* étaient des eunuques incapables de procréer. Or imaginez un peu les magnifiques bambins que cet Adonis aurait pu produire !

Elle poussait l'impertinence jusqu'à songer que même l'empereur ne résisterait pas à un tel éphèbe quand l'intéressé se leva soudain d'un mouvement souple. Il se dirigea vers un bureau, se saisit d'un pinceau puis se mit à calligraphier avec des gestes élégants. Enfin, un sourire doux aux lèvres, il leur montra ce qu'il avait rédigé.

Mao Mao se figea.

Toi, avec les taches de rousseur, ne bouge pas.

L'eunuque dut remarquer la réaction de la jeune apothicaire, car il braqua aussitôt son regard sur elle, la bouche étirée par un sourire plus large encore qu'auparavant. Il enroula ensuite la feuille, avant de frapper deux fois dans ses mains.

— Ce sera tout pour aujourd'hui, merci. Vous pouvez retourner dans vos quartiers.

Les servantes s'exécutèrent sans masquer leur déception. Elles ne sauraient jamais ce qui était écrit sur le papier de l'Apollon.

Mao Mao resta à sa place, sans bouger, et les suivit des yeux pendant qu'elles sortaient. Tout à coup, elle prit conscience qu'elles partageaient toutes un même trait physique : elles étaient plutôt petites et le visage constellé de

taches de rousseur. Pour autant, aucune n'avait suivi la consigne du message... puisque aucune d'entre elles n'avait été capable de le lire !

L'ordre ne lui était donc pas destiné de façon exclusive, mais au moment où la jeune apothicaire s'apprêtait à emboîter le pas à ses camarades, une main s'abattit sur son épaule. Apeurée, elle se tourna pour se retrouver face au sourire presque aveuglant de l'homme-nymphe.

— Oh non, pas toi, dit-il. Toi, tu restes.

À l'expression de son visage, Mao Mao comprit qu'il ne lui demandait pas son avis.

Chapitre 5

Suivante

— Curieux... D'après ton dossier, tu n'es pas censée savoir lire, déclara le bel eunuque en pesant soigneusement ses mots.

— Vous avez tout à fait raison. Il doit y avoir une erreur, répondit Mao Mao derrière lui. Je viens d'une famille modeste.

Qui aurait pu m'apprendre, gros malin ? aurait-elle aimé ajouter. Sauf que jamais elle n'aurait osé faire un tel commentaire à voix haute. Non, elle était résolue à jouer à l'ignare jusqu'au bout, au point de laisser entendre ses piètres origines jusque dans sa manière de s'exprimer.

À leur arrivée à la cour, les servantes de basse extraction étaient réparties différemment selon leur aptitude à la lecture. Lettrées et illettrées trouvaient chacune le moyen de se rendre utiles. Il n'empêche que pour une nouvelle venue comme Mao Mao encline à jouer avec le feu, le mieux restait encore de faire profil bas.

Le fonctionnaire impérial répondait au nom de Jinshi. La douceur de son sourire le faisait paraître inoffensif au point qu'on l'aurait juré incapable de faire du mal à une mouche. Mao Mao se méfiait malgré tout de lui. Pour accabler une servante avec de telles questions, il fallait posséder un fond sournois. La jeune domestique n'était cependant pas en position de désobéir aux ordres de l'eunuque si elle tenait à garder la tête attachée au reste de son corps. Elle lui avait donc docilement emboîté le pas lorsqu'il lui avait commandé de la suivre en silence. Chemin faisant, elle s'efforçait d'anticiper la suite des événements et comment y réagir.

Bien sûr, elle se doutait de la raison de cette convocation : l'avertissement laissé à dame Gyokuyo, que l'homme tenait à présent dans sa main avec une nonchalance feinte. Pour autant, comment pouvait-il savoir que Mao Mao en était l'autrice ? Elle n'avait confié à personne qu'elle savait écrire, pas plus qu'elle n'avait ébruité son expérience d'apothicaire ou ses connaissances en poisons. Son écriture n'avait pas dû la trahir, puisqu'elle l'avait volontairement déformée. Tout comme elle avait pris garde à ne pas être vue au moment de livrer sa missive. Peut-être avait-elle néanmoins manqué de vigilance... Le témoin aurait décrit une jeune servante de petite taille au visage piqueté de taches de rousseur.

De toute évidence, Jinshi avait dû commencer son enquête par la comparaison des calligraphies des domestiques lettrées. Tous les efforts du monde pour transformer une écriture ne suffisaient pas à masquer complètement les détails et les caractéristiques que lui conférait la personnalité de son auteur. Après avoir fait chou blanc, l'eunuque avait donc dû être contraint de s'intéresser aux servantes qui, supposément, ne savaient pas écrire.

Il est bien méfiant, celui-là, pensa Mao Mao. Ou alors, c'est qu'il a trop de temps libre !

Ses réflexions avaient atteint ce point assez peu charitable quand ils arrivèrent enfin à destination. Sans surprise, l'intendant du *hougong* l'avait conduite dans le pavillon de dame Gyokuyo. Il frappa à la porte.

— Entrez, répondit une douce voix.

Ils s'exécutèrent. À l'intérieur, une magnifique jeune femme aux cheveux roux berçait une bambine plongée dans un sommeil paisible. Aussi pâle que sa mère, à l'exception de ses joues roses encadrées de boucles, la petite princesse respirait la santé.

— Voilà celle que vous attendiez, déclara Jinshi.

Une expression grave avait remplacé les airs fallacieux de l'employé impérial.

— Merci de l'avoir retrouvée, répondit dame Gyokuyo.

Un sourire chaleureux aux lèvres, elle inclina ensuite la tête devant Mao Mao qui en resta stupéfaite. Dans le milieu où la jeune fille avait grandi, on ne se souciait pas de protocole. Ignorant quoi répondre, elle choisit donc ses mots avec la plus grande prudence.

— Je ne suis pas digne d'un tel honneur.

— Au contraire. Je te suis très reconnaissante de ce que tu as fait pour ma fille.

— C'est un malentendu, vous devez me confondre avec une autre.

Elle avait beau y mettre les formes, contredire une concubine lui donnait des sueurs froides. Et pour ce qui était de se faire raboter à hauteur de la nuque, elle n'y tentait pas plus que de côtoyer la noblesse ou des membres de la famille impériale, voire d'entrer à leur service.

Une inquiétude mêlée de perplexité se lisait désormais sur le visage de la favorite de l'empereur. Jinshi, bien décidé à ne pas lâcher sa proie à présent qu'il l'avait retrouvée, brandit la bandelette qu'il tenait à la main, histoire de la mettre au pied du mur.

— Ne trouves-tu pas que ce tissu ressemble à celui que portent les servantes ? demanda-t-il à Mao Mao, l'air de rien.

— Maintenant que vous le dites, c'est vrai qu'il y a une ressemblance.

Elle jouerait l'idiote jusqu'au bout, même si elle ne trompait personne.

— Il s'agit davantage que d'une ressemblance, insista l'homme. En fait, ce bout d'étoffe a été arraché à l'uniforme d'une lingère.

Au palais, les domestiques étaient répartis en six grands corps de métiers. Mao Mao, qui s'occupait principalement du linge, était rattachée au service de la garde-robe, lui-même chargé d'habiller tous les membres de la cour. Sa jupe écrue était ainsi taillée dans le même lin grossier que la compromettante bande de tissu que l'eunuque agitait du bout des doigts. Pour tout dire, une curiosité un peu plus poussée aurait également révélé l'existence d'une couture inhabituelle dissimulée dans son envers, qui aurait tout aussi bien pu incriminer l'apothicaire et aucune autre des petites mains du palais.

Autrement dit, Jinshi possédait là une preuve irréfutable de la responsabilité de la jeune domestique dans cette affaire. Si un fonctionnaire impérial digne de ce nom ne se permettrait jamais d'examiner la jupe d'une servante sous les yeux de l'une des favorites de l'empereur, dans le doute, Mao Mao préféra quand même abdiquer. Confession valait mieux qu'humiliation.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

La question sonnait comme un aveu. Concubine et eunuque échangèrent un regard entendu. L'espace d'un instant, le silence se fit. La jeune fille ne

percevait plus que sa propre respiration et les soupirs paisibles de la petite princesse.

Le lendemain, on donna l'ordre à Mao Mao de rassembler ses maigres affaires. Brûlantes de jalousie, Shaolan et ses autres voisines de chambrée l'assaillirent de questions. L'apothicaire y répondit du mieux qu'elle put, entre sourire contraint et explications évasives.

En réalité, elle venait d'être promue dame de compagnie d'une des favorites de l'empereur. Ce qui signifiait qu'elle était sur le point de grimper les échelons de la cour impériale.

Chapitre 6

Gôteuse

Un tel retournement de situation s'avéra particulièrement opportun pour Jinshi. Découverte par le plus grand des hasards, cette jeune fille qui sortait des sentiers battus résolvait pour lui de nombreux problèmes restés jusque-là sans solution.

En tout et pour tout, dame Gyokuyo avait à son service quatre dames de compagnie. Ce chiffre aurait été jugé honorable pour une concubine ordinaire, mais paraissait néanmoins un peu dérisoire pour l'une des favorites de l'empereur. Malgré tout, les employées juraient qu'elles n'avaient nul besoin de renforts. Leur maîtresse, à ce qu'il semblait, n'avait d'ailleurs pas davantage l'intention de faire grossir leurs rangs.

De nature douce et joyeuse, elle n'en demeurait pas moins une jeune femme intelligente et prudente, à l'instar de toutes celles qui, après avoir reçu les faveurs du maître de l'univers, ambitionnaient de survivre dans ce jardin de fleurs. On avait déjà attenté à sa vie – et ce, plusieurs fois –, en particulier après que la nouvelle qu'elle attendait un potentiel héritier se fut répandue.

D'habitude, toute concubine arrivant au *hougong* drainait dans son sillage toute une foule de petites mains attachées à son service. Toujours était-il que des dix dames de compagnie qui travaillaient jadis pour elle, il en restait dorénavant moins de la moitié. Dame Gyokuyo avait réussi à jouer de son influence pour s'en adjoindre une cinquième après la naissance de la petite princesse : une nourrice qui s'était vue renvoyée à cause de cette histoire de poudre empoisonnée. L'intendant comprenait donc parfaitement la réticence de la jeune femme à faire à nouveau confiance à une domestique inconnue, qui

plus est issue d'un quartier obscur de la cour. Pour autant, une concubine de son rang se devait de posséder un entourage digne de son statut. Une dame de compagnie supplémentaire ne serait pas la mer à boire.

À tous points de vue, il semblait à Jinshi que la jeune servante aux taches de rousseur tombait à pic. Dame Gyokuyo n'avait aucune raison de se méfier de la lingère qui avait sauvé sa fille. Que cette dernière eût quelque connaissance en poisons ne pouvait en être que plus profitable. Dans l'hypothèse où elle serait un jour tentée d'utiliser ses talents à mauvais escient, il suffirait de la remiser dans un autre quartier obscur du palais, où sa capacité à nuire serait réduite à néant. La stratégie était d'une simplicité enfantine.

Au besoin, l'eunuque userait de son charme pour arriver à ses fins. Il sourit à cette pensée. Certes, tirer parti de son exceptionnelle beauté manquait un peu d'élégance, mais il n'avait pas pour autant l'intention de s'en priver. Après tout, il devait aussi sa valeur à son physique.



Pour une employée du palais, être assignée à une maîtresse – mieux, se retrouver du jour au lendemain dame de compagnie d'une des favorites de l'empereur – représentait une forme d'assurance de voir ses conditions de vie s'améliorer. Jadis au plus bas de l'échelle dans la hiérarchie de la cour, Mao Mao venait d'être propulsée au niveau des femmes de rang intermédiaire, ce qui s'accompagnait d'une hausse de salaire conséquente. Restait un petit problème : vingt pour cent de ses revenus étaient directement envoyés à sa famille officielle, c'est-à-dire celle enregistrée dans les registres – en l'occurrence, ses ravisseurs. Cet arrangement détestable permettait en effet à certains fonctionnaires avides de se remplir les poches à moindres risques.

Voilà donc quel était le prix à payer pour échapper à son dortoir surpeuplé. La chambre qu'on lui avait attribuée, réservée à son usage personnel, était dotée d'un lit bien plus confortable que la natte de roseaux qui lui avait servi jusque-là de couche. Certes, le cadre mangeait la moitié de la pièce, mais au moins n'avait-elle plus à craindre d'écraser ses semblables au réveil. Qui plus est, et sans qu'elle le sache encore, elle aurait bientôt une nouvelle raison de se réjouir.

Dame Gyokuyo logeait avec ses dames de compagnie dans le pavillon de Jade. Une nourrice en était récemment partie, officiellement en raison du début de sevrage de la jeune princesse. Mao Mao soupçonnait toutefois un tout autre motif à son départ.

Comparée à l'entourage de dame Lifa, qui possédait dix suivantes, la suite de sa nouvelle maîtresse pouvait paraître réduite. Néanmoins, contrairement à ce qu'elle avait craint et même si elles eurent l'air un peu surprises de l'arrivée de Mao Mao parmi elles, les autres dames de compagnie de dame Gyokuyo ne lui témoignèrent aucune hostilité. Mieux, elles lui manifestèrent même de la sympathie.

Une telle attitude était plutôt surprenante. La jeune fille n'allait toutefois pas tarder à découvrir les raisons de tant de bienveillance.

Ce jour-là, la table fut garnie de mets royaux divers, chacun composé d'ingrédients réputés pour leurs propriétés bénéfiques. Honnian, première dame de compagnie de dame Gyokuyo, en préleva quelques bouchées qu'elle plaça dans des soucoupes, face à Mao Mao. La concubine observait la scène, l'air tout aussi désolé que ses suivantes, sans pour autant intervenir.

Elles se trouvaient dans la chambre de la favorite, une pièce richement décorée où la jeune femme prenait tous ses repas. Prudence oblige, elle était forcée d'envisager que parmi les nombreuses mains qui lui cuisinaient et lui portaient ses repas, l'une puisse avoir des intentions néfastes à son égard.

Goûter les plats s'avérait donc plus que nécessaire. Le décès du jeune prince héritier avait par ailleurs semé le trouble à la cour. Beaucoup pensaient que le poison qui l'avait tué avait également rendu sa demi-sœur malade. Les dames de compagnie, qui n'avaient pas eu connaissance du rôle joué par la poudre blanche dans cette sombre affaire, redoutaient à présent que tout et n'importe quoi soit empoisonné.

Il n'y aurait rien eu d'étonnant non plus à ce qu'elles accordent peu d'importance – si ce n'était aucune – à la vie d'une petite servante tout juste envoyée comme goûteuse. Désormais, Mao Mao serait chargée de tester tous les menus destinés à dame Gyokuyo, ainsi que la nourriture pour bébé de la princesse et, lorsqu'il leur rendrait visite, les riches mets offerts à l'empereur.

Au fil des indiscretions, la jeune fille avait fini par apprendre que, lors de sa grossesse, dame Gyokuyo avait échappé à deux reprises au poison. Et si la première goûteuse s'en était tirée sans trop de séquelles, la seconde s'était retrouvée paralysée par une toxine agissant sur le système nerveux. Depuis, les dames de compagnie avaient dû se relayer, la peur au ventre, pour tester les plats de leur maîtresse. D'où leur soulagement teinté de satisfaction de voir arriver une nouvelle goûteuse dans l'entourage de la concubine.

Mao Mao contempla l'assiette en céramique avec désapprobation.

Pourquoi ne pas utiliser de l'argent si elles redoutent à ce point d'être empoisonnées ? s'interrogea-t-elle.

À l'aide de ses baguettes, elle s'empara d'un petit bout de légume mariné pour l'examiner de plus près. Elle le huma, puis le plaça sur sa langue afin de déceler une éventuelle sensation de picotement. Enfin, elle l'avala.

Elle doutait d'être vraiment qualifiée pour remplir le rôle de goûteuse. Les poisons foudroyants étaient une chose, mais les substances à diffusion lente n'auraient pas beaucoup d'effets remarquables sur elle. Il faut dire aussi qu'au nom de la science, elle s'était accoutumée par exposition graduelle à un large éventail de poisons, si bien qu'il en restait peu contre lesquels elle demeurât complètement vulnérable. Loin de faire partie du métier d'apothicaire, ces expériences avaient pour unique vocation de satisfaire sa curiosité personnelle. Dans les pays de l'Occident, les intellectuels aux méthodes iconoclastes aux yeux du reste du monde étaient surnommés des savants fous. Même le père de Mao Mao, qui n'avait pourtant pas hésité à lui enseigner son métier, ne pouvait s'empêcher de désapprouver que sa fille utilise son propre corps comme cobaye.

Quoi qu'il en soit, le goût et l'odeur n'ayant révélé la présence d'aucun poison de sa connaissance ni provoqué de réaction physique notable, la nouvelle goûteuse finit par donner son assentiment au plat, qui fut dès lors présenté à dame Gyokuyo.

Vint ensuite le tour des aliments insipides destinés à la petite princesse...

À la fin de cette journée de travail, Mao Mao fut convoquée dans la chambre de la première dame de compagnie de sa nouvelle maîtresse pour faire le point sur ses impressions en tant que goûteuse.

— Je pense qu'utiliser de l'argenterie serait préférable, conseilla la jeune apothicaire aussi platement que possible.

— Jinshi avait vu juste à ton sujet, lâcha son interlocutrice en poussant un soupir de soulagement.

À trente ans, Honnian arborait des formes généreuses et des cheveux noirs. Qu'elle ne s'encombre d'aucun accessoire superflu, preuve de son esprit pratique, ne retirait rien à son charme. Elle avoua à sa jeune subalterne – non sans une pointe de regret – que la décision de ne pas utiliser de vaisselle en argent avait été prise pour respecter les instructions de l'intendant du *hougong*. Mao Mao ne doutait pas non plus un seul instant qu'elle devait son nouveau poste de goûteuse à ce magouilleur. Elle se retint de laisser transparaître son dégoût.

— Tes connaissances en poisons et remèdes semblent tout bonnement prodigieuses, reprit la première dame de compagnie. J'ignore pourquoi tu t'en cachais. En annonçant que tu savais écrire dès ton arrivée, tu aurais tout de suite reçu un bien meilleur salaire.

— En fait, j'étais apothicaire avant d'être enlevée et vendue à la cour. Et si je n'en ai pas parlé, c'est parce que je déteste l'idée que mes ravisseurs reçoivent une partie de mon salaire, répondit abruptement Mao Mao, irritée.

La suivante en chef ne se formalisa pas du ton de sa nouvelle recrue.

— En d'autres termes, tu étais prête à recevoir moins d'argent pour qu'ils ne profitent pas de leur crime.

Elle fut soulagée qu'Honnian la comprenne.

— Sans compter que les domestiques qui ne montrent aucun talent particulier sont souvent libérés au bout d'un ou deux ans de service à la cour intérieure, poursuivit la première dame de compagnie. La main-d'œuvre va et vient tous les jours ici.

La goûteuse s'inquiéta soudain de ce que la jeune femme la comprenait peut-être même un peu trop bien... Son interlocutrice souleva une carafe en céramique posée sur la table pour la tendre à Mao Mao.

— C'est pour quoi faire ? demanda la jeune apothicaire.

Avant même qu'elle ait pu se saisir du récipient, il tomba au sol et une profonde fissure vient fendiller la précieuse faïence sous ses yeux horrifiés.

— Quelle maladroite ! s'exclama faussement Honnian. Ce vase coûte une fortune ! Vu ce que tu gagnes, tu vas avoir du mal à rembourser une somme pareille. Avec une telle dette à ton actif, je doute que tu puisses adresser l'argent à ta... famille, dorénavant. Pire, il va sans doute falloir qu'on leur envoie la facture.

Après une seconde de stupeur, Mao Mao se rendit compte du stratagème de la dame de compagnie. Un sourire se dessina sur le visage d'habitude impassible de la coupable, qui se prêta au jeu.

— Je vous présente toutes mes excuses. N'hésitez pas à prélever la somme de mes versements, quitte à réclamer le montant restant à ma... famille.

— Très bien, je ne manquerai pas d'en informer la servante en chef. Oh, et tant que j'y pense...

Après avoir reposé la carafe ébréchée sur la table, elle tira d'un tiroir un rouleau constitué de plaquettes de bois, où elle inscrivit à la va-vite quelques caractères.

— Tiens, voici le détail de tes revenus supplémentaires en tant que goûteuse. Considère ça comme une prime de risque.

Le montant était presque aussi élevé que le salaire actuel de Mao Mao ! La surprise était d'autant plus agréable qu'elle savait que ses ravisseurs n'en toucheraient jamais le moindre centime.

Cette femme-là sait se mettre les gens dans la poche, songea la nouvelle locataire du pavillon de Jade avant de s'incliner bien bas en guise de remerciement, puis de quitter la pièce.

Chapitre 7

Une branche

Les dames de compagnie de dame Gyokuyo étaient toutes plus travailleuses les unes que les autres. À quatre seulement, elles se chargeaient de tout au pavillon de Jade, y compris du ménage – quand bien même ces corvées ne relevaient pas de leurs obligations officielles, mais incombaient plutôt aux domestiques rattachées au service correspondant. D'ailleurs, lorsque ces servantes commençaient leur journée, elles n'avaient bien souvent rien à faire tant tout était déjà propre et astiqué.

Le quatuor se montrait si efficace que Mao Mao n'avait elle non plus rien à faire en dehors de son travail de goûteuse. Seule Honnian lui confiait parfois quelques menues besognes. Qu'elles compatissent au rôle déplaisant qu'avait à jouer leur nouvelle camarade ou qu'elles ne souhaitent pas la voir s'immiscer dans leur petite routine, le résultat était le même : elles persistaient à rejeter l'aide de la jeune fille d'un aimable « oh, ne t'embête pas avec ça », avant de l'encourager à retourner dans sa chambre.

Comment suis-je censée m'intégrer ? se désolait-elle.

Cloîtrée dans ses appartements, elle n'en sortait que pour les repas, deux fois par jour, la cérémonie du thé de l'après-midi et les somptueux banquets réservés à l'empereur lors de ses visites sporadiques. Rien de plus. Honnian se montrait assez gentille pour lui confier parfois d'autres tâches, mais elles étaient rares et beaucoup trop simples pour l'occuper bien longtemps.

Entre les plats raffinés auxquels elle avait accès par le biais de son tout nouveau poste, ses propres collations plus élaborées qu'auparavant et les petites douceurs qu'on lui offrait quand elles n'avaient pas toutes été mangées à l'heure

du thé, Mao Mao profitait désormais d'une alimentation bien plus riche. Dans le même temps, elle ne se dépensait plus autant qu'avant, si bien qu'alliée au manque d'exercice, la richesse des nutriments qu'elle ingurgitait contribuait à lui donner l'impression qu'on cherchait à l'engraisser comme du bétail.

Et ce n'était pas forcément une bonne chose, pour une goûteuse ! D'accord, elle n'était pas bien épaisse, ce qui rendait plus difficile la détection d'un poison lent voué à la faire dépérir. Prendre un peu de poids améliorerait donc ses chances de survie, puisque le dosage d'une toxine dépendait de la corpulence de la victime. Sauf que si se remplumer présentait un avantage théorique non négligeable, Mao Mao se sentait néanmoins parfaitement capable de déceler une substance assez robuste pour l'affaiblir et même de survivre à la dose recommandée pour rendre n'importe quel poison mortel sans ces quelques kilos en plus.

Un optimisme que ne partageait cependant pas le reste de la maisonnée. Les autres dames de compagnie ne cessaient de prendre en pitié la nouvelle venue, si délicate et menue, dont on mettait la vie en péril. Pour la réconforter, elles lui servaient toujours une part supplémentaire de légumes et davantage de bols de riz qu'elle ne pouvait en avaler.

À ce propos, le quatuor lui rappelait les prostituées du quartier des plaisirs, dans lequel elle avait travaillé aux côtés de son père apothicaire. Malgré sa froideur et les distances que Mao Mao mettait un point d'honneur à maintenir, ces courtisanes avaient toujours pris soin d'elle en lui réservant de quoi manger, que ce soit un repas complet ou un en-cas.

La jeune fille ne se rendait pas compte qu'une raison bien précise expliquait pourquoi elle suscitait tant de sympathie. Un certain nombre de cicatrices lui courait en effet sur le bras gauche : coupures, entailles, brûlures, ainsi qu'une série de points qui évoquaient les piqûres répétées d'une aiguille. Quiconque l'observait un peu pouvait voir en elle une frêle adolescente mutilée, qui avait souvent des bandages aux bras, le teint pâle et une tendance certaine à l'évanouissement. La larme à l'œil et le cœur serré, nombreuses étaient les âmes sensibles à mettre son caractère distant sur le compte des sévices qu'elle avait sans nul doute endurés – car elle avait forcément souffert. Il s'agissait pourtant de tout autre chose.

La seule responsable de ses mutilations, c'était Mao Mao elle-même. Pour quelle raison s'infligeait-elle un tel traitement ? Par amour de la science, bien sûr ! Elle aimait faire l'expérience des différents remèdes, antidouleurs et autres préparations qu'elle prescrivait. Pour cela, elle ingérait de petites quantités de poison et se laissait à l'occasion mordre par des serpents venimeux afin de renforcer les barrières naturelles de son organisme. Le bon dosage était parfois compliqué à trouver, d'où les quelques évanouissements à son actif. Par ailleurs, étant droitnière, elle avait préféré sacrifier le bras gauche plutôt que d'abîmer sa main la plus forte.

Ces expérimentations ne puisaient pas à la source d'une tendance masochiste, mais une curiosité un peu trop prononcée pour les poisons et leurs antidotes l'alimentait. Son père s'en tenait pour l'unique fautif. Qui d'autre blâmer que lui pour avoir enseigné à sa fille la lecture et les rudiments de la médecine ? Certes, il avait agi dans l'espoir de lui épargner la prostitution – métier qui lui tendait les bras par le simple fait de grandir à proximité du quartier rouge. Sauf qu'il était déjà trop tard pour démentir les calomnies qui couraient sur son compte – et faisaient de lui un père abusif – quand il avait pris conscience de la soif de connaissances insatiable de Mao Mao. Rares étaient ceux qui l'avaient pris au sérieux lorsqu'il en avait parlé pour tenter de défendre sa réputation. La plupart s'étaient contentés de le regarder d'un air réprobateur. Qu'une jeune fille puisse se blesser volontairement au nom de la science dépassait tout simplement la compréhension du commun des mortels. Le père de l'adolescente en question ne pouvait qu'être le coupable de ces mauvais traitements.

Voici donc l'histoire de Mao Mao, telle que se l'imaginaient les dames de compagnie : après des années de maltraitance, la pauvre enfant avait été vendue au *hougong* où elle était désormais condamnée à risquer sa vie pour dame Gyokuyo.

Une véritable tragédie... dont l'héroïne principale, destinée au sacrifice, ignorait tout !

À ce rythme, je vais enfler comme un bœuf, continuait-elle de s'inquiéter sans avoir conscience de ce qui se racontait sur elle.

Elle se lamentait encore de son tour de hanches quand l'arrivée d'un visiteur indésirable vint finir de gâcher le reste de sa soirée.

— Nous ne vous attendions pas aussi tard, fit remarquer dame Gyokuyo au nouveau venu.

Parmi ses nombreuses attributions, l'eunuque au sourire de nymphe avait la responsabilité de prendre régulièrement des nouvelles des concubines de haut rang. Ce jour-là, il était accompagné de l'un de ses subalternes.

Mao Mao, fidèle au poste, goûta les sucreries qu'il avait apportées avant de s'effacer derrière la chaise longue de sa maîtresse. Elle remplaçait Honnian, sortie changer les langes de la jeune princesse. Eunuque ou pas, aucun homme n'avait l'autorisation de s'entretenir avec l'une des favorites de l'empereur en dehors de la présence d'un chaperon.

— J'ai reçu une missive selon laquelle une des tribus barbares qui nous menaçaient semble avoir été matée pour de bon, répondit Jinshi en guise d'excuses.

— Vraiment ? Et qu'est-ce que cela implique ?

La géopolitique faisait partie des thèmes qui avaient la particularité de piquer la curiosité de dame Gyokuyo. Après tout, être l'une des concubines de l'empereur ne changeait rien à son sort : celui d'une jeune femme, à peine plus âgée que Mao Mao, évoluant à la cour intérieure avec autant de liberté qu'un oiseau en cage.

— Je ne voudrais pas heurter la sensibilité d'une dame de votre rang...

— Je ne serais pas là si je n'étais pas capable d'embrasser la beauté et les horreurs de ce monde, répliqua la favorite sans se laisser démonter.

L'intendant du *hougong* jaugea Mao Mao d'un bref regard, comme s'il hésitait à poursuivre en sa présence. Il assura à son hôtesse que le sujet n'avait rien d'intéressant, avant de finir par consentir à l'aborder.



Si le pays vivait en paix dans une grande partie de son territoire, les autorités avaient parfois vent de tribus barbares qui provoquaient des troubles çà et là. À la suite de l'un de ces conflits, survenu quelques jours plus tôt, une troupe de soldats impériaux avait été dépêchée afin de rétablir l'ordre. S'ils n'avaient eu aucun mal à chasser les éclaireurs qui s'étaient aventurés dans la contrée, le trajet du retour leur avait été plus néfaste.

Leurs provisions avaient, semble-t-il, été empoisonnées. Une dizaine d'hommes avaient souffert d'une intoxication alimentaire. Plus encore s'étaient sentis nauséeux dans une moindre mesure. Ils s'étaient ravitaillés dans l'un des villages où ils avaient fait halte juste avant les combats. Si la zone relevait bel et bien de l'autorité de l'empire, ses habitants avaient néanmoins entretenu par le passé des liens avec des tribus barbares.

Par conséquent, un des soldats impériaux du contingent empoisonné vint mettre aux arrêts le chef du village en question. Sauf que ce faisant, il rencontra de la résistance. Des heurts éclatèrent, tant et si bien que l'envoyé tua plusieurs des paysans qui avaient tenté de l'empêcher d'emprisonner leur édile. Les villageois survivants furent accusés d'être de mèche avec les barbares. Résultat : les autorités statueraient sur leur sort une fois qu'elles auraient décidé quelle sanction infliger à leur chef.



Arrivé là dans son récit, Jinshi avala une gorgée de thé.

C'est horrible ! s'indigna Mao Mao qui luttait contre l'envie de laisser éclater sa colère. Elle contraignit ses mains à ne pas quitter ses flancs et se força à tenir sa langue. Elle aurait préféré ne jamais entendre cette histoire. Il existait beaucoup de choses qu'il valait mieux ne pas savoir.

L'eunuque remarqua le trouble de la jeune fille, vers qui il se tourna. *Ne me regarde pas !* lui ordonna-t-elle en pensée. Un vœu pieux, naturellement... Tout en la contemplant, il souriait, comme pour la mettre au défi d'avouer ce qu'elle avait sur le cœur.

— Tu as quelque chose à dire ? s'enquit-il.

Il s'agissait moins d'une question que d'un ordre.

Est-ce que cela changera quoi que ce soit ? se demanda-t-elle en pesant le pour et le contre. Peu importait. En gardant le silence, elle condamnait un village – au moins – à être rayé des cartes.

— Ce n'est que mon opinion, dit-elle en guise de préambule.

Elle s'empara ensuite d'une branche dans un arrangement de fleurs disposées en vase. Le rameau, vierge de bourgeons, provenait d'un rhododendron, le même type d'arbrisseau qu'avait choisi la jeune apothicaire pour y suspendre son avertissement à dame Gyokuyo à propos de la toxicité de

la poudre de son maquillage. Elle en arracha une feuille qu'elle mit dans sa bouche.

— Qu'est-ce que tu fais ? voulut savoir sa maîtresse.

— Le contact avec ces feuilles peut donner envie de vomir ou même gêner la respiration, expliqua Mao Mao.

— Tu viens pourtant d'en ingérer une, répliqua Jinshi d'un œil inquisiteur.

— Oh, ce n'est rien, répondit-elle en reposant la tige sur la table. Comprenez toutefois qu'au sein même du *hougong*, certaines plantes sont toxiques. Le poison du rhododendron est logé dans ses feuilles, mais pour d'autres arbustes, ce sont les racines ou les branches qui sont dangereuses. Il suffit parfois de les brûler pour en libérer les toxines.

Ses deux interlocuteurs étaient assez malins pour comprendre les implications de ces sous-entendus. La jeune fille n'en enfonça pas moins le clou.

— Quand ils montent leur camp, les soldats utilisent les ressources qu'ils trouvent sur place pour allumer un feu ou se tailler des baguettes, n'est-ce pas ?

— Ah, fit le fonctionnaire impérial.

— Ce qui voudrait dire... continua dame Gyokuyo.

Que les villageois avaient été accusés à tort.

L'apothicaire vit le bel eunuque se frotter pensivement le menton. Elle ignorait s'il possédait la moindre influence au-delà du *hougong*, mais peut-être serait-il en mesure de venir en aide à ces malheureux paysans – de quelque manière que ce soit. Lorsque Honnian revint avec la princesse Linli, Mao Mao – le sens du devoir accompli – prit congé.

Chapitre 8

Philtre d'amour

Ce ne fut pas la dernière des visites de l'eunuque à l'inaccessible beauté. Loin de là...

Qu'est-ce qu'il veut encore, celui-là ? se demanda Mao Mao, exaspérée, en voyant l'intendant du *hougong* assis sur le canapé drapé du petit salon.

Loin de partager son agacement, les autres dames de compagnie s'empressèrent d'aller faire un thé à leur invité qui, même dans sa manière de se tenir, un sourire enchanteur aux lèvres, transpirait l'élégance. La goûteuse les entendait se disputer dans la pièce adjacente pour déterminer laquelle aurait l'honneur de préparer la boisson. Finalement, ce fut Honnian qui se chargea de concocter le breuvage après avoir renvoyé ses trois collègues dépitées dans leurs chambres.

Mao Mao souleva la tasse en argent, puis en huma le contenu avant d'en goûter une minuscule gorgée. Le regard fixe que Jinshi posait sur elle la rendait nerveuse. Elle plissa les yeux pour ne pas avoir à le soutenir. Nul doute que la plupart des jeunes filles auraient adoré attirer l'attention d'un homme aussi beau, fût-il eunuque, mais la dernière venue au pavillon de Jade n'en faisait pas partie. Ce genre de considérations lui passait d'ailleurs complètement au-dessus de la tête. Même si elle n'avait aucun mal à admettre l'inhumaine beauté du fonctionnaire, elle n'était toutefois pas de celles qui y étaient sensibles.

— J'ai reçu quelques amuse-bouches en cadeau, annonça de but en blanc l'intendant. Aurais-tu l'amabilité de les goûter pour moi ?

D'un geste, il désigna un panier de *baozi*, des petits pains cuits à la vapeur. Mao Mao en prit un, qu'elle ouvrit en deux. La farce, composée d'un mélange

de viande hachée et de légumes, dégageait la subtile odeur d'un stimulant bien particulier, qu'elle reconnut sur-le-champ. Elle avait déjà rencontré ce type de tonique.

— Ils contiennent des substances aphrodisiaques, annonça-t-elle.

— Tu le sais sans les avoir goûtés ? s'exclama l'employé impérial, dubitatif.

— Vous ne courez aucun danger. Vous pouvez les emporter et les déguster sans crainte.

— Sachant qui me les a offerts, je préfère m'abstenir.

— Vous risquez en effet d'avoir de la visite, ce soir, confirma Mao Mao d'une voix qu'elle s'efforça de rendre aussi nonchalante que possible.

Sa réaction parut décontenancer Jinshi, mais la jeune apothicaire s'estimait déjà bien gentille de ne pas se montrer plus ouvertement méprisante en le fusillant du fameux regard qu'elle ne réservait qu'aux vers de terre insignifiants. À quoi pensait-il en lui proposant de goûter des petits pains qu'il savait contenir un aphrodisiaque ? Et surtout, qui les lui avait remis ?

Dame Gyokuyo, qui n'avait pas perdu une miette de leur échange, laissa échapper un petit rire clair. La princesse Linli dormait paisiblement à ses côtés.

Mao Mao s'inclina pour prendre congé. Elle s'appêtait à sortir quand Jinshi l'interpella :

— Un instant, s'il te plaît.

— Il vous fallait autre chose ?

L'eunuque et la concubine échangèrent un coup d'œil entendu. Visiblement, ils s'étaient concertés en amont sur la teneur de cette conversation – et elle impliquait la goûteuse.

— Serais-tu capable de préparer un philtre d'amour ?

Les pupilles de la jeune fille s'agrandirent. *Qu'est-ce qu'ils ont derrière la tête, ces deux-là ?* s'interrogea-t-elle, aussi surprise qu'intriguée.

Elle n'en avait aucune idée, mais force était de reconnaître que l'initiative l'emballait au plus haut point.

— J'aurais besoin de trois choses, répondit-elle en faisant de son mieux pour dissimuler son enthousiasme. Du matériel, des ingrédients et du temps.

Si elle était capable de concocter un philtre d'amour ? Et comment !

Les sourcils froncés et les bras croisés de Jinshi trahissaient son inquiétude. L'incroyable beauté de l'intendant du *hougong* était la source de nombreux commérages. Beaucoup estimaient que, s'il était né femme, le pays tout entier se serait prosterné à ses pieds. D'autres allaient plus loin encore, affirmant qu'il pourrait séduire l'empereur s'il le voulait – et ce, quel que soit son sexe. De telles flatteries laissaient malgré tout le principal intéressé aussi froid qu'un matin d'hiver.

Chacune de ses traversées de la cour intérieure était ponctuée de sifflements admiratifs. Ce jour-là, il avait été importuné par une concubine de rang moyen, deux de rang inférieur, ainsi que par deux employés du palais, un militaire et un bureaucrate. C'était le soldat qui lui avait remis les petits pains rehaussés d'un aphrodisiaque. Voilà pourquoi il s'était retiré dans ses appartements pour le reste de la soirée. Nul élan de paresse dans cette décision, plutôt une... mesure de protection.

Jinshi inscrivit le nom des diverses concubines qui l'avaient interpellé sur un rouleau étalé sur son bureau. Peu importait que l'empereur s'intéresse ou non à elle, une femme de la cour prenait des risques en envisageant d'inviter un autre homme que son maître dans son lit. La liste n'aurait pas le poids d'un rapport officiel, mais l'intendant du *hougong* soupçonnait qu'elle suffirait à faire perdre très vite aux inconscientes impliquées les maigres faveurs qu'elles avaient mis si longtemps à obtenir de la part de Sa Majesté Impériale.

Combien, parmi les petits oiseaux enfermés dans cette cage, avaient compris que la présence de Jinshi avait valeur de test ? Le choix d'une concubine se portait avant tout sur la réputation de la famille – une future mère de la nation se devait d'avoir reçu une excellente éducation –, mais beauté pudique et intelligence étaient aussi des critères de sélection, bien que cette dernière vertu fût plus délicate à jauger.

Dans ce but, l'empereur avait eu l'idée retorse de se servir de l'eunuque. C'était d'ailleurs le fonctionnaire en personne qui lui avait recommandé dames Gyokuyo et Lifa. La première était une jeune femme réfléchie et perspicace. La seconde avait un caractère plus sanguin, mais ses manières ne souffraient aucun reproche. Toutes deux vouaient une loyauté sans faille à celui qui partageait leur couche et n'avaient jamais eu le moindre comportement déplacé envers Jinshi.

Ce qui n'avait pas empêché dame Lifa de perdre tout récemment son titre de favorite. L'empereur avait beau être son maître, l'intendant du *hougong* détestait les méthodes qu'il employait : il choisissait ses concubines en fonction de leur utilité pour lui et le pays, pour les engrosser. Si, par malheur, l'enfant périssait ou ne répondait pas à ses attentes, abandonner la mère ne lui posait pas le moindre problème.

Selon toute probabilité, la faveur impériale continuerait donc de pencher vers dame Gyokuyo. Après le décès du jeune prince héritier, le père de l'enfant avait cessé ses visites à dame Lifa, qui ne fut bientôt plus que l'ombre d'elle-même. Ce n'était pourtant pas la première à être ainsi reniée. D'autres avant elle avaient été discrètement renvoyées dans leur foyer ou offertes à des mandarins.

Jinshi tira un dossier de sa pile. Il contenait des informations sur une dénommée Fuyo, une concubine de rang moyen qui venait d'être promise – en récompense de ses prouesses militaires – au chef des soldats qui avaient repoussé l'invasion barbare dont il avait parlé à dame Gyokuyo. En réalité, la neutralisation de la tribu ennemie avait moins pesé dans cette décision que la capacité du capitaine à retenir la fureur de certains militaires parmi ses troupes. Un village avait beau avoir été accusé, puis puni à tort, l'incident n'avait pas été rendu public – question de politique.

— Quoi qu'il en soit, j'espère que tout se passera comme prévu...

S'il avait vu juste, aucun problème ne serait à déclarer. Malgré tout, un petit coup de pouce de la jeune apothicaire ne serait sans doute pas de trop... Aussi hostile se montra-t-elle à son égard, elle s'avérait bien plus utile qu'il ne l'avait espéré !

Il n'était pas rare que des jeunes femmes ne lui prêtent pas la moindre attention, mais jamais personne ne l'avait jamais regardé avec autant de mépris que Mao Mao, qui semblait le considérer comme s'il n'était qu'une limace repoussante. Sans doute se pensait-elle subtile dans son dédain. Elle se trompait.

L'eunuque ne put s'empêcher de voir naître sur ses lèvres ce fameux sourire ravageur empreint d'une pointe de méchanceté. Sans être masochiste, la réaction de la jeune goûteuse l'intriguait. Il se sentait comme un enfant qui venait de recevoir un nouveau jouet.

— Oui, je me demande bien ce que l’avenir nous réserve.

Il coinça le dossier sous un presse-papiers, puis alla se coucher, non sans verrouiller la porte de ses appartements au préalable. Mieux valait éviter les visiteurs nocturnes importuns.



Contrairement à ce que proclamait la croyance populaire, il n’existait pas de remède miracle pour tout soigner. En dépit des avertissements de son père, Mao Mao, elle aussi, avait voulu y croire : longtemps, elle s’était acharnée à trouver un traitement qui serait efficace pour tout et sur tout le monde. Elle était tant investie dans ses recherches qu’elle en vint à se mutiler le bras pour les faire avancer. Certes, l’expérience lui avait permis de concevoir quelques nouvelles drogues mais, au bout du compte, elle avait dû se rendre à l’évidence : la panacée était un mythe.

Malgré toute l’antipathie que lui inspirait Jinshi, sa commande l’enthousiasmait. Depuis son arrivée à la cour, aucune occasion de préparer quoi que ce soit de plus complexe qu’un thé *amacha* ne s’était présentée à elle. Contre toute attente, pourtant, une grande variété de plantes médicinales poussait au sein de la cour intérieure, bien que la jeune apothicaire ne possédât pas les outils pour les exploiter. Elle s’était donc jusque-là résignée à renoncer à ses expériences, peu désireuse, du reste, d’attirer l’attention de ses voisines de dortoir.

À présent qu’elle disposait d’une chambre à elle, elle voyait bien l’avantage qu’elle pouvait en tirer. Il ne lui manquait plus qu’une excuse pour récupérer les ingrédients nécessaires. En ce sens, la corvée de linge était bien pratique. La nouvelle venue au pavillon de Jade ne doutait pas qu’Honnian lui en confierait bientôt l’entière responsabilité.

Ce fut donc au prétexte de livrer du linge propre que la jeune fille se présenta chez le médecin de la cour intérieure. Elle le trouva en plein conciliabule avec un eunuque qui accompagnait souvent Jinshi dans ses rondes. Surpris de voir la goûteuse de dame Gyokuyo sur le pas de sa porte, le propriétaire des lieux caressa sa moustache de loche tout en toisant la visiteuse de la tête aux pieds.

On ne lui a jamais appris à ne pas fixer les gens comme ça ? s'indigna Mao Mao.

L'autre client sut de son côté faire preuve de bonnes manières et l'invita à entrer. Il agissait avec autant d'égards que si elle avait été sa maîtresse – ce qui n'était pas pour déplaire à la jeune fille. Des armoires entières de remèdes en tous genres recouvraient trois des murs de la pièce. Une opulence qui arracha un sourire émerveillé à la nouvelle venue. Ses joues rosirent, ses prunelles miroitèrent. Elle n'avait pas souri ainsi depuis son arrivée au *hougong*.

Sa réaction suscita l'étonnement, mais la jeune apothicaire n'en avait que faire. Elle ne quittait plus des yeux les étiquettes des différents flacons. Lorsqu'elle avisa un ingrédient particulièrement rare qui y était mentionné, elle se mit même à sautiller d'un pied sur l'autre. Sa joie était beaucoup trop grande pour qu'elle la contienne.

Elle s'abîmait depuis plus d'une demi-heure dans l'extase quand une voix familière finit par la tirer de sa rêverie.

— Quelqu'un lui aurait-il jeté un sort ?

Elle n'avait pas entendu Jinshi entrer dans la pièce. Il la contemplait à présent avec un mélange de curiosité et de perplexité.

Ainsi rappelée à l'ordre, Mao Mao examina scrupuleusement chaque étagère à tiroirs. Tout ingrédient susceptible de lui être utile dans la préparation du philtre d'amour fut emballé à part, avec une étiquette descriptive soigneusement placée sur l'emballage. Tant de papier était un luxe à une époque où la pratique de l'écriture se faisait encore le plus souvent sur des rouleaux de plaquettes de bois.

Le médecin à moustache de loche avait eu beau faire des pieds et des mains pour qu'on lui explique ce qui se trafiquait dans son dispensaire, il avait été poussé dehors sans ménagement. L'homme présent à l'arrivée de Mao Mao s'en était chargé personnellement. Plutôt bien bâti, il n'avait rencontré aucune difficulté dans sa tâche qu'il avait accomplie avec un calme olympien. Il ressemblait davantage à un soldat qu'à un eunuque de la cour intérieure. La jeune fille finit par comprendre qu'il était l'assistant de Jinshi, voilà pourquoi on les voyait si souvent ensemble.

Gaoshun – c'était son nom – se chargeait d'attraper tous les ingrédients hors de portée de Mao Mao, sous le regard de son supérieur qui les observait sans lever le petit doigt. La goûteuse prit soin de conserver une expression neutre mais, quitte à ce qu'il reste les bras croisés, il aurait été préférable que le si charmant eunuque s'en aille voir ailleurs s'ils y étaient plutôt que de traîner dans leurs pattes.

Soudain, l'un des tiroirs les plus en hauteur attira l'attention de la jeune apothicaire, qui se tordit le cou pour mieux lire l'étiquette. Lorsque Gaoshun lui en remit le contenu, elle contempla, ébahie, les fèves dans le creux de sa main. C'était exactement ce dont elle avait besoin, sauf que la quantité était bien insuffisante.

— Il m'en faudrait plus, leur annonça-t-elle.

— Dans ce cas, nous t'en procurerons d'autres, lui assura Jinshi, un sourire indulgent aux lèvres.

Comme s'il n'y avait rien de plus simple !

— Elles viennent de très loin, fit-elle remarquer. Il faut aller au sud-ouest pour en trouver.

— On trouve de tout au marché. Nous allons surveiller les denrées ramenées par les commerçants venus de l'étranger. Je ne doute pas que nous puissions récupérer ce qu'il te faut.

Il saisit l'une des fèves entre ses doigts. Elle était proche d'un noyau d'abricot dans son apparence, mais son arôme ne ressemblait toutefois à aucun autre.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit-il, curieux.

— Du cacao, lui apprit la jeune fille.

Chapitre 9

Cacao

Devant le tableau catastrophique qui s'offrait à eux, Jinshi jeta un coup d'œil agacé à Mao Mao.

— Le moins qu'on puisse dire, c'est que son efficacité n'est plus à démontrer, reconnut l'eunuque.

— En effet, admit la jeune fille.

— Pff... soupira-t-il. (Sans son habituel sourire détaché, ses traits semblaient marqués par la fatigue.) Comment un tel désastre a-t-il bien pu se produire ?

Pour répondre à cette question, il fallait remonter le temps de quelques heures.

Les trois dames de compagnie étaient si peu discrètes dans leurs tentatives d'espionner ce qui se tramait en cuisine qu'Honnian avait fini par les renvoyer sèchement dans leurs chambres. Mao Mao s'attaquait à la préparation du philtre d'amour qu'on lui avait commandé, car elle venait enfin de recevoir le dernier ingrédient qui manquait à sa liste : le cacao ! Il ne lui était cependant pas parvenu en fèves, mais réduit en poudre.

Quoi qu'il en soit, tout était prêt, désormais : lait, beurre, sucre, miel, eau-de-vie, fruits secs et quelques huiles extraites de plantes aromatiques – pour l'odeur. Des composants aussi nutritifs qu'onéreux ayant tous fait leurs preuves dans la confection de stimulants.

De sa vie, Mao Mao n'avait goûté du cacao qu'une seule fois, et sous une forme différente. Durcie et adoucie par le sucre, la graine se transformait en

une autre merveille : du chocolat. Une courtisane lui en avait un jour offert un morceau en quantité infime... ce qui avait néanmoins suffi à lui faire tourner la tête et à l'enivrer autant qu'un verre entier d'alcool !

Le chocolat, lui avait expliqué la prostituée, lui venait de l'un de ses clients, un homme particulièrement vicieux qui espérait s'attirer ses faveurs avec un cadeau rare. Malheureusement pour lui, quand la belle-de-jour avait vu l'état dans lequel avait été plongée sa jeune amie après une seule bouchée, elle était entrée dans une fureur terrible. Elle était même parvenue à convaincre la patronne de la maison de plaisir de bannir le coquin. Un peu après, elles avaient vu apparaître cet ingrédient mystérieux sur les marchés, où il était vendu pour ses propriétés aphrodisiaques. Mao Mao avait par la suite réussi à s'en procurer quelques fèves, mais sans jamais avoir l'occasion de les utiliser. En réalité, aucune femme du quartier rouge n'aurait réclamé un médicament si extravagant à une apothicaire.

Des années plus tard, la jeune fille se souvenait encore que le chocolat qu'elle avait goûté ce jour-là avait été solidifié à l'aide de matière grasse. Ses connaissances en remèdes et poisons aux goûts et arômes très variés lui conféraient en effet une excellente mémoire de la composition des aliments.

La chaleur de la chaude saison risquait de gâter le beurre qu'elle comptait enduire de la mixture qu'elle aurait préparée, aussi Mao Mao se résolut-elle à utiliser des fruits à la place. L'idéal aurait été de pouvoir disposer d'un peu de glace pour accélérer le processus de prise au froid. Naturellement, c'était impossible. Pour compenser, elle demanda qu'on lui apporte une grande cruche non émaillée à moitié remplie d'eau. Le but ? À mesure que le liquide s'évaporerait, l'air resté prisonnier de la jarre fermée par un couvercle se rafraîchirait juste assez pour solidifier la matière grasse.

Une fois les ingrédients mélangés, la jeune apothicaire plongea une cuillère dans la mixture pour la goûter. Dans sa bouche, l'amertume le disputa au sucre. Ses papilles lui suggérèrent les petites touches finales encore nécessaires pour obtenir le résultat escompté. Même si sa résistance à l'alcool et aux toxines était supérieure à l'époque où elle avait goûté du chocolat pour la première fois, elle n'avait pas besoin d'en ressentir personnellement les effets pour être certaine de l'efficacité de sa préparation.

Je devrais peut-être quand même réduire le dosage.

Elle coupa les petits fruits en deux à l'aide d'un couperet, en plongea les morceaux dans le chocolat fondu puis les disposa sur une petite assiette, qu'elle plaça à l'intérieur de la cruche. Elle recouvrit ensuite le tout d'un couvercle et d'une natte en paille de riz. Et voilà, le tour était joué ! Ne restait plus qu'à attendre. Jinshi devait récupérer la préparation le soir même, ce qui laissait largement le temps au chocolat de durcir avant l'arrivée de l'eunuque.

Mao Mao était en train de nettoyer son plan de travail quand elle constata qu'elle n'avait pas utilisé tout le chocolat fondu. Les ingrédients qui le composaient étaient tous trop chers et nourrissants pour être gâchés. La jeune fille décida donc de se réserver les restes pour plus tard. Après tout, aphrodisiaque ou pas, sa préparation n'avait que peu d'effets sur elle.

Pour éviter d'avoir à répéter le processus de refroidissement, elle se contenta de découper du pain en cubes et de le faire tremper dans ce qui subsistait du liquide marron. Après avoir recouvert son futur dîner d'un couvercle et l'avoir entreposé sur une étagère, elle rangea les ingrédients qu'elle n'avait pas utilisés dans sa chambre, puis entreprit de faire un peu de vaisselle.

Il aurait sans doute été plus avisé de mettre son dîner en lieu sûr, plutôt qu'à la vue de toutes, dans la cuisine, mais son esprit voletait déjà ailleurs. Peut-être sa dégustation la grisait-elle plus que prévu !

Quoi qu'il en soit, l'erreur était commise.

Mao Mao était absente au moment de la catastrophe, occupée à faire une course pour la première dame de compagnie et à cueillir des plantes médicinales pour sa réserve personnelle. Pendant ce temps-là, le pain enrobé de cacao qu'elle avait laissé dans la cuisine lui était totalement sorti de la tête. Satisfaite de son panier plein, elle déchanta pourtant bien vite en voyant l'accueil que lui réservaient Honnian et dame Gyokuyo. La première était très pâle, la seconde profondément troublée. Gaoshun s'était également déplacé, ce qui laissait penser que Jinshi devait rôder non loin.

Une main sur le front, la favorite de l'empereur se contenta de pointer un doigt silencieux vers la cuisine. Après avoir remis son panier à l'assistant de l'intendant, Mao Mao y pénétra.

L'homme au sourire de nymphe se trouvait à l'intérieur, visiblement contrarié. Il contemplait l'entrecroisement d'aplats pêche et rose que formaient

les cuisses des trois dames de compagnie qui s'étaient endormies les unes sur les autres, leurs chemises en désordre et leurs jupes remontées.

— Est-ce que quelqu'un peut m'expliquer ce qui s'est passé ici, au juste ? s'exclama Honnian.

— Je ne pense pas être la mieux placée pour répondre à cette question, fit remarquer Mao Mao avant de s'agenouiller devant les trois jeunes femmes pour les examiner et remettre de l'ordre dans leur tenue. Rassurez-vous, tout va bien, on dirait qu'elles n'ont pas...

Rouge jusqu'aux oreilles, la première dame de compagnie l'interrompit en lui assenant une claque sur l'arrière du crâne. Le pain couleur écorce reposait sur la table. Trois bouchées en avaient été prélevées.

Les trois belles endormies l'avaient visiblement confondu avec un en-cas.

Après que les gourmandes eurent été transportées dans leurs chambres respectives, Mao Mao retourna en cuisine, où elle trouva dame Gyokuyo et Jinshi en train d'y étudier le pain.

— Voilà donc ton aphrodisiaque ? s'enquit la concubine.

— Pas du tout. Le voici, répondit la jeune apothicaire en lui remettant les morceaux de fruits nappés de chocolat.

Il y en avait une trentaine.

— Mais alors ce pain, qu'est-ce que c'est ? demanda l'eunuque.

— Mon dîner de ce soir.

Sa réponse sembla quelque peu choquer l'assemblée. Gaoshun et Honnian la dévisageaient avec des yeux ahuris. Avait-elle dit quelque chose de mal ?

— Les spiritueux et les stimulants ont très peu de prise sur ceux qui y sont habitués, expliqua-t-elle. Ils n'ont pas beaucoup d'effets sur moi.

Au nom de la science, elle avait déjà avalé un mélange de liqueur et de venin de serpent, preuve qu'elle n'était pas à classer au rayon des petites natures pour ce qui était de l'alcool. Pour elle, il s'agissait avant tout d'un type de remède particulier. Or, plus le corps s'accoutumait à une substance, moins il y était sensible. Elle conclut son argumentaire en affirmant que si ce pain aux propriétés aphrodisiaques s'était avéré étonnamment efficace sur les dames de compagnie du pavillon de Jade, il aurait sans doute bien moins fonctionné sur les habitants des régions dont provenait le cacao.

L'intendant du *hougong* ramassa un des petits cubes qu'il examina de près.

— Est-ce à dire que je peux en manger un sans risque ?

— Ne faites pas ça ! s'exclamèrent Honnian et Gaoshun à l'unisson.

— Je plaisantais, voyons, répondit-il en reposant le pain.

Ingérer un aphrodisiaque en présence de la favorite de l'empereur aurait été hautement déplacé mais, surtout, qui aurait pu prétendre résister aux avances d'un tel éphèbe aux joues rosies par le désir ? Mao Mao devait bien admettre que la grâce du visage du fonctionnaire compensait les défauts de sa personnalité.

— Je devrais peut-être te demander d'en préparer pour Sa Majesté Impériale, renchérit dame Gyokuyo. Histoire de sortir de la routine.

— Ce stimulant est environ trois fois plus puissant que les autres, se crut obligée de préciser la jeune apothicaire.

À cette déclaration, une mimique indéchiffrable apparut sur les traits de sa maîtresse.

— Trois fois... Je ne suis pas sûre de pouvoir tenir si longtemps, souffla-t-elle.

Tous firent mine de ne pas l'avoir entendue. De toute évidence, la vie de favorite n'allait pas sans son lot de difficultés. Mao Mao replaça les fruits nappés de chocolat dans la jarre couverte qu'elle remit ensuite à Jinshi.

— La dose de stimulant qu'ils contiennent est assez élevée. Je vous recommande de n'en prendre qu'un à la fois. Une consommation excessive pourrait augmenter la pression sanguine et provoquer des saignements de nez. Mieux vaut aussi n'y avoir recours qu'en présence de son partenaire.

Fort de ces instructions, l'employé impérial se leva. Son assistant et Honnian quittèrent la pièce pour préparer son départ et, après l'avoir salué d'un hochement de tête, dame Gyokuyo se retira à son tour.

Mao Mao s'était mise à nettoyer la table quand une douce odeur vint lui chatouiller les narines.

— Je te remercie... Ce n'était pas une mission des plus simples, susurra une voix dont l'onctuosité collait parfaitement à ce parfum.

La goûteuse sentit qu'on écartait doucement les cheveux sur sa nuque, puis quelque chose de froid venir s'y presser. Lorsqu'elle se retourna, Jinshi était déjà

en train de quitter la pièce en lui adressant un geste de la main en guise d'au revoir.

Si le comportement de l'eunuque lui parut incongru au premier abord, il prit tout son sens quand elle constata la disparition d'un des bouts de pain nappés de chocolat qu'elle se réservait pour le dîner. Elle avait sa petite idée sur l'identité du voleur, d'autant que la nuit venait à peine de tomber...

— J'espère qu'il ne fera pas de victimes, murmura-t-elle.

Au fond, peu importait, ça ne la regardait pas.

Chapitre IO

Une curieuse apparition

(première partie)

Infà, l'une des suivantes de dame Gyokuyo, était fidèle au poste, comme toujours. Elle avait certes manqué à ses devoirs quelques jours plus tôt en s'endormant en plein service, mais sa maîtresse ne lui en avait pas tenu rigueur et la jeune femme avait bien l'intention de se montrer digne de sa clémence en se tuant à la tâche. Elle nettoierait chaque cadre de fenêtre, chaque rampe jusqu'à ce que tout brille de son plus bel éclat. Ces corvées ménagères n'incombaient en général pas à une dame de compagnie, mais l'intéressée s'en moquait bien. Après tout, la favorite de l'empereur leur avait fait part de son admiration pour les travailleuses acharnées.

Concubine et suivante venaient toutes deux d'un bourg situé à l'Occident, d'une région dénuée de richesses naturelles et plutôt aride, bien que sujette aux inondations saisonnières. Les camarades de Mao Mao étaient toutes des filles de fonctionnaires, même si Infà n'avait pas grandi dans l'opulence. Là-bas, même les enfants de la bureaucratie devaient travailler s'ils voulaient manger à leur faim.

Le bourg en question n'avait commencé à attirer l'attention qu'à l'entrée de dame Gyokuyo à la cour intérieure. Il devint ensuite impossible à cacher dès lors que la concubine eut réussi à gagner les faveurs de Sa Majesté Impériale. C'était toutefois une femme intelligente, qui ne se contenterait certainement pas de jouer les potiches. Infà avait quant à elle la ferme intention de la suivre n'importe où, y compris au *hougong*. Toutes les dames de compagnie de la

favorite de l'empereur n'avaient pas montré autant de loyauté qu'elle, mais celles qui restaient pour l'épauler entendaient bien compenser la défection de leurs anciennes collègues en redoublant d'efforts.

En pénétrant dans la cuisine pour y poursuivre son ménage, Infa aperçut la petite goûteuse en train de préparer un mélange. Le caractère taciturne de Mao Mao la rendait difficile à cerner, mais la jeune femme faisait confiance au jugement de sa maîtresse : jamais cette dernière n'aurait accueilli quelqu'un de foncièrement mauvais au pavillon de Jade.

En fait, la suivante avait pitié de la nouvelle venue. Un coup d'œil à son bras suffisait pour comprendre que la pauvre petite avait été maltraitée toute son enfance, avant d'être vendue au *hougong* pour y être exposée à toutes sortes de poisons. Émues par tant d'injustice, les quatre dames de compagnie s'étaient mises d'accord pour aider et reconforter leur protégée. Non seulement elles la poussaient à prendre du poids en la servant à de multiples reprises à chaque repas, mais elles lui évitaient les corvées de ménage pour ne pas qu'elle ait à exhiber ses cicatrices. Un arrangement qui, au bout du compte, plongeait souvent Mao Mao dans l'oisiveté.

Infa n'en éprouvait aucune jalousie. Ses camarades et elle parvenaient très bien à s'acquitter de toutes leurs tâches à quatre. Honnien, qui n'approuvait qu'à moitié l'initiative, avait néanmoins donné à la jeune apothicaire la responsabilité du linge, en plus de lui confier des besognes ponctuelles.

Si transporter des paniers à droite et à gauche ne risquait pas d'exposer ses bras, la mission n'en était pas pour autant digne d'une dame de compagnie. La corvée était d'habitude dévolue aux servantes de la cour, mais après qu'une aiguille empoisonnée eut été découverte dans les habits de leur maîtresse, Infa et ses acolytes préféraient s'en occuper elles-mêmes. Parmi d'autres, l'incident les avait convaincues de la nécessité de s'abaisser au rôle de simples servantes. Au sein de la cour intérieure, elles étaient encerclées d'ennemis.

La dame de compagnie s'approcha de la goûteuse.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demanda-t-elle.

Mao Mao avait mis une espèce d'herbe à bouillir dans une cocotte.

— Un remède contre le rhume, répondit l'intéressée.

Elle s'exprimait toujours avec un minimum de mots. Quelle tristesse que ses traumatismes l'aient à ce point fermée aux autres !

La nouvelle recrue s’y connaissait en médicaments. Il lui arrivait même d’en fabriquer. Infa n’y voyait là encore aucun inconvénient. Mao Mao prenait toujours soin de nettoyer son établi et lui avait récemment offert un précieux baume à lèvres. Parfois, elle concoctait des potions à la demande d’Honnian.

La suivante récupéra une pile d’assiettes en argent pour les lustrer avec un chiffon sec. Si Mao Mao n’était pas bavarde, elle savait en revanche écouter. Voilà pourquoi Infa entreprit de lui raconter la dernière rumeur qui circulait : on aurait aperçu le fantôme d’une femme danser sur les remparts de la cour intérieure.



Munie d’un panier de linge et de son remède contre le rhume, Mao Mao se rendait dans le dispensaire afin de faire approuver au médecin du *hougong* le nouveau médicament. Lui seul gardait ce privilège, bien que son usage fût de pure forme.

La jeune fille songea à cette histoire de fantôme que lui avait racontée Infa. Elle la laissait dubitative – c’était bien la première fois qu’elle en entendait parler, que ce soit depuis son arrivée au pavillon de Jade ou avant. Or Shaolan lui aurait à coup sûr mentionné un récit aussi étrange si elle en avait eu vent plus tôt.

La cour intérieure était bordée de remparts fortifiés et de douves qui empêchaient les intrusions et les fuites. Le seul accès se faisait donc par des doubles portes aux quatre points cardinaux qui étaient surveillées de près. La rumeur voulait que les corps d’anciennes concubines ayant cherché à s’évader reposaient encore au fond de ces eaux.

Selon d’autres bruits de couloir, il se disait que le spectre dont lui avait parlé Infa apparaissait près de l’une de ces portes depuis un mois, sur un terrain sans aucune habitation alentour, non loin d’un petit bois de pins. Le phénomène avait commencé à la fin de l’été.

La période idéale pour récolter certaines plantes médicinales, se dit Mao Mao.

À peine cette pensée lui avait-elle traversé l’esprit que la jeune fille fut interpellée par une voix bien trop familière à son goût.

— Tu travailles dur, à ce que je vois.

Mao Mao ne renvoya au sourire cauteleux de Jinshi qu'une indifférence marquée.

— Je ne dirais pas ça...

Le dispensaire du médecin se trouvait tout proche de la porte du mur méridional, non loin des trois administrations chargées du bon fonctionnement du *hougong*. Le genre d'endroits où l'on croisait souvent le fonctionnaire impérial. Comme il était un eunuque, le département des domestiques aurait dû avoir autorité sur lui, pourtant il ne semblait dépendre d'aucun bureau particulier. À croire que c'était lui qui supervisait l'ensemble de la cour intérieure.

Je vais finir par penser qu'il a plus d'autorité que la servante en chef!

On aurait même pu imaginer qu'il était le tuteur de l'empereur s'il n'était pas âgé que d'une vingtaine d'années. À moins qu'il n'ait été son fils caché mais, dans ce cas, pourquoi devenir eunuque ? Peut-être était-il le tuteur de dame Gyokuyo. Oui, cette théorie pourrait expliquer leur connivence. Ou alors...

Et s'il était l'amant de Sa Majesté Impériale ?

Mao Mao n'avait rien remarqué d'étrange dans la relation qu'entretenaient le maître de l'univers et dame Gyokuyo, mais les apparences étaient parfois trompeuses. Faute d'une meilleure idée – et lasse de ce petit jeu –, la jeune fille s'arrêta sur cette dernière théorie, qui offrait l'attrait de la simplicité.

— Tu as l'air de penser à des choses inavouables, lança Jinshi d'un air méfiant.

— Oh, je ne me permettrais pas !

Elle prit congé sans mot dire et s'esquiva à l'intérieur du dispensaire. Le médecin à moustache de loche y broyait des ingrédients dans un mortier. Sans doute cherchait-il davantage à tromper l'ennui qu'à fabriquer un remède, sinon pourquoi lui aurait-il demandé de lui apporter toutes ses concoctions ? Mao Mao le soupçonnait de ne rien connaître à son métier : ni recette ni technique.

L'équipe médicale du *hougong* était sans cesse en pénurie de main-d'œuvre. Rien d'étonnant à cela : on interdisait aux femmes d'être médecins et les hommes qui se destinaient à cette discipline n'avaient que très rarement – si ce n'était jamais ! – le désir de devenir eunuque. Si le charlatan en poste avait

considéré Mao Mao comme une nuisance dans un premier temps, il lui témoignait désormais davantage de respect depuis qu'il l'avait vue préparer des potions. Elle lui était naturellement reconnaissante de partager avec elle ses ingrédients et de lui offrir à l'occasion thé et goûter, pour autant... elle estimait qu'il était tout à fait incompetent – d'autant plus qu'il était incapable de respecter le secret professionnel.

Elle n'allait cependant pas se plaindre de cet arrangement : il ne lui convenait que trop bien !

— Pourriez-vous examiner ce remède que j'ai fabriqué ? demanda-t-elle sans préambule.

— Oh, c'est toi, répondit son hôte en la voyant sur le pas de la porte. Bien sûr, bien sûr... Donne-moi une minute.

Il revint quelques instants plus tard avec du thé et quelques douceurs. Mao Mao, qui préférait les saveurs épicées, fut plaisamment surprise de constater que des galettes de riz soufflé remplaçaient ce jour-là les habituels petits pains sucrés qu'il lui servait. Le médecin commencerait-il à retenir ses goûts ? Ses efforts étaient en tout cas visibles pour s'attirer les bonnes grâces de la jeune apothicaire, ce qui ne la dérangeait nullement. Il avait beau être un escroc, il n'était pas un mauvais bougre.

— J'espère qu'il y en a assez pour moi aussi, déclara une voix mielleuse dans l'encadrement de la porte.

Mao Mao n'eut pas besoin de se retourner pour savoir qui l'avait suivie à l'intérieur. L'aura scintillante de Jinshi emplissait déjà l'espace.

Ravi et étonné de cette apparition, le praticien se hâta d'échanger les galettes et le thé *zacha* – un vieux thé aromatisé – contre du thé blanc et des gâteaux de lune plus savoureux.

Eh ! Mes galettes ! se désola la jeune fille.

L'intendant, son éternel sourire éclatant aux lèvres, s'assit à côté d'elle. Pour un homme de rang si élevé, s'installer à la table d'une dame de compagnie aurait pu passer pour de la grandeur d'âme, mais Mao Mao n'y perçut qu'une intention acerbe de s'imposer.

— Pourriez-vous réunir ces ingrédients pour moi ? s'enquit le fonctionnaire impérial.

Il tendit un papier annoté de plusieurs lignes au médecin qui le passa en revue avant de partir vers la remise d'un air dépité. Vu la longueur de la liste, il allait en avoir pour un bout de temps.

Tout ça est calculé, songea l'apothicaire. C'est moi qu'il souhaite voir depuis le début !

— Bon... Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle sans ambages entre deux gorgées de thé.

— As-tu entendu parler de cette histoire de fantôme ?

— Vaguement... éluda-t-elle.

— Dans ce cas, que sais-tu du somnambulisme ?

La lueur d'intérêt qui s'alluma dans le regard de Mao Mao n'échappa pas à l'eunuque. Satisfait de son petit effet, il lui effleura la joue de sa grande paume.

— Sais-tu comment le soigner ? demanda-t-il avec la douceur du miel.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

La jeune apothicaire se refusait autant à jouer les fausses modestes qu'à exagérer ses compétences. Ce qui était certain, c'était qu'elle connaissait presque toutes les maladies pour en avoir rencontré une large variété chez ses patients. Forte de cette expérience, elle ajouta :

— Pas avec des remèdes, en tout cas !

Le père de Mao Mao n'avait rien pu faire quand une prostituée avait été affligée de ce mal, car c'était là une maladie de l'esprit.

— Alors avec quoi ? insista Jinshi, déterminé à trouver une solution.

— Je ne suis qu'une petite apothicaire...

Elle pensait avoir été claire, mais l'eunuque ne semblait pas vouloir lâcher l'affaire et arborait à présent un air de chien battu.

Ne le regarde pas, ne le regarde pas...

Elle évitait son regard comme elle l'aurait fait de celui d'une bête sauvage. Du moins était-ce ce qu'elle cherchait à faire, car le fonctionnaire impérial n'avait pas dit son dernier mot. Il fit en sorte de se placer juste devant elle, comme le faisaient les hommes qui savaient se montrer persistants au point de vous mettre mal à l'aise. La jeune fille finit par capituler.

— Bon, d'accord, je vais vous aider, soupira-t-elle sans cacher son déplaisir.

Gaoshun vint la chercher aux alentours de minuit pour l'escorter sur les lieux de l'apparition. Loin d'être rebutée par son caractère taciturne et son visage fermé comme une pierre tombale, Mao Mao appréciait le contraste entre la réserve du jeune homme et l'attitude sirupeuse de son maître. Après tout, rien de mieux que la douceur pour contrebalancer le piment.

Il n'a pas vraiment l'allure d'un eunuque, se dit-elle en l'épiant du coin de l'œil.

La perte de leur *yang* biologique accentuait chez la plupart des eunuques leur part de féminité. Outre le fait qu'ils étaient souvent presque imberbes et qu'ils avaient un caractère généralement affable, ils avaient tendance à prendre du poids – leur préférence allant davantage à la bonne chère qu'aux plaisirs charnels.

Le médecin de la cour intérieure en était l'exemple parfait. D'apparence, il ressemblait à n'importe quel homme d'âge mûr, mais sa voix aurait pu le faire passer pour la maîtresse de maison d'un riche marchand. Sans être particulièrement velu, Gaoshun avait néanmoins des poils épais et noirs qui évoquaient plus le soldat d'un camp militaire que l'assistant d'un fonctionnaire du *hougong*.

Je me demande ce qui l'a amené à choisir cette voie.

Elle avait beau s'interroger, pas question de le lui demander. Poser ouvertement la question passerait pour une grave impolitesse. Ce fut donc en silence que Mao Mao suivit le bras droit de Jinshi. Il tenait une lanterne, malgré le clair de demi-lune qui éclairait un ciel sans nuages.

La jeune fille ne s'était jamais aventurée si tard dans les ruelles. De nuit, la cour intérieure se métamorphosait. À plusieurs reprises, Mao Mao dut faire mine de ne pas entendre les froissements – et même quelques gémissements – qui montaient des fourrés. Nul autre homme que l'empereur n'était admis entre ces murs. Dans ces circonstances, qui oserait reprocher aux femmes d'arranger des rencontres... d'un autre genre ?

— Puis-je vous poser une question ? lança Gaoshun avec une courtoisie un peu forcée.

— Inutile de me vouvoyer, l'interrompit-elle. Votre rang est bien supérieur au mien.

L'eunuque se caressa le menton, songeur.

— Dans ce cas, je t'appellerai Shao Mao.

« Petit chat » ? En termes de révérence, ce diminutif était à l'extrême opposé de ce à quoi elle s'attendait. *N'exagérons pas, non plus !* se dit-elle, un peu vexée.

Mais peut-être la taquinait-il. Aussi hochait-elle docilement la tête.

— Est-ce que tu pourrais cesser de dévisager mon maître comme s'il n'était qu'un insecte repoussant ? poursuivit Gaoshun.

Zut, ça se voit tant que ça ?

À force de gagner en spontanéité, elle en avait oublié de dissimuler ses réactions. Jinshi ne lui ferait certainement pas couper la tête pour cet affront, mais il vaudrait mieux qu'elle apprenne à se contrôler à l'avenir. Après tout, de leur point de vue, c'était elle, le parasite.

— Tout à l'heure encore, il m'a dit que tu l'avais regardé comme s'il n'était qu'une limace.

Ils ont le même air visqueux, en tout cas.

Que l'eunuque à l'incomparable beauté se soit plaint de l'attitude de Mao Mao à son subalterne en disait toutefois long sur sa ténacité et ses méthodes abjectes. Agir comme un petit rapporteur, ce n'était pas digne d'un fonctionnaire impérial...

— Je l'ai rarement vu si joyeux, conclut l'assistant de Jinshi. Il souriait à s'en faire mal aux joues, ses yeux pétillaient, il en tremblait presque.

En son for intérieur, elle cessa de considérer l'intendant comme un vermisseau. Tout compte fait, il s'apparentait davantage à de la pourriture. Non mais vraiment, quelle réaction étrange !

— Je ferai plus attention à l'avenir, promit-elle en faisant de son mieux pour ne rien laisser transparaître de ses pensées.

— Je compte sur toi ! Si quelqu'un qui n'est pas immunisé contre son charme le voyait dans un état pareil... Les conséquences pourraient être désastreuses ! avoua Gaoshun en poussant un soupir de frustration.

De toute évidence, il avait l'habitude de réparer les pots cassés de l'eunuque au sourire de nymphe. Avoir comme supérieur un homme d'une telle beauté ne devait pas être facile tous les jours.

À force de converser, ils finirent par arriver à la porte orientale. Les murs, quatre fois plus grands que Mao Mao, étaient bordés du côté extérieur par de profondes douves qui nécessitaient l'utilisation d'un pont-levis à chaque

livraison de provisions ou relève du personnel de maison. Comme il était trop lourd pour être manipulé par des hommes, la charge de soulever et d'abaisser l'énorme passerelle de bois était assurée par une paire de bœufs. La proximité du bois de pins titillait la jeune fille, qui mourait d'envie d'aller y récolter des herbes, mais elle sut se retenir en présence du bras droit de Jinshi. Elle s'assit dans une gloriette à ciel ouvert située dans le jardin.

Bientôt, dans le clair de demi-lune, se déroula sous ses yeux une scène incroyable.

— La voilà ! déclara Gaoshun en levant le doigt.

La silhouette d'une jeune femme à la peau pâle se découpait dans la nuit. Perchée en haut des remparts, elle dansait avec grâce, traînant à chaque mouvement sa longue robe qui ondulait au rythme de ses frissons. Les reflets de ses longs cheveux noirs encadraient son visage d'un halo, lui conférant une beauté irréelle. Mao Mao eut l'impression d'assister à un spectacle d'un autre monde, d'être entrée par mégarde dans la légendaire source aux fleurs de pêcher.

— Un hibiscus sous les étoiles, souffla-t-elle.

Gaoshun sembla surpris.

— Tu comprends vite, murmura-t-il.

La femme s'appelait Fuyo, ce qui signifiait « hibiscus ». Il s'agissait d'une concubine de rang moyen. Le mois suivant, elle devait être donnée en mariage à un valeureux soldat pour le remercier de ses loyaux services.



Chapitre II

Une curieuse apparition

(deuxième partie)

Quel état mystérieux que le somnambulisme, qui fait se déplacer le dormeur comme s'il était éveillé ! On dit qu'il s'agirait d'un trouble du cœur qu'aucun remède traditionnel au monde ne peut guérir, car la médecine reste impuissante face à un esprit tourmenté.

Mao Mao avait connu une prostituée souffrant de ce mal, une femme toujours de bonne humeur et à la voix mélodieuse. Un client avait même envisagé d'acheter sa liberté pour qu'elle n'ait plus à vendre son corps, mais les négociations avaient tourné court quand de vilaines rumeurs étaient montées aux oreilles de l'acheteur : la courtisane passait ses nuits à errer dans la maison close telle une possédée. Pire, elle avait griffé la tenancière jusqu'au sang une nuit que cette dernière avait tenté de l'empêcher de rôder.

Le lendemain, les autres courtisanes avaient demandé des explications à leur consœur. Seulement...

— Voyons... De quoi est-ce que vous parlez ? s'était-elle exclamée benoîtement.

Elle ne se souvenait de rien, même si ses pieds nus étaient tout égratignés et couverts de boue.



Jinshi était assis avec Mao Mao et Gaoshun dans le salon, en compagnie de dame Gyokuyo. Honnian s'occupait de la jeune princesse.

— Et qu'est-il arrivé à cette courtisane ? s'enquit le bel eunuque.

— Rien, répliqua la goûteuse. Quand le client a renoncé à son projet, tout est rentré dans l'ordre.

— Ces négociations auraient-elles donc été à l'origine de son trouble ? demanda la concubine.

— C'est probable. Son prétendant était un riche marchand. Il avait non seulement une femme et des enfants, mais aussi des petits-enfants ! De toute façon, le contrat de cette prostituée arrivait à son terme un an plus tard.

Peut-être la jeune femme préférait-elle travailler une année supplémentaire plutôt que d'épouser un homme qui ne l'intéressait pas. En fin de compte, elle était allée au bout de son contrat sans que personne d'autre ne se propose de la racheter.

— Les crises de somnambulisme sont souvent la conséquence d'une instabilité émotionnelle. Nous lui avons donné de l'encens et des remèdes à effet calmant qui l'ont un peu détendue, mais leurs effets restaient limités.

« Nous », c'était Mao Mao et son père, même si l'idée de mélanger les décoctions venait surtout de la jeune fille.

— Je vois, dit Jinshi. Et c'est là toute l'histoire ?

De toute évidence, il avait l'air de trouver le temps long en leur compagnie. La goûteuse s'efforça de cacher le mépris que lui inspirait le regard alangui que lui jeta l'eunuque. Gaoshun s'assit à côté de son maître, comme pour encourager silencieusement l'apothicaire à prendre sur elle.

— Oui, c'est tout, finit-elle par dire. Si vous n'avez besoin de rien d'autre, je retourne travailler.

Sur ces paroles, elle s'inclina avant de quitter le salon.

Remontons un instant l'horloge.

Le lendemain de la nuit où elle avait aperçu le fantôme en compagnie du bras droit de Jinshi, Mao Mao avait été rendre visite à sa pipelette préférée, Shaolan – qui l'interrogeait constamment sur dame Gyokuyo. Cette fois-là, la jeune apothicaire lui livra quelques potins sans conséquence en échange de ce que sa camarade savait sur la concubine qui dansait au clair de lune.

Tout avait commencé deux semaines plus tôt, quand le spectre s'était manifesté pour la première fois du côté des remparts septentrionaux. Peu après, on l'avait vu à l'Orient. Un peu plus tard encore, il s'était mis à apparaître chaque nuit.

Les profondes douves, la haute muraille – en un mot : l'impénétrabilité générale de la cour intérieure – avaient eu raison de l'intrépidité des soldats. Épouvantés, les gardes n'osaient pas s'approcher du revenant dont le caractère inoffensif leur avait jusque-là évité les sanctions.

Après avoir recueilli ces informations, Mao Mao était ensuite allée voir le médecin de la cour intérieure qui, peu gêné d'enfreindre le secret médical, avait laissé échapper que dame Fuyo se sentait mal depuis quelque temps. Il s'avérait qu'elle était la troisième fille du roi d'un petit État vassal, si insignifiant qu'il pouvait être détruit d'une simple pichenette. Malgré son titre de princesse, la jeune femme n'était en réalité qu'une concubine de rang moyen logeant dans le quartier septentrional du *hougong*. Elle aimait la danse et faisait montre de ses talents en la matière à Sa Majesté Impériale. Malheureusement, sa nervosité l'avait un jour poussée à faire un faux pas. Les autres concubines présentes s'étaient ouvertement moquées d'elle. Depuis lors, elle ne s'était plus aventurée hors de sa chambre. L'âme de la danseuse était visiblement sensible.

Hormis cet art, dame Fuyo ne possédait aucun autre talent notable. Il se murmurait aussi que depuis son arrivée au *hougong*, deux ans auparavant, l'empereur n'avait même pas daigné passer ne serait-ce qu'une nuit avec elle. Elle semblait désormais promise à un officier haut gradé, un de ses amis d'enfance, qui ferait – c'était à espérer – un mari aimant.

Le père de Mao Mao lui avait toujours recommandé de ne pas se baser sur des suppositions. Elle se jura de suivre ce conseil et de tirer au clair cette affaire.

Silencieuse et gracile, la princesse qui dansait sur les remparts rougit en passant par la porte centrale. Sa beauté n'était pas hors du commun, mais le bonheur qui se lisait sur son visage déclencha parmi la foule des cris d'admiration. Elle était au centre de tous les regards.

S'il fallait vraiment qu'elle soit donnée en mariage, mieux valait que les choses se déroulent ainsi. C'était même le scénario idéal.

Bien que déjà mère d'une petite fille, dame Gyokuyo n'était même pas âgée de vingt ans. Il semblait impossible de résister au large sourire plein d'aplomb qu'elle affichait à présent.

— Tu sais, tu peux me raconter le fin mot de l'histoire, à moi ! disait-elle à sa goûteuse.

Que faire ? se demanda Mao Mao. Sa maîtresse l'observait de son regard le plus insistant. L'apothicaire finit par céder, non sans laisser échapper un soupir.

— J'ai bien ma petite idée sur ce qui se trame réellement, mais... je ne suis pas certaine qu'elle vous plaise.

— Je ne pourrai m'en prendre qu'à moi-même dans ce cas. Après tout, c'est moi qui te l'ai demandé.

Considéré sous cet angle... La jeune suivante se résigna : quel autre choix avait-elle, de toute façon ?

— Vous me promettez de n'en parler à personne ?

— Motus et bouche cousue !

Dame Gyokuyo prononça ces mots d'un ton presque moqueur, mais Mao Mao décida malgré tout de lui accorder sa confiance. Elle lui fit le récit d'une seconde prostituée somnambule, une anecdote un peu différente de celle qu'elle avait racontée la veille à Jinshi et aux autres.

Comme dans l'histoire précédente, les crises de somnambulisme avaient commencé lorsqu'un homme avait proposé de racheter la liberté d'une courtisane. Et, de la même manière, les négociations avaient tourné court. Un dénouement qui n'avait toutefois pas mis un terme aux crises, car encens et remèdes – qui avaient soulagé la prostituée en fin de contrat – s'étaient avérés inefficaces sur la seconde.

Un peu plus tard, un nouveau prétendant s'était présenté pour proposer de racheter la somnambule. Dans un premier temps, la tenancière avait refusé. Son intégrité lui interdisait en effet de vendre une femme malade. À force que l'homme insiste, le marché finit par être conclu, mais pour une somme ne représentant que la moitié de l'offre du premier acheteur.

— Plus tard, nous avons appris qu'il s'agissait d'une ruse, confia Mao Mao.

— Comment ça ?

En réalité, les deux clients étaient complices. Le premier, qui savait que la jeune femme feindrait de souffrir de somnambulisme, avait sciemment rompu

les négociations. Son ami s'était ensuite présenté pour ne payer que la moitié du prix convenu au départ.

— L'échéance du contrat liant la prostituée à la tenancière était encore lointaine. En temps normal, la somme déboursée par le deuxième homme n'aurait pas suffi.

— Je vois... Est-ce que tu penses que dame Fuyo est dans une situation similaire ?

L'officier haut gradé, l'ami d'enfance, venait certes du même État vassal, mais son rang de soldat ordinaire n'aurait normalement pas dû lui permettre d'épouser une princesse. Il avait sans doute nourri l'espoir que ses actes de bravoure l'élèveraient à ce niveau, sauf qu'à la suite de diverses intrigues politiques, la jeune femme s'était entre-temps retrouvée au *hougong*. Loin d'abandonner l'idée de revoir un jour son bien-aimé, elle avait délibérément raté sa performance devant l'empereur, puis s'était cloîtrée dans sa chambre pour ne devenir guère plus qu'une ombre dans le palais.

Ce stratagème lui a ainsi permis d'éviter les visites de Sa Majesté Impériale et de rester vierge pendant deux ans. De son côté, son ami d'enfance avait multiplié les exploits militaires. À peine dame Fuyo lui fut-elle promise qu'elle souffrit soudain de somnambulisme. Simple précaution pour que l'empereur ne revienne pas sur sa décision et qu'il ne soit point tenté de profiter d'elle avant son départ.

Après tout, certains hommes puissants étaient incapables d'accepter l'idée qu'une de leurs concubines puisse s'enfuir dans les bras d'un autre – et ce, même s'ils n'ont jamais rien partagé de doux ensemble. Or si l'envie était venue à Sa Majesté Impériale de faire lit commun avec la princesse, le départ de l'intéressée aurait dû être repoussé à plus tard. Sans compter que dame Fuyo attachait une grande valeur à sa virginité. Si elle avait passé une nuit dans les bras de l'empereur, elle n'aurait sans doute plus osé regarder son promis en face. Enfin, il n'était pas impossible qu'en dansant sur les remparts, elle espérait peut-être apercevoir le soldat auréolé de gloire revenir sain et sauf du champ de bataille.

— Encore une fois, tout ceci n'est que spéculation, insista Mao Mao.

— En tout cas, en ce qui concerne Sa Majesté Impériale, je ne peux pas dire que tu te trompes : il serait bien capable de vérifier par lui-même pourquoi ce

soldat s'intéresse à l'une de ses concubines.

Plusieurs nuits par semaine, Sa Majesté Impériale rendait visite à dame Gyokuyo. Son absence ne s'expliquait que parce que ses responsabilités politiques le retenaient ailleurs, ou bien parce qu'il était en compagnie d'une autre de ses favorites. Au demeurant, l'un des devoirs du maître du pays était d'engendrer de nombreux héritiers.

— J'imagine que tu me trouverais odieuse si je t'avouais que j'étais jalouse de dame Fuyo.

— Non, pas du tout, répliqua la jeune suivante.

L'apothicaire était plus ou moins convaincue d'avoir démêlé la situation, sans pour autant éprouver l'envie d'en faire part à Jinshi. Chacune des femmes concernées en serait certainement plus heureuse. Moins l'eunuque en savait, mieux elles se porteraient. Mao Mao souhaitait avant tout que le sourire de la princesse qui dansait sur les remparts garde sa douceur et son innocence.

Restait un mystère.

Comment diable a-t-elle fait pour grimper tout là-haut ? ne pouvait s'empêcher de se demander Mao Mao.

Le rempart qui se dressait devant elle faisait au moins quatre fois sa taille. Il faudrait qu'elle se penche sur la question un de ces jours.

Cette nuit-là, quand elle avait dansé, la princesse avait été d'une beauté irréelle, aussi inaccessible que les héroïnes de ces histoires dont raffolaient les dames de la cour intérieure. Que cette silhouette gracieuse et cette princesse pusillanime ne soient qu'une seule et même personne était pour tout dire difficile à croire.

Mao Mao était retournée au pavillon de Jade avec à l'esprit des préoccupations bien plus terre à terre : existait-il une chance qu'elle parvienne à mettre l'amour en bouteille ? Quel élixir extraordinaire cela ferait, s'il pouvait rendre n'importe quelle femme aussi splendide que dame Fuyo !

Chapitre I2

La menace

Il y eut un grand fracas. La bouillie de patates et de graines vola dans les airs, bientôt suivie par la tisane et la compote de fruits. Sa tenue souillée par les différents aliments, Mao Mao dévisagea la jeune femme lourdement maquillée qui se tenait face à elle.

— Tu ne comptais quand même pas servir des plats aussi peu raffinés à dame Lifa ? Allez, retourne en cuisine et ramène-lui quelque chose de plus appétissant, cette fois ! s'exclama la dame de compagnie.

Quelle plaie ! se lamenta sa victime en ramassant les ingrédients éparpillés sur le sol.

Elle se trouvait dans le pavillon de Cristal, la résidence de la favorite endeuillée par le décès du petit prince héritier. Des regards antipathiques, moqueurs et méprisants suivaient l'apothicaire à la trace. L'hostilité manifeste du personnel de maison n'aurait pu être plus claire : en tant que suivante de dame Gyokuyo, Mao Mao évoluait là en terrain hostile.

Sa Majesté Impériale s'était rendue la veille au pavillon de Jade. Son devoir de goûteuse accompli, la jeune fille s'apprêtait à se retirer quand l'empereur en personne lui avait adressé la parole.

— J'ai une requête pour l'apothicaire dont j'ai tant entendu parler.

Qu'avait-on pu lui raconter, exactement ? En plus de la robustesse et du charme que l'on peut espérer d'un homme bien fait dans sa trentaine, le maître de l'univers détenait un pouvoir absolu sur l'ensemble du pays. Pas étonnant, dans ces conditions, que les femmes du *hougong* paraden devant lui. Pour sa

part, Mao Mao n'éprouvait pour le souverain aucune espèce d'attrait. Seules la longueur de sa barbe et la sensation qu'on devait ressentir en la caressant l'intriguaient vaguement.

— En quoi puis-je vous être utile, Votre Majesté ? demanda-t-elle en inclinant respectueusement la tête.

Face à lui, elle ne valait rien de plus qu'un vermisseau. Un seul mot de sa part suffirait à la détruire, aussi Mao Mao ne désirait-elle qu'une chose : quitter la pièce au plus vite avant de commettre accidentellement un impair irrémédiable.

— Dame Lifa est souffrante. Accepterais-tu de veiller sur elle quelques jours ?

Voilà donc où il voulait en venir. Loin d'être une simple demande, c'était un ordre. Elle n'avait pas vraiment le choix si elle n'avait pas envie qu'on lui coupe la tête. Aussi répondit-elle :

— Très certainement, Votre Majesté.

Bien entendu, l'empereur n'attendait pas de l'apothicaire qu'elle se contente de tenir la main de son ancienne favorite. Non, il souhaitait qu'elle la guérisse. Il avait beau ne plus lui rendre visite, sans doute gardait-il pour elle un semblant d'affection. À moins qu'il ne voulût pas prendre le risque de laisser mourir la fille d'un homme puissant... Au fond, peu importaient ses raisons : Mao Mao avait tout intérêt à délivrer la concubine de son mal. En cas d'échec, elle la suivrait à coup sûr dans la mort.

Que l'empereur ait fait appel à elle pour cette mission ne pouvait signifier que deux choses. Soit il savait que le médecin de la cour intérieure n'était qu'un charlatan, soit il se moquait que Mao Mao échoue. Deux théories qui témoignaient assez bien de son insouciance. Plus la jeune fille passait du temps avec les dirigeants du palais impérial – ces individus dont on disait qu'ils vivaient au-dessus des nuages –, plus elle prenait conscience du tort que pouvait causer leur moindre caprice.

Il aurait quand même pu éviter de me demander ce service devant une autre de ses concubines.

Il fallait en effet disposer d'une sacrée dose de culot pour solliciter ce genre de requête juste avant de déguster un somptueux dîner en compagnie de

dame Gyokuyo, puis de partager sa couche. Enfin, un tel aplomb était l'apanage des empereurs...

La priorité de Mao Mao pour aider dame Lifa à se rétablir fut d'abord de revoir les habitudes alimentaires de la jeune femme. Sur ordre de Jinshi, la poudre blanche avait déjà été bannie de la cour intérieure. Les marchands qui l'y avaient introduite avaient même été punis. En principe, s'en procurer était désormais impossible.

À présent que sa patiente avait donc cessé de s'empoisonner, il lui fallait encore éliminer toute trace de toxines de son corps. Ses repas étaient majoritairement constitués d'une bouillie de riz sans saveur, que venaient fréquemment compléter du poisson frit, du porc grillé, des haricots rouges et blancs ainsi que d'autres mets riches tels que du crabe et de l'aileron de requin. Des plats certes nutritifs, mais trop lourds pour une convalescente !

Mao Mao avait eu le plus grand mal à se retenir de saliver quand elle avait demandé à la cuisinière de changer le menu de l'ancienne favorite. Dame de compagnie ou pas, la qualité d'envoyée de l'empereur lui conférait une autorité certaine, de sorte que le prochain repas de la concubine ne fut composé que de bouillie (riche en fibres), de tisane (un excellent diurétique) et de fruits en compote (faciles à digérer).

Or tous ces aliments se retrouvaient à présent répandus par terre. Pour une jeune fille ayant grandi au cœur du quartier rouge, un tel gâchis tenait du scandale. Elle retint néanmoins les vives remontrances qui lui brûlaient les lèvres, préférant remettre de l'ordre sans se plaindre. Il n'y avait en tout cas rien d'étonnant à ce que le menu ne convienne pas à la maisonnée de dame Lifa. Les suivantes apportaient à leur maîtresse des repas somptueux que cette dernière touchait de moins en moins. Naturellement, ses dames de compagnie se trouvaient contraintes de... faire disparaître les restes.

Sans compter qu'elles cultivaient aussi leur antipathie d'une autre manière. Peu importait que Mao Mao ait été dépêchée par Sa Majesté Impériale en personne : sa plus grande tare, impossible à pardonner, était de travailler pour leur rivale à toutes, dame Gyokuyo. Du reste, qu'elles lui interdisent l'accès à la patiente en formant une barricade autour de son lit à baldaquin aurait été moins dramatique si elles avaient montré le plus infime talent pour délivrer des soins.

— L'air est vicié, ici, s'exclamaient-elles chaque fois qu'elles faisaient tousser dame Lifa en la poudrant dans son sommeil. C'est à cause de ce vilain rat qui embaume la pièce.

Puis elles chassaient Mao Mao sans lui laisser la possibilité de procéder au moindre examen médical.

À ce rythme, leur maîtresse est condamnée, s'inquiétait la jeune apothicaire. Aucun doute sur ce point.

Peut-être le poison l'avait-il si profondément atteinte qu'il était désormais trop tard pour l'en purger. Peut-être manquait-elle de forces pour se défendre. Immanquablement, tout individu qui refusait de se nourrir finissait par mourir. Or dame Lifa semblait avoir perdu la rage de vivre.

Adossée à un mur, Mao Mao calculait le nombre de jours qui lui restaient avant que sa tête ne roule loin de son corps quand elle entendit un concert de petits cris surexcités. Aussitôt, elle eut un mauvais pressentiment. Prenant son courage à deux mains pour lever les yeux, elle aperçut un homme sublime au sourire éclatant comme le soleil : Jinshi.

— Tu as l'air soucieuse, nota-t-il.

— Vraiment ? répondit-elle d'une voix plate, sans affronter son regard pour autant.

— Je ne me serais pas permis de t'en faire la remarque si c'était faux.

La jeune fille s'efforça d'éviter de croiser les iris perçants du bel eunuque, mais il se plaça juste devant elle. Il avait de très longs cils. Oubliant sa promesse à Gaoshun, Mao Mao le gratifia d'une moue méprisante lorsqu'il plongea ses pupilles dans les siennes.

— Je rencontre quelques résistances avec une des dames de compagnie, avoua-t-elle à mi-voix, bien que sèchement.

Elle parlait de la suivante qui lui avait fait renverser le plateau-repas et dont le comportement allait au-delà des mauvaises manières au point d'en devenir menaçant.

La rage contenue de la jeune apothicaire à l'encontre de la suivante de dame Lifa n'intimidait pas l'intendant du *hougong* pour autant.

— Et si nous entrions ? lui susurra-t-il à l'oreille.

Elle n'eut pas le temps de protester qu'il la poussait à l'intérieur de la chambre de la malade. Les gardiennes autoproclamées de l'ancienne favorite

firent aussitôt barrage, mais leurs expressions inquiétantes cédèrent rapidement la place à des sourires crispés dès qu'elles aperçurent le visage merveilleux de l'eunuque. Mao Mao ne les en trouva que plus terrifiantes.

— Belles et intelligentes comme vous êtes, vous n'iriez jamais à l'encontre des ordres de l'empereur, n'est-ce pas ? s'enquit le fonctionnaire impérial.

Les dames de compagnie n'hésitèrent qu'un seul instant avant de s'effacer l'une après l'autre avec une réticence visible.

— Allez, à toi de jouer ! lança Jinshi en poussant Mao Mao dans le dos.

Le geste, malgré sa douceur, faillit la faire trébucher. Elle se rétablit avant de s'incliner devant dame Lifa, puis s'approcha du lit pour prendre la main de sa patiente.

L'apothicaire disposait d'un peu d'expérience en médecine – la science de la guérison –, même si elle n'y était pas aussi versée qu'en confection de remèdes. Le réseau de veines de la courtisane tranchait sur sa peau livide. Les paupières closes, elle n'opposait aucune résistance à l'examen médical, à croire qu'elle avait un sommeil de plomb. En réalité, elle semblait déjà avoir un pied dans la tombe.

Mao Mao lui effleura la joue dans l'idée d'ausculter ses yeux. Sous ses doigts, la peau de la souffrante révéla sa texture glissante en plus de sa pâleur de craie.

Quoi ? Encore ? s'insurgea-t-elle.

Elle alla se poster devant la suivante qui avait poudré le nez de dame Lifa un peu plus tôt.

— C'est toi qui la maquilles ? demanda-t-elle d'une voix qu'elle voulait délibérément calme.

Quoique intimidée par le regard noir que lui lançait Mao Mao, la suivante conserva un air de défiance.

— Évidemment. C'est le devoir d'une dame de compagnie de s'assurer que sa maîtresse est toujours à son avantage.

— Tu m'en diras tant.

Soudain, un bruit sec retentit dans la chambre. La jeune femme s'écroula sur le côté sans comprendre ce qui lui arrivait, sonnée, la joue aussi brûlante que la main droite de l'envoyée de l'empereur. Cette dernière l'avait frappée de toutes ses forces.

— Ça ne va pas, qu'est-ce qui te prend ? s'exclama une autre des dames de compagnie, qui avait retrouvé l'usage de la parole plus vite que ses semblables.

— Il faut bien que quelqu'un donne à cette idiote la leçon qu'elle mérite !

Mao Mao attrapa la coupable par les cheveux pour la relever. Ignorant les cris de douleur de sa victime, elle la traîna jusqu'à la coiffeuse, ôta de sa main libre le couvercle d'un pot gravé, puis lui en badigeonna le visage. Un nuage de poudre blanche se propagea aussitôt dans la pièce, déclenchant une quinte de toux parmi la suite de dame Lifa.

— Tiens ! Te voilà aussi belle que ta maîtresse. Tu en as de la chance !

La jeune apothicaire tira une nouvelle fois les cheveux de la suivante incriminée pour l'obliger à croiser son regard. Sa rage n'avait d'égale que la férocité d'une bête sauvage qui tient une proie à sa merci.

— Le poison ne va pas tarder à s'infiltrer dans tes pores, dans ta bouche, ton nez, partout. Tes yeux s'enfonceront dans leurs orbites, ta peau deviendra diaphane. Tout ton corps se mettra à dépérir comme celui de ta maîtresse adorée.

— Non, je ne te crois pas, gémit la maquilleuse couverte de blanc.

— Tu n'as toujours pas compris pourquoi cette poudre avait été proscrite ? Elle est toxique !

Mao Mao se laissait emporter par la colère. Les moqueries, les regards noirs et le repas gâché avaient déjà suscité son irritation, mais ce n'était rien comparé à la fureur que lui inspirait cette incapable persuadée de tout savoir mieux que tout le monde.

— C'est la plus jolie poudre, essaya de se défendre l'écervelée. Je pensais que ça ferait plaisir à dame Lifa...

On aurait dit un enfant qui tentait de justifier une bêtise. L'envoyée de l'empereur plongeait la main dans le produit répandu sur le sol avant d'attraper fermement la suivante aux joues jusqu'à lui en déformer la bouche.

— Qui aurait envie qu'on la couvre d'un poison qui tue à petit feu ?

Enfin, elle lâcha sa proie en faisant claquer sa langue. Des mèches noires lui restaient entre les doigts.

— Va te rincer la bouche, ordonna-t-elle. Et lave-toi le visage.

La malheureuse se précipita hors de la chambre, les larmes aux yeux. Mao Mao se tourna vers les autres jeunes femmes. La peur se lisait sur leurs

traits.

— Qu'est-ce que vous attendez ? Que la poudre entre en contact avec votre maîtresse ? Dépêchez-vous de tout nettoyer ! aboya-t-elle, bien qu'elle soit la seule responsable du bazar.

Les suivantes firent la grimace, mais n'en partirent pas moins récupérer le matériel adéquat. La jeune apothicaire resta les bras croisés, indifférente au maquillage qui s'était répandu sur ses vêtements.

Un seul individu n'avait pas bronché devant ce spectacle.

— Les femmes sont vraiment des créatures terrifiantes, dit Jinshi en glissant ses mains à l'intérieur de ses amples manches.

Mao Mao avait complètement oublié la présence de l'eunuque à la beauté surhumaine. Lorsque le sang qui lui battait aux tempes se calma, elle s'accroupit en poussant un glapisement de frustration.

Elle avait dépassé les bornes.

Chapitre 13

Aux petits soins

Dame Lifa se trouvait encore plus mal en point que Mao Mao ne l'avait imaginé. L'apothicaire fit remplacer la bouillie de millet de la concubine par du gruau dilué, mais rien n'y faisait. La jeune femme n'avait pas la force de porter elle-même la cuillère à ses lèvres, si bien que l'apothicaire devait lui ouvrir la bouche et y verser son repas avant de la lui refermer. Un procédé guère protocolaire. L'heure n'était cependant pas au respect du décorum.

L'ancienne favorite de l'empereur avait cessé de s'alimenter. Tout le problème était là. Selon un vieux proverbe, un régime sain valait autant qu'un bon médicament. Mao Mao, consciente que sa patiente ne se rétablirait qu'à condition de manger, s'obstinait à vouloir la nourrir.

Aérer la chambre en chassa les relents douceâtres de l'encens que les suivantes avaient fait brûler pour masquer les effluves de leur maîtresse. Aussitôt, l'odeur de la maladie emplit l'air. À quand remontait donc le dernier bain de la concubine ? La négligence de ses dames de compagnie mettait Mao Mao dans une colère sourde.

La maquilleuse houspillée par l'apothicaire avait puisé dans sa propre réserve de poudre bien cachée pour maquiller dame Lifa. Au moins avait-elle retenu la leçon, même si la punition était aussi retombée sur le malheureux eunuque qui n'avait pas découvert cette réserve secrète et qui fut flagellé à sa place. Une preuve de plus, s'il en fallait, que les châtiments reçus dépendaient autant de la gravité du crime que de votre naissance.

Toutefois, ridiculiser l'eunuque responsable de l'affaire, en allant jusqu'à le traiter ouvertement d'idiot, n'eut que peu d'effet. Il s'avéra être l'un de ces

hommes de bonne famille aux goûts « spéciaux ».

Mao Mao se fit apporter du linge et un seau d'eau chaude pour la toilette de la concubine. Les dames de compagnie semblaient mal à l'aise, mais le regard furieux que leur jeta leur rivale finit de les convaincre qu'il valait mieux qu'elles s'attellent à la tâche sans faire de manières.

La peau de leur maîtresse était si sèche que l'eau y pénétrait à peine. Elles attachèrent sa chevelure en un simple chignon et, au lieu de rouge, appliquèrent du miel sur ses lèvres douloureusement gercées. Par la suite, il leur suffit de faire boire l'ancienne favorite de l'empereur aussi souvent que possible. Du thé, dans un premier temps, puis de la soupe diluée pour lui apporter les sels minéraux nécessaires et la pousser à se rendre plus régulièrement aux lieux d'aisance, afin qu'elle expulse les toxines de son corps.

Mao Mao se rendait compte qu'elle offrait le spectacle d'une soignante peu orthodoxe. Elle s'était attendue à ce que dame Lifa refuse ses soins, voire la considère comme une ennemie, mais la concubine s'était montrée aussi docile qu'une poupée. Peut-être ne reconnaissait-elle tout simplement pas les visages de ceux qui s'affairaient autour de sa personne. Petit à petit, sa portion d'un demi-bol de gruau fut doublée, puis l'on y ajouta du riz et quelques céréales. Lorsque la concubine fut enfin capable de mastiquer et de déglutir sans l'aide de personne, on adjoignit à ses repas du bouillon de viande pour en faire une véritable soupe, ainsi que de la compote de fruits.

Un jour, après avoir réussi à utiliser les latrines sans qu'on l'aidât, la jeune femme demanda à mi-voix :

— Pourquoi... mourir ?

Mao Mao s'approcha pour mieux l'entendre.

— Pourquoi ne m'as-tu pas laissée mourir ?

— Si tel est votre souhait, vous n'avez qu'à arrêter de vous alimenter, répondit la soignante. Puisque vous avalez votre gruau, j'en conclus que vous préférez rester en vie.

Elle lui offrit du thé tiède. La jeune malade toussa, non sans délicatesse.

— Je vois... articula-t-elle.

Puis, de façon presque imperceptible, elle sourit.

Les dames de compagnie de dame Lifa réagissaient de deux manières différentes vis-à-vis de Mao Mao. Soit elles étaient terrifiées, soit elles l'étaient tout autant, mais osaient lui tenir tête.

On dirait que j'ai été trop loin.

La jeune apothicaire avait la mauvaise habitude de perdre son sang-froid quand elle se retrouvait en proie à un trop-plein d'émotion. Cette fois-là, elle avait même délaissé le verbiage fleuri de la cour pour donner la faveur à un parler plus rude. Sous ses airs taciturnes, son cœur était pourtant tendre. Que les autres gardent leurs distances et la considèrent comme un démon la peinait. Au moins pouvait-elle se consoler en songeant qu'elle avait agi au mieux pour la sécurité de dame Lifa. Son coup d'éclat avait été un mal nécessaire.

Que ce soit sur ordre de l'empereur ou de dame Gyokuyo, Jinshi leur rendait régulièrement visite. À l'une de ces occasions, Mao Mao en profita pour lui demander de faire construire un bain de vapeur dans le pavillon de Cristal – ce qu'il lui accorda.

La jeune fille tenta de lui faire comprendre à demi-mot que sa présence n'était ni utile ni souhaitée, mais l'intendant du *hougong* fit la sourde oreille. Il poursuivit ses visites à la concubine, sans manquer, à chaque fois, de décocher des sourires à Mao Mao, aussi persistant qu'un fantôme qui serait venu la hanter. Décidément, l'employé impérial semblait bien en peine d'occuper son temps. Quitte à la déranger, il aurait pu s'inspirer de Gaoshun qui avait la courtoisie d'apporter des friandises à chacune de ses apparitions. Un homme aussi attentionné ferait à n'en point douter un bon époux.

Pendant ce temps, les jeunes femmes de la maisonnée encourageaient dame Lifa à ingurgiter des fibres, à boire de l'eau et à transpirer pour exhaler le poison hors de son corps. Deux mois entiers furent encore nécessaires pour que la concubine regagne assez de force pour marcher sans qu'on la soutienne.

Dès lors, Mao Mao sut que la convalescente se trouvait hors de danger. Elle restait fragile – la mort de son fils l'avait ébranlée –, et il lui faudrait un long moment pour retrouver son teint de pêche mais, à condition qu'on ne l'empoisonne pas à nouveau, elle s'en sortirait.

La veille de son retour au pavillon de Jade, Mao Mao s'en vint prendre officiellement congé de dame Lifa. Elle s'attendait à trouver porte close, compte tenu de l'écart entre leurs rangs respectifs, mais non. Malgré sa fierté,

la concubine ne se laissa pas aller à l'orgueil. Son tempérament n'était pas aussi désagréable que la jeune apothicaire l'avait cru la première fois qu'elle l'avait vue. Il était même tout à fait digne d'une favorite impériale.

— Je prendrai congé de vous demain matin, dame Lifa, annonça-t-elle.

Elle ajouta quelques instructions concernant le régime alimentaire à suivre, ainsi que des conseils d'ordre plus général. Elle s'apprêtait à quitter la pièce quand sa patiente la retint un instant.

— À ton avis, pourrai-je de nouveau avoir des enfants ? demanda-t-elle d'une voix plate.

— Je l'ignore. Il vous faudra essayer pour en avoir le cœur net.

— Même si Sa Majesté s'est détournée de moi ?

Mao Mao comprit ce que la concubine entendait par là : dame Lifa était tombée enceinte parce que l'empereur avait partagé sa couche, au même titre qu'il avait partagé celle de dame Gyokuyo. Après tout, les trois mois qui séparaient la naissance de la petite princesse de celle de feu le prince héritier en étaient la preuve.

— Sachez que c'est Sa Majesté en personne qui m'a envoyée à votre chevet. À présent que vous êtes rétablie, je suis certaine qu'il reviendra vous voir.

Peu importe qu'il lui rende visite pour des raisons politiques ou par amour. Au fond, les sentiments n'avaient pas leur place au *hougong*.

— Penses-tu que je puisse encore l'emporter sur dame Gyokuyo, moi qui ai causé la mort de mon fils en refusant d'écouter les bons conseils de ma rivale ?

— Je ne suis pas certaine qu'il soit question de victoire ou de défaite. Quant aux erreurs, elles sont aussi des occasions d'apprendre.

Mao Mao prit entre ses mains un vase. Tout juste assez large pour contenir une fleur unique, il accueillait ce jour-là une campanule à tête d'étoile.

— Il existe des centaines et même des milliers d'espèces de fleurs dans le monde, expliqua-t-elle. Mais qui pourrait affirmer que la plus belle d'entre toutes est l'iris ou la pivoine ?

— Je n'ai pas les yeux d'émeraude de dame Gyokuyo ni sa chevelure de feu.

— Peut-être pas, mais vous avez bien autre chose.

Le regard de la jeune apothicaire, jusqu'alors rivé sur le visage de dame Lifa, descendit le long de ses courbes pulpeuses. Contre toute attente, sa perte de

poids n'avait pas diminué les charmes de la concubine, dont la silhouette restait toujours aussi harmonieuse.

— Ce sont de véritables atouts que vous possédez là.

Mao Mao avait connu suffisamment de courtisanes pour savoir de quoi il retournait. Bien qu'elle s'en soit cachée, le corps de dame Lifa n'avait cessé d'impressionner la jeune apothicaire chaque fois qu'elle l'avait aidée à faire sa toilette.

Et s'il lui était délicat d'aider plus que de raison l'une des rivales de sa maîtresse, Mao Mao n'eut toutefois pas le cœur de la quitter sans lui faire un ultime présent.

— Puis-je vous confier un secret ?

Penchée à son oreille et d'une voix feutrée inaudible au reste de l'assemblée, Mao Mao enseigna à la concubine une technique secrète que lui avait transmise une prostituée chevronnée. L'apothicaire ne possédait pas les attributs nécessaires pour la mettre en œuvre mais, pour dame Lifa, c'était idéal.

Les joues de la jeune femme virèrent aussitôt à l'écarlate. Mao Mao prit congé, indifférente aux chuchotements des dames de compagnie avides de savoir ce qui avait bien pu être échangé.

Les visites de Sa Majesté Impériale au pavillon de Jade se firent plus rares au cours des semaines qui suivirent.

— Enfin ! s'exclama dame Gyokuyo d'un ton où l'ironie se mêlait au soulagement. Je vais pouvoir dormir un peu !

Cette déclaration décontenança Mao Mao, qui choisit cependant de ne pas s'y attarder.

Chapitre I4

Le feu

Les voilà ! Je le savais.

À proximité de la porte orientale s'étendait un bosquet de pins rouges. Pareillement aux jardins de la cour intérieure entretenus avec grand soin, le bois était débarrassé tous les ans de ses feuilles mortes et de ses branches cassées, dans le but de favoriser l'apparition d'un végétal bien particulier une fois venu l'automne.

Un panier de linge en équilibre sur la hanche, Mao Mao sourit en humant le champignon matsutaké qu'elle tenait à la main. Cette odeur la faisait chavirer de bonheur. Même si certains ne l'appréciaient pas, pour sa part, elle ne trouvait rien de plus succulent que ces tricholomes coupés en quartiers puis grillés au feu de bois avec une pincée de sel et quelques gouttes de jus de citron.

Elle en récolta cinq qu'elle posa dans son panier. La quantité était plus que satisfaisante étant donné la petitesse du bosquet.

Où est-ce que je vais les manger ? Chez le vieux charlatan ou dans les cuisines du pavillon de Jade ?

Ramener son butin chez dame Gyokuyo était exclu si elle voulait éviter les questions et les possibles remontrances. Après tout, une servante n'avait pas à se servir parmi les champignons du bois. Réflexion faite, Mao Mao choisit donc de rendre visite au vieux charlatan, dont la convivialité n'avait d'égale que l'incompétence. S'il aimait les tricholomes, elle les partagerait avec lui. Dans le cas contraire, il existait de bonnes chances qu'il fermât les yeux, tant elle était dans ses petits papiers.

En chemin, elle n'oublia pas de s'arrêter chez Shaolan. La jeune domestique demeurait une source précieuse d'informations pour une dame de compagnie peu sociable.

À son retour au pavillon de Jade, amincie par la dépense d'énergie mise à s'occuper en permanence de dame Lifa, Mao Mao avait retrouvé les suivantes de dame Gyokuyo, qui s'étaient aussitôt fait un devoir de la remplumer. D'un côté, voir qu'elle pouvait toujours compter sur leur bienveillance après deux mois passés chez leur rivale comblait la jeune fille de bonheur. De l'autre, toutes ces attentions la frustraient presque autant qu'elles lui faisaient plaisir. Le petit panier où elle rangeait les friandises qu'on lui offrait à chaque fois que le thé était servi ne pourrait bientôt plus rien accueillir.

Shaolan, en revanche, ne refusait jamais une sucrerie. Son regard pétillait à la vue des petits cadeaux que lui apportait son amie. Elle n'hésitait d'ailleurs pas à prendre une pause le temps de les déguster et de jaser tout son soûl.

Assises sur des tonneaux entreposés à l'arrière du lavoir, les deux jeunes filles bavardaient, principalement des événements notables des semaines précédentes.

— J'ai entendu dire qu'une des femmes du palais avait utilisé un philtre d'amour pour envoûter un soldat au cœur dur. Il paraît même que ça aurait marché ! annonça la domestique.

Je n'ai rien à voir dans cette histoire, se persuada Mao Mao, soudain nerveuse. *Pitié, dites-moi que je n'y suis pour rien.*

Rétrospectivement, elle s'était rendu compte qu'elle n'avait pas demandé à qui était destiné l'élixir. Peu importait, cependant. « Le palais » dont parlait son amie ne désignait pas le *hougong*, mais le palais impérial, où travaillaient des fonctionnaires et des soldats. La compétition pour y servir était d'une férocité remarquable. Cet honneur était réservé à une élite sélectionnée par concours, un procédé de recrutement bien plus compliqué que pour les femmes qu'on jetait dans la cour intérieure sans se soucier de leurs qualités.

La présence d'eunuques au sein du *hougong* transformait cependant ce dernier en lieu de travail où la plupart des femmes se sentaient bien esseulées. Une situation qui laissait totalement de marbre la jeune apothicaire.

Une fois arrivée au dispensaire, Mao Mao trouva le vieux médecin à moustache de loche en compagnie d'un eunuque pâlot qu'elle n'avait encore jamais vu et qui se frottait la main.

— Ah, tu tombes à pic ! s'exclama le médocastre en la voyant.

— Pourquoi ?

— Ce monsieur souffre d'une vilaine éruption cutanée. Te sens-tu capable de lui confectionner une petite pommade ?

Voilà une demande bien singulière de la part d'un individu prétendant au titre de médecin de la cour intérieure. N'aurait-il pas dû s'en charger lui-même ? Toutefois, qu'il s'abaisse à une telle demande ne surprenait plus Mao Mao.

Avant d'aller docilement récupérer les ingrédients nécessaires dans la réserve, elle posa son panier à terre puis en tira l'un des champignons.

— Avez-vous du charbon de bois ? s'enquit-elle ensuite.

— Oh, quel joli spécimen que voilà ! Il nous faudrait aussi un peu de sauce soja et de sel pour l'agrémenter.

Elle avait visé juste sur les goûts de l'eunuque, ce qui simplifiait bien des choses. Le médecin s'esquiva d'un pas dansant en quête de ses ustensiles de cuisine. Si seulement il nourrissait la même passion pour son métier !

En avisant le malheureux patient délaissé qui était resté à sa place, Mao Mao décida de lui en réserver une part si tant est qu'il appréciait les matsutakés. Puis elle se mit à mélanger les ingrédients pour la pommade.

Avant que le médecin ne soit de retour, les bras chargés d'assaisonnements, d'une grille et de charbon de bois, la jeune apothicaire avait déjà fabriqué un onguent épais qu'elle appliqua doucement sur la peau rouge vif de la main du client. Le baume dégageait une odeur déplaisante dont il devrait s'accommoder. Au moins ses joues pâles reprenaient-elles des couleurs.

— Vraiment, tu es trop aimable, dit-il.

Sans doute avait-il fait des rencontres moins agréables. Certaines servantes ne cachaient pas leur mépris pour les eunuques. D'autres ne se privaient d'ailleurs pas de le leur faire savoir haut et fort.

— N'est-ce pas ? s'enthousiasma le médecin avec une pointe de fierté. Elle est très utile pour ce genre de petits services.

À une époque, les eunuques étaient assimilés à des êtres malfaisants assoiffés de pouvoir. En réalité, cette description ne s'appliquait qu'à une poignée d'entre eux. La plupart étaient des hommes au tempérament calme et de fort agréable compagnie, à l'instar de ceux présents ce jour-là dans le dispensaire.

Sauf qu'ils ne sont pas tous aussi sympathiques, reconnut Mao Mao quand le visage d'un individu particulièrement pénible – Jinshi, qui d'autre ? – lui revint en tête. Elle le chassa aussitôt de ses pensées.

Après avoir allumé le feu et installé la grille, ils taillèrent les champignons à la main, avant de les mettre à cuire sur des braises. Quand la fragrance unique des matsutakés grillés se mit à flotter dans l'air et que leur chair eut délicatement noirci, ils les dressèrent dans des assiettes puis les saupoudrèrent de sel et du jus d'un *Citrus sudachi* que Mao Mao avait cueilli dans le verger.

Elle attendit que les deux eunuques aient commencé à manger pour les imiter. Dès la première bouchée, elle avait gagné leur soutien indéfectible. Le vieux charlatan continuait de discourir gaiement tandis que l'apothicaire savourait son plat.

— Cette jeune fille n'a de cesse de m'apporter son aide. Aucun remède ne semble hors de sa portée. Et elle concocte tous types de remèdes, pas juste des onguents.

— Voilà qui est très impressionnant.

Le vieux médecin n'aurait pas vanté autrement les mérites de sa propre progéniture. Mao Mao n'était pas vraiment certaine d'apprécier. Elle repensa soudain à son père qu'elle n'avait pas vu depuis plus de six mois. Se nourrissait-il convenablement ? Elle espérait qu'il ne croulait pas sous le coût des médicaments qu'une officine digne de ce nom se devait de proposer.

La jeune fille n'eut toutefois pas le loisir de s'abîmer dans ces réflexions. L'homme à moustache de loche l'en extirpa avec un commentaire qu'elle aurait préféré ne pas entendre.

— En fait, il semble qu'elle soit capable de préparer des remèdes pour absolument tout et n'importe quoi.

Pardon ?

Mao Mao s'apprêta à lui dire d'éviter les hyperboles, mais l'eunuque à la main irritée fut plus rapide.

— Absolument tout ?

— Tout à fait. Tout ce dont vous pourriez avoir besoin, confirma le médicastre, preuve supplémentaire qu'il était un incapable doublé d'un naïf.

Son invité considéra la jeune apothicaire avec un intérêt nouveau. À n'en pas douter, il avait quelque chose en tête.

— Dans ce cas, serais-tu aussi capable de lever une malédiction ?

Il se frottait la main d'un air malheureux, le visage de nouveau très pâle.



L'événement s'était déroulé deux nuits auparavant.

L'eunuque attendait toujours la fin de journée pour ramasser les ordures et les détritrus qui jonchaient la cour intérieure. Il les traînait ensuite dans une charrette jusqu'au quartier occidental, où il les jetait dans un grand feu. En temps normal, il était interdit d'allumer des brasiers après le coucher du soleil, mais l'humidité de l'air et l'absence de vent ce soir-là écartaient suffisamment le risque d'incendie pour qu'on ait donné à l'eunuque l'autorisation d'en allumer un.

Pressé d'en finir, il avait même mis la main à la pâte, aidant ses subordonnés à jeter les ordures dans la fosse enflammée. Elle se remplissait progressivement quand il remarqua quelque chose dans le chargement qui attira son attention : un habit de femme. Sans être de la soie, le tissu était d'une trop grande qualité pour être jeté. Lorsqu'il souleva l'étoffe pour l'inspecter, des plaquettes de bois destinées à l'écriture glissèrent par terre. Quant au vêtement, une trace de brûlure était visible à la manche.

Quelle signification fallait-il donner à tout cela ?

Se creuser les méninges ne l'aiderait pas à s'acquitter plus vite de son travail, aussi se saisit-il une à une des plaquettes de bois pour les jeter dans le feu.



— J'imagine qu'à ce moment-là, le feu a pris d'étranges couleurs... l'interrompt Mao Mao.

— Précisément, confirma l'eunuque, encore horrifié par ce souvenir.

— Il est devenu rouge, violet et bleu ?

— Oui ! Tout à fait.

La jeune fille hocha la tête. Voilà qui collait parfaitement avec la rumeur que Shaolan lui avait rapportée ce matin-là.

Dire que la nouvelle a circulé du quartier occidental jusqu'ici ! s'étonna-t-elle. Le bouche-à-oreille des femmes rivalisait de vitesse avec la célérité d'un dieu.

— Je n'aurais jamais dû allumer un feu à la nuit tombée ! J'ai sûrement dérangé le fantôme d'une concubine morte dans un incendie il y a longtemps. Maintenant, je suis touché par sa malédiction. C'est pour cette raison que ma main a autant rougi. Je t'en prie, supplia le malheureux. Aurais-tu un remède capable de lever le sort ?

Il semblait à ce point terrifié que Mao Mao craignit un instant qu'il ne se jetât à ses pieds, face contre terre, pour l'implorer.

— Un tel remède n'existe pas, répondit-elle d'un ton sec. C'est impossible.

Elle se leva, puis se mit à fouiller parmi les tiroirs de la réserve sans prêter attention au malaise des deux eunuques. Enfin, elle posa des poudres et des morceaux de bois sur la table. Appuyant les fragments végétaux contre les braises, elle attendit qu'ils prissent feu avant de saupoudrer les flammes avec une cuillerée d'une espèce de poudre blanche.

— Est-ce la couleur que vous avez vue ? demanda-t-elle quand les flammèches prirent une teinte rougeâtre. Ou celle-ci, peut-être ?

Le jet dans les flammes d'une nouvelle substance poudreuse les maquilla de reflets bleus.

— Je peux même faire ça, ajouta-t-elle en jetant une autre pincée dans le feu.

Cette fois, le brasier se mit à jaunir. Ses deux interlocuteurs n'en croyaient pas leurs yeux.

— Quel est ce prodige ? s'enquit le médecin ahuri.

— Les couleurs changent selon le combustible avec lequel on nourrit le feu. Un principe identique est appliqué aux feux d'artifice.

L'un des clients de la maison close dans laquelle elle avait grandi avait été artificier. Certes, il était censé garder pour lui les coulisses de son art mais, dans une chambre de prostituée, les secrets professionnels devenaient de simples confidences sur l'oreiller. Comment aurait-il pu se douter qu'une jeune fille postée dans la pièce attenante écoutait avec attention ses explications ?

— Dans ce cas, si ce n'est pas une malédiction, qu'est-il arrivé à ma main ? demanda l'eunuque en frottant sa peau rougie.

Mao Mao lui désigna la poudre blanche.

— Cette substance est irritante. Cela peut aussi venir d'un vernis dont on aurait recouvert le bois, qui sait ? Vous faites souvent des réactions allergiques ?

— Maintenant que tu le dis...

Soulagé, l'homme se dégonfla comme un ballon crevé. Probablement que les plaquettes de bois qu'il avait manipulées avaient été imprégnées de ces poudres – ce qui expliquait les couleurs prises par les flammes. Aucune malédiction ni espièglerie dans ce désagrément.

D'où peuvent bien venir ces substances ? s'interrogea néanmoins la jeune apothicaire, sa curiosité piquée.

Un applaudissement impromptu l'empêcha de se pencher plus avant sur la question. Un individu à la silhouette élancée se tenait sur le pas de la porte, un sourire envoûtant sur les lèvres : Jinshi.

— Remarquable.

Depuis quand se trouvait-il là ?

Chapitre 15

Mission d'infiltration

Arrivée à destination, Mao Mao se rendit compte que Jinshi l'avait conduite au bureau de la servante en chef. L'intendant du *hougong* n'eut qu'un mot à dire pour que la femme leur abandonne ses quartiers, au grand regret de la jeune apothicaire. Elle avait tout sauf envie de rester seule avec cet énergumène.

Non qu'elle détestât la beauté mais, de la même manière qu'une égratignure sur une perle lisse fait chuter sa valeur de moitié, le plus petit défaut prend soudain des proportions criminelles comparé à une absolue perfection. Si l'apparence de Jinshi était indéniablement d'une beauté sans égale, la qualité de son caractère n'en apparaissait pas moins sujette à discussions.

Mao Mao posa sur l'employé impérial un regard aussi empreint de dégoût que s'il s'était attardé sur une colonie de blattes grouillant au sol. Elle ne parvenait pas à s'en empêcher.

Qu'elle soit roturière ne changeait rien, elle préférerait l'admirer de loin. Elle accueillit donc l'arrivée de Gaoshun, venu remplacer la servante en chef au poste de chaperon, avec un certain soulagement. Aussi taciturne soit-il, la présence de l'assistant de Jinshi la réconfortait.

— Combien de ces couleurs existent ? demanda le plus beau des eunuques en étalant les poudres qu'il avait empruntées au médecin.

Mao Mao, qui les considérait avant tout comme des composants pharmaceutiques, n'était pas sûre de connaître tous les combustibles.

— Rouge, jaune, bleu, violet et vert, répondit-elle néanmoins. Plus, si vous les mélangez. Je ne saurais vous donner un nombre exact.

— Et comment un rouleau de plaquettes pourrait-il prendre l'une de ces couleurs en brûlant ?

Y frotter la poudre n'aurait servi à rien, elle n'aurait pas accroché à la surface du bois. C'était très étrange.

— On peut dissoudre du sel dans de l'eau pour colorer un objet. J'imagine qu'une telle méthode serait efficace avec ceci, tenta Mao Mao en ramenant la poudre blanche vers elle. Pour le reste, un autre liquide que de l'eau est nécessaire, bien que je ne puisse pas l'affirmer avec certitude. Comme je vous l'ai dit, il ne s'agit pas là de ma spécialité.

Toutes sortes de poudres blanches existaient. Certaines se diluaient dans l'eau, d'autres non. Pour celles présentées par l'eunuque, il fallait de l'huile. Pour imprégner une plaquette de bois, toutefois, il valait mieux utiliser une substance qui se délayait dans l'eau.

— Très bien, j'en ai assez entendu.

Le haut fonctionnaire croisa les bras, perdu dans ses pensées. Sa beauté vous accaparait comme un tableau. Tant de magnificence semblait presque déplacée chez un seul homme. Quelle ironie d'être si beau et de travailler en tant qu'eunuque au sein du *hougong* !

Elle savait qu'il touchait à beaucoup de domaines, sinon à tous, entre ces murs. Peut-être les explications de Mao Mao lui avaient-elles permis de résoudre un quelconque mystère. Il paraissait plongé dans ses pensées.

Et si le feu multicolore s'avérait en fait être un code ? se demanda la jeune fille.

Jinshi et elle étaient probablement arrivés à la même conclusion, mais l'apothicaire eut la clairvoyance de ne rien dire. Si la parole était d'argent, le silence, lui, était d'or, comme disait le proverbe.

Sentant que sa présence n'était plus requise, Mao Mao entreprit de se retirer.

— Un instant, la retint l'intendant.

— Oui, qu'y a-t-il ?

— Pour ma part, je les préfère cuits à la vapeur dans un pot en terre.

Nul besoin de demander le moindre éclaircissement. L'eunuque à la beauté surhumaine avait découvert son petit manège. Peut-être s'était-elle montrée trop téméraire en allant déguster ses champignons matsutakés directement chez le médecin. Les épaules de la jeune fille s'affaissèrent.

— Je tâcherai de vous en trouver des spécimens demain, dit-elle, vaincue.

Son programme du lendemain était d'ores et déjà fixé : elle en était quitte pour refaire un tour au bosquet de pins.



Lorsqu'il entendit la porte se refermer, Jinshi esquissa un sourire doux. Son regard, en revanche, avait la dureté du diamant.

— Trouve quiconque s'est brûlé le bras récemment, lança-t-il à Gaoshun. Commence par les femmes qui disposent de leur propre chambre, ainsi que leurs domestiques.

Son assistant, qui avait attendu ses instructions en silence, hocha la tête.

— Ce sera fait.

Il se retira. Voyant la servante en chef revenir, l'intendant du *hougong* eut quelques regrets de l'avoir une nouvelle fois chassée.

— Je ne cesse de vous voler votre bureau, lui dit-il en la gratifiant d'un sourire d'une infinie douceur. Je vous prie de bien vouloir m'excuser.

— Oh non, voyons, cela ne me pose aucun problème, le rassura-t-elle en rougissant comme une novice.

Voilà la réaction qu'il était censé déclencher chez les femmes. Pourtant, Mao Mao restait complètement imperméable à son charme. Ses traits avenants ne pouvaient-ils donc pas l'aider à obtenir davantage de la part de la jeune apothicaire ? Jinshi se crispa un instant avant de retrouver une expression placide et de quitter la pièce.



De retour au pavillon de Jade, Mao Mao découvrit dans le salon une pile de paniers tressés livrés par un eunuque. Les dames de compagnie en examinaient le contenu. Ce n'était pas, comme elle l'avait cru dans un premier temps, un cadeau de la part de Sa Majesté Impériale ou un colis envoyé par leurs familles respectives, mais un même habit en plusieurs exemplaires, bien que trop quelconque pour dame Gyokuyo. À la manière dont les autres jeunes femmes laissaient pendre les robes devant elles pour en vérifier leur longueur, l'apothicaire supposa qu'il s'agissait d'un lot de nouvelles tenues officielles.

— Tiens, essaie-la, lui dit Infa en tendant l'une d'elles à Mao Mao.

Le vêtement se composait d'une tunique sobre aux manches jaune pâle légèrement plus amples que de coutume. Il se portait au-dessus d'une jupe incarnate. Sans être de la soie, l'étoffe était d'une finesse exceptionnelle.

— En quel honneur a-t-on reçu ces robes ? s'enquit l'apothicaire.

Si les couleurs claires convenaient à des dames de compagnie, la coupe, elle, était inconmode. La jeune fille se renfroigna d'autant plus en remarquant l'inhabituel décolleté de l'habit, bien trop plongeant à son goût.

— Pour la réception en plein air, bien entendu !

— Quoi ? Quelle réception ?

Mao Mao n'était pas très au fait du quotidien de la noblesse. Couvée par les autres dames de compagnie, elle ne sortait que pour son travail de goûteuse, la confection de remèdes, la récolte d'ingrédients, les discussions avec Shaolan, le thé avec le médicastre... Qu'on puisse gagner sa vie en étant si oisif restait pour elle un mystère – dont l'honorabilité n'était pas assurée.

Infa, hébétée par tant d'ignorance, consentit néanmoins à lui expliquer qu'une réception était donnée dans les jardins impériaux deux fois l'an. En l'absence d'une impératrice, l'empereur serait accompagné de ses concubines de plus haut rang, elles-mêmes secondées de leurs dames de compagnie.

Selon la hiérarchie du *hougong*, dame Gyokuyo se faisait appeler la noble concubine, tandis que dame Lifa détenait le titre de sage concubine. Deux autres femmes complétaient le tableau : la vertueuse concubine et la douce concubine. Ensemble, elles constituaient les premières favorites de l'empereur.

En temps normal, seules les vertueuse et douce concubines assistaient à la réception d'hiver. Toutefois, dame Gyokuyo et dame Lifa avaient manqué les précédentes célébrations depuis leur accouchement. La cérémonie leur offrait donc l'occasion rêvée de mettre le nez hors de leurs pavillons.

— Ce qui veut dire qu'elles seront là toutes les quatre ?

— Oui. Il faut qu'on fasse honneur à notre maîtresse !

Infa tremblait d'impatience à l'idée de quitter momentanément le *hougong*. Sans compter que la réception, outre la participation des quatre plus hautes concubines de l'empereur, marquerait aussi la première apparition publique de la princesse Linli.

La jeune apothicaire avait conscience que son manque d'expérience ne serait pas un argument suffisant pour lui permettre d'échapper à cette cérémonie. Non seulement dame Gyokuyo comptait trop peu de dames de compagnie à son service pour se passer de l'une d'entre elles, mais la cérémonie impliquait aussi la tenue d'un banquet. Avec de telles festivités et un public de rang si élevé, il n'existait guère de doute que les services de goûteuse de Mao Mao seraient mis à contribution.

Cette histoire pourrait finir en bain de sang si on ne fait pas preuve de prudence. Mao Mao avait un mauvais pressentiment. Or son instinct n'avait pas l'habitude de la tromper.

— Tu devrais rembourrer un peu ta poitrine. Je t'aiderai pour les hanches aussi, si tu veux, proposa Infa.

— Je m'en remets à ton expertise.

Au sein de la cour intérieure, les canons de beauté privilégiaient des formes plus voluptueuses que Mao Mao n'en possédait de naissance – détail que sa congénère n'avait pas manqué de lui faire remarquer.

— Il faudrait aussi que tu te maquilles un peu, poursuivit la dame de compagnie sans cesser d'ajuster ceintures et pans de tuniques à la tenue de sa camarade. Tu pourrais au moins couvrir tes taches de rousseur de temps à autre.

Infa adressa un large sourire à l'apothicaire qui, cela va sans dire, y répondit d'une moue grognonne.

La réaction d'Honnian, qui avait assisté à la fête du printemps de l'année précédente, n'eut rien de rassurant.

— J'espérais bien y échapper cet hiver, avoua-t-elle dans un soupir.

Quand Mao Mao lui demanda ce qu'il y avait de si terrible, la première des suivantes de dame Gyokuyo lui expliqua que les dames de compagnie n'auraient rien à faire : elles n'étaient là que pour faire acte de présence.

Plus précisément, elles assisteraient à de multiples spectacles de danse, ainsi qu'à une représentation de chant sur fond d'erhu à deux cordes. Puis, une fois le repas servi, elles échangeraient des sourires et des banalités avec les fonctionnaires présents. Tout cela en plein air, à la merci du vent sec.

L'immense étendue des jardins reflétait la puissance de Sa Majesté Impériale. Un simple passage aux lieux d'aisance pouvait vous prendre jusqu'à une demi-heure. Et tant que l'empereur demeurait assis, ses concubines n'auraient d'autre choix que de rester à ses côtés.

J'aurais intérêt à contrôler ma vessie, s'inquiéta Mao Mao. Si la fête du printemps avait été aussi pénible, qu'en serait-il en hiver ?

L'une des sources de désagrément était cependant relativement facile à combattre. L'apothicaire cousit ainsi plusieurs poches dans la doublure de son vêtement avec l'idée d'y glisser des pierres chaudes le jour venu en guise de chaufferettes. Elle éminça aussi du gingembre et de l'écorce de mandarine qu'elle fit bouillir avec du sucre et du jus de fruits afin de confectionner de petits bonbons à même de réchauffer et de stimuler la circulation sanguine. Lorsqu'elle présenta son travail à Honnian, la jeune femme la supplia d'apprêter pareillement le reste de leur petite bande.

Mao Mao était occupée à cette tâche quand un certain eunuque, visiblement désœuvré, vint lui réclamer un traitement identique. Au moins obtint-elle l'aide de Gaoshun, qui la prit en pitié.

Dame Gyokuyo dut sans doute faire part de cette initiative à l'empereur lors de l'une de ses visites nocturnes, car la couturière et le cuisinier personnels de Sa Majesté Impériale vinrent à leur tour trouver Mao Mao pour qu'elle leur explique comment elle s'y était prise.

Il faut croire que la cérémonie est pénible pour tout le monde, reconnut la jeune fille.

Le bouleversement qu'engendraient de si simples idées démontrait seulement que la fête était tombée dans une routine bien établie. Personne n'envisageait spontanément de commettre le moindre écart vis-à-vis de la tradition, pas même pour quelques innovations mineures.

Les jours suivants furent consacrés à ces préparatifs. Mao Mao se vit donner des leçons de bonne conduite de la part d'Honnian, qui se méfiait de ses accès de franc-parler. Leçons certes bienvenues, mais fatigantes. Contrairement à ses subordonnées, la première des dames de compagnie ne cernait que trop bien l'apothicaire.

La veille de la réception, son devoir accompli, la jeune fille se lança dans la confection d'un remède avec les herbes qu'elle avait à sa disposition. Mieux

valait prévenir que guérir !

— Vous êtes ravissante, dame Gyokuyo, s'exclama Infa.

Par ce compliment venu du cœur, elle s'exprimait au nom de toutes les suivantes du pavillon de Jade.

N'est pas favorite de l'empereur qui veut.

La concubine dégageait une beauté exotique. Vêtue d'une jupe cramoisie et d'une robe d'un rouge plus clair, elle portait par-dessus cet ensemble une tunique à grandes manches de la même couleur que sa jupe, ornée de broderies de fils d'or. Retenue par des épingles à cheveux décorées de fleurs, sa chevelure formait deux chignons lâches au milieu desquels trônait une tiare. Des piques d'argent parées de pompons rouges et de jades entouraient cette délicate coiffe.

Que la jeune femme ne soit pas éclipsée par la complexité de ses propres vêtements témoignait de sa beauté. Avec sa crinière vive comme les flammes, dame Gyokuyo portait mieux le rouge que n'importe qui d'autre dans le pays. Par comparaison, l'éclat de ses yeux verts dans l'étendue écarlate lui conférait un air mystérieux. D'où qu'elle puise sa force, cette élégance tout occidentale frappait les esprits.



Le rouge plus pâle des tenues de sa suite avait à la fois pour but de signifier leur appartenance au pavillon de Jade et de mettre leur maîtresse en valeur par effet de contraste.

Il s'agissait d'une occasion spéciale. Une fois toutes les suivantes habillées et coiffées, la concubine sortit une boîte à bijoux de sa propre coiffeuse. Colliers, boucles d'oreilles et épingles à cheveux décorées de pierres de jade y reposaient.

— Vous êtes mes dames de compagnie. Voici des signes de reconnaissance qui devraient tenir les importuns à distance.

À chacune elle distribua un accessoire qu'elles placèrent qui dans ses cheveux, qui à ses oreilles, qui autour de son cou. Mao Mao, pour sa part, reçut un collier.

— Merc... Oh !

Elle eut à peine le temps d'exprimer sa gratitude que Infa l'emprisonnait déjà de ses bras.

— Et maintenant, au maquillage !

Honnian brandit une pince à épiler les sourcils. Était-ce une illusion ou son sourire était-il un peu trop enjoué ? Ses deux autres congénères se tenaient à ses côtés, l'une portant du rouge à lèvres, l'autre un petit pinceau.

Mao Mao avait oublié à quel point l'idée qu'elle se maquille leur plaisait. Malgré son manque d'enthousiasme, qu'elle ne cherchait d'ailleurs pas à cacher, aucune de ses consœurs ne semblait pourtant désireuse de la laisser s'échapper. Même dame Gyokuyo émit un petit rire cristallin.

— Je suis certaine que tu seras très jolie, prédit-elle.

— Commençons par te nettoyer le visage et te mettre un peu d'huile parfumée.

Aussitôt dit, aussitôt fait. L'une des dames de compagnie lui frotta assidûment les joues avec un linge humide... avant de se figer.

— Ça alors ! s'exclamèrent les jeunes femmes à l'unisson.

Leur regard stupéfait allait du chiffon au visage de l'apothicaire. Vaincue, Mao Mao bascula la tête en arrière, puis ferma les paupières.

Démasquée, pensa-t-elle à regret.

Il convient là d'apporter une clarification au récit. Si Mao Mao ne s'intéressait que très peu au maquillage, cette tendance ne venait pas d'une aversion particulière pour la pratique en elle-même, à laquelle elle ne voyait rien à redire. En réalité, c'était même tout l'inverse, car elle était plutôt douée dans ce domaine. Pourquoi ne voulait-elle donc pas en entendre parler ? Tout simplement parce qu'elle était en fait déjà maquillée.

Sur le bout d'étoffe mouillé, de petits points clairs étaient apparus. À l'inverse, sur le visage de la jeune apothicaire, la constellation de taches de rousseur qui le couvrait avait disparu.

Chapitre I6

La réception en plein air

(première partie)

En attendant le début des festivités, prévu dans l'heure à venir, dame Gyokuyo et sa suite patientaient sur une terrasse à ciel ouvert, placée en surplomb d'un lac peuplé de carpes de toutes sortes.

— On te doit une fière chandelle, Mao Mao.

Même si le soleil était encore haut, le vent sec qui arrachait les dernières feuilles rouge vif des arbres aurait suffi à faire grelotter leur petit groupe. Heureusement, elles pouvaient compter sur les chaufferettes glissées sous leurs vêtements pour les ragaillardir. Contrairement à ce qu'elles craignaient, même la princesse Linli semblait à l'aise dans son berceau bourré de galets chauds.

— Prenez garde à retirer régulièrement les pierres placées dans le couffin et à changer le tissu qui les emballe, les avertit la jeune fille. Autrement, la petite pourrait se brûler. Et ne mangez pas trop de bonbons, sinon vous perdrez toute sensation dans la bouche.

Elle avait mis des chaufferettes supplémentaires dans un panier qui contenait déjà les langes de la princesse, ainsi qu'un change de vêtements. À sa demande, des eunuques avaient disposé un brasero et une grille afin de réchauffer les galets à l'écart des festivités, dans un coin discret.

— Très bien, approuva dame Gyokuyo dans un gloussement aussi amusé que les sourires de ses suivantes. Mais toi, n'oublie pas que tu es attachée à mon service.

Elle désigna le collier de jade qui cernait le cou de Mao Mao. La jeune dame de compagnie la prit au mot.

— Vous pouvez compter sur moi, je vous le promets.



Gaoshun regardait son maître s'enquérir de la santé de la vertueuse concubine qui, malgré sa jeunesse, montrait déjà une beauté exceptionnelle. Jinshi lui faisait pourtant presque de l'ombre avec son magnifique sourire et sa douce voix. Même la simplicité de la tenue de l'eunuque, qui n'était rehaussée que de quelques broderies et d'épingles en argent piquées dans ses cheveux, ne parvenait pas à ternir son éclat. La jeune concubine aurait-elle éprouvé quelque ressentiment de voir ses riches atours ainsi éclipsés si elle-même n'avait pas été sous le charme de l'intendant du *hougong* ? Difficile de le dire.

Pas de doute, Jinshi était beau à se damner – *trop pour son propre bien, d'ailleurs*, conclut Gaoshun.

Une fois acquitté de ses visites aux autres favorites de l'empereur, le fonctionnaire impérial alla trouver dame Gyokuyo dans le belvédère à l'extrémité du lac. S'il était de son devoir de diviser équitablement son temps entre les quatre concubines, la mère de Shao Linli semblait cependant l'accaparer plus que ses rivales au cours des derniers jours. L'eunuque au charme divin n'aurait pu être blâmé de se consacrer corps et âme à cette dernière, bien sûr, mais la dévotion n'était pas l'unique propos de ses nombreuses visites.

Il s'inclina devant dame Gyokuyo, avant de la complimenter sur la beauté de ses atours. Son charisme exotique et son charme naturel faisaient de la favorite de l'empereur l'unique femme au sein du *hougong* capable de rivaliser d'élégance avec Jinshi.

Ce qui ne signifiait pas que les autres concubines étaient dépourvues de beauté. Chacune s'efforçait de se mettre en valeur. Or le sublime eunuque disposait justement d'un talent naturel pour flatter les qualités dont chacun aimait s'enorgueillir. L'art de la flagornerie n'avait aucun secret pour lui.

Il ne mentait pas pour autant. Tout au plus jonglait-il avec les omissions et les détours.

Qu'il est pénible, se désola son bras droit.

Ce dernier avait travaillé assez de temps à son service pour ne pas se méprendre sur le mince sourire qui étirait la bouche de son maître. Jinshi ne se lassait jamais de s'amuser avec ses jouets.

Au prétexte de s'émerveiller sur la jeune princesse, l'intendant du *hougong* s'approcha d'une élégante suivante que Gaoshun ne reconnut pas. Le visage impassible, elle dardait sur le bel eunuque un regard méprisant.



Mao Mao salua Jinshi qui venait de faire son apparition sur la terrasse.

Il n'a rien de mieux à faire que de venir nous enquiquiner, celui-là ? ne put-elle s'empêcher de songer.

En présence de Gaoshun, elle se garda toutefois de laisser transparaître son agacement. Elle s'efforçait de demeurer aussi calme que possible.

— Je vois que tu t'es maquillée, fit remarquer l'intendant du *hougong* sans se troubler.

— Au contraire.

À peine si elle avait tapoté un peu de rouge sur ses lèvres et tiré quelques traits noirs au coin de ses yeux. En dehors de ce léger maquillage, son visage était au naturel. Seules quelques mouchetures lui restaient près du nez, trop discrètes pour attirer l'attention.

— Tu n'as plus tes taches de rousseur. Tu les as camouflées ? demanda Jinshi, l'œil soupçonneux.

Celles encore visibles étaient de vieux tatouages réalisés à l'aiguille. Elle n'avait pas piqué trop profondément, de sorte que les pigments dilués s'estomperaient dans l'année. Une technique qui n'avait pas plu à son père. Même en sachant qu'ils n'étaient que temporaires, il n'avait pas aimé que sa fille applique sur elle-même des méthodes d'ordinaire réservées aux malandrins.

— Non, c'est l'inverse, je me suis démaquillée, répondit l'apothicaire.

Elle regretta aussitôt, ou presque, de ne pas s'être contentée de lui donner raison, mais il était déjà trop tard. La perspective de se lancer dans des explications était loin de l'enthousiasmer.

— Je ne comprends pas, poursuivit l'eunuque. Ça n'a aucun sens.

— C'est pourtant très logique.

Le maquillage n'avait pas pour unique vocation d'embellir. Ainsi, certaines femmes mariées s'en servaient pour se rendre moins attirantes. Chaque jour, Mao Mao constellait son visage de pigments et d'argile séchée. Les petits points venaient se mêler artistiquement à ses tatouages pour créer l'illusion d'une décoloration de la peau, voire de taches de naissance ou de grains de beauté. Les gens n'y voyaient que du feu, parce qu'ils n'imaginaient pas qu'elle puisse s'enlaidir volontairement. Pour eux, ce n'était qu'une adolescente au visage couvert de taches de rousseur et d'imperfections un peu disgracieuses. Autrement dit, elle n'avait rien de spécial qui la distinguât du lot. C'était une jeune fille tout ce qu'il y avait de plus banal.

Un peu de fard rouge changeait cette impression du tout au tout. Son visage s'était tout bonnement métamorphosé.

— Mais pourquoi faire une chose pareille ? s'enquit l'eunuque, perplexe. Dans quel but ?

— Pour éviter d'être entraînée dans une ruelle sombre.

Même dans le quartier rouge, certains hommes sans le sou n'arrivaient pas à satisfaire leur appétit sexuel. Cette frustration les rendait violents. Qui plus est, nombreux parmi eux étaient porteurs de maladies vénériennes. La boutique d'apothicaire de son père se trouvait à proximité de maisons closes. Étant donné sa vitrine décorée d'un thème inhabituel, certains passants se méprenaient sur l'activité qu'on y pratiquait. Mao Mao cherchait à tout prix à passer inaperçue aux yeux des prédateurs qui pullulaient dans ces rues. Une jeune fille malingre à la peau mouchetée était moins susceptible d'attirer leur attention.

Jinshi écouta son récit avec une stupéfaction qui frisait l'horreur.

— Et... as-tu jamais...

— Quelques-uns ont essayé. Au final, ce sont mes ravisseurs qui ont réussi à m'attraper, ajouta-t-elle d'un ton acerbe, le regard dur.

Ces bandits voyaient les jolies filles comme des cadeaux de choix pour le *hougong*. Le jour où elle fut enlevée, Mao Mao avait eu le malheur d'oublier son maquillage. Elle s'était aventurée en forêt en quête de plantes pour ses tatouages qui commençaient à s'estomper. Il aurait suffi d'un rien pour qu'elle échappe à ce trafic.

— Pardon, dit Jinshi sincèrement, la tête basse. En tant qu'intendant du *hougong*, je suis responsable.

L'idée d'utiliser de telles méthodes pour approvisionner la cour intérieure en femmes n'avait pas l'air de lui plaire. La contrariété semblait même ternir son éclat habituel.

— Qu'on soit vendue par des ravisseurs ou vendue par une famille qui veut une bouche de moins à nourrir, le résultat est le même, répondit l'apothicaire avec nonchalance.

En réalité, seul le premier cas de figure était illégal... Malgré tout, si le fonctionnaire qui achetait la captive aux ravisseurs proclamait ignorer comment ils se l'étaient procurée, il échappait à la punition. Nombreuses étaient celles qui étaient arrivées au *hougong* après avoir été victimes de ce petit tour de passe-passe. Quant aux ravisseurs, ils envoyaient à la cour intérieure une flopée de jeunes filles en tous genres dans l'espoir que l'une d'elles attire un jour l'attention de l'empereur et leur rapporte, du fait de l'augmentation substantielle de son salaire, un joli pécule.

Pourquoi Mao Mao avait-elle continué de se maquiller après son arrivée au *hougong* ? Pour la même raison qui l'avait poussée à prétendre ne pas savoir lire. Certes, la précaution avait perdu de sa nécessité après l'entrée de l'apothicaire au service de dame Gyokuyo, mais plus le temps passait et moins elle avait su trouver un moyen naturel de mettre un terme à la supercherie.

— N'es-tu pas en colère ? s'étonna Jinshi.

— Bien sûr que si. Seulement, vous n'y êtes pour rien.

On ne pouvait pas raisonnablement attendre des gestionnaires d'un pays qu'ils atteignent la perfection. Après tout, se barricader contre les inondations ne protégeait pas de toutes les tempêtes.

— Je vois, dit-il d'une voix plate, presque détachée. N'empêche, je suis désolé.

Une telle franchise ne lui ressemble pas.

Mao Mao, jusqu'alors absorbée dans ses pensées, était sur le point de lever les yeux quand quelque chose la piqua à la tête. Cette fois, elle ne cacha pas son déplaisir en croisant le regard de l'eunuque. Qu'avait-il fait encore ?

— Aïe ! s'offusqua-t-elle.

— Excuse-moi... C'est un cadeau.

Son sourire mielleux avait laissé place à une expression à mi-chemin entre la mélancolie et la gêne. La jeune apothicaire se toucha le cuir chevelu, où elle sentit bientôt un objet froid et métallique.

— Bien, on se reverra au banquet, déclara-t-il.

Puis, non sans un geste d’au revoir jeté par-dessus l’épaule, il quitta le belvédère.

Mao Mao récupéra le mystérieux présent, en l’occurrence une épingle à cheveux en argent. Jinshi l’avait sans doute ôtée de sa propre coiffure. Si l’accessoire avait l’air sobre au premier regard, la jeune apothicaire ne tarda pas à y remarquer quelques motifs délicats. Elle pourrait certainement en tirer un bon prix.

— Oh, la chance ! soupira Infa.

Elle regardait l’épingle avec tant d’envie que sa camarade fut tentée de la lui céder, mais les autres dames de compagnie arboraient la même expression envieuse. Peu sûre de la marche à suivre, Mao Mao leur tendit l’ornement. Honnian se fendit d’un large sourire, avant de repousser la main qui tenait l’objet argenté en secouant la tête. Le message était clair : ne sois pas si pressée de te débarrasser d’un cadeau reçu.

— Ta promesse n’aura pas tenu longtemps, fit remarquer dame Gyokuyo avec une moue.

Elle s’empara de la pique pour la planter dans la coiffure de la jeune apothicaire.

— On dirait bien que tu n’es plus seulement ma dame de compagnie.

Pour le meilleur ou pour le pire, Mao Mao connaissait peu les us et coutumes du palais, en particulier celles de ses personnalités les plus éminentes. Aussi ignorait-elle complètement ce que pouvait signifier se voir offrir un tel cadeau.

Chapitre I7

La réception en plein air

(deuxième partie)

Le banquet se tenait dans le jardin central. Des tapis rouges traversaient de larges estrades à ciel ouvert, sur lesquelles deux longues tables mises bout à bout avaient été dressées. L'empereur en occupait la place d'honneur, au centre. Les places qui l'encadraient étaient réservées à son petit frère et à l'impératrice douairière. Les quatre concubines principales se tenaient de part et d'autre de ce trio : les noble et vertueuse concubines à l'est, les sage et douce concubines à l'ouest. Un tel plan de table ne pouvait qu'attiser l'hostilité entre les favorites et déclencher des disputes.

Depuis la mort du jeune prince héritier, le petit frère de l'empereur avait retrouvé le premier rang dans l'ordre de succession au trône. Comme son aîné, il était le fils de l'impératrice douairière. Néanmoins, il avait la réputation d'être de santé fragile, de sorte qu'il quittait rarement sa chambre et n'occupait aucune fonction officielle. Sans surprise, la place qui lui avait été réservée demeurait vide.

Tout le monde avait son avis sur les raisons des absences du prince. Certains pensaient que l'empereur gardait son petit frère bien-aimé au calme pour épargner sa faible constitution. D'autres jugeaient qu'il le tenait surtout loin des regards. D'autres encore estimaient que l'excès de prudence était le fait de l'impératrice douairière, qui refusait de laisser son plus jeune fils sortir.

Quel qu'en soit le motif véritable, il ne concernait pas Mao Mao.

Les plats ne seraient pas servis avant midi. En attendant, les invités profitaient de spectacles de danse et de représentations musicales. Seule Honnian servait dame Gyokuyo. Le reste de ses dames de compagnie patientaient derrière un rideau qu'on fasse appel à elles.

L'impératrice douairière berçait sa petite-fille. Même la présence conjointe des quatre concubines ne parvenait pas à éclipser son allure et sa beauté intemporelle. En réalité, elle semblait si peu âgée qu'on aurait pu la prendre non pas pour la mère de l'empereur, mais pour sa femme.

Il était vrai qu'elle était remarquablement jeune pour une grand-mère. Selon les renseignements glanés auprès d'Infa, Mao Mao avait calculé l'âge auquel l'impératrice douairière avait donné naissance à son premier fils – ce qui ne manqua pas de provoquer aussitôt chez elle un dégoût certain vis-à-vis du précédent empereur. Certains hommes vicieux portaient aux fillettes un intérêt malsain, mais comment réagir lorsque le souverain lui-même se rendait coupable d'une telle déviance ? L'impératrice douairière avait tenu bon et avait mis au monde un fils. En cela, elle méritait le respect.

Une bourrasque fit soudain frissonner l'apothicaire.

Ils auraient pu nous installer une tente, se désola-t-elle.

Le rideau qui les séparait des festivités les cachait certes à la vue, mais il ne faisait rien pour les protéger du vent. Si les quatre camarades du pavillon de Jade se plaignaient du froid en dépit des chaufferettes cachées dans les doublures de leurs vêtements, que devaient éprouver les suivantes des autres concubines ? Les pauvres grelottaient misérablement, les pieds rentrés vers l'intérieur. Au moins pouvaient-elles toutes se rendre librement aux lieux d'aisance pour le moment... à moins que quelque rivalité ne les pousse à se donner mutuellement le change.

Que les dames de compagnie se sentent obligées de partir en guerre au nom de leur maîtresse posait dans tous les cas problème. Malheureusement, celles qui les commandaient d'ordinaire étaient trop occupées à servir les concubines pour pouvoir en même temps maintenir l'ordre au sein de leur maisonnée. Personne n'était présent pour les empêcher de se regarder en chiens de faïence.

L'ensemble prenait presque l'aspect de deux tableaux : « Les Forces de dame Gyokuyo affrontent celles de dame Lifa » et « Les Forces de la douce concubine affrontent celles de la vertueuse concubine ». Un combat très inégal,

étant donné que Mao Mao et ses acolytes n'étaient que quatre, contre plus du double dans le camp adverse. Malgré tout, Infa n'entendait pas se laisser intimider sans réagir.

— Notre tenue est trop banale ? Et alors ? lança-t-elle. Les dames de compagnie n'ont qu'un seul but : servir leur maîtresse. À quoi rimerait de nous pavaner, sombre idiot ?

Elles se disputaient à propos de leurs toilettes respectives. Les suivantes de dame Lifa portaient des ensembles à dominante outremer à la coupe bien plus complexe et aux ornements plus nombreux que les tenues de leurs rivales – ce qui leur valait d'attirer davantage l'attention.

— C'est toi, l'imbécile ! Une suivante se doit d'être la plus belle si elle tient à faire honneur à sa maîtresse. Mais tant d'ignorance ne devrait pas me surprendre de la part de quelqu'un qui emploie une empotée comme cette fille aux taches de rousseur.

Oh, je crois qu'elles parlent de moi.

L'injure n'ébranla pas particulièrement Mao Mao, qui se savait relativement banale comparée aux standards de beauté du *hougong*.

La prétentieuse qui professait ces idées était l'une des jeunes femmes qui l'avaient harcelée lors de son séjour au pavillon de Cristal. Il s'agissait d'une forte tête sans retenue, qui criait à tout bout de champ « je vais le dire à mon père ». Déterminée à lui rabattre le caquet, l'apothicaire en mission s'était arrangée pour se trouver seule à seule avec elle. Là, elle l'avait acculée contre un mur, puis avait glissé un genou entre ses cuisses. « Très bien, avait-elle dit en lui caressant la nuque. Dans ce cas, faisons en sorte que tu sois trop gênée pour oser lui raconter quoi que ce soit. »

Il faut croire que le quartier rouge m'a donné un sens de l'humour bien particulier.

Et surtout du style à ne pas trop plaire à la petite progéniture de la noblesse. Incapable de comprendre qu'il s'agissait d'une plaisanterie, la suivante gardait depuis ses distances avec Mao Mao, effrayée à la perspective de ce qui pourrait lui arriver.

— Je vois que vous ne l'avez pas emmenée avec vous, continua pourtant l'effrontée sans se rendre compte de rien. Vous avez bien fait, la présence d'un

tel laideron ne ferait qu'ajouter à l'humiliation de votre maîtresse. Je parie qu'elle n'aurait même pas reçu une seule épingle à cheveux.

De toute évidence, elle n'avait pas reconnu Mao Mao.

Ce n'est pas très gentil de dire ça. Et dire qu'on a travaillé ensemble pendant deux mois !

Remarquant que les deux autres suivantes du pavillon de Jade avaient toutes les peines du monde à retenir Infa et son envie d'en découdre, Mao Mao décida qu'il était temps de mettre un terme à cette petite querelle. Elle se plaça dans le dos de ses compagnes, puis leva la main devant son nez sans quitter leurs adversaires des yeux. L'une d'elles lui jeta un regard méfiant puis, la reconnaissant soudain même sans ses taches de rousseur, se mit à pâlir. Elle murmura à l'oreille de sa voisine.

Le bouche-à-oreille fit son chemin jusqu'à la dame de compagnie hautaine située au premier rang. Le doigt accusateur qu'elle pointait se mit tout à coup à trembler. Bouche bée, elle croisa le regard de la jeune apothicaire.

Ah, tu as fini par me remarquer.

Mao Mao lui adressa le sourire carnassier d'un loup qui vient de repérer sa proie.

— Je... euh... ah... balbutia l'insolente, incapable d'aligner deux mots.

— Eh bien quoi ? lui lança Infa.

Inconsciente du manège auquel se livrait Mao Mao derrière elle, l'hésitation subite de sa rivale lui parut énigmatique.

— Je... enfin, ça ira pour aujourd'hui. Et... euh... estimez-vous heureuses qu'on en reste là.

Sur ces mots, la suivante en question se hâta de battre en retraite à l'autre extrémité du rideau. Elle aurait pu se mettre n'importe où, mais elle choisit de se placer aussi loin que possible de la suite de dame Gyokuyo, ce qui finit d'étonner les dames de compagnie de cette dernière.

Voilà qui est amusant, se dit la jeune apothicaire. Mais un peu vexant tout de même.

— J'ai toujours su que c'était une teigne, déclara Infa. Ne fais pas attention à elle, Mao Mao. Comment peut-elle dire de telles méchancetés alors que tu es si gentille ?

— Ce n'est rien, éluda l'intéressée. Qui veut changer ses chaufferettes ?

Ces insultes avaient beau ne faire ni chaud ni froid à la jeune fille, Infa continuait de la regarder d'un œil sincèrement désolé.

— Moi, ça ira, merci, les miennes sont encore chaudes, répondit-elle. N'empêche, je me demande bien quelle mouche l'a piquée.

Ses compagnes se posaient la même question. Bien qu'elles soient toutes trois des travailleuses acharnées, les suivantes du pavillon de Jade avaient tendance à avoir la tête dans les nuages – d'où leur manque d'attention parfois. Mao Mao aimait cet aspect de leur personnalité, même s'il posait problème de temps en temps.

— Qui sait ? répliqua l'apothicaire d'un ton effronté. Elle est peut-être allée aux feuillées, si vous voyez ce que je veux dire.

Pour ses consœurs du pavillon de Jade, la réputation de Mao Mao ne cessait de prendre de l'ampleur. Après avoir été torturée par son père, vendue au *hougong* puis utilisée en tant que goûteuse comme un vulgaire cobaye, elle avait ensuite dû subir les railleries des résidentes du pavillon de Cristal pendant deux longs mois. Sans compter que sa méfiance envers les hommes l'avait aussi poussée à se défigurer.

Malheureusement pour la principale intéressée, ses camarades avaient une imagination débordante. À leurs yeux, même les sourires incessants de Jinshi prenaient l'aspect de marques de pitié. Quelle idée saugrenue !

Restait que rétablir la vérité aurait demandé trop d'efforts. Aussi Mao Mao ne fit-elle rien pour les corriger.

Pendant ce temps-là, une autre guerre des clans faisait rage. Sept contre sept, blanc contre noir. Le premier groupe de suivantes était rattaché à dame Lishu, la vertueuse concubine, le second à dame Aduo, la douce concubine.

— Elles ne s'entendent pas très bien non plus, fit remarquer Infa.

En plus de se réchauffer les mains, la jeune femme profitait du brasero pour faire discrètement griller les châtaignes que Mao Mao avait rapportées en cachette. Elle n'aurait pas dû se donner cette peine : les suivantes de dame Lifa étaient loin et personne d'autre aux alentours n'aurait été en position de leur faire des reproches.

Les camarades de Mao Mao mirent à profit ce répit pour lui expliquer la situation.

— Dame Lishu a quatorze ans et dame Aduo en a trente-cinq, commença Infa. Bien qu'elles soient toutes les deux concubines, leur différence d'âge est telle que l'une pourrait être la mère de l'autre. Pas très étonnant que des désaccords les séparent.

— C'est sûr, approuva la timide Guien. Que la vertueuse concubine soit si jeune et la douce concubine si âgée ne peut que compliquer leur relation.

— Sans compter que la première est plus ou moins la belle-mère de la seconde, renchérit la grande Ailan.

Quoique moins promptes à s'emporter qu'Infa, Guien et Ailan partageaient l'amour des ragots commun à toutes les jeunes femmes de leur âge.

— Sa belle-mère ? s'étonna Mao Mao.

Il n'était pas fréquent d'entendre ce terme au sein du *hougong*.

— Oh, oui. La situation est un peu compliquée...

Dames Lishu et Aduo avaient été les favorites respectives de l'ancien empereur et du nouveau, à l'époque où ce dernier n'était encore que prince. À la mort du précédent souverain, la vertueuse concubine avait quitté le palais pour porter le deuil dans un monastère. Cet exil se justifiait pour des raisons purement pratiques. En s'isolant du reste du monde pour une durée appropriée, dame Lishu effaçait la relation qu'elle avait entretenue avec l'empereur décédé, afin de pouvoir ensuite épouser son fils. Un usage qui n'avait rien de très légal – mais les puissants s'y connaissaient en matière d'arrangement avec la légalité.

Le précédent empereur est mort il y a cinq ans, calcula Mao Mao.

Dame Lishu avait donc neuf ans à l'époque des faits. Un tel écart entre les époux avait de quoi troubler, même dans le cadre d'une union purement politique. À la pensée que l'impératrice douairière ait intégré la cour intérieure encore plus jeune, l'apothicaire se sentit littéralement prise de nausées. Par comparaison, l'empereur actuel avait des goûts très innocents. Certes, il appréciait les fruits charnus, mais ce type de préférence n'avait rien à voir avec les vices de son père.

Son appétit est insatiable, mais au moins ne tombe-t-il pas aussi bas.

Une pensée à mettre en balance avec toutes les sortes de rumeurs qui circulaient sur leur dirigeant à la longue barbe.

— Vous imaginez un peu... fit Ailan, incrédule. Une concubine de neuf ans !

Dieu merci, Mao Mao n'était pas la seule à être choquée.

Chapitre 18

La réception en plein air

(troisième partie)

Mao Mao et Guien profitèrent d'une pause entre deux spectacles pour aller s'occuper de la jeune princesse. La seconde remplacerait les chauffeuses redevenues froides du berceau pendant que la première inspecterait la bambine.

En plus de ses joues bien rouges, Linli avait retrouvé les rondeurs propres aux enfants de son âge qui lui manquaient encore quelques mois plus tôt. Son père et sa grand-mère, l'empereur et l'impératrice douairière, l'adoraient.

Elle a plutôt l'air en bonne santé, décréta la jeune apothicaire. Mais il ne faudrait pas qu'elle reste exposée au froid aussi longtemps.

Des têtes tomberaient si la princesse avait le malheur d'attraper un rhume. Par mesure de précaution, un artisan avait été chargé de fabriquer un abattant au berceau, pour lui donner l'apparence d'un nid.

Elle est si mignonne, je comprends qu'ils veuillent la garder auprès d'eux.

En réalité, les bébés étaient tout simplement effrayants ! Pourtant, même Mao Mao, d'habitude peu encline à éprouver de l'affection pour les enfants, n'était que miel devant la petite princesse... qui commençait d'ailleurs à s'agiter. Après l'avoir soigneusement emmaillotée, la jeune apothicaire était en train de la remettre à Honnian quand un petit hoquet outré attira son attention.

Placée en tête d'une procession de dames de compagnie, une jeune fille vêtue d'une tenue aux manches rose-pêche la dardait d'un regard appuyé. Son

visage enfantin était plissé en une moue de mécontentement. Peut-être n'avait-elle pas apprécié que Mao Mao se soit précipitée vers l'enfant sans prendre la peine de venir lui présenter ses hommages en passant devant elle.

Il doit sûrement s'agir de la jeune concubine.

En voyant Honnian et Guien s'incliner, Mao Mao les imita. La jeune fille outrée les dépassa, le minois toujours aussi indigné.

— C'est elle, la vertueuse concubine ? demanda l'apothicaire lorsque le cortège eut disparu.

— En chair et en os. Il faut reconnaître qu'elle sait se démarquer dans une réception.

— C'est vrai. Pas sûr, toutefois, qu'elle en comprenne parfaitement les règles.

Chacune des quatre favorites de l'empereur possédait une couleur emblématique et était associée à une pierre précieuse. Rouge et jade pour dame Gyokuyo, bleu outremer et cristal pour dame Lifa. À en juger par les tenues de ses suivantes, dame Aduo, la douce concubine, s'était donc vu attribuer la couleur noire. Quant à sa résidence, il s'agissait du pavillon de Grenat.

Si le but est de regrouper les cinq éléments, la dernière couleur devrait être le blanc, raisonna Mao Mao.

Cependant, le rose-pêche des manches de dame Lishu se rapprochait dangereusement du rouge de dame Gyokuyo. Une similitude d'autant plus frappante que les deux concubines étaient assises l'une à côté de l'autre.

Maintenant que j'y pense...

La dispute survenue un peu plus tôt entre les dames de compagnie des différentes maisons avait répondu au même motif. Un groupe de suivantes avait reproché à leurs rivales de porter des couleurs trop semblables à celles de leur maîtresse.

— Dommage qu'elle n'ait pas gagné en maturité, soupira Honnian.

Une remarque qui voulait tout dire.

Mao Mao reposa les chaufferettes refroidies sur le brasero installé à cet effet. Notant que plusieurs dames de compagnie l'observaient avec envie, Mao Mao obtint la permission de dame Gyokuyo de partager avec elles quelques-uns de

leurs galets. Elles qui avaient été habituées à la soie et aux bijoux accueillirent ce modeste cadeau avec une joie déroutante.

Seules les suivantes du pavillon de Cristal gardaient leurs distances. Résultat : elles étaient frigorifiées. Dommage, elles n'auraient eu qu'à accepter la main tendue.

Elle dut prononcer cette pensée à voix haute, car Infa s'exaspéra.

— Après tout ce qu'elles ont fait ? Tu ne serais pas un peu une bonne poire, toi ?

— Peut-être un peu, admit la jeune apothicaire.

Depuis que la pause avait commencé, l'espace derrière le rideau s'était considérablement peuplé. Les dames de compagnie y avaient été rejointes par des militaires et des fonctionnaires. Tous ces hommes portaient des accessoires à la main. Certains discutaient seul à seule avec une suivante, d'autres étaient entourés de plusieurs jeunes femmes. Guien et Ailan conversaient ainsi avec un soldat que Mao Mao ne connaissait pas.

— Ils savent qu'en venant ici, ils pourront voir les meilleures dames de compagnie, habituellement cachées derrière les portes de notre jardin de fleurs, expliqua Infa avec dédain.

Malgré ses efforts pour jouer l'indifférence, elle semblait pourtant contrariée.

— Ah, répondit Mao Mao.

— Ils donnent ces accessoires aux filles. C'est un symbole.

— Oh.

— Enfin, parfois, ça veut dire autre chose.

— Je vois.

Infa croisa les bras, mécontente du manque d'intérêt que lui témoignait sa camarade.

— J'ai dit : parfois, ça veut dire autre chose !

— Oui, j'ai entendu, confirma son interlocutrice, qui n'avait aucune envie d'en savoir plus.

— Bon, puisque c'est comme ça, donne-moi l'épingle à cheveux !

Infa désigna celle que Jinshi avait remise à Mao Mao.

— Si ça te fait plaisir... Mais Ailan et Guien la voulaient aussi, donc il va falloir que vous vous départagiez à pierre-feuille-ciseaux.

L'apothicaire retourna les chaufferettes sur la grille. Elle ne souhaitait pas voir ce présent devenir un sujet de discorde. De plus, selon toute vraisemblance, Honnian lui administrerait une nouvelle claque sur le crâne si elle apprenait que Mao Mao avait cédé l'ornement en argent à la première fille qui la lui avait réclamée. Elle avait la main leste.

Pour la jeune dame de compagnie qui avait la ferme intention de rentrer chez elle une fois effectuées ses deux années de service, cultiver sa popularité au sein du *hougong* n'avait aucun intérêt.

Que Jinshi ne s'imagine pas que m'offrir une épingle à cheveux lui donnera le droit de me faire tourner en bourrique. Je préférerais encore retourner travailler au pavillon de Cristal, pensa-t-elle avec un mépris non dissimulé.

— Tenez, mademoiselle, déclara une voix douce. C'est pour vous.

Le regard de Mao Mao tomba sur une épingle à cheveux de bois d'où dodelinait un petit corail en décoration.

Un officier se tenait face à elle. En dépit de son jeune âge et de son visage imberbe, son allure était virile. Son sourire obséquieux laissa l'apothicaire de marbre. Elle était immunisée contre cette espèce.

Quoique surpris par cette absence de réaction, le jeune homme maintint son offrande. Genoux pliés, ses chevilles commençaient à trembler.

Mao Mao finit par comprendre que, par son hésitation, elle lui posait un dilemme. Elle finit par accepter le présent.

— Je vous remercie, dit-elle en prenant l'objet.

Le jeune homme fut aussitôt pris d'une joie candide, à la manière d'un chiot qui vient de faire plaisir à son maître.

— Il n'y a pas de quoi ! Ravi de faire votre connaissance. Je m'appelle Lihaku.



Puisqu'il était vraisemblable qu'il s'agissait de la première et de la dernière fois qu'ils se croisaient, Mao Mao ne fit pas l'effort de retenir son nom. L'officier s'éloigna avec un signe de la main, une dizaine d'épingles à cheveux glissées à sa ceinture. Sans doute les distribuait-il à la volée pour qu'aucune dame de compagnie ne se sente oubliée. Une attention plutôt polie au demeurant.

Je l'ai peut-être mal jugé, songea Mao Mao en inspectant l'ornement couleur corail.

Ses trois camarades la rejoignirent, leur butin en main.

— Tu as reçu une épingle ? demanda Guien.

— Plutôt un prix de participation, répondit platement l'apothicaire.

Sans doute le soldat ciblait-il les jeunes filles seules dans leur coin qui ne parlaient à personne.

— Quelle triste manière de voir les choses, lança une voix familière.

Mao Mao fit volte-face. Dame Lifa s'avancait vers elle, dans une forme indéniablement meilleure que lors de leur dernière entrevue, bien qu'elle n'ait pas encore retrouvé toute sa vigueur. Les quelques ombres qui s'accrochaient toujours à son visage ne faisaient qu'en souligner la beauté. Elle était vêtue d'une jupe bleu outremer et d'une tunique bleu ciel, avec un châle bleu cobalt drapé sur les épaules.

Elle doit avoir un peu froid.

En tant que suivante de dame Gyokuyo, Mao Mao ne pouvait plus aider ouvertement dame Lifa. Aucune nouvelle de la sage concubine ne lui était parvenue depuis son départ du pavillon de Cristal, hormis quand Jinshi avait fait des remarques à son sujet. Dans le cas où la jeune apothicaire aurait osé se présenter à la porte de la concubine, ses suivantes l'en auraient aussitôt chassée.

Elle s'inclina, comme Honnian le lui avait enseigné.

— Cela faisait longtemps, dit-elle.

— Trop longtemps, oui.

Redressant le menton, Mao Mao sentit dame Lifa lui effleurer les cheveux puis y piquer quelque chose. À l'inverse de Jinshi, son geste ne lui provoqua aucune douleur.

— Eh bien, prends soin de toi.

Déjà dame Lifa s'éloignait, grondant ses dames de compagnie pour leur expression stupéfaite – une expression du reste partagée par les suivantes du pavillon de Jade.

— Je me demande bien comment dame Gyokuyo va réagir, déclara Infa en jetant à l'épingle un regard agacé.

Sur la tête de Mao Mao se banlançaient trois pierres de quartz.

À midi passé, la jeune apothicaire vint prendre la relève d'Honnian aux côtés de dame Gyokuyo. L'heure était venue de se mettre à table. Devant l'insistance d'Infa, la jeune fille avait rangé les trois épingles qu'on lui avait offertes à sa ceinture. Le collier que lui avait remis sa maîtresse aurait dû lui permettre de se parer d'au moins un ornement à cheveux, mais choisir une épingle au mépris des deux autres comportait toutefois le risque de causer une offense. Anticiper les réactions que pouvait susciter ce genre de détails était l'une des grandes difficultés du métier de dame de compagnie.

À présent installée à l'une des places d'honneur, Mao Mao bénéficiait d'une bien meilleure vue sur l'impressionnant banquet. Les officiers étaient alignés sur le flanc occidental, les fonctionnaires civils sur le flanc oriental. Seul un sur cinq avait le privilège de s'asseoir à l'une des longues tables. Les autres se tenaient dans leur dos. À cet égard, leur sort était encore moins enviable que celui des dames de compagnie dissimulées derrière le rideau. Ils devaient patienter ainsi des heures sans bouger.

Lorsqu'elle vit Gaoshun assis parmi les soldats, Mao Mao se demanda si elle n'avait pas un peu sous-estimé son importance... Quoique voir un eunuque côtoyer le gratin de la bureaucratie avec une telle nonchalance semblât assez surprenant. Le grand jeune homme qui lui avait offert l'épingle au corail était aussi présent, assis à une position plus reculée que Gaoshun. Une différence que son jeune âge pouvait certainement expliquer – il n'en était sans doute qu'au début de sa carrière militaire.

Jinshi, généralement si prompt à attirer l'attention et à se démarquer dans une foule, n'était nulle part en vue. Peu intéressée par le mystère de sa disparition, la goûteuse se concentra sur le travail qu'on lui avait confié.

L'apéritif s'ouvrait avec du vin. Une servante inclina d'un geste délicat le récipient en verre pour servir Mao Mao dans une tasse en argent. La jeune apothicaire prit le temps de faire tourner le liquide pour s'assurer qu'il n'était pas trouble. Des traces noires auraient ainsi trahi la présence d'arsenic.

Elle leva la tasse à son nez, renifla le vin qui tournait encore, puis en prit une petite gorgée. Elle savait déjà qu'il n'était pas empoisonné, mais le public se serait imaginé qu'elle faisait mal son travail si elle ne l'avait pas goûté. Après avoir avalé, elle se rinça la bouche à l'eau claire.

Puis Mao Mao se rendit compte que toutes les autres goûteuses l'observaient sans toucher à leur propre tasse. Elles attendirent que la jeune apothicaire confirme l'absence de danger pour tremper prudemment leurs lèvres dans le vin posé devant elles.

C'était compréhensible. Elles n'étaient pas suicidaires : puisque l'une d'entre elles se dévouait pour essuyer les plâtres, autant en profiter. D'autant plus que quiconque souhaitant s'en prendre à l'un des invités présents au banquet utiliserait selon toute probabilité un poison foudroyant.

Or Mao Mao était certainement la seule à s'être amusée à ingérer des poisons pour le plaisir. En ce sens, elle se distinguait des autres goûteuses.

Quitte à mourir empoisonnée, je préférerais que ce soit par les toxines d'un fugu, songea-t-elle. *Avec tous les viscères mitonnés dans une bonne soupe.*

Elle adorait ce picotement sur la langue. Combien de fois avait-elle vomi et purgé son intestin après en avoir ingurgité, juste pour en retrouver la sensation ? Mao Mao s'était exposée à de nombreux poisons afin de s'en immuniser, mais le fugu avait ses faveurs. Par ailleurs, même en y étant régulièrement exposé à petites doses, le corps humain restait incapable de s'accoutumer à cette toxine.

Ce ne fut qu'en croisant le regard de la servante qui l'avait servie que la jeune apothicaire se rendit compte du sourire rêveur qui étirait ses propres lèvres. La domestique dut la croire bien hautaine, voire un peu simplette. Mao Mao se donna de petites claques pour retrouver une expression plus neutre.

Le hors-d'œuvre suivant était l'un des plats préférés de l'empereur, qui s'en faisait parfois servir au pavillon de Jade. Les cuisiniers chargés du banquet

avaient sans doute été dépêchés de la cour intérieure. La jeune apothicaire ramassa ses baguettes sous le regard attentif des autres goûteuses.

L'assiette était composée de poisson cru et de légumes assaisonnés au vinaigre. Malgré ce que pouvait laisser penser sa sexualité insatiable, Sa Majesté Impériale se montrait bien plus mesurée en matière de cuisine, avec des goûts étonnamment sains.

Tiens, ce n'est pas normal, se fit la réflexion Mao Mao.

S'écartant de la recette habituelle, le chef avait remplacé la carpe noire par de la méduse. Qu'il se soit trompé dans la réalisation du plat préféré de l'empereur était inconcevable. La seule explication plausible était qu'une variante destinée à une autre concubine avait été servie par mégarde à sa maîtresse. Les employés chargés de la cuisine du *hougong* étaient hautement qualifiés. Ils étaient parfaitement capables de préparer le même mets de différentes façons afin d'accommoder au mieux l'empereur et ses concubines. Par exemple, quand dame Gyokuyo allaitait encore, ils lui avaient concocté une grande variété de plats censés faciliter les montées de lait.

Son devoir accompli, Mao Mao observa les invités déguster leur entrée. Ce qu'elle vit alors l'incita à penser qu'elle ne s'était pas trompée en supposant une erreur dans la distribution des assiettes. Dame Lishu, l'insouciant concubine, regardait son repas avec une horreur mal dissimulée.

On dirait qu'elle n'aime pas ce qu'elle voit.

Impossible cependant de boudier le plat préféré de l'empereur, aussi l'ancienne belle-mère de dame Aduo se força-t-elle péniblement à avaler la chair de carpe noire. Derrière elle, la dame de compagnie qui lui servait de goûteuse gardait les yeux clos. Ses lèvres tremblaient, tirées vers le haut : elle ricanait.

J'aurais préféré ne pas voir ça.

Mao Mao détourna le regard pour s'intéresser au plat suivant.



Si seulement ce n'était qu'un banquet ! se désespéra Lihaku.

Il s'entendait difficilement avec les élites qui regardaient tout le monde avec dédain du haut de leur piédestal impérial. Quel intérêt y avait-il à organiser une fête en plein air, à la merci du froid et du vent ?

Un bon repas aurait suffi. Il faudrait qu'ils prennent exemple sur leurs ancêtres, qu'ils se contentent d'un verre de vin et d'un peu de viande dans le jardin de pêches, en compagnie de quelques amis de cœur.

Mais partout où l'on trouvait des nobles planait le risque d'empoisonnement. Tous les plats, aussi délicieux et artistiquement préparés fussent-ils, refroidissaient immanquablement pendant que les goûteuses faisaient leur travail. Avec la chaleur, la moitié de la saveur disparaissait.

Certes, il était difficile de leur en vouloir. Rien que l'air apeuré que prenaient les goûteuses avant d'avaler la moindre bouchée coupait l'appétit au jeune officier. Une nouvelle fois, le rituel lui parut interminable.

Il traînait pourtant moins que d'ordinaire. D'habitude, les goûteuses se lançaient des coups d'œil incertains sans oser être la première à se jeter à l'eau. Cette fois, l'une des jeunes filles assignées à cette tâche ne se faisait pas prier. La petite dame de compagnie qui accompagnait dame Gyokuyo prit la première gorgée de vin sans un regard pour ses collègues. Elle l'avalait avec lenteur, avant de se rincer la bouche d'un air serein.

Son visage lui sembla familier, mais Lihaku eut besoin d'un certain temps avant de la reconnaître. C'était l'une des jeunes filles à qui il avait offert une épingle à cheveux. Quoique propre sur elle et bien arrangée, elle ne possédait pas le genre de beauté qui attire les regards. Sans doute était-elle un peu perdue dans la mer des femmes magnifiques qui peuplaient le *hougong*. Malgré tout, son œil affûté avait l'air capable d'imposer sa volonté à quiconque.

La goûteuse lui sembla dans un premier temps très détachée. Mais à peine s'était-il fait cette réflexion qu'elle se fendit d'un grand sourire qui disparut presque aussitôt, remplacé par une moue contrariée. Puis elle revint à sa quête de poison avec une nonchalance non dissimulée. Très étrange, vraiment. Au moins deviner sa prochaine mimique était-il un bon moyen de tuer le temps.

On lui servit la soupe. Elle en huma une cuillerée avant d'en déposer quelques gouttes sur sa langue. Aussitôt ses yeux s'écarrillèrent. Une expression ravie se dessina sur son visage. Ses joues s'empourprèrent, ses yeux s'embruèrent. Bientôt, dans la fente de ses lèvres apparurent une série de dents éclatantes et une pulpeuse langue rouge, un brin séductrice.

Voilà ce qui rendait les femmes si effrayantes. La jeune fille léchait les gouttes qui s'attardaient sur sa bouche avec le sourire enchanté d'une

courtisane accomplie. La soupe devait verser dans l'excellence pour transformer une dame de compagnie ordinaire en un tableau si envoûtant. Le secret résidait-il dans ses ingrédients ou dans l'incalculable talent des chefs qui l'avaient concoctée ?

Lihaku en eut l'eau à la bouche. Puis, à la surprise générale, la goûteuse tira un mouchoir de l'une de ses poches, le porta à ses lèvres et y cracha ce qu'elle venait de goûter.

— Cette soupe est empoisonnée, déclara-t-elle avec l'impassibilité retrouvée d'un bureaucrate récitant un énième rapport.

Elle disparut derrière le rideau. Quant au banquet, il s'acheva dans le plus grand chaos.

Chapitre 19

Après les festivités

— Quelle goûteuse zélée tu fais !

Assise, le regard perdu dans le vague, Mao Mao venait de se rincer la bouche à la fontaine quand Jinshi survint à brûle-pourpoint. N'y avait-il donc aucune tâche dont il était censé s'occuper ? Et comment diable l'avait-il trouvée, si loin du banquet ?

Après avoir détecté le poison dans la soupe servie juste après le poisson cru, elle l'avait recraché, puis s'était retirée des festivités.

J'imagine que la plupart des dames de compagnie auraient été réprimandées si elles avaient agi comme je l'ai fait.

Certes, il aurait été plus malin de jouer la discrétion, mais difficile de faire autrement : elle n'avait pas goûté de poison depuis si longtemps – sans compter que le breuvage était vraiment délicieux ! – qu'elle avait failli tout avaler. Sauf que si les goûteuses ingurgitaient tout ce qu'elles mettaient dans leur bouche, elles ne garderaient pas leur travail longtemps. Pour Mao Mao, quitter son poste avant de céder à la tentation avait été une question de survie.

— Ah, Jinshi, vous allez bien ?

Elle affichait, comme toujours, une expression neutre, mais elle sentit que ses joues chauffaient plus que d'habitude. Peut-être était-ce le poison qui n'était pas tout à fait parti de son corps. Pourvu que l'intendant du *hougong* n'aille pas s'imaginer qu'elle lui souriait !

— Il me semble plutôt que c'est à moi de te poser la question...

Le bel eunuque la saisit par un bras, le visage empreint de colère.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Je t’emmène voir le médecin, évidemment. Tu ne comptais tout de même pas avaler du poison puis t’éclipser comme ça ?

Mao Mao respirait pourtant la santé. La toxine n’était dangereuse que si on l’absorbait. *Que me serait-il arrivé, si je n’avais pas recraché la soupe ?* se demanda-t-elle, curieuse. Sa langue aurait sans doute commencé à picoter.

Réflexion faite, elle aurait dû tester sa chance. Peut-être était-il encore temps d’aller goûter ce qu’il restait du breuvage. Elle s’enquit auprès de Jinshi si cela était envisageable.

— Tu es idiote, ma parole ?

— Disons plutôt que je cherche toujours à progresser, répliqua la goûteuse.

Elle aurait cependant été la première à reconnaître que tout le monde ne partageait pas sa philosophie de l’apprentissage. Quoi qu’il en soit, et bien qu’il eût changé d’épingle à cheveux et qu’il portât la même tenue élégante que lors de sa visite à dame Gyokuyo au belvédère, Jinshi avait moins de prestance qu’à l’accoutumée. Son col n’était-il pas légèrement défait ? Mais si ! Cette crapule avait sans nul doute prétexté avoir froid pour jouer les intrigants. À cet instant précis, le miel dans sa voix et le charme dans son sourire avaient bel et bien disparu.

Peut-il allumer et éteindre son éclat à volonté ? se demanda Mao Mao.

Il pouvait aussi simplement se sentir fatigué de sa journée. Était-ce parce qu’il avait passé son temps à converser avec dames de compagnie, fonctionnaires, militaires ou eunuques – ou à être accaparé par eux – qu’il avait manqué le banquet ?

Oui, la raison se trouve sûrement là, se dit la jeune fille. *Décidément, c’est un homme bien occupé. Je ne prendrais sa place pour rien au monde.*

L’apothicaire avait toujours soupçonné Jinshi d’être moins âgé qu’il ne le prétendait. Dans les circonstances présentes, l’impression était particulièrement frappante. Elle se promit de demander à Gaoshun de s’assurer qu’à l’avenir, l’intendant ne lui rende plus visite qu’après s’être épuisé à des activités indécentes.

— Tu avais l’air si fringante avant de disparaître que l’un des convives ne t’a pas prise au sérieux et a bu la soupe, annonça le bel eunuque.

— Mais qui a pu faire quelque chose d’aussi stupide ?

Les poisons se présentaient sous de nombreux aspects. Il en était qui ne commençaient à faire effet qu'un certain temps après leur ingestion.

— Un des ministres. Il est paralysé. C'est la panique, là-bas.

L'avenir du pays serait-il en péril ?

— Si j'avais su... il aurait fallu lui donner ceci.

Mao Mao sortit une petite bourse en tissu, qu'elle avait attachée autour de son cou et cachée sous le rembourrage de sa poitrine. Elle contenait un vomitif qu'elle avait préparé la veille.

— C'est du costaud. Il vous ferait recracher le contenu de votre estomac.

— Ça ne m'a pas l'air moins dangereux que du poison, ironisa Jinshi. Nous avons un médecin à disposition, laissons-le s'en occuper.

Une pensée vint à la jeune apothicaire, qui s'arrêta d'un seul coup.

— Qu'y a-t-il ? l'interrogea l'intendant du *hougong*.

— J'ai un service à vous demander. Il y a quelqu'un avec qui j'aimerais m'entretenir, si c'est possible.

Un mystère planait, que Mao Mao souhaitait désespérément éclaircir. Or seul un individu bien précis pouvait l'y aider. L'eunuque la regarda d'un œil perplexe.

— Qui donc ?

— Dame Lishu. Pourriez-vous la faire appeler ?

À son arrivée, la jeune fille convoquée gratifia Jinshi d'un sourire radieux. Mao Mao, elle, n'eut droit qu'à une œillade méprisante qui sous-entendait clairement : « C'est qui, celle-là ? » En dépit de ses quatorze ans, son allure et son comportement étaient ceux d'une des favorites de l'empereur. L'apothicaire ne put s'empêcher de remarquer qu'elle ne cessait de se frotter le haut de la main droite.

Ils tentèrent une visite commune chez le médecin, mais son cabinet était plein à craquer de fonctionnaires un peu trop zélés persuadés que leur présence au chevet du ministre paralysé était essentielle. Les trois compères se rabattirent donc sur un bureau inutilisé par l'administration, ce qui donna à Mao Mao l'occasion d'admirer le contraste entre l'architecture des bâtiments de la cour intérieure et celle du palais – qu'on appelait la cour extérieure. La pièce était vaste et sa décoration plus qu'épurée.

Dame Lishu arborait une moue contrariée. À la demande de la jeune apothicaire, Gaoshun fit sortir la bruyante suite de la vertueuse concubine. Seule l'une de ses dames de compagnie fut autorisée à rester auprès d'elle.

La goûteuse de dame Gyokuyo prit une antitoxine pour se rassurer. Sa santé n'était pas en danger, mais deux précautions valaient mieux qu'une. D'autant qu'elle était curieuse de découvrir l'efficacité des remèdes préparés par le médecin impérial. En l'occurrence, pour ce qui était de soulager l'estomac, le test fut concluant. Il s'agissait d'un vomitif extraordinaire ! Comparé au charlatan à moustache de loche du *hougong*, son collègue du palais semblait très compétent. En voyant le large sourire que Mao Mao arborait tout en se vidant, Jinshi prit un air éberlué. Elle trouva cependant son regard déplacé. Fixer une jeune fille en train de vomir ne se faisait pas !

Après avoir bu un peu d'eau pour se rafraîchir, l'apothicaire se fendit d'une révérence envers dame Lishu, qui l'observait d'un œil méfiant, avant de s'approcher de la concubine.

— Si je puis me permettre...

Sans lui laisser le temps de réagir, Mao Mao lui saisit le poignet puis releva sa manche. Des plaques rouges étaient apparues sur la peau pâle du bras de la favorite d'ordinaire si parfaite.

— J'en étais sûre. Vous êtes allergique au poisson.

Dame Lishu fuyait son regard. Les bras croisés, le sublime eunuque avait recouvré sa prestance, à défaut de son sourire.



— Qu’entends-tu par là ? demanda-t-il à Mao Mao.

— Certaines personnes ne tolèrent pas certains aliments, ils y sont allergiques. Je ne pense pas qu’au poisson. Parfois ce sont les œufs, le blé ou les produits laitiers. Pour ma part, il m’est impossible de consommer des nouilles de sarrasin.

Jinshi et Gaoshun écarquillèrent les yeux. Elle qui avalait du poison sans sourciller aurait peur d’un peu de farine de blé noir ?

Fichez-moi la paix, les supplia-t-elle en silence.

La jeune fille avait bien tenté d’habituer son corps à cette céréale, mais rien n’y faisait : à chaque fois qu’elle en avalait, ses bronches se contractaient et menaçaient de l’étouffer. Puis, une fois la digestion enclenchée, sa peau se couvrait de rougeurs. En outre, ces effets indésirables mettaient du temps à disparaître. Difficile, dans ces circonstances, de déterminer quelle quantité de sarrasin elle pouvait ingérer sans risquer sa vie, bien qu’elle n’ait pas abandonné l’idée de poursuivre ses expériences, histoire d’en avoir le cœur net. Elle attendrait cependant d’avoir quitté la cour intérieure pour s’y remettre. Il était inconcevable de se tourner vers le médocastre plus que douteux du *hougong* si les choses venaient à mal tourner !

— Comment l’as-tu su ? s’étonna dame Lishu.

— Laissez-moi d’abord vous poser une question. Comment va votre estomac ? Vous ne semblez pas souffrir de nausée ni de crampes.

Mao Mao proposa de lui concocter un laxatif, mais la plus jeune des favorites de l’empereur refusa, gênée d’évoquer un sujet aussi répugnant devant Jinshi, la coqueluche de la cour.

Tant pis pour elle, songea l’apothicaire.

— Dans ce cas, asseyez-vous, je vous prie.

Gaoshun, plus prévenant qu’il n’en avait l’air, apporta une chaise à la vertueuse concubine.

— Votre plat a été échangé avec celui de dame Gyokuyo, expliqua Mao Mao. Elle n’est pas difficile et mange plus ou moins la même chose que Sa Majesté, mais l’assiette qui vous était destinée ne devait pas contenir de carpe noire, n’est-ce pas ?

La concubine hocha la tête. Derrière elle, sa dame de compagnie semblait stupéfaite.

— Les petits chanceux qui n'ont pas de restrictions alimentaires ignorent parfois qu'il ne s'agit pas seulement d'une question de préférence, poursuit la jeune goûteuse. Dans votre cas, les conséquences de votre allergie se sont limitées à un peu d'urticaire, mais il peut arriver qu'avaler le mauvais ingrédient crée des difficultés respiratoires ou des problèmes cardiaques. Quiconque vous donnerait en toute connaissance de cause des aliments que vous n'êtes pas censée manger ne ferait rien de moins que vous empoisonner.

L'assemblée accueillit ce dernier mot avec gravité. L'apothicaire poursuit ses explications, qu'elle adressa cette fois tant à la concubine qu'à sa suivante.

— Je comprends qu'il peut être difficile de refuser un plat lors d'un banquet. Mais, de grâce, comprenez le grand danger auquel vous vous êtes exposée. (Elle se tourna vers Jinshi.) Il faudra veiller à ce que son cuisinier personnel soit mis au courant de ses allergies.

Ses interlocutrices ne semblaient toujours pas comprendre. Mao Mao renouvela donc ses explications avec force détails à la dame de compagnie en insistant bien sur le risque mortel pour sa maîtresse d'ingérer à nouveau ce type d'aliments. Elle lui remit aussi des instructions qu'elle avait rédigées sur la marche à suivre en cas de nouvelle réaction allergique. Nerveuse, la suivante se saisit de la plaquette de bois.

Quel frisson, de menacer quelqu'un !

La dame de compagnie qui se tenait aux côtés de dame Lishu et dont Mao Mao avait spécifiquement requis la présence n'était pas une simple suivante, il s'agissait de la goûteuse attitrée de la vertueuse concubine. La même qui avait ri pendant le banquet.

À peine la plus jeune des favorites de l'empereur eut-elle franchi la porte que déjà l'apothicaire sentit l'atmosphère s'alourdir dans son dos. Une main se posa sur son épaule. Elle tourna la tête pour jeter à l'importun – Jinshi, encore et toujours – le regard qu'elle réservait d'ordinaire aux lombrics.

— Je sais que mon rang est bien inférieur au vôtre, mais ça vous dérangerait de ne pas me toucher ?

Autrement dit : « Bas les pattes ! »

— C'est bien la première fois qu'on me dit ça.

— Sans doute a-t-on trop de considération pour votre personne.

La jeune fille s'éloigna de l'intendant en poussant un soupir, comme si elle avait la poitrine comprimée. Elle jeta un regard suppliant à Gaoshun, mais l'homme restait loyal à son maître : « S'il vous plaît, ne faites pas d'histoires », semblait-il lui dire.

— Je dois retourner auprès de dame Gyokuyo, préféra-t-elle annoncer pour calmer le jeu.

— Dis-moi d'abord pourquoi tu as fait venir la goûteuse de dame Lishu, lui intima le fonctionnaire impérial.

Droit au but. Voilà pourquoi Mao Mao avait tant de mal à lui tenir tête. Elle ne sourcilla pas.

— Que voulez-vous dire ?

— Penses-tu que les plats ont été échangés par erreur ?

— Vraiment, je l'ignore.

Elle était décidée à jouer les idiotes jusqu'au bout.

— Réponds au moins à ceci : la vertueuse concubine a-t-elle été prise pour cible ?

— S'il n'y avait du poison que dans un seul des bols...

Alors c'était sans doute que l'empoisonnement était délibéré.

Mao Mao prit ensuite congé, abandonnant Jinshi à ses réflexions. Une fois à l'extérieur, hors d'atteinte, elle s'appuya contre un mur pour lâcher un long soupir de soulagement.

Chapitre 20

Empreintes

À son retour au pavillon de Jade, Mao Mao fut traitée aux petits oignons. Après lui avoir remis un change de vêtements propres, on l'envoya dormir non pas sur la paille de son réduit encombré, mais dans une chambre bien plus grande, avec un lit aux draps de soie – ce qui lui donna l'impression de passer d'un marécage à une couche au milieu des nuages.

— Tout va bien, avait-elle protesté. J'ai pris une antitoxine.

Elle ne précisa pas qu'il s'agissait d'un simple vomitif. Infa ne voulait de toute manière rien entendre.

— Ne dis pas de sottises, répliqua sa camarade en lui tapotant le front d'un linge humide pour la rafraîchir. Tu devrais voir l'état du ministre qui a mangé la soupe. Purgé ou pas, le poison t'aura forcément laissé des séquelles.

Quel crétin, ce ministre ! Elle aurait bien aimé savoir si le premier remède qu'on lui avait administré avait suffi à débarrasser l'inconscient de l'intégralité du poison, mais on lui ordonna de rester au lit. Résignée à devoir laisser sa curiosité insatisfaite, elle ferma les yeux.

La journée avait été rude.

Elle avait sous-estimé sa fatigue. À son réveil, il était presque midi – soit une heure bien trop tardive pour une dame de compagnie. Elle sauta aussitôt du lit, se changea puis alla trouver Honnian.

Mais d'abord...

Elle fit un crochet par sa minuscule chambre pour récupérer son maquillage. Non pas la poudre blanche qui avait causé tant de malheur, mais la

teinture qui lui servait à dessiner ses taches de rousseur. À l'aide d'une plaque de bronze poli en guise de miroir, elle appliqua du bout du doigt plusieurs petits points dans l'espace entre ses tatouages, en insistant particulièrement sur le haut de son nez.

Elle n'avait pas l'intention de sortir sans maquillage – non, on ne l'y reprendrait pas ! Et puis, on lui poserait trop de questions. Elle n'aimait pas non plus l'idée de devoir prétendre avoir caché ses taches de rousseur sous du fond de teint. Certains ne manqueraient pas de lui faire des remarques dans l'espoir de la voir rougir comme une pivoine.

L'estomac dans les talons, elle avala un gâteau de lune qui lui restait de la veille avant de rejoindre les autres dames de compagnie. Elle ferait sa toilette plus tard, tant pis.

Installée à côté de dame Gyokuyo, Honnian surveillait la petite princesse. Elle empêchait constamment Linli de s'échapper de son tapis ou maintenait en place les chaises sur lesquelles la bambine s'appuyait pour se hisser sur ses courtes jambes. Cette enfant était décidément bien agile, voire précoce, pour son âge.

— Je vous prie de m'excuser pour mon retard, annonça Mao Mao en s'inclinant devant sa maîtresse.

— Ton retard ? s'étonna la concubine en lui effleurant affectueusement la joue d'un air préoccupé. Mais non, voyons. Tu aurais dû rester au lit aujourd'hui.

— Ce n'est pas nécessaire. Je suis à votre disposition si vous avez besoin de moi.

Elle n'ignorait pas, cependant, qu'on lui attribuait rarement des tâches importantes. Sans doute sa maîtresse la laisserait-elle tranquille pour la journée.

— Tes taches de rousseur... dit dame Gyokuyo.

Elle venait de souligner le seul détail que Mao Mao aurait voulu garder sous silence.

— Je préfère ne pas les effacer si cela ne vous dérange pas.

— Je comprends.

La jeune apothicaire en fut décontenancée. Elle s'était attendue à devoir davantage plaider sa cause.

— Tout le monde voulait absolument savoir qui tu étais, raconta la concubine. J'ai été assaillie de questions.

— Je vous présente toutes mes excuses.

Qu'une goûteuse sans réputation annonce avoir décelé du poison dans une soupe puis quitte le banquet sans en avoir reçu l'autorisation avait dû faire jaser. Pourtant, il semblerait qu'elle ne serait pas punie pour son impertinence.

— Ces taches de rousseur t'éviteront d'être reconnue au premier coup d'œil, reprit sa maîtresse, un sourire aux lèvres. C'est sans doute pour le mieux.

Mao Mao pensait s'être montrée subtile, mais la concubine l'avait percée à jour sans la moindre difficulté.

— Au fait, Gaoshun est passé ce matin, il te cherchait. Comme il avait l'air de s'ennuyer à t'attendre, je l'ai envoyé désherber le jardin.

Du jardinage ? Dame Gyokuyo était certes la favorite de l'empereur, mais l'assistant de Jinshi n'était pas un vulgaire domestique. S'était-il porté volontaire ? En plus d'avoir bon caractère, le fonctionnaire impérial occupait apparemment un rang élevé. Il n'y avait donc pas lieu de s'étonner de son succès auprès des suivantes, et notamment d'Honnian, qui rayonnait en sa présence. Quoique très belle, l'aînée de leur groupe – elle avait atteint la trentaine – avait tendance à intimider les hommes par son trop grand savoir-faire.

— Pouvons-nous nous installer dans le salon ? demanda Mao Mao.

— Bien sûr. Je vais faire appeler Gaoshun, approuva la sage concubine.

Elle prit la jeune princesse des bras de sa première dame de compagnie qui partit chercher l'eunuque. Mao Mao s'apprêtait à lui emboîter le pas quand sa maîtresse l'arrêta d'un geste pour lui indiquer de prendre la direction du salon.

À son arrivée, Gaoshun annonça :

— Jinshi m'a confié ceci pour toi.

Puis il plaça sur la table un objet enroulé dans du tissu. Il s'agissait d'un bol en argent rempli de soupe – celle que Mao Mao avait goûtée la veille, destinée à la base à dame Lishu et servie à dame Gyokuyo. Un jour plus tôt, l'intendant du *hougong* avait refusé que l'apothicaire l'examine. De toute évidence, il avait changé d'avis, bien qu'il faille moins y voir une politesse qu'une incitation à enquêter.

— Surtout, pas d'imprudence, la prévint le fonctionnaire visiblement inquiet qu'elle ne soit tentée d'y goûter.

— Promis ! le rassura-t-elle.

Mais elle s'en abstenait uniquement parce que l'argent favorisait la décomposition. Or les aliments oxydés n'avaient jamais bon goût.

Clairement dubitatif, Gaoshun observa la jeune fille avec méfiance avant de se rendre compte qu'elle n'examinait pas le breuvage, mais le récipient... qu'elle prenait d'ailleurs garde de ne pas toucher.

— Tu vois quelque chose ? demanda-t-il.

— Avez-vous manipulé ce bol à mains nues ?

— Non. J'ai seulement prélevé une cuillerée de son contenu pour m'assurer qu'il était bien empoisonné. Ensuite, je l'ai enrobé dans un tissu pour ne pas prendre le risque d'en renverser.

— Très bien, déclara Mao Mao. Attendez ici un instant.

Elle se rendit dans les cuisines et en fouilla les étagères en quête d'un ingrédient précis, avant de retourner dans la grande chambre où elle avait passé la nuit. Là, elle plongea la main à l'intérieur du matelas, non sans en avoir préalablement défait les coutures. Puis elle revint au salon les bras chargés de farine et de rembourrage.

Elle forma une boule avec le coton, qu'elle saupoudra de farine avant d'en tamponner délicatement le bol. Gaoshun, qui l'observait avec curiosité, vit apparaître des marques blanches à la surface du bol.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des traces de doigts.

Les doigts laissaient facilement des empreintes sur le métal, et notamment sur l'argent. Quand elle était plus jeune, Mao Mao avait vu son père appliquer une couche de teinture humide sur les objets fragiles ou précieux qu'elle n'avait pas le droit de toucher. Ce souvenir lointain lui avait donné l'idée d'utiliser la farine, mais elle ne s'attendait pas à ce que le procédé soit aussi efficace. Si la poudre avait été plus fine, les empreintes auraient été encore plus détaillées.

— Les bols en argent sont toujours lavés et séchés avant le service, expliqua-t-elle. Après tout, personne ne souhaite manger dans de la vaisselle sale.

Même si elles restaient imprécises, les traces de doigts de taille et de forme variées montraient que l'ustensile était passé entre plusieurs mains.

— Visiblement, quelqu'un a... commença-t-elle avant de s'interrompre.

— Quelqu'un a quoi ? l'interrogea Gaoshun.

— Non, rien.

Il était cependant vain de chercher à lui cacher quoi que ce soit. Elle poussa un soupir avant de désigner les différentes empreintes que la farine avait révélées, en prenant soin de ne pas toucher la surface du métal.

— On voit les traces de quatre mains différentes. Le domestique qui a essuyé le bol a vraisemblablement effacé ses propres empreintes, il doit donc s'agir du cuisinier qui a servi la soupe, de la servante qui l'a apportée sur la table, de la goûteuse de la vertueuse concubine et... d'un inconnu.

— Pourquoi la goûteuse aurait-elle touché le bol ?

Mao Mao préférerait ne pas s'appesantir sur le sujet, mais le taciturne eunuque la fixait de son regard perçant.

— Je la soupçonne d'avoir délibérément échangé les bols de sa maîtresse et de dame Gyokuyo.

Et ce, alors qu'elle savait parfaitement que la plus jeune des favorites de l'empereur était allergique à certains aliments, soit par pure malveillance.

— C'est une forme de harcèlement, résuma-t-elle, la mine sombre.

— Du harcèlement...

L'incrédulité de l'eunuque était compréhensible. Il était impensable – sinon impossible ! – qu'une dame de compagnie se comporte de la sorte avec sa maîtresse.

— Vous n'êtes pas convaincu par ma théorie, devina-t-elle.

Elle ne comptait pas insister. Après tout, elle ne disposait d'aucune preuve pour lui servir d'argument. Il lui faudrait pourtant bien donner une opinion sincère pour expliquer la présence des traces de doigts de la goûteuse, plutôt que de chercher à noyer le poisson.

— Bon, très bien, je t'écoute, lança Gaoshun, les bras croisés.

— Vous devez comprendre qu'il ne s'agit que d'une théorie.

— Raconte-moi tout.

Mao Mao partit donc dans des explications. Dame Lishu était encore très jeune quand le précédent empereur l'avait prise pour concubine. À la mort du souverain, peu de temps après, elle avait dû s'isoler dans un couvent. On apprenait aux femmes, et surtout à celles bien nées, à se livrer corps et âme à

leur mari. Même si les enjeux politiques étaient compréhensibles, l'union de la jeune favorite avec l'homme qui avait été son gendre avait dû être très mal vue par certains.

— Avez-vous remarqué la tenue de la vertueuse concubine lors de la réception ? demanda Mao Mao.

Elle portait une robe d'un rose-pêche très soutenu assez peu approprié à une personne de son rang. Ses dames de compagnie étaient quant à elles vêtues de blanc.

Le silence de Gaoshun était parlant : dame Lishu ne jouissait pas d'une bonne réputation auprès des eunuques.

— N'avez-vous pas trouvé ce choix vestimentaire... maladroit ? En temps normal, ses suivantes auraient dû lui suggérer une autre couleur pour lui éviter de commettre ce genre de faux pas, ou du moins s'arranger pour porter des tenues en harmonie avec la sienne. À croire qu'elles ont tout fait pour l'embarrasser.

Le rôle d'une dame de compagnie était de mettre sa maîtresse en valeur. Honnian le leur répétait inlassablement et Infa l'avait réaffirmé lors du banquet : c'était uniquement dans ce but que les suivantes revêtaient des couleurs plus ternes. Les jeunes femmes au service de dame Lishu n'avaient pas obéi à cette règle implicite.

Voilà pourquoi les suivantes de la douce concubine les avaient réprimandées : leur comportement était tout simplement inacceptable.

Sans doute ces écervelées avaient-elles profité de la naïveté de leur maîtresse pour la convaincre, à force de cajoleries, de porter cette robe rose-pêche. Les concubines de la cour intérieure vivaient encerclées d'ennemies. Elles ne pouvaient se fier qu'à leur entourage. Or les suivantes de dame Lishu avaient abusé de cette confiance pour l'humilier.

— D'après toi, elles auraient aussi échangé les plats dans l'unique but de lui nuire ?

— Oui... L'ironie, c'est qu'en se comportant ainsi, elles lui ont sauvé la vie.

Il existait des poisons de toutes sortes, notamment des produits qui malgré leur puissance agissaient avec un effet différé. Sans l'inversion des bols, la goûteuse de dame Lishu n'aurait pas été affectée d'emblée. Sa maîtresse aurait donc vraisemblablement bu la soupe.

Mais assez de suppositions. Mao Mao désigna à nouveau le bord du bol.

— Ces empreintes-ci appartiennent sans doute au coupable qui a versé le poison. Qui qu'il soit, il a dû tenir le bol par le bord.

Honnian lui avait enseigné qu'il ne fallait jamais toucher le haut d'un récipient rempli de nourriture. Il n'aurait pas fallu qu'une servante souille une surface susceptible d'accueillir de nobles lèvres.

— Ce n'est que mon avis personnel, conclut Mao Mao.

— J'ai une question, dit Gaoshun après s'être longuement frotté le menton, sans quitter le bol des yeux.

Elle le lui rendit, enveloppé de tissu.

— Je vous écoute.

— Pourquoi avoir ainsi protégé la goûteuse de dame Lishu ?

Mao Mao se crispa, mais la question de l'employé impérial semblait avant tout motivée par la curiosité.

— Comparée à celle d'une concubine, la vie d'une dame de compagnie ne vaut pas grand-chose.

Alors celle d'une goûteuse...

— Je vois. Je veillerai à faire comprendre à Jinshi la complexité de la situation.

— Je vous remercie.

Mao Mao attendit poliment le départ du fonctionnaire avant de s'affaïsser dans un fauteuil. Il lui faudrait remercier la goûteuse de la vertueuse concubine d'avoir interverti les bols. Sans son initiative, la jeune apothicaire n'aurait jamais eu l'occasion de goûter ce poison.



— Voici où en est l'enquête, conclut Gaoshun.

Il venait de finir son rapport. Jinshi, trop occupé pour se rendre lui-même au pavillon de Jade, médita sur ces nouvelles en se passant une main dans les cheveux. Les deux fonctionnaires se trouvaient seuls dans un grand bureau destiné à l'administration. L'intendant du *hougong* était assis à une large table couverte de paperasse.

— Je ne crois pas pouvoir être un jour lassé par tes talents d'orateur, félicitait-il son assistant.

— Vraiment ? s'étonna ce dernier.

— Il n'en reste pas moins que le coupable appartient certainement à la cour intérieure.

— Tout semble l'indiquer, en effet.

Jinshi souffrait de migraine. Il aurait tout donné pour pouvoir s'arrêter de penser ! Accablé par une liste interminable de problèmes à gérer, il n'avait même pas eu le temps de dormir la nuit précédente, ni même de se changer. Gaoshun, naturellement, s'était rendu compte que son supérieur avait les nerfs à fleur de peau.

— Si je peux me permettre, vous n'avez pas l'air dans votre assiette.

De fait, le sourire habituel de Jinshi avait laissé place à une expression maussade qui correspondait davantage à son jeune âge.

— Et alors ? répliqua le sublime eunuque. Il n'y a personne.

— Il y a moi.

— Toi ou personne, c'est pareil.

— Bien sûr que non.

L'intendant du *hougong* avait espéré dérider son assistant, mais ce dernier manquait visiblement d'humour. Quelle plaie d'être surveillé ainsi depuis l'enfance !

— Vous portez encore votre épingle à cheveux.

— Ah, mince... (Il l'avait complètement oubliée.) Elle était bien piquée dans mon chignon. Je doute qu'on l'ait remarquée.

Il passa sa main dans ses cheveux pour en ôter l'accessoire qui concourait au statut de véritable œuvre d'art. Le haut de l'épingle était taillé en forme de qilin, un animal légendaire mi-cerf mi-cheval qui avait la réputation de régner sur les autres animaux sacrés. Seuls les individus de très haut rang avaient le privilège d'en arborer l'image.

Il tendit le bijou à son assistant d'un geste nonchalant.

— Tiens, range-la en sécurité quelque part.

— Faites attention. Il s'agit d'un objet extrêmement précieux.

— Je le sais, voyons.

— On dirait bien que non.

La pique eut l'avantage de clore le débat. Gaoshun quitta la pièce. Depuis seize ans qu'il servait sous les ordres de Jinshi, il lui fallait faire le constat que le

jeune homme se laissait toujours autant aller à ses caprices – comme lorsqu’il s’était étalé de tout son long en travers de la table, au prétexte qu’il était fatigué.

L’intendant du *hougong*, de son côté, n’était pas au bout de ses peines.

— Allez, au travail.

Il s’étira, avant de se saisir de son pinceau. Plus vite il en aurait terminé, plus vite il pourrait se ménager un peu de temps libre.

Chapitre 21

Lihaku

La tentative d'empoisonnement provoqua bien plus de remous au sein de la cour intérieure que Mao Mao ne l'avait anticipé. Shaolan n'avait que ce sujet à la bouche.

Elle ne me croirait pas si je lui disais que j'ai été au cœur de l'action.

L'apothicaire avait rejoint sa camarade à l'arrière du lavoir, là où toutes les servantes aimaient se retrouver pour échanger les derniers potins. Les deux jeunes filles s'étaient installées sur des caisses en bois pour déguster des brochettes de baies d'aubépine. Shaolan en raffolait. Elle les dévorait avec un appétit qui lui redonnait les couleurs de l'enfance, que ses jambes battant dans le vide soulignaient un peu plus.

Elle avait été vendue au *hougong* au même titre que Mao Mao, mais au moins semblait-elle s'y plaire. Toujours affable et de bonne humeur, on aurait pu croire qu'être assurée de manger tous les jours compensait la détresse d'avoir été vendue par ses parents fermiers.

— C'est une des dames de compagnie du pavillon dans lequel tu travailles qui a goûté le poison, pas vrai ? demanda-t-elle.

— C'est ça, confirma Mao Mao.

Il ne s'agissait pas d'un mensonge à proprement parler.

— Je ne sais pas grand-chose de ce qui lui est arrivé. Elle va bien ?

Qu'entendait-elle donc par là, précisément ? Dans le doute, Mao Mao trouva plus avisé de la conforter dans ses pensées.

— Oui, je crois que ça va.

Mal à l'aise, elle éluda les questions jusqu'à ce que Shaolan finisse par renoncer, dépitée. L'apothicaire contempla sa brochette où seule une baie restait encore accrochée. Elle lui rappela une épingle à cheveux ornée d'un petit corail.

— Bon, mais est-ce qu'on t'a offert des bijoux, au moins, pendant la réception ? insista la jeune domestique.

— Si on veut.

Quatre, si elle comptait le cadeau du jeune officier qui en distribuait à tout le monde et le collier que lui avait remis dame Gyokuyo. Son amie afficha un sourire insouciant.

— C'est super ! Tu vas pouvoir sortir de la cour intérieure, alors.

— Quoi ? demanda Mao Mao, soudain intéressée. De quoi est-ce que tu parles ?

— Comment ça, de quoi je parle ? Ne me dis pas que tu ne vas pas en profiter !

Infra lui avait fait la même remarque sur la signification cachée de ces cadeaux. La tête entre les mains, l'apothicaire regretta aussitôt de ne pas avoir prêté plus attention aux paroles de la dame de compagnie.

— Eh bien, qu'est-ce qui t'arrive ? s'inquiéta Shaolan.

— Dis... Comment ça marche, concrètement ?

La domestique semblait ravie d'avoir éveillé l'intérêt de son amie. Elle bomba le torse avec fierté.

— Ne t'en fais pas, je vais tout t'expliquer.

Elle lui raconta donc tout ce qu'elle savait sur la signification des épingles à cheveux.



Sur le terrain d'entraînement, l'air chauffé par les corps en mouvement répandait une odeur de sueur. Lihaku essuya sa peau moite avant de lancer son épée fêlée à l'un de ses subordonnés.

Il venait d'achever sa série d'exercices quand un soldat maigrichon était venu lui remettre une plaquette de bois manuscrite, accompagnée d'une épingle à cheveux ornée d'un corail rose. Visiblement, l'une des nombreuses jeunes filles à qui il avait distribué cet accessoire n'avait pas compris que son

offrande était purement symbolique. Il n'avait plus qu'à espérer qu'elle ne se berçait pas d'illusions à son sujet, au risque de le placer dans une position délicate. Au demeurant, il ne souhaitait pas non plus l'humilier, sans compter que si elle était jolie, il serait dommage de ne pas la rencontrer. L'esprit déjà occupé à trouver la meilleure manière de décevoir cette jeune naïve en douceur, Lihaku lut le message inscrit sur la plaquette :

Pavillon de Jade
Mao Mao

Il n'avait offert d'épingle qu'à l'une des dames de compagnie du pavillon de Jade : la suivante au regard d'acier. Le jeune officier se frotta le menton, songeur, avant de partir se changer.

Tous les hommes avaient interdiction de pénétrer dans le *hougong*. Cette règle s'appliquait donc à Lihaku, qui n'avait aucune intention de prendre les mesures nécessaires pour être un jour admis à la cour intérieure.

En revanche, lorsque étaient réunies des circonstances bien particulières, les femmes qui y vivaient recevaient parfois l'autorisation d'en sortir – par exemple en utilisant l'une de ces épingles à cheveux. Debout à proximité de l'entrée centrale, Lihaku attendait la fameuse Mao Mao dans un corps de garde étroit encombré de deux chaises et deux bureaux. Leurs utilisateurs habituels, deux eunuques, montaient la garde devant le portail.

Enfin, une jeune fille finit par sortir de la cour intérieure. Petite, le nez couvert de taches de rousseur, son aspect plus que quelconque détonnait en ce lieu peuplé de femmes ravissantes.

— Qui es-tu donc ? demanda Lihaku, mécontent.

— Vous n'êtes pas le premier à ne pas me reconnaître.

Elle cacha son nez derrière sa main. Aussitôt, le jour se fit dans son esprit : c'était bien la suivante du palais de Jade qu'il avait croisée à la réception.

— On t'a déjà dit que tu étais douée pour te maquiller ?

— Plusieurs fois, répondit-elle sans se vexer.

Le soldat avait beau comprendre qu'il faisait face à la goûteuse de dame Gyokuyo, il n'arrivait pas à reconnaître en cette jeune fille quelconque la

séduisante dame de compagnie qu'il avait aperçue au banquet. Il en était quelque peu dérouté.

— Bon, je peux savoir pourquoi tu m'as fait appeler ?

Le jeune homme croisa les bras – puis les jambes, pour faire bonne mesure –, mais cet étalage de muscles ne sembla pas vraiment intimider Mao Mao.

— J'aimerais retourner auprès de ma famille, déclara-t-elle d'une voix plate.

— Et tu penses que je vais t'y aider ? demanda Lihaku en se grattant la tête.

— Oui... J'ai entendu dire que vous pouviez m'aider à m'absenter quelque temps du *hougong*.

En voilà une qui ne doutait de rien. Comprenait-elle seulement la véritable utilité des épingles à cheveux ? Cette jeune arrogante ne cherchait pas à lui faire des avances, mais à se servir de sa position pour rentrer chez elle. Elle était soit hardie, soit inconsciente.

Le menton posé sur les mains, l'officier eut un sourire moqueur. Au risque de paraître grossier, il allait la remettre à sa place.

— Quoi, tu t'attends à ce que j'accepte comme ça, pour la beauté du geste ?

Lihaku avait la réputation d'être un homme généreux et soucieux du respect des convenances, mais quand il dardait son regard noir sur ses subalternes paresseux, ces derniers se sentaient soudain dans leurs petits souliers. Même ceux qui n'étaient coupables de rien éprouvaient un irrépressible besoin de s'excuser. Malgré tout, Mao Mao ne cilla pas. Au contraire, elle le regardait droit dans les yeux, impassible.

— Pas vraiment, répondit-elle. Mais je pense disposer d'un moyen pour vous exprimer ma gratitude.

Sur ce, elle posa trois fines plaquettes de bois sur la table : des lettres de présentation à l'attention de Mei Mei, Pailin et Joka – autrement dit, des prénoms féminins. Or Lihaku, comme de nombreux hommes, avait entendu parler d'elles.

— Que diriez-vous de rendre visite aux fleurs du Palais vert-de-gris ?

Ces courtisanes incarnaient ce qui se faisait de mieux dans le domaine. Une seule nuit avec l'une d'entre elles coûtait une année de salaire. Ensemble, ces femmes, les plus populaires qui soient, étaient surnommées « les trois joyaux ».

— Si vous ne me croyez pas, vous n'aurez qu'à leur montrer ceci, reprit Mao Mao, un sourire infime aux lèvres.

— C'est une blague.

— Oh non, je suis très sérieuse.

Stupéfait, Lihaku se demanda comment une simple suivante pouvait entretenir des relations privilégiées avec des courtisanes que même les bureaucrates haut placés peinaient à s'offrir. Abasourdi, le jeune officier se tenait la tête dans les mains quand sa visiteuse se releva en poussant un soupir.

— Où vas-tu ? s'enquit-il aussitôt.

— Je vois bien que vous ne me croyez pas. Je vous prie de bien vouloir m'excuser du dérangement, dit-elle avant de tirer deux épingles à cheveux du col de son uniforme : l'une de quartz, l'autre d'argent. J'irai exposer ma requête à quelqu'un d'autre.

— Pas si vite !

Lihaku abattit sa main sur les plaquettes de bois sans laisser à Mao Mao le temps de les reprendre.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle sans se troubler.

Ils s'affrontèrent du regard, un jeu où le jeune officier l'emportait sur de valeureux guerriers. Cette fois, pourtant, il dut s'avouer vaincu.





— Êtes-vous bien certaine que ce soit sage, dame Gyokuyo ?

Honnian espionnait Mao Mao à travers l'entrebâillement de la porte. Leur nouvelle recrue avait beau jouer les candides, elle semblait avoir meilleure mine et marcher d'un pas plus guilleret qu'à son habitude.

— Elle ne part que trois jours, répondit la concubine.

La première dame de compagnie souleva dans ses bras la petite princesse accrochée à ses jupes.

— Oui, seulement... Je pense qu'elle n'a pas vraiment saisi le véritable sens des épingles à cheveux.

— Je ne doute pas une seule seconde qu'elle ne sache pas dans quoi elle met les pieds.

Mao Mao avait accepté sans se poser de questions les félicitations de ses consœurs, leur promettant en retour de leur rapporter des souvenirs.

— Mais, à mon avis, celui le plus à plaindre, dans cette histoire, c'est... murmura dame Gyokuyo.

Elle laissa son regard glisser vers la fenêtre, puis se fendit d'un sourire malicieux.

— Enfin, c'est quand même très amusant, conclut-elle.

Honnian l'avait entendue. Pour sa part, elle craignait surtout que ça ne cause encore plus de problèmes.

Son travail achevé, Jinshi, à nouveau un homme libre, se rendit au pavillon de Jade. Sauf qu'à son grand désespoir, Mao Mao ne s'y trouvait plus depuis la veille.

Chapitre 22

Les retrouvailles

Le quartier rouge qui avait tant manqué à Mao Mao n'était pas très éloigné du *hougong*. En fait, sans les hautes murailles et les profondes douves qui entouraient le palais impérial, elle aurait même pu s'y rendre à pied. À l'instar de l'immense cour intérieure, il était situé dans la périphérie de la capitale impériale, quoique à son opposé.

Ce n'était pas la peine de prendre une charrette, songea la jeune apothicaire.

Assis à côté d'elle, rênes en main, Lihaku sifflotait gaiement. Il était d'excellente humeur depuis qu'il avait compris que Mao Mao n'avait pas menti. Il fallait dire que la perspective de rencontrer les plus célèbres courtisanes du pays aurait réjoui même le plus taciturne des hommes.

Mei Mei, Joka et Pailin n'étaient pas de vulgaires prostituées. Si certaines faisaient bel et bien commerce de leur corps, d'autres ne vendaient rien d'autre que leurs exploits. Leur clientèle n'était pas assez large pour les rendre « populaires » au sens grossier du terme, mais elles n'en étaient que plus convoitées. Rien que pour avoir le privilège de prendre une tasse de thé avec l'une de ces trois beautés, il fallait déjà déboursier un joli pécule, alors partager leur couche...

L'admiration que certains vouaient à ces jeunes femmes en vue confinait à l'idolâtrie. De jeunes citadines venaient tenter leur chance au quartier rouge dans l'espoir d'atteindre un jour ce noble statut d'enchanteresse, mais seules quelques élues réussiraient.

La Palais vert-de-gris comptait parmi les plus respectables maisons du quartier des plaisirs de la capitale. Ses employées les plus ordinaires n'étaient

rien de moins que des courtisanes de rang moyen. Quant aux plus remarquables, elles s'étaient hissées au rang de célébrités. Mao Mao considérait même une poignée d'entre elles comme des sœurs de cœur.

Les cahots de la charrette les rapprochaient peu à peu d'un paysage plus familier. L'apothicaire aperçut sur l'étalage d'un vendeur ambulant les brochettes à la viande qui lui avaient tant manqué. Leur odeur vint lui chatouiller les narines quand ils le dépassèrent. Plus loin, les branches d'un saule tombaient sur le canal. Quelqu'un vendait du bois à brûler. Des enfants couraient, un moulinet à la main.

Quand leur véhicule passa un portail orné de laque et de bois sculpté, un monde éclatant de couleurs s'étala sous leurs yeux. Il était midi, une heure où les rues du quartier rouge n'étaient pas très fréquentées. Quelques belles-de-jour désœuvrées leur firent cependant signe depuis le premier étage de leur établissement.

Enfin, ils firent halte devant un bâtiment à l'entrée plus large que les autres. Mao Mao sauta à terre, puis courut vers une vieille femme au corps mince qui fumait la pipe près de la porte.

— Bonjour, grand-mère ! Ça fait longtemps.

L'ancienne avait eu jadis la réputation de posséder des perles en forme de larmes, mais le cruel passage du temps avait tari ses charmes. À force d'éconduire tous les hommes qui lui proposaient de racheter son contrat, elle avait fait sa vie dans cette maison close jusqu'à devenir une vieille femme crainte de tous.

— « Longtemps », hein, petite idiote.

Un coup violent surprit Mao Mao au plexus solaire. De la bile lui remonta dans la gorge, imprégnant sa bouche d'un goût amer. De manière curieuse, cette sensation familière ne provoqua chez l'apothicaire qu'une bouffée de nostalgie. Combien de fois par le passé avait-on utilisé cette méthode contre elle pour lui faire vomir un excédent de poison ?

Quoique un peu désarçonné par cet accueil, Lihaku eut la bonne grâce de frotter le dos de la jeune fille pour la soulager. « C'est qui, cette vieille peau ? » demandait son regard inquiet. Pour toute réponse, Mao Mao traîna les pieds sur le sol humide. Pendant ce temps, les domestiques du Palais vert-de-gris s'affairaient autour de la charrette.

— Ah, c'est donc lui, ton soi-disant client ? s'enquit la maquerelle en jaugeant Lihaku. Grand et costaud. Les traits virils. J'ai ouï dire qu'il avait un avenir prometteur.

— Tu n'es pas censée dire ce genre de choses en face du client.

La vieillearde fit mine de ne pas avoir entendu avant d'appeler une novice en train de balayer le perron.

— Toi, va chercher Pailin. Elle doit être en train de se prélasser quelque part.

— Pailin... répéta Lihaku.

La seule évocation de ce nom suffit à le rendre nerveux. À sa décharge, l'origine de son trouble ne se trouvait pas dans un appétit charnel mal maîtrisé. En réalité, il découlait même d'une admiration sincère pour une jeune fille talentueuse. Pailin comptait en effet parmi les plus célèbres courtisanes de la capitale impériale, en partie grâce à un don pour la danse hors du commun. C'était un grand honneur de rencontrer cette icône qui vivait au-dessus des nuages, quand bien même il ne s'agissait que de prendre le thé avec elle.

Pailin ? s'interrogea Mao Mao. Bon... Après tout, pourquoi pas ?

Elle faisait du très bon travail avec les hôtes qu'elle trouvait à son goût. L'apothicaire donna un petit coup de coude au jeune officier pour le sortir de sa rêverie.

— À quel point vos biceps sont-ils fiables, Lihaku ?

— J'ignore ce que tu entends par là, mais je m'exerce comme il faut, répondit-il en bandant les muscles.

— Vraiment ? Dans ce cas, bonne chance.

Le militaire lui jeta un regard perplexe avant de se caler dans les pas de la novice. Mao Mao lui était reconnaissante de l'avoir ramenée dans le quartier rouge. Il méritait bien un petit cadeau à la hauteur du service. Il n'oublierait jamais cette nuit de rêve si tant est que Pailin aille jusque-là.

— Dis donc, Mao Mao, tu débarques comme si de rien n'était, après dix mois sans donner la moindre nouvelle, s'écria la tenancière de sa voix rauque, la bouche tordue en un horrible sourire.

— Je n'ai pas vraiment eu le choix, j'étais coincée à la cour intérieure !

Au moins avait-elle pu envoyer un message pour expliquer ce qui lui était arrivé.

— Tu es au courant que je n'accepte pas n'importe qui. Ça va te coûter cher.

— J'en ai bien conscience.

De son sac, Mao Mao tira une bourse qui contenait la moitié des gages reçus depuis son arrivée au *hougong*. Elle avait même demandé une avance pour aboutir à une somme rondelette. L'ancienne examina le tout d'un œil critique.

— Ça ne suffira pas, décréta-t-elle.

— Je ne pensais pas que tu allais lui proposer de voir Pailin, admit Mao Mao. Est-ce qu'on peut au moins faire comme si ça couvrait le prix d'une tasse de thé en sa compagnie ?

Elle avait escompté devoir seulement payer pour une nuit de frivolités avec une simple prostituée de haut rang. Après tout, les hommes comme Lihaku s'estimaient déjà heureux s'ils apercevaient de loin l'un des trois joyaux.

— Imbécile ! Un grand crétin musclé comme ça ? Pailin n'y résistera pas.

Je m'en doute, oui.

Les courtisanes les plus prisées ne passaient pour ainsi dire jamais la nuit avec un client – elles savaient les tenir à distance. Mais ce n'était pas pour autant qu'elles ne pouvaient pas tomber amoureuses. Les affaires étaient les affaires, mais quand le cœur s'en mêlait, c'était tout autre chose. Et on ne pouvait rien y faire.

— Ce qu'elle fait de son temps libre ne me regarde pas, tenta la jeune apothicaire.

— Oh non, ma petite, ce sera mis sur ta note.

— Tu sais très bien que je n'aurais jamais les moyens de payer une telle somme !

Elle pourrait y mettre le reste de ses gages que cela ne suffirait pas. Mao Mao se plongeait dans ses réflexions. Comme d'habitude, la vieille lui en faisait voir des vertes et des pas mûres.

— Au pire, tu pourras toujours vendre ton corps pour rembourser ta dette. Je sais que Sa Majesté est l'unique client de votre grand et beau palais, mais le principe reste le même. Et ne te bile pas pour tes cicatrices. Certains hommes adorent ça.

Voilà des années que la maquereille tentait de convaincre Mao Mao de se faire courtisane. Pour elle qui avait passé sa vie dans le quartier rouge, cette

carrière en valait bien une autre.

— Mon contrat là-bas dure encore un an, répondit la jeune fille.

— Alors, mets ce temps à profit pour rameuter d'autres clients au Palais vert-de-gris. Et pas des vieux croûtons. Je veux des grands gaillards comme ton beau militaire, des qui nous rapportent leur petit pécule.

Ah, ah ! Elle y voit donc un filon.

La vieille tenancière ne pensait qu'à une chose : l'argent. Étant donné qu'elle n'avait aucune intention de vendre son corps, Mao Mao n'aurait d'autre choix que d'adresser régulièrement des « sacrifices » à la patronne de la maison close. N'importe qui ferait l'affaire.

Je me demande si elle accepterait des eunuques...

Elle songea brièvement à Jinshi avant d'abandonner l'idée. L'établissement entier risquait de courir à sa perte si les courtisanes s'énamouraient du bel intendant. Mieux valait éviter. Cela dit, envoyer Gaoshun ou le médocastre pour qu'ils se fassent plumer par la vieille maquerelle la ferait se sentir tout aussi coupable. La jeune apothicaire se mit à regretter que les rencontres avec des hommes ne soient pas plus nombreuses au sein du *hougong*.

— Ton père doit être chez lui, Mao Mao. Va donc lui rendre une petite visite.

— Oui, merci.

Rien ne servait de se faire des nœuds au cerveau pour le moment. Elle s'engagea donc dans un chemin qui longeait le Palais vert-de-gris.

Une rue plus loin à peine, le quartier rouge perdait déjà beaucoup de son attrait. Les maisons et les boutiques n'y étaient plus que des bicoques délabrées. Accroupis devant, des mendiants tendaient des tasses ébréchées, quémendant quelques pièces à des prostituées mouchetées par la syphilis.

L'un de ces taudis était la maison familiale de Mao Mao. C'était une construction étroite au sol terreux. À l'intérieur, un homme agenouillé sur une natte de jonc écrasait méthodiquement des herbes au pilon dans un mortier. Son visage creusé de profondes rides dégageait une douceur qui est souvent l'apanage des grands-mères.

— Bonjour, papa. Je suis de retour !

— Ah, tu en as mis du temps ! répondit l'herboriste comme si de rien n'était.

Puis il se leva sur ses jambes tremblantes pour aller préparer du thé avec de vieilles feuilles. Mao Mao reçut la tasse fêlée avec reconnaissance.

Détendue par la chaleur de la boisson, elle lui fit le récit de ses aventures. L'enchaînement de situations plus surprenantes les unes que les autres ne provoqua cependant chez l'apothicaire que quelques « ah bon » et « oh ». Ils dînèrent d'un congee épaissi aux herbes et aux patates, puis la jeune fille alla se coucher. Elle attendrait le lendemain pour prendre un bain, afin de profiter de l'eau chaude du Palais vert-de-gris.

Elle se recroquevilla sur sa couche, un simple tapis étalé à même la terre. Son père la recouvrit d'un kimono avant d'attiser le feu pour s'assurer qu'il ne mourrait pas pendant la nuit.

— La cour intérieure... J'imagine que c'est un juste retour des choses, souffla-t-il.

Mao Mao, déjà endormie, ne l'entendit pas.

Chapitre 23

Un brin de paille

Ah oui, c'est vrai...

Réveillée par le chant du coq, Mao Mao sortit de la maison familiale délabrée d'un pas traînant. Elle jeta un coup d'œil au petit abri situé à l'arrière du terrain où son père entreposait ses outils, près d'un poulailler et d'une caisse en bois. En l'absence de la houe, la jeune suivante de la cour intérieure conclut qu'il était parti au champ. Il cultivait un bout de terre dans une forêt juste à la sortie du quartier rouge.

Il sait pourtant que ce n'est pas bon pour ses jambes.

Malgré sa vieillesse et les conseils de sa fille, l'herboriste continuait de mettre son corps à rude épreuve. Il concoctait ses remèdes avec des herbes qu'il cultivait lui-même, ce qui expliquait l'hétéroclite collection de plantes qui poussaient tout autour de chez eux.

Mao Mao cueillit quelques feuilles de-ci de-là pour juger de l'état du jardin. Sur la caisse en bois, une inscription sinistre prévenait les curieux : « PASSEZ VOTRE CHEMIN ». La jeune apothicaire, le cœur battant, vint en soulever le clapet pour en vérifier le contenu. La caisse renfermait habituellement divers ingrédients mis à infuser dans du vin, parfois très vivaces et difficiles à attraper.

Elle reposa finalement le clapet et le remit en place tel qu'elle l'avait trouvé. L'avertissement semblait remplir son office. Son père, précautionneux, avait eu la sagesse de ne déposer qu'un seul spécimen dans le coffre. Un choix judicieux : à plusieurs, ils auraient risqué de s'entretuer et de devenir toxiques.

Bon, revenons à nos moutons...

Soudain, des coups violents retentirent contre la porte d'entrée. Mao Mao se gratta paresseusement le crâne en contournant la maison. Une fillette en proie à la panique frappait de toutes ses forces contre la porte branlante.

— Tu vas finir par la casser, fit remarquer la propriétaire des lieux.

Ce n'était pas l'une des employées du Palais vert-de-gris, mais une très jeune servante, une novice de l'une des maisons de plaisir environnantes, lesquelles faisaient parfois appel aux connaissances du père de Mao Mao en matière de drogues.

— Si c'est mon père que tu cherches, il est sorti, dit la suivante du *hougong*, non sans bâiller.

Ni une ni deux, la visiteuse lui agrippa la main pour l'entraîner sans plus attendre à sa suite.

La fillette guida Mao Mao jusqu'à une maison close située non loin du Palais vert-de-gris, d'une qualité décente malgré sa petite taille. Certaines des courtisanes qui y travaillaient recevaient la visite de mécènes aux poches bien garnies. Pourquoi diable l'avait-elle donc entraînée là ?

La jeune apothicaire fit de son mieux pour mettre de l'ordre dans ses cheveux décoiffés et ses vêtements froissés. Par chance, trop fatiguée, elle ne s'était pas déshabillée avant de se coucher. Mais tout de même, elle qui rêvait d'un bon bain chaud...

Elles s'engouffrèrent par la porte de service, avant de rejoindre l'une des chambres.

— J'ai trouvé l'apothicaire !

À l'intérieur de la pièce, des courtisanes aux visages fatigués et dépourvus de maquillage formaient un cercle. En s'approchant, Mao Mao repéra un homme et une femme allongés sur un lit, la tête sur le même oreiller, de la bave à la bouche. Du vomi maculait les draps.

Des feuilles de tabac parsemaient le sol autour d'une pipe. Un peu plus loin se trouvaient quelques brins de paille. Sur la couche, un verre, cassé, avait répandu son contenu sur la taie. Un arôme bien particulier flottait dans l'air. Au milieu du désordre, deux bouteilles d'alcool s'étaient également renversées. Deux taches de couleurs différentes sur l'oreiller évoquaient presque une étrange œuvre d'art.

À la vue de cette scène, la fatigue abandonna Mao Mao. Elle souleva les paupières des victimes pour étudier leurs iris, prit leur pouls, leur enfonça un doigt dans la gorge. Elle ne devait pas être la première : l'une des courtisanes présentes dans la pièce avait les mains tachées de vomissures.

L'homme ne respirait plus. Mao Mao lui administra plusieurs pressions sur le torse pour faire remonter le contenu de son estomac. Il poussa un bruit rauque, puis de la salive lui monta à la bouche. Elle se saisit du drap pour essuyer l'intérieur de la bouche du malheureux, avant de le basculer sur le dos pour lui faire du bouche-à-bouche.

En voyant faire la jeune apothicaire, l'une des courtisanes tenta de reproduire ses gestes sur la femme évanouie. Elle respirait encore : la faire vomir fut plus aisé.

— Ne la faites surtout pas boire ! s'exclama Mao Mao quand une jeune prostituée approcha de l'eau des lèvres de sa collègue. Du charbon ! Il nous faut du charbon !

Sous l'effet de la surprise, l'intéressée renversa son verre d'eau, avant de reprendre ses esprits et de sortir de la pièce au pas de course. Mao Mao continuait ses pressions sur la poitrine de l'homme. Elle respira à sa place jusqu'à ce que de l'acide lui remonte dans la bouche. Enfin, il se remit à inspirer de lui-même.

Exténuée par l'effort, l'apothicaire prit une gorgée de l'eau qu'on lui proposa avant de la recracher par la fenêtre la plus proche.

La journée commence bien...

Elle n'avait même pas encore pris de petit déjeuner que déjà elle avait envie de retourner se coucher. Elle secoua la tête pour se défaire de cette sensation.

— Va chercher mon père, dit-elle à la jeune novice qui lui avait servi de guide. Il est sans doute au champ, près du mur sud. Donne-lui ça, il comprendra.

Elle se fit remettre une plaquette de bois où elle griffonna quelques mots puis elle la tendit à la fillette... qui hésita un instant avant de s'en saisir, puis de tourner les talons. Mao Mao reprit une gorgée d'eau, qu'elle avala cette fois. Elle se mit ensuite à réduire en poudre le charbon qu'on lui avait apporté.

Quelle corvée, franchement !

Elle étudia les feuilles de tabac, sourcils froncés, puis poussa un soupir.

Une demi-heure plus tard, un vieil homme aux jambes flageolantes fit son apparition, guidé par la jeune novice. *Elle en a mis, du temps*, se dit Mao Mao avant de montrer à son père le charbon qu'elle avait pulvérisé. Il y ajouta des feuilles séchées de différentes plantes, puis fit boire la concoction aux victimes toujours inconscientes.

— Bon, tu ne t'en es pas trop mal sortie, dit-il avant de récupérer l'une des pailles pour l'étudier avec attention.

— « Pas trop mal », c'est tout ?

Son père, malgré son grand âge, n'avait rien perdu de ses talents d'apothicaire. Il ramassa des bouts de verre et des feuilles de tabac qui traînaient par terre, puis examina le vomi que sa fille avait découvert à son arrivée.

Mao Mao le regarda faire en le suivant à travers la pièce. C'était de lui qu'elle tenait l'habitude d'observer son environnement avec un œil acéré. L'herboriste expérimenté – son père adoptif, un maître dans sa discipline – pouvait tirer deux ou trois conclusions à partir d'un seul indice.

— D'où venait le poison, à ton avis ? lui demanda-t-il d'un ton professoral.

À son tour, son élève ramassa une feuille de tabac pour la lui montrer. Un sourire appréciateur se dessina sur le visage ridé de l'homme. « Bien vu », semblait-il dire.

— Et tu ne les as pas autorisés à boire de l'eau ?

— Ça aurait pu leur être fatal, non ?

Le maître apothicaire répondit d'un geste vague, à mi-chemin entre l'assentiment et la réprobation.

— Ça dépend, dit-il. Si les sucs gastriques luttent efficacement contre le poison, il peut être dangereux de les mélanger à l'eau. Toutefois, si la toxine était contenue dans un liquide, la diluer peut s'avérer plus sage.

Il parlait lentement, comme s'il s'adressait à un enfant en bas âge. Sans doute était-ce l'attitude de son père qui empêchait Mao Mao de se considérer comme une apothicaire digne de ce nom, voire qui la poussait à juger de manière aussi intransigente le médecin du *hougong*.

Il lui fallut néanmoins admettre que l'analyse de l'herboriste était certainement la bonne. En y regardant de plus près, elle se rendit compte que le vomi ne contenait aucune trace de feuilles de tabac. Elle aurait bien fini par

s'en rendre compte, mais cela ne changeait rien au fait que, dans un premier temps, ce détail lui avait échappé. Elle était peut-être plus fatiguée qu'elle ne l'avait cru.

La jeune apothicaire s'efforçait de mémoriser le conseil de son père quand la petite novice tira sur sa manche pour attirer son attention.

— Venez avec moi, dit-elle.

Mao Mao la suivit dans une pièce où l'attendait un thé bien chaud. Était-ce le fruit de son imagination ou bien la fillette venait-elle de prendre un air maussade tout à coup ?

— Pardonnez-nous pour tout ce chahut, lança une femme occupée à diviser un gâteau de haricots rouges en plusieurs parts.

À sa façon de se tenir et à ses vêtements, on comprenait qu'elle devait avoir pris sa retraite, ce qui signifiait qu'elle était sans doute la tenancière de cette maison close. Au moins se montrait-elle plus généreuse que sa consœur du Palais vert-de-gris, qui pour rien au monde n'aurait offert la moindre goutte de thé ou la plus petite des douceurs à de simples apothicaires. (« C'est réservé aux clients ! »)

— Nous n'avons fait que notre travail.

En réalité, Mao Mao souhaitait avant tout être payée. Son père qui, assis à côté d'elle, arborait désormais une mine joviale, oubliait régulièrement cette étape, de sorte que c'était sa fille qui se retrouvait à devoir courir après l'argent à sa place.

La maquerelle jeta un coup d'œil dans la pièce adjacente, les paupières plissées, le visage soudain grave. Les victimes de l'empoisonnement avaient été séparées et dormaient à présent chacune dans une chambre.

Un double suicide ? se demanda Mao Mao.

Des drames de ce genre arrivaient parfois dans le quartier rouge. Lorsqu'un homme désargenté tombait amoureux d'une courtisane dont il ne pouvait racheter le contrat et que leur amour semblait impossible, il leur venait souvent cette idée stupide. Ils se murmuraient des promesses de retrouvailles dans leur prochaine vie, quand bien même ils n'avaient aucune certitude qu'elle existerait réellement.

Mao Mao mâchonna une bouchée du gâteau aux haricots rouges, songeuse. Un brin de paille était posé à côté de sa tasse. Creuse, elle permettait aux

prostituées de boire sans tacher les tasses de leur rouge à lèvres – ce qui était très mal vu.

Diantre, les relations homme-femme prenait parfois une tournure bien tortueuse ! Le client évanoui avait une allure de séducteur et, à en juger par sa tenue doublée de soie, l'argent ne lui posait pas problème. Il était aussi doté d'un beau visage, qui devait facilement attirer les jeunes filles sans expérience.

À coup sûr, le père de Mao Mao lui reprocherait de laisser des préjugés influencer son raisonnement, mais plus la suivante de la cour intérieure y réfléchissait, moins elle trouvait crédible que la courtisane ait tenté de s'empoisonner par désespoir.

Elle n'a rien d'une femme aux abois qui n'a d'autre choix que la mort.

Une fois qu'elle avait une idée en tête, Mao Mao était incapable de ne pas la dérouler jusqu'au bout. C'était sa nature. Aussi, après que son père eut enfin été payé, annonça-t-elle :

— Je dois retourner au chevet du patient.

Sur ces mots, elle se leva, puis quitta la pièce.

L'homme, qui se trouvait dans un état plus critique que sa compagne d'infortune, avait été déplacé à l'extrémité du bâtiment. Mao Mao se dirigea vers sa chambre dont la porte était entrouverte. Par l'entrebâillement, elle assista à une scène très étrange.

La novice affligée qui était venue frapper à la porte du maître herboriste se tenait près de la couche, un poignard levé haut au-dessus du convalescent.

— Eh ! Qu'est-ce que tu fais ? s'exclama Mao Mao en se précipitant à l'intérieur pour lui arracher l'arme des mains.

— Laisse-moi ! Ce monstre mérite de mourir !

Désespérée, la fillette se jeta sur l'intruse pour récupérer sa lame. La jeune apothicaire, de corpulence assez fine, pouvait craindre de ne pas gagner ce combat au corps-à-corps, même contre une adversaire aussi faible. Il n'était plus temps de tergiverser. Elle repoussa son assaillante d'un coup de tête volontaire puis, profitant qu'elle soit sous le choc, lui infligea une gifle qui la projeta à terre. La petite novice se mit à pleurer à gros sanglots, le nez dégoulinant de morve.

Mao Mao se remettait à peine de ses émotions quand l'une des courtisanes de la maison close, alertée par le bruit, fit irruption dans la chambre.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ?

Le spectacle qui s'étalait sous ses yeux suffit à lui donner une réponse. Sans chercher plus d'explications, elle chassa la jeune apothicaire de la chambre, qui se trouvait désormais bien en peine de poursuivre son enquête.

L'homme au cœur de cette tentative de suicide d'aspect si romantique était un habitué des maisons closes, où il avait déjà posé quelques soucis. Ce troisième fils d'une famille de riches marchands avait l'habitude d'user de ses charmes et de son éloquence pour séduire les courtisanes. Il leur promettait par exemple de racheter leur contrat avant de les délaisser une fois qu'il se lassait d'elles. L'une des jeunes prostituées ainsi éconduites avait plongé dans le désespoir et s'était donné la mort. Le séducteur avait lui-même failli y passer plus d'une fois. Folles de rage d'avoir été trompées, plusieurs de ses conquêtes avaient tenté de l'empoisonner, voire de le poignarder. Il s'en était toujours tiré. Fils de la concubine préférée de son père, il pouvait compter sur le portemonnaie paternel pour le sortir des mauvais pas où il se fourrait. Récemment, cet enfant gâté l'avait même convaincu d'engager des gardes du corps pour l'escorter dans le quartier rouge.

Quant à la fillette au poignard, sa haine n'était pas sortie de nulle part.

— Sa grande sœur travaillait dans un autre établissement, expliqua la courtisane qui les avait surprises en caressant les cheveux de l'enfant éplorée.

L'aînée de la novice comptait au nombre des victimes de l'homme empoisonné. Sa cadette avait reçu deux lettres coup sur coup. Dans la première, sa sœur lui annonçait que son contrat allait être racheté. Dans la seconde, écrite par la maquereille de la maison où elle travaillait, on informait la fillette que sa sœur s'était pendue. Qu'avait-elle éprouvé à ce moment-là ?

— Elle s'est rapprochée de l'une des jeunes femmes qui travaillent ici... Celle que vous avez sauvée aujourd'hui, expliqua la courtisane sur le ton de l'excuse.

Fermer les yeux sur cette tentative de meurtre... Est-ce donc ce qu'elle attend de moi ? s'interrogea Mao Mao.

En lui racontant cette histoire, la prostituée espérait clairement convaincre l'employée du *hougong* de ne pas ébruiter l'affaire. Par chance, le bruit de leur lutte n'avait alerté ni le maître herboriste ni la tenancière de la maison. Si la jeune apothicaire gardait le silence, la fillette ne subirait sans doute aucune conséquence.

Tu parles d'un dilemme !

Pour sa part, Mao Mao était d'avis qu'un client précédé d'une si triste réputation aurait dû se voir refuser l'entrée de n'importe quel établissement de plaisirs. Sauf qu'apparemment, la prostituée avec laquelle on l'avait trouvé l'avait elle-même invité. Si la rumeur de leur tentative de suicide se répandait, le bordel aurait de sérieux problèmes. En effet, aussi répréhensible soit son comportement, le goujat n'en demeurerait pas moins le fils d'une famille influente. Heureusement, Mao Mao et son père avaient évité la catastrophe.

Ce que la jeune novice en deuil devait considérer comme une cruelle injustice.

Et quoi de plus logique ? admit l'apothicaire.

Qu'elle ait été justement chez son père ce jour-là, alors qu'elle avait passé les mois précédents loin du quartier rouge, tenait du miracle. La fillette, dont le travail consistait à effectuer toutes sortes de courses pour la maison close dont elle dépendait, avait peut-être retenu les moments où le père de Mao Mao ne se trouvait pas chez lui. D'ailleurs, pour un cas si grave, il aurait mieux valu qu'elle aille quérir un médecin.

Avait-elle délibérément attendu que le vieil homme s'absente pour frapper à sa porte ? Une telle hypothèse suggérerait une rapidité de réflexion effrayante de la part d'une si jeune enfant ! Hypothèse qui avait néanmoins l'avantage d'expliquer pourquoi la fillette avait tant tardé à revenir de la forêt. Vraiment, elle devait haïr ce fils de marchand de tout son cœur.

— Je comprends, dit finalement Mao Mao, avant de rejoindre son père.

— Quel retour en fanfare ! s'exclama ce dernier d'un ton léger.

Après avoir passé le plus clair de la matinée sur les lieux de l'incident, ils se dirigeaient à présent vers leur maison. Mao Mao récupéra la bourse que tenait le vieil homme pour en vérifier le contenu, puis la lui rendit. La maquerelle avait inclus un petit bonus pour acheter leur silence. L'état du client

empoisonné s'était stabilisé mais sitôt dehors, on lui interdirait sans doute de revenir. Non seulement dans cette maison close, mais dans toutes celles du quartier rouge. Les nouvelles circulaient vite.

De retour chez eux, Mao Mao s'installa sur une chaise grinçante, où elle se mit à balancer les jambes. Au bout du compte, elle n'avait pas trouvé d'eau chaude. La saison estivale n'était pas encore arrivée, mais toute cette agitation l'avait tout de même fait transpirer. Sentir sa peau moite lui était extrêmement désagréable.

Cette histoire de double suicide ne lui plaisait pas. Elle ne parvenait pas à se l'ôter de la tête. La victime avait été un si triste personnage qu'on trouvait même des enfants pour le détester. Et à en croire ce qu'on racontait, il ne s'intéressait qu'à sa petite personne. Un homme si égoïste pouvait-il vraiment tomber amoureux au point de vouloir mettre fin à ses jours ?

La courtisane a-t-elle tenté de l'empoisonner ?

Peut-être n'avait-il pas cherché à se suicider... Un tel scénario paraissait même assez improbable. Ayant déjà essuyé une tentative d'empoisonnement, il se serait sans doute méfié des petits cadeaux de sa belle-de-jour. Les bras croisés, Mao Mao poussa un grognement sous le regard de son père occupé à broyer quelque ingrédient dans un mortier.

— Que t'ai-je dit sur le fait de t'appuyer sur des suppositions ? dit le maître apothicaire au bout d'un moment.

De toute évidence, il avait déjà une idée du fin mot de l'affaire. Mao Mao lui jeta un coup d'œil contrit avant de s'avachir sur la table. Elle s'efforça de se remémorer tout ce qu'elle avait vu sur le lieu du drame. Un indice lui aurait-il échappé ?

Un homme et une femme gisant sur une couche, des feuilles de tabac éparpillées, un récipient en verre... À la réflexion et à moins que sa mémoire ne lui jouât des tours, elle ne se souvenait que d'un seul verre. Il y avait aussi les brins de paille et les deux alcools de couleurs différentes.

La jeune fille se leva sans un mot pour se placer face au bac d'eau. Elle prit la louche, la remplit, puis en reversa le contenu dans le récipient. Son père la regarda recommencer plusieurs fois ce rituel avant de pousser un soupir. Il rangea ses ingrédients réduits en poudre dans un pot puis il vint se poster devant sa fille.

— C'est fini, à présent, dit-il en lui caressant affectueusement les cheveux. Ce qui est fait est fait.

— Je le sais bien, répondit Mao Mao avant de reposer la louche.

Peu après, elle sortit de la maison.

Ce n'était pas une tentative de suicide, mais de meurtre !

La jeune apothicaire soupçonnait la courtisane d'avoir voulu tuer son client – le séducteur, le beau parleur, l'amant volage de tant de femmes. La prostituée qu'il avait tenté de séduire, la dernière à avoir attiré son attention, était peut-être bien celle qui avait cherché à l'assassiner.

Sans doute lui avait-il promis de racheter son contrat, à elle aussi. Nombreux étaient ceux qui croyaient que l'amour avait le pouvoir de changer une personne. Mao Mao n'en faisait pas partie. Restait qu'à force de circuler, une idée finissait inévitablement par se teinter d'un brin de vérité.

Admettons. Dans ce cas, comment la courtisane s'y était-elle prise pour tromper la méfiance de son visiteur ? Tout simplement en lui prouvant qu'il n'y avait aucun danger. Elle avait dû goûter l'alcool en premier pour le rassurer et le convaincre de l'imiter, ce qui expliquerait la présence d'un seul verre.

Sauf qu'avec un tel stratagème, la jeune femme courait le risque de succomber au poison avant que sa victime ait pu l'ingérer. Certaines toxines, comme le poison du banquet de la réception d'hiver, mettaient un certain temps à agir. Si la jeune femme avait eu recours à ce genre de produit, il se serait sans doute trouvé dans le tabac, qui agissait comme un stimulant quand on le chiquait.

La belle-de-jour était peut-être assez bonne actrice pour s'empoisonner elle-même sans éveiller les soupçons. Dans ce cas, bravo à elle, mais Mao Mao soupçonnait une autre trame. La courtisane avait bu l'alcool à l'aide d'un brin de paille creux, une coutume parfaitement normale au sein des maisons closes. L'homme ne se serait donc pas méfié.

En quoi cette technique l'aurait-elle protégée de l'empoisonnement ? La réponse à cette question se trouvait sans doute dans les deux alcools de couleurs et de densités différentes présents dans la chambre. Sans atteindre l'immiscibilité de l'eau et de l'huile, il était possible, en versant précautionneusement un alcool léger sur un plus lourd, d'obtenir deux couches

distinctes dans un même récipient. Que le résultat devait être esthétique ! Une boisson à deux couleurs dans un verre transparent était un joli petit numéro pour charmer un client privilégié. Ce tour de passe-passe permettait également à la courtisane de boire la couche inférieure de la boisson à la paille. La victime, quant à elle, aurait directement porté le verre à ses lèvres, pour en avaler la couche supérieure.

Une fois l'homme effondré, la jeune femme n'aurait plus qu'à avaler à son tour une gorgée de poison. Trop peu pour en mourir, mais assez pour faire illusion. En plus de couvrir la compromettante odeur d'alcool, les feuilles de tabac répandues par terre auraient joué le rôle de coupables toutes désignées. Précaution bien inutile toutefois, si la prostituée succombait à son stratagème. Après tout, elle s'était donné beaucoup de mal pour être la seule survivante. D'ailleurs, si elle avait agi au petit matin, c'était sûrement pour s'assurer d'être découverte à temps.

Arrivée à la maison close, Mao Mao contourna le bâtiment en quête de la chambre où on avait transféré l'employée empoisonnée. Elle la découvrit accoudée à la balustrade de sa fenêtre, le regard perdu vers le ciel, la mine fatiguée. Elle s'en était donc remise. Elle fredonnait une comptine, un sourire éphémère et pourtant vaillant aux lèvres.

— Qu'est-ce que tu fais ? Rentre, tu vas prendre froid !

Ce ne fut pas la fillette de ce matin, mais une autre novice qui apparut pour faire rentrer la convalescente à l'intérieur et fermer la fenêtre.

L'enfant qui avait tenté de poignarder l'homme inconscient ce matin-là s'était comportée de manière bien étrange. Au moment même où sa sœur de cœur bien-aimée était en train de mourir d'empoisonnement, elle avait préféré se rendre chez un vieil apothicaire plutôt que chez un médecin dans l'espoir que le fils de marchand qu'elle détestait ait le temps de mourir. Elle ne s'était pas pressée non plus pour ramener le père de Mao Mao de la forêt. Ne se souciait-elle pas du sort de son amie ou n'envisageait-elle tout simplement pas la possibilité de perdre à nouveau un proche ? À croire que dans son esprit, le rétablissement de la courtisane ne faisait aucun doute...

Et puis, il y avait la seconde prostituée, celle qui avait raconté avec tant d'émotions les malheurs de l'aînée de la fillette. Sans oublier la maquerele

d'une rare générosité. Décidément, plus Mao Mao y réfléchissait, puis le mystère de ce double empoisonnement prenait une teinte trouble.

Ne pas baser son raisonnement sur des suppositions, c'est ça ?

La jeune apothicaire lâcha la fenêtre du regard pour contempler le ciel. Elle avait passé des mois à rêver de quitter la cour intérieure pour revenir au quartier rouge mais, finalement, ces deux univers se ressemblaient. Ils étaient à la fois des jardins et des cages. Tous leurs résidents en étaient en réalité prisonniers. Les courtisanes flétries par le poison qui flottait dans l'air finissaient, à force de le respirer, par devenir à leur tour toxiques. Qu'adviendrait-il de la coupable, à présent que le bellâtre avait survécu ? Il soupçonnerait sans doute qu'on avait cherché à l'empoisonner. À moins que la maison close ne lui fasse cracher une jolie somme en l'accusant d'avoir abîmé l'une de ses employées ?

Ça n'a pas vraiment d'importance, songea Mao Mao.

Ce qui suivrait ne la concernait pas. Pour survivre dans un tel milieu, il était préférable ne pas trop s'impliquer dans les affaires des autres.

Voilà pourquoi la jeune fille se gratta l'arrière du crâne avant de reprendre la direction du Palais vert-de-gris au petit trot, déterminée à leur chiper un peu d'eau chaude.

Chapitre 24

Un malentendu

L'escapade de Mao Mao passa en un éclair. Après trois jours en compagnie de ses proches, l'idée de les quitter à nouveau lui serrait le cœur. S'absenter plus longtemps de la cour intérieure aurait cependant eu l'air d'une tentative de désertion, ce qui aurait attiré des ennuis à Lihaku, son garant. Elle avait aussi des raisons de fuir le quartier rouge. La maquerelle du Palais vert-de-gris prospectait déjà parmi ses clients les plus sadiques afin de lui assigner l'un d'entre eux.

Ce petit séjour aura été un joli rêve, se raisonna-t-elle.

En voyant Lihaku fondre comme neige au soleil en présence de la douce Pailin, Mao Mao se fit la réflexion qu'elle s'était montrée trop généreuse. À présent qu'il avait goûté aux plaisirs du paradis, le pauvre militaire allait être incapable de se satisfaire de simples mortelles. Il resterait fidèle à cet établissement, ce dont la vieille grippe-sou profiterait pour le saigner à blanc.

Au fond d'elle-même, malgré tout, la jeune fille ne se sentait pas vraiment concernée.

De retour au pavillon de Jade, les bras chargés de cadeaux, Mao Mao tomba nez à nez avec un jeune homme à la beauté sublime qui semblait très contrarié. Jinshi la fusillait du regard. Son sourire délicat dégoulinait de poison. Qu'est-ce qu'il lui voulait, encore, celui-là ?

Vaguement intimidée, elle baissa la tête, avant de filer tout droit vers sa chambre dans l'espoir de se faire oublier. Il la rattrapa d'une main autoritaire sur l'épaule, les doigts fermement enfoncés dans la chair.

— Retrouve-moi dans le salon, susurra-t-il.

Sa voix avait la douceur du miel. Plus exactement du miel d'aconit, la variété empoisonnée. Dans le dos de son supérieur, Gaoshun fit signe à la jeune fille de ne pas faire de vagues. Dame Gyokuyo semblait tiraillée entre le trouble et l'impatience, Honnian dardait sur elle un regard accusateur et les trois autres suivantes montraient surtout de la curiosité. Selon toute vraisemblance, la jeune apothicaire n'échapperait pas à un interrogatoire en règle après son petit entretien avec l'intendant du *hougong*.

Sauf que pour l'heure, Mao Mao n'en savait pas beaucoup plus que ses collègues. Une fois son bagage posé et son uniforme enfilé, elle prit donc la direction du salon.

— Vous vouliez me voir ?

Le bel eunuque, habillé d'un uniforme de fonctionnaire qui lui seyait comme un gant, était seul dans la pièce. Coudes sur la table et jambes croisées, il regarda avec mauvaise humeur Mao Mao s'approcher. Du moins était-ce l'impression qu'il dégageait. Ne restait plus qu'à espérer qu'elle analysait mal son attitude. Oui, c'était forcément le fruit de son imagination.

Gaoshun, dont la présence tempérait habituellement l'irritation de son supérieur, n'était pas là. L'absence de dame Gyokuyo était aussi à déplorer. Mao Mao se serait sans doute sentie rassérénée de les savoir à ses côtés.

— On m'a dit que tu étais rentrée chez toi, commença le sublime eunuque.

— Oui, c'est vrai.

— Ton séjour s'est bien passé ?

— Tout le monde était de bonne humeur et en bonne santé, c'est ce qui compte.

— Oh, vraiment ?

— Oui.

Jinshi se tut. Elle l'imita. À ce rythme, leur conversation n'irait pas bien loin.

— Ce Lihaku... reprit-il enfin. Quel genre d'homme est-il ?

— Le genre charitable, qui a accepté d'être mon garant afin que je puisse quitter la cour.

Comment a-t-il entendu parler de lui ? se demanda-t-elle. Le jeune officier allait devenir un client fidèle du Palais vert-de-gris. Il leur rapporterait beaucoup d'argent, ce qui faisait de lui quelqu'un de très important à qui elle ne souhaitait pas causer d'ennuis.

— Est-ce que tu sais ce que cela veut dire ? insista le gardien du *hougong* avec une brusquerie inhabituelle, sans doute née de sa frustration. Le comprends-tu vraiment ?

— Bien sûr. Seuls les officiers de haut rang jouissant d'une excellente réputation peuvent se porter garants pour une dame de compagnie de la cour intérieure.

Loin de satisfaire l'eunuque, cette réponse évidente ne fit que mettre de l'huile sur le feu.

— Il t'a donné une épingle à cheveux ?

Elle hocha la tête.

— À moi et à plusieurs autres filles, oui, confirma-t-elle. Il les distribuait à toutes celles qu'il croisait. À mon avis, il s'y sentait obligé.

Sous son intimidante carrure, Lihaku avait bon cœur. Son épingle à cheveux était dénuée de fioritures, mais joliment façonnée. L'ensemble dégageait beaucoup de charme. Si Mao Mao manquait un jour d'argent, elle pourrait toujours la revendre.

— Et tu as préféré faire appel à un homme qui t'a offert un cadeau par pure politesse plutôt qu'à moi ?

Que lui arrivait-il ? Décidément, Jinshi n'était pas dans son état normal.

— Moi aussi, je t'ai donné une épingle à cheveux, que je sache, poursuivit-il. Pourquoi n'es-tu pas venue me voir quand tu as eu besoin d'un garant ?

Le gardien du *hougong* était vraiment remonté. Une moue d'enfant frustré avait remplacé son charmant sourire. Soudain, il sembla à peine plus âgé que Mao Mao – si ce n'est plus jeune. Elle trouva incroyable qu'une simple expression de dépit puisse à ce point changer un visage.

Jinshi était contrarié que la jeune apothicaire ait fait appel à Lihaku plutôt qu'à lui. Sur ce point, au moins, elle avait compris le message, bien que la logique lui échappât. Quel intérêt aurait-il eu à se compliquer la vie avec une corvée supplémentaire ? Ne préférerait-il pas qu'on le laisse tranquille ? À moins

qu'il ne s'ennuyât tellement qu'il était déçu de n'avoir pas eu l'occasion de se distraire un peu ?

— Je vous prie de m'excuser, dit-elle. Je ne voyais pas ce que j'aurais pu vous offrir en échange de votre aide.

Comment aurait-elle pu décemment inviter un eunuque dans une maison close ?

Si encore il s'agissait de l'un de ces établissements inoffensifs où les courtisanes ne proposaient rien d'autre que de jouer de la musique et de boire le thé avec leurs clients, Mao Mao aurait pu envisager de soumettre l'idée à Jinshi, mais le Palais vert-de-gris faisait partie d'une catégorie bien différente.

Sans compter qu'il ne lui fallait pas oublier à qui elle avait affaire. L'une des filles – si ce n'est toutes – tomberait immédiatement sous le charme du sublime eunuque, ce que la vieille maquerelle ne verrait certainement pas d'un bon œil.

— Comment ça ? Quelle contrepartie ? Tu as conclu un marché avec Lihaku ? demanda l'intendant du *hougong*, sa belle attitude boudeuse envolée.

— Oui. Il a passé une nuit dont il se souviendra toute sa vie.

Et il n'est pas près de redescendre sur terre, ajouta-t-elle pour elle-même.

Le jeune officier faisait peut-être figure de tigre aux yeux de ses troupes mais, entre les mains de Pailin, il avait tout d'un chaton. Une croyance populaire voulait d'ailleurs qu'un chat bien traité soit pour son maître porteur de chance... ou de fortune.

Pâle comme un linge et au faite de la frustration, Jinshi serrait sa tasse de toutes ses forces. Mao Mao crut un moment que le bel eunuque prenait froid, si bien qu'elle jeta quelques morceaux de charbon dans le poêle, puis éventa les flammes pour attiser le feu et réchauffer la pièce.

— J'ai eu l'impression qu'il était comblé, poursuivit-elle. En tout cas, j'ai tout fait pour.

Il faudrait d'ailleurs que je pense à recruter de nouveaux clients, songea la jeune fille en fermant le poing, déterminée à s'acquitter de sa mission.

Dans son dos, le bruit caractéristique de la céramique cassée se fit entendre. Jinshi se tenait au milieu des fragments de sa tasse, son bel habit imbibé de thé.

— Qu'avez-vous fait ? s'exclama Mao Mao. Attendez, je vais chercher de quoi éponger tout ça.

Elle ouvrit la porte... pour tomber nez à nez avec dame Gyokuyo, qui riait à s'en tenir les côtes. Gaoshun et Honnian étaient postés derrière elle. Le premier, visiblement épuisé, la seconde, exaspérée. Le regard qu'elle jeta à la jeune apothicaire en disait long. Cette dernière fut si décontenancée de les découvrir ainsi qu'elle ne réagit même pas lorsque la première dame de compagnie du pavillon de Jade lui administra une tape sur la tête. Décidément, ça devenait une habitude ! Tout en continuant sa route vers la cuisine pour y chercher une serpillière, Mao Mao se frotta le crâne sans trop comprendre ce qu'on lui reprochait.



— Comptez-vous boudier encore longtemps ? demanda Gaoshun.

De retour dans ses appartements, Jinshi s'était affalé sur son bureau, dont il refusait de bouger, indifférent aux nouvelles piles de documents qui s'y accumulaient depuis qu'il était péniblement venu à bout de la précédente, la veille au soir.

— Dois-je vous rappeler vos responsabilités ? s'agaça son assistant.



— Je les connais, merci bien.

Et pourtant, ce n'était pas l'impression qu'il donnait à son bras droit. D'habitude, Jinshi n'était pas du genre à se comporter comme un enfant gâté et encore moins à s'attacher à ses jouets...

Après le départ de Mao Mao, Gaoshun avait eu toutes les difficultés du monde à arracher des éclaircissements à la précieuse concubine : selon le marché qu'avait conclu l'apothicaire, Lihaku avait eu droit à une entrevue avec l'une des courtisanes les plus en vogue du quartier rouge. Comment Mao Mao avait-elle réussi un tel coup de maître ? Mystère...

L'imagination sans limites de Jinshi s'était néanmoins figuré tout autre chose... Ah, les affres de la jeunesse !

Bien qu'il se soit considérablement calmé, l'intendant restait d'une humeur exécrable. Une attitude compréhensible, au demeurant : après s'être échiné à finir son travail au plus vite pour aller rendre une petite visite à Mao Mao, il avait appris qu'elle était sortie de la cour intérieure avec un autre homme. Le sublime eunuque en avait été pour ses frais.

Malgré toute sa compassion, Gaoshun ne pouvait cependant pas passer son temps à consoler un jeune homme qui se laissait aller à des caprices d'enfant.

Le gardien du *hougong* finit par se remettre à écumer la paperasse de son bureau. Si, au premier coup d'œil, il lui semblait impossible d'approuver la requête, il la reléguait dans un coin de son bureau. À peine s'était-il débarrassé d'une pile qu'un employé vint lui en livrer une nouvelle brassée.

S'occuper l'esprit à travailler ne pourrait pas lui faire de mal, estima Gaoshun en observant son supérieur. Qu'il dût consacrer autant d'énergie à étudier les innombrables requêtes de fonctionnaires qui ne cherchaient qu'à servir leurs propres intérêts était bien dommage.

La journée passa en un éclair. Le soir venu, l'assistant de Jinshi alluma la lampe.

— Excusez-moi, les interpella soudain un visiteur posté sur le seuil.

Gaoshun lui bloqua le passage.

— Nous avons fini pour aujourd'hui, lui dit-il. Revenez demain.

— Oh, ce n'est pas une visite professionnelle, précisa l'inconnu en balayant l'idée d'un geste de la main. Bien au contraire.

Après qu'ils l'eurent fait entrer, il leur relata une affaire des plus urgentes.

Chapitre 25

Le saké

La mine grave, dame Gyokuyo avait du mal à dissimuler sa contrariété.

— Quelle triste nouvelle, dit-elle.

Face à elle, Jinshi était pareillement troublé.

L'homme qui est mort devait faire partie des huiles, songea Mao Mao.

Son indifférence pouvait sembler cruelle, mais elle ne parvenait pas à s'émouvoir du sort d'un inconnu. Tout ce qu'elle en savait, c'était qu'agé d'une cinquantaine d'années, il venait de mourir d'un excès de boisson. Au fond, chacun récolte ce qu'il sème. L'histoire n'allait pas plus loin.

Enfin, en théorie.

Honnian étant absente, Mao Mao n'avait pas pu prendre congé de leur hôte après avoir accompli son devoir de goûteuse. En effet, aucun homme, fût-il eunuque, ne pouvait s'entretenir seul à seule avec l'une des concubines de l'empereur. Restait que si la première dame de compagnie avait dû s'absenter, c'était uniquement parce que Jinshi l'avait envoyée faire une course quelconque – une course qu'il aurait d'ailleurs dû confier à l'apothicaire.

La jeune fille ne pouvait s'empêcher de songer qu'il avait une idée derrière la tête. Or elle avait vu juste.

— Est-ce vraiment l'excès d'alcool qui l'a tué ? demanda-t-il soudain non pas à la concubine, mais à Mao Mao, installée dans le dos de sa maîtresse.

L'alcool pouvait tuer de différentes manières.

Si Mao Mao en appréciait le goût, elle n'en ignorait pas les dangers. Une dépendance chronique endommageait le foie, mais on pouvait aussi tomber

raide mort d'avoir trop bu en l'espace d'une soirée. Apparemment, la victime avait succombé au deuxième cas de figure : à l'occasion d'une fête entre compatriotes, le quinquagénaire avait pris le verre de trop – ou plutôt la cruche de trop, en l'occurrence.

— C'est une possibilité, oui, confirma sèchement l'apothicaire à l'eunuque.

Après avoir franchi la porte centrale de l'enceinte, ils avaient rejoint le corps de garde où elle avait retrouvé Lihaku quelques jours auparavant. L'intérieur en était tout aussi dépouillé que lors de sa première visite, mais du thé, des encas et un brasero avaient cette fois été apportés pour leur confort.

— Sauf qu'il avait été plus raisonnable que d'habitude ce soir-là, rétorqua Jinshi.

Une servante qui ne travaillait pas à la cour intérieure apparut pour remettre quelque chose à Gaoshun, avant de se fendre d'une courbette puis de disparaître.

— Je n'arrive pas à croire que la boisson l'ait terrassé, insista Jinshi. Pas Konen.

Le défunt – le fameux Konen – était un ancien grand guerrier qui buvait de l'alcool comme du petit-lait. L'intendant et son assistant avaient à ce qu'il semblait une bonne opinion de lui.

Gaoshun posa sur la table ce qu'il avait récupéré des mains de la servante, à savoir une cruche dont il versa le contenu dans un petit verre.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Mao Mao.

— Le saké qui était servi à la réception, expliqua Jinshi. Il provient d'une autre cruche, puisque celle de Konen a été brisée.

— Autrement dit, nous ne saurons jamais si son contenu était empoisonné.

Si l'alcool n'était pas à blâmer, un poison restait le coupable le plus plausible.

— Précisément.

La jeune apothicaire ne pourrait pas déduire grand-chose de ce vin-là. Malgré le peu d'indices à leur disposition, Jinshi semblait malgré tout déterminé à résoudre cette affaire. Mao Mao en fut intriguée. Qu'avait donc représenté cet homme pour lui ? Lui était-il redevable ?

Il ferait mieux de reprendre son numéro de charme à deux sous, songea-t-elle. Depuis quelque temps, elle n'arrivait pas à s'empêcher de le trouver encore plus

immature qu'à l'ordinaire. Il lui rappelait presque un enfant. Elle le préférait quand il rouspétait et lui donnait des ordres, ce à quoi il était plus facile de réagir.

Elle trempa ses lèvres dans le saké. *Tiens, qu'est-ce que c'est ? On dirait du vin de cuisson.* Le breuvage avait un goût mêlant douceur et amertume, comme si une pincée de sel y avait été ajoutée sur le tard.

— Sa saveur est plutôt inhabituelle, fit remarquer Mao Mao, le regard posé sur Jinshi.

— Je sais. Konen a toujours eu le bec sucré, expliqua l'intendant du *hougong*.

Il marqua une pause, un sourire nostalgique aux lèvres, tandis qu'il plongeait dans ses souvenirs.

— Il adorait ça, que ce soit pour l'alcool ou dans ses plats, poursuivit-il. Les viandes fumées et le sel gemme ne l'intéressaient pas... ou disons plutôt qu'ils ne l'intéressaient plus. Il avait jadis le goût des aliments salés, mais il a changé du jour au lendemain. Depuis lors, il ne mangeait plus que du sucré. Aucun repas ne faisait exception.

— Étonnant qu'il ne soit pas devenu diabétique.

— Ne viens pas gâcher mes souvenirs, tu veux, plaïda Jinshi.

Un homme qui apprécie les saveurs salées ne change pas sur un coup de tête pour ne plus manger que du sucré, se dit Mao Mao en finissant distraitemment le verre de vin. Indifférente aux regards de l'intendant et de son assistant, elle remplit à nouveau son verre avant de le vider, puis de répéter l'opération plusieurs fois, jusqu'à ingurgiter la moitié du contenu de la cruche.

— Les amuse-gueules servis à cette réception, est-ce qu'ils étaient salés ?

— Oui... Les convives se sont vus offrir du sel gemme, des gâteaux de lune et de la viande fumée... Tu veux que j'aille en faire chercher ?

— Non, ça ira. J'aurais fini le vin avant qu'ils arrivent.

Quitte à lui offrir de quoi grignoter, il aurait été préférable de le proposer plus tôt. Une bonne viande salée se serait parfaitement mariée avec cette boisson.

— Ce n'est pas vraiment ce que j'avais en tête, admit Jinshi, agacé.

Elle se resservit une nouvelle fois, sans se rendre compte de l'effarement, pourtant visible, des deux hommes. Les occasions de boire un verre en dehors

de son travail de goûteuse étaient rares, elle avait donc bien l'intention de profiter de cette cruche généreusement offerte.

Mao Mao la vida jusqu'à la dernière goutte. Par respect pour la noblesse présente, elle s'abstint néanmoins de lâcher un rot de satisfaction.

— Avez-vous récupéré la carafe de Konen ?

— Oui, mais elle est en morceaux.

— Ce n'est pas grave, amenez-la-moi. Oh, et j'aimerais aussi que vous vérifiiez un petit détail.

Le lendemain, Jinshi convoqua une nouvelle fois Mao Mao, au même endroit. Il privilégiait en général le bureau de la servante en chef mais, ces derniers jours, il avait été pris d'assaut par des femmes qui y entraient et en sortaient comme dans un moulin. Les quartiers des deux autres services connaissaient le même sort, sans doute en raison de l'approche de la fin d'année.

Après avoir lu le compte rendu de l'enquête qu'elle avait commandé, Mao Mao inspecta les fragments de poterie qu'on lui avait apportés emballés dans un tissu. Des grains blanchâtres collaient aux parois. Elle se saisit d'un morceau qu'elle entreprit de lécher, ce qui ne fit que confirmer ses soupçons.

— Ce n'est pas dangereux ? s'inquiéta Jinshi, la main tendue comme pour l'en empêcher.

— Les quantités sont trop infimes pour que ce soit toxique, le rassura-t-elle.

Une déclaration qui sembla semer le trouble dans l'esprit de l'intendant et de son assistant. Mao Mao se servit ensuite du brasero pour enflammer une extrémité du tissu qui protégeait le rapport qu'on lui avait remis. Lorsqu'elle l'approcha de la cruche brisée, la flamme changea de couleur.

— Du sel ?

De toute évidence, Jinshi avait retenu le cours qu'elle lui avait donné sur les composants des feux d'artifice.

— Tout à fait, confirma-t-elle. Il y en avait tellement dans la cruche que, même après l'évaporation du breuvage, une partie est restée collée à la paroi.

Le saké que Mao Mao avait bu contenait lui aussi du sel, qui n'avait pas été ajouté au moment de la production, mais après coup. Il était possible qu'on l'ait simplement jeté dans la cruche déjà pleine. La boisson extrêmement douce

qui avait été servie aux invités ne leur avait peut-être pas plu, ils avaient donc pris les mesures nécessaires pour la rendre plus à leur goût. Tout le monde connaissait l'astuce consistant à saupoudrer de sel la bordure de son verre, aussi fallait-il être bien soûl – ou ignorant culinairement parlant – pour en verser directement dans une cruche. Une pincée de sel n'aurait eu aucun effet, la cruche en avait donc été remplie.

— Le sel est essentiel à notre survie mais, en trop grande quantité, il devient nocif, déclara la jeune fille.

Par son caractère mortel en cas de surconsommation, on pouvait le comparer à l'alcool. Il était même tout à fait possible que ce soit ce qui ait tué Konen, étant donné la quantité de saké, et donc de sel, qu'il avait avalée au cours de la soirée.

— Ce n'est pas logique, contra Jinshi. Ce vin est vraiment très salé. Je doute que personne ne l'ait remarqué.

— Konen ne s'en est pas rendu compte, lui.

Mao Mao lui tendit le rapport. Il détaillait les habitudes alimentaires du quinquagénaire.

— Selon vous, il s'est transformé en bec sucré du jour au lendemain, n'est-ce pas ?

— C'est exact, confirma Jinshi. Attends, tu ne veux quand même pas dire que...

— Si. Je pense qu'il ne sentait plus le goût du sel.

Konen avait été un fonctionnaire compétent, rigoureux et qui avait tendance à s'oublier dans le travail depuis que son épouse et son enfant avaient été emportés par l'épidémie de peste des années auparavant. Son caractère, à la limite du stoïcisme, semblait évident à la lecture du rapport, pourtant succinct. Le vin et les sucreries étaient les seuls plaisirs qu'il s'accordait.

— Il peut arriver qu'on perde le goût, expliqua Mao Mao. Ce dérèglement peut survenir en raison d'un régime alimentaire déséquilibré ou à la suite d'un stress trop important.

À force de mettre sous cloche leurs émotions, les collets montés finissaient par se rendre malades.

— Admettons mais, dans ce cas, qui a mis du sel dans son vin ?

— Comment le saurais-je ?

Toutes les cruches avaient été salées de la même manière. Konen était par ailleurs, dans son métier, un modèle de droiture. Ces deux indices devraient aider Jinshi à éluder le mystère. Les bourreaux de travail ne plaisaient pas à tout le monde. Quelqu'un aurait pu profiter de son ivresse pour lui jouer un mauvais tour, ajoutant progressivement plus de sel au vin du haut fonctionnaire, en attendant qu'il finisse par s'en rendre compte. Ce plaisantin avait-il juste eu son bon sens embrouillé par l'alcool ou avait-il eu conscience de la gravité de son geste ?

Mao Mao avait déjà beaucoup aidé Jinshi. Malgré tout, un peu lâchement, elle n'avait pas l'intention de lui apporter la solution sur un plateau, ni ne voulait être directement responsable des répercussions que subirait le coupable.

L'intendant du *hougong* murmura quelque chose à Gaoshun, avant de le suivre du regard quand il quitta la pièce. Profitant de cet instant pour l'observer, Mao Mao remarqua un ornement suspendu à la ceinture du divin eunuque : un nœud décoratif orné d'une obsidienne. Était-ce un signe de deuil ? Il était bien discret.

— Pardon, reprit Jinshi en retrouvant son sourire d'une beauté transcendante. C'est très aimable à toi de m'aider.

— À votre service, répondit la jeune fille.

Quoique intriguée, elle s'interdit de l'interroger sur la nature de sa relation avec Konen de peur de découvrir un secret indécent. Après tout, il était toujours difficile de réellement connaître les liens qui unissaient les gens entre eux. Elle se rabattit donc sur une question moins risquée.

— Ce Konen, c'était vraiment quelqu'un de bien ?

— Oui... Il a fait preuve de beaucoup de bonté à mon égard quand j'étais petit.

Jinshi ferma les yeux sans préciser sa pensée. Plongé dans ses souvenirs, il ressemblait davantage à un jeune homme ordinaire.

C'est un être humain, finalement. Son indéfectible beauté lui donnait tant l'allure d'un esprit millénaire qu'il était facile d'oublier que lui aussi avait grandi dans le ventre d'une femme. Plus le temps passait, moins Mao Mao savait quoi penser du personnage.

Comme si quelque chose lui revenait soudain en mémoire, l'intendant du *hougong* sortit de sa rêverie pour tirer un objet de sous son bureau.

— Une calebasse ? s'étonna la jeune apothicaire.

Elle était grande et, à en croire le clapotis qu'elle produisait, remplie.

— Hmm... Celle-ci ne vient pas de la fête d'hier. Tiens, dit-il en la lui tendant. C'est pour te remercier.

Le couvercle ôté, Mao Mao perçut le riche arôme d'une eau-de-vie. Quel délice !

— Essaie de ne pas te faire prendre en train de la boire, précisa-t-il.

— Merci beaucoup ! s'exclama la jeune fille avec un rare enthousiasme en effectuant une courbette.

Il peut se montrer très attentionné quand il veut.

Sauf qu'à peine cette pensée lui avait-elle traversé l'esprit que le sublime eunuque reprit son expression mielleuse. Pas de doute, il était égal à lui-même.

— Si tu t'inclines si bas, je ne peux pas voir la reconnaissance sur ton visage, fit-il remarquer.

— Vraiment ? Quoi qu'il en soit, n'avez-vous pas mieux à faire, comme... travailler, par exemple ?

Au frisson qui parcourut Jinshi en cet instant précis, elle devina qu'elle avait visé dans le mille : il avait délaissé sa pile de dossiers afin de venir lui parler. C'était une chose d'être surmené, et une autre de fuir délibérément ses devoirs...

— Il faudrait peut-être songer à vous y remettre avant d'être submergé, proposa-t-elle en omettant soigneusement de souligner qu'elle n'avait pour sa part aucune responsabilité importante à assumer.

Bien qu'il semblât d'abord un peu peiné, Jinshi retrouva vite un sourire malicieux.

— Oh, mais je travaille dur, dit-il.

— Sur quoi donc ?

— Un projet de loi est récemment arrivé sur mon bureau. Il y est suggéré d'imposer un âge minimum à la consommation d'alcool, afin d'éviter les abus parmi les plus jeunes.

Le sourire de l'eunuque était aussi large que les yeux de Mao Mao étaient écarquillés.

— On propose de l'interdire aux citoyens de moins de vingt et un ans, conclut-il.

— Vous n’allez quand même pas le valider, pas vrai, Jinshi ?

— Cette décision ne dépend pas que de moi.

Il prenait un malin plaisir à la martyriser – son sourire de nymphe en était la preuve –, si bien que Mao Mao ne se priva pas de le darder d’un regard méprisant.

Chapitre 26

Deux versions d'une même histoire

Gaoshun déposa une boîte laquée sur le bureau, puis en sortit un rouleau.

— Le rapport que vous avez commandé est arrivé.

— Il en a mis, du temps, répondit Jinshi en se redressant.

Deux mois déjà qu'il avait demandé à ce qu'on trouve quiconque avait des traces de brûlure sur le bras.

— Pardon pour le délai.

Par principe, Gaoshun ne chercha pas à s'expliquer davantage.

— Et donc, de qui s'agit-il ? s'enquit l'intendant.

— D'une femme étonnement haut placée, déclara son bras droit en déroulant la missive sur le bureau de son maître. Fonmin, du pavillon de Grenat, première dame de compagnie de dame Aduo.

Le menton posé au creux d'une main, Jinshi parcourut le document d'un regard froid.



— Ah, tu tombes bien ! Tu m'accompagnes ? lui demanda le médecin de la cour intérieure dès que Mao Mao apparut à sa porte.

Quel tire-au-flanc ! se dit-elle. Toujours à espérer que les autres fassent le travail à sa place.

Un autre eunuque était posté non loin de là, une missive à la main – sans doute le charlatan venait-il d'être convoqué.

— Que vous arrive-t-il ? s'inquiéta la jeune apothicaire.

Elle le suivit sans se faire prier au corps de garde de la porte septentrionale, où des eunuques et tout un troupeau de servantes s'étaient rassemblés en cercle. Le duo brisa les rangs pour rejoindre ce qu'ils observaient tous.

— Heureusement qu'on est en hiver, déclara Mao Mao, impassible, en découvrant le spectacle qui s'offrait aux curieux.

En partie couverte par une natte de jonc, une femme gisait au sol, la peau exsangue et les lèvres bleutées, le visage à moitié dissimulé par ses cheveux défaits qui lui collaient aux joues. Elle avait quitté le monde des vivants.

Aussi déplaisante que soit cette découverte, le cadavre, sans doute préservé par les températures glaciales, était plutôt bien conservé pour celui d'une noyée. La responsabilité d'autopsier le corps avait beau incomber au médecin, il se cachait derrière les jupes de Mao Mao.

La victime avait été trouvée flottant dans les douves extérieures. Grâce à son uniforme, on l'avait vite identifiée comme étant une domestique de la cour. Voilà pourquoi l'examen du corps pour étudier les causes de la mort avait été confié à ce médocastre. En effet, le *hougong* gérait toutes ses affaires en son sein.

— Tu ne voudrais pas... eh bien... y jeter un coup d'œil à ma place ? implora le praticien, qui tremblait de tous ses membres.

Il en fallait plus pour émouvoir Mao Mao. Pour qui la prenait-il ?

— Non, répondit-elle. J'ai interdiction de toucher aux cadavres.

— En voilà une consigne bien étrange, fit remarquer une voix douce derrière elle.

Comme il fallait s'y attendre, les femmes présentes dans l'assemblée accueillirent le nouveau venu de leurs habituels piailllements, à croire qu'elles étaient au spectacle.

— Bonjour, Jinshi, fit l'une des curieuses.

Une journée peut-elle être bonne avec une morte étendue juste devant vos yeux ?

Si Mao Mao n'accorda aucune espèce d'importance à l'arrivée de l'adonis du *hougong*, elle remarqua néanmoins le regard insistant que lui jeta Gaoshun, posté en retrait de son maître. « Sois polie », semblait-il lui intimer.

— Je crois bien que vous allez être obligé de vous en charger vous-même, déclara Jinshi à l'intention du pseudo-médecin.

— S'il le faut vraiment...

Le malheureux s'approcha du cadavre avec une réticence évidente pour ôter la natte. Les femmes qui l'encerclaient poussèrent de grands cris. La victime, plutôt grande, avait perdu une chaussure, ce qui laissait visible son pied bandé. Elle avait les mains rouges et les ongles horriblement abîmés. Elle était vêtue de l'uniforme du service de la restauration.

— Tu n'as pas l'air troublée, fit remarquer Jinshi.

— J'ai l'habitude, répondit Mao Mao.

Loin de ses magnifiques devantures, les coulisses du quartier des plaisirs étaient un monde sans foi ni loi où l'on tombait régulièrement sur le corps sans vie de jeunes femmes violées et battues à mort. Les courtisanes qui y travaillaient pouvaient peut-être ressembler à des oiseaux en cage, au moins étaient-elles à l'abri derrière les portes des maisons closes. C'était là l'un des rares avantages à être considéré comme une marchandise.

— J'aimerais avoir ton avis... plus tard, signala Jinshi.

— D'accord.

Elle doutait malgré tout de pouvoir lui apporter le moindre éclaircissement sur le drame. Refuser de l'aider aurait néanmoins paru impoli.

Elle a dû avoir tellement froid.

Mao Mao patienta tandis que le médecin finissait son examen pour recouvrir le cadavre avec la natte, ce qui, du reste, ne changeait pas grand-chose pour la victime.

Jinshi attendait la jeune apothicaire devant le corps de garde de la porte centrale. Le bureau de la servante en chef était encore occupé et le gardien du *hougong* souhaitait éviter de discuter d'un cadavre à l'intérieur du pavillon de Jade, où la princesse Linli aurait risqué de les entendre.

Pourquoi n'organise-t-il pas des rendez-vous dans son propre bureau ? songea Mao Mao en exécutant une courbette en guise de salut.

— Les gardes pensent qu'il s'agit d'un suicide, déclara-t-il sans préambule.

Selon toute vraisemblance, la femme avait escaladé les remparts pour se jeter dans les douves. Il s'agissait d'une domestique de rang inférieur, assignée au service de la restauration. Elle avait travaillé toute la journée de la veille, ce qui signifiait qu'elle était morte pendant la nuit.

— Je ne sais pas si elle a sauté de son plein gré du haut des murailles mais, en tout cas, elle n'était pas seule, déclara Mao Mao.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Il s'assit d'un mouvement majestueux, bien loin de l'attitude puérile qu'il adoptait parfois.

— Parce qu'il n'y avait pas d'échelle sur les lieux de l'accident.

— C'est vrai.

— Vous pensez qu'elle aurait pu escalader ce mur en utilisant un harpon pour se hisser au sommet ?

— J'en doute... Non ? hasarda-t-il, comme s'il ne voulait pas l'influencer.

Il gardait cette manie fâcheuse de lui poser des questions dont il connaissait déjà la réponse. Elle fut dans un premier temps tentée de l'envoyer paître, mais un regard de Gaoshun l'en dissuada.

— Il existe bien un moyen d'escalader le rempart de l'enceinte à mains nues, mais je ne pense pas que notre victime en était capable.

— Tiens donc. Et quel est ce moyen ?

Si le mystère du fantôme de la danseuse sur les remparts avait été assez vite résolu, il avait fallu davantage de temps à Mao Mao pour comprendre comment dame Fuyo s'y était prise pour grimper au sommet d'un mur d'une telle hauteur.

Comme la question la taraudait, elle avait passé de longues heures à examiner les fortifications, jusqu'à découvrir quelques saillies à la jonction de deux pans. Quelques briques dépassaient de la paroi. Leur disposition en quinconce formait une sorte d'échelle praticable pour qui était agile. Les maçons avaient dû s'en servir lors de la construction du mur. La princesse, grâce à sa souplesse acquise par des années de pratique de la danse, avait vraisemblablement emprunté ce chemin.

— La majorité des femmes éprouverait des difficultés à y grimper, alors pour quelqu'un avec les pieds bandés, c'est impossible.

La tradition accordait un avantage de beauté aux pieds menus, de sorte que certaines jeunes filles étaient élevées avec des bandages très serrés aux pieds pour ralentir leur croissance, au risque de leur briser les os, afin qu'elles soient capables de chausser de minuscules chaussons. Si la plupart des femmes

échappaient à ce traitement, en croiser au sein de la cour intérieure n'avait toutefois rien d'exceptionnel.

— D'après toi, elle a été assassinée ? l'interrogea Jinshi.

— Je n'ai aucune certitude si ce n'est qu'elle était vivante quand elle est tombée dans l'eau.

Le bout des doigts rougis de la victime suggérait en effet qu'elle avait cherché à escalader le mur qui bordait le fossé avec l'énergie du désespoir. L'eau devait être gelée. Mao Mao préférait ne pas penser à son calvaire.

— Pourrais-tu examiner le corps ?

Le sourire mielleux de Jinshi n'appelait aucune autre réponse qu'un « oui ». Malgré tout, Mao Mao n'eut d'autre choix que de le décevoir. Accepter lui était impossible.

— Mon maître m'a interdit de toucher aux morts.

— Et pourquoi donc ? Aurait-il peur que tu sois souillée par quelque impureté ?

L'ironie dans la voix du bel eunuque était palpable. Et pour cause : à force de côtoyer des blessés et des malades, les herboristes finissaient inmanquablement par croiser des cadavres. Ce n'était donc pas inhabituel pour eux.

Mao Mao lui répondit avec la même franchise.

— Parce qu'il arrive que certains apothicaires utilisent des morceaux de corps humain dans leurs remèdes.

« *Curieuse comme tu es... Ne t'avise pas de toucher à un cadavre tant que tu n'y es pas obligée* », lui avait un jour dit son père. Il craignait que ce soit pour elle le premier pas vers la profanation de sépultures. Une pensée peu charitable, en vérité. Mao Mao ne se croyait pas capable d'un tel délit, mais la question n'était pas là. Jusqu'à présent, elle s'était toujours débrouillée pour tenir sa parole.

Jinshi et son assistant échangèrent un regard horrifié avant de hocher la tête de concert. La compassion affichée par Gaoshun frôlait l'irrespect, mais Mao Mao s'interdit d'y réagir.

Bref, pour en revenir à leurs moutons, la question demeurait : s'agissait-il d'un meurtre ou d'un suicide ?

Pour sa part, aucune de ces deux perspectives n'attirait Mao Mao. Une fois morte, elle n'aurait plus le loisir de s'adonner à des expériences avec des remèdes ou des poisons. Quitte à passer l'arme à gauche, elle préférerait encore succomber à une toxine mal connue et extrêmement puissante. Quant à savoir laquelle, son choix n'était pas encore arrêté.

— À quoi penses-tu ? s'enquit Jinshi, qui la surveillait du coin de l'œil.

— Je me demandais quel poison serait le plus adapté si je devais mourir, répondit-elle sans détour.

— Tu es sérieuse ? s'enquit-il, sourcils froncés.

— Plus ou moins...

De l'inquiétude, il passa à l'incompréhension.

— Personne ne peut prédire quand son heure va arriver, ajouta la jeune fille, volontairement cryptique.

— C'est vrai, admit le divin eunuque.

À son air triste, elle devina qu'il repensait à Konen.

— D'ailleurs...

— Oui ?

— Si, par malheur, je devais un jour être condamnée à mort, je préférerais être exécutée par empoisonnement.

L'intendant du *hougong* soupira en se prenant le front entre les mains.

— Mais pourquoi me dis-tu ça à moi ?

— Parce que si je commettais un impair à la hauteur d'un tel châtiment, le choix de ma sentence vous reviendrait, non ?

Pour une raison ou pour une autre, la question n'eut pas l'heur de plaire à Jinshi qui fusilla la jeune fille du regard. Derrière son maître, Gaoshun s'agitait. Aurait-elle déjà commis cet impair ?

— Excusez-moi, je ne suis pas en position de vous faire une requête de la sorte, s'empessa-t-elle d'ajouter. La pendaison ou la décapitation, ça me va aussi...

— Je ne te suis pas, avoua Jinshi, à bout de patience.

— Je ne suis pas quelqu'un d'important. À la moindre erreur, on n'hésitera pas à se débarrasser de moi.

Qu'ils aient raison ou pas, les roturiers n'étaient pas autorisés à contredire les nobles. C'était ainsi que tournait le monde. Certes, il ne tournait pas

toujours très rond, mais les autorités en place restaient suffisamment compétentes pour que l'idée d'une révolution n'attire pas beaucoup de partisans.



— Je ne te condamnerais jamais à la potence, répliqua le sublime eunuque, troublé.

— Peut-être ou peut-être pas... Quoi qu'il en soit, vous en avez le pouvoir.

Il avait droit de vie et de mort sur elle. À l'inverse, elle ne pouvait rien contre lui. Sa remarque n'avait pas davantage de portée.

Jinshi afficha une expression si impassible qu'il était difficile de deviner s'il réfléchissait ou si les paroles de Mao Mao l'avaient offensé. Au demeurant, la jeune fille n'éprouvait pas particulièrement le besoin de savoir de quoi il retournait vraiment.

On dirait que ma requête ne lui a pas plu.

Puisque aucun des deux fonctionnaires impériaux ne reprit la parole, elle s'inclina, avant de prendre congé.

Plus tard, Mao Mao entendit dire que la noyée était présente lors de la réception en plein air où avait eu lieu la tentative d'empoisonnement qu'elle avait déjouée, quelques mois plus tôt. La victime avait avoué le crime dans un mot qu'elle avait laissé en guise d'aveux. L'enquête détermina qu'il s'agissait d'un suicide et l'affaire fut bouclée.

Chapitre 27

Le miel

(première partie)

Les cérémonies du thé étaient une affaire sérieuse parmi les concubines. Dame Gyokuyo y participait presque chaque jour, que ce soit au pavillon de Jade ou dans les résidences de ses rivales.

Même si ces rituels lui déplaisaient, Mao Mao reconnaissait leur utilité : il s'agissait d'une occasion parfaite pour se jauger entre concurrentes et sonder les intentions des unes et des autres. Les remarques puériles sur le maquillage ou la mode étaient toujours intercalées de questions plus intimes. Une dynamique qui résumait bien le fonctionnement de la cour intérieure.

Ça n'a pas l'air de les déranger... Autrement, elles n'auraient pas le tempérament pour faire ce métier.

Dame Gyokuyo était en pleine conversation avec une concubine de rang moyen, originaire comme elle de l'Occident. Elles parlaient de leur terre natale et plus précisément des futures relations au sein de la famille de la favorite de l'empereur.

Cette dernière était si joviale, si avenante, que beaucoup de femmes se confiaient à elle sans y réfléchir à deux fois. Or elle ne manquait jamais de coucher ces secrets par écrit dans les lettres qu'elle adressait à ses parents. Les terres arides où elle avait grandi se situaient à un carrefour de routes commerciales : dans ces contrées éloignées, maîtriser l'art de décrypter les visages et de percevoir les changements subtils qui flottaient dans l'air du temps était une question de survie. En plus de lui envoyer une partie de ses

émoluments de concubine, la mère de la petite Linli partageait avec sa famille des petits bouts d'informations glanés de-ci, de-là.

Elle s'est couchée très tard hier, pourtant elle n'a pas l'air fatiguée.

Sa Majesté Impériale lui rendait visite tous les trois jours, parfois même plus souvent. S'il venait surtout au pavillon de Jade pour admirer sa fille qui commençait à s'agripper à tout et à n'importe quoi afin de se mettre debout, ce n'était bien entendu pas uniquement pour les beaux yeux de la princesse qu'il venait. Non, il mettait autant d'ardeur dans ses obligations diurnes que nocturnes, faisant même preuve d'une énergie dont le pays ne pouvait que se féliciter, puisqu'elle contribuait à sa prospérité.

À la fin de la réception du jour, Infa offrit une poignée de bonbons au thé à Mao Mao. Comme c'était un peu trop pour elle toute seule, la goûteuse se rendit au lavoir pour les partager avec son amie Shaolan. La jeune domestique manquait parfois d'éloquence et ses histoires ne tenaient pas toujours la route, mais elle avait toujours des rumeurs à colporter. Ce soir-là, elle parla du suicide de l'employée du service de la restauration, de la tentative d'empoisonnement qui avait eu lieu lors de la réception d'hiver et, pour une raison étrange, de dame Aduo.

— On a beau dire qu'elle fait partie des favorites de l'empereur, il n'empêche qu'elle ne rajeunit pas.

Dame Gyokuyo avait dix-neuf ans, dame Lifa vingt-trois et dame Lishu tout juste quatorze. Quant à la douce concubine, dame Aduo, elle avait déjà atteint ses trente-cinq ans, soit un an de plus que Sa Majesté Impériale. Certes, elle était encore en âge de procréer, mais elle ne tarderait pas à être renvoyée et remplacée par une concubine plus jeune et plus fertile. Au sein du *hougong*, cette coutume était dénommée « le changement d'oreiller ». En d'autres termes, l'heure de dame Aduo était venue de laisser la place à une autre potentielle mère de la nation.

Quelques rumeurs allaient bon train sur sa rétrogradation et son remplacement imminent, mais étant donné qu'elle était déjà la concubine de l'empereur avant qu'il ne soit intronisé et qu'elle lui avait donné un fils, mort en bas âge, personne n'y prêtait trop attention.

Dame Lifa finirait d'ailleurs par être pareillement évincée si elle ne retombait pas enceinte tant qu'elle en était encore capable. Même dame Gyokuyo ne pouvait pas s'attendre à rester indéfiniment la favorite de l'empereur si elle ne donnait pas naissance à un héritier mâle.

Si toutes les fleurs fanaient, celles qui ne donnaient pas de fruits perdaient toute valeur. Mao Mao avait beau s'être familiarisée avec ce raisonnement, il était un rappel constant de leur captivité à toutes.

Elle balaya les miettes de gâteau de lune tombées sur sa jupe avant de lever les yeux au ciel.

Ce jour-là, dame Gyokuyo buvait le thé en compagnie d'une invitée bien particulière : l'une des trois autres favorites de l'empereur, dame Lishu. Pourtant, les concubines de haut rang se fréquentaient rarement – une règle qui se vérifiait d'autant plus qu'on montait dans la hiérarchie.

La plus jeune des deux concubines, ouvertement nerveuse, était venue au pavillon de Jade accompagnée de quatre dames de compagnie, dont la goûteuse qui l'avait assistée au banquet. À l'évidence, cette dernière n'avait pas écopé d'une punition aussi sévère qu'on aurait pu le craindre.

Comme l'hiver battait son plein, les participantes s'étaient installées à l'intérieur. Des eunuques avaient disposé des chaises longues dans le petit salon à l'intention des suivantes, le service à thé les attendait sur la table incrustée de nacre et un nouveau rideau orné de broderies avait été suspendu. Même l'empereur ne bénéficiait pas d'un tel traitement de faveur, mais n'était-il pas dans la nature des femmes de vouloir se montrer sous leur meilleur jour aux yeux de leurs pairs ?

Toutes étaient allègrement maquillées, y compris Mao Mao que l'on avait débarrassée de ses taches de rousseur. Des hommes auraient peut-être trouvé tape-à-l'œil les lignes noires qu'elles s'étaient dessinées au coin des yeux, mais peu importait : dans le cas présent, celles qui se distingueraient le plus emporteraient une petite victoire.

En raison de leur différence d'âge peut-être, dame Gyokuyo alimentait la conversation et sa consœur se contentait de hocher timidement la tête. Si la majorité des dames de compagnie de la vertueuse concubine étudiait l'ameublement et les décorations du pavillon de Jade sans prêter attention aux

discussions, la goûteuse de cette dernière, quant à elle, se tenait derrière sa maîtresse dans une position stricte face à Mao Mao, qu'elle scrutait avec une certaine appréhension.

Qu'est-ce que j'ai fait, encore ?

D'abord les femmes du pavillon de Cristal et à présent la goûteuse de dame Lishu. Qu'avaient-elles donc toutes à la regarder comme si elle n'était qu'un chien errant prêt à mordre ? Elle n'était pas un monstre, tout de même.

Difficile de croire, en les voyant, que ces dames de compagnie menaient la vie dure à leur maîtresse, comme Mao Mao l'avait avancé à Gaoshun. Aussi gênant que ce fût, elle aurait néanmoins été heureuse de s'être trompée sur ce point. Si les suivantes de dame Lishu ne montraient pas la même réactivité que le petit et fier bataillon de suivantes qui les accueillait, elles n'en remplissaient pas moins les rares tâches qui leur incombaient en territoire étranger.

Quand Ailan apparut avec un pot en céramique et de l'eau chaude, dame Gyokuyo se pencha vers son invitée.

— Vous n'avez rien contre le sucré ? Il fait si froid aujourd'hui, j'ai pensé que cela nous ferait du bien.

— Au contraire, j'adore ça, répondit la plus jeune en se détendant un peu.

Le pot qu'on leur présenta contenait des écorces de citron bouillies dans du miel, une douceur qui avait la vertu de soulager les gorges irritées et de réchauffer le corps, tout en le protégeant des rhumes. Il s'agissait d'ailleurs d'une création de Mao Mao. Dame Gyokuyo appréciait tant cette recette qu'elle en servait régulièrement à ses invitées pour le thé.

Pourtant, malgré son entrain initial, la vertueuse concubine parut soudain mal à l'aise. Sa goûteuse aussi semblait hésiter.

Dame Lishu serait-elle allergique au miel ? hasarda la jeune apothicaire.

Quant à ses autres dames de compagnie, elles trouvaient bien entendu la situation très drôle et n'éprouvaient aucune compassion pour leur maîtresse. « Pff... Elle fait encore sa difficile », avaient l'air de dire leurs regards, comme s'il ne s'agissait que d'enfantillages.

Mao Mao murmura quelque chose à l'oreille de sa maîtresse, dont les yeux s'écarquillèrent. Elle rappela Ailan.

— Il semblerait que notre préparation au miel n'ait pas assez infusé. Veuillez m'excuser. Nous allons vous servir autre chose. Que diriez-vous d'un

thé au gingembre ?

— Oh oui, ce serait parfait, je vous remercie, répondit aussitôt dame Lishu dont le soulagement était évident.

Ses suivantes en parurent presque déçues, impression qui ne dura toutefois qu'un instant.

Comme chaque jour, la tombée de la nuit annonçait l'arrivée du plus beau des eunuques. Grand sourire de façade, assistant ténébreux dans son sillage. Ces derniers temps, Gaoshun semblait néanmoins préoccupé.

— J'ai entendu dire que dame Lishu était venue prendre le thé au pavillon de Jade, lança Jinshi.

— En effet. Tout s'est déroulé à merveille, répondit dame Gyokuyo, derrière laquelle se tenait Honnian.

L'intendant du *hougong* avait l'habitude de rendre visite aux concubines les plus influentes, à croire qu'il se donnait beaucoup de mal pour faire en sorte que tout file droit au sein de la cour intérieure – au point, parfois, de manipuler son monde. Cette rencontre inhabituelle entre deux favorites de l'empereur portait sans doute sa marque. L'apothicaire tenta de s'esquiver de la pièce sans lui laisser le temps de poser d'autres questions, mais le bel eunuque la retint d'une main sur l'épaule.

— Auriez-vous l'obligeance de me lâcher ? grinça-t-elle.

— Je n'avais pas fini.

La jeune fille fixa le sol plutôt que d'affronter le regard de son interlocuteur. Il aurait été trop risqué de lui jeter un coup d'œil méprisant, comme s'il n'avait été qu'un vulgaire poisson – l'une de ces monstruosité qui vivaient dans les profondeurs de l'océan.

La vertueuse concubine, qui assistait à la scène, ne put retenir un petit rire joyeux (un peu trop joyeux, d'ailleurs, au goût de Mao Mao) :

— Vous êtes impayables, tous les deux.

— Que diriez-vous d'un peu de digitopuncture autour des yeux pour retarder l'apparition des rides ? proposa la jeune apothicaire en guise de représailles.

Mince ! songea-t-elle aussitôt. *Je ferais mieux de garder ce genre d'insolences pour Jinshi.* Quoique, à la réflexion... Avec lui aussi, il aurait été préférable

qu'elle s'abstienne. Elle l'avait déjà froissé l'autre jour. À force d'accumuler les faux pas, elle risquait de perdre ses bonnes grâces... si ce n'était sa tête.

— La rumeur dit que la servante qui s'est suicidée il y a quelque temps était aussi responsable de la tentative d'assassinat sur dame Lishu, annonça le gardien du *hougong*.

Mao Mao hocha la tête. Il s'adressait directement à elle, si bien que dame Gyokuyo comprit qu'il était temps pour elle de se retirer et quitta la pièce en compagnie d'Honnian. La jeune apothicaire se retrouva seule avec les deux eunuques.

— Crois-tu vraiment à cette théorie ? poursuivit Jinshi.

— Ce n'est pas à moi d'en juger.

Transformer un mensonge en vérité était la prérogative des puissants. Elle ignorait d'où venait cette rumeur, mais elle soupçonnait l'intendant du *hougong* de n'y être pas étranger.

— Pourquoi une simple domestique chercherait-elle à empoisonner la vertueuse concubine ?

— Vraiment, je n'en ai aucune idée.

Le sourire séducteur de Jinshi lui permettait de manipuler n'importe qui... exception faite de Mao Mao. D'autant qu'il n'avait pas besoin de ces manières pour obtenir d'elle ce qu'il désirait : elle obéirait à ses ordres.

— Que dirais-tu d'aller donner un coup de main au pavillon de Grenat à partir de demain ?

Pourquoi faisait-il mine de poser la question ? Si seulement elle avait le choix...

— Comme il vous plaira.

On dit qu'une demeure est le reflet de son propriétaire. Si les quartiers de dame Gyokuyo étaient accueillants et la résidence de dame Lifa d'une élégance soignée, le pavillon de Grenat, exempt de toute frivolité, offrait tous les signes d'un esprit pratique. De l'absence de décoration se dégageait même un sublime raffinement.

La maîtresse des lieux n'était pas en reste. Dame Aduo n'arborait aucun colifichet. Elle ne se distinguait pas davantage par des formes pulpeuses ou par

un visage adorable. En dépit de sa simplicité, elle possédait malgré tout une beauté saisissante.

A-t-elle vraiment trente-cinq ans ?

Vêtue différemment – avec un uniforme, par exemple –, elle serait facilement passée pour un jeune fonctionnaire. Beaucoup de femmes et d’eunuques peuplant la cour intérieure devaient tenir à elle comme à la prunelle de leurs yeux. Malgré leurs différences, ses charmes androgynes ressemblaient beaucoup à ceux de Jinshi. Si Mao Mao n’avait pas particulièrement prêté attention à ce que portait la concubine au moment du banquet, elle était à présent vêtue d’une robe aux manches longues – bien qu’une tenue d’équitation lui aurait plus convenu que ses atours de concubine.

Fonmin, la première dame de compagnie de dame Aduo, une femme potelée et bavarde à la beauté saisissante, fit visiter le pavillon de Grenat à Mao Mao en même temps qu’à deux autres servantes. Elle en profita pour leur offrir au passage un exposé détaillé de la résidence. Bien que sa position privilégiée eût pu la rendre distante avec des jeunes femmes d’un rang inférieur, elle savait se montrer cordiale, ce que l’apothicaire apprécia.

Je me demande si elle vient d’une famille de marchands.

— Désolée de vous faire venir comme ça au dernier moment, s’excusa Fonmin.

Les employées du pavillon de Grenat n’étant pas assez nombreuses pour accomplir seules le grand nettoyage qui marquait traditionnellement le changement d’année, Mao Mao et les deux autres servantes avaient été appelées en renfort pour les aider.

L’apothicaire remarqua le bras bandé de son hôte et se demanda si elle s’était blessée sans pour autant l’interroger. Après tout, elle-même portait un bandage similaire pour éviter d’être assaillie de questions sur ses cicatrices.

Tandis que les eunuques se chargeaient des corvées les plus physiques, les membres de la gent féminine aéraient les pièces et dépoussiéraient meubles et rouleaux, que l’on trouvait en abondance au pavillon de Grenat. Dame Aduo étant la plus ancienne des favorites de l’empereur, elle avait eu plus de temps pour accumuler souvenirs et babioles.

Plutôt que de rentrer chez dame Gyokuyo, Mao Mao dormit ce soir-là avec les deux autres servantes dans une grande chambre du pavillon de Grenat. On

lui offrit même une couverture en fourrure très chaude pour se protéger du froid.

Mais que fais-je donc ici ?

Pour le moment, elle se concentrait sur le ménage. En plus de ses instructions, Fonmin leur adressait régulièrement des compliments qui les motivaient à travailler dur. Ce qui était sans doute l'effet recherché chez une cheffe d'équipe.

Même si elle avait dépassé l'âge du mariage, la suivante replète représentait le stéréotype de la bonne épouse qui accomplissait toutes ses corvées de bon cœur. Depuis son arrivée à la cour intérieure, elle n'avait pas quitté le service de dame Aduo – ce qui était bien dommage. Elle touchait par sa position de bien meilleurs gages que de nombreux hommes non qualifiés, mais n'avait-elle jamais rêvé d'un époux ? Se marier n'était-il pas ce que désiraient la plupart des citoyens ? Sans avoir vraiment l'intention d'abandonner leur maîtresse, les dames de compagnie du pavillon de Jade rêvaient souvent à voix haute d'un jeune prince qui apparaîtrait de nulle part pour les conquérir.

« Les rêves ne coûtent rien, alors pourquoi se priver ? » se plaisait à dire Honnian avec un sourire – une remarque curieusement effrayante.

Voilà longtemps que je n'avais pas travaillé aussi dur, songea Mao Mao avant de se rouler en boule comme un chat, animal dont elle portait le nom, sur sa couche. Il ne fallut que quelques minutes avant que le sommeil ne vienne la cueillir.

L'empoisonneuse du banquet fait-elle vraiment partie de l'une de ces femmes ?

Même comparées aux dames de compagnie du pavillon de Jade, qui étaient toutes des travailleuses acharnées, les suivantes de dame Aduo n'auraient pu être taxées de feignantes. Toutes vouaient une véritable admiration à leur maîtresse. Pour la servir, elles donnaient le meilleur d'elles-mêmes.

Sur ce point, Fonmin était aussi dévouée que ses subalternes. Dès qu'elle apercevait un grain de poussière, elle s'emparait d'un chiffon pour le nettoyer elle-même. Un tel comportement était plutôt rare parmi les premières dames de compagnie des concubines de haut rang. Même Honnian, pourtant consciencieuse, reléguait parfois les tâches ingrates aux autres suivantes.

Si seulement les fanfaronnes du pavillon de Cristal pouvaient en prendre de la graine, regretta Mao Mao.

Sur ce point, dame Lifa jouait de malchance. L'inefficacité des jeunes femmes de sa maison expliquait sans doute pourquoi elles avaient besoin d'être si nombreuses. À part cancaner, elles montraient peu d'aptitude, quelle que soit l'activité. Enfin, les nobles devaient inévitablement avoir l'habitude de ce genre de soucis avec les petites mains.

Du reste, une loyauté sans faille pouvait conduire à d'autres problèmes. Une tentative d'empoisonnement, par exemple. Des rumeurs rapportaient qu'un haut fonctionnaire apprécié de l'impératrice douairière cherchait à faire entrer sa fille au *hougong*. Selon toute vraisemblance, une telle issue impliquerait la déchéance de l'une des quatre favorites actuelles. La première à partir serait à n'en point douter dame Aduo... à moins qu'une place ne se libère de manière fort opportune.

Si dame Gyokuyo et dame Lifa couraient peu de risques d'être évincées, il se disait que dame Lishu recevait rarement la visite de l'empereur. Un désintérêt qui expliquait peut-être pourquoi ses suivantes la prenaient si peu au sérieux.

Sa Majesté Impériale préfère les femmes aux charmes plus... épanouis. À moins que l'empereur ne cultivât une prédilection pour les femmes voluptueuses afin de se démarquer du goût prononcé de son père pour les très jeunes filles ? La seule certitude était que la sensualité de ses concubines se lisait clairement dans leurs formes, notamment chez dames Gyokuyo et Lifa.

En d'autres termes, dame Lishu n'avait pas encore rempli son devoir de concubine, ce qui, considérant sa jeunesse, était plutôt une bonne nouvelle. Certes, elle était dorénavant en âge de se marier, mais accoucher d'un bébé à quatorze ans pouvait avoir un effet désastreux sur le corps. Même au Palais vert-de-gris, les novices ne commençaient à recevoir de clients qu'à partir de quinze ans révolus. Repousser ainsi l'échéance avait également l'avantage d'en faire des courtisanes plus accomplies et qui pouvaient durer dans le métier.

Mao Mao préférait ne pas s'attarder sur les goûts de l'ancien empereur... ni sur la différence d'âge entre l'empereur actuel et sa propre mère, dont le calcul offrait un résultat des plus perturbants.

Quoi qu'il en soit, si quelqu'un avait cherché à se débarrasser de l'une des quatre favorites, c'était dame Lishu qui en aurait logiquement fait les frais.

Perdue dans ses pensées, la jeune apothicaire nettoyait une étagère de cuisine où était alignée une série de petites jarres. Un doux parfum emplissait l'air.

— Qu'est-ce qu'on fait de ça ? demanda Mao Mao en montrant l'un des récipients à la suivante qui l'accompagnait.

Les deux servantes avec qui elle était arrivée la veille étaient quant à elles respectivement occupées à nettoyer la salle d'eau et le salon.

— Oh, tu n'as qu'à les déplacer, dépoussiérer l'étagère et les remettre à leur place une fois que tu auras fini.

Par curiosité, l'apothicaire souleva le couvercle d'une des cruches :

— Elles contiennent toutes du miel ? demanda-t-elle, surprise.

— Oui... Fonmin vient d'une famille d'apiculteurs.

— Je vois.

Voilà ce qui expliquait la présence d'autant de pots de miel. Cette denrée était un produit de luxe. En posséder une variété était déjà une chance mais, en les examinant de plus près, Mao Mao s'aperçut que les pots contenaient des nectars de différentes couleurs : ambrés, rouge sombre et même marron. À bien y repenser, même les bougies dont elles s'étaient servies pour s'éclairer la veille avaient dégagé une douce odeur. Elles avaient sans doute été fabriquées à partir de cire d'abeille.

La goûteuse de dame Gyokuyo en resta songeuse. Voilà qui lui rappelait un autre incident, sans qu'elle puisse pourtant mettre le doigt dessus.

— Quand tu auras terminé, tu voudras bien dépoussiérer la balustrade à l'étage ? On l'oublie toujours.

— Bien sûr.

Mao Mao rangea le miel à sa place, puis monta l'escalier, son chiffon en main.

Du miel, à quoi est-ce que ça me fait penser ? songea-t-elle pendant qu'elle époussetait scrupuleusement chacun des barreaux. La vue depuis l'étage était si exceptionnelle que Mao Mao aperçut deux silhouettes cachées dans l'ombre des arbres... qui surveillaient le pavillon de Grenat.

Dame Lishu ?

La vertueuse concubine n'était accompagnée que d'une seule de ses suivantes, sa goûteuse. La jeune apothicaire, qui les observait avec

incompréhension, se souvint soudain de la curieuse réaction de la jeune fille à la vue du thé infusé au miel lorsqu'elle était venue chez dame Gyokuyo.

Dès lors, cette pensée ne la quitta plus.

Mao Mao s'appropriâ la salle de réception du pavillon de Jade pour faire son rapport à Jinshi.

— En conclusion, voilà tout ce que je peux vous dire sur le pavillon de Grenat.

Il lui semblait difficile d'inventer des informations dont elle ne disposait pas. Toutefois, de la même manière qu'elle prenait garde à ne pas se surestimer, elle ne voulait pas faire preuve de fausse modestie. Aussi avait-elle fait au gardien du *hougong* un récapitulatif de toutes ses découvertes durant son séjour dans la demeure de dame Aduo.

Incliné élégamment dans sa chaise longue, Jinshi buvait à petites gorgées un thé noir venu d'ailleurs, au doux parfum de citron et de miel.

— Vraiment ? Rien d'autre ?

— Non, je vous ai tout raconté.

Il rayonnait moins depuis quelque temps, ce dont Mao Mao se réjouissait, même si elle lui trouvait désormais un ton plus désinvolte. Sans ses mièvreries, il semblait plus jeune, presque enfantin.

Elle ne parvenait pas à déterminer ce qu'il attendait d'elle exactement. Après tout, le seul domaine où elle avait quelque connaissance était les plantes et les remèdes. Jouer les espionnes ne l'intéressait pas.

— Voyons... reprit Jinshi. Personne n'a éveillé tes soupçons ? Personne susceptible de communiquer par quelque ingénieux moyen avec ses complices hors du *hougong* ?

Encore à tourner autour du pot. Je préférerais qu'il aille droit au but.

Ayant appris à ne pas se baser sur de simples suppositions, Mao Mao rechignait à parler sans avoir les preuves de ce qu'elle avançait. Elle ferma un instant les yeux pour retrouver son calme et éviter de jeter un regard trop méprisant au divin eunuque. Gaoshun était là qui veillait au grain.

— Ce n'est qu'une hypothèse, mais si quelqu'un trempe dans cette affaire-là, il se pourrait que ce soit Fonmin, la première dame de compagnie.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— Elle portait un bandage autour du bras. Or il se trouve que je passais par là quand elle l’a changé. J’ai aperçu des traces de brûlure sur sa peau.

Quelques mois plus tôt, un eunuque qui croyait avoir été maudit lui avait raconté avoir jeté au feu des plaquettes de bois destinées à l’écriture qui, imprégnées de différentes substances chimiques, s’étaient mises à prendre d’étranges couleurs. À l’époque, Mao Mao avait songé qu’il s’agissait peut-être d’un code, bien qu’elle eût gardé cette opinion pour elle. Comme la manche de l’habit de femme trouvé par l’eunuque parmi les ordures montrait une trace de brûlure, on pouvait s’attendre à ce que l’employée qui l’avait porté se soit également brûlée. Nul doute que Jinshi avait envisagé un scénario identique. Pour le vérifier, il avait donc envoyé Mao Mao au pavillon de Grenat.

Elle imaginait mal la douce Fonmin s’adonner à des activités illicites, mais il s’agissait là d’un point de vue subjectif. Or, pour découvrir la vérité, seuls les faits comptaient.

— C’est bon, tu as passé le test.

L’intendant du *hougong* jeta un bref coup d’œil à un petit pot posé devant lui avant d’adresser à Mao Mao un sourire doucereux quelque peu menaçant. La jeune apothicaire en eut la chair de poule. Le tour que prenait cette conversation ne lui plaisait pas du tout.

Jinshi se saisit du récipient.

— En fait, tu t’es montrée si maline que tu mérites bien une petite récompense.

— Vraiment, ce n’est pas nécessaire.

— Oh, mais j’insiste.

— Moi aussi. Vous n’avez qu’à la donner à quelqu’un d’autre.

Le regard noir qu’elle lui jeta pour le tenir en respect ne fit même pas sourciller le fonctionnaire impérial. Cherchait-il à la punir de l’avoir vexé quelques jours plus tôt ? Elle ne savait toujours pas ce qui lui avait tant déplu.

Le sublime eunuque s’approcha. Mao Mao recula d’un pas puis, sentant son dos toucher le mur, implora en silence Gaoshun pour qu’il vienne à sa rescousse, mais l’assistant de Jinshi était occupé à contempler les oiseaux à la fenêtre, dans une pose qui n’avait d’ailleurs rien de naturel.

Lui, il aura bientôt droit à un laxatif !

Le sourire du gardien du *hougong* aurait fait fondre le plus fermé des cœurs. Le mandarin plongeait le bout de ses doigts dans le pot, qui en ressortirent couverts de miel. Ce petit jeu allait décidément trop loin.

— N'aimes-tu pas le sucré ?

— Je préfère le salé.

— Mais tu ne détestes pas ça non plus, n'est-ce pas ?

Déterminé à aller au bout de sa plaisanterie, il approcha ses doigts des lèvres de Mao Mao. Il semblait même enchanté des éclairs que lui lançaient les yeux de la jeune fille ! Avait-il l'habitude de se comporter de la sorte ? Sa beauté ne lui donnait pas tous les droits.

J'avais oublié qu'il appartenait à la confrérie des tordus, songea l'apothicaire, prise au piège.

Elle ne savait quelle réaction adopter. Fallait-il qu'elle considère qu'il s'agissait d'un ordre et le laisser faire ou bien devait-elle se draper dans sa dignité et trouver le moyen de s'enfuir ?

Si au moins c'était du miel d'aconit, regretta-t-elle. Le miel fabriqué à partir d'une fleur vénéneuse avait l'avantage d'être lui aussi toxique.

Soudain, le jour se fit dans l'esprit de Mao Mao. Elle aurait aimé prendre un moment pour mettre de l'ordre dans ses pensées, mais comment faire quand un pervers était à deux doigts de vous contraindre à une dégustation forcée ? Toutefois, à peine lui eut-il effleuré les lèvres qu'une voix se fit entendre.

— On peut savoir à quoi vous jouez avec ma dame de compagnie ?

Dame Gyokuyo, furieuse, arrivait à point nommé. Derrière elle, Honnian, dépitée, se tenait la tête entre les mains.

Chapitre 28

Le miel

(deuxième partie)

— Je reconnais que Jinshi a été trop loin, mais ce n'était qu'une plaisanterie. J'espère que tu lui pardonneras.

Gaoshun escortait Mao Mao au pavillon de Diamant, la résidence attitrée de dame Lishu. L'incident dont il était question avait valu au divin eunuque de sévères remontrances.

— Si vous trouvez ça si drôle, vous n'aurez qu'à lui lécher les doigts, la prochaine fois !

— Lui lécher les...

Gaoshun perdit soudain de sa superbe. Tout portait à croire qu'il avait des goûts bien sages et que, à ce titre, lécher quoi que ce soit d'un autre homme ne l'intéressait pas du tout, quand bien même il s'agirait de son maître.

— On est bien d'accord ! répliqua Mao Mao avant de filer au petit trot.

Jinshi était un incorrigible pervers. Il n'avait aucune honte. Combien de jeunes filles avait-il piégées avec ce petit tour ? Son joli minois dissimulait une personnalité décidément répugnante. S'il n'avait pas été si haut placé dans la hiérarchie de la cour, l'apothicaire aurait sérieusement envisagé de lui donner un coup de genou entre les jambes.

Ils finirent par arriver au pavillon de Diamant, un bâtiment flambant neuf entouré de bambou *nantian*, une plante censée porter chance.

La tenue cerise qu'avait revêtue dame Lishu et l'épingle ornée de fleurs qui tenait ses cheveux en arrière lui seyaient mieux que l'accoutrement complexe qu'elle avait endossé lors de la réception d'hiver en plein air. Elles convenaient aussi plus à son âge.

Une fois dame Gyokuyo mise au courant de ce dont il retournait, Mao Mao avait demandé une audience auprès de la plus jeune des favorites de l'empereur afin de dissiper un doute qui la taraudait.

L'absence de Jinshi sembla décevoir leur hôte – encore une qui n'avait pas su résister au charme de l'eunuque. Dame Lishu s'installa dans sa chaise longue en cachant son désappointement derrière un éventail de plumes de paon.

— Que peut bien me vouloir la goûteuse de dame Gyokuyo ?

Elle n'avait ni l'autorité ni la prestance de ses rivales. En fait, elle avait l'air nerveuse. Elle était si jeune. Certes, sa beauté était sans pareille, on l'appelait d'ailleurs « la jolie princesse », mais elle était loin d'être une femme. Sa poitrine était encore plus plate que celle de Mao Mao, qui était pourtant loin d'être pulpeuse.

Dans son dos, deux de ses suivantes étudiaient l'apothicaire avec indifférence, avant d'écarquiller les yeux quand elles la reconnurent pour finir par s'adoucir.

Il aurait sans doute été de bon ton d'entamer la conversation par des banalités et des plaisanteries, mais Mao Mao préféra les en dispenser.

— Vous n'aimez pas le miel, n'est-ce pas ?

— Comment le sais-tu ? s'étonna la concubine.

— Ça se lit sur votre visage...

Il faudrait être aveugle pour ne pas l'avoir remarqué, songea-t-elle.

Dame Lishu dissimulait mal ses émotions, de sorte qu'on lisait en elle comme dans un livre ouvert.

— En consommer vous a-t-il déjà rendue malade par le passé ? continua l'apothicaire.

Elle prit pour un « oui » l'expression surprise de la plus jeune des favorites de l'empereur.

— Quand on a été victime d'une intoxication alimentaire, il n'est pas rare qu'un aliment en particulier nous rebute.

— Non, ce n'est pas ça, répondit dame Lishu en secouant la tête. Je n'étais encore qu'un bébé à l'époque, mais on m'a rapporté les faits.

Après avoir avalé du miel par accident, elle avait failli mourir. Malgré tout, c'était surtout les avertissements répétés de ses nourrices et de son entourage qui étaient à l'origine de sa méfiance.

— Dis donc, toi, tu te prends pour qui à interroger dame Lishu ainsi ? s'exclama l'une des suivantes.

La jeune femme en question était présente lors de la cérémonie du thé avec dame Gyokuyo. Elle n'avait pourtant pas levé le petit doigt pour éviter à sa maîtresse d'ingérer le miel tant détesté.

Tu es mal placée pour me faire des remontrances, songea Mao Mao. Ne fais pas semblant d'être son amie à présent.

Le stratagème des dames de compagnie de la vertueuse concubine n'avait rien de compliqué. En faisant mine de défendre leur maîtresse contre des ennemis fictifs, elles persuadaient la crédule jeune fille que le monde entier en avait après elle. Le but était de lui laisser penser qu'en dehors de ses suivantes, personne n'était digne de confiance et qu'elle n'avait d'autre choix que de s'en remettre à elles. Elles l'isolaient. Ce cercle vicieux ne cesserait pas tant que dame Lishu ne découvrirait pas le pot aux roses. Il n'en était pas moins vrai qu'au banquet, les dames de compagnie en question s'étaient trahies par excès de confiance.

— Je suis ici sur ordre de Jinshi. Si vous trouvez à y redire, n'hésitez pas à aller vous plaindre directement auprès de lui.

Mao Mao n'éprouvait aucun remords à utiliser ainsi le nom du divin eunuque. Après tout, pourquoi n'y aurait-elle pas droit ? D'autant que cela détournerait peut-être la vigilance de ces hypocrites. Comme il fallait s'y attendre, elles s'empourprèrent aussitôt. *Quel prétexte vont-elles trouver pour s'approcher de lui ?* ne put s'empêcher de se demander Mao Mao, amusée.

Puis, de nouveau impassible, elle reporta son attention sur la vertueuse concubine.

— Une dernière chose. Connaissez-vous Fonmin, la première dame de compagnie du pavillon de Grenat ?

À l'expression stupéfaite de dame Lishu, l'apothicaire sut à quoi s'en tenir.



— J'aimerais que vous vérifiiez quelque chose, avait demandé Mao Mao.

Gaoshun s'était donc rendu aux archives de la cour. Sans même avoir quitté l'enceinte du *hougong*, la jeune fille semblait avoir fait une découverte. Laquelle ? Il était parfois difficile de croire qu'elle n'avait que dix-sept ans tant elle faisait preuve de sang-froid et de finesse dans ses raisonnements. Certains estimaient sûrement qu'une jeune fille n'avait pas besoin de savoir réfléchir ou de résoudre des énigmes. D'autres, au contraire, trouveraient ces talents très à leur goût.

Elle était sans nul doute un pion de choix. Restait à savoir si Jinshi pourrait se décider à l'utiliser. Elle obéirait, même si elle protesterait sans doute un peu. Le jeune intendant du *hougong* n'était pas aussi mature qu'il voulait bien le faire croire.

— C'est ma faute, marmonna Gaoshun.

Peut-être aurait-il dû arrêter le gardien du *hougong* avant que sa plaisanterie ne dégénère. Qu'aurait-il pu faire, au fond ? Il lui aurait dit de cesser d'importuner Mao Mao... Et ensuite ?

L'apothicaire lui avait jeté un regard si menaçant qu'il la soupçonnait de lui préparer quelque mauvais coup. Vaguement inquiet, Gaoshun se passa une main dans les cheveux.



Assise sur son lit, Mao Mao tournait les pages d'un livre à la reliure cousue. Dans sa petite chambre, elle disposait désormais d'un brasero, d'un pilon et d'un mortier, ainsi que d'herbes séchées suspendues au mur. Quelques-uns des outils qu'elle utilisait pour son activité d'apothicaire étaient des « emprunts » au dispensaire, d'autres des cadeaux de Gaoshun – qu'elle avait fini par convaincre à force de flatteries. L'assistant de Jinshi lui avait aussi fourni cet ouvrage sur les chroniques de la cour intérieure.

— « Il y a dix-sept ans... », lut-elle.

Soit l'époque où était né le petit frère de l'empereur.

Quand il n'était encore que prince héritier, le futur maître de l'univers avait eu un enfant avec dame Aduo, sa sœur de lait, qui deviendrait ensuite la douce

concubine. Malheureusement, le bambin avait péri avant même d'être sevré. Son père avait dû attendre son intronisation et la réorganisation du harem impérial pour avoir une nouvelle progéniture.

À l'époque où il était prince, dame Aduo était sa seule concubine.

Mao Mao avait du mal à croire qu'un homme de son rang soit resté fidèle à la même femme pendant dix ans au lieu de s'entourer de tout un essaim. Elle y voyait la preuve que les bruits de couloir pouvaient s'avérer trompeurs. Il y a certaines choses qu'il valait mieux vérifier soi-même dans les registres.

Dix-sept ans, un enfant mort en bas âge et...

— Le médecin de la cour a été banni. Il s'appelait... Luomen.

Mao Mao connaissait bien ce nom. Elle ne fut pas surprise. Au contraire, elle eut l'impression d'enfin poser la dernière pièce d'un puzzle. Quelque part, elle l'avait toujours soupçonné. Les plantes disséminées dans la cour dont elle se servait régulièrement ne poussaient pas là par hasard : on les y avait plantées. Or elle connaissait aussi un homme qui avait pour habitude de cultiver une panoplie d'herbes médicinales derrière sa maison.

— Je me demande ce que mon père est en train de faire, en ce moment...

Tout boiteux fut-il, c'était un praticien éduqué et compétent. Qu'il n'utilisât ses talents que dans le quartier des plaisirs était un véritable gâchis.

En fait, le mentor de Mao Mao, son père adoptif, l'homme qui lui avait appris tout ce qu'elle savait sur les remèdes, n'était nul autre qu'un ancien médecin de la cour, un eunuque à qui l'on avait retiré une rotule.

Chapitre 29

Le miel

(troisième partie)

— Une lettre de la part de dame Gyokuyo ? demanda Fonmin.

— Oui... J'ai pour instruction de la remettre à dame Aduo en main propre.

— Je suis désolée, mais la douce concubine est sortie prendre le thé.

Mao Mao ouvrit la petite boîte de bois qu'elle avait à la main. Elle ne contenait pas de missive, comme annoncé, mais un petit pot qui dégageait un doux parfum. La première dame de compagnie du pavillon de Grenat eut un mouvement de recul en y découvrant une fleur rouge en trompette qu'elle reconnaissait vraisemblablement.

J'avais donc vu juste.

Mettant le récipient de côté, la jeune apothicaire sortit une liste. À n'en point douter, la suivante de dame Aduo saurait de quoi il retournait.

— J'aimerais m'entretenir avec vous, dit Mao Mao.

— Entendu.

J'aime bien ceux qui comprennent vite, songea la jeune fille. On perd moins de temps.

Les traits crispés, son hôte invita l'apothicaire à entrer dans le pavillon de Grenat.

La chambre de Fonmin ressemblait à celle d'Honnian, à la différence près que toutes ses affaires étaient amassées dans un coin, comme à la veille d'un déménagement. Ce qui semblait logique.

Mao Mao et son hôte s'assirent de part et d'autre d'une table ronde, où la dame de compagnie en chef leur servit du thé au gingembre, avant d'apporter une petite boîte de pains durs garnis de miel fruité.

— Que puis-je pour toi ? demanda-t-elle. Nous avons fini notre grand ménage, si c'est ce qui t'amène.

Elle s'exprimait avec douceur, même s'il était évident au ton de sa voix qu'elle cherchait à jauger ce que savait son interlocutrice. Si elle comprenait les raisons de sa venue, elle n'avait nullement l'intention de mettre le sujet sur le tapis.

— Si ce n'est pas indiscret, quand avez-vous prévu de quitter le pavillon de Grenat ? demanda Mao Mao en désignant les affaires empilées.

— Tu es fine observatrice, répondit Fonmin, soudain glaciale.

En réalité, le « grand ménage » n'avait été qu'un prétexte. Dame Aduo devait évacuer les lieux assez tôt pour que sa remplaçante soit installée avant les présentations officielles du début de la nouvelle année. Qu'elle ait été la confidente de l'empereur pendant de longues années n'y changeait rien : les concubines qui ne pouvaient ou ne voulaient plus avoir d'enfants n'avaient pas leur place au *hougong*. Une règle d'autant plus vraie pour celles qui n'étaient pas soutenues par des mandarins influents, à l'instar de la douce concubine.

Jusqu'à présent, sa relation passée avec l'empereur l'avait protégée. Être sa sœur de lait lui avait permis de créer avec lui un lien plus fort encore qu'entre deux membres d'une même famille. Peut-être aurait-elle pu garder la tête haute si son fils, le prince héritier, avait survécu.

La beauté de dame Aduo évoquait les charmes d'un jeune homme. Ses traits étaient à ce point androgynes qu'on aurait même pu la confondre avec un eunuque. La jeune apothicaire n'aimait pas lancer des hypothèses infondées mais, parfois, la vérité sautait tout simplement aux yeux.

— La douce concubine ne peut plus avoir d'enfants, n'est-ce pas ?

Le visage de Fonmin se durcit. Elle resta muette, mais son silence voulait tout dire.

— L'accouchement s'est mal passé, insista Mao Mao.

— Ça ne te regarde pas ! rétorqua la première dame de compagnie du pavillon de Grenat avec hostilité, toute trace de douceur disparue.

— Au contraire... Le médecin qui était au chevet de dame Aduo est mon père adoptif, avoua-t-elle d'un ton neutre.

À ces mots, Fonmin se leva d'un bond.

Le dispensaire de la cour intérieure manquait tellement de personnel que l'escroc qui y officiait en tant que médecin ne risquait aucunement de perdre son poste. Sans compter qu'aucun praticien un tant soit peu compétent n'accepterait jamais de devenir eunuque. Il n'y avait eu que son vieux naïf de père pour écopier d'une telle charge.

— L'enfant de dame Aduo a eu le malheur de naître en même temps que le petit frère de l'empereur, continua Mao Mao. La vie de dame Aduo ne pesait pas lourd face à celle de l'impératrice. Reléguée au second plan, votre maîtresse a connu un accouchement difficile...

La sœur de lait du futur empereur avait doublement souffert. Dans l'affaire, elle avait perdu et son utérus et son fils qui, après avoir pourtant survécu à l'accouchement, avait péri en bas âge. Contrairement à d'autres, Mao Mao n'avait pas conclu de ses recherches qu'il avait été tué par la même poudre blanche qui avait emporté le bébé de dame Lifa. Jamais son père n'aurait laissé dame Aduo commettre une telle imprudence.

— J'imagine que vous vous sentez responsable. Après tout, c'est à vous que l'enfant avait été confié pendant la convalescence de sa mère...

— Eh bien, tu en sais, des choses, répondit la suivante en chef du pavillon de Grenat en choisissant ses mots avec soin. Plutôt étonnant de la part de la fille du charlatan qui a charcuté ma maîtresse.

— Vous avez raison.

En médecine, les accusations ne pouvaient pas être balayées d'un revers de main. Son père le lui avait enseigné. S'il avait été présent, il aurait sûrement accepté le titre peu honorable dont Fonmin l'avait accablé.

— Il n'empêche que l'homme que vous dénigrez n'aurait jamais permis à dame Aduo de se maquiller avec une poudre contenant du plomb. Vous-même êtes bien trop intelligente pour commettre ce type d'erreur.

Mao Mao ouvrit le petit pot qu'elle avait apporté, révélant une surface brillante. Elle trempa la fleur rouge dedans avant de la porter à sa bouche. Elle avait la douceur du miel dans lequel elle avait trempé.

— Il existe de nombreuses plantes vénéneuses, reprit-elle en jouant avec la fleur. L'aconit et l'azalée, par exemple. Le miel fabriqué à partir de ces fleurs partage leur effet nocif.

— Je le sais bien.

— Je n'en doute pas.

Une famille d'apiculteurs ne pouvait pas ignorer ce genre de détails. Or, comment un nourrisson aurait-il pu se défendre contre une substance assez toxique pour terrasser des adultes ?

— Vous ne saviez pas cependant que le miel pouvait contenir un poison qui n'affecte que les plus jeunes.

Il ne s'agissait pas d'une théorie, mais d'un fait avéré. Quoique rares, certains poisons ne représentaient un danger que pour les organismes plus fragiles des enfants.

— Vous l'aviez goûté sans que cela ne vous pose jamais le moindre problème, vous ne vous êtes donc pas méfiée. Malheureusement, ce que vous donniez au fils de dame Aduo en espérant qu'il y trouve de quoi grandir lui a été fatal. Vous ne vous en êtes tout simplement pas rendu compte.

Le petit prince de dame Aduo était décédé de cause inconnue. Luomen, le père de Mao Mao et, à l'époque, médecin de la cour, avait été déclaré coupable de cette tragédie et des difficultés survenues lors de l'accouchement de la concubine. La sentence avait été double : le bannissement et la mutilation. C'est à cette occasion qu'on lui avait retiré une rotule.

— Vous vouliez éviter à tout prix que votre maîtresse découvre la vérité, qu'elle apprenne que c'était vous qui aviez tué son fils unique. Voilà pourquoi vous avez tenté d'éliminer dame Lishu !

Pendant le règne du précédent empereur, les deux concubines avaient été proches. En la prenant sous son aile, dame Aduo avait sans doute espéré que sa jeune congénère n'aurait pas à partager la couche de son seigneur et maître.

Une enfant séparée de sa famille et une adulte désormais stérile. De manière naturelle, un lien s'était créé entre elles, du moins jusqu'à ce que dame Aduo cesse soudain de recevoir sa cadette. Chaque fois qu'elle se présentait au pavillon de Grenat, dame Lishu était renvoyée par Fonmin sous un prétexte ou un autre. Puis, à la mort du précédent empereur, la plus jeune des favorites avait fini par se retirer dans un couvent.

— Dame Lishu vous avait confié que, quand elle était petite, elle avait failli mourir après avoir consommé du miel, n'est-ce pas ? s'enquit Mao Mao.

Une information qui aurait pu se glisser dans la conversation si les deux concubines avaient continué à se fréquenter. Dame Aduo était une femme intelligente, elle aurait vite fait le rapprochement. Et cela, Fonmin ne pouvait pas le permettre.

La première dame de compagnie s'était crue tirée d'affaire jusqu'au retour de dame Lishu à la cour intérieure en qualité de favorite de Sa Majesté Impériale, son ancien beau-fils. Désormais, elle représentait aussi une menace pour la maîtresse de Fonmin : elle était susceptible de lui voler sa place dans le cœur de l'empereur. Pourtant, la jeune favorite était si imperméable aux intrigues, si aveugle au monde qui l'entourait, qu'elle avait aussitôt recommencé à rendre visite à dame Aduo comme une enfant cherchant l'approbation de sa mère. La première dame de compagnie avait donc décidé de se débarrasser d'elle.

Face à Mao Mao, Fonmin avait perdu toute sa sérénité.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Rien.

Le ton de son hôte faisait se tenir l'apothicaire sur ses gardes. Le hachoir que la première dame de compagnie avait utilisé pour trancher le pain était encore posé sur la table, derrière elle, à portée de main. La lame avait beau être fine, elle remplirait tout aussi bien son office.

— Tu peux me demander n'importe quoi, insista la coupable, presque avec bonté.

— Vous savez parfaitement que ça ne sert à rien.

La bouche de la première dame de compagnie de dame Aduo s'étira – mais pas en un sourire. Un sentiment plus profond se cachait derrière cette moue, mais lequel ?

— Dis-moi... Sais-tu ce qui compte le plus aux yeux de l'être qui t'est le plus cher ? finit-elle par demander.

Mao Mao fit signe que non.

— Moi, si, et je le lui ai enlevé. Je lui ai volé ce fils qu'elle aimait plus que sa propre vie, son plus grand trésor, la prunelle de ses yeux !

Dès son entrée au service de dame Aduo, Fonmin avait su qu'elle ne se consacrerait jamais à personne d'autre. Elle nourrissait un respect immense pour la force de caractère de sa maîtresse – et pour sa prestance, qui rivalisait avec celle du prince héritier, le futur empereur. La jeune suivante encore inexpérimentée, qui s'était jusqu'alors toujours pliée aux désirs de ses parents, avait été touchée par l'aura de la concubine comme elle l'aurait été d'un éclair.

— Et tu sais ce qu'elle a dit ? Que son fils était simplement remonté au ciel, raconta Fonmin avec un sourire triste, que c'était dans l'ordre naturel des choses.

Avant l'âge de sept ans, la moindre maladie pouvait emporter un enfant en un clin d'œil.

— Et pourtant, je l'entendais pleurer toutes les nuits à chaudes larmes, poursuivit la première dame de compagnie du pavillon de Grenat, les yeux baissés.

Un gémissement lui échappa. Son masque implacable était tombé, pour laisser la place à une femme rongée par les remords.

Qu'avait-elle éprouvé au cours de ces dix-sept années de service où elle s'était vouée corps et âme à sa maîtresse sans jamais songer à son propre épanouissement ? Mao Mao ne pouvait se l'imaginer, pas plus qu'elle ne parvenait à comprendre une telle dévotion ni la puissance d'un tel amour. Elle n'avait d'ailleurs aucune idée de ce que Fonmin espérait en lui faisant ces aveux.

Quoi qu'il en soit, l'apothicaire avait une proposition à lui faire. Fonmin l'accepterait-elle ? La jeune fille doutait de pouvoir cacher à Jinshi ce qu'elle avait appris tant l'eunuque se faisait omniprésent à la cour intérieure. Sans doute savait-il déjà qu'elle avait consulté les archives. Lui cacher quoi que ce soit relevait de l'exploit. Du reste, Mao Mao n'avait tout bonnement pas envie de lui dissimuler ses conclusions.

Le témoignage de l'apothicaire condamnerait Fonmin à la peine capitale, peu important les arguments ou les garants qui s'érigeraient pour la défendre. La vérité aurait mis dix-sept ans à éclater au grand jour mais, à présent qu'elle était sur le point d'être dévoilée, plus rien ne saurait l'arrêter. Que Mao Mao parle ou non, tôt ou tard, le secret serait éventé. Sur ce point, la coupable ne se berçait pas d'illusions.

Que pouvait-on pour elle, à présent ? Rien... ou presque. Fonmin n'avait à espérer ni clémence ni intervention de la part de dame Aduo, mais ses deux crimes pouvaient être réduits à un seul. Tout ce que Mao Mao pouvait faire pour la première dame de compagnie du pavillon de Grenat, c'était de continuer à cacher à la douce concubine la véritable cause de la mort de son fils.

L'apothicaire avait bien conscience de l'horreur du marché qu'elle s'apprêtait à lui proposer. Après tout, elle lui demandait ni plus ni moins que de signer son arrêt de mort. Mais puisqu'elle ne jouissait à la cour ni de pouvoir ni d'influence, Mao Mao n'avait pas d'autre solution.

— Le résultat sera le même, mais si vous êtes prête à l'accepter...

Si Fonmin s'y résolvait, elle suivrait le conseil de sa visiteuse.

Je suis épuisée...

De retour dans sa chambre au pavillon de Jade, Mao Mao s'écroula sur son lit, dure comme le bois. Ses vêtements dégageaient une forte odeur de transpiration. Cette visite n'avait pas été de tout repos. Il lui fallait un bain ou, du moins, des habits propres.

Elle ôta sa blouse. Elle s'était enroulé une large bande de tissu autour de la poitrine et du ventre pour maintenir en place plusieurs couches de papier huilé.

— Heureusement que je n'en ai pas eu besoin.

Malgré cette protection, un coup de hachoir aurait été très douloureux...

Mao Mao se débarrassa de son armure de papier, puis se changea.



Qui aurait pu croire que l'empoisonneuse de dame Lishu se suiciderait ? Jinshi avait fait part de ce stupéfiant dénouement à dame Gyokuyo avant de s'installer au salon pour en discuter encore avec la jeune goûteuse, d'ailleurs peu intéressée par le sujet.

— Fonmin s'est donné la mort, déclara-t-il.

— Vous devez être soulagé d'avoir trouvé votre coupable, répondit platement Mao Mao.

Tant pis pour les bonnes manières. L'intendant du *hougong* posa les coudes sur la table, indifférent au regard réprobateur de son assistant.

— Tu n'es vraiment au courant de rien ? insista-t-il.

— Je ne sais pas du tout de quoi vous parlez.

— Pourtant, tu as demandé à Gaoshun de te rapporter des documents des archives.

— Oui, j'espérais trouver une piste, mais ça n'a mené à rien.

Elle faisait preuve d'une telle nonchalance qu'il la soupçonnait de se moquer de lui. Au demeurant, cela s'était déjà produit. Peut-être n'avait-elle toujours pas digéré la mauvaise blague qu'il lui avait faite – sur ce point, il reconnaissait être allé trop loin. Égale à elle-même, la jeune fille le regardait avec un mépris au-delà de l'impolitesse qui frôlait néanmoins la grâce.

— Tu avais vu juste, en tout cas : en empoisonnant dame Lishu, Fonmin cherchait à protéger sa maîtresse.

— Oh...

— C'est triste, mais dame Aduo va bel et bien rendre son titre de douce concubine. Elle va quitter la cour intérieure pour s'installer dans le Palais méridional.

— À cause de cette tentative d'empoisonnement ?

Au bout du compte, il semblait avoir réussi à piquer la curiosité de son interlocutrice.

— Non, ça n'a rien à voir avec Fonmin. Son départ était prévu depuis un certain temps déjà, selon la volonté de Sa Majesté Impériale.

Seule la tendresse qu'il éprouvait pour sa première confidente avait incité l'empereur à la garder près de lui, plutôt que de la renvoyer parmi les siens.

Encouragé par le regain d'intérêt de Mao Mao, Jinshi fit un pas vers la jeune fille... qui recula. Il ne se trompait pas : elle n'avait toujours pas digéré sa frasque. Si Gaoshun resta bouche cousue, le regard exaspéré qu'il posa sur les deux protagonistes fut suffisamment éloquent.

Mettre l'apothicaire sur la défensive ne l'avancerait à rien. Jinshi retourna s'asseoir. Mao Mao s'inclina pour prendre congé, puis se dirigea vers la sortie avant de s'arrêter en remarquant soudain un bouquet de fleurs rouges en trompette qui décorait la pièce.

— Honnian l'a déposé là tout à l'heure, l'informa le sublime eunuque.

— Je vois.

La jeune fille arracha la corolle de l'une des fleurs pour l'avaler. L'intendant du *hougong* la rejoignit, perplexe, avant de l'imiter.

— C'est étonnamment sucré, dit-il.

— Oui, et vénéneux, aussi.

Le jeune homme recracha aussitôt la fleur à moitié mâchée en portant la main à sa bouche. Gaoshun se hâta d'aller lui chercher de l'eau.

— N'ayez crainte, continua-t-elle. Vous n'en mourrez pas.

L'apothicaire – qui aimait décidément bien déstabiliser le bel eunuque – s'humecta les lèvres, sur lesquelles flottait un doux sourire.

Chapitre 30

Dame Aduo

Cette nuit-là, Mao Mao sortit en catimini du pavillon de Jade. Nul complot ou penchant suspect ne la motivait, elle ne parvenait pas à trouver le sommeil. Elle ne cessait de songer à la douce concubine qui devait quitter la cour intérieure le lendemain.

Protégée du froid mordant de l'hiver par un manteau en coton à double épaisseur, la jeune apothicaire erra à travers les allées de la cour intérieure en prenant soin d'éviter les buissons et les coins d'ombre. Le *hougong* restait fidèle à lui-même, les basses températures n'arrêtaient pas les élans fougueux.

Une demi-lune éclairait la nuit. En l'admirant, Mao Mao fut traversée par le souvenir de dame Fuyo. Puisqu'elle était déjà devant les remparts, elle résolut de tenter l'ascension du mur. Il n'y avait pas d'alcool au pavillon de Jade, impossible, donc, de boire un verre sous la lune, selon l'adage des poètes anciens. Elle regrettait de n'avoir pas conservé un peu du vin que lui avait offert Jinshi ou, mieux, d'avoir de l'alcool de serpent à disposition – elle n'en avait pas bu depuis des lustres. Le souvenir des événements récents lui en fit néanmoins passer l'envie. Cela n'en valait pas la peine.

Mao Mao prit appui sur les briques qui saillaient du rempart pour se hisser jusqu'à son sommet, en prenant garde à ne pas déchirer sa jupe au passage.

Un proverbe affirmait que seuls les idiots et la fumée aimaient prendre de la hauteur. L'intrépide jeune fille éprouva pourtant une sensation de bien-être face à la ville impériale qui s'étendait sous ses yeux, surplombée seulement de l'astre lunaire et de quelques étoiles éparses. Les lumières qu'elle apercevait au

loin provenaient sûrement du quartier rouge. Nul doute que la vie y battait son plein à cette heure tardive.

Faute d'une meilleure occupation, l'apothicaire, assise en haut des remparts, se contentait de battre des pieds dans le vide en observant les étoiles quand une voix ni grave ni aiguë l'arracha à sa contemplation :

— Tiens, nous avons eu la même idée.

Mao Mao tourna la tête pour découvrir un magnifique jeune homme en pantalon. En y regardant de plus près, il s'agissait en fait de dame Aduo, vêtue d'une tenue bien trop légère pour la saison. Ses longs cheveux noirs étaient réunis en une queue de cheval qui lui tombait dans le dos. Une gourde pendait à son épaule. Sa démarche était assurée, mais elle avait les joues un peu roses, comme si elle avait bu.

— Excusez-moi, dit aussitôt la jeune fille. Je vous laisse la place...

— Ce n'est pas la peine. Partage un verre avec moi, veux-tu ?

Elle n'eut d'autre choix que d'accepter la coupe que la douce concubine lui plaça entre les mains. Sa loyauté envers dame Gyokuyo aurait pu lui servir de prétexte pour s'esquiver, mais on lui avait enseigné un minimum de bonnes manières. Elle n'allait pas refuser de boire un verre en compagnie de dame Aduo pour sa dernière nuit en tant que favorite. Et qu'elle ait une petite soif n'avait bien sûr aucun rapport avec sa décision.

Mao Mao tenait sa tasse à deux mains. Le vin était trouble, avec un goût sucré très éloigné de l'habituelle acidité de l'alcool. Elle le but à petites gorgées en silence. À côté d'elle, la douce concubine n'eut aucun remords à boire directement au goulot de sa gourde.

— Tu trouves que je ressemble à un homme ? demanda cette dernière de but en blanc.

— Je trouve que vous vous comportez comme tel.

— Ah, tu ne mâches pas tes mots. Ça me plaît.

La douce concubine releva un genou, le menton en appui sur sa main. Son nez droit et ses longs sourcils rappelaient quelqu'un d'autre à Mao Mao. Ses traits lui étaient familiers, sans qu'ils lui évoquent vraiment un nom en particulier. L'alcool lui embrumait un peu l'esprit.

— J'ai toujours été amie avec l'empereur ou, plutôt, je le suis redevenue depuis qu'on m'a enlevé mon fils, avoua la douce concubine.

Ils avaient grandi ensemble. Elle avait été sa confidente avant d'être sa favorite, un rang auquel elle ne pensait d'ailleurs jamais accéder bien qu'il ait connu ses premières expériences avec elle. À l'époque, elle se considérait davantage comme un guide pour lui, voire comme son mentor. Au bout du compte, et malgré sa stérilité, elle était restée l'une des concubines préférées de Sa Majesté Impériale pendant plus de dix ans. Elle ne rêvait que d'une chose : de transmettre le titre qu'il lui avait accordé par compassion, simplement parce qu'il ne pouvait pas renoncer à elle.

Dame Aduo ruminait ces pensées à haute voix. La présence de Mao Mao – n'importe quel auditoire aurait sans doute fait l'affaire – la laissait indifférente des qu'en-dira-t-on puisqu'elle partait le lendemain. Plus aucune rumeur ne pourrait l'atteindre alors. La jeune apothicaire l'écoutait religieusement.

Son récit fini, la concubine se releva, avant de renverser le contenu de sa gourde dans les douves. Le geste évoquait tant une libation ou un rituel d'adieu que Mao Mao repensa à la servante qui s'était noyée dans ces eaux quelques jours auparavant.

— L'eau devait être glacée, fit remarquer la concubine.

— Oui.

— Elle a sans doute souffert.

— En effet.

— C'est idiot.

— Vous avez sûrement raison, répondit Mao Mao après un silence.

— Quelles idiotes, toutes !

— Sûrement, répéta la jeune fille, qui crut comprendre de quoi il retournait.

Dame Aduo savait que la domestique du service de la restauration qu'on avait retrouvée noyée au pied des remparts quelques jours auparavant s'était bel et bien suicidée. Peut-être la concubine avait-elle connu la malheureuse.

L'ancienne favorite de l'empereur faisait sans doute aussi référence à Fonmin. Quel rôle cette dernière avait-elle joué dans la mort de la noyée ? S'était-elle pendue pour protéger son propre secret et celui de la servante qui avait péri dans l'eau glacée ? S'étaient-elles suicidées afin que dame Aduo ne soit pas soupçonnée d'avoir elle-même cherché à empoisonner dame Lishu lors de la réception d'hiver ? Dans tous les cas, elles s'étaient sacrifiées pour la

résidente du pavillon de Grenat sans que cette dernière leur ait demandé quoi que ce soit.

Quel gâchis !

La douce concubine inspirait obéissance et loyauté. Le climat politique aurait-il été différent si elle avait pu se tenir aux côtés de l'empereur non en tant que concubine, mais sous un autre titre ? Peut-être...

Le regard levé vers les étoiles, Mao Mao s'abandonna à ces considérations désormais futiles.

Dame Aduo était repartie la première. La jeune apothicaire frigorifiée était arrivée à mi-chemin de sa descente quand une voix l'interpella soudain.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

Surprise, Mao Mao perdit l'équilibre, puis chuta. Elle tomba lourdement sur le dos et sur les fesses.

— Qui va là ? grommela-t-elle.

— Oh, pardon, je te dérange, peut-être ? siffla l'intrus.

L'intendant du *hougong*. Il n'avait pas l'air content.

— Jinshi ! Qu'est-ce que vous faites là ?

— C'est exactement ce que je viens de te demander.

Par chance, elle ne s'était pas fait mal. Et pour cause, elle n'était pas tombée à même le sol, mais sur le divin eunuque.

La tuile !

Elle chercha à se redresser, mais elle en était incapable. Il avait drapé les bras autour de son ventre pour la retenir fermement.

— Dites, vous pourriez me lâcher, s'il vous plaît ? demanda-t-elle en s'efforçant de rester polie.

Malgré sa requête, l'étreinte du bel eunuque ne se desserrait pas.

— Jinshi... insista-t-elle.

Il faisait la sourde oreille. Mao Mao gesticula jusqu'à apercevoir son visage. Les joues de l'intendant étaient rouges et son haleine sentait l'alcool.

— Vous avez bu ?

— J'étais obligé, j'avais de la compagnie, répondit le fonctionnaire impérial en admirant les étoiles qui brillaient dans la nuit hivernale.

De la compagnie, ben voyons !

La jeune apothicaire se méfia derechef. Dans la cour intérieure, cette expression pouvait s'avérer un joli euphémisme. Certains auraient pu s'aventurer à dire que l'empereur lâchait trop la bride aux résidents du *hougong*, quels qu'ils soient.

— Bon, laissez-moi partir maintenant.

— Non, il fait trop froid.

Être d'une sublime beauté n'empêchait certainement pas Jinshi de se comporter comme un enfant. Pas étonnant qu'il ait eu froid : il ne portait même pas de veste. Et d'ailleurs, où était passé Gaoshun ?

— Raison de plus, insista la jeune fille. Vous feriez mieux de rentrer avant d'attraper un rhume.

Quant à savoir s'il rentrerait chez lui ou chez sa mystérieuse « compagnie » avec qui il avait partagé quelques verres, elle n'avait pas l'intention de le demander.

Jinshi posa le front contre la nuque de Mao Mao. Il était blotti contre elle.

— Franchement... Elle m'a fait boire avant de s'éclipser sous prétexte de vouloir prendre un peu l'air. Mais allez-y, faites donc ! Allez-vous-en ! Allez... où bon vous semble. Bon sang ! Et quand elle est enfin revenue, elle m'a mis à la porte en m'affirmant qu'elle se sentait beaucoup mieux. Ça n'a aucun sens...

Mao Mao n'aurait jamais pensé que quelqu'un oserait traiter Jinshi de la sorte. Elle en ressentait pour tout dire une pointe d'admiration. Au demeurant, la question n'était pas là. Elle n'avait pas l'intention de servir de déversoir à la tristesse d'un ivrogne. Ce genre d'hommes se cramponnait toujours à tout le monde. Ce n'était pas son problème, à elle.

Sauf que...

Avec un temps de retard, Mao Mao se rendit compte que si elle se retrouvait dans cette situation, c'était uniquement parce qu'elle était tombée – au sens propre – sur Jinshi. Le bel eunuque avait involontairement amorti sa chute en choisissant de s'étendre dans l'herbe sous l'influence de l'alcool. Lui donner des ordres sans une once de reconnaissance serait donc plutôt malpoli. En même temps, mentir n'était pas non plus une solution.

À nouveau, elle tenta de se dégager.

— Jin...

Quelque chose d'humide lui tomba sur la nuque, puis courut le long de son dos.

— Encore un peu, répondit le divin eunuque en resserrant son étreinte. J'ai tellement froid.

Mao Mao soupira. Il n'était pas dans son état normal. Les yeux levés vers le ciel, elle se mit à compter les étoiles.

Le lendemain, une foule se réunit à la porte centrale pour assister au départ de la plus ancienne des concubines, habillée pour l'occasion d'une tunique à manches amples et d'une jupe qui lui seyait mal. Dame Aduo avait fait l'objet d'une forme d'adoration par de nombreuses jeunes femmes, dont certaines s'agrippaient à présent à leur mouchoir.

Jinshi se tenait face à la douce concubine. Ni l'un ni l'autre ne semblaient avoir gardé des séquelles de leur ivresse de la veille. L'ancienne sœur de lait de l'empereur lui remit un diadème, symbole de son statut de douce concubine, dont hériterait bientôt sa remplaçante.

Mao Mao les observa en songeant à leurs ressemblances : un jeune homme au sublime sourire de nymphe et une jeune femme aux traits androgynes. En théorie, ils n'auraient pas pu être plus différents l'un de l'autre. Pourtant, ils semblaient avoir beaucoup de points en commun – d'ailleurs, ils auraient mieux fait d'échanger leurs tenues, ça leur aurait mieux convenu.

Le jour se fit dans l'esprit de l'apothicaire. La veille, elle n'avait pas su dire qui la concubine lui rappelait. À présent, elle se rendait compte qu'il s'agissait de Jinshi. Que se serait-il passé si la concubine avait occupé la place du jeune homme et inversement ?

Il s'agissait là d'une question ridicule qui ne valait pas la peine qu'on s'y penche. Dame Aduo n'avait rien d'une pauvre qu'on mettait à la porte sans cérémonie. Elle se tenait droite, la tête haute, avec l'allure triomphante d'une femme qui avait fait son devoir.

Comment pouvait-elle paraître si fière, elle qui n'avait pourtant jamais accompli la seule mission qu'on attendait d'une concubine ? Mao Mao fut soudain effleurée par une possibilité absurde. La confiance que dame Aduo lui avait faite au sommet des remparts lui revint en mémoire.

« *Depuis qu'on m'a enlevé mon fils* », avait-elle dit. Et non pas « depuis qu'il est mort ».

Fallait-il comprendre qu'il avait survécu ? Elle avait accouché en même temps que l'impératrice, mais avait, elle, perdu son utérus. Bien qu'ils soient en théorie oncle et neveu, les deux garçons étaient nés le même jour. Qu'ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau n'aurait rien eu d'impossible.

Et s'ils avaient été échangés ?

Dame Aduo avait forcément conscience que l'héritier de l'empire serait le plus choyé, le plus protégé. Elle était fille de nourrice : jamais elle n'aurait eu la possibilité de donner à son fils ce qu'une impératrice pouvait lui offrir.

Elle avait mis si longtemps à se remettre de l'accouchement qu'elle n'avait sans doute pas eu les idées claires, mais aussi impensable soit-il, un échange entre les nouveau-nés aurait été une décision compréhensible si cela lui avait permis de sauver son fils.

Et si quelqu'un avait découvert le pot aux roses, après le décès du véritable petit frère de l'empereur ? Cela expliquerait pourquoi le père de Mao Mao n'avait pas seulement été banni, mais aussi mutilé pour ne pas avoir remarqué plus tôt l'échange, pourquoi le cadet de l'empereur vivait loin des regards et pourquoi dame Aduo était restée si longtemps à la cour intérieure, malgré sa stérilité...

Non, c'est impossible.

Elle chassa cette pensée saugrenue. Elle avait vraiment une imagination débordante. Même ses consœurs du pavillon de Jade n'auraient pas osé échafauder une théorie aussi bancale.

Elle s'apprêtait à partir quand elle aperçut une silhouette fendre la foule au pas de course. Il s'agissait de dame Lishu, qui se précipitait vers la porte centrale. Elle était suivie de sa goûteuse, à bout de souffle, et par le reste de sa suite, qui avançait de son côté d'un pas tranquille. Les dames de compagnie de la vertueuse concubine avaient l'air agacées par l'empressement de leur maîtresse.

Elles ne changeront jamais, songea Mao Mao. *Enfin, pour la majorité d'entre elles.*

Malgré tout, il semblait difficile d'y faire quoi que ce soit. Une favorite qui ne parvenait pas à contrôler sa propre maisonnée n'avait aucune chance de

survivre au sein de la cour intérieure. Au moins avait-elle désormais une alliée sur qui compter – ce qui était rassurant.

Dame Lishu s'approcha de dame Aduo à gestes si maladroits, presque erratiques, qu'elle finit par se prendre le pied dans l'ourlet de sa robe. Elle trébucha, avant de s'étaler face contre terre. Les rires mal contenus des spectateurs lui firent monter les larmes aux yeux, jusqu'à ce que son aînée se munisse d'un mouchoir et lui essuie le visage.

À cet instant, un amour tout maternel couvait dans le regard de dame Aduo.

Chapitre 31

Le renvoi

— Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire ? se demanda Jinshi, désespéré par la missive qu'il tenait en main.

Gaoshun lut à son tour le document. Il s'agissait d'une liste de noms qui regroupait les membres de la famille de Fonmin et de tous ceux qui avaient jamais fait affaire avec eux – associés comme simples clients.

— Qu'allez-vous décider ?

La coupable était déjà morte. Son clan ne serait certes pas décimé, mais ses parents proches et éloignés se verraient confisquer tous leurs biens, avant de subir différents châtiments corporels plus ou moins sévères.

Par chance, il semblait que la première dame de compagnie du pavillon de Grenat ait agi de son propre chef, et non sous les ordres de dame Aduo. C'était une consolation.

Sauf que loin de se limiter à l'activité apicole, comme le gardien du *hougong* l'avait cru dans un premier temps, la famille de Fonmin touchait un peu à tout, de sorte qu'ils avaient un certain nombre d'associés et une clientèle étendue.

— À la cour intérieure, quatre-vingts concubines et dames de compagnie sont concernées, fit remarquer Gaoshun.

— Quatre-vingts sur deux mille, ce n'est pas rien, répondit Jinshi, le front plissé.

— Non... Avez-vous l'intention de les congédier ?

— Ai-je le choix ?

— Vos désirs sont des ordres.

Gaoshun avait raison, bien sûr. Il suivrait les ordres de son maître, qu'ils soient justes ou non. Le gardien du *hougong* poussa un profond soupir. Sur cette liste figuraient au moins quelques noms qu'il reconnaissait, dont ceux des ravisseurs de la fille d'un vieil apothicaire.

— Que faire... songea-t-il tout haut.

Il lui suffisait de trancher. Rien n'était plus simple que de transmettre un ordre. Mais comment réagirait Mao Mao s'il faisait le mauvais choix ou si, quoi qu'il fasse, elle préférerait qu'il fit l'inverse ?

Aux yeux de la jeune fille, un gouffre les séparait – un gouffre creusé par leur différence de statut. Elle accepterait sans doute la décision de Jinshi, qu'elle lui plaise ou non, mais il craignait que cela ne fasse que les éloigner davantage.

Fallait-il la renvoyer ? Il hésitait. Certes, elle n'était pas venue de son plein gré à la cour intérieure, mais pouvait-il pour autant la congédier comme bon lui semblait ? Et si elle finissait par entendre parler de cette histoire ? Elle était si perspicace.

— Jinshi... commença Gaoshun en constatant que son maître ne se décidait pas. N'était-elle pas qu'un pion fortuit ?

L'argument était aussi froid que rationnel. Le gardien du *hougong* se passa une main sur le visage.



— Une purge ?

— Eh oui, répondit Shaolan en mâchant son fruit.

Mao Mao avait fait sécher quelques kakis cueillis au verger sous l'avant-toit du pavillon de Jade, le tout très discrètement, car ce petit larcin aurait pu lui attirer de graves ennuis. D'ailleurs, elle avait bien failli ne pas s'en tirer à si bon compte, puisque Honnian avait remarqué son petit manège. Mao Mao n'avait dû son salut qu'à l'arrivée providentielle de Gaoshun, qui raffolait de ces fruits, ce qui avait poussé la première dame de compagnie à « laisser passer pour cette fois », clin d'œil complice à l'appui.

— Dans ce genre d'affaires, parfois, ceux qui sont liés de près ou de loin au coupable sont mis sur la touche, expliqua Shaolan. J'imagine que c'est un peu le même cas de figure. Toutes les filles qui ont été vendues par des marchands

avec qui la famille de Fonmin faisait commerce vont être renvoyées. À ce qu'il paraît.

L'explication de la jeune domestique manquait de clarté, mais Mao Mao n'insista pas tant la situation lui déplaisait. Elle avait un mauvais pressentiment. Or son instinct la trompait rarement.

Ses propres ravisseurs, sa famille présumée, détenaient des intérêts dans plusieurs commerces. Qu'ils fassent des affaires avec les proches de Fonmin n'avait donc rien d'impossible.

Perdre mon travail maintenant, ça ne m'arrange pas.

Et puis, elle commençait à apprécier sa vie à la cour intérieure. Certes, rien ne lui aurait fait plus plaisir que de rentrer chez elle au quartier rouge mais, désormais, elle serait à la merci de la maquerelle du Palais vert-de-gris. Mao Mao ne lui avait envoyé aucun client depuis la visite de Lihaku, un manquement qui n'avait pas pu échapper à la vieille grippe-sou.

Elle va vraiment finir par me vendre.

Après avoir fait ses adieux à Shaolan, Mao Mao se mit donc en quête d'un individu avec qui elle préférait habituellement garder ses distances.

— En voilà une surprise ! lança le divin eunuque avec légèreté. Tu m'as l'air essoufflée...

Mao Mao avait fait le tour des quatre résidences des favorites avant de trouver Jinshi devant la porte centrale de la cour intérieure. Alors qu'elle s'apprêtait à répliquer, il la coupa :

— Du calme, tu es toute rouge, dit-il avec un soupçon d'inquiétude.

— Il... il faut que... Je dois vous parler, déclara péniblement l'apothicaire. Le fonctionnaire impérial esquissa un sourire empreint de mélancolie.

— Très bien. Allons à l'intérieur.

La jeune goûteuse de dame Gyokuyo exécuta une courbette devant la servante en chef avant de pénétrer dans son bureau. Mao Mao se sentait coupable de la faire attendre dans le couloir le temps de sa conversation avec Jinshi, et ce d'autant plus que, ces derniers temps, la responsable du cabinet des servantes avait été très occupée par les préparatifs du départ de dame Aduo. Déjà installé sur une chaise, le sublime eunuque lisait un document posé sur la table.

— J’imagine que tu as des questions sur la purge.

— Précisément. J’aimerais savoir ce qu’il va m’arriver...

En guise de réponse, Jinshi lui montra le papier, par ailleurs d’excellente qualité. Le nom de Mao Mao y figurait.

— Ça veut dire que je vais être renvoyée ?

Que faire ? songea-t-elle.

Supplier l’intendant de la garder au *hougong* ne servirait à rien, car elle n’était après tout qu’une simple domestique. De fait, elle fit tant d’efforts pour éviter toute flagornerie qu’elle en vint à poser sur le bel eunuque son habituel regard dédaigneux.

— Qu’est-ce que tu préférerais ? lui demanda Jinshi.

Sa voix avait pris une intonation enfantine, comme lors de la soirée qui avait précédé le départ de dame Aduo. Son expression emplie de gravité restait pourtant figée.

— Je ne suis qu’une simple servante, dit-elle. Je me contente de faire ce qu’on me demande, que ce soit le ménage, la cuisine ou même goûter les plats.

C’était la pure vérité. Dans la limite de ses capacités, elle faisait tout ce qu’on lui ordonnait, avec une conscience professionnelle irréprochable ou presque. Voilà pourquoi elle serait même prête à accepter sans se plaindre une baisse de salaire. Tout ce dont elle avait besoin, c’était d’un sursis afin de dénicher de nouveaux clients pour la maquerville du Palais vert-de-gris. Tout plutôt que d’avoir à vendre son corps.

Ne me renvoyez pas, s’il vous plaît !

Mao Mao avait exprimé aussi clairement que possible son désir de rester, mais Jinshi ne broncha pas. Il finit par pousser un soupir.

— Très bien, dit-il d’un ton dénué de toute émotion, les yeux baissés sur le bureau pour dissimuler leur expression. Je m’assurerais que tu sois justement indemnisée.

Les négociations avaient échoué.



Voilà des jours que le gardien du *hougong* se murait dans le silence. La journée, il continuait d’accomplir ses missions comme si de rien n’était mais, le soir, il se terrait dans sa chambre. Disparus, les sourires et la voix enchanteresse.

Sa mauvaise humeur planait tel un nuage gris au-dessus de la cour. L'ambiance en devenait pesante.

Mao Mao avait quitté le pavillon de Jade une semaine après l'annonce de son renvoi. Sans être d'une nature chaleureuse, elle avait néanmoins de bonnes manières, si bien qu'elle avait profité de ce laps de temps pour remercier tous ceux avec qui elle avait lié connaissance ou qui l'avaient aidée lors de son séjour.

Dame Gyokuyo s'était ouvertement opposée à son départ, mais n'avait pas insisté quand elle avait appris que l'ordre venait de Jinshi. Ce qui ne l'avait pas empêchée de transmettre un mot au gardien du *hougong* : « Ne venez pas vous plaindre si vous finissez par regretter votre décision. »

— Êtes-vous certain que vous n'auriez pas préféré qu'elle reste ?

— Oh, tais-toi...

Contrarié, Gaoshun croisa les bras. Il se souvint du calvaire qu'il avait vécu quand son jeune maître avait perdu son jouet favori, le mal qu'il s'était donné pour lui en trouver un plus neuf, plus intéressant.

Peut-être avait-il tort de comparer Mao Mao à un jouet. N'était-ce pas justement parce qu'il ne voulait plus la considérer comme un objet que Jinshi avait décidé de la laisser partir ? Dans ce cas, à quoi bon chercher à la lui faire oublier ?

Tout cela ne présageait rien de bon.

— Si personne ne peut la remplacer, la seule solution, c'est de mettre à nouveau la main sur elle, murmura l'assistant, trop bas cependant pour être entendu de son maître.

Il existait quelqu'un susceptible de régler cette histoire, un jeune officier qui connaissait déjà bien les proches de Mao Mao.

— Voilà un nouveau défi en perspective, marmonna Gaoshun en se frottant la nuque.

Chapitre 32

L'eunuque et la courtisane

— Allez, au travail, c'est l'heure ! proclama la vieille tenancière en poussant Mao Mao dans une élégante calèche.

La jeune fille allait travailler ce soir-là chez un noble qui organisait un banquet dans sa demeure au nord de la ville. Les trois joyaux du Palais vert-de-gris y avaient été conviés et la jeune apothicaire appartenait au cortège qui les y escortait. Toutes portaient pour l'occasion leurs plus beaux atours, ainsi qu'un maquillage appuyé. Mao Mao n'y avait pas échappé, bien que cet accoutrement la mît mal à l'aise.

Une fois sur place, on leur fit traverser un long couloir, puis gravir un escalier en spirale qui menait à une large pièce décorée de lanternes pendues au plafond et de pompons rouges disposés un peu partout.

Je vois qu'on a de l'argent à ne plus savoir qu'en faire.

Cinq hommes, plus jeunes qu'elle ne l'avait escompté, étaient assis en ligne. À leur vue, Pailin se passa la langue sur les lèvres – la séduisante sœur de cœur de Mao Mao se montrait parfois impulsive, au grand dam de leur patronne –, ce qui lui valut un coup de coude discret de la part de Joka.

Les clients invités à la réception étaient censés être des officiers de haut rang. Lihaku avait joué les intermédiaires, de sorte qu'une partie des bénéfices de la soirée contribueraient à rembourser la dette de Mao Mao. Si elle avait su que le soldat avait des amis aussi riches, elle aurait demandé à ce qu'il les lui présente plus tôt ! Par chance, elle avait quitté la cour intérieure avec une indemnisation plus généreuse que ce qu'elle n'avait espéré – qui lui avait

permis d'éviter de vendre son corps. Mais cela n'empêchait pas la maquereille de faire appel à elle pour ce genre d'événements.

La vieille harpie n'y trouve pas son compte.

Elle tenait vraiment à faire de l'ancienne servante du *hougong* l'une de ses courtisanes. Voilà des années qu'elle œuvrait pour tenter de la convaincre d'abandonner la médecine. Sauf que Mao Mao n'avait nullement l'intention de délaisser ses potions pour la danse et le chant. Plutôt mourir.

À y regarder de plus près, la salle était décorée avec un luxe ostentatoire. Les tapis et les vins exposés étaient de la plus haute qualité. *Je suis certaine que si j'emportais un petit souvenir, personne ne s'en apercevrait*, songea la jeune fille avant de renoncer à l'idée. Non, il ne valait mieux pas.

Faire venir des courtisanes dans une résidence privée coûtait bien plus cher que de dresser un banquet dans une maison close, surtout quand on faisait appel aux joyaux des joyaux qui facturaient l'équivalent d'un an de salaire par soirée. Alors pour se permettre de profiter simultanément de Mei Mei, Pailin et Joka, il fallait être richissime.

La présence de Mao Mao ne s'expliquait que par la nécessité de fournir une assistante aux trois jeunes femmes. Ses compétences ne dépassaient d'ailleurs pas le respect du protocole, puisqu'elle ne savait ni chanter ni jouer de l'erhu, et encore moins danser. Sa mission consistait donc à s'assurer que leurs hôtes aient toujours leur coupe bien remplie.

Mao Mao versa du vin dans le verre vide d'un des hommes en s'obligeant à sourire. Heureusement, les performances en chant et en danse de ses sœurs de cœur ravissaient tant l'assemblée que personne ne prêtait attention à elle. L'un des clients avait même commencé une partie de go avec l'un des domestiques.

Parmi le public qui riait, buvait et profitait du spectacle, seul un jeune homme vêtu de soie fine ne semblait pas apprécier la soirée. Le regard perdu dans le vide, il buvait parfois quelques gorgées de la coupe posée en équilibre sur son genou.

Quoi, il s'ennuie ? se demanda Mao Mao en remarquant l'attitude du client.

Comme elle prenait toujours très au sérieux les responsabilités qu'on lui confiait, la crainte qu'on l'accuse de négliger les invités lui traversa l'esprit. Munie d'une cruche, elle vint donc s'asseoir à côté du jeune homme en question, dont la frange noire dissimulait la moitié du visage.

— Laisse-moi tranquille, ordonna-t-il.

Sa voix sembla étrangement familière à l'apothicaire. Sans réfléchir et sans aucune considération pour la politesse et la bienséance, elle leva la main pour écarter les cheveux du jeune homme. Il était d'une beauté sans égale.

— Jinshi ? s'exclama Mao Mao, stupéfaite.

Il n'avait insufflé ni éclat à son sourire ni miel dans sa voix, mais c'était bel et bien lui. Elle l'aurait reconnu entre mille.

Pris de court, le sublime eunuque la détailla quelques secondes avant de répondre, mal à l'aise.

— On t'a déjà dit que tu étais méconnaissable quand tu te maquillais ?

— Plusieurs fois, oui.

Elle laissa les cheveux de Jinshi lui retomber sur le visage. Il tendit la main vers elle, toujours aussi boudeur.

— On ne touche pas aux courtisanes ! le rabroua-t-elle avant qu'il ait pu lui saisir le poignet.

La décision n'était pas du ressort de la jeune fille. Il s'agissait d'une des modalités de leur contrat : pour toucher, il fallait payer un supplément.

— On peut savoir ce que tu fais, accoutrée comme ça ? demanda-t-il.

— Je travaille à temps partiel, répondit-elle en évitant son regard.

— Quoi, dans une maison close ? Ne me dis pas que...

L'œil noir que lui jeta Mao Mao suffit à l'interrompre. Comptait-il lui faire la leçon ?

— Je ne prends pas de clients, l'informa-t-elle. Pas encore.

— Comment ça, pas encore ?

Mao Mao ne répondit rien. Il était fort possible que la tenancière lui force la main avant qu'elle n'ait pu rembourser complètement sa dette. Pour l'instant du moins, l'influence de son père et de ses sœurs de cœur l'en avait épargnée.

— Et si je t'achetais, moi ? proposa le gardien du *hougong* d'une voix traînante.

— Pardon ?

Elle s'apprêtait à lui dire d'éviter les plaisanteries quand elle se rendit compte d'une chose.

— Vous savez quoi, ce n'est peut-être pas une si mauvaise idée, lâcha-t-elle.

À en croire son expression étonnée, le bel eunuque ne s'attendait sûrement pas à cette réponse. Son sourire habituel, aussi envoûtant soit-il, avait quelque chose d'inhumain. Sans lui, le visage de Jinshi, aux émotions complexes, devenait un livre ouvert.

— Après tout, ça ne me dérangerait pas de revenir travailler à la cour intérieure, précisa-t-elle.

Les épaules du jeune homme s'affaissèrent.

— Je croyais que tu ne t'y plaisais pas. Que c'était pour cette raison que tu ne voulais pas y rester.

— Je n'ai jamais dit une chose pareille.

Au contraire, elle estimait avoir assez supplié Jinshi de la garder afin de lui permettre de rembourser sa dette. C'était pourtant bien lui qui l'avait renvoyée. Il allait sans dire que le *hougong* n'était pas de tout repos, mais dame Gyokuyo et ses suivantes lui avaient fait bon accueil. Et en tant que goûteuse, elle avait aussi occupé un poste inaccessible au commun des mortels – même s'il n'était pas très populaire...

— Le seul inconvénient, c'est que je ne pouvais pas poursuivre mes recherches sur les poisons, ajouta-t-elle.

— Ce que tu devrais éviter de faire, dans l'absolu, répliqua Jinshi en reposant le menton sur son genou relevé. Enfin, c'est dans ta nature, je le sais bien.

Son air exaspéré laissa la place à un sourire plein d'ironie.

— Comment ça ?

— On ne t'a jamais dit que tu n'étais pas douée pour la communication ?

— Si, admit Mao Mao après un silence. Souvent.

Le sourire du bel eunuque se fit plus innocent, ce qui agaça son interlocutrice. À nouveau, il tendit la main vers elle.

— Pourquoi t'écarter-tu ?

— Il est interdit de toucher : c'est le règlement.

Cette déclaration ne suffit pas à décourager le haut fonctionnaire. Il garda le bras tendu sans quitter la jeune fille du regard. Elle eut un mauvais pressentiment.

— Mais enfin, Mao Mao, je dois quand même pouvoir te toucher ne serait-ce qu'une fois...

— Certainement pas.

— Qu’as-tu à perdre ?

— Le moral.

— Allez, quoi. Je ne peux même pas te frôler du bout des doigts ? Ce n’est pas grand-chose.

Mao Mao n’avait pas de réponse à lui donner. Il était tenace, elle savait qu’il n’abandonnerait pas. Dos au mur, elle ferma les paupières, avant de pousser un soupir.

— Bon, d’accord, finit-elle par capituler.

À peine eut-elle prononcé ces mots qu’elle sentit une pression contre ses lèvres. Rouvrant les yeux, elle découvrit un peu de son rouge à lèvres à l’extrémité de l’un des doigts de Jinshi. Sans lui laisser le temps de réagir, il avait ramené sa main vers lui et, à la grande stupéfaction de Mao Mao, posé son doigt sur ses propres lèvres.

Ah, mais quel sale petit pervers !

Il ôta sa main. Une touche de rouge s’était déposée sur sa bouche si bien dessinée. Cette couleur nouvelle sembla même lui remonter aux joues tandis que son visage se détendait en un sourire plus innocent encore.

L’apothicaire sentit ses épaules trembler. Tout à coup, l’intendant du *hougong* lui parut si jeune, presque juvénile, au point qu’elle n’eut pas le cœur de le réprimander.

Bon sang, ce qu’il est beau ! songea-t-elle en détournant les yeux.

Mao Mao pinça les lèvres en sentant ses propres joues chauffer. Elle savait qu’elle n’aurait pas dû mettre de rouge à lèvres. Ce furent les éclats de rire des invités et les gloussements des courtisanes qui lui firent relever la tête. Tout le monde les observait. Aux larges sourires que lui adressaient ses sœurs de cœur, la jeune apothicaire eut aussitôt très peur de ce qui allait suivre. Elle aurait mille fois préféré être ailleurs.

Soudain, Gaoshun surgit de nulle part, les bras croisés, l’air de dire : « Enfin ! Voilà une bonne chose de faite. » Mao Mao en eut le vertige, au point de ne rien mémoriser du reste de la soirée. Ce qu’elle n’était pas près d’oublier, toutefois, ce fut la manière dont les trois joyaux lui tendirent une embuscade pour la bombarder de questions et lui tirer les vers du nez dès le lendemain.



Quelques jours plus tard, un bel aristocrate se présenta dans le quartier rouge. Il apportait dans ses poches assez d'argent pour faire tourner la tête de la vieille grippe-sou du Palais vert-de-gris et, pour une raison inconnue, un étrange champignon, très rare, qui poussait sur certains insectes.

Il souhaitait acheter une jeune fille, et pas n'importe laquelle.

Chapitre 33

Un nouveau départ

— C'est votre dernier mot ? demanda Jinshi.

Adossé au canapé rehaussé d'ivoire, l'empereur, doté d'une barbe prodigieuse, hocha doucement la tête.

Ils se trouvaient dans un petit pavillon de la cour extérieure où la visibilité était excellente : une souris n'aurait pas pu s'y faufiler sans se faire remarquer. Le maître de l'univers se redressa pour verser du vin dans une coupe en verre. Même en présence du personnage le plus auguste de la nation, Jinshi se sentait à sa place, lui aussi. Enfin, jusqu'à il y a peu.

L'empereur se caressait le menton en souriant, ce qui n'était pas du goût de l'intendant du *hougong*. Serait-il impoli de lui en faire la remarque ? D'un autre côté, Sa Majesté Impériale portait fort bien la barbe. Le bel eunuque ne pouvait pas le battre, question pilosité...

— Alors, qu'est-ce que tu décides ? Après tout, c'est toi qui entretiens mon jardin...

Loin de mordre à l'hameçon, le mandarin retint un sourire en coin pour adopter un air angélique propre à séduire n'importe quel adversaire. Au risque de paraître orgueilleux, parmi ses atouts, c'était à son charme que Jinshi faisait le plus confiance.



Ironie du sort, voilà qu'il se voyait refuser l'objet de son vœu le plus cher ! Même au prix des plus grands efforts, ses talents n'avaient rien d'exceptionnel. Et pourtant, son apparence clamait le contraire.

Il s'en était longtemps désolé. À présent, il acceptait ce paradoxe. Il savait son intelligence et sa force physique dans la moyenne, aussi utilisait-il au mieux le seul véritable avantage dont il disposait. Voilà comment il était devenu le séduisant gardien du *hougong*. Son allure aussi bien que sa voix donnaient de lui l'image d'un jeune homme extraordinaire, et il en profitait.

Le visage de Jinshi se fendit d'un sourire à la fois gracieux et volontaire.

— Vos désirs sont des ordres, Votre Majesté, répondit-il en inclinant respectueusement la tête.

L'empereur prit une gorgée de vin. Son attitude donnait à l'eunuque l'envie de se surpasser dans l'adversité. Il avait bien conscience de n'être qu'un enfant — un enfant qui dansait dans la paume immense du maître de l'univers. Mais il réussirait. Il s'en faisait la promesse. Il satisferait tous les souhaits de Sa Majesté Impériale, fussent-ils peu glorieux. C'était autant son devoir qu'un pari.

Un pari qu'il se devait de remporter, car c'était pour lui le seul moyen de choisir un jour son destin. Sans doute existait-il d'autres manières de procéder, mais Jinshi ne parvenait pas à les imaginer.

Voilà pourquoi il poursuivait dans cette voie.

Le fonctionnaire impérial porta la coupe à ses lèvres, laissant le doux nectar faire son chemin sans se départir de son sourire de nymphe.



— Tiens, prends ça, et ça. Et ça, aussi, tu vas en avoir besoin.

Devant l'avalanche de vêtements, de fard et de poudre blanche que Mei Mei lui mettait entre les bras, Mao Mao fit la grimace. Elles se trouvaient dans la chambre de la courtisane au Palais vert-de-gris.

— Je n'ai pas besoin de tout ça, protesta l'apothicaire en reposant chaque cosmétique à sa place sur l'étagère.

— Tu plaisantes ? s'écria la jeune femme, exaspérée. Elles auront toutes du maquillage plus haut de gamme que toi, là-bas ! Fais au moins un petit effort de coquetterie.

— Il n'y a que les courtisanes qui se pomponnent à ce point pour aller travailler, maugréa Mao Mao, mal à l'aise.

Elle caressait le rêve d'aller mélanger les herbes qu'elle avait ramassées la veille quand un rouleau de plaquettes de bois atterrit à ses pieds. Son aînée, quoique bienveillante, se montrait parfois irascible.

— Pour une fois que tu trouves un emploi digne de ce nom, tu n'as pas envie de faire bonne impression ? J'en connais beaucoup qui tueraient pour être à ta place ! Si tu n'y mets pas du tien, ton employeur va finir par se lasser.

— Tu as raison, reconnut Mao Mao en poussant un petit soupir.

L'éducation administrée au Palais vert-de-gris, par la voix de la tenancière de la maison comme par Mei Mei, manquait parfois de souplesse, mais jamais de bon sens.

La jeune apothicaire ramassa le rouleau d'un geste solennel. Le bois paraissait plus foncé sur les plaquettes plusieurs fois recouvertes d'écriture puis effacées. On y lisait à présent les paroles d'une chanson calligraphiées avec soin. À son âge, Mei Mei pouvait fort bien arrêter son activité, mais son intelligence lui valait une popularité croissante. Sa maîtrise du chant, du jeu de go et du shogi séduisait ses clients. De fait, elle était de ces courtisanes de haut rang qui vendent davantage leurs compétences que leur corps.

— Maintenant que tu t'es trouvé une place de rêve, n'oublie pas de mettre de l'argent de côté !

L'expression de Mei Mei, qui venait de lancer le rouleau de plaquettes à sa petite protégée, s'adoucit. La jeune femme lui caressa la joue de sa main manucurée, ramenant au passage une mèche de cheveux derrière son oreille.

Dix mois auparavant, l'apothicaire avait été kidnappée pour être vendue en tant que domestique à la cour intérieure. Même dans ses rêves les plus fous, Mao Mao n'aurait jamais osé imaginer qu'après être parvenue à retourner au quartier des plaisirs, elle irait travailler de nouveau au palais. Aux yeux de son entourage, cette promotion représentait la chance de sa vie. D'où le sérieux avec lequel le joyau du Palais vert-de-gris la regardait à ce moment précis.

— Promis, finit-elle par concéder à son aînée, qui lui adressa en retour ce sourire gracieux des courtisanes.

— J'espère que tu y gagneras plus qu'un simple salaire. Profites-en donc pour te trouver un bon mari... Les hommes fortunés ne doivent pas manquer dans ces milieux-là. D'ailleurs, je serais ravie que tu me ramènes quelques clients aux poches bien garnies.

Cette fois, son sourire reflétait la froideur d'un esprit calculateur digne de la patronne, cette vieille grippe-sou qui gouvernait la maison close. Il fallait mettre toutes les chances de son côté si l'on avait envie de survivre dans ce genre d'établissement.

En fin de compte, Mao Mao se retrouva lestée d'un baluchon plein à craquer d'habits et de cosmétiques. Ployant sous son poids, elle retourna cahin-caha jusqu'au modeste domicile de son père.

Elle se rappelait parfaitement le jour où ce séduisant noble s'était présenté dans le quartier des plaisirs, deux semaines après qu'elle se vit renvoyée de la cour intérieure. Vu ses penchants particuliers, l'eunuque avait – Dieu merci – pris pour argent comptant les paroles de Mao Mao, qui plaisantait à moitié, et offert à la tenancière de la maison close plus d'argent que nécessaire pour couvrir les dettes de la jeune fille, ainsi qu'une herbe médicinale très rare en guise de présent. Un geste extrêmement généreux. En moins d'une demi-heure, la liberté de Mao Mao avait été rachetée.

La petite chanceuse était donc censée prendre ses quartiers au palais impérial sous peu. Elle avait des scrupules à abandonner à nouveau son père, mais les termes de son nouveau contrat lui paraissaient bien plus souples que précédemment. Sans compter que, cette fois, elle ne disparaîtrait pas du jour au lendemain. Un sourire aux lèvres, le maître herboriste du quartier des plaisirs lui avait gentiment conseillé de suivre ses envies, mais elle avait vu son regard s'assombrir à la lecture des clauses. Comment fallait-il l'interpréter ?

Un bouillon d'herbes médicinales était en train de mijoter quand elle arriva au domicile familial.

— Je te trouve bien chargée, déclara le propriétaire des lieux.

Elle déposa son baluchon de tissu à ses pieds avant de s'étirer. Leur maison délabrée, traversée de courants d'air, restait glaciale même quand un feu brûlait

dans la cheminée. Son père et elle accumulaient les couches de vêtements pour se réchauffer. Elle le surprit à se frotter le genou, signe que sa blessure le faisait encore souffrir.

— Je ne peux pas tout emporter, se désola Mao Mao en contemplant le bagage qu'elle avait préparé. Le pilon et le mortier me sont indispensables. Je ne peux pas me séparer de mon carnet et je tiens à garder le peu de sous-vêtements qu'il me reste...

Pendant que la jeune fille marmonnait dans sa barbe, les sourcils froncés, en faisant la liste de ses possessions, le maître apothicaire du quartier des plaisirs ôta la marmite du feu avant de la rejoindre.

— Mao Mao, ma chérie, je ne suis pas certain que tu puisses prendre tout ça avec toi, dit-il en sortant du sac de sa fille pilon et mortier, ce qui lui valut un regard noir. Tu n'es pas médecin. Si on découvre ce matériel dans ton bagage, on va croire que tu as de mauvaises intentions. Ne fais pas cette tête ! C'est toi qui as pris cette décision et il est trop tard pour changer d'avis.

— Qu'en sais-tu ?

Elle se laissa tomber sur le sol en terre battue. En un coup d'œil, l'homme comprit ce qu'elle entendait par là.

— Bon, finis de préparer tes affaires et va te coucher. Avec le temps, tu pourras leur demander de te procurer certains outils. Demain est ton premier jour, concentre-toi d'abord sur ce qu'on attend de toi. Tu verras le reste plus tard.

— D'accord... concéda la jeune fille.

À contrecœur, elle reposa sur l'étagère ses instruments d'apothicaire avant de choisir parmi ses cadeaux de départ ceux qui lui paraissaient les plus utiles et les empaqueta. Elle commença par boudier la poudre éclaircissante et la coquille remplie de fard avant de finir par ajouter cette dernière à son bagage – après tout, elle ne prenait guère de place. Elle emporta aussi une superbe veste de coton rembourrée qu'on lui avait offerte – sans doute oubliée par un client, car jamais une courtisane ne porterait ce genre d'habit.

Le père de Mao Mao rangea la marmite avant de mettre du bois dans l'âtre. Puis il clopina jusqu'à son lit, une simple natte de roseau, pour s'y allonger. Pour tout linge, il disposait d'une deuxième natte doublée d'un édredon misérable.

— J'éteindrai le feu quand tu auras terminé, dit-il en approchant de lui une lampe à huile.

Elle emballa le reste de ses affaires avant de rejoindre son propre lit, à l'autre extrémité de la pièce. Traversée par une pensée subite, elle traîna sa couche jusqu'à celle du maître apothicaire du quartier des plaisirs.

— Voilà un moment que tu n'as pas dormi si près de moi ! Je croyais que tu avais passé l'âge.

— Exact, mais j'ai froid, dit-elle en évitant son regard.

Elle dormait dans son coin depuis l'âge de dix ans environ. Il s'en était écoulé, des années, depuis ! Elle cala sa veste de coton entre elle et son père avant de fermer les paupières. Puis elle bascula sur le côté, le dos arrondi, en position fœtale.

— Tu vas me manquer, murmura le vieil homme.

— Ne t'inquiète pas, papa. Cette fois, je serai libre de rentrer à la maison quand je veux, répondit sa fille d'une voix égale.

— Tu seras toujours la bienvenue, dit-il en passant la main dans ses cheveux.

Elle l'appelait « papa », mais il avait plutôt les traits d'une vieille femme et les manières d'une mère. Tout le monde s'accordait sur ce point.

Mao Mao n'avait pas de maman à proprement parler. Mais elle pouvait compter sur un père qui prenait soin d'elle, une grand-mère – la tenancière de la maison close – qui ne cessait de geindre et des sœurs de cœur – les courtisanes – hautes en couleur.

Oui, je peux leur rendre visite dès que j'en ai envie.

Apaisée par la chaleur de la paume paternelle, aussi flétrie qu'une branche, qui continuait de lui caresser les cheveux, sa respiration adopta le rythme calme et tranquille du sommeil.

Chapitre 34

Servante à la cour extérieure

Mao Mao portait un uniforme de coton. Comparée à l'austère robe de bure dont elle était affublée quand elle officiait en tant que servante au *hougong*, sa tenue lui paraissait franchement somptueuse.

— J'ai toujours été persuadée qu'un jour, je reviendrais à la cour intérieure.

— Ils t'ont renvoyée, je te rappelle. Pas question que tu retournes traîner là-bas pour le moment. C'est à la cour extérieure que tu travailles désormais.

Gaoshun, l'assistant de Jinshi, lui faisait visiter le palais impérial en lui précisant le nom des différents bâtiments et les bureaux qu'ils abritaient. Vu la taille de l'édifice, l'expérience promettait d'être vertigineuse.

Le palais attendant faisait partie de la cour intérieure, où résidait la famille impériale. Mais Mao Mao travaillait désormais à la cour extérieure, comme les innombrables fonctionnaires employés par les divers services administratifs.

— La majorité des soldats réside dans la partie orientale de la cour. Je te conseille de ne pas t'y aventurer.

Mao Mao acquiesça tout en observant la végétation. Pas de doute, il poussait beaucoup plus d'ingrédients dans la cour intérieure qu'extérieure ! Son père, Luomen, avait-il planté une riche variété d'herbes médicinales pendant qu'il y travaillait, comme elle le suspectait ? Voilà qui expliquerait la profusion de plantes médicinales sur une surface pourtant limitée.

Gaoshun continuait de lui préciser mille et un détails quand la jeune fille ressentit comme un picotement dans la nuque. Tournant la tête, elle découvrit qu'un groupe de femmes employées comme elle au palais la dévisageaient... ou, plutôt, la fusillaient du regard.

De même qu'il se pose entre hommes des questions que seuls les hommes comprennent, certaines émotions ne se partagent qu'entre femmes. Les individus de sexe masculin ont tendance à résoudre leurs différends par l'usage de la force, alors que ceux de sexe féminin s'en remettent aux sentiments. En l'occurrence, les spectatrices semblaient jauger la nouvelle venue.

Je n'aime pas les fouineuses, les tança en pensée la jeune apothicaire en leur tirant la langue. Après quoi elle s'empressa de rejoindre le bras droit de Jinshi dans l'édifice suivant.

Tout compte fait, les tâches dévolues à Mao Mao dans la cour extérieure ne différaient pas de celles qu'elle accomplissait à la cour intérieure : il lui fallait nettoyer les chambres qu'on lui désignait et s'acquitter des missions et corvées qu'on lui assignait. Apparemment, l'intendant du *hougong* nourrissait de plus grandes ambitions à son égard, mais elle n'aurait pas l'occasion de s'y attaquer de sitôt puisqu'elle avait échoué à l'examen impérial.

— Comment as-tu fait pour être recalée ?

Comment aurais-je pu réussir, plutôt ?

Jinshi et Gaoshun en étaient restés stupéfaits. Ils n'avaient aucun doute sur le fait que la jeune fille passerait le test sans souci. Élevée dans le quartier rouge, elle savait lire et écrire. Elle avait également des notions de chant et d'erhu. Comme l'examen en question n'était pas aussi difficile que celui du service civique, il leur semblait évident qu'avec un peu de révisions, leur protégée réussirait haut la main.

En toute honnêteté, la jeune apothicaire n'aimait pas étudier. En dehors de tout ce qui touchait aux remèdes, aux herbes ou aux médicaments, ses connaissances étaient inférieures à la moyenne. Ces sujets-là la passionnaient, mais pourquoi s'ennuyer à apprendre l'histoire ? À quoi bon ? Quant au droit, il changeait constamment. Quel intérêt de mémoriser les lois ? Malheureusement, Mao Mao était incapable de s'y intéresser. D'où son échec à l'examen impérial.

Le soir, elle avait bien ouvert les livres qu'on lui avait donné à étudier avec la ferme intention de les lire en entier, mais le soleil s'était levé sans qu'elle y parvînt. Plusieurs fois elle s'était laissé surprendre par le petit matin. Elle avait

fini par se faire une raison. De toute évidence, elle n'avait eu aucune chance de réussir, voilà tout.

Désolée de vous décevoir, songea amèrement Mao Mao en nettoyant avec vigueur le cadre de la fenêtre.

Elle se trouvait à présent dans l'entrée des bureaux de l'eunuque. Si le bâtiment était imposant, l'architecture s'y avérait plus sobre que dans la cour intérieure. Les murs laqués de vermillon affichaient un rouge flamboyant qui devait sans doute être rafraîchi chaque année.

En revanche, elle ne s'était pas attendue à tant de saleté ! Dans un si vaste espace, les recoins inaccessibles avaient beau être légion, la jeune servante soupçonnait aussi une certaine paresse à l'origine de toute cette crasse. Au contraire des petites mains recrutées, vendues ou enlevées pour officier à la cour intérieure, les femmes qui travaillaient à la cour extérieure avaient gagné leur place en passant un examen, de sorte qu'elles se considéraient comme supérieures aux simples servantes. Elles étaient issues de bonnes familles, instruites et orgueilleuses – ce qui va souvent de pair. À supposer qu'elles remarquent la poussière, elles ne risquaient pas de lever le petit doigt pour s'en occuper. Pour leur défense, ce n'était pas leur travail.

Après tout, elles tenaient plus ou moins le rôle de secrétaires. Le ménage ne faisait pas partie de leurs attributions. Ce qui ne les autorisait pourtant pas à laisser les lieux s'encrasser ! Comme le précédent empereur avait aboli l'esclavage, les bureaucrates s'étaient mis à embaucher des domestiques pour accomplir les corvées quotidiennes.

Tel était le nouveau poste de Mao Mao, qui travaillait désormais sous les ordres de Jinshi.

Et maintenant, quoi ? se demanda-t-elle après avoir terminé le nettoyage du couloir.

Elle se tourna vers le bureau de son nouveau maître. Quoique spacieuse, la pièce n'avait rien de luxueux – bien au contraire. Le propriétaire des lieux avait un emploi du temps serré. Une fois quitté son bureau, il n'y retournait pas de sitôt. Mao Mao disposait donc de tout son temps pour faire le ménage, mais il restait un problème à régler.

— Dis donc, pour qui tu te prends ?

Un certain nombre d'étrangères l'entouraient, toutes plus grandes que l'apothicaire : l'une d'entre elles la dépassait même d'une bonne tête.

Il n'y a pas de secret : mieux on mange, plus on prend des forces... et des formes ! remarqua la nouvelle recrue en observant à la fois leur grande taille et leur fort tour de poitrine.

Celle qui avait pris la parole était particulièrement imposante, signe qu'elle n'avait pas souffert de la faim et venait probablement d'une famille aisée.

— Non mais ! Tu écoutes quand on te parle ? aboya l'inconnue.

L'espace d'un instant, Mao Mao s'était encore une fois perdue dans ses pensées. Pour résumer, les jeunes femmes qui l'avaient prise en tenaille lui en voulaient d'être au service de Jinshi. Elles désiraient savoir ce qui lui avait valu ce privilège. Hélas ! La servante n'avait aucune idée de ce qui se passait dans la tête du bel eunuque. Elle savait qu'il l'avait embauchée, voilà tout. Si elle avait été une fille de bonne famille comme dame Gyokuyo, aussi séduisante que dame Lifa ou aussi aguicheuse que Pailin, joyau du Palais vert-de-gris, personne n'aurait objecté – car personne n'aurait vu de raison de protester. Mais la petite nouvelle avait l'apparence d'un poulet décharné couvert de taches de rousseur, ce qui indignait les autres pensionnaires de la cour extérieure. Elles ne supportaient pas de voir ce laideron côtoyer le sublime fonctionnaire impérial, elles qui auraient donné n'importe quoi pour avoir cette chance-là.

Bon... Comment réagir ? se demanda Mao Mao, qui n'était pas des plus douées en communication.

Elle avait beau se creuser les méninges, elle finissait souvent par utiliser le silence comme arme. Sauf qu'en cette occasion, se taire énerverait ses interlocutrices aussi sûrement que si elle prenait la parole.

Elle décida donc d'aller droit au but.

— Si je comprends bien, vous êtes jalouses, c'est ça ? lança-t-elle sans détour.

À la première gifle, elle comprit qu'elle n'avait vraiment pas choisi les bons mots.

Cinq femmes l'encerclaient. Mao Mao espérait qu'elles ne l'étriperaient pas sur place, mais elles la faisaient inexorablement reculer vers une partie du

couloir plongée dans l'ombre. Comme elle n'avait plus grand-chose à perdre, la jeune fille décida de tenter le tout pour le tout.

— Vous ne croyez tout de même pas que j'ai bénéficié d'un traitement de faveur ?

La fureur du petit groupe redoubla. L'apothicaire se hâta de poursuivre avant de recevoir une nouvelle gifle.

— C'est ridicule, et vous le savez. Comment une fille comme moi pourrait-elle obtenir les grâces de Jinshi, créature céleste entre toutes ?

Même si elle avait prononcé ces mots les yeux baissés, elle vit l'attitude de son auditoire changer.

Mon stratagème a l'air de marcher, se réjouit-elle.

— Jinshi aurait-il mauvais goût ? Qui choisirait de s'attaquer à un os de poulet au lieu de déguster les ormeaux et le sanglier qu'on lui présente sous les yeux ? Il faudrait avoir de bien curieux penchants.

Une grimace tordit les traits de ses assaillantes.

— Mais qu'est-ce que j'en sais, après tout ? Enfin, croyez-vous vraiment qu'un homme si beau, doté d'un sourire aussi enchanteur aurait de telles inclinations ? Oh, je vois. Donc c'est un pervers qui...

— Mais pas du tout ! C'est ridicule !

— C'est n'importe quoi !

Un brouhaha se propagea dans le groupe. Mao Mao songea qu'elle s'en était tirée de justesse, mais l'une des femmes la dévisageait toujours d'un œil sceptique.

— Dans ce cas, pourquoi est-ce qu'il t'a engagée ? dit la moins enragée de la bande.

Plus grande que toutes les autres, elle affichait un visage calme, serein. La jeune apothicaire se rendit compte que c'était la seule à être restée à l'écart tout au long de l'altercation. Comme ses semblables, elle s'était désormais éloignée d'un pas, mais continuait de la fixer avec circonspection. Elle avait l'air du genre à suivre la foule pour voir jusqu'où elle allait sans nécessairement prendre part au défilé.

Si elles ne sont pas convaincues, alors je n'ai pas le choix, finit par décider Mao Mao.

— Voilà pourquoi ! annonça-t-elle en levant le bras gauche, dont elle venait de remonter sa manche avant de défaire le bandage qui courait de son poignet jusqu'à l'épaule.

Sous leurs yeux éberlués et leurs cris écoeurés, la jeune fille exhiba les cruelles cicatrices qui lui zébraient la peau. Ses récentes expériences – elle avait testé un remède contre les brûlures – avaient laissé de vilaines traces qui semblaient horrifier les pensionnaires de la cour extérieure.

— Jinshi est une belle personne, dont le cœur est aussi pur que son sourire. La preuve : sans lui, je ne sais pas comment je gagnerais ma vie. C'est lui qui m'a fait l'aumône du logement et du couvert, poursuivit Mao Mao, la larme à l'œil, en remettant son bandage en place.

Elle prenait grand soin d'accompagner ses paroles d'un regard humble orienté vers le sol et d'un léger tremblement de tout son corps.

— Allons-nous-en, lança l'une des femmes.

Désormais dépourvues de tout intérêt pour la dernière venue à la cour extérieure, elles se dispersèrent. La plus grande d'entre elles lui jeta néanmoins un ultime coup d'œil avant de s'éloigner à son tour.

Ouf ! L'affaire est réglée, se félicita la jeune fille en faisant craquer sa nuque. Elle ramassa ses chiffons et s'apprêtait à poursuivre son travail de nettoyage quand elle aperçut le superbe eunuque qui se tenait devant elle, la tête collée au mur.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? lui demanda sa nouvelle servante.

— Rien de spécial. À ce que je vois, ces harpies en ont toujours après toi. Pourquoi leur as-tu montré ton bras gauche ?

Elle choisit d'éluder la question. Après tout, l'intendant du *hougong* n'avait sans doute pas assisté à toute la scène.

— Oh, comme ça... Et puis, de toute manière, ce n'est rien comparé aux langues de vipère de la cour intérieure, ne vous inquiétez pas. Mais... euh... si je puis me permettre, qu'est-ce qui vous arrive, au juste ?

La domestique trouvait l'attitude de son employeur – avachi contre le mur – peu adaptée à son haut rang. Gaoshun, dépité, semblait partager ce point de vue.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais retourner travailler.

Puisque Jinshi était rentré, elle ne pouvait plus faire le ménage dans son bureau. Il lui faudrait trouver un autre endroit à nettoyer. Armée de son chiffon et de son seau, elle s'éloigna et n'entendit pas la voix de l'eunuque derrière son dos :

— Elle m'a traité de pervers...

J'espère que je n'ai pas fait de gaffe, pensa Mao Mao au même moment sans se rendre compte de rien. Si l'eunuque avait assisté aux derniers instants de la confrontation, elle ne voyait pas ce qui aurait pu le blesser. Aussi décida-t-elle de se concentrer sur ses corvées.

Assise en tailleur dans sa chambre, les bras croisés, la jeune apothicaire – une fois n'est pas coutume – marmonnait dans sa barbe. Dans l'après-midi, elle avait profité de son temps libre pour ramasser des plantes médicinales, mais la récolte s'avérait trop maigre pour qu'elle puisse l'utiliser. En hiver, on ne trouvait pas grand-chose. Elle s'était donc contentée de laver les herbes, puis de les essuyer avant de les accrocher à sécher sur le mur, comme à son habitude depuis qu'elle travaillait à la cour extérieure. Avec ces herbes pendues dans tous les coins, la pièce offrait un spectacle étonnant.

Certes, on lui avait assigné une chambre plutôt agréable pour une simple servante, mais elle manquait toutefois d'espace. À bien y regarder, elle n'était pas mieux logée qu'à la cour intérieure. En revanche, lorsqu'elle travaillait au pavillon de Jade, elle pouvait au moins demander la permission d'utiliser les cuisines. De ce fait, et grâce à l'abondance des ressources naturelles qu'on pouvait y trouver, elle n'avait eu aucun mal à préparer ses concoctions. Cet avantage avait compensé l'exiguïté de ses quartiers.

Comment faire, comment faire ? s'interrogeait-elle.

Elle observait le coffre en bois de paulownia qu'elle avait posé sur la malle en osier. Scellé à l'aide d'une corde de soie, il renfermait une herbe très rare qui poussait sur certains insectes. Baptisée ver hivernal ou herbe estivale, mais aussi connue sous le nom de champignon chenille, cette plante lui avait été livrée dans le quartier des plaisirs par Jinshi, en complément de sa paie. C'est ce présent qui avait décidé la jeune fille à signer le contrat sans tarder. Même si elle se savait incapable de résister à la tentation de ce tonifiant étonnant, elle se demandait à présent si elle ne s'était pas un peu emballée.

Elle ouvrit le couvercle pour contempler le champignon. Un sourire, timide dans un premier temps, s'épanouit sur son visage. Ses joues rosirent de plaisir.

Mao Mao s'empêcha de poursuivre. La veille, elle en était venue à pousser un cri d'extase, à tel point que des voisines logées deux chambres plus loin avaient frappé à sa porte pour se plaindre. Apparemment, il était malvenu de mugir en pleine nuit, quand les gens essayaient de dormir.

L'apothicaire se contraignit à ravalier son sourire, puis elle s'allongea sur sa couche. Les servantes commençaient tôt leur journée, avant même le chant du coq. Si Jinshi était un eunuque, il n'en était pas moins un homme à la beauté incomparable et, surtout, un personnage de haut rang. Mieux valait ne pas le mécontenter.

La jeune fille remonta sur son corps le drap fin doublé de plusieurs couches de manteaux qui lui tenaient lieu de couvertures. Puis elle ferma les paupières.

À l'heure du petit déjeuner, Jinshi demanda à sa nouvelle employée :

— Ta chambre n'est pas trop petite ?

Elle n'était pas autorisée à livrer le fond de sa pensée — *Je m'y sens un peu à l'étroit et je préférerais être logée dans une pièce avec une grande cheminée, située non loin d'un puits !* — et elle le savait. Aussi tint-elle sa langue.

— Elle est tout à fait convenable pour une simple servante.

— Vraiment ? insista le bel eunuque.

Cette fois, elle s'abstint de répondre.

Son maître, qui venait de se réveiller, n'avait pas eu le temps de se préparer pour la journée. Il s'était contenté d'arranger à la va-vite ses cheveux, ce qui le rendait particulièrement séduisant.

Gaoshun se trouvait à ses côtés, ainsi qu'une dame de compagnie au seuil de la vieillesse. Personne d'autre n'avait accès à cette pièce. Mao Mao ne s'en étonnait guère : Jinshi ferait tourner la tête de n'importe quelle femme... ou de n'importe quel homme !

Ça ne devrait pas être permis d'être aussi beau, conclut-elle. *Cet eunuque est un véritable appel au vice !*

Il lui faisait d'ailleurs penser à un insecte en chaleur. Certains insectes femelles secrétaient des phéromones pour attirer les mâles. Un seul individu pouvait ainsi envoûter des dizaines, voire des centaines de partenaires. Grâce à

ce stratagème, la jeune apothicaire avait pu attraper les bestioles dont elle avait besoin pour ses potions.

À ce titre, l'eunuque lui semblait être un parfait spécimen. Si elle parvenait à capturer son odeur pour le transformer en parfum, nul doute que ce serait la fortune assurée !

Voilà donc ce qui occupait l'esprit de Mao Mao à cet instant précis : l'ingrédient potentiel de son futur philtre d'amour, à savoir Jinshi. Plongée ainsi dans ses pensées – comme souvent –, elle avait tendance à s'échapper de la réalité, ce qui l'empêchait parfois de suivre le fil d'une conversation même si elle continuait de hocher la tête de façon automatique.

— Si tu préfères, je peux te faire préparer une nouvelle chambre.

Pardon ? s'étouffa Mao Mao qui fut brutalement ramenée sur terre.

L'intendant du *hougong*, apparemment fort content de son petit effet, réclama une autre portion de porridge à la vieille suivante. Rares étaient les dames de compagnie à avoir jamais servi l'eunuque. Mao Mao donnait à Suilen cinquante ans bien sonnés. Le visage impassible, l'intéressée tendit à son maître un bol de porridge qu'elle assaisonna de vinaigre noir.

La jeune apothicaire ne s'était pas montrée très attentive, mais force était de constater qu'on venait de lui proposer de changer de chambre. Lui offrait-on un meilleur logement ? Ses yeux croisèrent ceux de Gaoshun, qui se frottait le front de la main. L'assistant de Jinshi, toujours exténué, avait l'air de vouloir faire passer un message à Mao Mao, qui se contenta de hausser les sourcils en guise de réponse.

S'il a quelque chose à me dire, qu'il parle ! s'insurgea-t-elle.

Après tout, elle ne savait pas lire dans les pensées. Elle se retint malgré tout de prononcer ces mots à voix haute : elle avait parfois du mal, elle aussi, à se faire comprendre.

— Puisque vous me le proposez si gentiment, je souhaiterais être logée dans une écurie non loin d'un puits, suggéra Mao Mao, révélant ainsi son vœu le plus cher.

— Sérieusement ?

— Oui...

À ses yeux, c'était l'endroit rêvé pour préparer ses concoctions sans être dérangée par quiconque, mais Gaoshun se mit à secouer la tête tout en

formant un « X » avec ses mains. En le voyant s'agiter dans tous les sens, elle le trouva décidément moins sinistre qu'il n'en avait l'air.

— C'est impossible, rétorqua l'eunuque au sourire de nymphe.

Le contraire m'aurait étonnée, se fit-elle la réflexion.

Qu'à cela ne tienne, au moins avait-elle tenté sa chance !

Après le petit déjeuner, Jinshi partit travailler. Il passait souvent la matinée au bureau, de sorte que le nettoyage de sa résidence privée revenait à Mao Mao.

— Je suis vraiment ravie que tu nous aies rejoints. Voilà longtemps que je m'occupe toute seule de l'entretien de ce bâtiment, mais mes os commencent à se faire vieux ! dit Suilen en souriant à pleines dents.

Jusqu'à l'arrivée de cette nouvelle recrue, la dame de compagnie avait à sa charge le pavillon tout entier mais, à plus de cinquante ans, le corps s'usait.

— Oh, nous avons bien embauché plusieurs jeunes servantes par le passé. Sauf qu'aucune d'entre elles n'est restée. Mais je sens que je peux te faire confiance, Shao Mao.

Voilà que Suilen aussi se mettait à employer le surnom que lui avait attribué Gaoshun.

En plus d'être une sacrée bavarde, la vieille suivante, riche de son expérience, travaillait vite. Jamais ses mains ne s'arrêtaient. Ce jour-là, elle polit la vaisselle d'argent en un éclair. Il ne lui restait plus qu'à nettoyer la chambre. Mao Mao tenta bien de s'en charger à sa place – cela faisait partie de ses attributions –, mais Suilen insista :

— Si je veux que ce soit fait avant midi, il vaut mieux que je m'en occupe moi-même.

Tout était dit. Apparemment, la vieille femme s'estimait seule responsable du nettoyage des chambres depuis les mésaventures liées aux précédentes employées.

Des vols ont-ils été commis ?

Après tout, ce n'était peut-être même pas l'appât du gain qui les motivait... La jeune apothicaire n'avait aucun mal à imaginer quelles sortes de biens pouvaient susciter la convoitise.

Selon Suilen, il ne s'agissait pas que de vols. Parfois, on trouvait toute une ribambelle de surprises dans les tiroirs de l'eunuque.

— Personne n'aime découvrir parmi ses affaires les sous-vêtements de quelqu'un d'autre, s'exclama-t-elle.

Surtout s'ils étaient cousus avec des cheveux humains, avec un nom soigneusement brodé dessus ! Mao Mao en eut la chair de poule. Elle ne s'attendait pas à ce genre de détails.

— C'est pour le moins... perturbant.

— À qui le dis-tu ! J'en ai fait des cauchemars pendant des jours...

Tout en essuyant avec soin le cadre d'une nouvelle fenêtre, la jeune servante songea que la vie serait bien plus simple si l'on obligeait Jinshi à porter un masque à chacune de ses sorties.

Quand le ménage dans les appartements privés du bel eunuque fut terminé, elles prirent un repas tardif avant de s'attaquer au bureau. En principe, la pièce était plus facile à nettoyer car plus sobrement aménagée. Mais il leur fallait se montrer discrètes : il aurait été inconvenant qu'un dignitaire les voie astiquer et cirer.

Qu'est-ce que je pourrais faire aujourd'hui ? se demanda Mao Mao une fois ses corvées finies.

Lorsque Jinshi recevait des invités dans son bureau, la jeune apothicaire avait du temps libre qu'elle passait le plus souvent à explorer la cour extérieure, l'air affairé. Elle connaissait déjà bien la partie occidentale.

Elle déplia une carte imaginaire. Elle aurait bien aimé arpenter la partie orientale, mais quelque chose la retenait. C'est là qu'étaient installés les militaires. Ils n'apprécieraient sans doute pas qu'une servante vienne mettre son nez dans les fourrés près de leur camp. À tous les coups, on la prendrait pour une espionne et elle se ferait arrêter. D'ailleurs, Gaoshun lui avait expressément recommandé d'éviter cette zone.

Certes, elle avait une bonne raison de ne pas s'aventurer dans cette partie du terrain – un individu en particulier qu'elle souhaitait ne pas croiser –, mais cette aire non explorée devait à coup sûr receler de nouvelles espèces d'herbes. Perdue dans ses pensées, bras croisés et visage crispé, Mao Mao reçut soudain un coup derrière la tête.

Qu'est-ce que...

Tout en se frottant le crâne, elle se retourna, furieuse. Devant elle se tenait une employée de la cour extérieure aussi élancée que raffinée. Son visage lui disait quelque chose. Il ne lui fallut pas longtemps avant de reconnaître la femme à l'attitude placide qui lui avait demandé pourquoi Jinshi l'avait engagée quelques jours auparavant. À peine maquillée, elle avait néanmoins souligné ses sourcils d'un trait épais. Ses lèvres pleines et charnues étaient fardées d'un rouge léger. Elle avait beau s'être apprêtée, son allure n'était pas pour autant soignée.

Sans ce maquillage qui ne la mettait pas le moins du monde en valeur, elle aurait pu rivaliser avec n'importe quelle concubine du *hougong* grâce à son joli visage et sa silhouette parfaite. Il aurait fallu pour cela qu'elle se dessine des sourcils plus fins, qu'elle maquille sa bouche d'un rouge plus profond et qu'elle rassemble sa chevelure en chignon. Néanmoins, rares étaient ceux qui auraient pu déceler le potentiel de beauté de cette femme. Mao Mao faisait partie de ces élus, elle qui avait passé sa vie à voir des courtisanes se transformer en sublimes papillons de nuit.

— Je suis à peu près certaine que tu n'es pas censée t'aventurer dans ce coin-là, dit l'inconnue d'un ton à la fois sec et las.

Elle aurait quand même pu me prévenir sans me frapper ! s'insurgea la jeune apothicaire.

Son interlocutrice passa ensuite son chemin comme pour lui signifier qu'une vénérable employée de la cour extérieure n'avait rien de plus à dire à une simple domestique. Elle serrait entre ses mains un paquet enrobé de tissu qui intrigua Mao Mao.

La jeune fille renifla l'air à son passage. Identifiant l'arôme du bois de santal mêlé à une odeur plus amère, elle tourna la tête dans la direction qu'avait prise la femme.

Cette dernière venait de la zone où était établi le camp militaire. Son maquillage léger laissait supposer qu'elle était peut-être au service d'un des soldats. Si la partie orientale de la cour extérieure n'était pas aussi mal famée que les ruelles du quartier des plaisirs, il y traînait un certain nombre d'hommes plus ou moins jeunes au sang chaud qu'une jolie jeune femme avait tout intérêt à éviter.

Mao Mao tenait par-dessus tout à identifier l'odeur qui lui avait chatouillé le nez. La sonnerie d'une cloche vint interrompre sa rêverie. Voilà qui mettait fin à son expédition. Elle fit demi-tour pour regagner le bureau de Jinshi, tout en espérant que le maître des lieux aurait disparu à son arrivée.

Chapitre 35

La pipe

L'eunuque à la beauté incomparable – Jinshi, s'entend – était plus occupé que ne le croyait Mao Mao. Elle pensait qu'en tant qu'intendant du *hougong*, il avait la charge de la cour intérieure et rien de plus mais, en réalité, il avait aussi des responsabilités au sein de la cour extérieure.

En cet instant, le mandarin suait sang et eau sur des tonnes de dossiers. Comme il avait précisé qu'il ne quitterait pas son bureau de la journée, la jeune apothicaire n'avait pas d'autre choix que de nettoyer la pièce alors même qu'il y était présent.

Elle était donc en train de récupérer des liasses de papier brouillon dans un coin de la pièce. D'excellente qualité, elles étaient recouvertes d'idées fumeuses, ce qui leur avait valu d'être jetées à la poubelle. Même s'il ne s'agissait que de projets de loi sans importance, les feuilles ne pouvaient être réutilisées : la jeune servante avait reçu l'ordre de les brûler.

Si seulement je pouvais revendre tout ce papier, je me ferais un peu d'argent de poche... songea Mao Mao (une pensée bien dangereuse).

Quoi qu'il en soit, un ordre était un ordre. Il lui fallait tout jeter dans un incinérateur de déchets installé dans un coin du vaste palais, près des entrepôts militaires et des terrains d'entraînement.

Pour être honnête, elle n'avait pas hâte de s'approcher des soldats et de leurs baraquements, mais l'heure n'était pas à la rébellion. Elle venait de se redresser, résignée à accomplir son devoir, lorsqu'elle sentit un poids sur ses épaules.

— Il fait un froid glacial. Voilà de quoi te tenir chaud, lança Gaoshun, toujours attentionné – quel dommage que ce soit un eunuque ! –, en la

couvrant d'une veste de coton.

Le sol était recouvert d'un fin manteau de neige et le vent sifflait à travers les branches desséchées des arbres. Il était facile d'oublier l'hiver dans cette pièce chauffée par plusieurs braseros. Il n'empêche que c'était au cours du premier mois de l'année que l'on enregistrait les températures les plus basses.

— Merci beaucoup, dit Mao Mao, reconnaissante.

Cette nouvelle couche isolante ferait toute la différence. Alors qu'elle passait ses bras dans les manches de coton non traité, elle se rendit compte que Jinshi l'observait d'un œil perçant, presque accusateur.

Qu'est-ce que j'ai encore fait ? se demanda la jeune fille, perplexe, avant de comprendre que Gaoshun était l'objet de la fureur du fonctionnaire – et non pas elle.

Devant le mécontentement visible de son supérieur, l'assistant s'empressa d'ajouter :

— En fait, je ne suis que le messenger. Ce manteau est un cadeau de la part de Jinshi.

Il accompagna son explication de grands gestes, ce qui ne le rendait pas plus convaincant.

Voilà comment son initiative était récompensée ? Par des réprimandes ? Mao Mao n'en revenait pas que Gaoshun doive solliciter la permission de son maître avant de donner un vêtement à une servante – un geste pourtant anodin. Décidément, être le bras droit de Jinshi demandait bien du courage !

— Vraiment ? se contenta-t-elle de répondre.

Après s'être néanmoins inclinée devant son employeur pour le remercier, elle souleva le panier rempli de papiers qu'elle emporta jusqu'à l'incinérateur.

Elle regrettait amèrement que son père n'ait pas aussi planté des herbes médicinales dans la cour extérieure... Le terrain, pourtant bien plus vaste que la cour intérieure, était fertile, mais il y poussait beaucoup moins de plantes dignes d'être transformées en ingrédients pour ses remèdes : elle n'avait jusqu'à présent récolté que de l'armoise et du pissenlit.

Toutefois, elle y avait aussi découvert du lys araignée rouge. La jeune apothicaire aimait bien manger les bulbes de lys trempés dans l'eau. Comme ce n'était pas sans danger – les bulbes étant toxiques –, il fallait d'abord en extraire

le poison sous peine d'endurer d'atroces crampes d'estomac. Plus d'une fois, la tenancière du Palais vert-de-gris lui avait répété de ne pas ingérer ce type de plantes. Sauf qu'il était dans la nature de Mao Mao de s'adonner à ce genre d'expériences – et elle n'était pas près de changer.

La pénurie de plantes en hiver réduisait sa récolte à peau de chagrin. Il lui faudrait s'en contenter. Même en cherchant bien, elle n'enrichirait sans doute pas sa cueillette du jour. Voilà pourquoi la jeune apothicaire caressait l'idée de planter des graines en douce.

Sur le chemin du retour, elle croisa un visage familier près des entrepôts de plâtre, à bonne distance du bureau de Jinshi. Ce jeune officier de l'armée, malgré son air viril et sa mâchoire carrée, se montrait aussi gentil qu'un gros chien affectueux. Il s'agissait de Lihaku, bien sûr ! Sa ceinture avait changé de couleur – sans doute venait-il de recevoir une promotion. Il était en train de discuter avec certains de ses subordonnés.

En voilà un qui travaille dur, ironisa Mao Mao en songeant à ce que ses sœurs de cœur du Palais vert-de-gris lui avaient raconté sur son compte.

La rumeur voulait que dès qu'il avait du temps libre, le jeune homme gagnait la maison close pour bavarder avec les novices autour d'une tasse de thé. Bien entendu, Pailin, l'un des trois bijoux du Palais vert-de-gris, était la vraie raison de sa venue mais, pour un moment avec elle, il aurait fallu qu'il dépense près de six mois de salaire.

Malheur à celui qui avait goûté au nectar divin ! Le voilà qui guettait désormais la moindre opportunité d'apercevoir cette fleur précieuse qui poussait sur les sommets.

Lihaku avait-il senti le regard de pitié que posait sur lui Mao Mao ? Il lui fit soudain un salut de la main avant de la rejoindre à petites foulées. Comme un bon chien bat de la queue, le foulard qui lui attachait les cheveux flottait derrière lui.

— Salut, Mao Mao ! Quelle bonne surprise ! C'est rare qu'une dame de compagnie sorte de la cour intérieure... Tu accompagnes une des concubines ?

Apparemment, il ignorait que la jeune fille avait été renvoyée. Comme elle n'était pas restée très longtemps dans le quartier des plaisirs, elle n'avait pas eu l'occasion de l'y croiser pour lui expliquer ce qui était arrivé. Elle n'avait pas

envie de perdre son temps à lui raconter l'histoire de son renvoi, puis de sa réaffectation. Aussi préféra-t-elle résumer la situation en une seule phrase.

— Je ne travaille plus à la cour intérieure, mais ici, au service de quelqu'un.

— Ah bon ? De qui ? Ça doit être un original...

— Vous ne croyez pas si bien dire.

Même si Mao Mao se sentait vexée, elle comprenait la réaction de Lihaku. La plupart des employeurs n'embaucheraient pas comme servante attitrée une frêle jeune fille au visage constellé de taches de rousseur. Au demeurant, l'apothicaire n'avait pas l'intention de continuer à les dessiner sur ses joues, mais Jinshi lui avait ordonné (pour une raison qui lui échappait) de se maquiller de la sorte et elle se devait d'obéir. Elle avait décidément bien du mal à cerner le bel eunuque !

— Il paraît qu'un haut fonctionnaire vient de racheter une courtisane du Palais vert-de-gris, poursuivit Lihaku sans se rendre compte de rien.

— Oui, j'en ai entendu parler aussi, fit Mao Mao, impassible.

Quoi de plus normal qu'on ne l'ait pas reconnue ? Au moment de partir avec l'intendant pour la cour extérieure, ses sœurs de cœur, extatiques, avaient fait de leur mieux pour l'apprêter, la parant de la plus belle toilette avant de la coiffer et de recouvrir son visage d'une sacrée couche de maquillage. À l'arrivée, elle ressemblait à tout sauf à une simple servante. Son père l'avait regardée partir comme une brebis quitte la bergerie.

Comme si entrer au palais fardée à la manière d'une courtisane ne suffisait pas à son malheur, Mao Mao avait suscité la curiosité d'un nombre embarrassant de regards rien qu'en entrant aux côtés du bel eunuque. Elle avait beau s'être changée à la première occasion, elle avait déjà fait sa petite impression sur le personnel de la cour extérieure. Et voilà que Lihaku parlait d'elle sans même avoir conscience qu'il avait en face de lui cette fameuse courtisane rachetée par un des hauts fonctionnaires du palais ! Après tout, le soldat n'était pas le plus futé d'entre tous...

— Je devrais peut-être vous laisser, finit-elle par dire. J'ai l'impression que vous êtes occupé.

— Oh... euh... c'est-à-dire que...

L'un des subordonnés du militaire venait aux nouvelles. Il sembla tout d'abord ravi de découvrir son maître en compagnie d'une jeune femme mais,

à la vue de Mao Mao, son visage trahit sa déception. Même si l'intéressée était habituée à ce type de réaction, cela ne faisait que confirmer de manière flagrante les inégalités au sein du palais impérial.

— Il y a eu un incendie, expliqua Lihaku en désignant du pouce les entrepôts. Rien de sérieux. Ils sont relativement fréquents à cette période de l'année.

Sauf qu'il ne savait toujours pas ce qui avait pu provoquer cet incident et qu'on lui avait confié pour mission d'enquêter sur l'origine du feu. Voilà ce qu'il était en train de faire quand il avait aperçu Mao Mao.

Toute cette affaire était bien mystérieuse. Trop tentante pour que la jeune fille n'y fourre pas son nez – quand bien même on la supplierait de ne pas s'en mêler. Ni une ni deux, l'apothicaire se glissa entre les soldats pour se diriger vers le petit bâtiment.

— Eh, ne t'approche pas ! s'écria Lihaku.

— Promis, répondit Mao Mao en scrutant l'édifice et ses environs.

Elle trouva de la suie sur l'un des murs fissurés. Que le feu ne se fût pas propagé aux autres entrepôts tenait du miracle !

S'il ne s'agissait que d'un incendie mineur, un certain nombre d'éléments lui paraissaient étonnants. En premier lieu, pourquoi Lihaku avait-il été chargé de s'en occuper personnellement ? Il aurait pu reléguer la tâche à un de ses subalternes. De plus, les dégâts semblaient importants, moins l'œuvre d'un départ de feu que d'une véritable explosion. Y avait-il eu des blessés ?

Tous ces éléments lui laissaient à penser que la piste de l'incendie criminel était privilégiée. Mettre le feu à un entrepôt ordinaire était une chose, mais dans l'enceinte du palais ? C'était une tout autre affaire.

Même si le pays dans son ensemble était en paix, tous ses habitants n'étaient pas forcément satisfaits de la situation actuelle. Rares étaient les incursions de troupes barbares, les sécheresses et les famines. Mais rares ne signifiait pas inexistantes. Quant aux relations de l'État avec les contrées voisines, elles étaient plutôt cordiales, mais pour combien de temps ? Enfin, dans les États vassaux vivaient certainement des citoyens mécontents de leur statut.

Ils avaient sans doute encore en mémoire les « chasses aux femmes » pratiquées par le précédent empereur et qui avaient instauré dans certains villages agricoles une pénurie d'épouses potentielles. Voilà seulement cinq ans

que feu Sa Majesté Impériale avait quitté ce monde, mais le souvenir de son règne persistait dans les esprits. Plus récemment, l'esclavage avait été aboli lors de l'accession au trône de l'empereur actuel, privant ainsi un bon nombre de marchands de leur source de revenus.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? Je t'ai demandé de ne pas t'approcher, la gronda Lihaku en posant une main sur son épaule.

— Je voulais juste vérifier quelque chose...

Mao Mao jeta un coup d'œil par une des fenêtres brisées. Échappant à la poigne du soldat, elle se faufila dans le bâtiment rempli de stocks brûlés. À la vue des pommes de terre carbonisées – quel gâchis ! – éparpillées sur le sol, elle comprit qu'on entreposait ici de la nourriture.

À l'affût de tout ce qui aurait pu tomber par terre, Mao Mao découvrit une espèce de bâton qui se transforma en cendres dès qu'elle le prit entre ses doigts. Seul l'embout finement sculpté ne s'effrita pas. Elle essuya la pièce avant de l'examiner. On aurait dit une pipe en ivoire.

— Écoute, tu ne peux pas traîner par ici, insista le militaire, qui commençait à perdre patience (à juste titre).

Manque de chance : une fois l'apothicaire penchée sur un problème, il n'y avait aucun moyen de l'en écarter. Tout à sa concentration, elle tentait de rassembler les pièces du puzzle : une explosion, un entrepôt rempli de nourriture et une pipe abandonnée sur le sol...

— Tu m'as entendu ?

— Absolument.

Elle avait bien entendu Lihaku, mais elle ne l'avait pas écouté, comme d'habitude – un défaut dont elle n'avait que trop conscience. Elle quitta le bâtiment pour se diriger dans l'entrepôt d'à côté, où les denrées rescapées de l'incendie étaient désormais stockées.

— Ce hangar abrite-t-il le même type de marchandises que celui qui a brûlé ? demanda la jeune fille à son compagnon.

— Il me semble. Normalement, les aliments les plus vieux se trouvent tout au fond.

Mao Mao frappa de la main un sac de tissu, d'où s'échappa un nuage de poudre blanche. Certainement de la farine de froment.

— Est-ce que je peux utiliser ceci ? s'enquit-elle en désignant une caisse de bois.

L'objet semblait de bonne qualité, le couvercle bien ajusté. Il devait servir à conserver des fruits.

— Si tu veux, répondit le jeune homme, perplexe. Qu'est-ce que tu comptes en faire ?

— Je vous expliquerai plus tard. Je vais aussi prendre ceci.

La jeune servante attrapa une planche de bois qui devait servir de couvercle au coffre. Elle avait désormais tout ce dont elle avait besoin.

— Auriez-vous un marteau et une scie quelque part ? Et des clous, il me faut des clous.

— Que diable as-tu l'intention de faire avec tous ces outils ?

— Une petite expérience, rien de plus.

— Une expérience ?

L'officier, quoique un peu confus, était dévoré par la curiosité. Bon an mal an, il se montra néanmoins coopératif. Son subordonné fixait Mao Mao d'un air de dire : « Pour qui se prend-elle, celle-là ? » Mais quand il vit son supérieur jouer le jeu, il se résigna à lui fournir ce qu'elle avait demandé.

Une fois munie de ces différents outils, l'apothicaire se mit à l'ouvrage. À l'aide de la scie, elle fit un trou dans la planche de bois avant de la clouer sur la caisse vide.

— Eh bien... Tu as l'air de savoir ce que tu fais.

Lihaku, tel un chien qui découvre un nouveau jouet, ne la quittait pas des yeux.

— Comme mon père n'avait pas beaucoup d'argent, on a appris à fabriquer nous-mêmes ce qui nous manquait.

Ainsi Luomen avait-il construit une collection d'objets rares. Comme il avait fait ses études en Occident, il s'inspirait des souvenirs de sa jeunesse pour créer des outils et des gadgets que personne n'avait jamais vus dans ce pays.

— Terminé ! annonça Mao Mao au bout d'un moment. Il ne manque plus que la touche finale.

Elle préleva un peu de farine dans un sac avant d'en tapisser le fond de la boîte.

— Vous n'auriez pas une mèche, par hasard ?

L'un des soldats se proposa d'aller en chercher. En attendant, la jeune apothicaire tira du puits un seau d'eau. Lihaku, sidéré par ce qu'il voyait, se tenait assis sur le coffre, le menton entre les mains.

— Merci beaucoup, dit-elle au militaire revenu avec un bout de corde fumante.

Le subalterne avait beau faire la grimace, il brûlait lui aussi de curiosité de savoir ce que la jeune fille manigançait. Ainsi s'accroupit-il à quelques pas de là pour observer la suite. L'apothicaire, munie de sa mèche, s'approcha de la caisse, Lihaku collé à ses basques.

— Ce que je m'apprête à faire est dangereux, dit-elle en plantant ses yeux dans ceux de son compagnon. Vous feriez mieux de vous écarter.

— Et pourquoi donc ? Si une jeune fille accepte de s'y exposer, un guerrier tel que moi ne risque rien !

Comme il avait apparemment décidé de jouer les fiers-à-bras, Mao Mao le laissa faire. Qu'à cela ne tienne : la connaissance s'acquiert par l'expérience !

— Très bien. Mais sachez que vous courez un véritable danger, alors soyez prudent. Tenez-vous prêt à fuir.

— Fuir ? Pour quelle raison ? s'étonna-t-il.

Elle jugea inutile d'insister. Tirant sur la manche du subalterne, elle lui conseilla de se mettre en sécurité derrière l'entrepôt. Quand tout fut prêt, Mao Mao jeta la corde enflammée dans la caisse. Puis elle prit ses jambes à son cou en se protégeant la tête sous les yeux incrédules de Lihaku.

Je l'aurai prévenu !

Une seconde plus tard, le feu dévorait la caisse. Le jeune matamore poussa un cri d'effroi. Il avait échappé de peu au brasier : la déflagration n'avait brûlé que ses cheveux.

— Éteignez-moi ça ! s'écria-t-il, paniqué.

Soulevant le seau d'eau qu'elle avait préparé, l'apothicaire lui en renversa le contenu sur la tête. Les flammes s'éteignirent pour laisser derrière elles de la fumée ainsi qu'une odeur de roussi.

— Je vous avais bien dit de vous mettre à l'abri !

Mao Mao sonda du regard Lihaku, comme pour lui demander s'il avait désormais pris conscience du danger. Le voyant hagard, la morve au nez, un des militaires présents se hâta de lancer à son supérieur une peau de bête pour

le réchauffer. Le jeune homme avait l'air de vouloir faire un commentaire, sans pour autant oser.

— Vous devriez rappeler au gardien de l'entrepôt d'éviter de fumer pendant son service, assena l'apothicaire.



Même si sa théorie sur l'origine de l'incendie n'était pas encore confirmée, elle était presque certaine d'avoir raison.

— Je vois... répondit Lihaku.

Il avait le teint livide. Quel que soit son état de santé, il risquait d'attraper un rhume s'il ne se réchauffait pas au plus vite. Au lieu de regagner ses appartements pour y allumer un bon feu, il restait planté là, à fixer la servante.

— Je peux savoir à quoi rimait cette petite expérience ?

À force de froncer les sourcils, on aurait dit qu'un énorme point d'interrogation lui barrait le visage. Ses subordonnés avaient l'air tout aussi décontenancés.

— La voilà, votre coupable, annonça Mao Mao en prenant une poignée de farine.

Un coup de vent fit s'envoler la poudre blanche.

— Les farines de froment et de sarrasin sont hautement inflammables. En suspension dans l'air, elles peuvent facilement prendre feu.

La farine avait explosé, tout simplement. N'importe qui ayant entendu parler de ce phénomène aurait pu résoudre cette affaire ! Mais Lihaku ignorait cette propriété avant que Mao Mao ne lui en fasse la démonstration.

Il n'était rien d'inexplicable en ce bas monde. Ce qui semblait défier l'imagination n'était que la preuve des limites de la connaissance humaine.

— Dis donc... Tu en sais des choses ! lâcha le jeune homme, impressionné.

— Je me suis bien entraînée...

— À quoi ?

L'officier et son subordonné échangèrent un regard interloqué. Normal : jamais de leur vie ils n'avaient dû travailler dans un espace étroit rempli de farine. Mao Mao, elle, avait appris à prendre ses précautions après avoir fait sauter la chambre qu'elle occupait dans le Palais vert-de-gris. Ce jour-là, elle avait cru que la vieille tenancière allait l'étriper. Elle avait encore la chair de poule rien qu'en y repensant ! Elle se voyait déjà pendue par les pieds au dernier étage de la maison de plaisir...

— Prenez garde à ne pas prendre froid. Si vous attrapez un rhume, allez consulter Luomen, dans le quartier rouge. Ses remèdes sont très efficaces.

Un peu de publicité au passage ne pouvait pas faire de mal à son père... Qui sait ? Lihaku finirait peut-être par devenir un des clients du maître apothicaire lors d'une de ses visites à Pailin. Luomen était aussi mauvais en affaires qu'il était brillant dans ses recherches. Sans un coup de pouce de la part de sa fille, il ne gagnerait sans doute même pas de quoi se nourrir.

La jeune servante ramassa son panier de papier brouillon pour se remettre en route. Elle avait consacré bien trop de temps à cette affaire d'explosion. L'incinérateur n'était pas loin, il lui suffirait de confier son chargement au préposé avant de rentrer.

Oups ! On dirait bien que j'ai emporté un souvenir sans le faire exprès, remarqua-t-elle en tâtant les poches de sa tunique.

L'objet qu'elle avait ramassé plus tôt – la pipe – s'y trouvait encore. Voilà pourquoi elle avait conseillé à Lihaku de rappeler au gardien qu'il n'était pas sage de fumer – c'était sûrement cet homme qui, sans le vouloir, à cause de son goût pour le tabac, avait fait exploser la farine et détruit une partie de l'entrepôt. Dans la main de la jeune fille, la tête de pipe un peu roussie était de belle facture, plus raffinée qu'on ne l'aurait imaginé pour un objet appartenant à un simple employé.

Il doit sans doute y tenir, songea-t-elle.

Avec un petit coup de chiffon et un nouveau tuyau, il pourrait à nouveau s'en servir. Apparemment, l'explosion avait fait des blessés, mais aucun mort n'était à déplorer. Donc le fumeur de pipe devait se refaire une santé quelque part au sein du palais. En imaginant qu'il n'ait pas envie de récupérer son bien, à cause des mauvais souvenirs qui y étaient attachés, alors la jeune apothicaire serait libre d'en tirer un bon prix en la vendant au plus offrant.

Pour le moment, Mao Mao rangea la pièce d'ivoire couverte de suie dans la poche de sa tunique. Au moment de tendre son panier au préposé aux déchets, elle se fit la réflexion que sa journée était encore loin d'être terminée.

Chapitre 36

Instructrice à la cour intérieure

— Mais enfin, qu'est-ce qui se passe là-dedans ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

La question émanait de Gaoshun. La réponse, de Jinshi. Ils se tenaient à l'entrée d'une salle de conférences située dans le *hougong*. À l'intérieur, les quatre concubines de plus haut rang assistaient à un cours destiné à les aider à s'acquitter de leurs devoirs envers l'empereur.

Autour d'eux patientaient, aussi perplexes que l'intendant, les eunuques et domestiques qui avaient été chassés de la salle. Certains écoutaient aux portes : rien ne donnait plus envie de s'intéresser à un secret que d'en avoir vent. Que pouvait-il se raconter de l'autre côté de ces murs ?

Leur curiosité se trouvait d'autant plus attisée que la conférencière était une jeune servante au visage constellé de taches de rousseur. Personne ne savait d'où elle sortait.

Tout avait commencé dix jours plus tôt...



Jinshi, encore en pyjama, regardait Mao Mao faire le ménage – prélude à sa longue journée de travail.

— Suilen est en train de préparer votre petit déjeuner.

Inutile d'être deux pour le repas du matin : comme la vieille dame de compagnie s'en occupait, la servante se chargeait de commencer le nettoyage. Il n'y avait pas de temps à perdre si elle voulait en avoir terminé avec ses corvées

avant midi – dans ce bâtiment-là du moins. Suilen ne manquait pas de profiter de sa jeune recrue.

Voyant que l'eunuque ne la quittait pas des yeux, Mao Mao s'inquiéta d'avoir fait une bourde susceptible de provoquer sa colère. Avait-il découvert les graines d'herbes médicinales qu'elle avait discrètement plantées dans le jardin ? Elle avait pourtant fait attention à ne pas se faire prendre. Malgré tout, les battements de son cœur s'emballèrent.

— La remplaçante de dame Aduo est arrivée. On parle, à la cour intérieure, de lui enseigner son rôle de concubine.

L'ancienne confidente de l'empereur avait quitté le *hougong* à la fin de l'année précédente.

— Je vois... répondit Mao Mao d'une voix distraite, concentrée sur sa tâche.

Elle frottait le sol avec hargne, comme si les lattes de bois l'avaient bien cherché. L'entretien des appartements de Jinshi faisait partie de ses attributions depuis qu'elle était à son service. Elle aurait sans doute pu se trouver un autre métier, mais elle n'avait connu qu'une existence de servitude et, pour être honnête, elle ne se voyait pas choisir une autre voie. Voilà pourquoi elle s'investissait corps et âme dans son travail comme si sa vie en dépendait. Son employeur lui lançait par moments des regards accusateurs, mais sans instructions spécifiques de sa part, Mao Mao s'estimait libre de choisir comment s'organiser.

L'eunuque planta ses yeux dans les siens. Il avait un rouleau à la main.

— Ils cherchent un professeur.

— Ils ont un nom en tête ?

— Le tien.

Mao Mao le dévisagea. Une servante avait-elle le droit de scruter son employeur comme si elle venait de remarquer un coin poussiéreux à nettoyer ? Il n'est pas toujours aisé de se défaire de ses vieilles habitudes.

— Vous me faites marcher, dit-elle devant l'expression indéchiffrable de son maître.

— Pas du tout !

L'intendant lui tendit le rouleau. Le regard de Mao Mao s'assombrit à mesure qu'elle le déchiffrait. Ce qu'elle lut la choqua. Elle aurait préféré ne

jamais avoir posé les yeux dessus !

L'apothicaire détourna ostensiblement la tête.

— Feindre l'ignorance ne suffira pas à te tirer d'affaire.

— Je vous demande pardon ?

— Tu as lu le document. C'est toi qu'on a recommandé.

— Vous faites erreur.

Déroulant le papier sous ses yeux, l'eunuque pointa du doigt la ligne la plus déplaisante.

— Regarde, insista-t-il. L'ordre est signé.

Mao Mao ne réagit pas quand bien même les mots « Dame Lifa, la sage concubine » s'alignaient sous son nez. Impossible qu'elle lui ait fait ce coup bas !

— Ne comptez pas sur moi, assena-t-elle.

Voilà qui mit un terme à la conversation – du moins pour ce matin-là.

Le lendemain, un deuxième rouleau leur parvint. La même requête que celle de dame Lifa s'y étalait, cette fois signée de la main de dame Gyokuyo. Face aux signatures de deux des concubines de plus haut rang, Mao Mao ne pouvait plus faire l'autruche. Elle n'avait aucun mal à imaginer la mère de la petite Linli pouffer de rire après avoir écrit cette lettre, qui allait jusqu'à préciser que la formatrice toucherait des honoraires.

Quoique réticente, la jeune apothicaire finit par se faire une raison. Première étape dans la préparation de la mission qu'on venait de lui assigner : elle envoya un courrier chez elle – à l'attention non pas de Luomen, mais des courtisanes qui étaient comme des sœurs pour elle.

Les accessoires qu'elle avait commandés au Palais vert-de-gris arrivèrent au bout de quelques jours, accompagnés d'une facture adressée par la tenancière. La vieille propriétaire de la maison close ne s'était pas gênée pour gonfler les prix, mais sa protégée n'en ajouta pas moins un zéro au total avant de transmettre le bordereau à Jinshi. Après l'avoir examiné avec soin, le bel eunuque s'appêtait à valider la somme lorsque Suilen, surgie de nulle part, gloussa :

— On dirait que ce chiffre-là a été tracé avec une encre différente...

Sur ces mots, elle arracha la facture des mains de son maître pour la rendre à Mao Mao. On ne la lui faisait pas ! Tant que la quinquagénaire traînerait dans les parages, rouler le fonctionnaire relèverait du défi. La jeune apothicaire n'avait pas le choix : il lui fallait corriger le document afin d'y faire apparaître le prix original. Après tout, Jinshi aurait très bien pu lui demander de payer elle-même la facture. Qu'il accepte de s'en charger était déjà généreux de sa part.

À l'arrivée des colis, la future formatrice se vit obligée d'écarter Gaoshun pour s'en emparer de force. L'intendant se montra aussi impatient qu'un chiot, mais la servante refusa fermement d'ouvrir les scellés. Elle réquisitionna un chariot pour y ranger les différents articles.

— Puis-je vous aider ? demanda l'assistant de Jinshi.

Mao Mao déclina poliment son offre avant d'emporter dans sa chambre ses achats. Lorsque son employeur exigea de voir ce qu'elle avait reçu, elle le dévisagea avec insistance jusqu'à ce qu'il finisse par battre en retraite.

Elle n'avait aucune envie de lui montrer le matériel qu'elle allait utiliser lors de son exposé. Puisqu'elle devait s'acquitter de sa mission, autant faire les choses à fond. Ainsi en avait-elle décidé.

Le jour J finit par arriver. Pour la première fois depuis ce qui lui semblait une éternité, Mao Mao eut l'occasion de remettre les pieds dans la cour intérieure. Curieusement, elle trouva apaisante l'odeur de poudre et de maquillage qui y régnait.

La salle de conférences qu'on lui avait réservée, de taille imposante, pouvait accueillir des centaines d'auditeurs. À l'époque du précédent empereur, elle avait servi de dortoir aux domestiques, à un moment où la population du *hougong* croissait tellement vite que la construction de chambres individuelles peinait à tenir le rythme. Désormais, cette pièce ne servait qu'à de rares occasions. S'il était dommage de laisser inoccupé ce bâtiment, il aurait été encore plus dommage de le raser. Du reste, la cour intérieure comptait beaucoup d'édifices inutilisés.

Il n'empêche que réserver une salle aussi vaste lui paraissait excessif pour un cours auquel n'avaient été conviées – en théorie – que les quatre favorites principales et leurs dames de compagnie. Or nombreux étaient les curieux venus assister à la conférence. Ce qu'elle avait à enseigner n'avait pourtant rien

de fascinant. Pourquoi une telle foule ? Les lieux étaient cernés de concubines de rang moyen ou inférieur accompagnées de leur suite. Plus loin encore, toute une ribambelle de servantes se dévissaient le cou pour voir la scène.

Force était de constater que cette formation revêtait une réelle importance aux yeux des femmes du palais. On pouvait même affirmer qu'elle mettait en jeu l'avenir de la nation. À la formatrice, en revanche, l'heure qui allait suivre n'inspirait qu'un long soupir.

— Votre attention, s'il vous plaît ! s'écria Jinshi. Ce cours ne s'adresse qu'aux concubines de haut rang.

On aurait pu s'attendre à ce que les jeunes femmes de rang inférieur protestent en entendant ces mots mais, au contraire, nombre d'entre elles semblèrent se consoler d'avoir pu ne serait-ce qu'entreapercevoir l'eunuque à la beauté surhumaine. Une bonne moitié avaient l'air d'être venues dans le seul but de le voir ou d'entendre le son de sa voix : elles s'agglutinaient derrière les poteaux ainsi qu'aux balustrades. Mao Mao jugeait ce comportement grotesque. C'était à se demander si le fonctionnaire impérial n'était pas en réalité un esprit malfaisant qui ensorcelait tous ceux qu'il croisait.

La jeune apothicaire pénétra dans la salle, Jinshi sur les talons. Elle se retourna pour lui jeter un regard noir.

— Qu'y a-t-il ? s'écria-t-il.

Elle se contenta de le repousser à l'extérieur avec autorité.

— Mais pourquoi ?

— Parce que le cours que je m'appête à donner est secret, confidentiel et, en un mot, interdit aux non-initiés. On m'a demandé d'instruire nos bien-aimées concubines. Or, à ma connaissance, vous n'en faites pas partie.

Puis elle ferma la porte avant de la verrouiller.

Mao Mao prit une grande inspiration avant de jager d'un coup d'œil son public. Il comptait huit auditrices : les quatre concubines de plus haut rang accompagnées chacune de leur première dame de compagnie.

Un murmure filtra à travers les battants. Sans doute le bel eunuque, qu'elle venait de chasser. Mais, à coup sûr, un ou plusieurs importuns écoutaient aux portes.

L'instructrice poussa son petit chariot au milieu de la salle avant d'incliner solennellement la tête.

— Bonjour à toutes. Je m'appelle Mao Mao et on m'a chargée de vous donner ce cours.

Dame Gyokuyo, toujours aussi resplendissante, lui adressa un petit salut amical. À ses côtés, Honnian, sa première dame de compagnie, observait la scène avec méfiance.

Dame Lifa, qui avait fini par reprendre du poil de la bête, contemplait celle qui l'avait remise sur pied d'un air détaché. À l'opposé, sa suivante fit la grimace dès qu'elle l'aperçut, ce qui réjouit la jeune apothicaire.

Quant à dame Lishu, elle semblait aussi nerveuse que d'habitude. Entourée de ses trois rivales, elle veillait à se montrer irréprochable. Sa dame de compagnie n'avait pas l'air plus à l'aise, mais l'ancienne locataire du pavillon de Jade trouvait émouvants les efforts qu'elle faisait pour rassurer sa maîtresse.

Place à la dernière des favorites de l'empereur : dame Lolan. C'était la première fois que la jeune servante de la cour extérieure la voyait. Et pour cause : il s'agissait de la remplaçante de dame Aduo. Elle avait l'air d'avoir le même âge que Mao Mao. Pour attacher ses cheveux noirs, elle avait utilisé non pas une épingle, mais la plume d'un oiseau méridional. Sa robe était digne d'une princesse du Sud, mais sa physionomie plus proche de celle des habitants du Nord. Sa dame de compagnie lui ressemblant en tout point, l'instructrice en conclut que le choix de ces robes relevait d'un goût personnel.

Dame Lolan n'était ni aussi attirante que dame Gyokuyo, ni aussi sublime que dame Lifa. Contrairement à dame Lishu, elle semblait en âge de partager la couche de l'empereur, sans pour autant constituer une menace pour le fragile équilibre du *hougong* – en tout cas pour le moment.

Sa tenue en faisait néanmoins la plus voyante des quatre concubines de haut rang. Son maquillage, en particulier, accentuait son regard de manière si exagérée qu'il devenait impossible de deviner à quoi ses yeux ressemblaient au naturel. Mao Mao avait du mal à imaginer quelle allure aurait la remplaçante de dame Aduo une fois débarrassée de ses fards. Mais, après tout, ce n'était pas son affaire.

Après cette brève introduction, la jeune professeure tira de son chariot une pile de manuels qu'elle fit circuler dans la salle. Chacune des favorites prit le sien, qui les yeux écarquillés, qui avec un gloussement amusé, qui en rougissant violemment, qui en fronçant les sourcils. Des réactions auxquelles s'était

attendue Mao Mao, qui sortit ensuite sa collection d'accessoires. Dans son auditoire, une moitié eut l'air déroutée, tandis que l'autre semblait en connaître l'usage. Parmi les jeunes femmes qui n'avaient aucune idée de ce dont il retournait, certaines paraissaient néanmoins en deviner le mode d'emploi – comme en témoignaient leurs joues enflammées.

— J'insiste sur le fait que tout ce que je vais vous raconter doit rester entre nous. Rien ne doit sortir de la cour intérieure ! précisa l'apothicaire.

Puis elle demanda à ses élèves d'ouvrir leur manuel à la page trois.

Le cours de Mao Mao prit fin deux bonnes heures plus tard. Épuisée – elle avait peut-être un peu trop forcé sur la dose pour une leçon inaugurale –, elle se glissa jusqu'à la porte de la salle pour la déverrouiller.

— Dis donc, tu as pris ton temps !

Le séduisant eunuque s'empessa de pénétrer dans la pièce qu'il parcourut des yeux, suspicieux. Il avait l'air agacé, sans compter que son oreille et sa joue gauche étaient rouges, signe qu'il avait écouté aux portes. La jeune fille prit sur elle pour ne pas l'en accuser ouvertement. Jinshi, lèvres pincées, continuait de scruter la salle.

— Y aurait-il un problème ? s'enquit-elle.

— Et comment ! répondit-il en fixant sa servante.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

Comme convenu, elle s'était contentée de transmettre aux concubines de haut rang les connaissances indispensables à l'accomplissement de leurs devoirs envers l'empereur. Quant à ses élèves, voici quelle fut leur réaction à sa formation...

Dame Gyokuyo se montra enthousiaste :

— Enfin de la nouveauté ! s'exclama-t-elle.

Honnian, sa fidèle dame de compagnie, affichait comme d'habitude un air exténué. Elle avait à l'occasion lancé à Mao Mao des regards étonnés, mais l'institutrice s'en moquait bien.

Si les joues de dame Lifa s'étaient parées d'une jolie teinte rosée, son doigt courait docilement sur la page du manuel à mesure qu'elle le lisait. Elle avait l'air ravie. Rouge comme une pivoine, sa suivante gardait les yeux baissés vers le sol. Ses mains tremblaient.

Dans un coin de la pièce, le front collé au mur, dame Lishu marmonnait :
— Je n'y arrive pas. Je n'y arriverai jamais. C'est au-dessus de mes forces !

Son visage était livide. Son accompagnatrice, récemment promue première dame de compagnie (Mao Mao croyait reconnaître en elle l'ancienne goûteuse de la plus jeune des favorites), tentait de la reconforter en lui tapotant les épaules.

Dame Lolan, quant à elle, avait les yeux perdus dans le vague. L'apothicaire n'arrivait pas à déchiffrer son expression. Sa dame de compagnie ne savait pas quoi faire du manuel. Embarrassée, elle l'emballa pour l'emporter.

Elles en feront ce que bon leur semble, pensa l'instructrice en ramassant ses affaires.

Elle accepta un verre d'eau fraîche avant de pousser un long soupir. Lessivée, elle retrouva de l'énergie à l'idée de l'enveloppe gonflée d'argent qui l'attendait en guise de récompense.

Chacune des favorites de l'empereur était autorisée à conserver le matériel pédagogique qui lui avait été confié. Certaines serraient leurs livres contre elles, enchantées, d'autres semblaient réticentes à la simple idée de le toucher. Mao Mao leur conseilla de les emballer de tissu afin de les garder à l'abri des regards indiscrets. Dans tous les cas, elle insista sur le fait que leur contenu devait quoi qu'il arrive rester secret.

Jinshi avait l'air déconcerté, tout comme le public tenu hors des murs de la salle.

— Qu'est-ce que tu leur as appris ? s'enquit-il.

La jeune fille préféra éviter son regard.

— La prochaine fois que vous verrez l'empereur, vous n'aurez qu'à le lui demander, dit-elle.

Elle comptait bien laisser au bel eunuque le soin de faire travailler son imagination.

Chapitre 37

Le poisson cru

La jeune apothicaire s'apprêtait à rejoindre sa chambre après sa dure journée de labeur quand elle fut interpellée par Gaoshun.

— Shao Mao, aurais-tu deux minutes à m'accorder ? demanda-t-il.

Jinshi était parti prendre son bain juste après le dîner. Lui aussi avait eu une rude journée.

— Que se passe-t-il ? s'enquit-elle.

L'assistant de l'eunuque à la beauté incomparable, hésitant, se caressa le menton pour gagner du temps avant de pousser un long soupir.

— J'aimerais te montrer quelque chose.

Il maîtrisait plus que jamais l'art du mystère.

Gaoshun déroula sur la table une plaquette de bois. Mao Mao entreprit d'en déchiffrer le texte. C'était là le compte rendu d'un incident survenu dix ans auparavant. La plaquette racontait comment un marchand avait été empoisonné, probablement à la suite d'une ingestion de fugu.

Hmm... je rêve d'en manger, songea l'apothicaire malgré elle.

L'assistant de Jinshi, qui ne la quittait pas des yeux, parut choqué par son sourire. La gourmande s'efforça d'afficher à nouveau une mine de circonstance.

— À l'occasion, je t'emmènerai dans un restaurant spécialisé, proposa-t-il, finaud, tout en précisant que le foie du poisson serait ôté avant le service.

Elle n'en voyait pas l'intérêt — les vrais gourmets savaient apprécier la manière dont le poison engourdissait la langue —, mais la promesse d'un bon repas suffit à titiller sa curiosité. Elle relut le compte rendu avec attention.

— Pourquoi me montrez-vous ce dossier ?

— J'ai travaillé sur cette affaire il y a bien longtemps. Un ancien collègue me l'a remis en mémoire à cause d'un incident similaire survenu récemment.

Gaoshun parlait-il d'un temps où il n'était pas encore un eunuque ? Avait-il donc vraiment fait partie de l'armée ?

— Quel genre d'incident similaire ?

Elle préférait remettre à plus tard ses questions sur la carrière de son interlocuteur. Cette histoire d'empoisonnement l'intéressait bien davantage.

— Un fonctionnaire est tombé dans le coma après avoir consommé un tartare de fugu aux légumes.

Elle jugeait l'affaire très sérieuse si un mandarin y était mêlé. D'autant qu'il n'était pas dans les habitudes de Gaoshun de mâcher ses mots, aussi Mao Mao ne pouvait-elle pas le soupçonner d'exagérer. Elle jaugea d'un rapide coup d'œil l'expression de l'assistant de Jinshi. Le front plissé, l'air aussi rincé que d'habitude, il semblait guetter sa réaction à elle.

— Sans vouloir abuser, pourriez-vous m'en dire un peu plus ?

L'intéressé ne s'offusqua nullement d'une curiosité mal placée. Il se contenta de hocher lentement la tête sans sortir les mains de ses manchons.

— Avec plaisir, Shao Mao ! D'autant que cette histoire restera entre nous, je le sais... (C'était moins une affirmation qu'un ordre.) Et puis, reprit-il, loin de moi l'idée de te laisser mariner !

Quel fin stratège ! Il savait parfaitement comment aiguïser la curiosité de la jeune fille : poison, meurtre, fonctionnaire dans le coma... Tous les éléments étaient réunis pour qu'elle ait envie d'en savoir plus.

— Je vous écoute... dit-elle.

Gaoshun, ravi de l'attention qu'elle lui portait, désigna les plaquettes de bois.

— Dans l'affaire qui s'est produite il y a quelques jours, le plat dégusté par le bureaucrate était à base de peau et de chair de fugu juste blanchies dans l'eau bouillante, donc presque crues. La victime a sombré dans le coma juste après avoir consommé le plat.

— La chair, pas les viscères ?

— Exact.

Si le poison du fugu résistait à la cuisson, il se trouvait dans les viscères, surtout dans le foie. La chair était beaucoup moins toxique. Aux yeux de Mao Mao, tout coma lié à la consommation de ce poisson supposait forcément que le foie soit en cause. Un tel niveau de toxicité aurait-il vraiment pu se retrouver dans la chair ? Après tout, selon l'espèce de poisson et son environnement, le plat pouvait, dans certains cas, devenir toxique. Sans preuve que ce fût ici le cas, la jeune apothicaire ne pouvait pas exclure cette hypothèse.

Mao Mao avait déjà mangé du fugu, mais elle s'était contentée de déguster des morceaux de chair non toxiques. Enfin, presque toujours... car elle s'était parfois laissé aller à absorber un petit bout de foie, ce qui n'était pas sans danger. Elle se rappelait ce jour où la vieille tenancière l'avait forcée à boire de l'eau pour la purger jusqu'à ce qu'elle en ait l'estomac retourné.

— Honnêtement, je ne vois rien d'anormal dans cette histoire, annonça Mao Mao.

— J'ai omis de te préciser un détail, ajouta Gaoshun en se grattant la nuque, visiblement embarrassé. Dans les deux incidents, les cuisiniers ont clamé haut et fort qu'ils n'avaient pas utilisé de fugu.

Sourcils froncés, l'assistant de Jinshi n'en menait pas large. L'apprentie détective, en revanche, se passa la langue sur les lèvres : l'affaire se corsait.

Les deux enquêtes présentaient plus d'un point commun. D'une part, le fonctionnaire dans le cas présent et le marchand d'il y a dix ans, en bons épicuriens, avaient un faible pour les mets originaux. Ils avaient d'ailleurs tous les deux ingéré des plats à base de poisson haché à la chair préalablement blanchie accompagné de légumes. Mais ils avaient aussi pour coutume de manger du poisson cru, qui avait l'avantage d'offrir des saveurs merveilleuses et le désavantage d'être parfois toxique. Rares étaient ceux qui l'appréciaient, au point que dans certaines régions, il était même formellement interdit d'en consommer.

Les victimes en question, en tant que fins gourmets, avaient sans doute l'habitude de déguster du fugu. Et même s'ils s'en défendaient, il arrivait que des consommateurs dans leur genre mangent le foie afin d'en savourer le doux picotement sur leur langue.

Et, pour cette raison, une bande de philistins leur jetait la pierre ! s'indigna Mao Mao. À ses yeux, il fallait se montrer tolérant envers les préférences des uns et des autres, surtout en matière de goûts alimentaires.

Quoi qu'il en soit, aucun de deux chefs qui avaient cuisiné le plat incriminé n'admettait avoir failli. Ils affirmaient tous deux n'avoir pas utilisé de fugu lors de la préparation du mets. Et pourtant, les deux victimes avaient succombé à un empoisonnement – le marchand était mort, le fonctionnaire tombé dans le coma. Dans les deux cas, on avait retrouvé de la peau et des viscères de fugu intacts dans les poubelles des cuisines – ce qui prouvait par ailleurs que le foie de ce poisson n'avait pas atterri dans les assiettes des gastronomes.

Au moins, l'enquête avait été rondement menée. Une chance, sachant que le monde dans lequel ils vivaient était rempli de bureaucrates pressés de désigner un coupable sur la seule foi d'indices indirects, voire fabriqués.

Les deux chefs cuisiniers avaient aussi affirmé qu'ils avaient utilisé du fugu la veille des incidents, mais pas le jour même. Par cette saison froide, le fait de ne sortir les ordures qu'après plusieurs jours n'avait rien de surprenant – en été, au contraire, on les vidait régulièrement. Le plat incriminé avait donc été préparé avec une autre espèce de poisson, dont on avait aussi découvert les restes dans la poubelle.

Même s'il ne s'agissait pas d'un coup monté de toutes pièces, rien ne prouvait que les cuisiniers disaient la vérité. Malheureusement, les victimes avaient mangé seules. En effet, pour ce qui était du fonctionnaire, il craignait d'être rabroué par sa femme à cause de ses choix culinaires osés. Présent au moment où le cuisinier avait apporté le plat, un des domestiques du bureaucrate – trop loin de la table de son employeur – n'avait toutefois pas été en mesure d'identifier quelle espèce de poisson ce dernier avait consommée.

De plus, la victime avait succombé bien après la fin de son repas : au moins une demi-heure après avoir posé ses couverts. Une servante venue lui apporter du thé l'avait trouvé pris de convulsions et les lèvres bleues, en train de s'étouffer.

Pas de doute, ces symptômes indiquaient une intoxication au fugu ! Mais les renseignements donnés par Gaoshun ne suffisaient pas à l'apothicaire. Tant qu'elle n'aurait pas plus d'informations, elle ne pouvait énoncer des certitudes.

— Qu'est-ce qui a bien pu arriver ? marmonna-t-elle dans sa barbe.

Soudain apparut à ses côtés un visage à la beauté irréprochable. Par réflexe, les traits de Mao Mao retrouvèrent leur impassibilité.

— Allons, ne fais pas cette tête ! Je vais finir par me vexer.

Les cheveux mouillés de Jinshi gouttaient partout sur le sol. Suilen s'évertuait à les lui sécher à l'aide d'une serviette tout en répétant :

— Bonté divine !

La jeune apothicaire, comme paralysée, s'efforça de reprendre ses esprits.

— On aurait dit que tu étais suspendue aux lèvres de Gaoshun, fit remarquer l'intendant du *hougong* d'un ton amer.

— Normal d'être attentive quand la conversation est intéressante.

— Attends un peu ! s'offusqua le bel eunuque. Quand moi, je te parle, tu ne me regardes pas avec le même...

Il n'eut pas la force de finir sa phrase, mais la servante s'en moquait.

— Il se fait tard, dit-elle. Si vous n'avez plus besoin de mes services, je vais me coucher.

Après avoir adressé un salut poli à Suilen, qui essuyait sans répit les cheveux de son maître, Mao Mao s'éloigna en trotinant. Jinshi ouvrit la bouche pour protester, mais la vieille dame de compagnie lui cloua le bec d'un :

— Ne bougez pas !

La jeune apothicaire, de son côté, s'en voulait d'être à ce point fascinée par ce genre d'enquêtes macabres. Tout en regagnant sa chambre, elle se demandait quelle serait la réaction de son père.

Le lendemain, Gaoshun lui apporta un livre de cuisine.

— Ce manuel rassemble les recettes de prédilection du cuisinier. Selon les domestiques du fonctionnaire, la plupart des mets qu'on lui servait sont consignés ici. Voici la recette incriminée.

Il posa sur la table le livre, qu'il ouvrit à une page détaillant la méthode pour blanchir puis hacher le poisson cru. Mao Mao lut le texte en se caressant pensivement le menton.

La recette disait qu'il fallait accompagner le poisson de légumes finement émincés et l'assaisonner de vinaigre. Hormis quelques notes griffonnées visant à améliorer la sauce, elle ne découvrit rien de spécial dans les consignes. La page listait différentes sortes de vinaigrette, sans doute en fonction des saisons

et des ingrédients disponibles, sans rien spécifier sur le poisson ou les légumes à utiliser.

— On ne sait toujours pas quel poisson a été cuisiné, fit remarquer l'apothicaire, songeuse.

— Effectivement...

Non loin, Jinshi regardait sa dernière recrue avec curiosité, même s'il n'avait pas l'air d'apprécier la scène. Il avait sous la main des longanes, dont il faisait éclater la coquille avant de les gober d'un geste paresseux. À chaque nouveau craquement surgissait un noyau noir et sec. Semblables aux litchis, mais en plus petits, les longanes étaient des fruits d'été qui pouvaient aussi se manger secs. La médecine traditionnelle en faisait grand usage.

— Tu n'as toujours pas résolu le mystère ? s'étonna l'eunuque, les coudes posés sur la table, sans quitter Mao Mao des yeux.

De toute évidence, il cherchait à prendre part à la discussion entre son assistant et sa servante. Gaoshun, indigné par le comportement de son maître, n'alla pourtant pas jusqu'à le réprimander.

Il faudrait vraiment que quelqu'un le remette à sa place, songea l'apothicaire en voyant son employeur ainsi affalé.

À ce moment précis, le bel eunuque se vit arracher un longane des mains.

— Les petits garçons qui ne se tiennent pas bien sont privés de goûter, railla Suilen, assise juste derrière Jinshi.

La dame de compagnie avait beau plaisanter, on ne sentait pas moins de la tension dans l'air, comme si l'orage risquait à tout moment d'éclater. Serait-il déplacé de comparer la suivante à un valeureux guerrier ?

— D'accord, d'accord... maugréa l'intendant réprimandé en ôtant ses coudes de la table pour s'asseoir correctement.

— Parfait, se félicita la vieille femme.

Elle replaça le fruit dans la paume du jeune homme. Si Mao Mao considérait Suilen comme une adorable grand-mère, elle était apparemment très à cheval sur les manières.

Mais ils s'éparpillaient. Il était temps de revenir au sujet qui les occupait.

— Le second incident s'est produit récemment, c'est bien ça ?

— Oui, il y a tout juste une semaine, répondit Gaoshun.

Le mets se préparait généralement avec du concombre mais, en hiver, il leur avait fallu trouver un légume de substitution.

— J’imagine que le chef a utilisé du radis blanc et des carottes ?

Rares étaient les légumes disponibles à cette période de l’année. À chaque ingrédient correspondait une saison durant laquelle il était préférable de le consommer.

— Le cuisinier a dit avoir ajouté des algues, lui fit savoir le bras droit de Jinshi.

— Tiens donc ! s’étonna-t-elle. Vous en êtes sûr ?

— Absolument, confirma-t-il.

La médecine traditionnelle utilisait d’habitude volontiers les algues, qui avaient tout à fait leur place dans cette recette. Mais un gourmet ne se satisferait pas d’algues ordinaires. Il exigerait une variété particulière, unique. L’apothicaire sentit ses lèvres s’arquer au point de dévoiler ses incisives. Perplexe, le trio l’observait. Tout sourire, elle se tourna vers Gaoshun.

— Serait-il possible d’inspecter les cuisines de la maison du fonctionnaire ?

Elle n’était pas certaine d’être sur la bonne voie, mais il ne coûtait rien d’aller vérifier son hypothèse.

Sa requête fut acceptée sans délai. Dès le lendemain, Mao Mao eut accès aux cuisines en question. Obtenir l’autorisation de les visiter avait relevé de la simple formalité, vu que l’enquête officielle était bouclée.

La propriété en question se trouvait dans le nord-ouest de la capitale. La partie septentrionale, qui hébergeait principalement les hauts fonctionnaires, regorgeait de splendides demeures. Lorsqu’ils arrivèrent, la femme de la victime, sans doute épuisée de chagrin, dormait. Néanmoins, c’est avec l’accord préalable de sa maîtresse qu’un domestique les guida à travers les pièces. Étonnée qu’un simple servant fasse office d’hôte, Mao Mao pénétra dans les cuisines.

Le jeune militaire chargé par Gaoshun d’accompagner l’apothicaire se contenta de la regarder d’un œil suspicieux. Loin d’être ravi de la mission qu’on lui avait assignée, il se devait d’obéir, ce qui était bien suffisant aux yeux de Mao Mao. Elle n’avait nul besoin de se lier d’amitié avec lui. Il n’avait pas la robustesse des soldats de carrière, mais ses gestes étaient brusques et efficaces.

Son visage viril au regard austère gardait encore un peu l'innocence de la jeunesse. Elle eut l'impression de l'avoir déjà croisé quelque part.

Elle s'apprêtait à faire le tour de la cuisine lorsqu'un homme, outré de cette intrusion, se précipita vers elle.

— Où vous croyez-vous ? Vous n'avez rien à faire chez moi ! Sortez d'ici ! C'est toi qui as ouvert à cette racaille ? s'indigna-t-il en attrapant le domestique par le col.

Mao Mao jeta au nouveau venu un regard noir.

— Nous avons l'autorisation de la maîtresse de maison, expliqua le soldat qui l'accompagnait. Nous sommes ici en mission officielle.

Il parlait d'une voix calme, mais ferme. L'apothicaire s'en félicita.

— Vraiment ? demanda l'inconnu en lâchant le malheureux servant.

Pris d'une quinte de toux, ce dernier parvint cependant à confirmer les propos du militaire.

— Allez-vous nous laisser faire notre travail... ou comptez-vous nous en empêcher ? ironisa le jeune officier.

— Pff... Quelle importance après tout ? cracha leur interlocuteur avec dédain.

Le guide présenta ses excuses en leur faisant rapidement un topo : comme la propriétaire des lieux était alitée, il appartenait au frère cadet de la victime de tenir la maison. Ce dernier ne les quittait d'ailleurs pas d'une semelle.

Quel imbroglio ! pensa Mao Mao, qui jugeait néanmoins inconvenant de s'immiscer dans les affaires de famille.

S'abstenant de tout commentaire, elle se contenta d'inspecter les cuisines. Comme elle le craignait, le personnel avait déjà lavé et essuyé les ustensiles. À l'exception du reste de poisson, qui avait été jeté pour lui éviter de moisir, la majorité des ingrédients avait été conservée.

En explorant la pièce, l'apothicaire trouva, bien en évidence sur l'étagère du fond, ce qu'elle cherchait. Sa découverte, salée et bien à l'abri dans une petite jarre, l'enchantait.

— Que renferme ce récipient ? demanda-t-elle au servant.

Il sembla hésiter. Elle en préleva une pincée qu'elle jeta dans une carafe d'eau.

— Et maintenant ? Une idée ?

— Oh ! Ce sont les algues préférées de mon maître !

Le domestique les informa que le gourmet dans le coma en consommait tout le temps : il ne pouvait donc pas s'agir d'un produit toxique. Mao Mao le crut sur parole. Après tout, si la maîtresse des lieux lui faisait confiance – assez pour lui demander de leur servir de guide –, pourquoi douterait-elle de sa sincérité ?

— Vous avez entendu ? Maintenant, décampez ! aboya le frère cadet de la victime.

Durant toute la visite, il n'avait pas quitté des yeux la jeune fille, surtout depuis qu'elle s'était intéressée à la fameuse jarre remplie d'algues.

— Comme vous voudrez, dit l'apothicaire en reposant sur l'étagère sa trouvaille.

Elle en avait discrètement prélevé un échantillon pour le cacher dans sa manche.

— Désolée pour le dérangement, s'excusa-t-elle avant de quitter les cuisines. Elle n'en sentait pas moins dans son dos le regard réprobateur de l'homme.

Sur le trajet du retour, le jeune soldat qui lui servait d'escorte ne put s'empêcher de lui demander :

— Pourquoi as-tu capitulé sans même protester ?

Mao Mao fut surprise qu'il entame de lui-même la conversation.

— Je ne suis pas du genre à me laisser impressionner, répondit-elle en sortant de sa manche un bout d'algue salée qu'elle déposa avec soin dans un mouchoir.

Son vêtement était désormais plein de sel, ce qui l'écoeurait, mais le jeune homme s'offusquerait sans doute qu'elle secoue son bras dans la carriole.

— Ce qui m'interpelle, dit-elle, c'est qu'il est encore un peu tôt dans la saison pour ramasser cette variété. Même dans du sel, la récolte de l'année dernière ne se serait pas conservée aussi longtemps.

Non, cet ingrédient ne cadrerait pas avec la chronologie.

— J'en déduis qu'elle n'a pas été ramassée dans la région, poursuivit l'apothicaire. Elle vient peut-être des côtes méridionales, auquel cas on l'aura achetée. Auriez-vous une idée de son origine ?

Le militaire écarquilla les yeux quand il comprit ce qu'on attendait de lui. Le temps qu'il mène l'enquête, Mao Mao n'avait plus qu'à faire quelques recherches de son côté.

Le lendemain, à sa demande, Gaoshun mit des cuisines à sa disposition. Situées dans les bureaux officiels de la cour extérieure, elles disposaient d'équipements permettant d'y passer la nuit. Mao Mao, qui avait tout préparé la veille, venait de se mettre aux fourneaux. Elle ne cuisinait pas à proprement parler : elle avait juste plongé les algues dans l'eau pour les dessaler, ce qui n'avait rien de sorcier, mais l'affaire étant sérieuse, elle avait jugé préférable de ne pas utiliser les cuisines personnelles de Jinshi.

La jeune apothicaire avait préparé deux assiettes. Elle avait divisé les algues chapardées en portions égales avant de les plonger dans l'eau, ce qui leur avait donné une teinte vert profond.

Devant elle se tenaient Gaoshun et son ancien collègue, ainsi que le soldat qui lui avait tenu lieu de chaperon la veille et, de manière inexplicable, Jinshi en personne. Suilen lui tirerait certainement à nouveau les oreilles en apprenant qu'il fouinait dans les affaires des autres.

Le jeune militaire prit la parole le premier.

— Tu avais raison, les algues proviennent bien du Sud. Quand j'ai posé la question au servent, il a affirmé que son maître n'en mangeait pas en hiver. Les autres domestiques que j'ai interrogés m'ont tous confirmé la même chose.

L'ancien collègue de Gaoshun secoua la tête.

— J'en ai aussi parlé au cuisinier. Il m'a dit qu'il utilisait régulièrement cette variété d'algue et jure qu'elle n'est pas toxique.

Mao Mao en convenait : il s'agissait bien de la même famille d'algues, mais...

— Ça ne signifie pas pour autant qu'elle n'est pas empoisonnée.

Elle préleva un spécimen à l'aide de ses baguettes.

— Imaginez qu'elle ne soit pas souvent consommée dans le Sud. Un marchand aurait pu demander aux locaux d'en conserver dans du sel pour l'importer ici dans le but de la vendre à prix d'or...

— Je ne vois pas où serait le problème, fit remarquer l'intendant du *hougong*.

Il avait abandonné ses manières indélicates, voire grossières, des derniers jours. À cause de la présence d'étrangers, peut-être ? Gaoshun arborait un air serein, comme à son habitude, mais les deux autres employés impériaux semblaient mal à l'aise en présence du superbe eunuque.

— On consomme beaucoup d'aliments toxiques après en avoir neutralisé le poison, expliqua la jeune fille en jouant avec ses baguettes.

C'était le cas des anguilles, qu'il fallait saigner et bien faire cuire avant la dégustation ou celui de cette variété d'algues qu'il fallait faire mariner dans de la chaux pour qu'elles deviennent comestibles. Mao Mao avait donc préparé deux assiettes : une d'algues ordinaires, l'autre d'algues traitées à la chaux. En ce moment précis, l'ancienne goûteuse tenait entre ses baguettes la préparation de la seconde. Elle en croqua un morceau sous les yeux épouvantés des témoins, qui s'agitèrent autour d'elle.

— Je ne risque rien... Enfin, j'espère, dit l'apothicaire.

Elle maîtrisait la théorie, certes, mais une nuit à mariner suffisait-elle à rendre l'algue propre à la consommation ? Elle en aurait bientôt le cœur net.

— Comment ça, tu espères ? s'inquiéta Jinshi.

— Ne vous en faites pas. J'ai préparé un émétique, précisa la jeune servante en leur montrant le sac d'herbes médicinales accroché à son cou.

— Espèce d'inconsciente ! aboya son employeur.

Aussitôt, Gaoshun ceintura Mao Mao, tandis que son maître la forçait à avaler le remède. Elle acheva donc sa démonstration en vomissant devant quatre hommes d'importance. Charmant. Ce n'était pas une manière de traiter une jeune fille !

Pire encore, l'émétique avait un goût tellement infâme qu'il lui faisait régurgiter la potion elle-même, mais pas forcément l'algue ingérée.

Moi qui comptais leur prouver que cette variété n'était plus toxique, se désola Mao Mao en s'essuyant la bouche.

Une fois qu'elle eut repris ses esprits, elle poursuivit son exposé.

— Selon moi, voici la question à se poser : qui a suggéré au marchand d'importer cette algue en saumure ?

Pour s'en procurer, l'homme s'était rendu en terre étrangère, dans une région où personne n'en consommait. Il avait sûrement conscience du danger d'importer ce genre de denrées.

— Si la victime en a commandé de son plein gré, elle ne peut s'en prendre qu'à elle-même.

Mais s'il en était autrement ? Si l'individu qui avait acheté les algues savait qu'elles étaient toxiques ? Mao Mao ne pouvait s'empêcher de s'interroger...

Une affaire similaire avait eu lieu dix ans auparavant. Et si elle avait inspiré l'incident qui s'était produit une semaine plus tôt ? L'apothicaire n'avait aucun moyen de savoir si les deux drames étaient liés. Pour ce qui était de l'affaire actuelle, elle s'en remettait à son intuition. Entourée de gens intelligents, elle n'avait pas besoin d'en dire plus et arrêta là son exposé. L'avis d'une simple servante n'ayant que peu de poids, elle ne tenait pas à désigner un coupable.

— Je vois... dit Gaoshun en hochant la tête.

Il avait compris où elle voulait en venir.

Mao Mao poussa un soupir de soulagement avant de porter à sa bouche l'algue disposée sur la deuxième assiette, si bien que pour la seconde fois, elle fut contrainte par Jinshi et ses compagnons, effarés, de recracher ce qu'elle avait absorbé.

Le rapport final de l'enquête arriva bientôt. Il s'avéra que le coupable était le frère cadet de la victime. Une fois qu'ils eurent retrouvé son fournisseur, l'homme ne tarda pas à passer aux aveux. Mao Mao avait eu raison de trouver suspecte la manière dont il s'était interposé dans les cuisines. Autant les informer de but en blanc qu'il avait quelque chose à cacher !

Le motif du crime était d'une banalité affligeante : dans l'ombre de son frère aîné heureux et bien portant, le cadet n'avait pas le sentiment d'exister. L'apothicaire, au même titre que les autres parties prenantes de l'enquête, était presque déçue d'en arriver à une conclusion si prosaïque qu'elle en devenait comique.

Il restait néanmoins un problème à résoudre. L'homme avait été poussé au crime par la jalousie, d'accord. Mais comment avait-il été informé de la toxicité de cette algue en particulier ? Il prétendait en avoir entendu parler au cours d'une conversation dans son bar préféré. Ni la jeune servante, ni personne d'autre ne savait s'il s'agissait ou non d'un hasard.

Mao Mao faisait le ménage tout en se lamentant de n'avoir pas pu goûter l'algue empoisonnée. Mais à quoi bon refaire l'histoire – ou une saumure

d'algues ? Elle décida de tourner la page.

Elle avait désormais à l'esprit ce curieux champignon qui parasitait certains insectes et que Jinshi lui avait offert. Comment l'utiliser ? Quelle préparation réaliser ? Mais non, il lui fallait rester concentrée sur son travail. Elle ne put toutefois retenir un sourire à la pensée de cet ignoble insecte desséché d'où surgissait un champignon gris qui l'attendait dans sa chambre. Extatique, elle songeait à toutes les options qui s'offraient à elle : elle pourrait en faire une alcoolature ou le transformer en pilules...

Toute à sa joie démesurée, elle accueillit Jinshi d'un joyeux :

— Ah, vous êtes rentré ?

Dès la seconde où elle aperçut le bel eunuque – qui lui jeta un regard on ne peut plus perplexe –, elle baissa les yeux.

Il va penser que c'est à lui que je souriais, se dit la jeune fille, embarrassée.

Elle releva lentement la tête pour constater que l'eunuque était en train de se cogner le front contre une colonne. À l'oreille, on aurait juré un pivert. Gaoshun et Suilen accoururent. L'assistant de l'eunuque à la beauté incomparable lança un regard accusateur à Mao Mao.

Ce n'est pas ma faute, protesta-t-elle dans sa tête. *C'est Jinshi qui a un problème !*

Dernièrement, le fonctionnaire impérial passait d'interminables heures au bureau. Il se prétendait noyé de travail. Dans ce cas, pourquoi n'avait-il pas profité de l'autre jour pour rattraper son retard au lieu d'assister à l'expérience menée par l'apothicaire sur les algues ?

Ces derniers temps, l'eunuque recevait souvent la visite d'un original qui l'empêchait plus ou moins d'accomplir son travail. Voilà ce qu'il avait à en dire :

— On n'est pas compatibles, lui et moi. On ne tombe jamais d'accord !

Il accepta en soupirant le verre de liqueur que Suilen lui tendait. Personne ne résistait au charme de Jinshi – sauf peut-être le trio présent dans la pièce, qui ne se formalisa pas de l'état d'ébriété de leur maître –, si bien que si une jeune fille l'avait vu ainsi, elle aurait aussitôt tourné de l'œil. L'eunuque n'était décidément pas de tout repos.

Quoi qu'il en soit, à l'en croire, il existait donc, quelque part sur cette terre, un individu qui lui tenait tête ? Voilà qui avait de quoi impressionner !

— Moi aussi, il y a des gens qui m'agacent, se justifia l'eunuque.

L'homme qui lui posait problème était un haut gradé de l'armée, d'une intelligence vive mais au caractère imprévisible. Il aimait pinailler, débarquait sans prévenir dans le bureau de l'intendant accompagné de visiteurs, proposait des parties de shogi, passait son temps à colporter des ragots et faisait tout son possible pour que les contrats ne soient jamais signés. Et voilà qu'il avait pris pour cible le bel eunuque, qui se voyait donc contraint de le divertir deux bonnes heures par jour, ce qui l'obligeait à prolonger d'autant sa journée de travail.

— Quel vieil ermite gâcherait ainsi son temps ? s'étonna Mao Mao.

— Vieil ermite ? Loin de là ! Il vient d'avoir quarante ans. Et le pire, c'est qu'il prend soin de finir son travail, lui, avant de venir me déranger.

Un militaire excentrique, haut gradé, âgé d'une quarantaine d'années ?

Si cette description lui rappelait vaguement quelqu'un, elle avait le sentiment que retrouver le nom de cet homme ne lui apporterait rien de bon. Aussi décida-t-elle de passer à autre chose. Malheureusement, si l'affaire lui sortit de la tête, cela ne suffit pas à conjurer le mauvais pressentiment que cette histoire lui inspirait.



— Il me semble que votre requête a déjà été approuvée, dit Jinshi en gratifiant de son fameux sourire angélique l'importun qui, pourtant, lui tapait sur les nerfs.

— Vous avez raison, bien sûr, mais l'hiver n'est clairement pas la saison idéale pour étudier la flore. Alors j'ai pensé que je vous rendrai une petite visite à la place.

L'homme, d'âge moyen, portait un monocle. Non rasé et pas plus musclé qu'un fonctionnaire, il avait tout d'un rôdeur malgré son uniforme militaire. Ses yeux de renard à demi fermés reflétaient un mélange de folie et d'intelligence.

En d'autres temps, cet officier du nom de Lacan serait passé pour un dragon endormi ou un admirable stratège en puissance, mais Jinshi ne voyait désormais en lui qu'un original. Issu d'une bonne famille, l'homme restait

célibataire après quarante ans, mais il avait adopté l'un de ses neveux et lui avait confié la gestion des affaires familiales.

Seuls le jeu de go, le jeu de shogi et les ragots l'intéressaient, à tel point qu'il obligeait tous ses interlocuteurs à s'y adonner, parfois contre leur gré. S'il avait jeté son dévolu sur l'intendant du *hougong*, c'était parce que ce dernier avait pris pour domestique une ancienne employée du Palais vert-de-gris.



Même s'il ne fallait rien y voir de plus, il n'était toutefois pas vraiment bien vu d'embaucher une courtisane issue d'une maison de plaisir. Sur le papier, elle officiait comme servante, mais les rumeurs n'avaient pas manqué de circuler. Une fois renseigné sur la nouvelle recrue de Jinshi, Lacan, avide de potins, s'était convaincu que l'eunuque s'était offert une prostituée. Comment le réfuter ?

Résolu à laisser les commérages de cet importun lui entrer par une oreille pour ressortir par l'autre, l'intendant s'obstinait à tamponner les papiers apportés par Gaoshun quand une phrase prononcée par le militaire le fit réagir.

— Moi aussi, j'ai connu une courtisane au Palais vert-de-gris. Nous étions devenus amis, elle et moi.

Jinshi ne le savait pas tourné vers les plaisirs de la chair.

— Vraiment ? Comment était-elle ? demanda-t-il par curiosité.

Erreur fatale ! Que n'avait-il pas réfréné sa curiosité, pour une fois ? Lacan, tout sourire, se versa un verre du jus de fruit qu'il avait apporté avant de s'affaler sur le divan, comme s'il était chez lui.

— C'était une femme très distinguée doublée d'une excellente partenaire de jeu. Au shogi, j'arrivais encore à me défendre, mais au go, elle me battait à tous les coups.

Gagner à un jeu de stratégie face à un officier de l'armée, ce n'est pas rien, songea le bel eunuque.

— Jamais de ma vie je n'avais rencontré de femme aussi intéressante. J'ai bien pensé à racheter son contrat, mais le monde est parfois bien cruel. Deux concurrents fortunés ont fait monter les enchères. Le prix de sa liberté s'est envolé.

— Dommage.

Il arrivait que racheter une prostituée à un bordel coûtât le prix d'un palais de taille modeste. En d'autres termes, les enchères avaient rendu la femme inabordable pour Lacan. Mais pourquoi diable lui racontait-il cette histoire ?

— Elle avait une personnalité incroyable. Elle vendait son art, jamais son corps. Elle ne semblait pas considérer ses clients comme tels. Quand vous preniez le thé en sa compagnie, vous n'aviez pas l'impression qu'elle servait un

maître ou un supérieur. Loin de là. Elle vous lançait un regard impérial, comme si elle vous faisait là une faveur. Mais ça plaisait à quelques originaux, à commencer par moi. Encore aujourd'hui, j'en ai des frissons !

Jinshi, qui se sentait de plus en plus mal à l'aise, détourna les yeux. Gaoshun, assis dans son coin, ne disait rien mais, la mâchoire contractée, il serrait les lèvres.

En ce bas monde, nombreux étaient ceux qui partageaient les goûts excentriques de Lacan. L'eunuque à la beauté incroyable se demanda si le haut gradé se rendait compte de ce que ses interlocuteurs pourraient penser de lui en entendant ce récit.

— J'aurais tout donné pour l'avoir dans mon lit ! poursuivit l'extravagant, dont le sourire libidineux trahissait une bonne dose de folie. Je n'avais aucune intention de renoncer à elle, je l'admets. Alors j'ai eu recours à une méthode un peu... retorse. Après tout, si elle était trop chère pour moi, je n'avais qu'à faire baisser son prix...

Et donc nuire à sa réputation, comprit Jinshi. Derrière son monocle, l'œil de renard de Lacan se mit à briller.

— N'êtes-vous pas curieux de savoir comment ?

L'intendant se sentait littéralement happé par l'histoire de son visiteur. Voilà ce qui rendait ce dernier si redoutable.

— Puisque vous avez commencé, il serait vraiment dommage de ne pas me raconter la fin, admit froidement le bel eunuque.

Lacan afficha un petit sourire satisfait.

— Avant ça, j'ai une faveur à vous demander.

Les doigts entrelacés, il s'étira de tout son long.

— Je vous écoute.

— Cette jeune servante que vous venez d'embaucher, on m'a dit que c'était un sacré phénomène.

Son hôte retint un soupir exaspéré. Pourquoi s'entêtait-il à remettre la question sur le tapis ? Mais ce qu'il entendit ensuite ne manqua pas de le surprendre.

— Il paraît qu'elle est étonnamment douée pour résoudre les énigmes.

Lacan vit passer une étincelle dans les yeux du fonctionnaire impérial.

— Une de mes connaissances est morte tout récemment, continua le haut gradé. Un orfèvre, fournisseur officiel du palais. Curieusement, il n'a désigné aucun successeur. Il avait pourtant trois fils, qui étaient aussi ses apprentis.

— Tiens donc, intervint poliment le bureaucrate, étonné que le militaire compte un artisan parmi ses connaissances.

— C'est une bien triste affaire, qu'un orfèvre de son calibre n'ait pas pu transmettre ses secrets avant de passer l'arme à gauche ! M'est avis qu'il a forcément laissé des indices pour s'assurer que son art ne périrait pas avec lui. Malheureusement, impossible de mettre la main dessus.

— Où voulez-vous en venir ? s'impatienta Jinshi.

Lacan ôta son monocle avant de répondre.

— Oh, je n'ai rien de précis en tête... ou, du moins, pas grand-chose. N'y aurait-il pas un moyen de découvrir quels secrets mon vieil ami a emportés dans la tombe... en demandant par exemple à une jeune servante très perspicace de se pencher sur cette affaire ?

L'eunuque garda le silence.

— Drôle de bonhomme que cet orfèvre. Il a laissé un testament très déroutant qui m'intrigue, poursuivit son invité.

À nouveau, Jinshi ne dit rien. Les yeux fermés, il soupira discrètement.

— Je ne vous promets rien, finit-il pourtant par articuler. Dites-m'en plus sur ce testament.

Chapitre 38

Le plomb

Dans la soirée, Jinshi vint raconter à Mao Mao une histoire incroyable.

— Excuse-moi de te déranger, commença-t-il.

Elle en resta stupéfaite. D'ordinaire, il n'avait pas d'états d'âme à l'interrompre. Cette entrée en matière ne manqua pas de piquer la curiosité de l'apothicaire.

À première vue, il s'agissait d'un conflit mettant en cause une connaissance d'une connaissance de Jinshi, une espèce de querelle de famille – enfin, pas tout à fait. Un orfèvre était mort sans avoir transmis ses secrets les plus précieux, parmi lesquels une technique qu'il n'avait jamais enseignée à personne, pas même à ses apprentis, qui se trouvaient être ses fils.

— Il nous suffit donc de découvrir le savoir-faire le plus secret de cet artisan, n'est-ce pas ? dit la jeune fille.

— Diantre ! Ainsi résumé, le mystère paraît facile à éclaircir ! En tout cas, tu m'as l'air bien impatiente de t'y mettre.

— Moi ? fit-elle mine de s'offusquer en détournant le regard.

Les faits rapportés par Jinshi étaient les suivants. L'orfèvre avait trois apprentis, tous trois nés de sa chair et tous trois artisans respectés. L'homme avait reçu du palais une commande spéciale. À la suite de son décès, il fut question que l'un de ses fils prenne la relève. Le défunt, pour ce faire, avait laissé un testament précisant les possessions léguées à chaque enfant : le fils aîné héritait de l'atelier, le cadet d'un meuble sur lequel son père avait travaillé, et le benjamin, d'un bocal à poisson rouge. Le testament comportait

aussi une suggestion plutôt cryptique : « J'espère que vous prendrez le temps de partager une tasse de thé tous ensemble comme avant. »

— Quel drôle de testament, commenta Mao Mao.

Elle ne savait pas s'il devait être pris au pied de la lettre ou s'il cachait autre chose.

— En effet. Bien entendu, ses fils n'y voient pas plus clair que nous.

— Le partage de l'héritage ne me paraît pas très équitable, fit remarquer la jeune fille, songeuse.

La demeure familiale ne faisait pas partie de la répartition car elle était encore occupée par la mère. Mais si un enfant recevait un atelier, un autre un meuble et le troisième un bocal à poisson rouge, le dernier-né de la fratrie, lui, avait tout l'air d'être lésé.

— Avez-vous des informations sur le bocal en question ?

— Hélas, non. En revanche, si tu souhaites en savoir plus, tu n'as qu'à passer chez eux. Je me suis procuré leur adresse.

Si Jinshi avait anticipé sa réaction, c'est qu'il avait déjà tout préparé.

— Si vous m'autorisez à m'absenter, je pourrai m'en occuper dès demain, fit la servante en jetant un coup d'œil discret à Suilen.

La vieille dame de compagnie lui donna sa bénédiction d'un petit signe de la main. Sauf que Mao Mao n'était pas dupe : il y avait fort à parier qu'elle allait devoir fournir deux fois plus de travail dans les jours à venir pour compenser son absence...

Une fois au bout de la grande avenue qui traversait la capitale, il fallait cheminer plus loin pour arriver à la maison de l'orfèvre décédé. Située dans un quartier très commerçant, elle en imposait avec son large châtaignier planté dans la cour.

Cette fois-là, Mao Mao n'était pas accompagnée de Jinshi ni de Gaoshun, mais du jeune soldat qui l'avait assistée lors de son enquête sur les empoisonnements au fugu.

Il n'a pas l'air de me tenir en haute estime, pensa l'apprentie détective.

Basen – c'était son nom – ne lui parlait en effet qu'en cas de nécessité absolue. Plus encore que de la réticence, il lui manifestait un dédain suprême.

Mao Mao n'y voyait pas d'inconvénient, tant qu'il ne lui mettait pas de bâtons dans les roues. Rien ne les obligeait à fraterniser.

— La famille a accepté de nous recevoir, lui dit le militaire. Officiellement, c'est moi qui poserai les questions. Tu n'es là que pour m'accompagner.

— Je comprends.

La couverture rêvée, aux yeux de Mao Mao. Docile, elle trottina derrière le jeune officier jusqu'à la demeure. Ils frappèrent à la porte. Un homme d'une vingtaine d'années, l'air sinistre, vint leur ouvrir.

— On m'a prévenu de votre arrivée, dit-il en les faisant entrer.

Quoique austère, il se montrait poli.

Comme le laissait deviner sa façade extérieure, l'intérieur de la maison était rangé et bien entretenu. Des petits bouquets avaient été disposés çà et là. Dans le renfoncement d'un mur se trouvait un objet peu ordinaire, tel un morceau de roche rehaussé de métal qui brillait d'un éclat bleu azuré. Mao Mao l'examina avec attention.

— Ah, ça, dit le jeune homme au regard sévère en s'approchant. Notre père l'a acheté en même temps que des matières premières. Il a toujours eu un faible pour les... les curiosités, disons.

Pour la première fois, une lueur amusée éclaira le visage de leur guide.

Ils quittèrent la résidence principale pour emprunter une allée couverte. Au pied d'un bâtiment qui ressemblait à un petit atelier se trouvaient deux hommes, l'un grand, l'autre bien en chair. Ils avaient tous deux l'air aussi moroses que le premier.

— Voici mes frères aînés, annonça leur hôte.

L'apothicaire en conclut qu'il était le benjamin de la fratrie. Il avait au moins la décence de se montrer courtois, alors que ses frères affichaient une mine franchement hostile. Dès qu'ils virent arriver Basen et Mao Mao, ils mirent fin à leurs messes basses pour les emmener dans un atelier – celui dont avait hérité l'aîné.

L'endroit était accueillant, les outils rangés à leur place. Le trio informa les invités que le véritable atelier se trouvait dans le bâtiment principal. La pièce dans laquelle ils se tenaient à présent, ils ne l'avaient pas utilisée depuis longtemps. Elle avait été transformée en dépôt pour vieux outils ou en salle de repos où ils prenaient parfois le thé.

— Quel curieux aménagement, dit le militaire en balayant du regard les environs.

Mao Mao partageait cet avis. Pile au milieu trônait une commode. On aurait dit qu'elle ne servait qu'à gêner le passage mais, en l'observant de plus près, elle révélait de délicates ornements. Le meuble dans son ensemble ne ressemblait à rien de ce qu'avait vu la jeune fille, ce qui en faisait une pièce d'avant-garde en matière d'ébénisterie. Sa place centrale le rendait presque beau. Avec la longue table qui l'entourait, il formait contre toute attente un ensemble assez homogène.

Les coins de la commode, arrondis, étaient incrustés de plaques de métal. Les tiroirs de la rangée supérieure ainsi que le tiroir central étaient pourvus de serrures toutes fabriquées dans un alliage différent. Le plus bedonnant des frères s'approcha de Mao Mao, qui examinait le meuble sous toutes les coutures.

— On ne touche qu'avec les yeux, l'informa-t-il.

Elle fit signe qu'elle avait compris et recula d'un pas. Elle se rappelait que le testament du vieil artisan indiquait que le deuxième fils devait hériter d'un meuble. Était-ce la commode qu'elle avait devant elle ? Dans ce cas, l'homme qui venait de la réprimander devait être le cadet.

Leur guide – le benjamin – s'approchait, un objet rond et transparent entre les mains, quand l'homme élané – par déduction, le frère aîné – interrogea Basen :

— Pensez-vous vraiment réussir à résoudre le mystère de l'héritage de notre père ?

Le soldat consulta du regard sa complice, qui acquiesça avant de désigner la fratrie. Basen comprendrait-il le message ? Il se tourna vers les trois jeunes hommes.

— J'aurai d'abord quelques questions à vous poser, annonça-t-il.

Puis il s'assit sur une chaise. Debout derrière lui, Mao Mao en profita pour inspecter à nouveau la pièce. Quelle étrange architecture ! Pour commencer, la fenêtre était très originale. Plus haute qu'à l'ordinaire – s'était-on inspiré du style occidental ? –, elle aurait dû permettre à la lumière du jour d'inonder l'atelier, sauf que le châtaignier géant l'en empêchait. Ne pénétraient dans la salle que les rayons filtrant à travers les feuilles, hormis à un endroit précis, à en

juger par la teinte décolorée d'une étagère fixée au mur – même si un rectangle plus foncé attestait la présence d'un objet resté longtemps posé à cet endroit avant d'être récemment enlevé.

Pendant que Mao Mao parcourait des yeux son environnement, le frère aîné s'entretenait avec Basen.

— Nous vous avons déjà tout raconté, dit-il. Notre père nous a quittés sans nous avoir transmis son secret le plus précieux. Il m'a légué son atelier.

— Et à moi, cette commode, compléta le deuxième frère en tapotant le meuble.

— Et moi, je n'ai que ça, dit le benjamin en tendant l'objet rond et transparent.

Ils purent constater qu'il était en verre, avec un fond plat. Jinshi avait bien précisé que le plus jeune de la fratrie avait hérité d'un bocal à poisson rouge, mais la domestique avait imaginé un récipient de bois ou de céramique. Elle découvrait à présent que chacun des héritiers avait tout compte fait bel et bien reçu un objet de valeur, mais qu'il existait néanmoins une disparité criante, révoltante, entre les legs des deux premiers fils et celui du dernier.

Comment l'expliquer ? Mao Mao les examina l'un après l'autre. Tous les trois avaient sur les paumes les cals typiques de l'artisan, mais les mains du benjamin retinrent particulièrement son attention. Elles étaient zébrées de marques rouges. Des brûlures qui commençaient à cicatriser ?

Le fils cadet poussa un soupir.

— Je me demande ce qui lui est passé par la tête, dit-il en caressant du doigt son héritage. Il m'a offert une commode munie d'une seule clef... qui ne rentre dans aucune des serrures !

Suivant le regard de l'homme, Mao Mao aperçut plusieurs attaches métalliques. Le sésame actionnait probablement le tiroir central, même s'il affirmait qu'il n'y entraît pas. Les trois autres compartiments s'ouvriraient sans doute avec une seule et unique clef – qui n'était vraisemblablement pas en leur possession.

— Voyez ? grogna le cadet en désignant les attaches. D'autant que je ne peux même pas déplacer ce fichu meuble, puisqu'il est fixé au sol de l'atelier de mon frère. À quoi bon en avoir hérité ?

L'aîné opina du chef. Seul le benjamin semblait ne pas être du même avis.

— Mais papa voulait qu'on prenne le thé tous ensemble comme avant, protesta-t-il.

Ses aînés lui jetèrent un regard las, comme s'ils avaient déjà eu cette conversation avec lui.

— Facile à dire. Toi, au moins, tu n'auras pas de mal à revendre ta part !

— C'est vrai. Avec ce que tu vas en tirer, tu pourras te taper la cloche pendant un bon moment !

On aurait dit qu'ils tentaient de remettre à sa place un chien galeux. Mao Mao réfléchit à la situation et donna une petite tape sur l'épaule de Basen pour l'inciter à poser une autre question. L'air contrarié, il n'en obtempéra pas moins.

— Puis-je vous demander de me répéter l'ultime requête de votre père ?

— Le petit vient de l'énoncer, répondit l'un des aînés.

— Oui : « J'espère que vous prendrez le temps de partager une tasse de thé tous ensemble comme avant. » Je ne sais pas ce qu'il a voulu dire par là.

Peut-être exhortait-il ses trois enfants à bien s'entendre ? Ce serait un bon conseil à laisser pour un père. Mais Mao Mao n'avait aucune certitude là-dessus et ne voyait pas comment résoudre une énigme en se contentant d'étudier les trois legs. Elle était en train de s'interroger sur la conduite à suivre quand la mère des trois artisans apparut avec un plateau. Elle déposa des tasses de thé pour chacun d'eux sur la longue table installée au milieu de la pièce.

— Et voilà, dit-elle simplement avant de s'éclipser.

Trois tasses étaient alignées d'un côté de la table, deux autres à l'opposé, sans doute pour les visiteurs. L'espace devant la commode restait inoccupé. Les frères s'assirent à distance les uns des autres, chacun sur un siège précis, comme s'il leur était attribué depuis des années.

Voilà qui était intéressant. Filtrée par la haute fenêtre, la lumière s'étirait jusqu'à la commode. La chaise posée à côté restait libre. À cette heure de la journée, le soleil aurait été trop violent pour que cette place soit occupée. La lumière du jour n'était pas loin de caresser le meuble, dont le bois n'était toutefois pas décoloré – signe que les rayons ne l'atteignaient jamais.

Tout à coup, la jeune fille se leva pour rejoindre la fenêtre. Avec cet arbre immense, la lumière ne s'attarderait pas longtemps dans la pièce. Elle examina la commode, intriguée par la position de la serrure non pas des trois tiroirs du

haut, mais de l'unique compartiment de la deuxième rangée qui était verrouillé.

Piquée de curiosité, elle s'approcha du meuble sous le regard perplexe des trois frères. Basen, les yeux baissés, posa une main sur son front. Ce geste pour marquer sa gêne parut familier à Mao Mao, qui se rendit alors compte de la ressemblance du jeune soldat avec Gaoshun. Il la regarda ensuite en soupirant.

— Tu as découvert quelque chose ? s'enquit-il sans dissimuler son mécontentement.

— Vous n'arrivez pas à ouvrir ce tiroir, c'est bien ça ? demanda-t-elle aux frères.

— Avant, il fonctionnait, mais notre père a tellement travaillé dessus que ce n'est plus le cas, répondit le cadet.

— Et vous n'avez qu'une seule clef ?

— Exact. Et papa nous a dit, encore une de ses excentricités, que si on forçait la serrure, on risquait d'en abîmer le contenu. Voilà pourquoi nous n'avons pas osé démonter ce compartiment.

La jeune fille examina de près la serrure grippée. Elle avait l'impression qu'un objet était coincé dedans.

Si ce meuble était fixé au sol, c'était sans doute pour une bonne raison, songea Mao Mao en passant en revue toutes les informations dont elle disposait : l'héritage des trois frères – l'atelier, la commode, le bocal –, le tiroir qui refuse de s'ouvrir et...

Elle fixa des yeux la vasque du benjamin.

— Excusez-moi, mais ce bocal se trouvait-il auparavant sur la desserte près de la fenêtre ? demanda-t-elle.

— Euh... oui, en effet, balbutia le plus jeune des frères tout en s'approchant de la vitre, l'objet entre les mains.

Il plia un mouchoir et le posa à l'endroit décoloré par la lumière avant d'y placer son chargement.

— Nous avons un poisson rouge, autrefois. En hiver, on ne l'installait là qu'à midi, quand la température était la plus clémente, pour éviter qu'il ne meure de froid. Enfin, cela fait des années que ce bocal est vide. Nous ne l'utilisons désormais que comme objet de décoration, conclut-il, un sourire un peu triste aux lèvres.

Voilà qui rendait l'affaire encore plus intéressante. Après avoir jeté sur l'ameublement un regard calculateur, Mao Mao quitta l'atelier.

— Eh ! Où vas-tu ? protesta Basen.

— Chercher de l'eau, répondit-elle.

Elle revint peu après verser le liquide dans le bocal.

— J'imagine qu'avant, il était toujours rempli ?

— Tout à fait. Et le motif sur le côté toujours tourné vers nous, comme ceci.

J'en étais sûre, se dit l'apothicaire en observant à nouveau le bocal.

La lumière qui entrait par la fenêtre venait frapper le récipient. De là, elle se concentrait sur un seul endroit : la commode, et plus précisément la serrure centrale, qui scintillait sous les rayons du soleil.

— J'imagine aussi que d'habitude, vous preniez le thé à cette heure-ci de la journée ?

— Dites donc ! À quoi riment toutes ces questions ? s'offusqua le cadet en se plaçant entre le bocal et la commode.

— Écartez-vous ! ordonna Mao Mao de manière un peu trop véhémence.

L'homme s'éloigna sur-le-champ.

— Pardonnez-moi, s'excusa aussitôt la jeune fille, mais si vous regardez le rayon en face, vous risquez de perdre la vue. De plus, vous gênez, donc je vous prierais de bien vouloir reculer. Si vous faites de l'ombre, la serrure ne s'ouvrira pas.

Les yeux fixés sur la serrure et le rayon de lumière, elle attendit.

Personne ne savait exactement combien de temps il faudrait patienter. Quelle importance ? La lumière réfléchi par le bocal se déplaçait petit à petit vers la serrure. Elle finit par disparaître, sans doute bloquée par le châtaignier. Mao Mao ne quittait pas des yeux le mécanisme. Au toucher, le métal était chaud. Une curieuse odeur s'en dégageait.

— Vous pouvez m'expliquer ce qui se passe ? demanda une voix.

— À tout hasard, votre père souffrait-il d'anémie et de maux de ventre ? répondit Mao Mao sans se formaliser du ton sec employé par l'artisan.

— Comment le savez-vous ?

— Lui arrivait-il de vomir ou de souffrir de dépression ?

Au regard que s'échangèrent les trois frères, Mao Mao comprit qu'elle avait visé juste. Elle se rappela alors l'étrange objet d'art en cristal aperçu dans le vestibule de la demeure.

— Je n'y connais pas grand-chose en orfèvrerie, mais les soudures étaient-elles réalisées dans cet atelier ?

— Oui...

— D'accord. Dans ce cas, pourriez-vous ouvrir le tiroir avec la clef, s'il vous plaît ?

— Je vous ai déjà dit qu'elle ne fonctionnait pas, marmonna le cadet tout en obéissant malgré tout.

Le panneton rentra comme dans du beurre. Stupéfait, l'homme tourna la clef jusqu'à entendre un petit « clic ».

— Comment... Que s'est-il passé ? balbutia l'aîné.

Ses frères ouvraient des yeux ronds. Basen lui-même avait l'air impressionné.

— Rien de spécial, répondit Mao Mao. Nous nous sommes contentés d'obéir à la dernière volonté de votre père. Vous voilà rassemblés autour d'un thé, tous ensemble, comme avant.

Elle retira alors le tiroir de la commode pour le poser sur la table, au milieu des regards ébahis. Il contenait le moule d'une autre clef qui luisait d'un éclat terne. Étonnamment, le métal était chaud. La jeune fille le tapota du bout des doigts pour en vérifier la dureté.

— Vous permettez que je retire ce qu'il contient ? demanda-t-elle.

— O... oui, bien sûr...

Avec le consentement des frères, elle ôta la clef du moule. Elle perçut la chaleur du métal contre sa main. Le panneton s'inséra parfaitement dans les serrures des trois tiroirs supérieurs, qu'elle ouvrit l'un après l'autre sous le regard médusé de ses hôtes.

— Qu... qu'est-ce que c'est que ça ?

Les compartiments étaient tous trois de taille différente. Les deux premiers contenaient des blocs de métal et ce qui ressemblait à du cristal. Le plus grand renfermait une pierre bleue semblable à celle qui avait attiré son œil dans l'entrée.

— Aucune idée. Je n'ai fait que suivre les instructions, déclara Mao Mao en secouant la tête.

Elle plaça les trois morceaux sur la table. Il n'y avait rien à ajouter.

— Je rêve ! s'exclama le frère aîné. Soyez gentils les uns avec les autres... Tu parles ! Il n'a pas pu résister au plaisir de nous faire une dernière blague, oui !

— Il se sera bien moqué de nous, même dans l'au-delà ! approuva le cadet.

Le troisième frère, le plus jeune, contemplait en silence les trois morceaux. Puis il se mit à examiner les tiroirs de la commode. Mao Mao entraperçut à nouveau sur ses mains les brûlures à moitié cicatrisées qui le distinguaient de ses aînés.

L'apprentissage par imitation, songea la jeune fille.

Elle avait entendu prononcer ces mots par un invité de son père, un homme qui avait tout de l'artisan. Suivant ce précepte, elle-même avait commencé à mélanger les herbes rapportées par le maître apothicaire en tâchant d'imiter ses gestes – jusqu'à s'empoisonner. « *À l'avenir, demande-moi conseil* », avait insisté son père.

Aux yeux de Mao Mao, le benjamin était le seul à comprendre le curieux message du testament.

Pour réaliser une soudure, il fallait mélanger différents alliages pour qu'ils fondent à une température plus basse que celui de chacun des métaux utilisés. L'apothicaire ne connaissait qu'une seule combinaison possible : le plomb et l'étain. Comment le savait-elle ? Parce que le plomb était toxique, bien entendu. Une fois, elle avait vu un ouvrier s'empoisonner en réalisant des soudures au plomb. Le fond de teint blanc qui faisait fureur à la cour intérieure en contenait aussi, d'après son père.

Et si, parmi ces morceaux, les deux premiers étaient du plomb et de l'étain, et le troisième, un élément qui permettait de créer un nouvel alliage une fois mélangé aux deux autres ? Le point de fusion de ce nouvel alliage devait être très bas – assez pour qu'il fonde après avoir été brièvement exposé aux rayons du soleil à travers un bocal en verre. Enfin – et ce point lui semblait capital –, le vieil artisan ne devait pas avoir laissé la taille des tiroirs au hasard. Il devait forcément y avoir une raison à leur disparité.

Malgré tout, Mao Mao, qui estimait n'avoir rien à ajouter à sa petite démonstration, tint sa langue. Elle s'approcha du benjamin.

— Dans le quartier des plaisirs, au Palais vert-de-gris, il y a un médecin très compétent qui s'appelle Luomen. Si un jour vous vous sentez souffrant, allez lui rendre visite.

— Euh... d'accord... merci, balbutia le jeune homme, surpris par ce conseil non sollicité.

L'apothicaire s'inclina devant lui pour le remercier de son hospitalité. Poliment, il lui dit au revoir tandis que ses frères aînés continuaient de se chamailler. Puis l'apprentie détective quitta les lieux.

Basen avait l'air plus contrarié que jamais. Avait-elle outrepassé ses droits ? Elle prit soin de marcher derrière lui. Ce qu'il adviendrait désormais à l'atelier d'orfèvrerie ne la regardait pas. Le troisième fils, plus malin que les autres, ferait-il preuve de générosité en partageant sa découverte avec ses aînés ou la garderait-il au contraire pour lui seul ? Au fond, peu lui importait.

Chapitre 39

Le maquillage

Mao Mao se préparait pour le dîner quand elle entendit la voix de Jinshi.

— Est-ce que tu t’y connais en maquillage ?

Quelle demande inattendue ! songea la servante, qui ne fit aucun effort pour cacher sa surprise. Pour la première fois depuis longtemps, elle se prit à regarder le bel eunuque – un peu malgré elle – comme s’il n’était qu’une vulgaire chenille.

Le fonctionnaire venait de rentrer du bureau. Suilen l’aidait à se changer. Que mijotait-il ?

Il est vrai qu’en grandissant dans le quartier des plaisirs, on apprenait forcément à se maquiller. D’ailleurs, la jeune apothicaire préparait parfois des produits cosmétiques en plus de ses remèdes. Elle ne pouvait nier qu’elle maîtrisait bien le sujet.

— C’est pour offrir ?

— Pas du tout. C’est pour mon propre usage.

La servante n’en croyait pas ses oreilles. Son regard plongea dans un vide intersidéral. Ses yeux ne fixaient plus rien, ni chenille, ni flaque de boue – rien.

— Qu’allez-vous donc imaginer ? aboya l’eunuque.

Devinez quoi ? Jinshi maquillé. Mais c’était lui qui en avait parlé le premier.

Il n’a pas besoin de maquillage, nom d’un chien !

Et pour cause : il était déjà beau comme un dieu. Une fois ses yeux soulignés de noir, ses lèvres fardées et ses sourcils dessinés, il mettrait le pays entier à ses pieds. L’Histoire était émaillée de guerres absurdes, dont une bonne

partie avait été déclenchée par les plus hautes instances pour les beaux yeux d'une femme. Or Jinshi avait le pouvoir de transcender le concept de genre.

— Souhaitez-vous la ruine de ce pays ? demanda la jeune servante, placide.

— Pourquoi cette question ? s'étonna-t-il.

L'eunuque enfila sa veste avant de venir s'asseoir sur une chaise. Mao Mao lui servit du congee dans un pot en terre cuite, accompagné de délicieux ormeaux bien salés. Elle se régala de la bouchée qu'elle prit afin d'en vérifier l'innocuité. Une fois que son maître aurait fini de manger, Suilen partagerait les restes avec l'apothicaire. Aussi espérait-elle qu'il se hâte : elle avait envie de manger chaud.

— Avec quoi est-ce que tu fais tes taches de rousseur ? demanda le fonctionnaire impérial en désignant le nez de Mao Mao.

Elle eut soudain une révélation. Son maître était déjà d'une beauté si renversante qu'il n'avait pas besoin de l'accentuer mais, au contraire, de l'atténuer.

— Je dissous de l'argile réduite en poudre dans un peu d'huile. Et pour obtenir une teinte plus sombre, j'y ajoute du charbon ou du pigment rouge.

— Hmm... Est-ce long à préparer ?

L'apothicaire sortit des pans de sa tunique un coquillage qui renfermait de la poudre d'argile pressée.

— Je n'ai que ça sur moi pour le moment, mais si vous me laissez jusqu'à demain matin, je vous en préparerai davantage.

Jinshi s'empara du coquillage. Il préleva un peu de poudre avec son doigt qu'il frotta sur le dos de sa main. La teinte était un peu trop foncée pour sa peau de porcelaine, se dit Mao Mao. Il faudrait qu'elle l'éclaircisse.

— Si vous connaissez une potion capable de changer l'apparence du visage d'un homme, je suis intéressé, plaisanta le haut fonctionnaire.

— De tels produits existent, mais vous ne pourriez pas revenir en arrière, répondit la jeune fille.

La laque, par exemple, remplirait parfaitement cet office.

— J'imagine, dit l'eunuque, un sourire crispé aux lèvres.

Ce n'était pas le souhait de Jinshi. Ni de personne, en vérité. L'apothicaire se voyait déjà coupée en morceaux et donnée en pâture aux animaux si elle osait le défigurer.

— Cela dit, certaines techniques moins permanentes sont susceptibles d'avoir le même effet, l'informa-t-elle.

— Dans ce cas, d'accord.

Un sourire satisfait se dessina sur le visage de Jinshi, qui s'attaqua enfin à son bol de congee. Il se régala tellement du poulet, cuit à la perfection, que Mao Mao désespérait de pouvoir goûter aux restes. Quand Suilen vint débarrasser le plateau, il ne restait du mets qu'une bouchée.

— Transforme-moi ! la défia le bel eunuque.

Je me demande ce qu'il a derrière la tête, songea Mao Mao, qui garda le silence parce qu'elle tenait à la vie. De toute manière, le savoir ne lui serait d'aucune utilité. Tout ce qu'on exigeait d'elle, c'était d'obéir aux ordres.

— Très bien, dit-elle en regardant Jinshi poursuivre son festin.

Elle le supplia en silence de se dépêcher : ce congee aux ormeaux avait l'air vraiment délicieux.

Le lendemain, la jeune apothicaire empaqueta tout ce dont elle avait besoin : une partie de son maquillage et d'autres produits dont elle pourrait avoir l'utilité. À son arrivée, plus tôt que d'ordinaire, les lumières étaient déjà allumées dans les appartements privés de Jinshi. Ce dernier, qui venait de prendre son bain, se reposait sur un sofa pendant que Suilen lui séchait les cheveux. Seul un noble pouvait se permettre un tel luxe. S'il portait une tenue moins voyante que d'habitude, chacun des gestes de l'eunuque à l'incroyable beauté témoignait de son ascendance aristocrate.

— Bonjour, dit Mao Mao, comme si elle n'en pensait pas un mot.

— Bonjour, répondit Jinshi, tout content de lui. (On aurait dit qu'il allait se mettre à siffloter). Tout va bien ? Il est un peu tôt pour afficher cet air désespéré.

— Tout va bien. Je me disais juste que vous étiez resplendissant, comme d'habitude.

— Serais-tu en train de te moquer de moi ?

Son ton le laissait-il croire ? Pourtant, elle était sincère. Les cheveux de l'eunuque scintillaient sous la lumière du soleil. On aurait pu en faire une magnifique étoffe.

— Tu ne tiens pas vraiment à t'acquitter de ta mission, on dirait...

— Au contraire ! Mais êtes-vous bien certain que vous souhaitez modifier radicalement votre apparence ?

— Oui. Je te l'ai dit hier soir.

— Dans ce cas, si vous voulez bien m'excuser...

Mao Mao marcha jusqu'à Jinshi, dont elle attrapa ensuite les manches pour les approcher de son visage.

— Grands dieux ! s'exclama Suilen.

La dame de compagnie s'arrêta de peigner la chevelure de son maître pour quitter la pièce en toute hâte, emmenant dans son sillage Gaoshun qui s'apprêtait à entrer. (Ils n'allèrent pas bien loin, en réalité, puisqu'ils assistèrent à la scène qui suivit.)

— Mais enfin... qu'est-ce qui te prend ? glapit Jinshi, interloqué.

L'apothicaire ne se sentait légitime qu'une fois menée à la perfection la tâche qu'on lui avait assignée. Aussi avait-elle emporté toute une gamme de produits susceptibles de rendre l'intendant méconnaissable.

Il n'a pas l'air d'avoir compris le principe, se dit la servante.

— Jamais un homme du peuple ne porterait une eau de toilette si raffinée, fit-elle observer.

L'eunuque s'était habillé comme un fonctionnaire de bas rang. En tout cas, pas le genre d'individu assez riche pour importer par bateau de coûteux parfums exotiques provenant de lointains rivages. À force de distinguer à l'odeur les herbes médicinales des plantes toxiques, Mao Mao avait l'odorat très développé. Elle avait senti l'eau de toilette de Jinshi à la seconde où elle était entrée dans la pièce – voilà pourquoi elle faisait la tête. Suilen, croyant bien faire, avait sans doute parfumé sa tenue entière, ce qui n'arrangeait pas leurs affaires.

— Savez-vous comment on reconnaît le rang des clients d'une maison de plaisir ?

— Non. À leur silhouette ? Ou leurs habits, peut-être ?

— Bonne réponse, mais il existe une autre manière : à leur odeur.

Les clients bedonnants qui dégageaient une odeur sucrée étaient en mauvaise santé, mais sûrement fortunés. Ceux de qui émanait un affreux mélange d'effluves variés fréquentaient les prostituées ordinaires et souffraient sans aucun doute d'une maladie vénérienne, tandis qu'un jeune homme

malodorant témoignait d'un goût très modéré pour les bains, et donc d'un manque d'hygiène.

Le Palais vert-de-gris rechignait à accepter de nouveaux clients en l'absence de recommandations, mais il arrivait de temps à autre qu'un homme fasse suffisamment bonne impression à la tenancière pour décrocher un droit d'entrée. La plupart du temps, ces messieurs devenaient des clients fort réguliers, signe que la vieille femme avait l'œil aiguisé lorsqu'il s'agissait d'évaluer sa clientèle.

Pour commencer, la servante alla prélever dans la baignoire un seau d'eau chaude qu'elle posa aux pieds du bel eunuque. Suilen et Gaoshun, préoccupés, ne la quittaient pas des yeux. Mao Mao profita de la présence de ce dernier pour l'envoyer faire une course. Ils allaient avoir besoin d'autres vêtements que ceux préparés pour la journée.

L'apothicaire sortit de sa besace une petite poche de cuir pour y plonger les doigts. Ils en ressortirent nappés d'une huile visqueuse qu'elle dilua ensuite dans le seau d'eau.

— Une chose est sûre : les hommes du peuple ne prennent pas un bain par jour, l'informa-t-elle.

Elle fit tremper ses mains dans l'eau avant de les passer dans la chevelure de Jinshi, et réitéra le processus jusqu'à ce que les boucles lustrées du haut fonctionnaire perdent leur éclat. Malgré ses gestes délicats, Mao Mao n'avait pas l'expérience de Suilen, ce qui expliquait sans doute la nervosité de l'eunuque.

Surtout, ne pas lui arracher les cheveux, se répétait la jeune fille, tendue elle aussi.

Il était aisé d'oublier que cet auguste personnage avait le pouvoir de séparer de manière définitive la tête des épaules de sa domestique si elle venait à le mécontenter.

Lorsque les mèches soyeuses qui ornaient jusque-là le visage de l'intendant se furent transformées en tiges de chanvre, elle les lui attacha non pas avec une épingle digne de ce nom, mais à l'aide d'un bout de tissu ordinaire. Tous les moyens étaient bons pour aider l'eunuque à changer d'identité.

Mao Mao rangea le seau. Elle venait de se laver les mains quand Gaoshun revint avec les habits qu'elle lui avait fait chercher. Voilà qui allait leur être d'un

grand secours !

— Tu sais ce que tu fais, j’imagine, s’inquiéta l’assistant de Jinshi, mal à l’aise.

À ses côtés, Suilen ne faisait aucun effort pour cacher son dégoût. Le spectacle qu’elle avait sous les yeux avait tout pour révolter cette dame de compagnie en service depuis de si longues années.

Gaoshun avait rapporté une tenue ample et défraîchie d’homme du peuple. Elle avait été lavée, mais le tissu, usé jusqu’à la corde par endroits, était toujours imprégné de la puanteur de son propriétaire.

Mao Mao porta l’habit à son nez.

— J’aurais préféré qu’ils sentent encore plus fort, dit-elle.

Suilen, consternée, se prit les joues entre les mains. Elle semblait sur le point d’intervenir, mais l’eunuque au service de Jinshi lui fit signe de se taire, même s’il partageait sa stupeur.

L’apothicaire avait beau être désolée pour la vieille dame de compagnie, elle n’avait pas fini de jouer avec ses nerfs.

— Pouvez-vous vous déshabiller, s’il vous plaît ? demanda-t-elle à son employeur.

— Euh... d’accord, dit-il.

Mao Mao feignit de ne pas remarquer sa réticence. Elle se borna à parcourir la pièce en quête d’éléments précis. Elle dénicha plusieurs foulards, auxquels elle ajouta des lanières de tissu piochées dans son baluchon.

— Est-ce que vous pourriez m’aider ? s’enquit-elle auprès de ses collègues tétanisés.

La servante les tira tous deux par le bras, puis elle demanda à Gaoshun de draper d’un foulard le buste de Jinshi. Doté d’une beauté presque céleste, l’intendant avait aussi un torse assez musclé. Craignant sans doute d’attraper froid en sous-vêtements, il avait gardé son pantalon. Mao Mao, qui estimait la pièce suffisamment chauffée, se rendit compte néanmoins qu’elle s’était peut-être montrée un peu sévère avec le haut fonctionnaire. Aussi ajouta-t-elle du charbon dans le brasero.

Gaoshun enroulait les foulards autour de Jinshi, Suilen les maintenait en place et Mao Mao les attachait à l’aide des lanières de tissu. Une fois terminée leur tâche, l’eunuque avait gagné en corpulence : ses vêtements, plutôt amples

à la base, lui collaient désormais au corps. L'apothicaire avait créé pour le fonctionnaire impérial une petite bedaine, et les dernières traces de son parfum disparaîtraient bientôt sous la puanteur de ses nouveaux habits. Le visage de Jinshi, ultime facette incontournable et indubitable de son identité, n'allait plus du tout avec sa nouvelle corpulence.

— Bien, passons à la suite, annonça la jeune fille.

Elle sortit de sa besace le fard qu'elle avait préparé la veille, de teinte légèrement plus foncée que la peau de son maître, et se mit à l'appliquer délicatement du bout des doigts. Même de près, le jeune homme était d'une beauté sidérante. Non seulement il était imberbe, mais son corps tout entier semblait dépourvu de la moindre pilosité.

Une fois le fond de teint étalé, il vint à la servante une pensée machiavélique. Aurait-elle jamais une autre occasion de découvrir à quel point Jinshi serait sublime maquillé en jeune femme ?

Mao Mao fouilla dans son matériel pour en sortir le coquillage abritant le pigment rouge. Elle y plongea le petit doigt avant d'en souligner d'un geste délicat les lèvres de l'eunuque.

Le silence se fit. Gaoshun et Suilen, plus attentifs que jamais, en restèrent bouche bée. D'abord mal à l'aise, puis malmenés par leur conscience, ils finirent par échanger un œil complice.

— Qu'est-ce que vous avez tous à me regarder comme ça ? s'inquiéta Jinshi.

Ils étaient bien trop subjugués pour lui répondre. Quelle chance que personne d'autre qu'eux n'ait assisté à cette transformation ! La présence d'un quatrième témoin, homme ou femme, aurait été dramatique. Certains événements, fussent-ils hors du commun, ne souffraient pas d'être partagés avec le reste du monde. Il était effrayant de constater qu'un soupçon de rouge à lèvres suffisait pour conférer à Jinshi le pouvoir de mettre à ses pieds deux ou trois petits villages au moins.



— Rien, répondit Mao Mao en s'emparant du foulard que Suilen lui tendait pour effacer jusqu'à la moindre trace de rouge à lèvres sur le visage du jeune homme.

L'opération ne se fit pas sans quelques cris de protestation du principal intéressé :

— Qu'est-ce qui te prend, à la fin ?

— Tout va bien.

— Ne vous en faites pas, confirma Suilen.

— Aucun souci, insista Gaoshun.

Cette soudaine convergence d'opinion éveilla des soupçons chez l'eunuque, mais il ne chercha pas plus loin. Après ce petit moment de distraction, la servante décida de se concentrer à nouveau sur sa mission.

Pour la prochaine étape, il lui fallait une teinte légèrement plus foncée. À l'aide de pigment, elle dessina des cernes sous les yeux de Jinshi. Tant qu'elle y était, elle ajouta un grain de beauté sur chaque joue. Pour finir, elle épaissit peu à peu ses sourcils à l'arc si gracieux, d'un côté puis de l'autre.

Certes, il existait des moyens d'altérer les contours d'un visage, mais comme Mao Mao n'avait pour le moment à sa disposition que des fards, elle y renonça. Sur une femme, un peu de maquillage ne choquait pas, mais sur un homme il attirerait des soupçons. Elle se contenta donc de fourrer du coton dans chacune des joues de l'eunuque pour modifier son profil. Ses deux collègues, qui ne perdaient rien du spectacle, n'en revenaient pas que Mao Mao aille si loin. En réalité, elle ne faisait que commencer ! La jeune fille appliqua le reste du fard par petites touches çà et là pour parfaire le travail : par exemple, sous les ongles de Jinshi pour feindre la crasse.

Pas question de laisser ses jolies mains en l'état !

Les paumes de Jinshi, à l'image de son torse, étaient éminemment masculines. Mao Mao croyait depuis toujours qu'il n'avait jamais porté quoi que ce soit de plus lourd qu'une paire de baguettes ou un pinceau de calligraphie. Pourtant, il avait des cals. Sans doute s'était-il entraîné au maniement de l'épée ou à la lutte, sports qu'elle ne l'avait toutefois jamais vu pratiquer – une activité par ailleurs bien étrange pour un eunuque. Comme

elle ne s'abaisserait pas à demander au haut fonctionnaire pourquoi on l'aurait formé aux arts martiaux – la réponse lui importait peu –, la jeune servante se contenta de lui salir les mains pour en faire un véritable homme de la ville. Puis elle se mit à remballer ses cosmétiques et ses outils tout en essuyant la sueur sur son front.

— C'est terminé ? s'enquit Jinshi.

Le sublime eunuque s'était transformé en citadin disgracieux et peu soucieux d'hygiène. Son visage avait conservé son harmonieuse symétrie, mais son ventre apparent, les taches sur ses mains et les cernes sous ses yeux trahissaient un mode de vie tout sauf sain. Néanmoins, il aurait toujours paru crédible dans le rôle d'un homme à femmes dans une quelconque pièce de théâtre, signe que sa beauté était fatale.

— Bonté divine, est-ce vraiment vous, mon petit ? s'exclama Suilen.

— Ne m'appelle pas comme ça, voyons.

Alors même qu'elle avait assisté à l'intégralité du processus de transformation, la dame de compagnie n'en croyait pas ses yeux. Jinshi pouvait désormais se promener partout dans le palais sans être reconnu, tout au moins physiquement. De cela, personne ne doutait.

Mao Mao tira de son baluchon un cylindre de bambou. Après en avoir retiré le bouchon, elle versa un peu de son contenu dans une tasse qu'elle tendit à l'eunuque. Celui-ci en avisa le contenu d'un œil méfiant, les sourcils froncés. Sans doute à cause de l'odeur qui piquait les narines. L'arôme de ce mélange de plusieurs stimulants qu'elle avait elle-même préparé n'avait en effet rien d'appétissant.

— De quoi s'agit-il ?

— C'est une concoction de ma propre invention. Surtout, buvez à petites gorgées. Ce mélange devrait vous faire gonfler les lèvres ainsi que la gorge et modifier le timbre de votre voix. Ah ! Commençons par ôter le coton de votre bouche.

Si l'odeur de l'eunuque avait changé, tout comme son apparence physique, certains risquaient de le reconnaître instantanément au son de sa voix mielleuse. Mao Mao ne faisait jamais les choses à moitié quand on lui confiait une mission.

— Malgré son goût très amer, cette potion n'est pas toxique, précisa-t-elle. Vous n'avez rien à craindre.

Ses paroles provoquèrent dans l'assemblée un silence sidéré. La jeune fille n'y prêta pas attention. Elle se contenta de débarrasser son espace de travail. On lui avait accordé le reste de la journée. Pour la première fois depuis longtemps, elle pourrait retourner au quartier des plaisirs et, surtout, préparer à nouveau ces onguents et ces potions qu'elle affectionnait tant. L'apothicaire se réjouissait à cette pensée, mais son enthousiasme fut aussitôt douché.

— Dis, Shao Mao, tu as prévu de rentrer chez toi aujourd'hui, n'est-ce pas ? s'enquit Gaoshun.

— Oui... J'étais sur le point de partir, pourquoi ?

L'assistant de l'intendant la gratifia d'un sourire – une réaction plutôt inattendue de la part d'un homme discret de nature.

— Dans ce cas, tu pourrais faire une partie du chemin avec Jinshi, ajouta-t-il.

Non mais ça ne va pas la tête ? s'offusqua aussitôt la jeune fille. Par bonheur, elle n'exprima pas sa surprise à voix haute. Mais son visage devait parler pour elle.

Gaoshun, de son côté, jeta un regard appuyé à son maître qui, bouche bée, avait l'air aussi choqué que sa domestique.

— D'habitude, Suilen ou moi, on vous accompagne. Mais vous avez travaillé si dur pour changer votre apparence qu'il serait dommage de vous trahir à cause de nous...

— Grands dieux, je n'y avais même pas pensé, renchérit la vieille dame de compagnie – son ton laissait pourtant à penser le contraire : les deux complices s'étaient concertés en amont.

— Vous êtes d'accord, n'est-ce pas ? insista Gaoshun.

Il avait l'air impatient de se débarrasser de son maître et de le confier aux bons soins de quelqu'un d'autre, pour une fois.

— Eh bien, oui, tu as raison, mieux vaudrait ne pas réduire nos efforts à néant.

Voilà que l'eunuque abondait dans leur sens.

Il n'en est pas question ! songea Mao Mao.

— Avec tout le respect que je vous dois, dit-elle, je ne vois pas ce que ma présence pourrait vous apporter. Nous rencontrerions le même problème en ma compagnie, je le crains.

Il est vrai que sous sa nouvelle apparence, Jinshi aurait plus de chances de passer inaperçu accompagné d'une domestique telle que Mao Mao, mais on la connaissait déjà dans certains quartiers en tant que servante attitrée de l'eunuque. Pour éviter toute chance d'être reconnu, il serait préférable qu'ils ne se promènent pas ensemble.

Mais Suilen, cette vieille renarde, accueillit – ou plutôt, repoussa – cette idée à l'aide d'un sourire. Elle ouvrit une boîte en laque d'où elle sortit une pince à épiler et une épingle à cheveux.

— Dans ce cas, tu n'as qu'à te déguiser, toi aussi, Shao Mao, dit-elle, un sourire aux lèvres.

À la lueur dans son regard, la jeune fille comprit qu'elle n'avait pas le choix. Elle n'était pas au bout de ses peines, et l'avenir le lui prouverait.

Chapitre 40

Promenade en ville

Il était prévu qu'ils voyageraient en carriole depuis les appartements de Jinshi jusqu'à la porte de la cour extérieure. La transformation spectaculaire opérée par Mao Mao sur son employeur était une épée à double tranchant : un sosie de l'eunuque en vadrouille dans le palais ne manquerait pas d'attirer l'attention. Même les servantes et les domestiques de rang inférieur disposaient de vêtements à peu près décents.

L'intendant du *hougong* aurait certes pu enfiler des habits plus raffinés avant de partir en promenade mais, avec sa nouvelle bedaine, se changer n'était plus aussi commode. Exaspérée que le sublime eunuque ne soit pas conscient de sa propre beauté, Mao Mao s'en désolait. Elle tenait à ce que tout soit parfait.

Ils descendirent de leur carriole dans un quartier peu fréquenté. Aussitôt, la jeune apothicaire se mit à agonir de reproches le fonctionnaire impérial.

— Ne vous tenez pas aussi droit, Jinshi. Détendez-vous un peu !

Sa tête semblait pendue aux cieux par une ficelle.

— Et toi, arrête de te plaindre sans arrêt, maugréa son compagnon. Cesse de me faire la leçon et de prononcer mon nom. On risque de me démasquer !

Il parlait d'une voix rude, à l'image de son nouveau personnage. En son for intérieur, il fallut à Mao Mao reconnaître qu'il avait raison. Pour autant, comment l'appeler autrement que Jinshi ? Les yeux plissés, elle détailla l'eunuque de la tête aux pieds comme elle aurait examiné un papillon de nuit attiré par une lanterne. Le visage du jeune homme lui parut indéchiffrable.

— Quel nom suis-je censée utiliser, dans ce cas ?

— Bonne question, répondit-il en se triturant le menton, comme absorbé dans ses pensées. Eh bien... tu n'as qu'à m'appeler Jinka.

Jinka ? Pourquoi pas ? songea Mao Mao. Ce nom lui plaisait bien, même si le choix de la syllabe « ka », qui voulait dire « fleur », était plutôt inattendu pour un homme. En même temps, « Jinshi » n'était pas un prénom très viril non plus. L'espace d'un instant, la jeune fille regretta de n'avoir pas habillé son maître en femme, mais elle se ravisa au souvenir du trait de rouge sur ses lèvres. Elle secoua la tête pour se remettre les idées en place : non, si Jinshi se travestissait un jour, la face du monde en serait changée.

— Très bien, Jinka, comme vous... commença la servante avant de croiser son regard assassin.

Ah oui, ne pas lui donner du « vous ».

— Compris. Fondons-nous dans la masse.

Mao Mao avait toujours fait attention de mettre les formes pour n'offenser personne au palais, mais il allait lui falloir un temps d'adaptation avant d'adopter à nouveau un langage plus direct. Et puis, d'où venait cet éclat dans les yeux de l'intendant ? Elle avait travaillé dur pour lui donner l'air malade. Or la mine satisfaite qu'il arborait suffisait à le trahir.

— Je vous en remercie, répondit-il, facétieux.

Le vouvoiement qu'il employa pour s'adresser à elle fit s'étouffer Mao Mao.

Jinshi sourit de toutes ses dents.

— Je trouve que c'est de circonstance, vu nos apparences respectives, se justifia-t-il en la dévisageant.

Suilen s'était occupée du déguisement de l'apothicaire. Elle lui avait donné des vêtements qui avaient appartenu à sa fille – des articles de belle qualité, fort bien coupés et loin d'être démodés malgré l'odeur de camphre qui s'en dégageait. Les cheveux de Mao Mao, soigneusement coiffés, étaient retenus par une épingle. Elle avait tout de la jeune fille de bonne famille.

Contrariée, elle se mit à trotter.

— Ne traînons pas.

— À vos ordres.

Cette inversion des rôles mettait la servante profondément mal à l'aise. Son maître semblait quant à lui s'en délecter.

L'eunuque avait rendez-vous avec une connaissance dans un restaurant proche du quartier rouge. La jeune apothicaire ne tenait pas à en savoir davantage. À ses yeux, moins on posait de questions, mieux on s'en sortait dans la vie.

Elle ne pouvait cependant pas se défaire de l'impression que Jinshi et Gaoshun s'étaient servis d'elle. *Passons à autre chose*, pensa-t-elle en descendant la rue. La chaussée, envahie par un marché, grouillait de marchands qui haranguaient les badauds. Les légumes verts étaient encore très rares si tôt dans l'année, mais les radis blancs abondaient. Avec les quelques pièces qu'on lui avait données, elle se voyait bien acheter un gros radis et une volaille pour mitonner une poule au pot. Une main agrippée à son col l'arracha très vite à cette pensée.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

Jinshi arborait un sourire inquiétant.

— Tu comptes faire des emplettes ? s'enquit-il.

— J'avais l'intention d'acheter un poulet, oui, confirma l'apothicaire.

— Habillée comme tu l'es ? Ce n'est pas sérieux.

Bonne remarque. Une jeune fille assez riche pour employer un domestique ne s'abaisserait jamais à faire les courses elle-même – et encore moins à faire sacrifier un poulet. Mao Mao contempla les légumes avec envie.

Moi qui voulais cuisiner un bon petit plat à mon père... soupira-t-elle.

Luomen, à la fois médecin et apothicaire, excellait dans ces deux fonctions, mais pour ce qui était des affaires, hélas ! c'était une tout autre histoire. Même si son métier aurait dû lui permettre de vivre très confortablement, il habitait une vieille demeure qui menaçait de s'effondrer à la moindre bourrasque. S'il se retrouvait un jour sans rien à manger, la tenancière du Palais vert-de-gris lui lâcherait sûrement quelques poignées de riz.

Mao Mao, boudeuse, reprit son chemin. Comme Jinshi, censé être son domestique, marchait à grandes enjambées, il eut tôt fait de la dépasser. La jeune fille dut accélérer le pas pour le rattraper.

Grrr, pensa-t-elle, *il a encore de sacrés progrès à faire !*

Même si les yeux de son maître avaient gardé leur éclat, il n'affichait plus sa mine réjouie. L'intendant du *hougong* semblait toutefois ravi de cette petite balade incognito. Aux yeux d'un riche aristocrate tel que lui, un banal marché

en plein air relevait de l'exotique. Mao Mao lui jeta un regard noir au moment de le dépasser. L'air contrit, il parut se rendre compte de sa bétise – il aurait été inconvenant qu'un servant précédât sa maîtresse –, ce qui ne l'empêcha pas de se remettre à marcher au même rythme, tout en prenant soin, cette fois-là, de garder son rang !

Une fois à la maison, il faudra que je vérifie mes plantations, songea Mao Mao. Elle déplaça un à un ses doigts comme pour compter les plantes qu'elle allait y trouver. *Je me demande si l'armoise est sortie de terre. J'espère que la pétasite est prête à être cueillie !* Elle s'imaginait déjà en train de cuisiner cette herbe avec de la viande et du miso quand elle remarqua la présence de son employeur à ses côtés.

— Que puis-je faire pour vous ? s'enquit-elle, contrariée.

Elle avait retrouvé malgré elle sa déférence usuelle. Quant à Jinshi, il brûlait de lui poser une question.

— Pourquoi restes-tu silencieuse ? l'interrogea-t-il avec sa franchise habituelle.

Pourquoi restait-elle muette ? La réponse semblait pourtant évidente.

— Peut-être parce que je n'ai rien à dire ?

Elle avait choisi d'énoncer la vérité, ce qui n'était pas une bonne idée. L'eunuque se mordit la lèvre. Une lueur passa dans son regard. Sans être au bord des larmes – ce n'était plus un petit garçon –, il affichait néanmoins une expression désolée.

C'est lui qui m'a dit de ne plus le ménager ! s'indigna Mao Mao.

De toute manière, elle n'était pas du genre à lancer la conversation. Quand on n'avait rien à dire de spécial, autant se taire – sauf si on vous posait une question, bien sûr. Pourquoi Jinshi semblait-il à ce point dévasté ?

Elle se gratta la nuque en se demandant quelle attitude adopter, mais un stand de brochettes de viande attira bientôt son attention. Elle s'y précipita pour passer commande au vendeur installé derrière son étal. Le spectacle de ces petites boulettes grasses suffisait à la faire saliver.

— Goûtez-moi ça, dit-elle en tendant une brochette à son maître, qui ouvrit des yeux ronds. N'attendez pas qu'elle refroidisse !

Mao Mao quitta l'artère principale pour emprunter une petite rue latérale. Elle épousseta une caisse de bois avant de s'y asseoir. À la seconde où elle

croqua dans la viande grillée, les saveurs explosèrent dans sa bouche. Les boulettes craquaient délicieusement sous la dent.

Bon sang, quel régal !

La gourmande se pencha pour éviter que le jus ne coule sur ses vêtements. Jinshi la dévisageait, immobile.

— Vous ne mangez pas ? Elles ne sont pas empoisonnées, vous savez...

— Euh... ce n'est pas le problème, répondit l'eunuque en se tapotant la joue.

— Ah.

Elle se souvint du coton dont elle lui avait garni les joues pour modifier la forme de son visage. Elle tendit à Jinshi un peu de papier pour qu'il les recrache avant de jeter le tout dans une poubelle. Ces petits carrés étaient décidément bien pratiques, tout comme les habits dont Suilen l'avait affublée.

Zut ! Je n'ai pas pensé à prendre du coton de rechange, regretta Mao Mao. Même si personne ne remarquerait la différence, son côté perfectionniste en prit un coup. L'intendant, les yeux émerveillés, inspectait toujours la brochette. Après avoir soufflé dessus comme un forcené – était-elle trop chaude à son goût ? –, il finit par la porter à sa bouche. L'apothicaire le regarda mâcher la viande avant de l'avalier.

— Qu'en pensez-vous ?

— Ça alors ! Aucun rapport avec ce qu'ils nous servaient au bivouac. Cette viande est délicieuse, salée juste comme il faut, dit Jinshi en essuyant de la main ses lèvres pleines de jus.

La servante sortit de sa poche un mouchoir en tissu qu'elle lui tendit. *Au bivouac ?* À sa connaissance, les sorties militaires ne faisaient pas partie des activités des eunuques. De quoi parlait-il ? À moins d'une guerre, elle voyait mal l'aristocrate vivre à la dure en pleine nature. Comment un haut fonctionnaire du *hougong* en venait-il à dormir à la belle étoile ?

Elle retourna la question dans sa tête sans quitter des yeux son maître. Le fard s'était un peu estompé autour de sa bouche, mais rien de grave. Elle détourna le regard. Il était temps de se remettre en route. D'un dernier coup de dents, elle finit sa brochette, puis se leva. Plus vite elle serait débarrassée de Jinshi, plus vite elle pourrait acheter le radis et le poulet.

À son grand dam, le divin eunuque, bien qu'avec élégance, s'obstinait à traîner les pieds.

— Ne risquez-vous pas d'arriver en retard à votre rendez-vous, Jinka ? demanda-t-elle avec impatience.

Cette fois, elle avait pris le soin d'utiliser son nom d'emprunt.

— Il nous reste encore un peu de temps devant nous.

— C'est vrai, mais mieux vaut arriver en avance qu'en retard, non ?

— On dirait que tu cherches à te débarrasser de moi, lança Jinshi, vexé.

— Vraiment ? répondit la jeune fille sur un ton innocent.

Malgré tout, l'eunuque avait visé juste. Quoique renfrogné, il abandonna les reproches pour changer de sujet.

— Est-ce que tu te plais au palais ? La vie y est plus facile qu'au quartier des plaisirs, non ?

Mao Mao dut admettre qu'en effet, elle n'avait pas à se plaindre, surtout depuis qu'elle y travaillait de son plein gré. Quoique étroite, sa chambre était propre. On lui avait même proposé un nouveau logement. Au bout du compte, elle s'estimait plutôt gâtée. Si elle songeait quand même à retourner vivre au quartier rouge, le confort de vie n'y était pour rien.

— Je ne suis pas certaine que mon père sache se débrouiller tout seul, dit-elle, à la grande stupeur de son maître. Pourquoi est-ce que vous faites cette tête ?

— Quoi ? Euh, ce n'est rien. C'est juste que... je pensais que seuls les remèdes et les poisons t'intéressaient.

L'apothicaire fusilla Jinshi du regard. Quel toupet !

— C'est mon père adoptif qui m'a formée dans ce domaine. Naturellement, je lui souhaite de vivre le plus longtemps possible.

Impatiente de se débarrasser de l'intendant du *hougong*, elle lui tourna le dos pour se remettre en route. L'eunuque, un brin essoufflé, réapparut néanmoins à ses côtés.

— Ton père... J'imagine que c'est un apothicaire de talent.

— En effet, confirma Mao Mao après un temps d'hésitation. (Elle trouvait déplacé qu'il cherche à en savoir plus sur sa vie privée.) Il a étudié en Occident...

Aussi maîtrisait-il non seulement la médecine traditionnelle, mais également les pratiques européennes. Elle le voyait parfois prendre des notes en langue étrangère. D'autres fois, il employait des mots inconnus d'elle. Il avait dû passer un certain temps au-delà des frontières du pays...

— Ah oui ? Vraiment ? Il doit être très compétent. Seuls les candidats approuvés par le gouvernement partent étudier en Occident.

L'admiration de Jinshi confirma Mao Mao dans l'idée que son père adoptif était un homme exceptionnel.

— Il est en effet assez incroyable. Vous connaissez le proverbe « Jamais les cieux n'accordent deux dons à une même personne » ? Eh bien, mon père fait figure d'exception à la règle.

Gagnée par l'enthousiasme, elle se faisait volubile.

— Je n'en doute pas, répondit son maître qui, par contraste, semblait se refermer comme une huître.

Au milieu de son flot de paroles, aurait-elle prononcé un mot qui l'ait vexé ? *Lui qui me reprochait mon silence, s'offusqua-t-elle. Il faudrait qu'il se décide !*

Comme pour éviter Mao Mao, le sublime eunuque laissa son regard se perdre au milieu des échoppes qui longeaient la rue. Les restaurants et les commerces alimentaires avaient cédé la place à des boutiques de vêtements et d'accessoires. Les clients papillonnaient d'un étal à l'autre afin de choisir des cadeaux pour leur oiseau de nuit.

— Comment un homme si compétent a-t-il pu échouer dans une officine perdue au beau milieu du quartier des plaisirs ? s'étonna Jinshi.

Une pointe d'ironie était perceptible dans sa voix.

— Les cieux l'ont gratifié de mille dons, mais la bonne fortune lui a manqué. Et s'il a beaucoup reçu, en échange, il en a payé le prix.

La chance : voilà ce qui faisait défaut à Luomen. Ses études en Occident avaient servi de prétexte à la mère de l'ancien empereur – la précédente impératrice douairière – pour en faire un eunuque.

Jinshi, muet de stupeur, se tourna vers sa servante. Elle redouta un moment de s'être mal exprimée, comme à chaque fois.

— Tu veux dire que ton père adoptif est eunuque ?

— Oui.

Était-ce vraiment la première fois qu'elle en parlait ?

— Eunuque... apothicaire... médecin... marmonna Jinshi.

À force de discuter, ils étaient arrivés à destination. Mao Mao consulta le papier donné par Gaoshun.

— Nous y voilà, annonça-t-elle.

Elle désigna un établissement situé à la lisière du quartier des plaisirs. Un restaurant occupait le rez-de-chaussée, surmonté de chambres à l'étage.

— Tu as raison. Mais il nous reste encore quelques minutes, dit-il en regardant autour de lui.

Mais bien sûr ! pensa la jeune fille en plissant les yeux, moqueuse. Voilà pourquoi Jinshi s'était donné tant de mal pour se déguiser avant de déambuler dans le marché. Elle voyait clair dans son petit jeu...

Mao Mao laissa échapper un long soupir.

— Votre maquillage va finir par s'estomper si vous continuez à traîner dehors au soleil. D'ailleurs, votre contact vous attend peut-être à l'intérieur. Vous feriez sans doute mieux de jeter un coup d'œil dans la salle, non ? C'est ici que nos chemins se séparent, conclut-elle.

— Quoi ? Ici ?

— Oui. Vous vous êtes donné du mal pour changer d'apparence. Ma présence à vos côtés gâcherait tous vos efforts.

Après s'être inclinée, la servante tourna les talons pour regagner le marché. Au bout de quelques pas, elle regarda par-dessus son épaule : son maître était entré dans le restaurant.

Même les eunuques ont parfois besoin d'une journée de liberté.

Les bras croisés sur la poitrine, elle replongea dans ses pensées. Quitte à faire tout le chemin jusqu'à la lisière du quartier rouge, pourquoi son maître n'y entrerait-il pas ? Elle n'était pas dupe. Dans l'auberge qu'elle avait désignée, ils ne proposaient pas que des plats...

J'espère qu'il passera une bonne soirée et qu'il en aura pour son argent, pensa-t-elle, cynique, en jetant un dernier regard glacial derrière elle.

Chapitre 4I

Le poison prune

Éveillée au chant des moineaux, Mao Mao se redressa dans sa misérable couche. L'odeur caractéristique d'une potion en train de mijoter lui picotait les narines.

— Bonjour, lui lança une voix de grand-mère – celle de son père.

Ah oui, je suis à la maison, se rappela la jeune fille.

C'était la première fois qu'elle rentrait chez elle depuis qu'elle avait commencé son travail à la cour extérieure. En général, les domestiques de son rang ne prenaient jamais de vraies vacances. Comment le pourraient-ils ? Même en congé, leur maître n'allait pas changer ses habitudes. Fort heureusement, les mandarins avaient souvent assez de servants pour permettre à certains d'entre eux de souffler un peu. Jinshi, pour sa part, faisait travailler un nombre réduit d'employés.

Comment Suilen a-t-elle pu tenir si longtemps toute seule à son service ? Mao Mao ne pouvait que tirer son chapeau à l'affable vieille femme, grâce à qui elle avait pu bénéficier de ce temps libre, même si, en contrepartie, l'implacable dame de compagnie la tuait à la tâche tout le reste de la semaine.

La jeune fille quitta son lit pour aller s'asseoir sur une chaise miteuse. Son père lui servit du gruaud de riz chaud dans un bol ébréché. Elle en prit une petite gorgée : même s'il manquait de sel, le maître apothicaire l'avait agréablement parfumé en y ajoutant des herbes aromatiques. Mao Mao y adjoignit quelques gouttes de vinaigre avant de mélanger.

— N'oublie pas de te débarbouiller, lui dit son père.

— Dès que j'aurai fini mon petit déjeuner.

Elle continua de tourner sa cuillère dans son porridge pendant que l'herboriste préparait des ingrédients pour une potion.

— Qu'as-tu prévu pour aujourd'hui ?

— Rien de spécial... répondit sa fille, encore mal réveillée.

— Dans ce cas, tu pourrais peut-être m'accompagner au Palais vert-de-gris.

Mao Mao eut un petit moment d'hésitation.

— D'accord, si tu veux, accepta-t-elle avant d'ajouter un long trait de vinaigre à son gruau.

L'officine du maître apothicaire se trouvait au sein du Palais vert-de-gris. En demandant à sa fille de l'accompagner, il avait sûrement une idée derrière la tête. À son arrivée, Mao Mao lança un « bonjour ! » familier au domestique posté devant la porte, avant d'entrer. Elle traversa ensuite un élégant atrium puis emprunta une allée latérale. La cour centrale était de toute beauté – digne d'une demeure de haut fonctionnaire. Éclairée par des lanternes la nuit, elle bénéficiait d'un entretien propre à impressionner les visiteurs occasionnels venus prendre le thé.

La jeune fille ne s'y arrêta pas pour autant. Elle poursuivit jusqu'à une petite dépendance isolée où les clients ne s'aventuraient jamais. Une fois à l'intérieur, les effluves nauséabonds de la maladie lui envahirent les poumons.

— Bonjour.

Sur sa couche, une femme aux cheveux ébouriffés, semblable à un affreux squelette, semblait assoupie.

— Je t'apporte ton médicament, continua Mao Mao.

La malade ne répondit pas. Elle avait perdu l'usage de la parole depuis longtemps. Les premiers temps, animée par un sentiment de haine pure, elle chassait sa soigneuse de sa chambre mais, depuis quelques années, elle n'en avait plus l'énergie.

La jeune apothicaire se dirigea vers la couche. Elle aida la patiente à avaler la poudre que son père utilisait à la place du mercure ou de l'arsenic. Moins toxique, assurait-il, et plus efficace. À ce stade cependant, le remède n'avait même plus le pouvoir d'apaiser la douleur de la mourante, dont le nez avait déjà disparu. C'était pourtant le seul traitement envisageable.

La pauvre femme, qui approchait de la quarantaine, avait jadis été un oiseau de nuit célébré pour sa beauté, une fleur admirée. Travailler pour un établissement de prestige lui avait permis de sélectionner ses clients, ce qui n'avait pas toujours été le cas. Dans les années qui suivirent la naissance de Mao Mao, le Palais vert-de-gris se résumait à une pauvre enseigne tachée de boue. C'est à cette époque que la malheureuse, officiant en tant que courtisane, contracta la syphilis, maladie que la jeune apothicaire connaissait sous le nom de « poison prune » en raison de l'apparence des chancres semblables à des fleurs de prunier.

Soignée dès les prémices de l'affection, elle aurait pu guérir, mais il était désormais bien trop tard. Son corps n'avait plus rien d'humain. La maladie avait ravagé non seulement sa chair, mais aussi son esprit et sa mémoire.

Ah ! Le temps ne vous laissait aucune chance.

La première fois que Luomen avait vu la courtisane, la jeune femme venait d'entrer en phase d'incubation. Lui eût-elle fait part de l'apparition des premiers symptômes au lieu de garder le silence, le mal n'aurait pas pris un tournant si brutal. Mais qui aurait accordé sa confiance à un eunuque sorti de nulle part, à un paria expulsé du *hougong* ? Et puis, une courtisane était tenue d'accepter les clients si elle voulait manger.

Des années plus tard, les premières lésions étaient apparues, signe que les tumeurs se répandaient déjà à une vitesse alarmante. La malade fut confinée dans cette pièce, hors de vue des clients, balayée telle de la poussière sous un tapis. D'une certaine façon, la jeune femme avait connu un sort moins terrible que ce à quoi elle aurait pu s'attendre : en temps normal, une courtisane inapte au travail était purement et simplement chassée de son établissement pour se retrouver jetée dans un fossé avec pour seul remède du fond de teint et du fard à paupières.

Munie d'un chiffon trempé dans l'eau de la bassine, Mao Mao entreprit de laver le corps de la patiente. *Je pourrais aussi brûler de l'encens*, se dit-elle. La porte, fermée en permanence, gardait la puanteur entre les murs.

La souffrante s'était justement vu offrir de l'encens par un mandarin. Un produit de qualité, qui dégageait une odeur dont le généreux donateur raffolait, paraît-il. Elle l'utilisait toutefois rarement, car les remèdes qu'elle absorbait pouvaient facilement s'imprégner d'odeurs étrangères. On ne brûlait

donc l'encens que lors des visites du notable. Mao Mao décida néanmoins d'en faire brûler une partie.

La pâte odorante exhalait un léger arôme de caramel qui inspirait à la femme l'ombre d'un sourire lorsque le parfum venait lui chatouiller les narines. De sa voix brisée, elle se mit à fredonner une comptine, comme si elle retombait en enfance. Se remémorait-elle un moment agréable de son passé ? Mao Mao le lui souhaitait.

Elle venait de poser le brûleur d'encens en sécurité dans un coin de la pièce, à bonne distance de la malade, quand elle entendit des bruits de pas.

— Qui va là ? s'écria l'apothicaire.

Elle vit une novice, qu'elle savait au service d'une des courtisanes les plus prisées de la maison close. Réticente à entrer dans la chambre, la visiteuse resta devant la porte, sans doute effrayée par la présence de la femme sans nez.

— Euh... Mei Mei m'a demandé de te passer un message, dit la nouvelle venue. Elle te conseille de ne pas sortir de la pièce pour le moment parce que le drôle de type au monocle traîne dans les parages.

— Ah, dit Mao Mao, qui savait parfaitement de qui il s'agissait.

Elle n'avait aucune envie de croiser le chemin de cet habitué du Palais vert-de-gris. Tant qu'elle resterait dans la chambre, elle serait en sécurité. La tenancière de la maison ne commettrait jamais l'erreur de dévoiler à un client le spectacle qu'elle mettait tant d'ardeur à cacher.

— D'accord, soupira l'apothicaire. C'est compris. Tu peux t'en aller.

La femme sans nez s'arrêta de chanter pour sortir une poignée de pions taillés dans différentes pierres de couleur. Elle les aligna comme pour remettre en ordre le fil de ses souvenirs.

Elle a perdu la tête, songea la jeune apothicaire avant de s'accroupir dans un coin de la pièce.

Peu après, Mei Mei vint lui annoncer que la voie était libre. Contrairement à son apprentie, la courtisane n'hésita pas à entrer dans la pièce.

— Merci de t'occuper d'elle.

Mao Mao installa sur un coussin rond sa visiteuse, qui adressa un sourire à la malade. Mais celle-ci s'était assoupie.

— Ils ont encore remis le sujet sur le tapis, dit la sœur de cœur de l'apothicaire.

La jeune fille, qui savait pertinemment de quoi il retournait, fut secouée de frissons.

— Il ne veut pas en démordre. Quelle ordure ! Je ne sais pas comment tu fais pour le supporter.

— C'est un bon client. Il faut faire avec. Au prix qu'il paie, la patronne n'est pas près de le laisser filer.

— J'imagine. Et dire qu'elle me pousse à me lancer dans le métier à cause de lui.

C'est à la demande de cet homme-là que la maquerelle avait tant insisté pour embaucher Mao Mao, ces dernières années. Si la jeune fille n'avait pas été rachetée par Jinshi, c'est très certainement ce client qui l'aurait fait.

— J'en frémis rien que d'y penser, ajouta-t-elle avec une grimace de dégoût. Sa sœur de cœur poussa un bruyant soupir.

— Tu sais, certaines femmes y verraient une excellente opportunité.

— Tu plaisantes, j'espère ?

Les courtisanes avaient leur propre définition de ce qu'était un « bon parti ».

— Ne me regarde pas comme ça. Peu d'entre nous ont la chance de finir avec un partenaire qui leur plaît.

— Je sais... répondit Mao Mao. Pour cette vieille bique, l'argent pèse bien plus lourd que les sentiments.

— Elle veut s'acheter une entrée au paradis, plaisanta Mei Mei. (Elle passa les doigts dans la chevelure de la malade avant de poursuivre à voix basse). Apparemment, la patronne a décidé de vendre l'une de nous prochainement. On se rapproche de l'âge critique.

La jeune femme elle-même aurait bientôt trente ans, l'âge où une courtisane songe à la retraite, histoire de se vendre à bon prix... avant que la marchandise ne se gâte.

Mao Mao observa sa sœur de cœur. Son visage, toujours harmonieux, reflétait un panel d'émotions qu'elle ne tenait pas à décrypter, tant elles lui étaient étrangères. L'amour existait peut-être, mais il semblait que la jeune apothicaire l'ait oublié dans les entrailles de sa génitrice avant de naître.

— Et si tu ouvrais ton propre établissement ?

— Ah non ! Pour rien au monde je n'aurais envie d'entrer en compétition avec cette vieille sorcière !

Mei Mei avait sans doute mis de côté assez d'argent pour acheter sa liberté. Si elle restait courtisane, c'est qu'elle ne se sentait pas prête.

— Encore un peu de patience, reprit la jeune femme, un sourire aux lèvres. Je ne vais pas faire ce travail toute ma vie.



Jinshi tamponnait des piles de documents avec la mine des mauvais jours. Sans doute sa sortie de la veille l'avait-elle épuisé...

Il soupira. Jamais il n'aurait imaginé que l'établissement où on lui avait donné rendez-vous était, pour ainsi dire, une annexe du quartier des plaisirs. Il ne s'y attendait vraiment pas ! S'il avait décidé de se déguiser, c'était parce qu'il lui était impossible d'évoluer avec discrétion sur la voie publique. Et voilà qu'il s'était fait accompagner par Mao Mao jusqu'à son lieu de rendez-vous, ce qu'il n'avait pas prévu non plus. L'idée venait de son assistant qui, en ce moment même, mettait de l'ordre dans les dossiers.

Depuis des années qu'il était à son service, il prenait désormais un peu trop de libertés. Évidemment, il avait cru bien faire, mais Jinshi comptait bien lui prouver qu'il se fourvoyait.

— Gaoshun... qu'es-tu en train de manigancer ? demanda l'intendant du *hougong*.

L'intéressé secoua la tête, à croire que le concept même de manigance lui fût totalement étranger.

— Permettez-moi de répondre à votre question par une question : comment s'est passé votre petit tour en ville ?

— Eh bien...

Jinshi ne sut quoi lui raconter. Afin de se donner une contenance, il avala une gorgée de thé. Gaoshun pensait vraiment l'aider, il en aurait mis sa main à couper ! Son supérieur dut se creuser la cervelle pour changer de sujet de manière naturelle.

— Il se trouve que j'ai fait une découverte très intéressante. Il paraît que son père adoptif est un eunuque qui a exercé la médecine dans l'enceinte du palais.

— Vous parlez de Shao Mao ? Elle aurait donc été formée par un médecin du palais... Voilà qui explique l'étendue de ses connaissances. Mais un eunuque ?

— Nous sommes bien d'accord.

Les médecins officiant dans le *hougong* n'étaient jamais d'excellents praticiens. Quel intérêt de se faire émasculer quand on jouissait déjà d'un statut enviable dans son domaine ? Pour tout dire, en matière de médecine, la cour intérieure n'arrivait à attirer que des charlatans.

— S'il était si compétent, pourquoi ce médecin serait-il devenu eunuque ? demanda Gaoshun.

— C'est justement la question que je me pose.

Jinshi considéra en avoir assez dit. Perplexe, son assistant se frottait le menton, mais il était assez finaud pour mener l'enquête à partir de ces quelques éléments, non ?

La clochette qui signalait l'arrivée de nouveaux visiteurs se mit à tinter. Gaoshun abandonna sa tâche pour gagner l'entrée afin d'accueillir leur hôte.

Encore une visite impromptue de l'original au monocle – cette fois accompagné d'un subalterne qui se tenait à la porte –, sans même qu'elle soit justifiée par un motif particulier. Non, il se contentait de se prélasser sur un des canapés en dégustant un jus de fruit.

— Merci pour votre intervention l'autre jour chez mon ami. Une sacrée histoire, au final, pas vrai ?

Les yeux plissés, Lacan se caressait le menton.

— Je me doutais bien que le benjamin était le plus malin des trois, poursuivit le fin stratège en observant Jinshi.

L'intendant du *hougong* fourrageait dans ses dossiers. Il aurait mis sa main au feu que l'officier haut gradé avait déjà percé le mystère depuis longtemps. Une fois résolu ce problème d'héritage, les trois frères s'étaient apparemment réconciliés – en tout cas, c'était l'impression qu'ils avaient donnée. Sauf que très vite, le plus jeune avait fait montre d'un savoir-faire jusque-là insoupçonné. La rumeur disait même que le titre de fournisseur officiel du palais allait lui être attribué. Certes, Jinshi, pour avoir vu certaines de ses pièces, avait été impressionné par la délicatesse de son travail, mais de là à

supplanter ses aînés ? À tous les coups, la jeune apothicaire savait de quoi il retournait, même si elle refuserait sûrement de le lui révéler.

— Et si nous demandions à ce jeune homme de fournir les objets rituels pour la prochaine cérémonie ? Voilà qui plairait à l'empereur, ne pensez-vous pas ?

— Sans doute, répondit l'intendant du *hougong*.

Lacan avait l'habitude d'aborder avec emphase le moindre des sujets, ce qui avait le don d'énervier Jinshi. Un homme de son rang n'avait que faire de la préparation des cérémonies rituelles !

— Mon vieil ami, avant de mourir, a façonné des pièces de métal absolument magnifiques. Elles conviendraient parfaitement.

— Dites, pourquoi discuter de ces questions avec moi ?

— Et pourquoi pas ? Il serait dommage de laisser dans l'ombre de si beaux ouvrages.

Lacan pouvait se montrer odieux, mais il ne manquait pas de bon sens. Certes, chacune des phrases qu'il prononçait servait souvent un dessein caché, mais il n'avait pas son pareil pour dénicher des talents. S'il avait pu s'élever jusqu'à la position qu'il occupait désormais, c'était grâce à son œil infallible. Sous ses airs nonchalants, il veillait à ce que le travail soit exécuté à la perfection par les différents employés qu'il avait repérés, puis embauchés. Il arrivait même à Jinshi de l'envier.

— Peu importe lequel de ses fils reprend le flambeau, après tout ! L'important, c'est que le meilleur l'emporte.

Facile à dire. Ce penchant pour la simplicité le rendait certes utile par certains côtés, mais difficile à manipuler. Jinshi empila ses dossiers avant de les tendre à un subalterne qui les emporta aussitôt.

— Quoi qu'il en soit, vous tombez bien, annonça l'intendant. Vous n'avez jamais terminé votre histoire de la dernière fois. Comment avez-vous fait baisser son prix ?

Il parlait de cette courtisane du Palais vert-de-gris dont Lacan s'était épris autrefois. L'homme éluderait-il à nouveau la question ?

L'officier haut gradé, tout sourire, cala son visage entre ses mains.

— Pourquoi ne pas poser la question à quelqu'un qui connaît bien cet univers ?

Sur ces mots, il se leva. Son aide de camp, soulagé que l'entrevue touche à sa fin, poussa un soupir.

— Il est temps pour moi de rentrer, annonça le militaire. Si je m'éternise, mes subordonnés vont me le reprocher.

Une fois terminé son jus de fruit, il posa sur le bureau la deuxième bouteille qu'il avait apportée.

— Tenez, c'est pour vos domestiques. Ce n'est pas trop sucré, ça se boit comme du petit-lait. Allez, à demain !

Lacan adressa un petit salut de la main à Jinshi avant de s'éclipser.

Chapitre 42

Lacan

La nuit précédente, Mao Mao avait fait un drôle de cauchemar lié à un épisode de sa jeunesse – épisode qu'on avait dû lui raconter, car elle était trop jeune pour se le rappeler. Elle n'était même pas certaine de son authenticité.

La visite que j'ai rendue à cette syphilitique a dû ressusciter de vieux souvenirs.

Dans ce songe, une femme se penchait sur la petite Mao Mao comme pour la supplier du regard. Ses cheveux tombaient en pagaille sur son visage émacié, son maquillage s'était mis à s'effacer, le rouge sur ses lèvres à s'estomper. Sa peau était zébrée de stries minuscules, telle une feuille morte.

La femme tendait la main pour attraper celle de Mao Mao. Bandée de tissu blanc enroulé sur plusieurs épaisseurs, sa paume, qui ruisselait de sang, dégageait une odeur de rouille. De l'autre, elle tenait un couteau.

Les mains accrochées au matelas, la fillette poussa un cri étouffé – elle pleurait. Les yeux gonflés de larmes, elle aussi, l'inconnue leva haut son poignard. Ses lèvres, tordues dans une grimace, tremblaient.

Elle a perdu la tête, songea la petite Mao Mao.

Puis la femme abaissa le couteau.

— Bonté divine, ce que tu m'as l'air fatiguée ! constata Suilen en voyant Mao Mao bâiller. Et tu n'es pas près de retourner au lit...

Malgré son ton poli, la vieille dame de compagnie se montrait très à cheval sur la discipline. Aussi la jeune apothicaire se redressa-t-elle afin d'astiquer de plus belle le service de table en argenterie. Paresser après un jour de congé était le meilleur moyen de s'attirer des ennuis, même en début de soirée.

— Tout va bien, dit l'apothicaire.

Après tout, il ne s'agissait que d'un rêve. Elle pensait l'oublier en se concentrant sur son travail, mais il l'avait obsédée toute la journée. *Voilà qui ne me ressemble guère*, s'étonna la jeune fille, le visage crispé dans un sourire triste.

Malgré le cliquètement de la vaisselle qu'elle reposait sur l'étagère, Mao Mao entendit des pas rapides s'approcher. Des bougies au miel avaient été allumées pour le retour de l'intendant du *hougong*. Suilen s'empara d'un des plats, astiqués à la perfection, et se mit à préparer un encas.

Au même moment, Jinshi traversait le salon pour entrer dans la cuisine.

— De la part d'un original. Tu n'auras qu'à la partager avec Suilen, annonça-t-il en posant une bouteille sur la table.

L'original en question était ce militaire haut placé franchement pénible qui n'avait cessé d'importuner leur maître dans les jours précédents. Une fois ôté le bouchon de la bouteille, Mao Mao sentit une odeur acide et citronnée. Un jus de fruit ?

— On accepte des cadeaux offerts par des originaux, maintenant ? demanda-t-elle d'une voix éteinte.

Jinshi s'était déjà retiré dans le séjour pour s'installer dans le canapé. Mao Mao ajouta du charbon dans le brasero. Quand il vit que la réserve de combustible touchait à sa fin, Gaoshun quitta aussitôt la pièce.

Voilà un homme sur qui on peut compter, pensa la jeune servante.

Le gardien du *hougong* se gratta furieusement la tête – quelle élégance ! – avant de se tourner vers sa protégée.

— Est-ce que tu connais les habitués du Palais vert-de-gris ? demanda-t-il.

La question prit la jeune fille par surprise.

— Certains se font plus remarquer que d'autres.

— Qui, par exemple ?

— Secret professionnel.

L'eunuque ne s'attendait pas à essuyer un tel refus. Contrarié, il fronça les sourcils. S'y serait-il mal pris ? Certainement. Et même très mal. Il tenta une nouvelle approche.

— Dans ce cas, dis-moi : comment un client peut-il faire baisser le prix d'une courtisane ?

Il avait choisi ses mots avec soin, pour une fois.

— Je n’aime pas cette question, s’offusqua Mao Mao. Mais si vous tenez tant à le savoir, il y a toutes sortes de stratégies. Surtout pour les courtisanes les plus convoitées.

Ces dernières ne travaillaient pas à temps plein. Elles n’effectuaient chaque mois qu’un nombre limité de prestations. Recevoir de nouveaux clients tous les jours était le lot des oiseaux de nuit. Ces femmes, pour survivre, devaient travailler sans relâche. Les courtisanes de haut rang, à l’inverse, cultivaient la discrétion. Du fait de la rareté de leurs apparitions, les prix s’envolaient.

Elles attiraient les clients grâce à leur don pour le chant, la danse, la pratique d’un instrument ou tout autre talent hérité de leur éducation. Au Palais vert-de-gris, on prodiguait aux novices une formation de base, puis on les séparait en deux groupes distincts : le premier regroupait les jeunes filles qui montraient à la fois de l’allure et des aptitudes, et le deuxième rassemblait... toutes les autres. Ces dernières recevaient très vite la visite de clients. Elles ne vendaient pas leur don pour leur art, mais leur corps.

Les courtisanes à haut potentiel, quant à elles, commençaient leur carrière en prenant le thé avec leurs clients. Si elles parvenaient à les séduire par le charme de leur conversation ou leur intelligence, leur prix montait. En tenant à l’écart les hommes désireux de passer un moment avec une prostituée réputée, on faisait d’elle une femme tellement convoitée qu’il fallait bientôt déboursier l’équivalent d’une année de salaire pour partager une simple boisson avec elle. Certaines d’entre elles réussissaient à mener une carrière entière sans jamais ôter le moindre vêtement, jusqu’au jour où leur contrat était racheté – quel fantasme pour un homme d’être le premier à cueillir une fleur si recherchée !

— Seules les fleurs intactes ont de la valeur, expliqua Mao Mao en allumant un bâton d’encens.

L’odeur réconfortante ragaillardirait son maître, qui lui avait paru épuisé au cours des jours précédents. Ce soir-là toutefois, elle-même en avait bien besoin.

— Une fois cueillie, sa valeur diminue de moitié, au moins. Et ce n’est pas tout... (Elle poussa un petit soupir avant de respirer l’encens à plein nez.) Si une courtisane tombe enceinte, quel que soit son rang, elle ne vaut plus rien.

Mao Mao avait achevé son exposé avec la même voix atone qu’elle l’avait entamé. La faute à ce maudit cauchemar.



Jinshi tamponnait ses dossiers d'un geste las. Ce que Mao Mao lui avait dit la veille au soir continuait de le hanter. Elle avait parlé d'un ton si détaché... Se tramait-il quelque chose ?

Comme par hasard, l'homme qui avait la réponse – selon toute vraisemblance – toqua à la porte.

— Bonjour, bonjour !

Sans y être invité, l'intrus aux yeux de renard s'imposait à nouveau, comme il l'avait promis lors de sa dernière visite. Pour l'occasion, il avait même demandé à l'un de ses subordonnés d'embarquer un fauteuil muni d'un joli coussin rembourré. Le sublime eunuque tenta de cacher son dépit. Combien de temps cet importun allait-il encore lui voler ?

— Et si nous reprenions le fil de notre conversation ? s'enquit Lacan.

Sur ces mots, il se versa un verre de ce jus qu'il emportait partout où il allait. Puis il déposa sur le bureau jonché de papiers une pâtisserie qui exhalait une délicieuse odeur de beurre. Quelle riche idée, vraiment ! Gaoshun fit une moue à la vue des taches de gras sur les feuilles.

— Je me suis renseigné. Vous vous êtes conduit de manière abjecte, dit Jinshi en tamponnant le document qu'il avait sous les yeux.

Il l'avait à peine consulté, mais son assistant, debout derrière lui, aurait élevé une objection s'il l'avait jugé non conforme.

Le récit de Mao Mao lui avait donné une idée très nette des manigances du stratège excentrique. Au fond de lui, il saisissait cependant les motivations de cette crapule. Loin d'être absurdes, elles répondaient à une certaine logique. Si le gardien du *hougong* comprenait désormais pourquoi Lacan avait mentionné cette « amie » du Palais vert-de-gris dont il avait voulu racheter le contrat avant de se voir coiffer au poteau par plus offrant, il refusait toutefois d'admettre les implications liées à cette histoire. Et pour cause, elles ne feraient qu'aggraver les choses.

— Abjecte, rien que ça ? C'est un peu fort, surtout venant de vous, espèce de petite pie voleuse ! (Derrière son monocle, l'œil de Lacan se rétrécit. Il se mit à rire.) Vous savez quoi ? J'avais fini par convaincre la vieille rombière de me la vendre, après dix ans d'effort. Et voilà que vous me l'arrachez des mains ! Mettez-vous un peu à ma place !

L'officier haut gradé accompagnait ses propos de grands gestes, si bien que le glaçon valsait dans son verre.

— Vous n'êtes quand même pas en train d'insinuer que je devrais vous céder ce petit bijou !

Par ces mots, Jinshi désignait la jeune apothicaire.

— Je n'ai pas envie de répéter les mêmes erreurs. Votre prix sera le mien...

— Et si je refuse ?

— Voilà qui serait très embêtant. Après tout, qui suis-je pour aller contre votre volonté ?

Lacan adorait tourner autour du pot, ce qui avait le don d'énervier le divin eunuque. Au demeurant, son invité avait conscience du poste et du rang que Jinshi occupait, sinon il n'aurait jamais prononcé cette menace voilée. Son raisonnement ne manquait pourtant pas de logique.

Ôtant son monocle, il l'essuya avec un mouchoir avant de le remettre en place... devant son autre œil. L'intendant du *hougong* en déduisit qu'il s'agissait d'un simple accessoire. Quel curieux personnage, décidément !

— Je me demande ce que ma fille en penserait...

À la manière dont il prononça ces derniers mots, Jinshi comprit que ses doutes étaient fondés. Quand bien même il refusait de l'admettre, Lacan était bien le père biologique de Mao Mao.

L'employé impérial cessa enfin de tamponner ses papiers.

— Dites-lui que je passerai la voir, voulez-vous ? lança l'officier haut gradé.

Puis il quitta la pièce, tout en léchant ses doigts dégoulinants de beurre. Il avait laissé le fauteuil en place, signe qu'il comptait revenir.

Jinshi et Gaoshun hochèrent la tête à l'unisson en poussant de profonds soupirs.

— J'ai reçu la visite d'un officier qui aimerait te voir, annonça le fonctionnaire impérial à Mao Mao dès qu'il regagna ses appartements.

Il s'était résolu à lui dire la vérité. Mieux valait crever l'abcès...

— Qui ça ? demanda la servante.

Elle feignait l'indifférence. Jinshi crut cependant détecter un soupçon de malaise dans son regard, bien que sa voix n'en laissât rien paraître.

— Tu sais bien, l'original dont je t'ai parlé : Lacan...

L'expression de l'apothicaire changea aussitôt. Les yeux écarquillés, elle recula instinctivement d'un pas. Jusqu'à présent, elle avait toujours observé son maître comme s'il n'était qu'un scarabée, un lombric desséché, de la boue, de la poussière, une limace ou une grenouille écrasée. Or ce regard humiliant lui parut soudain aimable, bienveillant, même, comparé à celui dont elle le gratifiait désormais.

Jinshi allait-il y survivre ? La jeune fille semblait prête à lui lacérer la poitrine pour y couler du plomb fondu afin de le réduire à néant. À ce seul regard, le sublime eunuque comprit quel type de sentiment nourrissait Mao Mao à l'égard de son père biologique.

— Je trouverai un moyen de refuser, finit-il par articuler.

Que son cœur ait résisté aux flèches lancées par les pupilles de la jeune fille tenait du miracle.

— Merci infiniment, dit Mao Mao.

Le visage à nouveau impassible, elle se remit au travail.



Chapitre 43

Suilei

Le secret était éventé.

Cet officier dont Jinshi lui avait parlé l'autre jour... Mao Mao avait déjà une petite idée de son identité. Après tout, si elle prenait grand soin d'éviter toute la zone du camp militaire, la faute en incombait en partie à l'homme au monocle.

Elle poussa un long soupir. Son haleine se transforma aussitôt en un petit nuage de brume, signe que le froid persistait. Le printemps prenait décidément son temps...

Elle était seule dans la pièce. À peine levés, Jinshi et Gaoshun étaient sortis. Après deux mois à son service, Mao Mao commençait à connaître les habitudes de son maître. Tous les quinze jours, il se livrait au même rituel. La veille, il s'offrait un long bain, puis il brûlait de l'encens avant de quitter les lieux. La servante profitait de ses jours d'absence pour astiquer à fond le sol, ce qu'elle faisait en ce moment même à grands coups de chiffon. Le froid lui paralysait les mains, mais comme Suilen la surveillait, aussi bienveillante qu'implacable, il n'était pas question pour la jeune employée de relâcher ses efforts.

Une fois nettoyée la moitié du bâtiment, la vieille dame de compagnie, satisfaite, proposa qu'elles fassent une pause. Elles installèrent deux chaises autour d'une table ronde dans la cuisine puis s'assirent, une tasse de thé bien chaude à la main. Les feuilles, déjà infusées, étaient d'une telle qualité que la boisson dégageait un arôme exceptionnel. La jeune apothicaire en savoura le goût sucré avant de croquer dans une boule de sésame.

J'aurais préféré du salé, regretta-t-elle.

Par politesse, néanmoins, elle garda cette pensée pour elle. Suilen avait certainement cru lui faire plaisir en lui mettant ces confiseries à disposition. Sa jeune collègue se sentait obligée de feindre le contentement pendant que la vieille suivante grignotait bruyamment des biscuits de riz grillé, comme Mao Mao le remarqua assez vite.

Elles gardèrent le silence un moment, puis Suilen lâcha :

— Ces petits encas salés sont complètement addictifs.

Ils font vraiment la paire, elle et Jinshi, se dit Mao Mao.

Elle tendit la main vers le plat de biscuits, mais la dame de compagnie lui chipa le dernier sous le nez. Elle l'avait fait exprès, bien entendu, cette vieille renarde...

Lorsqu'elle prenait une collation avec d'autres servantes, la jeune fille leur servait toujours de confidente. Cette fois-là ne dérogea pas à la règle. Contrairement aux femmes du quartier des plaisirs ou du *hougong*, Suilen ne s'adonnait pas aux commérages. Elle préférait commenter les faits et gestes du maître de maison.

— Ce soir, le repas sera végétarien. Je compte sur toi pour ne pas grignoter de la viande ou du poisson de ton côté, dit la vieille dame de compagnie.

— D'accord...

S'agissait-il d'un rituel de purification ? Mao Mao jugea préférable de ne pas poser la question. Malgré tout, le ton employé par la suivante avait piqué sa curiosité. Les eunuques étaient-ils autorisés à présider ce genre de cérémonies ? Selon la tradition, la purification devait être pratiquée par ceux qui participaient aux rites religieux. Or les descendants de lignée aristocratique ou nobiliaire se voyaient parfois confier cette responsabilité.

Mao Mao s'interrogeait souvent sur son maître. Par exemple, comment un homme de son rang était-il devenu eunuque ? À l'époque où son émasculatation avait eu lieu, un tel événement pouvait s'expliquer grâce à l'histoire. L'ancienne impératrice douairière, dont personne à l'époque ne reconnaissait le pouvoir, était une femme pleine de ressources. On racontait même que c'était elle, et non son incompetent de fils – le précédent empereur –, qui empêcha le pays de sombrer dans le chaos. De la même manière, il lui arrivait parfois de prendre un certain nombre de mesures de son propre chef. Par exemple, de faire de son

médecin préféré – le père adoptif de Mao Mao – un eunuque. Jinshi aurait-il connu le même sort ?

— Dis, fit Suilen, j'ai besoin que tu fasses une petite course pour moi cette après-midi. J'aimerais que tu ailles récupérer un remède chez le médecin...

— Avec plaisir ! s'empressa d'accepter la jeune fille.

— Eh bien... Si seulement tu étais toujours aussi motivée, se plaignit la vieille suivante avant de fourrer le dernier biscuit dans sa bouche.

Le dispensaire se trouvait dans la partie orientale de la cour extérieure, près des quartiers généraux des militaires – sans doute à cause des fréquentes blessures occasionnées par les combats ou même l'entraînement. Si Mao Mao s'intéressait au praticien qui y travaillait, ce n'était pas uniquement en raison des éloges dont l'abreuvait son maître, mais parce qu'elle avait pu expérimenter par elle-même l'un de ses remèdes et l'avait jugé très efficace. En comparaison, le médecin du *hougong*, véritable charlatan, faisait pâle figure. La jeune apothicaire était très curieuse de découvrir l'officine de la cour extérieure.

Une fois sur place, elle présenta le coupon que lui avait donné Suilen :

— Je suis venue récupérer un remède, annonça-t-elle.

Le médecin, un homme aux pommettes saillantes, y jeta un coup d'œil avant de demander à Mao Mao de patienter. Il disparut dans la remise.

La jeune fille prit une grande inspiration. Une profusion de senteurs âcres et d'arômes amers lui envahit le nez et la bouche. Sur le comptoir, elle avisa un pilon et un mortier garni d'herbes à moitié pilées.

Par un suprême effort de volonté, elle parvint à ne pas mettre le dispensaire sens dessus dessous. Elle aurait donné n'importe quoi pour parcourir de long en large l'arrière-boutique pleine à craquer de remèdes où s'était éclipsé le praticien.

Non ! Il faut que je résiste à la tentation...

Malgré elle, son corps se dirigeait pourtant vers la pièce attenante.

— Où vas-tu comme ça ? demanda soudain la voix froide d'une femme.

Une remarque cinglante qui fit illico redescendre sur terre Mao Mao. En se retournant, elle découvrit derrière elle une pensionnaire de la cour extérieure. Elle la reconnut aussitôt : il s'agissait de la jeune femme grande et élancée avec qui elle avait déjà eu maille à partir. Honteuse d'avoir été surprise en train

d'essayer de se faufiler dans la remise, la servante de Jinshi regagna son siège sans protester.

— J'attends qu'on m'apporte un remède, répondit-elle en prenant un air innocent.

Son interlocutrice s'apprêtait à répondre quand le médecin réapparut avec la prescription.

— Oh, qu'est-ce qui t'amène, Suilei ? demanda-t-il d'un ton léger.

La dénommée Suilei fronça les sourcils. Elle semblait vexée par tant de familiarité.

— J'ai besoin de réapprovisionner le poste de garde, dit-elle.

Elle faisait sans doute référence à un endroit précis du camp militaire. Mao Mao se rendit compte que la dernière fois qu'elle était tombée sur elle, elles se trouvaient dans cette zone. À l'époque, elle avait eu la curieuse impression que cette femme voulait en découdre avec elle. Son attitude actuelle confirmait ses doutes : Suilei n'avait visiblement qu'une seule envie, voir la jeune servante débarrasser le plancher. Il n'empêche que l'apothicaire comprenait désormais d'où provenait l'odeur de plantes médicinales qui émanait de sa rivale la première fois.

— C'est prêt. Il te faut autre chose ? demanda le médecin en lui donnant sa commande.

— Non, rien d'autre. Bonne journée.

Suilei répondit d'un ton glacial aux paroles mielleuses du praticien, qui parut déçu de la voir déjà repartir. *Tiens donc*, pensa la jeune apothicaire en avisant son air contrit. Percer cet homme à jour n'avait pas été très difficile ! Le médecin finit par croiser le regard de la jeune fille. Irrité, il lui tendit d'un geste brusque son paquet.

— Cette dame travaille-t-elle pour l'armée ? s'enquit Mao Mao par simple curiosité.

— Oui. Une femme comme elle ne devrait pas se voir confier ce genre de basses besognes... (La servante attendit la suite, mais il s'abstint de développer.) Enfin bref. Voilà ta commande !

Il lui fourra le sachet dans les mains avant de lui faire signe de décamper. Manifestement, la jeune fille avait tenu des propos déplacés, mais lesquels ? Si seulement elle le savait...

« *Une femme comme elle* », se répéta-t-elle dans sa tête. Inutile de se creuser les méninges sur le sujet ! Elle préféra jeter un œil à l'intérieur du sachet, qui contenait une espèce de poudre. Mao Mao en préleva une pincée pour la porter à sa bouche (une bien mauvaise habitude).

— De la fécule de patate douce ?

Perplexe, elle quitta l'officine.

— Vous n'auriez pas besoin que je retourne au dispensaire, par hasard ?

Mao Mao interrogea Suilen du regard, mais la vieille dame de compagnie ne se laissa pas berner.

— Crois-tu être ici pour t'amuser ? répondit cette dernière d'un ton ferme.

Qui a parlé de s'amuser ? rétorqua Mao Mao en pensée. Elle rêvait juste de sentir à nouveau, ne serait-ce qu'un instant, cette délicieuse odeur de remèdes.

— Au fait, poursuivit la quinquagénaire en se séchant les mains, j'ai remarqué que tu conservais de drôles d'herbes dans le cellier. Pas question de continuer !

Décidément, on ne la lui faisait pas ! La jeune fille, contrariée, se remit à passer la serpillière. Suilen semblait beaucoup plus redoutable qu'Honnian. Sans doute la fourberie se développait-elle avec l'âge...

— Si tu trouves ta chambre trop petite, parles-en à Jinshi. Cette demeure ne manque pas de pièces libres. Tu n'as qu'à lui demander l'autorisation d'en utiliser une. Il peut se montrer très accommodant, tu sais.

Elle parlait d'une voix tellement enjouée que Mao Mao se méfiait. Disait-elle la vérité ? Après tout, le maître de maison lui avait refusé l'écurie qu'elle réclamait.

— Non, répondit la jeune apothicaire. Transformer une pièce destinée à un aristocrate en entrepôt ? Je ne me permettrais pas.

Suilen, surprise, porta la main à sa bouche tout en prenant un siège.

— Je ne m'attendais pas à ce que tu accordes tant de poids aux différences de classe, Shao Mao, mais tes scrupules t'honorent.

— Je viens d'un milieu pauvre, alors je m'étonne moi-même des échelons que j'ai gravis...

— Je comprends, mais...

Le regard de Suilen se perdit de l'autre côté de la fenêtre. De brèves rafales de neige tombaient par à-coups.

— Ne va surtout pas t'imaginer que les nobles forment une espèce à part. Pas plus qu'un homme du peuple, un prince ne sait ce que la vie lui réserve. Voilà ce qui nous réunit au-delà de nos différences !

— Vous croyez ?

— J'en suis certaine, confirma la suivante d'une voix douce avant de se lever de sa chaise pour ramasser un grand panier rempli de déchets. Bon, il est temps de se remettre au travail, Shao Mao. Tu veux bien aller vider ces ordures à ma place ?

Suilen avait beau afficher un sourire placide, le panier paraissait très lourd. Il faisait presque la taille de la jeune fille.

Tout le monde n'était pas autorisé à vider les corbeilles des appartements de Jinshi. Certains domestiques n'auraient pas hésité à les fouiller dans l'espoir d'y dénicher quelque document d'importance.

— Le dispensaire est sur le chemin, précisa Suilen. Tu as le droit de passer devant, mais pas plus !

À ce compte-là, ce n'est plus une faveur, mais de la torture ! pensa Mao Mao, dépitée.

Elle ne croyait pas si bien dire. Lorsque le panier fut hissé sur son dos, elle tituba littéralement sous son poids.

La servante contempla les marques profondes laissées par les lanières du panier sur ses épaules. Quel poids avait-elle porté ? Au moins, personne ne pourrait plus mettre son nez dans les ordures de son employeur : elle avait fait attention à ce qu'elles soient bien toutes incinérées. Si seulement Jinshi avait la moindre idée des problèmes qu'il engendrait autour de lui...

Elle s'apprêtait à rentrer quand un détail attira son regard. Un instant, elle crut avoir rêvé. Non loin de la fosse à ordures s'élevait un bâtiment – une écurie, à en juger par le hennissement des chevaux. De l'herbe, non entretenue, poussait naturellement dans les parages. Et au milieu du fourrage...

Elle jeta un coup d'œil furtif des deux côtés avant de se ruer vers sa cible. Un profane l'aurait facilement confondu avec de l'herbe fanée. L'odeur rappelait l'âcreté des plantes abîmées par l'hiver. Une fois arraché du sol, le

gingembre montrait des racines profondes ainsi qu'une excroissance semblable à un bulbe typique – sa marque de fabrique.

Cette plante sauvage, volontiers utilisée pour donner de l'arôme aux remèdes, n'était pas rare. En revanche, elle poussait rarement au milieu d'herbes sauvages.

Ils utilisent peut-être beaucoup d'engrais derrière l'écurie ? songea Mao Mao, qui ne s'expliquait pas la présence du rhizome à cet endroit.

Elle balaya une nouvelle fois les environs du regard. Non loin, sur une petite colline, poussait une profusion d'herbes de type médicinal. Elle posa son panier pour se précipiter vers le monticule.

La jeune fille se retrouva devant un terrain fertile jonché de fleurs et de plantes aux odeurs déroutantes – rien à voir avec les herbes aromatiques destinées à la cuisine. En cette saison, elles manquaient de couleurs, mais les yeux de l'apothicaire ne se mirent pas moins à briller de joie. Ravie, elle se mit à inspecter chaque brin dans le but de l'identifier quand elle entendit s'approcher des pas assourdis par la terre moelleuse.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ? demanda une voix irritée.

Toujours accroupie, Mao Mao se retourna. Derrière elle se tenait une jeune femme élancée munie d'un petit panier et d'une faucille : la fameuse Suilei, croisée chez le médecin.

Zut !

Mao Mao se trouvait en mauvaise posture. Elle entreprit de se justifier, même si on venait de la prendre la main dans le sac et qu'on la menaçait à présent d'une faux.

— Ne t'inquiète pas. Je n'ai encore rien cueilli.

— C'était donc bien ton intention ?

Le sang-froid de son interlocutrice impressionna la jeune apothicaire. Au lieu d'utiliser son arme contre l'intruse, Suilei la posa doucement par terre, en même temps que son panier.

— Ce jardin magnifique attirerait l'attention de n'importe quelle fille de paysan, plaida Mao Mao.

— Depuis quand embauche-t-on des fermiers au palais ?

Si la jeune fille avait cru trouver une parade, elle en était pour ses frais. Qui dit jardin dit pourtant paysan, non ? Hélas ! Cette déduction n'était pas aussi

cohérente ou convaincante aux yeux de Suilei qu'elle l'était pour l'apothicaire.

— Je ne suis pas là pour te pendre par les pouces, dit la jeune femme. De toute manière, ce jardin n'appartient à personne en particulier. Mieux vaut néanmoins savoir que le médecin s'y rend de temps à autre. Laisse-moi te donner un conseil : ne traîne pas dans les parages.

Puis elle se mit à arracher des mauvaises herbes.

— C'est à toi qu'il a confié l'entretien de ce champ ?

— Non, mais il me laisse libre d'y planter ce que je veux.

Elle parlait d'un ton curieusement détaché. Sans se sentir pour autant extatique, Mao Mao eut la sensation d'avoir trouvé une âme sœur, bien que Suilei ait assez de sens politique pour se joindre aux autres harpies de la cour quand elles s'en prenaient aux nouvelles recrues.

— À savoir ?

Son interlocutrice leva un court instant les yeux vers l'apothicaire avant de reporter son attention sur les herbes.

— Une plante capable de ressusciter les morts.

À ces mots, le cœur de Mao Mao s'accéléra. Elle était sur le point d'attraper la jeune femme par la manche pour exiger des explications quand elle retrouva son bon sens. Ses yeux plantés dans ceux de la servante de Jinshi, Suilei prononça alors les paroles les plus cruelles qui soient.

— Pff... Je plaisantais !

Dévastée, Mao Mao s'abstint de répondre. Son expression devait toutefois la trahir, car son interlocutrice se mit à ricaner.

— On m'a dit que tu étais apothicaire.

Qui avait vendu la mèche ? La question la taraudait, mais l'intéressée n'en acquiesça pas moins. Suilei, le visage à nouveau impassible, ôtait les feuilles mortes. Elle ne touchait pas aux grosses racines, se contentant d'élaguer les plantes à l'aide de sa faucille.

— Es-tu douée ?

Dans sa voix perçait une note de défi.

— Va savoir, répondit la jeune fille.

— Hmm... dit l'autre en se redressant. Chaque année, je plante des volubilis dans ce champ. Mais ce n'est pas encore la saison.

Sur ces mots, elle ramassa encore quelques herbes avant de s'éclipser.

« *Une plante capable de ressusciter les morts...* » S'il existait un tel remède, Mao Mao aurait donné n'importe quoi pour s'en procurer. L'humanité n'avait eu de cesse de chercher des moyens d'atteindre l'immortalité. Ce moyen existait-il ? La jeune apothicaire ne voyait aucune raison d'en douter, bien qu'elle ait du mal à croire qu'une simple herbe puisse produire cet effet.

Elle resta un moment à contempler le jardin avec avidité, partagée entre l'envie de cueillir deux ou trois plantes et la certitude qu'il ne fallait même pas y songer. Ce conflit intérieur n'eut finalement pour seul résultat que de la mettre en retard.

Et comme Suilen ne plaisantait pas avec la discipline, Mao Mao se retrouva à nettoyer et astiquer toute la maison du sol au plafond.

Chapitre 44

Le hasard... ou pas ?

Comme souvent, Mao Mao était en train de nettoyer un pas-de-porte quelque part dans la cour extérieure quand elle eut vent d'une histoire très intrigante.

Une silhouette massive s'approcha d'elle, en proie à une panique modérée. Il s'agissait de Lihaku, le jeune officier bâti comme une armoire à glace.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? demanda Mao Mao en interrompant sa tâche.

Le militaire n'avait aucune raison de se rendre dans le bureau de Jinshi hormis pour la voir elle.

— Pas le temps de bavarder, venons-en au fait !

— De quoi s'agit-il exactement ?

S'il avait fait l'effort de se déplacer, il fallait que l'affaire soit sérieuse. Malgré son comportement parfois erratique, il n'était pas le genre d'homme à avoir du temps à perdre.

— Tu te rappelles l'incendie de l'autre jour ? Eh bien, figure-toi qu'on s'est rendu compte qu'un cambriolage avait eu lieu au même moment dans un autre entrepôt ! annonça-t-il en se grattant la tête. J'imagine que le premier incident était censé détourner notre attention du second.

Mao Mao croisa les bras. Voilà l'explication !

— Qu'est-ce qui a été dérobé ?

Le jeune officier, embarrassé, ne répondit pas tout de suite. Il lui mit une main sur l'épaule pour lui faire signe de le suivre vers un endroit plus discret.

Précédée du militaire, Mao Mao emprunta la galerie jusqu'au jardin, où il alla s'asseoir à l'ombre des arbres, avant de tapoter l'une de ses narines.

— Des objets rituels ont disparu, dit-il sur le ton de la conspiration.

— Des objets rituels ?

Quelle drôle d'idée...

— Oui, et pas qu'un seul ! Sauf que nous ne savons pas précisément lesquels, se désola le jeune homme.

— Le responsable de l'entrepôt ne tenait pas un inventaire précis ? Ce ne serait pas très professionnel de sa part.

— C'est-à-dire que... Il n'y a plus de responsable officiel pour le moment. Le haut fonctionnaire qui s'en chargeait est mort l'an dernier. Depuis, tout est parti à vau-l'eau.

Ou quand l'administration traîne des pieds...

— Et si vous demandiez à son prédécesseur ?

— Là encore, on est confrontés à un petit souci. Le pauvre homme n'est pas en état de reprendre son poste. Il a été victime d'une intoxication alimentaire et... il est toujours dans le coma.

Lihaku poussa un soupir pour souligner le drame qu'il vivait. Les mots « intoxication alimentaire » ravivèrent la mémoire de Mao Mao. N'avait-elle pas travaillé, juste après avoir eu vent de cette histoire d'incendie, sur une affaire d'empoisonnement ? D'ailleurs, à présent qu'elle y songeait, les deux événements n'avaient-ils pas eu lieu presque en même temps ?

— Ce prédécesseur ne serait-il pas un amateur de bonne chère et de plats originaux ? demanda-t-elle.

Le jeune officier ouvrit des yeux ronds.

— Comment le sais-tu ?

— C'est une longue histoire.

L'incendie, le cambriolage et l'intoxication du fonctionnaire : pouvait-il seulement s'agir d'une immense coïncidence ? Dans l'absolu, on pouvait l'envisager, mais Mao Mao en doutait fortement. Un autre élément, dans l'histoire de Lihaku, avait retenu son attention.

— Vous avez mentionné un haut fonctionnaire décédé l'an dernier. Quel genre d'homme était-ce ?

Le militaire porta un doigt à son front en grognant.

— Un vieux schnock avec un balai dans le... Enfin, disons qu'il était un peu coincé. Comment s'appelait-il ? Bon sang, je l'ai sur le bout de la langue ! Il adorait les plats sucrés...

— Konen, peut-être ? suggéra Mao Mao.

C'était le nom que lui avait donné Jinshi lorsqu'il avait évoqué l'affaire, un an auparavant. Un bec sucré, très collet monté, mort d'une surdose de sel.

— Bingo ! C'était bien lui ! Mais, dis-moi, comment le sais-tu ?

— C'est une très longue histoire...

Lihaku avait toutes les raisons d'être surpris. La servante, optimiste de nature, partait du principe que toutes ces coïncidences n'avaient *a priori* rien de suspect. Pris isolément, tous ces accidents semblaient en effet fortuits. Mais comment certifier qu'un tel drame était vraiment le fruit du hasard ? L'affaire du fugu prouvait le contraire. Pouvait-on imaginer que ces incidents, tous provoqués, obéissaient à un seul et même plan ?

Mao Mao croisa le regard de son visiteur.

— Et donc, en quoi suis-je concernée ?

— Bonne question ! Voici ce qui m'amène.

Il fouilla dans son sac, d'où il tira ce qui s'avéra être la pipe en ivoire trouvée par Mao Mao dans l'entrepôt ravagé par l'incendie. Elle lui avait confié l'objet, peu de temps auparavant, après l'avoir nettoyé et réparé. Il lui avait promis de veiller à ce que le gardien de l'entrepôt le récupère, et voilà qu'il l'exhibait sous son nez.

— J'ai voulu la rendre à son propriétaire, mais il a refusé et me l'a offerte. Il n'en voulait plus, se justifia-t-il.

Tenu pour responsable de l'incendie, l'homme avait été renvoyé.

— Il a précisé que cette pipe lui avait été offerte par une employée de la cour extérieure, ce que je trouve étonnant. Pas toi ? Pourquoi offrir un objet de cette valeur à un simple gardien ?

En effet, il s'agissait d'un cadeau extrêmement généreux...

— Ça dépend des circonstances, hasarda la jeune fille.

Lorsque des courtisanes recevaient un présent d'un client qu'elles détestaient, elles s'empressaient de le revendre pour le transformer en monnaie sonnante et trébuchante. Il arrivait aussi qu'elles l'offrent à leur tour. L'apothicaire entrevoyait cependant une troisième possibilité.

— Peut-être se doutait-elle qu'il aurait hâte d'utiliser sa nouvelle pipe sur-le-champ.

La plupart des gens ont ce réflexe. La mystérieuse employée de la cour extérieure comptait-elle là-dessus ? Elle avait dû imaginer le déroulement des faits : l'incendie se déclarerait, les ouvriers présents alentour se précipiteraient. Automatiquement, la sécurité autour de l'entrepôt ciblé par la cambrioleuse se retrouverait en effectif réduit, soit l'occasion rêvée pour se faufiler à l'intérieur.

Lihaku anticipa la question que Mao Mao s'apprêtait à poser.

— Malheureusement, le témoin n'a pas bien distingué les traits de son interlocutrice, car il faisait trop noir.

Un individu de sexe féminin qui se promenait dans le noir ? Voilà encore une drôle d'idée. Même dans l'enceinte du palais, une jeune femme n'était pas censée se promener toute seule la nuit. Or le gardien avait certifié que c'était bien le cas, au point qu'il avait pris le soin de la raccompagner, par mesure de sécurité. En guise de remerciements, elle lui avait offert la pipe. Par ailleurs, comme il faisait froid, le visage de l'inconnue était dissimulé sous un haut col.

— Il a précisé qu'elle était particulièrement grande et qu'une légère odeur de plantes médicinales l'accompagnait.

— De plantes médicinales ?

— Ne t'inquiète pas : vu sa taille, il est évident que ce n'était pas toi. Mais je me demandais si la description te rappelait quelqu'un...

Il avait beau passer pour un rustre, Lihaku savait se monter finaud si nécessaire. Mao Mao avait bien sa petite idée sur l'identité de la mystérieuse cambrioleuse supposée. Pour autant, devait-elle la révéler au soldat ?

Le mantra de son père lui revint alors en mémoire : « *Ne base pas ton raisonnement sur des suppositions.* » La jeune fille retourna le problème dans sa tête avant d'opter pour un compromis.

— Y a-t-il eu d'autres événements inhabituels hormis ceux que vous venez de mentionner ?

— C'est très vague, comme question... À vrai dire, je n'aurais jamais fait le lien entre ces deux incidents si tu ne m'avais pas mis sur la voie, reconnu Lihaku en croisant les bras. Tu crois que je devrais explorer de nouvelles pistes ?

— Peut-être... ou peut-être pas.

— Décide-toi ! grogna le militaire, exaspéré.

Mao Mao ramassa un bâton dont elle se servit pour tracer un cercle dans la terre.

— Deux accidents, ça arrive. (Elle dessina un deuxième cercle qui chevauchait le premier.) S'il en survient un troisième, on peut encore parler de coïncidence. (Elle ajouta un nouveau cercle aux deux précédents.) Mais vous conviendrez avec moi qu'il s'agit moins d'un exceptionnel concours de circonstances que d'un plan mûrement réfléchi, n'est-ce pas ? (Du bout de son bâton, elle coloria l'intersection des trois cercles.) S'ils se recoupaient au point que ça ne puisse être fortuit et que vous retrouviez cette mystérieuse employée de la cour extérieure – si c'est bien elle, la coupable...

— Ah, je vois ! s'exclama Lihaku en tapant dans ses mains.

Mao Mao ne mentionna pas le nom de Suilei. Après tout, peut-être n'était-elle pas impliquée.

— Tu es plus intelligente que tu n'en as l'air, ajouta le jeune officier.

Tout sourire, il fit tomber une main sur l'épaule de la jeune fille.

— De votre côté, prenez garde, car vous êtes aussi lourdaud que vous semblez l'être, dit-elle d'une voix glaciale.

Le jeune officier frémit. Une sensation désagréable s'empara de lui quand il se rendit compte que la jeune fille n'était pas la seule à le fusiller du regard.

— On s'amuse bien ?

La voix était harmonieuse, quoique teintée de sarcasme. Le militaire recula d'un pas à la vue de son propriétaire.

— Oh, mais je suis loin de m'amuser, croyez-moi, contesta Mao Mao.

À moitié caché dans l'ombre des branches, Jinshi les observait. Gaoshun, debout derrière lui, tirait son éternelle tête de six pieds de long.

Lihaku se hâta de rentrer chez lui, laissant Mao Mao s'expliquer avec son maître.

— Vous semblez bien vous entendre, tous les deux.

— Vous trouvez ?

Elle se saisit d'une petite théière qu'elle avait mise à bouillir pour se verser du thé. L'infusion aurait gagné à être servie dans une tasse en faïence, mais Jinshi utilisait surtout de la vaisselle en argent. La servante n'avait pas encore une idée très claire de la position de son maître dans la hiérarchie. En plus

d'être ce sublime eunuque qui gardait les précieuses fleurs de la cour intérieure, il avait des responsabilités à la cour extérieure.

— Qui est cet homme ? Un officier ?

— Oui, comme vous avez pu le constater. Il est venu m'entretenir d'une affaire qui le préoccupait.

Mao Mao posa sur le bureau quelques sucreries pour accompagner le thé. Elle n'était pas vraiment certaine que l'histoire de Lihaku intéressât son maître, d'autant que Konen était concerné.

— Souhaitez-vous que je vous rapporte précisément sa demande ? proposa la jeune fille.

Jinshi se contenta de boire son thé en silence.

Une fois que Mao Mao eut terminé son récit, Jinshi ferma les yeux. Les sourcils froncés, il semblait à bout de nerfs.

— Quel sac de nœuds !

— En effet.

L'intendant du *hougong* n'avait pas touché aux friandises. Gaoshun, posté à l'entrée de la pièce, avait l'air aussi perdu que son maître.

— Comment ces accidents se recourent-ils, à ton avis ?

— Je n'en ai aucune idée, avoua-t-elle.

Elle ne voyait pas non plus l'objectif visé. Pris séparément, chacun de ses faits passait aisément pour un malheureux hasard. Tant que l'illusion d'un destin funeste persistait, personne ne songerait à y regarder de plus près.

— Personnellement, je pense que tout cela ne relève pas tant d'un dessein plus grand que d'une succession de pièges dont chacun, à condition qu'il soit efficace, sert le projet de son auteur.

En guise de réponse, Jinshi se contenta d'avaler une nouvelle gorgée de thé. Comme il venait de finir sa tasse, l'apothicaire mit de l'eau à bouillir.

— Je partage ton avis, dit le sublime eunuque. Peut-être allons-nous bientôt découvrir de nouveaux guets-apens.

— Rien ne permet de l'affirmer.

Au point où en était sa réflexion, Mao Mao ne disposait d'aucune certitude. Si quelqu'un venait à soutenir qu'il s'agissait d'une série de coïncidences, elle pourrait tout aussi bien lui donner raison.

— On dirait que cette affaire-ci n'est pas à ton goût.

— Pardon ? dit-elle.

Ce n'est pas par intérêt personnel que je fourre mon nez dans ce genre d'affaires !
Elle ne faisait que consigner ce qui se passait dans son entourage. Ceux qui cherchaient à l'impliquer dans leurs machinations douteuses étaient déjà bien trop nombreux ! Mao Mao aurait été ravie de mener une petite vie tranquille d'apothicaire, assise sous une véranda à boire du thé en faisant des expériences médicinales.

— Je ne suis qu'une simple servante. Je me contente de suivre les ordres, se justifia-t-elle.

Jinshi poussa un soupir en réponse à cette réplique peu inspirée. Jouant distraitement avec son pinceau, il avait repoussé toutes les friandises vers l'un des côtés du bureau. Visiblement, elles ne le tentaient pas. Mao Mao lui trouva un air particulièrement juvénile.

— J'ai quelque chose à te montrer, annonça-t-il.

Il demanda à Gaoshun de s'approcher et lui murmura quelque chose à l'oreille. L'expression que prit son bras droit laissait à penser qu'il n'était pas spécialement ravi des ordres qu'il recevait.

— Jinshi... protesta-t-il.

— Tu m'as entendu. Lance les préparatifs.

L'eunuque s'exécuta à contrecœur. Son supérieur trempa son pinceau dans l'encre, puis se mit à écrire sur un bout de papier d'un geste lent, tout en fluidité.

— En faisant un tour au marché, l'autre jour, j'ai entendu parler d'un produit très intéressant. À ce que j'ai cru comprendre, voici le nom qu'on lui donne.

D'un grand geste, il leva son papier pour le montrer à Mao Mao, dont les yeux se mirent aussitôt à briller. Jinshi avait tracé deux caractères : *Calculus bovis*, autrement dit « bézoard de bœuf ».

— Ça t'intéresse ?

— Et comment !

Sans réfléchir, Mao Mao se précipita vers – et sur – le bureau de Jinshi.

On utilisait le *Calculus bovis*, c'est-à-dire le calcul biliaire de vache ou de bœuf, comme remède. Étant donné que seule une bête sur mille en produisait,

le médicament était extrêmement rare, et donc très recherché. Quelle chance ce serait pour une petite apothicaire du quartier rouge de mettre la main dessus, au moins une fois dans sa vie ! La jeune fille en avait l'eau à la bouche.

Et que disait cet eunuque à la beauté divine ? Qu'il lui en donnerait un ? C'était vraiment difficile à croire. Se moquait-il d'elle ?

Jinshi s'éloigna un peu de sa servante qui, de son côté, se penchait de plus en plus vers son maître. Elle ne s'en rendit compte qu'au moment où Gaoshun la tira par la manche pour l'aider à reprendre ses esprits. Elle descendit du bureau avant d'épousseter sa robe.

— Content de voir que tu as retrouvé ta motivation !

— Vous comptez vraiment m'en donner un ?

Mao Mao jeta à son maître un œil prudent. Curieusement, il lui parut à nouveau plus adulte, comme en témoignait le regard séducteur qu'il lui lançait à présent – le même qu'il adressait à chacune des servantes du *hougong*.

— Oui, si tu fais du bon travail. Laisse-moi d'abord t'expliquer ce que j'attends de toi, annonça Jinshi en froissant le papier qu'il jeta ensuite dans la corbeille.

Mao Mao n'avait que faire de son sourire mielleux. En revanche, elle mourait d'envie de recevoir la récompense qu'il lui promettait. Plus rien d'autre ne comptait à ses yeux.

— Très bien. Je vous écoute.

Sur ce, elle débarrassa les tasses et les friandises auxquelles personne n'avait touché.

Chapitre 45

Le rituel

Comme convenu, l'après-midi suivante, Mao Mao s'enferma dans la salle des archives. Le bâtiment, qui abritait des monceaux de documents officiels, exhalait une odeur de moisi aisément reconnaissable. Un fonctionnaire au teint hâve apporta à la jeune fille des brassées entières de rouleaux. Hormis cet homme, elle ne croisa pas âme qui vive dans l'édifice. Son poste avait tout d'une sinécure...

Prendre le soleil de temps à autre lui ferait du bien, se dit-elle.

Elle déploya les rouleaux de papier les uns après les autres. Tous étaient d'excellente qualité. Ils répertoriaient la liste des accidents et des crimes survenus dans l'enceinte du palais depuis plusieurs années. Des informations qui n'avaient cependant rien de confidentiel : ces archives étaient consultables par le public sur simple demande.

L'apothicaire les parcourut avec intérêt. La plupart des faits relevaient de l'accident ordinaire. Certains d'entre eux piquèrent néanmoins sa curiosité, notamment les cas d'empoisonnement...

Elle s'était attendue à ce qu'ils aient eu lieu surtout l'été mais, de manière fort étrange, il s'en produisait aussi en hiver. Quant à l'automne, il fournissait aussi son lot d'intoxications, pour l'essentiel liées à la cueillette et à la consommation de champignons vénéneux.

Mao Mao réclama à l'employé d'autres rouleaux. Loin de la rabrouer, l'archiviste avait l'air ravi d'avoir enfin du travail. Il resta même aux côtés de la jeune fille, non seulement pour tuer le temps, mais aussi parce que sa recherche

semblait vraiment l'intéresser – pour preuve, les petits coups d'œil qu'il lui jetait à la dérobée.

Mao Mao n'y prêta guère attention. Elle parcourut chacun des rapports et témoignages jusqu'à trouver ce qu'elle cherchait : la description d'un empoisonnement survenu récemment. Mais elle se figea lorsqu'elle découvrit à quel organisme gouvernemental appartenait la victime.

Le ministère des Rites...

Du moins si l'on en croyait le titre officiel de l'homme. La jeune fille crut se souvenir que cette administration prenait aussi en charge l'éducation et la diplomatie. Si seulement elle avait révisé plus sérieusement son examen, elle en aurait eu le cœur net...

— Avez-vous besoin d'aide ? demanda l'archiviste au visage pâle.

Tous les moyens étaient bons pour tuer le temps. Mao Mao choisit de ne pas cacher son ignorance.

— Oui, confirma-t-elle, au risque de passer pour une idiote. À quoi correspond cette fonction, au juste ?

— Voyons... Ah, ça désigne la personne qui s'occupe des cérémonies rituelles.

L'archiviste semblait ravi de partager ses connaissances.

— Vous en êtes sûr ?

La victime de l'empoisonnement – actuellement dans le coma – était bien un ancien responsable de l'entrepôt dans lequel étaient stockés les objets rituels, non ?

— Absolument. Si vous le souhaitez, je serais très heureux de vous apporter de la documentation à ce sujet, proposa gentiment l'employé.

Mao Mao ne l'écoutait plus que d'une oreille : elle réfléchissait à toute allure. Soudain, elle frappa des deux mains la longue table recouverte de rouleaux. L'archiviste sursauta.

— Auriez-vous de quoi écrire ? demanda la servante.

— Euh... bien sûr...

Elle parcourut des yeux le registre qu'elle venait d'examiner afin de noter précisément le titre et la fonction de la victime. À force de s'accumuler, les coïncidences ressemblaient moins au fait du hasard qu'à des crimes maquillés

en accidents. En les étudiant, Mao Mao découvrirait leur point commun, ce qui l'orienterait vers une piste.

— Les cérémonies rituelles... les objets de culte... réfléchit-elle tout haut.

En eux-mêmes, les rituels étaient monnaie courante. Toutes sortes de cérémonies se déroulaient au cours de l'année. La responsabilité d'organiser les célébrations de faible envergure incombait aux chefs de village, mais la tenue des événements les plus fastueux était l'apanage de la famille impériale. Or les accessoires volés dans l'entrepôt étaient susceptibles de servir lors des cérémonies de moyenne, voire de haute importance.

Une cérémonie de moyenne envergure, songea Mao Mao.

L'image de Jinshi en train d'accomplir un rite de purification lui revint en mémoire. Les questions que l'apothicaire se posait sur les rituels, elle n'avait qu'à les poser directement à son maître, ce qui lui ferait gagner du temps.

— Vous vous intéressez aux cérémonies rituelles ? l'interrompt l'archiviste.

— Euh... fit la jeune fille.

L'amabilité de l'employé ne s'expliquait pas seulement par sa lassitude d'être seul dans ce grand bâtiment, mais aussi par sa nature foncièrement altruiste. Il tenait entre les mains une illustration très détaillée d'un lieu de cérémonie. Au centre trônait un autel au-dessus duquel flottait une bannière. Au pied de la table rituelle se trouvait un vaste foyer destiné sans doute à accueillir un feu.

— Étonnant, non ? demanda le fonctionnaire.

— Comme vous dites.

Le cadre, solennel, ne manquait pas d'élégance. Sur la bannière figuraient des inscriptions. La changeaient-ils à chaque nouvelle cérémonie ? L'installer et l'enlever à chaque fois devait demander un sacré travail, se dit Mao Mao, qui avait l'esprit pratique. La bannière était fixée à une hauteur si élevée que même avec une échelle, la remplacer relevait sûrement du casse-tête.

— Ils ont installé un dispositif pour leur faciliter le travail, expliqua l'archiviste. Une grosse poutre pendue au plafond qu'ils peuvent descendre et monter afin de modifier l'inscription rituelle.

— Vous avez l'air de vous y connaître, fit remarquer Mao Mao en dévisageant son interlocuteur.

— C'est le cas. Avant, j'occupais un poste à responsabilités. Mais il faut croire que j'ai commis une erreur, à moins que je n'aie offensé la mauvaise

personne. Résultat, me voilà relégué aux archives.

L'employé raconta qu'il avait lui-même travaillé pour le ministère des Rites, ce qui expliquait l'intérêt qu'il portait aux recherches de la servante. Il prononça ensuite une phrase qui retint l'attention de la jeune fille :

— Au début, je me demandais si le dispositif allait tenir. Heureusement que oui !

— De quoi parlez-vous ?

— De la poutre suspendue au plafond au-dessus de la scène centrale pour faire flotter la bannière. Elle est très imposante. Vous imaginez la catastrophe si elle s'écroule ? À peine ai-je soulevé la question à mes supérieurs que je me suis retrouvé exilé ici, aux archives.

Mao Mao contempla l'image en silence. En effet, si la poutre se détachait du plafond, la principale victime en serait le maître de cérémonie, qui était toujours une personnalité de haut rang.

La solidité du dispositif était en jeu, selon l'ancien employé du ministère des Rites. Or pour pouvoir monter et descendre la poutre, il fallait qu'elle soit maintenue en l'air par des cordes. Si les attaches venaient à rompre...

La jeune fille retourna le problème dans sa tête, encore et encore. Les pièces métalliques se trouvaient juste au-dessus du foyer ! Le sang de Mao Mao ne fit qu'un tour. Quels types d'objets rituels avaient été volés, déjà ? Elle frappa à nouveau sur la table, ce qui fit sursauter l'archiviste, jusque-là raide comme un piquet. Puis elle se tourna vers lui.

— Quand la prochaine cérémonie aura-t-elle lieu ? Et où se trouve l'endroit peint sur cette image ?

— Il s'agit du temple du Ciel bleu, dans la partie occidentale de la cour extérieure. Quant à la date de la prochaine cérémonie... (Il tourna les pages d'un calendrier en se grattant l'oreille.) Eh bien, il y en a une aujourd'hui même.

À peine avait-il fini sa phrase que Mao Mao quittait le bâtiment au pas de course sans prendre le temps de ranger les rouleaux.

Le temple du Ciel bleu, dans la partie occidentale, se répéta-t-elle tout en s'efforçant de mettre de l'ordre dans ses idées. Si son hypothèse était la bonne, le plan était ourdi de longue date. Le conspirateur avait prévu que certains

pièges seraient déjoués, mais si les autres fonctionnaient, il parviendrait à ses fins. Elle ne faisait que suivre son intuition. Si elle voyait juste, les conséquences seraient dramatiques.

Elle ne tarda pas à apercevoir une pagode ronde flanquée de deux structures similaires. Une rangée de gardes en protégeait l'entrée. La jeune fille devina qu'une cérémonie était en cours.

— Halte là ! lança l'un des soldats. Où crois-tu aller comme ça ?

Réaction naturelle pour qui voit une simple servante tenter de lui passer sous le nez. Mao Mao fit claquer sa langue. Elle n'avait pas le temps de parlementer. Si elle avait pu solliciter l'intervention de Jinshi ou de Gaoshun, ils auraient résolu le problème en un tournemain, mais ils étaient de sortie pour la journée.

— Je vous en prie, laissez-moi passer, supplia la jeune apothicaire.

— Pas question. Le rituel a commencé, déclara un militaire, armé d'une massue impressionnante.

Il fusilla du regard Mao Mao. Comment lui en vouloir ? Il ne faisait que son travail. Elle regretta de n'être pas plus douée pour la diplomatie.

— C'est une urgence. Il faut absolument que vous me laissiez entrer.

— Les servantes ne sont pas admises dans l'enceinte du temple !

Il n'avait pas tort. Mao Mao n'était qu'une domestique, après tout. Elle ne disposait d'aucune autorité. Si ce soldat laissait une simple employée pénétrer dans le temple pendant une célébration rituelle, il pouvait dire adieu à sa tête. Seulement, la jeune fille n'avait pas le choix.

Si ça se trouve, je m'inquiète pour rien. Mais mieux valait tenir que courir. Une fois que l'irréversible se serait produit – s'il survenait bien –, ils n'auraient que leurs yeux pour pleurer.

Le garde, qui la dépassait d'une bonne tête, la défiait du regard. Autour d'eux, des notables observaient la scène en parlant à voix basse.

— Je ne suis pas venue gâcher la cérémonie, plaida Mao Mao. C'est une question de vie ou de mort ! Il faut interrompre l'office !

Un autre soldat vint à la rescousse de son collègue.

— Ce n'est pas à toi de décider. Si tu as une objection à formuler, utilise la boîte aux réclamations, suggéra-t-il d'un ton moqueur.

— Il n'y a pas de temps à perdre, c'est maintenant qu'il faut agir ! Laissez-moi passer ! implora-t-elle encore.

— Pas question !

Se chamailler comme des gamins ne résoudrait rien. La jeune fille aurait pu reconnaître sa défaite. De toute évidence, les gardes ne l'autoriseraient jamais à interrompre la cérémonie. Sauf que renoncer n'était pas dans les habitudes de l'apothicaire. Elle opta donc pour la provocation.

— Les installations ont probablement été sabotées, et quelqu'un risque de mourir. Si vous m'empêchez d'entrer, vous allez le regretter, croyez-moi. Vous me refusez l'accès alors que je vous ai prévenus du danger ? Je n'ose même pas imaginer ce qu'ils vont vous infliger comme punition, menaça-t-elle avant de feindre la surprise en plaquant les deux mains sur ses joues. Oh mais attendez... j'ai compris. Bon sang, mais bien sûr !

Elle fit claquer son poing dans sa paume, comme si tout s'éclairait désormais. Son sourire se fit mauvais.

— En fait, vous ne voulez pas que je prévienne qui que ce soit, c'est ça ? poursuivit-elle. Si vous me refusez l'accès, c'est parce que vous êtes de mèche avec l'auteur de ce compl...

Un bruit sourd retentit à l'intérieur de son crâne. L'instant d'après, elle se retrouvait le nez dans la poussière, la vue brouillée.

Surtout, ne pas tomber dans les pommes. Mais son corps allait-il lui obéir ?

Elle entendit au loin la voix du soldat qui l'avait frappée, comme s'il se trouvait à des kilomètres. Que disait-il ? Au moins les gardes lui prêtaient-ils tous attention désormais. Un militaire qui s'énervait face à une gamine venue le provoquer restait dans son bon droit. Lever la main sur l'insolente faisait même sûrement partie de ses prérogatives.

Il n'y avait là pas de raison de se plaindre. Elle l'avait bien cherché. Sauf que si elle perdait connaissance, tout espoir serait perdu.

Mao Mao se redressa tout doucement. Son oreille lui brûlait, elle voyait flou. Quand sa vision fut enfin rétablie, elle découvrit que le soldat, bras levé, s'apprêtait à la frapper une nouvelle fois. Sans ses compagnons qui lui retenaient le bras, la massue se serait abattue.

Et moi qui pensais qu'une altercation débloquerait la situation... c'est raté.

Le petit esclandre qu'elle avait provoqué n'avait pas suffi pour faire interrompre la cérémonie. À l'intérieur, les musiciens continuaient de jouer.

Une fois debout, elle remarqua deux ou trois taches vermillon à ses pieds. Elle saignait sans doute du nez. Rien de grave. Le coup porté à son oreille lui laissait une sensation de chaleur, mais aucune douleur. Mao Mao compressa de son pouce la narine opposée pour faire gicler le sang, ce qui provoqua la stupeur de la petite foule qui s'était rassemblée pour assister à la dispute – il était inconvenant de maculer de sang un site sacré, mais le mal était fait.

— Vous êtes contents ? aboya-t-elle.

Si sa vue encore un peu brouillée ne lui permettait pas de voir clairement la réaction des gardes, elle entendit néanmoins un brouhaha. Il n'y avait pas de temps à perdre. Elle avait une mission à accomplir.

— Laissez-moi entrer ! glapit la jeune fille dont la voix monta d'une octave.

Il lui fallait à tout prix trouver une solution ! Il serait bientôt trop tard pour empêcher le drame. Si elle n'intervenait pas tout de suite, elle pouvait dire adieu à son bézoard !

La tête lui tournait, elle voyait trouble, mais la récompense promise lui donna la force de rester debout. Elle fixa les hommes qui l'entouraient.

— Je ne vous demande pas d'interrompre la cérémonie vous-mêmes, mais de me laisser passer. Faites comme si vous n'aviez rien vu !

L'empereur actuel n'était pas connu pour sa cruauté. Si une tête devait tomber, ce serait celle de la servante. Dans ce cas, il ne lui resterait plus qu'à supplier Jinshi d'intervenir en sa faveur pour qu'on lui accordât l'ultime grâce de mourir par empoisonnement.

— La cérémonie est présidée par un notable, non ? S'il lui arrivait un malheur, vous le paieriez de votre vie !

Elle ne savait pas qui officiait, mais il s'agissait sûrement d'une personnalité de haut rang.

Les gardes échangèrent quelques regards, comme si leur assurance se fissurait, mais ils ne s'écartèrent pas pour si peu.

— Pourquoi ferait-on confiance à une gamine dans ton genre ? railla un soldat.

Voilà le nœud du problème. Mao Mao n'avait rien à répliquer, mais ses yeux se mirent à envoyer des éclairs. Puis le claquement rapide de pas sur le sol se fit

entendre.

— Et à moi, tu me fais confiance ? déclara soudain une voix teintée d'ironie.

À l'intonation, Mao Mao devina le sourire et l'identité de son propriétaire. Le soldat qui barrait le chemin à la petite effrontée eut un mouvement de recul. Les gardes avaient tous blêmi, leurs rictus méprisants s'étaient évanouis. On aurait dit qu'ils venaient de voir le diable en personne.

La jeune apothicaire évita de se retourner : inutile d'ajouter à sa colère ! Elle n'en sentit pas moins ses mâchoires se crispier.

— Gamine ou pas, je n'admets pas qu'on puisse lever la main sur une jeune fille. Regardez ! Elle est blessée. Qui a osé la frapper ? Que le coupable se dénonce ! ordonna le nouveau venu d'une voix glaciale.

Instinctivement, les gardes se tournèrent comme un seul homme vers la brute à la massue, qui avait perdu de sa morgue.

— Qu'attendez-vous pour la laisser passer ? reprit la voix. Je me porte garant.

Comme par hasard, son... défenseur arrivait à point nommé. Mao Mao serra les dents. Pas question de se retourner pour le remercier. Il y avait un temps pour tout. Elle se contenta donc de jeter un regard noir à l'assemblée avant de se ruer à l'intérieur du temple.

Oui, elle se fichait pas mal de qui était son sauveur tant que la voie était libre.

Des arômes de fumée et d'encens flottaient dans l'air. Le claquement de la bannière attachée à la poutre accompagnait la mélodie jouée par les musiciens. Les fidèles entonnaient la prière écrite en lettres élégantes sur l'étoffe suspendue au-dessus de leur tête, comme pour mieux atteindre les cieux.

L'arrivée d'une servante débraillée et en sang provoqua un brouhaha dans l'assistance. Pas de doute, elle devait vraiment faire peur à voir. Dans sa course, elle avait sali son uniforme. Le sang qui avait coulé de son nez avait zébré son visage.

Elle se délectait à l'avance du long bain qu'elle prendrait une fois cette histoire terminée. Il faudrait qu'elle réussisse à convaincre Gaoshun de lui

prêter sa baignoire, car pour rien au monde elle n'utiliserait celle qui se trouvait dans les appartements de Jinshi.

Enfin... Tout ça, c'était dans le cas où elle conserverait sa tête, bien sûr.

Tout au bout du tapis écarlate, un homme vêtu de noir, le chef couvert d'une coiffe sertie de perles, psalmodiait des prières d'une voix puissante et claire. Devant lui s'élevait du foyer une haute flamme. Au-dessus de la tête du maître de cérémonie, la poutre qui soutenait la bannière, attachée au plafond par des...

Mao Mao crut entendre un craquement, mais elle devait se tromper, étant donné la distance qui la séparait de l'autel. Elle poursuivit sa course vers l'officiant. Ses pieds s'enfonçaient à chaque pas dans la douce étoffe du tapis.

À l'approche de la jeune fille, l'homme se retourna. Elle se jeta sur lui, les bras ouverts, pour le plaquer au sol. Au même instant ou presque, un gigantesque fracas se fit entendre dans le temple. Une douleur aiguë remonta le long de la jambe de Mao Mao quand une lourde barre métallique vint l'entailler.

Il va me falloir des points de suture, se dit-elle aussitôt.

Elle fouillait les replis de sa tunique en quête de la trousse de secours qui ne la quittait jamais, lorsqu'une grande main se referma sur la sienne. Elle leva les yeux pour chercher derrière la frange de perles le regard du maître de cérémonie, aussi noir que l'obsidienne.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? s'enquit une voix céleste.

La poutre tombée du toit gisait au sol. Si l'homme qui présidait la cérémonie s'était trouvé à l'aplomb, il aurait été tué sur le coup.

— Jinshi ? (Comment expliquer que le gardien du *hougong* présidait des cérémonies rituelles ?) Est-ce que j'ai... j'ai mérité mon bézoard ? demanda Mao Mao au séduisant eunuque.

— Il y a plus urgent, non ? répondit l'intéressé, le front aussi plissé que s'il venait d'ingérer un fruit pourri.

Il caressa de sa large paume le visage de la jeune fille, en faisant courir son pouce le long de sa joue.

— Que t'est-il arrivé ?

Pourquoi la regardait-il de ce drôle d'air ? Mao Mao, quant à elle, avait toujours une jambe à recoudre.

— Pardon, mais il faut que je soigne cette blessure.

Elle n'était pas vraiment douloureuse – plutôt cuisante. Lorsqu'elle se tordit pour inspecter l'entaille, son corps fut secoué de convulsions.

— Mao Mao ! Tiens bon !

La voix de Jinshi retentissait au loin.

Oh, oh ! songea-t-elle. Elle tournait de l'œil à cause du coup qu'elle avait reçu à la tête...

Soudain, toutes ses forces l'abandonnèrent. Sa vision se brouilla à nouveau. L'intendant du *hougong* se mit à la secouer en poussant de hauts cris. Que disait-il, au juste ? Elle n'en avait aucune idée, mais elle ne rêvait que d'une chose : qu'il se taise, par pitié !



Chapitre 46

Le datura

La sensation n'était pas désagréable. Elle lui donnait l'impression d'être bercée comme un enfant dans son berceau. Une douce odeur d'encens lui chatouillait les narines. Au bout d'un moment, le mouvement cessa, puis on l'étendit sur une couche moelleuse.

Le temps passa. Combien ? Aucune idée.

Où suis-je ? se demanda Mao Mao une fois qu'elle eut repris connaissance.

Ses yeux papillotèrent avant de se fixer sur un magnifique baldaquin, qu'elle reconnut aussitôt pour l'avoir nettoyé tous les jours. Elle huma les délicieux effluves de santal. Elle se trouvait dans la chambre de Jinshi... ce qui signifiait qu'elle avait dormi dans le lit de l'eunuque.

— Te voilà réveillée, dit une voix douce et calme.

Assise sur le sofa, la vieille dame de compagnie se leva pour attraper la carafe posée sur le guéridon. Elle versa de l'eau dans un grand verre qu'elle tendit à la blessée.

— C'est Jinshi lui-même qui t'a installée ici. Pas question pour lui de t'abandonner au dispensaire, dit Suilen avec un petit rire.

Mao Mao porta le verre à ses lèvres. Elle était vêtue d'une chemise de nuit – qui donc l'avait changée ? Une douleur aiguë lui vrillait le crâne et une crampe tenace lui tordait la jambe.

— Reste tranquille. On t'a fait quinze points de suture.

En repoussant les couvertures, la jeune fille découvrit que sa jambe gauche avait été bandée. La douleur était diffuse : on lui avait certainement donné des

antidouleurs. Elle porta la main à sa tête – bandée elle aussi.

— Je sais que tu viens de te réveiller, mais tu te sens capable de recevoir de la visite ? Je reviendrai dans quelques minutes, le temps que tu te changes...

Mao Mao remarqua les habits bien pliés à côté du lit. Elle accepta d'un signe de tête.

Suilen revint accompagnée de Jinshi, Gaoshun et Basen. La convalescente, qui était parvenue à enfiler ses vêtements, les accueillit depuis son lit. Elle rompait là avec les usages, mais la vieille suivante avait donné son accord, ce dont elle se félicitait.

Le jeune militaire qui l'avait escortée lors de ses précédentes sorties, furieux, fut le premier à parler.

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? aboya-t-il en plantant ses yeux dans ceux de Mao Mao.

— Basen, l'avertit Gaoshun, le visage sévère.

L'intéressé fit claquer sa langue avant de s'asseoir. Jinshi, installé sur le divan, s'efforça de garder une expression neutre.

Mao Mao ne s'expliquait pas la colère du jeune homme. Même si l'intendant du *hougong* avait été exposé à un grand danger, l'apothicaire, elle, n'avait rien fait de mal – au contraire ! Aussi se contenta-t-elle de boire son eau tiède en affichant un visage impassible. Le bel eunuque, les mains rentrées dans ses manchons, jeta un coup d'œil à sa servante blessée.

— Je crois que des explications s'imposent. Comment es-tu remontée jusqu'à ce temple et cette cérémonie en particulier ? Et puis, comment savais-tu que la poutre allait tomber ? Nous sommes tout ouïe.

— Eh bien... (Mao Mao reposa son verre avant d'entamer son récit.) Tout est parti d'une série d'incidents qui m'ont semblé avoir un peu trop de points communs pour qu'il s'agisse d'une simple coïncidence. À mes yeux, ce ne sont pas là des accidents fortuits, mais prémédités.

La jeune fille en dressa la liste. Il y avait d'abord eu le décès du dénommé Konen, l'année passée. Puis l'incendie d'un entrepôt qui avait permis de détourner l'attention pendant que des objets rituels étaient dérobés dans un autre. Enfin, le fait que le fonctionnaire responsable de l'entrepôt où étaient

stockés les accessoires volés était tombé dans le coma à la suite d'une intoxication alimentaire à peu près au même moment.

— Selon toi, c'est l'œuvre d'une seule et même personne ?

— Tout à fait. Et je pense même qu'elle est liée à un dernier accident, qui n'avait jusque-là pas retenu mon attention.

Mao Mao ne savait toujours pas ce qui avait été dérobé précisément, mais il devait s'agir d'un objet utilisé lors de cérémonies de grandes envergures et donc façonné par un maître artisan. Or il se trouvait justement qu'elle en avait croisé un ou trois récemment...

— Tu veux parler... de cette famille d'orfèvres chez qui tu es allée ? demanda Jinshi, troublé.

Quel esprit aiguisé !

— Exact, confirma-t-elle.

Le vieil artisan avait sans doute succombé à une intoxication au plomb qu'il utilisait dans son atelier. Les risques du métier... ou bien un acte délibéré ? Il suffisait par exemple de lui offrir du vin dans un gobelet en plomb et d'attendre de voir sa santé se détériorer, mais on pouvait préférer d'autres méthodes.

— Seulement, le maître orfèvre n'a pas transmis de vive voix à ses apprentis de fils sa principale découverte. Son savoir-faire, il l'aurait emporté dans sa tombe si l'énigme de son testament n'avait pas été élucidée. Quelqu'un en a profité.

Ce quelqu'un avait forcément connaissance du secret caché par le vieil homme, peut-être pas dans le détail, mais au moins l'idée générale.

— Tu penses que les objets dérobés étaient l'œuvre de l'artisan décédé ? demanda Jinshi.

— Non. Je crois qu'il a aidé à fabriquer ceux par lesquels on les a remplacés.

Armée d'un pinceau, Mao Mao se mit à tracer un schéma sur du papier. Elle dessina au centre un grand autel jouté par un foyer et, à la verticale, une poutre retenue à chacune de ses extrémités par des cordes reliées à des poulies fixées au plafond, elles-mêmes solidement attachées au sol par des pièces de métal.

— En plus des objets de culte, on peut supposer que d'autres accessoires à la valeur ornementale ont été dérobés...

— C'est tout à fait possible, admit Gaoshun d'une voix hésitante.

Le fait est qu'il ne disposait pas de tous les éléments de l'affaire, car l'enquête sur le cambriolage ne dépendait pas de la juridiction de son maître.

— Si je me souviens bien, les cordes qui retenaient la poutre passaient à proximité du foyer. Imaginons que les pièces métalliques destinées à les retenir soient sensibles à la chaleur et donc fragilisées...

— Ridicule ! s'insurgea Basen. On s'en serait rendu compte, depuis le temps. Et puis personne ne serait assez bête pour disposer des éléments inflammables près du foyer.

— Et pourtant, la poutre est bien tombée, rétorqua la jeune fille. Précisément parce que les attaches ont cédé.

Jinshi se rangea du côté du jeune soldat.

— Quelle que soit la température à laquelle elles sont exposées, ces attaches ne sont pas censées céder ! Elles sont conçues pour résister à la chaleur !

— Sauf qu'elles se sont cassées, insista Mao Mao. Ou, plus exactement, elles ont fondu.

Tous jetèrent un regard interloqué à l'apothicaire, qui décida de leur expliquer ce qu'elle avait découvert sur le secret de l'artisan décédé.

— À l'état pur, la plupart des métaux ont un point de fusion très élevé. Mais quand on les mélange entre eux, croyez-le ou non, on peut créer des alliages qui se liquéfient à des températures bien plus basses.

Cette technique n'avait rien de nouveau, mais le point de fusion restait néanmoins généralement élevé. Or voilà la clef du secret du maître orfèvre : il avait découvert un alliage très particulier capable de fondre à très basse température, de sorte que la proximité du foyer aurait amplement suffi...

Le silence se fit. Suilen, en train de préparer le thé, était la seule qu'on entendait.

Les ouvriers qui avaient bâti l'autel avaient sans doute juré leurs grands dieux que jamais la poutre ne tomberait, autrement le projet n'aurait pas été approuvé : les maîtres de cérémonie, qui se plaçaient juste en dessous, étaient des personnalités de haut rang. Si Mao Mao n'était pas parvenue à rassembler toutes les pièces du puzzle, Jinshi serait sûrement mort. Et pourtant, il était bien la dernière personne qu'elle s'attendait à trouver sur place...

Mais qui est donc véritablement cet homme ? se demanda-t-elle. Son statut social ne lui permettant pas de poser la question, elle tint sa langue. D'autant que la réponse ne pourrait que lui valoir de nouveaux ennuis.

Elle persistait à penser que tous ces incidents étaient liés. De manière directe ou indirecte, quelqu'un menait la danse en coulisses.

— Voilà, vous savez tout, conclut-elle.

À présent qu'ils avaient en main tous les éléments, Jinshi et ses subordonnés sauraient débusquer le coupable. Avec un peu de chance, Lihaku y travaillait déjà. L'image de Suilei passa comme un éclair dans l'esprit de Mao Mao.

Ça ne me concerne plus ! pensa-t-elle en tournant la tête de droite à gauche, les yeux baissés vers le sol.

N'empêche qu'elle restait hantée par le regard de la jeune femme à la faucille. On aurait dit que cette dernière ne se souciait plus de ce qui arriverait, du moment que ça arrivait. L'apothicaire se remémora leur échange dans le jardin.

« Une plante capable de ressusciter les morts... »

Lihaku ne tarda pas à se manifester pour leur donner des nouvelles de cette fameuse Suilei.

Elle s'était donné la mort en buvant du poison.

Mao Mao fut choquée d'apprendre son décès brutal, qui ne cadrerait pas avec le reste. Une fois les preuves réunies par le ministère de la Justice, qui veillait au respect de la loi, des officiers avaient déboulé dans la chambre de la conspiratrice pour la trouver étendue sur son lit. Le verre de vin renversé à son chevet avait sans doute contenu la substance létale. Le médecin chargé de l'autopsie avait confirmé la cause du décès.

Reconnue coupable d'avoir participé à la sombre affaire que Mao Mao tentait d'élucider, Suilei était considérée comme une criminelle, de sorte que faute d'avoir été punie de son vivant, elle le serait dans la mort. Après un jour et une nuit, sa dépouille serait incinérée – et non mise en terre, comme il convient aux vertueux. Lui était donc réservé le même châtiment que celui qu'on infligeait aux prisonniers morts dans leur cellule.

Mao Mao ne savait pas si la rapidité d'intervention des fonctionnaires de l'État s'expliquait par la célérité de Lihaku à rassembler des preuves, ou si

l'enquête était en cours depuis un moment. Au bout du compte, Suilei se retrouvait seule coupable avérée de la série d'accidents, ce qui ne manquait pas d'étonner la jeune fille. Suilei avait-elle vraiment ourdi dans son coin un plan si élaboré ? L'apothicaire en doutait. Peut-être servait-elle de bouc émissaire ?

Une question plus basique taraudait Mao Mao. La femme à la faucille avait-elle déjà accepté son sort quand elles s'étaient croisées dans le jardin ? Certes, elles se connaissaient à peine. Or la jeune servante de Jinshi rencontrait souvent des difficultés à cerner les hommes et les femmes qu'elle n'avait vus que deux ou trois fois. L'apathie caractéristique de Suilei témoignait peut-être tout simplement d'un manque de goût pour la vie.

N'empêche que la jeune apothicaire ne pouvait s'empêcher de s'interroger sur le ton employé par la présumée coupable quand elles s'étaient parlé, comme si Suilei l'avait mise au défi.

Je n'ai aucune preuve, juste une intuition. Ce n'est pas suffisant.

Faute de pouvoir approfondir l'affaire, Mao Mao décida de retourner travailler, comme la servante qu'elle était. Tel était son destin, après tout.

Enfin, en théorie...

Sa curiosité finit pourtant par l'emporter.

— J'ai une faveur à vous demander, Jinshi. (Une bonne entrée en matière, polie comme il faut.) J'aimerais m'entretenir avec le médecin qui a procédé à l'autopsie de Suilei. De préférence à la morgue.

Sous les yeux médusés du sublime eunuque, Mao Mao retint un sourire.

La morgue était un endroit sombre où l'odeur de la mort régnait en maître. La loi interdisait d'inhumer quiconque mourait en prison – la dépouille devait être incinérée. Empilés dans un coin, plusieurs cercueils vides attendaient donc de servir de dernière demeure aux criminels bientôt confrontés à leur sort. Celui de Suilei, muni d'un tampon noir et blanc pour marquer qu'il était occupé, avait été mis un peu à l'écart.

Jinshi et Gaoshun avaient répondu présents. Ce dernier n'avait pas l'air ravi de voir son maître dans un endroit pareil, mais puisque tel était son choix, il n'allait pas l'en empêcher.

Le médecin de la cour extérieure convoqué – Mao Mao le reconnut : c'était le soupirant de Suilei – affichait une mine aussi sinistre que le lieu où ils

s'étaient donné rendez-vous. Comment le lui reprocher ? Sous ses yeux se trouvait le cercueil d'une femme dont il avait été amoureux et qui était destinée à être traitée comme une criminelle.

Est-ce la seule raison de sa morosité ? se demanda la jeune fille.

Il avait pratiqué lui-même l'autopsie. Il devrait donc pouvoir lui livrer des informations de première main. L'apothicaire s'était malgré tout déjà fait sa propre opinion sur le sujet. Elle n'avait pas l'intention de tergiverser.

— Le breuvage ingéré par Suilei contenait-il du datura ? interrogea-t-elle de but en blanc.

Assise sur la chaise installée par Gaoshun à cause de sa jambe blessée, elle observait le visage du médecin. À sa demande, l'assistant de Jinshi avait déposé une houe contre le mur. Leur maître, perplexe, y jetait des coups d'œil nerveux. Il ne comprenait pas en quoi un tel outil pourrait être utile à l'enquête, et la jeune fille n'avait pas eu le temps de lui expliquer.

Le praticien, le visage blême, entreprit de noyer le poisson.

— Il contenait un certain nombre d'ingrédients difficiles à identifier. L'état du corps semblait indiquer la présence de datura, oui, mais je ne saurais être catégorique sur ce point.

Il avait parlé d'une voix confiante et assurée qui contrastait avec sa première réaction apeurée. Mao Mao ne doutait pas de son honnêteté. Elle avait émis une hypothèse sans rien savoir des éléments présents dans la potion.

— Derrière l'écurie, sur la colline, se trouve un petit jardin. Je suis certaine que vous voyez de quoi je veux parler. Il me semble y avoir vu du datura. Même si ce n'est pas la saison, j' imagine que vous en gardez en réserve dans votre dispensaire.

Cette plante, très toxique, avait un effet anesthésiant à faible dose. Et si Suilei était allée dans la réserve pour s'en procurer ?

Le médecin garda le silence. S'il était doué dans son domaine, il l'était beaucoup moins pour le mensonge. L'autre nom du datura était « volubilis ». Mao Mao se remémora avec quel détachement Suilei lui avait confié en planter chaque année.

— Il va nous falloir établir avec certitude la présence ou non de cette toxine dans la boisson, dit la jeune apothicaire.

Elle s'empara de l'outil de jardin à ses côtés avant de se diriger vers le cercueil marqué du symbole noir et blanc.

— Une houe ? Pour quoi faire ?

— Vous allez voir !

Elle glissa le fer sous le couvercle du cercueil pour s'en servir comme levier. L'un des clous sauta. Mao Mao poursuivit son œuvre avec méthode sous les yeux médusés de l'assistance. Une fois le couvercle descellé, on le souleva. Le corps allongé à l'intérieur de la boîte de bois n'était pas celui de la conspiratrice : il s'agissait en fait du cadavre d'une malheureuse vagabonde retrouvée sous un pont.

— Mais... ce n'est pas Suilei, s'étonna le médecin.

Il avait l'air vraiment secoué. Sa main posée sur le cercueil tremblait.

S'il fait semblant, c'est un excellent acteur, songea la servante.

— Êtes-vous bien certain que Suilei est morte ?

— Oui... Même le dernier des amateurs aurait pu le confirmer. Elle avait gardé toute sa beauté, mais son cœur s'était arrêté de battre.

Le praticien n'avait toujours pas retrouvé ses couleurs. Épris d'elle comme il l'était, il n'avait pas dû oser pratiquer une autopsie poussée, comme la femme à la faucille l'avait anticipé. La roublarde savait qu'il n'aurait pas le cœur de la charcuter pour tenter de découvrir quel poison elle avait avalé.

— Autrement dit, elle s'est jouée de vous.

À ces mots, le médecin au teint pâle devint rouge de colère. Gaoshun le retint de se jeter sur la jeune fille.

La coupable avait versé du datura dans sa boisson, mais pas que. Au dispensaire, elle avait accès à tous les remèdes possibles et imaginables. Il était fort probable qu'un inventaire des produits en réserve mettrait à jour des irrégularités... Au pire, le praticien serait accusé de négligence pour ne pas avoir tenu à jour ses registres, supposa Mao Mao.

— Mais pourquoi avoir échangé les corps ? demanda Jinshi, l'œil soupçonneux.

— Il fallait bien y placer un cadavre : un cercueil trop léger aurait attiré les soupçons, répondit sa servante.

La morgue ne manquait pas de cercueils, dont certains étaient destinés à la crémation. Il en arrivait probablement à un rythme régulier. Dans ces

conditions, intervertir deux macchabées prêts à être incinérés était un jeu d'enfant.

— Et le corps de Suilei ? Qu'est-il devenu ? Si on l'avait sorti d'ici, quelqu'un s'en serait aperçu.

— Il n'y a pas eu besoin de le sortir. Elle est partie à pied.

L'assemblée en resta médusée.

— Pourriez-vous m'aider à examiner les cercueils vides ? demanda la jeune fille à Gaoshun.

Elle s'en serait bien occupée toute seule, mais sa jambe la faisait encore souffrir. L'assistant du bel eunuque ne se fit pas prier. Son œil avisé avait tout de suite remarqué ce qui clochait. Il déplaça le cercueil du haut pour libérer celui qui lui avait paru anormal. Il fallait en général deux hommes pour soulever un tel poids, mais l'assistant de Jinshi avait assez de force pour réussir à le faire glisser sans aucune aide.

En traînant la patte, Mao Mao marcha jusqu'à la boîte en question.

— Regardez ! Des traces d'ongles, nota-t-elle. J'en déduis que Suilei y est restée enfermée jusqu'à ce qu'on vienne la délivrer.

Entre-temps, la fausse morte s'était remise à respirer. Une fois libérée, elle avait échangé les cercueils grâce à un coup de main de son complice, avant d'enfiler l'uniforme d'un employé pour quitter la morgue incognito – la plupart des gens fuyaient ceux dont ils estimaient le travail dégradant. Sans compter qu'avec sa grande taille, Suilei pouvait aisément passer pour un homme.

Mao Mao se tourna vers le médecin.

— Savez-vous que certains produits permettent de simuler l'état de mort ?

Le praticien en perdit l'usage de la parole un moment.

— J'en ai entendu parler, oui, mais je ne saurais pas lesquels, finit-il par admettre.

Contrairement à ce qu'on aurait pu penser, l'idée d'un « remède de résurrection » n'avait rien d'une absurdité. Certaines substances pouvaient en effet faire office de trompe-la-mort.

— C'est bien dommage, parce que moi non plus. Mais il paraît que le datura et le fugu sont deux des ingrédients nécessaires.

Une fois – une seule –, son père lui avait raconté une histoire. Dans un pays lointain existait un remède capable de tuer puis de ressusciter. Il fallait mélanger au fugu et au datura un certain nombre d'autres toxines. Ces substances excessivement dangereuses se neutralisaient entre elles, de sorte qu'assez vite la victime revenait à la vie.

Bien entendu, Luomen n'avait jamais préparé cette mixture, pas plus qu'il n'avait l'intention de donner la recette à sa fille. D'ailleurs, tout ce qu'elle savait sur le fugu et le datura, elle l'avait lu en secret dans le manuel du maître apothicaire qui ne s'était pas douté que sa fille parviendrait à en déchiffrer l'étrange alphabet. Voilà ce qu'il en coûtait de la sous-estimer ou de minorer son obsession des poisons. Dès qu'un client étranger se présentait, elle le suppliait de lui enseigner sa langue, si bien qu'elle avait fini par en maîtriser les rudiments. Par malheur, son père avait fini par découvrir son stratagème avant qu'elle ne vienne à bout de sa lecture. Il avait brûlé le livre.

— Tu crois vraiment que Suilei aurait pris un risque aussi insensé ? lui demanda le médecin.

— Qu'avait-elle à perdre ? fit remarquer la jeune fille. À sa place, entre le datura et la peine de mort, moi aussi j'aurais tenté ma chance.

— Même libre, tu aurais tenté l'expérience, railla Jinshi.

Pourquoi se croyait-il obligé d'intervenir, celui-là ? Mao Mao préféra ne pas relever, de peur que la conversation ne prenne une autre tournure.

— Puisqu'on ne l'a pas trouvée dans ce cercueil, ça veut dire qu'elle a remporté son pari et réussi à s'évader. Si personne n'avait songé à vérifier que son corps y reposait bien avant la crémation, le subterfuge serait passé inaperçu. Sa victoire aurait été totale !

Sauf que je l'ai démasquée, pensa la jeune apothicaire.

Elle scrutait l'intérieur du cercueil en souriant, malgré le cadavre de la pauvre femme décédée – de quoi ? peu importe – qui s'y trouvait. Mao Mao n'était pas assez sensible pour pleurer la mort d'une parfaite inconnue. Elle avait d'autres chats à fouetter.

Un rire lui remonta dans la gorge. Il menaçait de s'échapper de ses lèvres.

— Si elle est encore vivante, j'aimerais vraiment la revoir, lança-t-elle à la cantonade.

Pas pour l'arrêter, non. Pour une tout autre raison. Suilei avait fait preuve d'une grande intelligence en maquillant tous ses méfaits. Elle avait aussi eu le courage d'aller jusqu'au bout de son projet. Mais surtout, elle avait risqué sa propre vie dans l'espoir de tromper tout le monde. Son exécution aurait été un véritable gâchis. En dépit des victimes que la femme à la faucille avait laissées derrière elle, Mao Mao avait du mal à cacher son admiration.

Le remède pour ressusciter les morts. Il me faut en connaître la composition !

Cette pensée l'obsédait désormais. D'où la crise de rire qui lui secouait les épaules. Les trois hommes qui l'accompagnaient la regardaient, perplexes. La jeune fille finit par se racler la gorge avant de se tourner vers le médecin.

— Excusez-moi, vous voudriez bien me refaire mes points de suture ? Je crois que la plaie s'est rouverte.

Elle frotta son bandage comme si elle le découvrait seulement. Le tissu était imbibé de sang.

— Franchement, tu aurais pu le dire plus tôt ! s'offusqua Jinshi, dont la voix irritée retentit dans toute la morgue.

Chapitre 47

Gaoshun

Jinshi, sorti du bain, dégustait un verre de vin. Depuis quelques jours, les problèmes s'accumulaient et il ne savait plus où donner de la tête. Comme s'il n'avait déjà pas assez de pain sur la planche, il venait d'échapper de justesse à la mort !

Grâce à ce qu'ils avaient appris à la morgue, ils avaient traité le cas Suilei avec la plus grande circonspection – autrement dit, l'affaire avait été étouffée –, ce qui arrangeait tout le monde. L'intendant du *hougong* avait néanmoins interrogé les employés des pompes funèbres qui livraient les cercueils. Curieusement, ils déclarèrent n'avoir jamais reçu aucune nouvelle commande de la part de l'établissement mortuaire.

Suilei elle-même était une femme mystérieuse. Un professeur de médecine avait remarqué les aptitudes de la jeune femme en matière de soins et l'avait prise sous son aile des années auparavant, sans qu'on en sache davantage. C'était donc en tant que pupille de cet homme qu'elle s'était rapprochée du médecin de la cour extérieure : le tuteur de la jeune femme était le précepteur de ce dernier.

Aux yeux de Jinshi, l'affaire ne serait pas élucidée de sitôt, mais comment s'en étonner ? Les soucis étaient toujours plus nombreux, les réponses inexistantes. Il se contentait donc de les garder dans un coin de sa tête pour plus tard, afin de se concentrer sur le moment présent.

Le sublime eunuque fut surpris d'entendre crépiter le charbon mais, en regardant par la fenêtre, il s'aperçut que la neige avait tout recouvert. La

température avait chuté. Il ramassa une robe de chambre sur le canapé pour s'en draper.

Un tintement métallique retentit soudain dans l'entrée – on l'entendait de n'importe quelle pièce, une particularité prise en compte lors de la construction du bâtiment. Qui venait d'entrer ? Jinshi avait sa petite idée.

Comme il s'y attendait, son assistant, toujours maussade, pénétra dans la chambre.

— Je l'ai raccompagnée dans ses quartiers, annonça le nouveau venu.

— Je suis désolé que tu aies à la surveiller en permanence.

Jinshi avait donné pour instruction à Gaoshun de tenir Mao Mao à l'œil et de veiller à ce qu'elle rentre bien dans sa chambre chaque fois qu'elle finissait tard. Après tout, c'était en sauvant la vie à l'intendant du *hougong* qu'elle s'était blessée à la jambe. Il craignait que la plaie de la jeune fille s'ouvre à nouveau s'il la laissait trop libre de ses mouvements.

Au demeurant, l'apothicaire n'était pas le seul souci du bel eunuque. Lacan, l'excentrique stratège, l'inquiétait tout autant. Aux yeux de Jinshi, cet homme ne mentait pas quand il se prétendait le père biologique de Mao Mao. Restait que l'attitude de l'intéressée à son égard laissait à penser que leur relation sortait de l'ordinaire. Tout le palais s'accordait à dire que l'officier était parfaitement imprévisible, aussi le gardien du *hougong* préférait-il ne pas jouer avec le feu.

Par ailleurs, Lacan avait permis l'intervention de Mao Mao lors de la cérémonie. Sans doute le soldat qui avait frappé la jeune servante devait-il regretter son geste à cette heure.

Par bonheur, Gaoshun comprenait fort bien – contrairement à d'autres employés de la cour – à quel moment il fallait s'éloigner pour laisser son maître travailler seul. Après tout, il avait été désigné tuteur de Jinshi quand ce dernier était à peine sevré. Hormis une courte séparation lorsque l'homme s'était vu confier une autre mission, le bel eunuque avait toujours pu compter sur son soutien. Il faisait donc partie de ceux qui le connaissaient le mieux – la propre femme de Gaoshun avait d'ailleurs été la nourrice de Jinshi. Aussi l'intendant du *hougong* lui vouait-il une reconnaissance éternelle.

— Demain, nous irons à la cour intérieure.

— D'accord.

Son assistant apporta ensuite deux tasses ainsi qu'une carafe remplie d'un liquide affreusement sucré qu'ils devaient boire tous les jours s'ils voulaient en tirer bénéfice. Il en versa le contenu dans les deux récipients en argent, puis avala la première gorgée. Mao Mao aurait été ravie de prêter son concours, mais à quoi bon lui faire goûter ? Ce breuvage n'avait aucun effet sur les femmes. La grimace de Gaoshun s'accrut à mesure qu'il vidait sa tasse. Puis il patienta quelques instants.

— Tout va bien. Rien d'anormal.

Un qualificatif qui ne s'appliquait même pas au goût de la mixture – pourtant répugnant. Cette dernière, qui contenait entre autres de la fécule de patate douce importée, était censée produire un effet bien particulier.

— Parfait.

Jinshi porta à son tour la tasse à ses lèvres, puis se pinça le nez avant d'engloutir la potion d'un seul trait. Il s'essuya ensuite la bouche du revers de la main. Enfin, il s'empara du verre d'eau que son tuteur lui tendait. Cinq années qu'il buvait cette mixture quotidiennement, mais il n'arrivait toujours pas à s'habituer au goût.

— Vous ne devriez pas vous pincer le nez en public, dit Gaoshun.

— Je sais.

— C'est un réflexe de petit garçon.

— Je sais.

Jinshi, boudeur, s'assit sur le divan. Le ton de sa voix, le choix de ses mots, sa manière de marcher, de bouger : jamais il ne pouvait se laisser aller ! Le divin eunuque, âgé de vingt-quatre ans, se redressa. Il fit de son mieux pour retrouver une expression solennelle, mais le goût persistant du breuvage lui inspirait une grimace.

Gaoshun fronça les sourcils, sévère.

— Rien ne vous force à boire, si ce n'est pas ce que vous souhaitez.

— Cette boisson fait de moi ce que je suis : un eunuque.

L'empereur actuel régnait depuis cinq ans – presque six – sur la cour intérieure. Cinq longues années que Jinshi arborait donc cette identité. Cinq ans qu'il absorbait cet anaphrodisiaque. Il s'y obligeait même si le maître de l'univers lui avait précisé qu'il pouvait disposer à son gré des concubines de rang inférieur et des autres jeunes femmes de basse extraction.

— Si vous vous entêtez, un jour, vous allez vraiment finir impuissant ! assena Gaoshun, une main sur son front.

À ces mots, Jinshi recracha l'eau dans son verre. Il porta ensuite la main à sa bouche, sans oublier de darder sur son tuteur un regard lourd de reproches. Loin de baisser les yeux, ce dernier défia son pupille comme pour lui signifier qu'il tenait à exprimer de temps à autre le fond de sa pensée.

— Et toi, alors ? rétorqua l'intendant du *hougong*.

— Et moi quoi ? Sachez que je suis grand-père depuis le mois dernier !

Ses enfants étant devenus adultes, il ne ressentait plus le besoin de procréer.

— Quel âge as-tu, déjà ?

— Trente-sept ans.

Gaoshun avait donc dû se marier à seize ans ou presque. Le couple avait ensuite conçu un enfant chaque année pendant trois ans. Il s'agissait des frères de lait de Jinshi. L'intendant du *hougong* se sentait d'ailleurs très proche du benjamin, Basen, qui venait de s'illustrer dans l'affaire des algues toxiques.

— Lequel des deux aînés est devenu père ?

— Le plus âgé. Et je crois Basen prêt à se marier.

— Mais il n'a que dix-neuf ans.

— Exact. Tout comme vous à l'époque.

Gaoshun croyait avoir fait mouche. À l'instar de l'empereur, il considérait sans doute que son protégé ferait mieux de se trouver une maîtresse. L'intendant du *hougong* se contenta de croiser les jambes avant de regarder son tuteur d'un œil innocent.

— J'ai hâte de serrer mon petit-fils dans mes bras, ajouta le trentenaire.

« Mettons fin à cette mission », semblait-il dire.

— Je vais faire ce que je peux.

Gaoshun accepta la tasse de thé que lui proposa son protégé. Il en but une gorgée tout en fixant Jinshi, qui finissait lui-même son verre, l'air sinistre.

Leur rituel achevé, ils allèrent rendre visite, comme de coutume, à chacune des favorites de haut rang de l'empereur. La tournée se déroula sans accroc. Dame Lolan s'était parfaitement intégrée à la cour intérieure. Comme elle avait été imposée au poste de douce concubine, on aurait pu s'attendre à ce que des conflits éclatent, mais dame Gyokuyo et dame Lifa étaient bien trop malines

pour se laisser asticoter par la nouvelle venue. À l'exception d'une courte période de crêpage de chignon à la naissance de leur enfant respectif, elles entretenaient une relation aussi distante que cordiale.

Quant à dame Lishu, elle se montrait bien trop discrète pour semer le désordre. Ses dames de compagnie pourraient néanmoins l'y entraîner – il faudrait que Jinshi veille au grain sur ce point.

L'ancienne demeure de dame Aduo faisait peine à voir depuis qu'elle avait changé de mains. À l'inverse de la précédente résidente, adepte de sobriété, dame Lolan avait fait de son pavillon un consternant étalage de meubles au luxe ostentatoire.

L'ancien empereur – ou, plus précisément, l'impératrice douairière – tenait en haute estime le père de la nouvelle concubine. C'était sous son influence que le nombre de femmes disponibles au palais avait gonflé jusqu'à atteindre les trois mille.

À présent, dame Gyokuyo était la favorite de Sa Majesté, suivie de près par dame Lifa. Le maître de l'univers ne pouvait cependant pas limiter ses visites à ses concubines préférées. Si le *hougong* avait pour fonction de préserver l'équilibre des pouvoirs au palais, il pouvait aussi le mettre en péril. Par égard pour dame Lolan, l'empereur s'efforçait donc de lui rendre visite au moins une fois tous les dix jours, au grand dam de ses rivales.

Certes, Sa Majesté Impériale venait partager leur couche plus fréquemment, mais qui serait la première à porter un descendant ? Nul n'aurait su le dire.

La compatibilité restait néanmoins un critère décisif. Or il était clair que dame Lolan n'exerçait pas sur l'empereur la même attraction que ses concurrentes. Jinshi pensait en connaître l'explication. Lors du cours donné par Mao Mao, la résidente du pavillon de Grenat avait paradé affublée d'un accessoire extravagant constitué de plumes d'oiseau exotique. Depuis, on l'avait aperçue vêtue à la mode des pays du Sud, aussi bien que de costumes traditionnels du Nord. Elle semblait autant à l'aise dans les habits des contrées orientales que dans des vêtements de style occidental. Comme elle assortissait sa coiffure et son maquillage à chaque nouvelle tenue, l'empereur avait la désagréable impression de voir une femme différente à chacune de ses visites.

Dame Lishu ne l'intéressait pas non plus, cette fois pour d'autres raisons. Contrairement à son père, Sa Majesté Impériale refusait viscéralement de

toucher à une jeune fille à peine nubile, sans parler de partager la même couche qu'elle.

La raison en était peut-être que l'impératrice douairière avait accouché du maître de l'univers alors qu'elle était encore très jeune. Elle en avait gardé une large cicatrice sur le ventre. Trop menue pour accoucher par voie basse, elle avait dû subir une césarienne. Par chance, la mère comme l'enfant avaient survécu à l'opération, réalisée par un chirurgien extrêmement compétent formé à l'étranger. Heureusement, malgré la chirurgie, sa fécondité avait été préservée, de sorte qu'elle put concevoir un deuxième enfant dix ans plus tard. Ces deux garçons furent d'ailleurs les seuls descendants de l'ancien empereur.

Il y eut cependant une complication inattendue. Pour le remercier d'avoir sauvé sa favorite, Sa Majesté Impériale prit le praticien qui avait sauvé l'impératrice douairière – à l'époque simple concubine – lors de son premier accouchement à son service presque exclusif, de sorte qu'il ne fut pas présent lors de l'accouchement de la favorite de l'actuel empereur, dame Aduo. Elle y perdit son enfant et son utérus.

Et si le premier fils de Sa Majesté Impériale et dame Aduo avait survécu ? se prit à rêver Jinshi.

Une pensée qu'il chassa très vite de son esprit. À quoi bon se perdre dans des hypothèses fantaisistes ? Le mieux qui puisse advenir, ce serait que l'empereur engendre au plus vite un nouvel héritier mâle. Gaoshun partageait l'avis de son supérieur, qui le savait. Depuis le cours donné par Mao Mao, les visites du souverain à ses concubines s'étaient faites plus nombreuses. À n'en point douter, le travail de la jeune apothicaire ne tarderait pas à porter ses fruits.

Honnian, la première dame de compagnie de dame Gyokuyo, profita de la visite de Jinshi pour lui faire part de sa détresse. La veille, l'empereur leur avait une nouvelle fois fait l'honneur d'apparaître au pavillon de Jade. Or elle trouvait sa maîtresse fatiguée, ce qui ne manquait pas de l'inquiéter, à tel point qu'elle en négligeait de mettre de l'ordre dans ses cheveux noir de jais. Gaoshun semblait beaucoup l'apprécier. La jeune femme, de son côté, n'avait pas non plus l'air de le détester, mais comme son soupirant était déjà marié à une femme qui le tenait à l'œil, il leur faudrait briser ses espoirs un jour ou l'autre.

Quoi qu'il en soit, cette visite donna à Jinshi une idée. Dame Gyokuyo approuva aussitôt son plan. Quant à sa première dame de compagnie, plus réservée, elle aussi parut se réjouir de la nouvelle, comme elle le confia aux trois autres suivantes du pavillon de Jade qui avaient écouté à la porte.

Aux yeux de tous, l'intendant du *hougong* avait pris la bonne décision.



— Me rendre à la cour intérieure ?

— Oui... tu reprends du service. Tu t'y plaisais, non ?

Mao Mao mettait toute sa ferveur à astiquer une soupière en argent. Lorsqu'elle fut certaine d'en avoir éliminé jusqu'à la plus infime des taches, elle la reposa sur l'étagère. Comme sa jambe était encore en mauvais état, elle travaillait le plus souvent assise. L'intransigente Suilen s'assurait toutefois de la garder toujours occupée.

Jinshi mangeait une orange. Il ne l'épluchait pas lui-même : sa dame de compagnie s'en chargeait. Elle enlevait avec soin l'écorce avant de disposer chaque quartier dans une assiette placée devant son maître. Quel enfant gâté !

La vieille servante aimait veiller sur Jinshi. Elle posait une veste de coton sur ses épaules quand il faisait froid, soufflait sur son thé s'il était trop chaud. Autrement dit, elle le traitait comme un petit garçon.

— Il paraît que dame Gyokuyo n'a pas eu ses lunes.

Si elle n'avait pas eu ses règles, alors c'est qu'elle était peut-être enceinte, songea Mao Mao. Or la concubine avait échappé à deux tentatives d'empoisonnement lors de sa précédente grossesse. Le coupable n'avait jamais été identifié. La jeune servante comprenait l'inquiétude de l'intendant du *hougong*...

— Quand souhaitez-vous que je parte ?

— Aujourd'hui, si c'est possible.

— Parfait !

Les hommes n'étant pas admis à la cour intérieure, elle ne risquait pas de tomber sur le seul individu de sexe masculin qu'elle redoutait – l'être dont elle haïssait jusqu'au nom. Jinshi éloignait-il sa domestique par égard pour elle ? Ou parce qu'il y trouvait son compte ? Au fond, peu importait.

Mao Mao se félicitait d'avoir gardé son sang-froid à l'annonce de sa réaffectation quand Suilen lui fit la remarque suivante :

— Ça alors, tu as l'air de bonne humeur !

Elle qui croyait avoir caché son jeu, c'était raté.

— Ah bon ? répondit-elle, nonchalante. Pourtant, pas plus que ça, non.

— Tu vas me manquer, tu sais. Pour une fois que j'avais trouvé une jeune fille digne d'être formée...

Mao Mao, un brin effrayée par le sourire de la vieille dame de compagnie, se hâta d'astiquer la vaisselle.

Chapitre 48

De retour à la cour intérieure

*M*oi qui croyais ne jamais m'y plaire, j'avais tort, pensa Mao Mao. Depuis son retour, elle trouvait la cour intérieure très conviviale. Sans doute parce qu'elle avait grandi entourée de femmes...

En plus de son travail de goûteuse, l'apothicaire occupait ses journées à préparer des remèdes et faire de petites promenades. Sa jambe n'ayant pas guéri complètement, on lui avait conseillé de ne pas trop faire d'exercice, mais la convalescente se contentait d'éviter les efforts trop importants, susceptibles de rouvrir la plaie. Elle n'était de toute manière pas douillette, comme le prouvait son bras gauche.

On ne savait toujours pas si dame Gyokuyo était enceinte. Lors de sa précédente grossesse, elle n'avait pas souffert de nausées ni manifesté d'envies particulières. Hormis cette aménorrhée, elle ne montrait aucun autre symptôme.

Par précaution, on ordonna aux dames du pavillon de Jade de garder le secret. L'état de la favorite de l'empereur pourrait déplaire à certains, qui en profiteraient pour agir dès les premières semaines de grossesse, quand l'embryon était le plus fragile. Ce qu'on redoutait le plus ? Un empoisonnement, bien sûr.

En attendant, il fallait que Sa Majesté Impériale, habituellement portée sur la chose, réfrène ses ardeurs et espace ses visites nocturnes au pavillon de Jade, du moins pour le moment. Comment l'empereur allait-il réagir ? Mystère et boule de gomme. Depuis que dame Gyokuyo appliquait les techniques

enseignées par Mao Mao lors de son cours, la notion de normalité n'avait plus cours.

J'y suis peut-être allée un peu fort ce jour-là, songea la jeune apothicaire. En même temps, dans le cas contraire, le maître de l'univers et sa favorite auraient certainement été déçus par son enseignement. Au fond, tant pis si elle avait terrifié dame Lishu et paru monstrueuse aux suivantes de dame Lifa !

Mao Mao hésitait cependant à aborder le sujet directement avec l'empereur – du reste, sa condition de servante le lui interdisait. Elle demanda donc à Jinshi de servir d'intermédiaire. Sans qu'une requête explicite soit pour autant exprimée, le souverain – à la grande surprise de l'apothicaire – suivit les conseils qu'on lui donna.

Il passait dorénavant ses visites à discuter avec dame Gyokuyo en jouant avec l'adorable petite Linli, ce qui prouvait une nouvelle fois – après le départ de dame Aduo – que l'empereur ne s'intéressait pas uniquement au sexe et qu'il savait se montrer raisonnable. Il passait pour un souverain d'une grande sagesse, non seulement parce qu'après son prédécesseur n'importe qui aurait paru compétent, mais aussi parce qu'il savait faire preuve d'intelligence.

Et après ?

Tant qu'il n'interférait pas dans sa vie, tant qu'il ne prélevait pas d'impôts outranciers, elle s'estimait satisfaite. Comment faire la différence entre un mauvais et un bon empereur ? À en croire la sagesse populaire, le premier considérait ses sujets comme une source inépuisable de revenus, quand le second connaissait leurs limites. Nul ne doutait que Sa Majesté Impériale appartenait à la seconde catégorie. Comme il se montrait de temps à autre d'humeur maussade, Mao Mao décida de lui transmettre ce qui lui restait de matériel pédagogique afin de l'aider à patienter le temps qu'on ait une idée plus précise de l'état de dame Gyokuyo. En effet, elle avait gardé sous la main différents manuels que les dames de compagnie avaient boudés lors de son cours.

Même s'il faudrait à l'empereur se contenter d'explications en deux dimensions, Mao Mao les plaça bien en évidence, de sorte qu'il ne manqua pas de mettre la main dessus lors d'une de ses visites au pavillon de Jade.

Quelques jours plus tard, quand on pria la jeune apothicaire de mettre à disposition de nouveaux ouvrages du même type, elle décida finalement qu'il était bien porté sur la chose, ce qui confirmait sa première intuition.

À la cour intérieure, faute de véritables distractions, les commérages allaient bon train. Dès que les dames de compagnie de dame Gyokuyo avaient un moment de libre, elles se retrouvaient dans la cuisine pour bavarder autour d'un thé tout en grignotant les friandises laissées par leur maîtresse. Ce jour-là, elles dégustaient de la barbe de dragon, une confiserie constituée de délicieux filaments de sucre qui fondaient sous la dent, aromatisée cette fois aux feuilles de thé.

— Non mais vous avez vu sa tenue ! s'exclama Infa, la bouche pleine.

Très sûre d'elle, la suivante du pavillon de Jade aimait donner son avis à qui voulait l'entendre.

— D'accord, c'était un peu particulier. N'empêche, j'ai bien aimé ce qu'elle portait l'autre jour. Rien ne vaut la mode occidentale ! commenta gentiment Guien, qui semblait ravie de ce goûter entre amies.

— Il faut une sacrée dose de courage pour porter ce genre d'habits, nota Ailan, qui boudait les sucreries au profit du thé. On dirait que tout lui va !

Infa se sentait trahie par ses congénères. Elle tourna vers Mao Mao des yeux pleins d'espoir.

— Hmm... fit la jeune apothicaire.

Comme elle détestait se retrouver embarquée dans ce genre de débat, elle choisit de ne pas se mouiller. Infa, déçue de son manque de soutien, prit un air dédaigneux.

— Dame Aduo avait nettement plus de classe qu'elle.

Puis elle but une petite gorgée sans se défaire de sa grimace. Guien et Ailan échangèrent un sourire.

— Je ne savais pas que tu la tenais en si haute estime, Infa !

— Mais pas du tout !

— Ne fais pas semblant, va. Tu as le droit d'admirer une autre concubine, même si ce n'est pas celle que tu sers.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire !

Mao Mao les écouta bavarder en finissant son thé. Elle trouvait ce dessert cotonneux vraiment écœurant, d'autant qu'elle préférait manger salé. Si seulement elle avait pu se rafraîchir le palais avec des galettes de riz...

Évidemment, nombre de rumeurs tournaient autour de dame Lolan, la remplaçante de dame Aduo. La nouvelle douce concubine se faisait surtout remarquer par le choix de ses tenues. À chacune de ses apparitions, elle osait un style différent de la veille. Un jour, elle portait une robe à la mode occidentale, le lendemain, un costume de cavalière des steppes.

Pourquoi ce choix ?

Peut-être ne savait-elle pas quoi faire de son argent. À ce rythme, le pavillon de Grenat croulerait bientôt sous les habits. Autrefois austère sous le règne de dame Aduo, il avait radicalement changé d'atmosphère, comme si sa nouvelle résidente avait décidé de prendre le contre-pied de la locataire précédente.

Ce qui n'était pas une mauvaise idée en soi. À la cour intérieure, si l'on voulait évoluer, il fallait se faire remarquer. D'un autre côté, les jeunes filles qui sortaient du lot étaient vite remises dans le droit chemin. Certes, dame Lolan passait pour une excentrique, mais comme son père avait occupé le poste de conseiller auprès du précédent empereur, personne ne songeait à la recadrer.

Ceci explique cela, pensa Mao Mao.

Voilà aussi pourquoi dame Aduo avait été chassée de la cour. Dame Lolan aurait même pu être recrutée un peu plus tôt, vu son âge. À la réflexion... N'aurait-il pas été plus judicieux pour l'empereur que sa confidente reste au sein du *hougong* ? Certes, elle n'aurait jamais pu donner d'enfant à la nation, mais c'était une visionnaire. Sa perspicacité, son intelligence en amenaient certains à regretter qu'elle fût née femme. Et voilà que Sa Majesté Impériale perdait une excellente conseillère pour se voir proposer une jeune fille susceptible d'influencer non seulement la cour intérieure, mais aussi le palais tout entier. Il n'avait dû apprécier que modérément le changement.

S'il ne pouvait pas boudier la nouvelle venue, il ne gagnait rien à se rapprocher d'elle ni à lui faire un enfant qui, devenu adulte, constituerait une menace pour lui. Une fois l'héritier couronné empereur – et sa descendance assurée à son tour –, l'ancien empereur pouvait fort bien se retrouver mis à l'écart.

Quelles conclusions en tirer ? Mao Mao voyait plusieurs pistes à explorer mais, pour commencer, elle se resservit une tasse de thé.

Chapitre 49

Le papier

Lors de sa première visite depuis une éternité au dispensaire de la cour intérieure, Mao Mao trouva le médocastre de toujours aussi bonne humeur.

— Tiens ! Te voilà, toi ! Cela fait un moment que je ne t'avais pas vue, dit l'eunuque en lui versant un thé. Il fait meilleur ces jours-ci, non ?

Courtois, il lui apporta sa tasse en utilisant comme plateau un traité de médecine. Elle lui arracha des mains le verre et le livre, tout en se retenant de l'insulter pour l'usage si indigne qu'il faisait d'un manuel si précieux.

Comme d'habitude, il n'y avait pas un seul patient. Ce vieux charlatan n'avait pas l'air de crouler sous le travail. Il pouvait s'estimer chanceux d'être toujours en poste.

— Il fait encore un peu frais, répliqua la jeune fille poliment en posant sur le comptoir son panier à linge.

La preuve : les pétasites hésitaient à sortir de terre. Cette impression de chaleur, le médecin la devait sans doute à son embonpoint.

Avec l'arrivée du printemps, la jeune apothicaire aurait tout un tas de plantes médicinales à cueillir. Mais elle avait d'abord une mission à accomplir, d'où sa visite au dispensaire. Rien d'urgent, mais Mao Mao était de nature impatiente – d'autant qu'elle s'adressait à un charlatan de première.

— Qu'est-ce que tu m'apportes ? demanda le vieil eunuque en voyant son invitée fouiller dans son panier.

— N'est-ce pas évident ? Je suis venue faire le ménage dans la réserve ! répondit-elle, les yeux brillants.

En plus du matériel de nettoyage, elle sortit tout le charbon de bambou qu'elle avait pu rassembler. Ses deux mois de service auprès de l'exigeante Suilen avaient apparemment déteint sur elle. Comme elle était désœuvrée au pavillon de Jade, Mao Mao s'était rendue au seul endroit où elle avait plus ou moins carte blanche. Depuis toujours, elle trouvait que le dispensaire ressemblait à une porcherie. À présent qu'elle avait décidé de se lancer dans un grand ménage, plus rien ne pourrait l'arrêter.

— Tu plaisantes ? s'étonna son hôte, sourcils froncés.

Il en fallait plus pour dissuader la jeune fille.

Les qualités humaines du médicastre ne reflétaient en rien ses qualités professionnelles : loin d'être désagréable, c'était un vieil homme très aimable.

Dans la réserve s'alignaient des armoires entières de remèdes en tous genres. Sur trois murs, les tiroirs montaient jusqu'au plafond. Un véritable paradis pour Mao Mao, même s'il présentait un inconvénient de taille : cette pièce regorgeait de potions, certes, mais seul le propriétaire des lieux y avait accès. Les onguents non utilisés prenaient la poussière ou nourrissaient les insectes. Sans compter le pire ennemi des herbes séchées : l'humidité. Baissez la garde une demi-seconde et le matériel se couvrait de rouille ! Il fallait à tout y prix mettre de l'ordre dès à présent, avant qu'il ne soit trop tard.

Mao Mao n'aimait pas spécialement faire le ménage et elle n'avait aucune raison d'aider le charlatan. La plupart du temps, quand elle se rendait au dispensaire, c'était pour tromper l'ennui. Mais elle se sentait investie d'une mission. Le devoir l'appelait – ainsi qu'un sens de la discipline hérité de Suilen.

— Ne te donne pas ce mal, va. Je demanderai à quelqu'un d'autre de s'en occuper, proposa son hôte sans grand enthousiasme.

Outrée par son attitude, la jeune apothicaire posa sur lui le regard qu'elle réservait normalement à Jinshi... et aux flaques infestées de larves de moustiques.

— Pas question !

La moustache de l'eunuque frémit. Le peu de dignité qui lui restait s'envola aussitôt.

Contrôle-toi, à la fin ! se sermonna-t-elle.

Ce tire-au-flanc n'en demeurerait pas moins d'un rang supérieur au sien. Elle était censée lui témoigner du respect, au moins par ses actes. Sinon, elle pouvait faire une croix sur les biscuits de riz qu'il lui servait dès qu'elle venait lui rendre visite. Or si la cour intérieure regorgeait de sucreries à grignoter, elle manquait cruellement de gourmandises salées.

— Vous pourriez, en effet, faire appel à quelqu'un d'autre, confirma-t-elle, mais que feriez-vous si cet individu ne rangeait pas les remèdes à la bonne place ? Vous auriez l'air malin !

Son hôte ne protesta pas. Il s'abstint aussi de faire remarquer à Mao Mao qu'il n'était pas correct de débarquer chez les gens sans prévenir pour faire le ménage. Il ne comptait pas pour autant la chasser : après tout, on pouvait en effet le punir à cause d'un inventaire mal fait. Le médecin de la cour extérieure s'était vu reprocher le stock manquant de volubilis dans son officine – cette plante dérobée par Suilei pour feindre sa propre mort avant de prendre la fuite. Comme cet homme-là était bien trop compétent pour qu'on le renvoie, selon Gaoshun, les autorités s'étaient contentées de réduire son salaire... Mais le charlatan jugea préférable de ne prendre aucun risque.

Mao Mao commença par les étagères poussiéreuses : elle ouvrit les tiroirs un par un pour passer un coup de chiffon, jeta tout ce qui lui avait l'air périmé et écrivit sur une plaquette de bois le nom de chaque produit. Pour finir, elle glissa dans des pochettes en papier tous les remèdes qui restaient avant de les ranger dans leur tiroir respectif.

Comme sa jambe n'était pas complètement guérie, elle déléguait au vieil eunuque toutes les tâches qui exigeaient un effort physique. Un peu d'exercice ne ferait pas de mal à cet homme bedonnant.

Il utilise du papier de bonne qualité, constata-t-elle.

Le produit destiné au peuple était souvent de piètre qualité et à usage unique. Les citoyens ordinaires n'avaient pas les moyens d'acheter du papier de longue conservation. C'est pourquoi ils écrivaient en grande majorité sur des plaquettes de bois – le bois de chauffage, qui ne manquait pas dans les environs, était habituellement débité assez fin pour pouvoir allumer un feu. Une fois utilisées, ces plaquettes servaient donc de combustible pour la cheminée.

Le pays avait exporté du papier jusqu'à ce que l'ancien empereur – ou plutôt sa mère, l'impératrice douairière – interdise l'abattage des arbres qui permettaient d'obtenir les plus belles feuilles. Si les règles avaient été assouplies depuis, la production restait inférieure à la demande. Pourquoi l'impératrice douairière avait-elle pris une telle décision ? Personne n'avait été assez fou pour poser la question, mais comme la coupe de bois était réglementée, il devait y avoir une bonne raison.

En conséquence, hormis pour le papier de luxe, on utilisait désormais d'autres types d'arbres, mais aussi des plantes ou des restes de tissus en guise de matières premières. Sauf qu'elles exigeaient un traitement plus laborieux, ce qui augmentait le prix de revient. Au vu des délais et du travail à fournir, les producteurs raccourcissaient le processus de fabrication, donnant ainsi naissance à du papier bas de gamme. Au final, le produit utilisé par le commun des mortels avait la réputation d'être hors de prix pour une qualité médiocre, ce qui le rendait moins populaire que les plaquettes de bois – même s'il était plus pratique.

Mao Mao poussa un petit soupir.

— Tu as terminé ? lui demanda le médicastre, plein d'espoir.

— Non, je n'en suis qu'à la moitié.

Sa réponse fut accueillie par un silence dépité. La jeune apothicaire se rendit compte de l'ampleur de la tâche. Comme elle ne pourrait pas accomplir plus de la moitié du travail ce jour-là, elle décida de revenir le lendemain. Elle laissa donc sur place le charbon de bois destiné à absorber l'humidité, mais elle n'en avait pas emporté assez. Aussi demanda-t-elle au vieil eunuque de s'en procurer pour leur deuxième jour de grand ménage.

L'intéressé s'éloigna en se massant les épaules avant de revenir avec une petite collation pour son invitée.

— Après l'effort, le réconfort ! s'exclama-t-il en lui versant un jus de fruit.

À l'aide d'une cuillère en bambou, il déposa ensuite une purée de patates douces et de châtaignes sur une feuille de papier raffiné qu'il lui tendit en guise d'assiette.

En voilà un grand gourmand !

Il n'était pas facile de trouver des patates douces à cette époque de l'année, ce qui faisait de leur encas un goûter de luxe, d'autant qu'il était servi sur du

papier haut de gamme.

Mao Mao n'en fit qu'une bouchée avant de contempler la feuille, désormais maculée de ses empreintes digitales. La surface était brillante.

— Vous utilisez un papier d'excellente qualité, déclara-t-elle.

Son commentaire fit aussitôt réagir son interlocuteur.

— Tu trouves ? Ma famille en fabrique. Elle fournit même la maison impériale ! Impressionnant, non ?

— En effet.

Voilà pourquoi il en avait à disposition ! Mao Mao n'avait toutefois pas cherché à le flatter : elle pensait vraiment que ce papier était de très bonne tenue. Son apothicaire de père avait toujours sélectionné le moins mauvais pour emballer ses produits. Il lui fallait du solide pour ranger ses poudres et les protéger de l'humidité, mais Luomen avait par ailleurs un budget à tenir : il ne pouvait pas se permettre de consacrer tous ses bénéfices à l'achat de fournitures. Or il n'était pas question de rogner sur la qualité des remèdes – il en allait de la santé des patients !

Et si je demandais au charlatan de m'en vendre ? songea la jeune fille. *À prix d'ami, évidemment. Autant en profiter...*

Elle étudia la question tout en buvant son jus de fruit tiède et sucré, qu'elle faillit recracher. Non, décidément, cette boisson n'était pas pour elle. Mao Mao se leva donc pour mettre de l'eau à chauffer. Au dispensaire, un feu était toujours allumé, ce qui s'avérait bien pratique dans ce genre de situations.

— Les villageois nous prêtent main-forte pour la fabrication, poursuivit le praticien. On a failli jeter l'éponge à une époque mais, par chance, l'affaire familiale a pu être sauvée.

Elle n'avait pas demandé au vieil eunuque de s'épandre sur le sujet, mais il semblait en mal de confidences. Aussi continua-t-il sur sa lancée. Fabriquer du papier permettait autrefois de bien gagner sa vie. La famille du médecin abattait donc les arbres de la région pour les débiter en planches très fines. Comme il était plus rentable de les exporter que de les vendre sur place, leur commerce s'était transformé en une affaire très profitable, si bien que quand le médocastre était petit, son village entier vivait dans la prospérité, et ses parents lui achetaient toutes les sucreries qu'il voulait.

Pour une raison ou une autre – le village en question était-il devenu trop prospère à ses yeux ? –, l'ancienne impératrice douairière en prit ombrage et fit interdire l'abattage des arbres qu'ils utilisaient. Contrainte de faire appel à d'autres matières premières, la famille du médecin du *hougong* produisit dès lors un papier de moindre qualité, au point que les maisons de commerce, furieuses, se mirent à leur tourner le dos.

Les beaux jours étaient derrière eux. Les villageois supplièrent le chef du village et patron de l'entreprise – soit le grand-père du charlatan – d'intervenir. De toute évidence, ils ne pouvaient plus continuer la fabrication comme avant, sauf que leurs concitoyens ne voulurent rien savoir. Mao Mao, qui l'écoutait poliment, se versa une tasse de thé.

— Ils s'en sont pris à ma famille... raconta le médicastre. Quand ma sœur aînée a été obligée d'entrer à la cour intérieure, ça m'a brisé le cœur.

Le village, quoique idéalement situé pour la production du papier, n'offrait pas d'autres opportunités. On songea bien à déplacer le bourg entier, mais le coût était trop lourd à supporter. À l'époque, le *hougong* recrutait en masse : voilà pourquoi la sœur aînée du médecin s'était proposée.

— Au moment de partir pour la cour intérieure, elle m'a dit en riant qu'à notre prochaine rencontre, elle porterait dans son ventre le futur héritier de l'empire... mais je ne l'ai jamais revue.

Que faire désormais pour sa famille ? Il leur fallait chercher de nouvelles sources de revenus, et voilà que la petite sœur du médecin parlait à son tour d'imiter son aînée !

— J'ai décidé de l'accompagner. Je n'avais pas le choix, conclut le praticien.

Le *hougong*, en plein développement, avait besoin de nouveaux eunuques, moins faciles à recruter que des femmes – ce qui expliquait leur salaire plus élevé.

Il a eu une vie plus difficile que je ne l'imaginais, se dit Mao Mao en buvant en silence sa boisson chaude.

Plus on récuré, plus on remarque d'endroits à récurer. Le deuxième jour, Mao Mao termina le nettoyage des armoires avant d'attaquer la buanderie : le médecin, qui n'avait pas l'œil pour les détails, s'était contenté d'un ménage superficiel. La jeune fille passa un troisième jour à enlever les toiles d'araignée

du plafond et lessiver les murs, après quoi elle entreprit de ranger le matériel. Son hôte, qui n'en manquait pas, avait tendance à accumuler dans une quatrième pièce tout ce qu'il n'utilisait pas.



Quel gâchis ! se lamenta l'apothicaire devant ce bric-à-brac.

Apparemment, rien de ce qu'elle avait sous les yeux ne servait. Et pourtant elle se trouvait face à un véritable petit trésor. Ils s'attaquèrent tous deux aux traités de médecine – Mao Mao avec enthousiasme, son acolyte avec lassitude. Malgré les réticences du praticien, leur fine équipe passa une semaine entière à tout remettre en ordre. À côté de ça, la jeune fille continuait d'officier en tant que goûteuse de dame Gyokuyo – une routine bien huilée.

Le médecin du *hougong* était en train de polir, contre son gré, un pilon et un mortier quand un eunuque se présenta au dispensaire pour lui apporter du courrier.

— Qu'avons-nous là ? dit le médocastre en se précipitant sur la missive.

Il semblait ravi d'interrompre sa tâche.

— Qui vous écrit ?

Mao Mao posait la question par simple courtoisie.

— Ma petite sœur, répondit-il en lui montrant la feuille.

Le papier, craquelé et irrégulier, avait sans doute été fabriqué à base d'algues. Ce matériau bas de gamme était utilisé par la plupart des citoyens. Voilà qui ne manqua pas d'étonner la jeune apothicaire, à qui le praticien avait pourtant confié venir d'une famille de papetiers au service de la famille impériale. Peut-être sa cadette jugeait-elle ce torchon bien suffisant pour écrire à son frère.

À mesure qu'il parcourut la lettre, l'hôte de Mao Mao se décomposa. Ses yeux tristes dévoraient ligne après ligne. Pleine de curiosité, l'apothicaire était en train de se glisser à ses côtés quand le médecin s'écroula sur sa chaise, la tête basse, les épaules affaissées. Il laissa tomber le courrier sur la table.

La jeune fille aperçut quelques mots : « Le palais impérial envisage de rompre le contrat. » Lui qui était si fier de leur statut de fournisseur officiel de la maison impériale !

— Je me demande pourquoi ils ont changé d'avis, se lamenta le pauvre homme. Nous qui venions justement d'augmenter la capacité de production !

Un contrat avec le palais – ou sa rupture – avait d'énormes conséquences sur les revenus du commerçant. En effet, les nobles achetaient du papier haut

de gamme pour s'enorgueillir d'avoir le même fournisseur que l'empereur.

— Vous avez augmenté la capacité de production ? Sans rogner sur la qualité, j'espère ? dit-elle en caressant du doigt la surface rugueuse de la lettre.

— Bien sûr que non ! Maintenant qu'on a acquis un bœuf, le travail est devenu tellement plus facile pour nos employés. C'est lui qui accomplit certaines besognes qu'on faisait manuellement jusque-là. Je ne vois pas ce que ça change pour nos clients !

Fabriquer du papier demandait beaucoup de force physique. À présent qu'un bovidé s'occupait de soulever les charges les plus lourdes, les papetiers devaient se réjouir.

— Si ce papier a été fabriqué par votre famille, je comprends que la maison impériale ne soit pas intéressée, lança sévèrement Mao Mao en brandissant la lettre sous le nez du médocastre.

La feuille ne manquerait pas de se désintégrer au moindre contact avec l'eau. Quant à sa surface irrégulière, elle gâchait le contour des caractères.

Son interlocuteur garda le silence. Convenait-il tacitement de la pauvre qualité du matériau ? Il se courba en deux jusqu'à poser la tête sur le comptoir.

— Je ne comprends pas ce qui s'est passé.

Mao Mao songea qu'il y avait désormais plus urgent que le ménage dans le dispensaire. Elle étudia de près le courrier. La plupart du temps, le papier utilisé par les roturiers était d'une pureté douteuse car constitué de fibres issues de différentes plantes. Comme elles n'étaient pas découpées avec soin, la colle avait du mal à se fixer si bien que la feuille s'effritait. Après inspection, le papier qu'elle avait sous les yeux présentait néanmoins des fibres de taille et d'épaisseur uniformes. Pourtant, sa surface était irrégulière et il se déchirait beaucoup trop facilement.

La jeune fille lut la lettre dans son intégralité. Apparemment, la famille du médecin utilisait les mêmes produits depuis des années et se targuait d'appliquer à ce jour des méthodes ancestrales. La benjamine, désespérée, implorait l'aide de son frère mais, pour son malheur, ce dernier paraissait complètement perdu.

— Votre sœur parle de méthodes ancestrales. Comment procédez-vous, au juste ?

Mao Mao rangea sur l'étagère le pilon et le mortier qu'elle avait fini d'essuyer. En guise de réconfort, elle mit la théière à chauffer.

— Comme tout le monde, répliqua son hôte. À la différence près que notre famille a sa propre technique pour broyer la matière première et fabriquer la colle. Mais c'est un secret de fabrication !

Pour une fois qu'il tient sa langue !

Après avoir attrapé sur l'étagère la boîte à infusions, elle hésita un petit moment avant que la fécule de racine de kudzu ne lui saute aux yeux. Elle en jeta dans la théière qu'elle remit à bouillir sur le feu.

— Et pour l'eau, vous faites quelque chose de spécial ? demanda-t-elle.

— Hmm... Nous utilisons de l'eau de source montée à une température bien précise pour obtenir une colle parfaite. Mais tu n'en sauras pas plus !

Décidément...

Mao Mao posa sur la table une deuxième tasse, qu'elle remplit d'eau bouillante tout en remuant énergiquement avec la cuillère. Elle obtint ainsi un breuvage visqueux : de l'infusion de kudzu.

— Préparez-vous la colle avec l'eau de rinçage du riz ?

— Non, on utilise de la farine de blé, comme le veut l'usage. Sinon elle ne fige pas.

À peine avait-il prononcé ces mots qu'il porta la main à sa bouche. Et alors ? Il pouvait bien utiliser de l'eau de rinçage, de la farine de blé ou autre, Mao Mao s'en moquait bien ! Elle plaça la tisane sous les yeux du médecin.

— Je vois... Et le bœuf, où le parquez-vous ?

— Bonne question.

Il lui jeta un regard interrogateur comme pour lui demander « Pourquoi cette infusion de kudzu ? » avant d'en goûter une petite gorgée. Mais la boisson, visqueuse, était difficile à avaler.

— Tu ne te serais pas trompée dans les proportions ? Cette tisane est trop épaisse ! Elle colle à la tasse...

Mao Mao lui tendit une petite cuillère.

— Je vais vous montrer comment y remédier. Faites comme moi !

— Très bien...

La jeune apothicaire mit la cuillère dans sa bouche avant de la plonger dans le breuvage, qu'elle remua avec vigueur. Elle recommença l'opération plusieurs

fois.

— Ce n'est pas très élégant, remarqua le charlatan tout en s'exécutant.

À son tour, il lécha sa cuillère qu'il fit ensuite tourner dans la tasse. L'infusion changea de texture.

— Ça alors, elle devient moins collante ! s'exclama-t-il.

— On dirait bien.

— Elle est presque liquide !

— L'infusion de kudzu et la colle ont beaucoup de points communs, lui révéla Mao Mao.

— Ah bon ? Peut-être pourrait-on utiliser cette technique pour fluidifier la colle...

— Vous ne croyez pas si bien dire !

Le médecin en resta bouche bée.

— Comment ça ?

Fallait-il vraiment qu'elle lui mâche le travail ? Elle décida de lui donner un nouvel indice.

— Vous saviez que les bœufs bavaient énormément ?

— Maintenant que tu le dis... Oui, c'est vrai.

— À votre place, j'irais vérifier où mon bœuf va s'abreuver.

Elle en avait dit bien assez. Aussi alla-t-elle laver les tasses avant de regagner le pavillon de Jade. Le médecin dut finir par comprendre, car il se mit à rédiger une lettre en toute hâte et se précipita hors du dispensaire pour la poster.

De son côté, la jeune fille se demanda ce qu'elle ferait une fois le ménage de l'officine terminé.

Mais au calme allait succéder la tempête.

Chapitre 50

Comment racheter un contrat

— Dis-moi, Mao Mao, combien faut-il déboursier pour racheter le contrat d'une courtisane ? demanda Lihaku.

Il s'entretenait avec l'apothicaire dans le corps de garde qui reliait la cour intérieure au monde extérieur. La jeune fille en resta coite. Comme il l'avait convoquée personnellement au lieu d'envoyer un courrier, elle s'attendait à ce qu'il lui parle de l'affaire Suilei, au lieu de quoi il lui posait cette question !

Décidément, cet homme n'est qu'un chiot dépourvu de cerveau...

La tête entre les mains, le jeune officier finit par exploser face au silence de Mao Mao : il donna un coup de poing sur le bureau qui les séparait.

— Allez, tu peux bien me le dire !

Témoins de la scène, les eunuques en poste devant chaque entrée ne jugèrent pas utile d'intervenir.

Le jeune soldat avait dû entendre parler, lors d'une de ses récentes visites au Palais vert-de-gris, d'un client qui s'appêtait à racheter le contrat d'une courtisane – l'un des trois joyaux, rien de moins ! Lihaku, qui était fort épris de Pailin, s'inquiétait.

— Il n'y a pas de règles gravées dans le marbre, dit l'apothicaire.

— Mettons... Mais pour racheter l'une des plus demandées ?

— Eh bien...

Les yeux rivés dans ceux de son interlocuteur, elle réclama à un garde un pinceau et une pierre à encre. Lihaku s'empressa de lui fournir du papier.

— Ne prenez pas ces informations pour argent comptant : les prix du marché peuvent varier à tout moment.

Elle traça sur le papier le nombre 200, soit l'équivalent en pièces d'argent du revenu annuel moyen d'un fermier. Pour une jolie courtisane de rang moyen, il fallait déboursier le double. Lihaku hocha la tête.

— À quoi s'ajoute le coût des festivités, bien entendu, poursuivit Mao Mao.

Le prix de rachat d'une courtisane dépendait de la durée d'engagement qui lui restait à honorer et des revenus qu'elle aurait rapportés si elle avait continué à exercer. Sans compter que le client pouvait aussi se retrouver à payer le double du tarif car il était d'usage, au quartier des plaisirs, d'organiser de fastueuses cérémonies pour chaque départ.

— Au total, combien ça fait ?

Le regard implorant de Lihaku la paralysait. Comment répondre à une telle question ? Depuis ses débuts dans l'établissement, Pailin avait séduit de nombreux clients, générant ainsi des revenus considérables. Non seulement elle s'achetait elle-même ses toilettes et ses parures, mais elle avait aussi depuis longtemps fini de rembourser ses dettes. Elle ne restait au palais Vert-de-gris que parce que ça lui convenait et qu'elle était douée dans son métier. Si le prix d'une courtisane se mesurait au montant de son ardoise, alors elle n'aurait eu aucune valeur ou presque.

Pailin était la plus âgée des trois bijoux du Palais vert-de-gris, où elle travaillait déjà à la naissance de Mao Mao. Mais sa peau était encore soyeuse et elle pratiquait de mieux en mieux sa spécialité, la danse. Selon les rumeurs, c'est en absorbant l'énergie des hommes qu'elle parvenait à rester jeune. Certaines pratiques dites « de la chambre à coucher » permettaient, dit-on, aux hommes comme aux femmes de préserver leur essence vitale en faisant l'amour. Mao Mao se demandait parfois si la courtisane était familière de ces méthodes...

Vu son âge, la jeune femme n'était plus censée valoir grand-chose, mais elle restait aussi belle et jeune qu'au premier jour. La vieille tenancière avait sans doute dans l'idée de céder la courtisane afin de renouveler ses effectifs. C'est du moins ce que Mao Mao l'avait entendu marmonner lors de sa dernière visite.

Pailin, en employée modèle, s'était battue quand la faillite avait menacé le Palais vert-de-gris. Grâce à elle, la maison s'était maintenue à flot, mais la jeune femme ne pouvait pas se reposer éternellement sur ses lauriers, pas plus que l'établissement ne pouvait se reposer sur elle. L'établissement, dont les finances

se portaient mieux dorénavant, se devait de mettre en avant une nouvelle génération tant que les affaires marchaient – et avant que le millésime actuel ne périclète.

Mao Mao, pensive, se frotta la nuque en grognant.

— Je ne vois que deux hommes susceptibles de racheter le contrat de Pailin.

Elle chercha dans sa mémoire. Comme le Palais vert-de-gris n'acceptait pas de nouveaux clients, il devait s'agir d'habitues.

Le premier candidat dirigeait un commerce prospère. Ce généreux marchand d'art avait eu la bonté de continuer à fréquenter le Palais vert-de-gris pendant les moments difficiles. Il avait souvent offert des bonbons à Mao Mao quand elle était petite. Au seuil de la vieillesse, l'homme ne venait pas forcément au palais pour y passer la nuit, mais pour y prendre un verre de vin ou regarder les employées danser. À plusieurs reprises, il avait parlé de racheter le contrat de Pailin. Si la vieille grippe-sou avait systématiquement rejeté sa proposition, rien ne disait qu'elle ne se montrerait pas plus ouverte s'il venait à renouveler son offre.

Le second candidat était un haut fonctionnaire d'une trentaine d'années. La jeune apothicaire ne savait pas exactement quel poste il occupait mais, à en juger par la poignée de son épée la dernière fois qu'elle l'avait vu, elle pouvait affirmer qu'à l'époque, il était déjà plus haut placé que Lihaku ne l'était à présent. Or il avait certainement bénéficié d'une promotion depuis. Par ailleurs, Pailin et lui semblaient fort bien s'entendre au lit : elle se montrait toujours d'excellente humeur après avoir passé la nuit avec lui.

Mao Mao ne voyait qu'une seule ombre au tableau : comparé à l'insatiable courtisane, le bureaucrate avait souvent l'air... épuisé au petit matin. Superbe femme et danseuse hors pair, la jeune femme était aussi réputée pour être insatiable au lit. Selon la rumeur, quand elle se sentait trop frustrée, elle pouvait satisfaire son appétit auprès des domestiques mais aussi auprès des courtisanes et des novices... En un mot, elle n'en avait jamais assez.

Voilà pourquoi la maquerelle envisageait soit de vendre son contrat – à l'un de ces deux prétendants, peut-être ? –, soit de lui confier les rênes du Palais vert-de-gris. Bien entendu, la courtisane pouvait également quitter l'établissement de son plein gré, mais cette option ne cadrerait pas avec sa personnalité.

Ce serait pourtant la solution la plus confortable pour elle, pensa Mao Mao.

Officiellement, la jeune femme pourrait prendre sa retraite tout en recevant des clients à titre exceptionnel. Libre d'utiliser son temps libre à sa guise, elle serait plus autonome que jamais, ce qui ne manquerait pas de la ravir.

L'apothicaire observa de nouveau Lihaku. Âgé d'une vingtaine d'années, il avait un corps tonique et vigoureux. Pailin devait se délecter de ses bras musclés. Lors de sa première visite au Palais vert-de-gris, la courtisane et lui n'avaient pas quitté la chambre pendant deux jours. Malgré tout, il n'en était pas sorti particulièrement exténué.

— Combien gagnez-vous ? lui demanda-t-elle sans détour.

— Je te trouve bien indiscrete !

— Huit cents pièces d'argent par an ?

Lihaku feignit de s'offusquer.

— Pff... Pour qui me prends-tu ?

Elle avait dû viser trop bas.

— Mille deux cents, alors ?

Cette fois, il ne réagit pas. La bonne réponse devait se trouver entre les deux – autour de mille pièces d'argent par an, un revenu tout à fait appréciable pour son âge. Néanmoins, racheter l'un des trois bijoux du Palais vert-de-gris supposait d'avoir à disposition au moins dix mille pièces, dans l'idéal. Après tout, ces jeunes femmes exigeaient cent pièces pour une tasse de thé et trois cents pour une nuit en leur compagnie. Depuis sa première visite à Pailin, Lihaku avait passé deux ou trois nuits avec elle. S'il voulait continuer à ce rythme-là, il lui faudrait augmenter ses revenus. De l'avis de Mao Mao, la vieille grippe-sou tirait les ficelles afin d'éviter toute frustration à l'insatiable courtisane.

— Ça ne suffit pas ? s'inquiéta le jeune officier.

— Pas du tout...

— Et si je promettais de rembourser une fois ma fortune faite ?

— La patronne ne le permettra jamais. Je pense qu'elle attend au moins dix mille pièces sonnantes et trébuchantes.

— T... tant que ça ?

Estomaqué, Lihaku en était tout balbutiant. Son interlocutrice ne savait pas quoi lui dire. S'il pouvait réunir la somme, le jeune homme ne serait pas un

mauvais parti pour Pailin, qui apprécierait certainement sa formidable endurance.

Elle s'en féliciterait, certes, mais pouvait-on parler d'amour pour autant ? L'apothicaire en doutait. Elle jeta un coup d'œil au prétendant désespéré avant de pousser un soupir. Apparemment, ils étaient sur la même longueur d'onde.

— Même si j'arrivais à rassembler cette somme, tu crois que j'aurais une chance ?

— Eh bien, il est possible qu'elle vous rejette malgré tout, répondit froidement Mao Mao.

À ces mots, un éclair de désespoir passa dans le regard de Lihaku, qui grinça des dents. Elle n'avait fait qu'émettre une hypothèse, pas énoncer un fait avéré...

Je ne vois qu'une seule solution, songea la jeune fille en se mettant debout face à son hôte.

— Pourriez-vous vous lever, s'il vous plaît ?

Quoique abattu, il obtempéra aussitôt. À croire que la déception rendait un homme obéissant...

— Bien. Ôtez votre chemise, levez vos bras à la hauteur des épaules et bandez vos muscles.

Alors que Lihaku s'apprêtait à lui obéir, les gardes intervinrent pour l'empêcher de se déshabiller.

— N'allez pas vous imaginer des choses, nous ne faisons rien de mal, précisa l'apothicaire. Je veux juste me faire une idée de son potentiel.

Les eunuques firent la sourde oreille. L'air toujours aussi dévasté, le jeune officier se tenait raide comme un piquet.

— Si je me déshabille, elle ne me rejettera pas ?

— Je connais les goûts de Pailin, croyez-moi.

— Dans ce cas, d'accord, accepta le jeune homme en mettant fin aux objections des gardes.

La jeune fille l'examina sous toutes les coutures. Parfois, elle formait avec ses doigts un carré et regardait à travers pour l'inspecter. Il affichait le corps soigneusement sculpté d'un militaire, tout en muscles saillants, puissance et fermeté. Son bras droit était légèrement plus épais que son bras gauche – il devait être droitier. Si Pailin, vorace, croquait tout ce qui lui tombait sous la

dent, elle n'en gardait pas moins des petites préférences, comme tout le monde. Dans la pièce avec eux, elle se serait léché les babines.

— Parfait. Maintenant, le bas.

— Le bas ? gémit Lihaku.

— J'insiste, dit l'apothicaire qui ne plaisantait pas.

À contrecœur, l'officier se défit de son pantalon, de sorte qu'il ne portait plus rien à l'exception d'un pagne. Impassible, Mao Mao continua de l'examiner avec une rigueur toute scientifique.

Ses jambes et ses hanches étaient aussi robustes que le reste, preuve d'un entraînement quotidien. Les muscles fermes de ses cuisses se profilaient harmonieusement jusqu'à la jointure des genoux avant de prendre à nouveau de l'épaisseur au niveau des mollets.

Il a vraiment une musculature exceptionnelle.

D'autant qu'il n'arborait pas cette bedaine de buveur de vin si fréquente chez les clients du Palais vert-de-gris. D'après la couleur de sa peau, il avait l'air en bonne santé. En conclusion : il était taillé pour Pailin.

Mao Mao, enchantée de ce qu'elle voyait, lui demanda de prendre toutes les poses possibles et imaginables. Lihaku, qui se prenait au jeu, s'exécutait avec ferveur.

Il était temps de passer aux choses sérieuses.

— Et maintenant, on enlève le dernier bout de tiss... commença-t-elle, aussitôt interrompue par des coups frappés à la porte.

Le jeune officier, enthousiaste une seconde plus tôt, blêmit. À la mine qu'affichaient les gardes, on les aurait crus condamnés à la peine capitale. Quant à Mao Mao, elle resta bouche bée.

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? s'écria une voix.

Le responsable du *hougong* se tenait à l'entrée de la pièce, accompagné de son fidèle bras droit. Une veine gonflée lui barrait le front. La horde de jeunes femmes qui traînait dans les environs dans l'espoir de croiser le bel eunuque se dispersa tandis que certaines perdirent connaissance, comme devant une vision d'horreur.

— Bonjour, Jinshi, dit Mao Mao d'une voix douce.

La vie recèle bien des mystères, songea la jeune fille. Par exemple, pourquoi se tenait-elle si droite sur sa chaise ? Pourquoi l'intendant lui jetait-il un regard glacial ?

Lihaku, à moitié nu, s'était empressé de rentrer chez lui. Mao Mao trouvait la situation ridicule et sans doute un peu injuste aussi, mais la présence du soldat n'aurait pas arrangé les choses. Il avait bien fait de déguerpir.

— On peut savoir ce que vous fabriquez ? insista Jinshi.

Elle lui lança un coup d'œil. Les bras croisés, l'eunuque était campé devant elle. Les apollons dans son genre pouvaient vraiment faire peur quand ils se mettaient en colère. Derrière son maître, Gaoshun, les mains jointes, affichait l'expression impassible d'un moine contemplant le vide. Les eunuques, las, avaient repris leur fonction à l'entrée du poste de garde, sans cesser de jeter, de temps à autre, des regards en coin à l'intendant du *hougong*.

— Lihaku est venu me demander conseil, rien de plus, se défendit Mao Mao.

Conformément au protocole, elle avait informé Honnian qu'elle sortait. Elle avait fini la lessive le matin même et comme aucune réception n'était prévue dans la journée, la présence d'une goûteuse ne s'avérait pas nécessaire. Il ne lui restait plus aucune tâche à accomplir avant la fin du jour, aussi avait-elle accepté cette entrevue avec le jeune officier.

— Vraiment ? Et de quoi voulait-il te parler dans cette tenue ?

Ah, pensa Mao Mao, *voilà le nœud du problème*.

Malgré la présence des gardes, il était inconvenant qu'un homme étranger à la cour intérieure s'affiche ainsi. Il lui fallait résoudre tout malentendu.

— Ce n'est pas ce que vous croyez. Je ne l'ai pas touché. Je me suis contentée de l'examiner.

Elle insista bien sur le fait qu'elle n'avait pas posé un doigt sur le jeune soldat. Il fallait à tout prix que Jinshi la croie.

L'eunuque, les yeux écarquillés, semblait sur le point de tomber à la renverse. Gaoshun, de son côté, semblait toujours en pleine méditation. Mao Mao se demandait pourquoi il fixait sur elle le regard plein de compassion d'un bodhisattva.

— Tu es sérieuse ?

— Oui...

— Dans quel but, exactement ?

— C'est un peu délicat... Disons que je tenais à vérifier de visu que son physique était à la hauteur de mes espérances.

Comme il s'agissait de racheter le contrat de Pailin, Mao Mao avait bien l'intention de s'assurer que l'officier répondait aux attentes de sa sœur de cœur. La courtisane donnait beaucoup de sa personne, et à un rythme soutenu. Aux yeux de l'apothicaire, il était impératif que celui qui rachèterait le contrat de la jeune femme la satisfasse sur ce point. Si elle avait trouvé Lihaku trop éloigné de son idéal, elle n'aurait eu aucun scrupule à couper court à la conversation.

Mao Mao avait grandi au sein du Palais vert-de-gris jusqu'à ce qu'on l'enlève. Pendant tout ce temps, les trois bijoux et la vieille tenancière avaient veillé sur elle. Or Pailin avait ceci d'unique qu'elle était capable d'allaiter sans avoir jamais eu d'enfant. C'est elle qui l'avait nourrie, bébé. À sa naissance, la jeune courtisane venait d'en finir avec sa période d'apprentissage et affichait déjà des formes voluptueuses. L'apothicaire la considérait comme sa sœur alors qu'elle lui avait davantage servi de mère.

Elle était d'avis que si la jeune femme acceptait l'offre de l'un des deux habitués, elle ne connaîtrait pas une vie heureuse. Il valait mieux pour elle poursuivre sa carrière et finir tenancière, comme la vieille grippe-sou.

Nombreuses étaient les courtisanes qui renonçaient à avoir des enfants. L'usage continu de remèdes contraceptifs et abortifs finissait par les rendre stériles. Était-ce le cas du plus âgé des bijoux du Palais vert-de-gris ? Mao Mao n'en savait rien, mais elle se rappelait que Pailin l'avait bercée dans ses bras, petite. L'immense appétit sexuel de la courtisane n'avait d'égal que son instinct maternel. Il serait vraiment dommage que la jeune femme n'ait pas d'enfant à son tour...

Malgré l'amour qu'il lui portait, Lihaku avait conscience de n'être pas le seul client de la courtisane. Or sous ses airs de chiot, c'était un homme sérieux et fiable, et son ambition de faire fortune pour les beaux yeux d'une femme le rendait à la fois pathétique et touchant.

Vu l'obstination du soldat, il était peu probable que sa passion disparaisse du jour au lendemain. Quand bien même il devait se lasser de la courtisane, Mao Mao saurait comment faciliter leur séparation. Avant de brûler les étapes,

toutefois, il lui aurait fallu pouvoir vérifier le plus important afin de plaider sa cause auprès de Pailin.

Or à la seconde où elle avait voulu évaluer le spécimen, Jinshi avait débarqué dans la pièce ! En tant que responsable de la cour intérieure, il n'avait sans doute pas été ravi de trouver une de ses brebis en compagnie d'un homme presque nu.

Il a vraiment choisi le pire moment pour faire du zèle ! regretta Mao Mao.

— À la hauteur de tes espérances ? répéta le bel eunuque en s'étranglant.

— Tout à fait. On a beau dire, même si l'habit ne fait pas le moine, c'est important dans une relation.

À première vue, Lihaku avait passé l'épreuve haut la main, si bien que Mao Mao n'y trouvait rien à redire. Sauf qu'il lui faudrait expliquer à Pailin qu'elle n'avait pas eu l'occasion d'évaluer sa... virilité.

La jeune fille avait informé l'officier qu'il devrait déboursier dix mille pièces d'argent pour racheter la courtisane de haut rang mais, selon les circonstances, le prix pouvait chuter de moitié. Il dépendait entre autres de l'intérêt que portait la jeune femme à son soupirant.

— L'apparence compte-t-elle à ce point ? demanda l'intendant.

Même si l'eunuque ne la menaçait plus de toute sa hauteur, il ne s'était pas pour autant calmé : assis, il tapait frénétiquement du pied sur le sol.

— Bien entendu, répondit Mao Mao, étonnée qu'un homme comme Jinshi lui pose la question.

— Je n'aurais jamais cru entendre ces mots de ta bouche. Et donc... Comment l'as-tu trouvé ?

C'est un véritable interrogatoire ! s'offusqua la jeune fille, qui n'avait pourtant pas le choix : elle se devait de satisfaire la curiosité mal placée de l'intendant du *hougong*.

— Son corps affiche des proportions idéales. Lihaku est mince, en excellente condition physique, et il fait de l'exercice tous les jours pour le rester. Je suis certaine qu'il est un soldat hors pair.

Cette dernière remarque laissa son interlocuteur pantois. Sous les yeux de l'apothicaire, il passa en un rien de temps de la surprise à la colère.

— Crois-tu vraiment qu'il soit possible de cerner quelqu'un à l'aune de son physique ?

— Plus ou moins, oui. La constitution d'un homme peut donner une bonne idée de ses habitudes.

Avant de prescrire un traitement à un patient qui refusait de se livrer, il convenait de savoir discerner à qui l'on avait affaire. Un apothicaire digne de ce nom acquerrait forcément cette capacité, de manière consciente ou non.

— Dans ce cas, qu'est-ce que mon corps t'apprend sur moi ?

— Pardon ? hoqueta Mao Mao, prise de court.

Le sublime eunuque affichait une mine renfrognée.

Ne me dites pas que...

Serait-il jaloux de Lihaku ? Voilà qui expliquerait son ton de plus en plus acerbe depuis le début de la conversation. La jeune fille avait fait un éloge beaucoup trop enthousiaste des qualités physiques du prétendant de Pailin.

Lui alors... Tout ce qu'il veut, c'est m'entendre dire qu'il reste le plus séduisant de tous les hommes !

L'intendant avait un visage magnifique, si enchanteur que s'il avait été une femme, il aurait à coup sûr mis le pays à ses pieds. Et voilà que ces traits parfaits ne lui suffisaient pas ! Il fallait aussi que l'on s'extasie sur son corps ?

Pas de problème, pensa Mao Mao, qui avait déjà eu l'occasion de l'apercevoir. Surprise par sa vigueur et sa musculature, elle l'avait jugé très attirant dès le premier coup d'œil. Et alors ? Est-ce qu'il s'attendait à ce qu'elle le recommande auprès de Pailin si elle le trouvait mieux bâti que Lihaku ? D'ailleurs, avait-elle jamais mentionné le nom de la courtisane devant l'eunuque ?

Pendant qu'elle ruminait ces questions, Jinshi, les coudes posés sur la table, les lèvres pincées, la fusillait du regard. Les gardes en faction semblaient à la fois intimidés et enchantés de voir leur supérieur en colère. Quant à Gaoshun, il contemplait l'apothicaire d'un œil paisible, à croire qu'il avait atteint le nirvana.

Sans vouloir affliger son maître, il lui faudrait bien cracher le morceau : Jinshi n'était qu'un eunuque. Quels que soient ses atouts physiques, à cause de ce simple état de fait, la question ne se posait même pas.

— Pas la peine de vous déshabiller, je sais déjà tout ce qu'il y a à savoir, commença Mao Mao à contrecœur.

Un silence crispé s'installa dans la pièce. L'assistant abandonna son masque d'illuminé pour adopter l'air effaré de Kandata lorsque le souffle de sa voix avait brisé le fil d'araignée qui le retenait.

— Malheureusement, vous n'êtes pas du tout le genre de Pailin.

— Quoi ? s'écria Jinshi, décontenancé.

Gaoshun colla son front au mur.



Lihaku n'y comprenait rien. L'eunuque qui l'avait littéralement fusillé du regard l'autre jour, dans le poste de garde, se tenait désormais devant lui, son beau visage illuminé par un grand sourire.

Le dénommé Jinshi était un peu plus jeune que lui. On le disait proche de l'empereur mais, à cause de ses traits angéliques, on ne cessait de spéculer sur la véritable relation qu'entretenaient les deux hommes. Au moins l'eunuque prenait-il son travail très au sérieux. Rien à redire là-dessus. Hormis le fait qu'il pouvait rendre fou d'amour n'importe qui, homme ou femme, on ne pouvait rien lui reprocher, estimait Lihaku. Sauf que le charme de Jinshi – aussi irrésistible fût-il – n'avait aucune prise sur lui.

Quoi qu'il en soit, quand ce haut fonctionnaire sorti de nulle part se mit à le dévisager, le jeune soldat s'en trouva fort embarrassé. Par chance, ils étaient seuls dans le bâtiment réservé aux officiers, un lieu peu fréquenté. Lacan, stratège réputé pour son excentricité, y avait établi son quartier général, ce qui en faisait fuir plus d'un.

On racontait que cet original traînait souvent dans les parages ces derniers jours. Lihaku se demandait si Jinshi avait été invité à lui rendre service d'une manière ou d'une autre. Après avoir bouclé ses dossiers, le jeune militaire avait quant à lui cherché à quitter le bâtiment le plus vite possible pour ne pas être sollicité à son tour par le stratège mais, manque de chance, il était tombé sur l'intendant du *hougong* à la seconde où il sortait du bureau de Lacan. Et voilà que l'eunuque l'observait, un sourire étrange aux lèvres.

En parlant d'étrange... Le jeune officier venait d'identifier l'assistant de Jinshi : il passait pour être une vieille connaissance de l'un de ses supérieurs hiérarchiques dans l'armée et, par ailleurs, cet eunuque lui avait demandé de

servir d'intermédiaire au Palais vert-de-gris – ce qui expliquait sans doute pourquoi il connaissait aussi Mao Mao.

— Aurais-tu quelques minutes à m'accorder ? s'enquit Jinshi.

Le soldat n'était pas en position de refuser : son interlocuteur était plus jeune que lui, certes, mais la couleur du précieux ornement accroché à sa ceinture indiquait un rang social bien plus élevé que le sien. S'il n'obtempérait pas, il ne se verrait jamais attribuer la promotion qu'il convoitait.

— Bien sûr, répondit-il donc avant d'emboîter le pas aux deux eunuques.

Ils se trouvaient à présent dans la cour du palais, où les officiers aimaient à profiter de la brise qui rafraîchissait les nuits d'été. Homme d'action plutôt que de contemplation, le jeune militaire y mettait rarement les pieds. En cette saison, l'air était moins frais que glacial. Personne ne viendrait les déranger à cette époque de l'année et à cette heure de la journée.

En été, les hortensias à grandes feuilles auraient donné des fleurs aussi volumineuses que des ballons brodés. Cette espèce rare avait été importée d'une île orientale. Les floraisons étaient bleues ou rouges selon les jours. Lacan avait fait des pieds et des mains pour qu'on en plante à cet endroit. Les fleurs, semblables aux lilas une fois écloses, formaient pour le moment d'épais buissons. Lihaku se demandait parfois si on ne laissait pas au stratège une trop grande liberté, mais comment faire autrement ? Le général en personne avait du mal, disait-on, à lui tenir tête...

Jinshi prit un siège et invita le soldat à faire de même. Ce dernier n'avait pas le choix : il s'assit face à son hôte.

L'eunuque, le menton posé sur ses mains, fixait son interlocuteur sans se départir de son sourire radieux. Derrière lui, son assistant semblait trouver la situation tout à fait habituelle, mais le jeune officier se sentait mal à l'aise. Peut-être était-ce ridicule, mais ce sourire lumineux lui donnait envie de fuir. Tout le monde s'accordait à dire que s'il était né femme, Jinshi aurait mis la nation à genoux, et Lihaku ne pouvait que le confirmer.

Son air angélique et sa chevelure de soie avaient beau prêter à confusion, la stature et la largeur d'épaules de l'eunuque trahissaient son sexe. Il n'avait rien de frêle, même comparé à son assistant, qui avait la carrure d'un militaire. Quiconque, devant son visage aux traits délicats, imaginait pouvoir le

manipuler s'en mordait vite les doigts. L'intendant accomplissait chacun de ses gestes avec la plus grande élégance, mais aussi avec rigueur et efficacité. Il avait suffi à Lihaku de marcher derrière lui pour s'en apercevoir. D'ailleurs, il lui semblait l'avoir déjà croisé, mais où ? Cette question le taraudait. Jusqu'à présent, il n'avait fait que l'entrapercevoir entre deux portes. C'était la toute première fois qu'il se trouvait en tête à tête avec lui. Que pouvait-il bien lui vouloir ?

— Ma servante m'a fait savoir que ton cœur n'était plus à prendre...

Cela l'amusait-il donc de retourner le couteau dans la plaie ? Lihaku mit par ailleurs quelques instants à comprendre que par « servante », l'eunuque désignait tout simplement Mao Mao. Il savait qu'elle était entrée au service d'un noble de la cour extérieure, et ce noble était l'eunuque assis en face de lui ! Le menton entre ses doigts, le jeune officier s'étonna que l'intendant du *hougong*, qui n'avait rien d'un original au premier abord, ait embauché la jeune fille...

Quoi qu'il en soit, la situation dans laquelle Jinshi les avait surpris nécessitait des explications. N'empêche que Lihaku n'arrivait pas à croire que Mao Mao ait tout raconté de leur entrevue à son maître. Était-ce la raison du sourire radieux de l'eunuque ? Qu'un homme aussi jeune que lui aspire à racheter l'une des courtisanes les plus belles et les plus convoitées du pays ne manquait en effet pas de sel...

Et alors ? Peu lui importait d'être pris pour un bouffon. Qu'il se moque de lui si ça lui chantait, mais de la femme de sa vie, jamais !

En plus d'être une courtisane hors pair, Pailin était une femme admirable. Il la revoyait allongée sur le lit, extatique, ou en train de danser, l'ourlet de sa robe pincé entre deux doigts, ou encore servant le thé, attentive au moindre détail.

D'aucuns pourraient avancer que c'était là son travail. Inutile d'épiloguer sur le sujet... Lihaku se fichait bien de savoir s'ils avaient raison ou pas. Seuls comptaient ses sentiments à lui.

Il avait vu plus d'un soldat se laisser emporter par la passion du jeu et des femmes. Aux yeux de son entourage, il passait peut-être lui aussi pour une cause perdue. Ceux qui prétendaient que la princesse du Palais vert-de-gris ne

lui apporterait rien de bon parlaient dans son intérêt. Il ne pouvait pas leur reprocher leur sollicitude – même s'il ne demandait pas leur avis.

Lihaku se rendait à la maison close de son plein gré. Le plus souvent, il ne voyait même pas sa bien-aimée : il se contentait d'y prendre un thé que lui servait une novice dans le salon, ce qui lui convenait tout à fait. Après tout, le travail de Pailin consistait à se donner l'air aussi inaccessible qu'une fleur des montagnes. S'il fallait déboursier un mois de salaire pour partager une boisson avec elle, qui pouvait l'en blâmer ? Elle mettait dans son travail de courtisane toute son âme. Elle faisait commerce de sa personne entière. Ceux qui la trouvaient trop chère n'y connaissaient rien.

Si l'eunuque assis en face de lui tentait de rabaisser la femme à qui il vouait une adoration sans bornes, Lihaku était prêt à en venir aux mains quand bien même il y risquerait sa vie. Jamais il n'avait trahi ses principes, ses certitudes. Cette ligne de conduite, aussi droite et implacable que la charge d'un taureau, lui avait toujours convenu et il n'était pas près d'en dévier. On racontait qu'une femme lui avait fait perdre la tête ? À la bonne heure !

Pour le moment, il s'efforçait de garder son sang-froid, les poings serrés pour leur éviter de trembler.

— Peut-être bien... Et alors ?

Il s'empêcha d'ajouter : « Ce ne sont pas vos oignons » ou tout autre remarque qui le desservirait. Jinshi, loin de s'inquiéter du regard noir que le jeune officier lui jetait, affichait toujours le même sourire de nymphe.

— Et si je te donnais l'argent nécessaire à son rachat ?

Lihaku en eut le souffle coupé. Outré, il se leva d'un bond avant de taper du poing sur la table – comme la surface du plateau était de granit, une onde de choc lui remonta dans tout le corps, si bien qu'il dut attendre que la vague de douleur passe pour articuler :

— Qu'entendez-vous par là ?

— Exactement ce que je viens de dire. Combien te faut-il ? Vingt mille pièces devraient suffire, non ?

Cette somme, qui semblait si dérisoire dans sa bouche, fit tressaillir Lihaku. Ce n'était pas rien, surtout si l'eunuque les dépensait pour un jeune officier qu'il connaissait à peine. Jinshi avait-il déjà discuté du montant en jeu avec Mao Mao ? Ou venait-il seulement de l'évaluer ?

Une main sur le front, le soldat transi pesa le pour et le contre. Si vingt mille pièces ne représentaient pas grand-chose aux yeux du haut fonctionnaire, alors la moitié de la somme – les dix mille dont avait parlé Mao Mao – lui semblerait ridicule. Il lui fallait garder la tête froide.

— Je vous remercie de votre généreuse proposition, mais pourquoi faites-vous cela ? Nous nous connaissons à peine...

Même un gamin comprendrait que cette offre était trop belle pour être vraie. Or Lihaku n'était pas homme à se laisser berner. Le dos à nouveau calé au dossier de sa chaise, il contempla son interlocuteur. L'expression de l'eunuque n'avait pas changé d'un iota depuis qu'il lui avait proposé de lui offrir cette somme astronomique. Son bras droit, lui, avait l'air exaspéré.

— Ma chatonne est très méfiante de nature. Et pourtant, elle t'a accordé une entrevue... Mieux encore, elle semble considérer que tu es digne de sa sœur de cœur.

Par « chatonne », il entendait certainement Mao Mao – dont il avait traduit le nom. À bien y réfléchir, Lihaku trouvait en effet à la jeune fille un petit côté félin. Comme un haret, elle se tenait sur ses gardes en présence de ses pairs et, s'il y avait à manger, elle s'approchait juste assez pour prendre ce dont elle avait besoin avant de s'éloigner aussitôt.

Le soldat n'était pas un homme à chats. S'il devait un jour avoir un animal de compagnie, il préférerait un chien qu'il pourrait emmener chasser avec lui.

Mais revenons à nos moutons : l'important, c'était que malgré sa réticence apparente – elle semblait répondre à contrecœur à ses questions –, l'apothicaire avait l'air de faire confiance à Lihaku, au moins un minimum. Si le militaire se tenait désormais face à Jinshi, c'était à cause de leur entrevue.

— En résumé, vous pensez que je suis un homme bien parce que je l'ai apprivoisée, c'est ça ? demanda-t-il.

Un éclair passa dans les yeux de son interlocuteur. Venait-il de l'offenser d'une quelconque manière ? Mais l'eunuque retrouva aussitôt son sourire, comme si celui-ci ne l'avait jamais quitté.

— Je me suis renseigné à ton sujet, dit Jinshi. Tu es le fils d'un fonctionnaire de province. J'imagine que tu as travaillé dur pour obtenir ce poste d'officier dans la capitale.

— Assez, oui.

Partout dans le monde, il fallait compter avec les clans. Son père, quoique fonctionnaire, n'était qu'administrateur régional. Le jeune homme avait dû batailler ferme – et pendant un bon moment – pour être pris au sérieux.

— Puis tu as attiré l'attention d'un certain stratège au flair particulièrement développé, qui t'a placé à la tête d'une compagnie militaire.

— C'est exact... dit le soldat, méfiant.

Combien cet homme en savait-il sur lui ? La version officielle, c'était que Lihaku avait été promu après que le chef d'une petite escouade avait décidé de quitter l'armée.

— Qui n'aurait pas envie de se faire un ami d'un jeune soldat aussi prometteur ? poursuivit Jinshi.

Il avait beau marquer un point, qui serait assez fou pour consacrer à cette « amitié » vingt mille pièces d'argent ?

En réalité, le militaire transi n'avait besoin que de la moitié de cette somme – voire le quart, s'il soustrayait son propre apport et tous les fonds qu'il pourrait lever en s'appuyant sur son réseau. Un quart, soit cinq mille pièces. Cet eunuque était-il vraiment prêt à les lui donner ? Même dans ses rêves les plus fous, Lihaku n'aurait jamais imaginé pareille aubaine... Sauf qu'il lui fallait redescendre sur terre.

— Je suis flatté que vous me teniez en si haute estime. Votre offre est extrêmement alléchante, mais je ne peux pas l'accepter. À vos yeux, Pailin n'est qu'une courtisane. Pour moi, c'est la femme de ma vie. Si je veux l'épouser, il me faut gagner moi-même cet argent.

Lihaku, qui ne voulait pas se faire un ennemi d'un si haut fonctionnaire, était néanmoins parvenu à lui livrer le fond de sa pensée. Loin d'être vexé, son interlocuteur ne s'était pas départi de son sourire angélique, qui se transforma bientôt en éclat de rire.

— Je comprends ! Excuse-moi de t'avoir offensé...

Une fois debout, l'eunuque se passa les doigts dans les cheveux d'un geste élégant. On l'aurait dit tout droit sorti d'un tableau de maître.

— Il est possible que je te convoque à nouveau si ça ne te dérange pas...

— Bien sûr !

Lihaku se leva à son tour. En signe de respect, il joignit les poings puis s'inclina. Le responsable du *hougong* lui adressa en retour un petit signe de tête

avant de s'éclipser, son assistant sur les talons. Fasciné par son élégance, le jeune homme le regarda s'éloigner.

— Quelle drôle de conversation ! murmura-t-il.

Perplexe, il se gratta le crâne et sentit sous ses doigts le trou laissé par ses cheveux brûlés. Il éprouva un petit pincement au cœur en songeant à Pailin. Comment allait-il faire pour racheter le contrat de la jeune femme ?

C'est simple : il allait montrer le meilleur de lui-même à ses supérieurs lors de la prochaine session d'entraînement. Il lui faudrait aussi prendre davantage de responsabilités. Non, non... Pour commencer, il allait envoyer une lettre à sa bien-aimée. Loin de lui l'idée de se l'approprier ! Il lui fallait à tout prix savoir si ses sentiments étaient réciproques. Sa réponse serait déterminante.

— Allez, du nerf ! s'encouragea-t-il.

Les mains fourrées dans ses manches, Lihaku quitta le patio d'un pas pressé en se demandant quelle fleur joindre à sa missive.



— Mao Mao, tu as reçu du courrier, annonça Guien en lui tendant un rouleau de plaquettes de bois.

Une fois le nœud défait, l'apothicaire s'aperçut que les lattes étaient recouvertes d'une écriture fine et élégante, celle de Pailin. Elle avait sous les yeux la réponse au message qu'elle avait envoyé au Palais vert-de-gris quelques jours auparavant.

*Quoi qu'en dise la patronne, j'ai encore de beaux jours
devant moi.*

Mao Mao voyait d'ici la jeune femme gonfler de fierté sa poitrine lourde et sensuelle.

Et puis... j'attends toujours que mon prince charmant vienne me délivrer.

L'apothicaire avait entendu parler de ces légendes selon lesquelles, dans les contrées lointaines, des princes montés sur de blancs destriers libéraient d'innocentes princesses emprisonnées. Pailin, en tant que femme, avait des désirs de femme. Elle n'avait plus rien d'une petite fille et ses doigts ne suffisaient pas à compter les hommes qu'elle avait connus charnellement, certes, mais elle s'accrochait toujours à ses rêves. D'ailleurs, c'était peut-être le secret de son éternelle jeunesse...

Au fond, celui qui saurait vraiment la séduire n'aurait pas forcément besoin de dépenser dix mille pièces d'argent. Il lui suffirait de jouer les princes charmants – ce qui supposait une grande force physique, une endurance et une virilité à toute épreuve ! Ajoutez-y un soupçon de panache et de quoi fêter dignement son départ, et Pailin s'estimerait satisfaite. Elle ne demanderait pas qu'on rachète son contrat, mais elle tiendrait à ce que l'événement soit célébré en grande pompe.

La tenancière elle-même avait dit à la courtisane qu'elle dépenserait sans compter le jour où Pailin viendrait à prendre sa retraite – ce qui ne manquait pas de sel venant d'une vieille grippe-sou. Lorsque le joyau du Palais vert-de-gris quitterait la scène, on célébrerait son départ avec faste, comme le méritait cette superbe fleur éclosée au quartier des plaisirs, qui pouvait être fière de sa carrière.

Si la courtisane était sûre de son choix, la maquerelle ne tenterait sûrement pas de faire monter les enchères. Oui, cinq mille pièces devraient faire l'affaire. Un homme incapable de réunir cette somme ne méritait pas la jeune femme – sans parler de celui qui aurait l'argent, mais refuserait de le dépenser.

Cinq mille pièces... Voilà qui était déjà plus abordable que dix mille. Si Lihaku continuait à grimper les échelons, il devrait être en mesure de les réunir dans quelques années. La chance ferait le reste, à condition que la tenancière ne vende pas Pailin entre-temps... Oui, le soldat ferait bien de se dépêcher avant qu'il ne soit trop tard.

Mao Mao ne pouvait rien faire de plus. En réalité, elle s'inquiétait à l'idée que le jeune militaire puisse s'endetter pour réunir la somme requise. S'il avait recours à un emprunt, la patronne du Palais vert-de-gris en aurait forcément vent et la transaction serait annulée. Elle n'allait sûrement pas confier Pailin à un homme endetté jusqu'au cou... L'apothicaire se disait que Lihaku ne ferait jamais une bêtise pareille, mais elle ne pouvait pas l'assurer avec certitude.

Elle finissait de lire la lettre de sa sœur de cœur en retournant le problème dans sa tête quand elle tomba sur une phrase qui retint toute son attention :

Ce vieux renard est revenu parler de racheter le contrat de l'une d'entre nous. Je pense que les novices ont mal interprété ses intentions...

« *Ce vieux renard...* » Pailin n'avait pas pour habitude de tourner autour du pot, mais Mao Mao voyait très bien à qui elle faisait référence.

Une fois les plaquettes enroulées, elle les posa sur une étagère avant de quitter sa chambre. Elle découvrit alors que Jinshi honorait de sa visite le pavillon de Jade après plusieurs jours d'absence. Lors de leur dernière rencontre, il s'était emporté mais, cette fois, il avait l'air d'humeur joviale. La jeune goûteuse gagna la cuisine pour y préparer du thé en se demandant ce qui pouvait le réjouir à ce point.

Chapitre 5I

Les roses bleues

L'hiver laissait peu à peu la place au printemps. Mao Mao, qui étendait du linge à sécher, aurait volontiers succombé à la tentation de ce soleil à la chaleur si douce, mais elle se reprit aussitôt pour se concentrer sur sa tâche. *Ce n'est pas le moment de lambiner !*

Plus les journées étaient occupées, plus le temps filait – surtout quand elles lui apportaient satisfaction. Et pourtant, elle avait du mal à croire qu'elle avait passé deux mois au service de Jinshi...

Elle se languissait parfois de retrouver les étagères remplies de remèdes du dispensaire de la cour extérieure, mais elle savait comment résoudre le problème : grâce à la relation qu'elle entretenait avec le vieux médicastre, elle pourrait remettre à niveau l'officine de la cour intérieure. Sans compter que Gaoshun lui trouverait toutes les archives dont elle avait besoin pour ses recherches. Elle aurait préféré pouvoir sortir du *hougong* à son gré, mais elle s'estimait déjà bien lotie. Tant qu'elle aurait ce poste de goûteuse, elle ne serait pas libre d'aller et venir à sa guise, voilà tout.

La grossesse de dame Gyokuyo ne faisait plus de doute. Tous les symptômes le prouvaient : ses règles n'avaient pas repris, elle était fatiguée, sa température avait légèrement augmenté et elle allait plus souvent à la selle. La petite Linli posait parfois son oreille contre le ventre de sa mère en souriant, comme si elle sentait que la jeune femme attendait un bébé.

Aurait-elle un troisième sens ? se demanda Mao Mao en voyant la princesse dire au revoir au ventre de la concubine lorsque Honnian l'emmena faire sa sieste de l'après-midi.

Décidément, les enfants ne cesseraient jamais de la surprendre.

Linli s'était mise à trotter. L'empereur avait offert une paire de petites chaussures rouges à sa fille qui, de son côté, causait bien des soucis aux dames de compagnie du palais de Jade. Elle commençait aussi à s'exprimer : si on lui donnait un joli petit pain, ses lèvres s'étiraient en un grand sourire de gratitude. Bien que n'ayant pas d'enfants, les suivantes de dame Gyokuyo n'en étaient pas moins dépourvues d'instinct maternel : elles ne cessaient de gâter la princesse.

Honnian, l'air grave, répétait à qui voulait l'entendre qu'un jour, elle aurait un enfant, elle aussi. Ses collègues ne savaient jamais quoi répondre. Comment cette première dame de compagnie si dévouée pourrait-elle jamais abandonner son poste ? Même si elle recevait une demande en mariage, dame Gyokuyo et sa suite feraient tout pour l'empêcher de partir. Après tout, si le pavillon de Jade fonctionnait malgré une équipe réduite, c'était grâce à elle. Être trop compétente pouvait se retourner contre vous...

Dès qu'elle avait du temps libre, Mao Mao s'occupait de Linli. Plutôt que d'exiger des dames de compagnie, vaillantes mais débordées, qu'elles surveillent la petite en plus de leurs tâches quotidiennes, mieux valait qu'elle s'en charge – d'autant que sa jambe blessée l'empêchait encore de vadrouiller à gauche et à droite et que sa seule mission consistait à goûter les plats de dame Gyokuyo.

Aussi Mao Mao jouait-elle ce jour-là avec la princesse, qui s'amusait à monter des tours à l'aide de petites briques de bois léger pour ensuite les renverser. Comme la fille de l'empereur s'intéressait de plus en plus aux livres illustrés, l'apothicaire reproduisait pour elle les images des ouvrages qu'elle demandait à Gaoshun d'emprunter, avant d'écrire les légendes dessous. Linli n'avait même pas deux ans, mais il n'était jamais trop tôt pour commencer son apprentissage. Hélas ! Honnian ne tarda pas à confisquer les dessins, ce qui interrompit de manière prématurée les efforts éducatifs de la jeune fille.

— Tu ne peux pas dessiner des fleurs, comme tout le monde ? s'agaça la première dame de compagnie en montrant du doigt le jardin.

Elle ne remettait pas en cause son talent artistique, mais plutôt sa tendance à dessiner des champignons vénéneux...

Voilà comment la jeune goûteuse de dame Gyokuyo occupait son temps lorsque un jour, Jinshi fit une apparition au palais de Jade – on ne l’y avait plus vu depuis un moment –, apportant avec lui tout un lot de problèmes.

— Des roses bleues ? répéta Mao Mao en jetant au sublime eunuque un regard las.

— Exactement. Tout le monde au palais ne parle que de ça !

Apparemment, l’intendant s’était mis dans le pétrin. Comme les soucis ne gêtaient en rien sa beauté, trois paires d’yeux le contemplaient à travers le panneau de bois fendu de la porte. Mao Mao n’y prêta pas attention, mais Honnian, aussi astucieuse qu’exaspérée, ne tarda pas à attraper les trois curieuses par les oreilles – avec une dextérité sans pareille : deux dans la main droite, une de la main gauche – pour les éloigner.

— Bien joué... se félicita Gaoshun.

L’apothicaire s’abstint de commenter.

— Ils rêvent tous d’en voir, poursuivit Jinshi. J’ai promis de leur en trouver...

Je savais bien que sa présence n’augurait rien de bon.

— Si je comprends bien, vous comptez sur moi pour en dénicher, c’est ça ?

— Je me disais que tu saurais me renseigner, oui.

— Je suis apothicaire, pas botaniste.

— Je pensais que ce serait dans tes cordes, se justifia-t-il piteusement.

— Quel argument convaincant ! s’amusa dame Gyokuyo, assise sur le canapé à côté de sa fille qui buvait un jus de fruit.

On lui avait soufflé – qui et où, Jinshi n’en disait mot – que l’une de ses dames de compagnie pourrait orienter ses recherches. Voilà qui expliquait sa visite.

Pourrait-il s’agir du médicastre ? se demanda Mao Mao. Ce n’était pas impossible, après tout. Le bonhomme avait la mauvaise habitude de surestimer les capacités des uns et des autres – au grand dam des intéressés, et surtout de l’apothicaire.

Par chance, en matière de roses, la jeune fille avait un minimum de connaissances. Elle savait notamment que les pétales produisaient une huile qui embellissait le teint – les courtisanes s’en servaient régulièrement. Elle s’était

d'ailleurs fait de l'argent de poche en distillant des pétales de rose sauvage, aux arômes puissants, pour obtenir cet onguent.

— Il paraît qu'il en poussait autrefois dans les jardins du palais, dit Jinshi en croisant les bras.

Honnian, qui avait fini d'éconduire les trois curieuses, revint avec du thé.

— Avec un peu d'imagination, peut-être... lâcha Mao Mao.

Sa blessure à la jambe, bien qu'en voie de guérison, la démangeait furieusement. Comme la table cachait ses pieds, elle put se gratter sans attirer l'attention – ce qui, étrangement, déclencha des démangeaisons à d'autres endroits.

— Je ne tiens cette information que d'une seule source, mais plusieurs personnes me l'ont confirmée par la suite, précisa l'eunuque.

Mao Mao avait du mal à déchiffrer son expression.

— À une certaine époque, l'opium était à la mode. Il s'agit peut-être d'une hallucination collective...

— L'empire courrait à sa perte si l'on se droguait, voyons ! s'emporta-t-il.

Devant ce brusque changement de ton, dame Gyokuyo et Honnian dévisagèrent Jinshi avec des yeux ronds. Gaoshun fronça les sourcils en toussotant. La colère de l'intendant du *hougong* disparut aussi vite qu'elle était venue et son divin sourire réapparut sur ses lèvres. Mao Mao jeta au haut fonctionnaire un regard suppliant : ne pouvait-il pas s'empêcher de sourire, tout simplement ? La concubine, hilare, contemplait le spectacle qui, aux yeux de l'apothicaire, n'avait rien de drôle.

— N'y a-t-il vraiment rien que tu puisses faire ? s'enquit le bel eunuque en s'approchant d'elle au point d'envahir son espace vital.

De l'air ! s'écria-t-elle en pensée.

— Qu'attendez-vous de moi, au juste ? finit-elle par soupirer, vaincue.

— J'aimerais que tu me fournisses des roses bleues pour la réception du mois prochain.

Quoi ? Du mois prochain ? L'apothicaire eut une bouffée de panique. La fête du printemps se profilait déjà à l'horizon. Comme le temps passait vite !

— Avec tout le respect que je vous dois, Jinshi...

— Oui ? fit-il, méfiant.

Il ne savait pas, bien entendu. Ses fleurs, jamais il ne les aurait pour la célébration. C'était tout bonnement impossible, quelle que soit la couleur souhaitée.

— C'est plus de deux mois avant la période de floraison des roses.

À son silence, elle comprit qu'il ne s'était même pas posé la question... Évidemment ! Mao Mao sentit que la discussion allait mal tourner. Il allait insister. Elle allait s'énerver.

— Ah... Bon, dans ce cas, tant pis. Je trouverai bien une excuse, marmonna-t-il, abattu.

— Est-ce que... (L'eunuque leva sur elle des yeux pleins d'espoir.) Cette requête ne vient quand même pas d'un certain stratège, si ?

Vu la réaction de l'intendant du *hougong*, c'était la seule hypothèse possible. *Voilà pourquoi ma jambe me démange autant !* songea l'apothicaire. Elle l'avait senti venir, et son corps avait violemment réagi à l'idée que le vieux renard au monocle soit derrière cette affaire.

— Justement, si... Lac...

Jinshi se couvrit la bouche des deux mains avant de prononcer le nom de sa source. Dame Gyokuyo et Honnian le regardèrent, stupéfaites.

Mao Mao avait vu juste. Elle n'avait pas le choix. Si le haut gradé était impliqué, il lui fallait relever le défi.

— Je ne vous garantis pas d'y arriver, mais je vais tout faire pour.

— Tu en es sûre ?

— Oui. En revanche, il va me falloir du matériel et un espace à moi.

Il n'était plus l'heure de fuir. Elle comptait bien lui faire avaler son monocle, à cet hypocrite !



La fête du printemps eut lieu à la saison des pivoines. D'habitude, elle était programmée un peu plus tôt dans l'année, mais comme tout le monde se plaignait du froid, la date avait été repoussée. Qu'attendait-on pour pérenniser cette décision ? Rien n'était plus difficile à changer que la tradition...

Un tapis rouge avait été disposé dans le jardin, ainsi que de longues tables entourées de sièges. Les musiciens, prêts à jouer, n'en finissaient pas d'accorder leurs instruments. Sous les yeux ravis de jeunes militaires qui caressaient leur

barbe naissante, les dames de compagnie et autres servantes allaient et venaient pour s'assurer que tout était en place.

Cachée derrière un rideau, Mao Mao, plus maigre que jamais, ne cessait de s'agiter. Elle tenait entre ses mains un grand vase rempli de roses de toutes les couleurs alors que ce n'était pas encore la saison.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies réussi ! s'extasia Jinshi en contemplant les fleurs, dont les boutons étaient à moitié éclos.

Les pétales étaient rouges, jaunes, blancs, roses et bleus – oui, bleus ! –, mais aussi noirs, violets et même verts. Certes, l'apothicaire avait promis de créer des roses bleues, mais personne ne s'attendait à une telle variété de teintes. L'intendant, éberlué, se demanda quel était son secret.

— Ça n'a pas été une partie de plaisir. D'ailleurs, je suis désolée qu'elles ne soient pas plus épanouies, se lamenta la jeune fille.

Incapable d'obtenir précisément les résultats qu'elle escomptait, elle se décevait elle-même plus qu'elle ne trahissait l'eunuque. Il avait beau la savoir perfectionniste, son attitude ne manquait pas de l'irriter, ô combien !

— Voyons, c'est déjà un vrai tour de force ! dit-il en sortant du vase une rose.

Des gouttes d'eau tombèrent à ses pieds.

— Tiens ?

Quelque chose clochait, mais il n'aurait su dire quoi... Qu'à cela ne tienne, il s'en occuperait plus tard. Il reposa la rose dans le vase.

Pourquoi Mao Mao avait-elle préparé un véritable bouquet arc-en-ciel alors qu'il ne lui avait réclamé que des roses bleues ? Peu importe : elle avait rempli son contrat. La pauvre avait l'air morte de fatigue, aussi la confia-t-il aux bons soins des dames de compagnie du pavillon de Jade. À son retour, il installa le vase à côté de la place d'honneur. Même sous forme de boutons, les roses volèrent la vedette aux pivoines. Tout le monde les remarqua, tout le monde les admira.

Les huiles réunies pour l'occasion se mirent à jaser. S'agissait-il d'une prouesse ou d'un tour de passe-passe ? La question se posait.

Jinshi était dans les bonnes grâces de Sa Majesté Impériale. Il se savait également d'une beauté renversante, même s'il aurait été déplacé de s'en vanter. Et pourtant, il avait des ennemis. Seuls les êtres dénués d'ambition se

réjouiraient qu'un jeune eunuque ait une telle influence auprès de l'empereur – or la plupart des notables avaient les dents longues. L'intendant du *hougong* s'efforça de garder son sourire angélique et son dos parfaitement droit alors qu'il rejoignait sur l'estrade le souverain à la barbe prodigieuse, entouré de femmes magnifiques.

Les regards concentrés sur lui trahissaient divers sentiments, dont le désir – ce qui ne le gênait pas, car il existait mille manières d'en profiter. Il en était de même pour la jalousie, très simple à exploiter. N'importe quel sentiment, une fois identifié, devenait facile à manipuler.

Le plus embêtant, c'était de savoir par quel bout prendre ceux qui étaient difficiles à cerner. Il dévisagea l'homme assis à la gauche de Sa Majesté Impériale : joues rondes, air impassible. Jinshi se sentait mal à l'aise à ses côtés. Qui pouvait l'en blâmer ?

Aux yeux de cet invité, il passait pour un jeune parvenu. Un eunuque, pour ajouter à l'injure. Tantôt cet homme lui jetait un regard méfiant, tantôt il feignait d'ignorer sa présence. Ambigu, le sourire du haut fonctionnaire échappait à toute interprétation.

Ce noble du nom de Shisho était le père de dame Lolan, la nouvelle concubine de la cour intérieure. Sous le règne du précédent empereur, il avait eu les faveurs non pas du souverain lui-même, mais de sa mère, l'impératrice douairière. Son influence continuait de surpasser celle de l'empereur actuel.

Jinshi s'efforçait malgré tout de lui sourire poliment, quand bien même ce n'était là que pure hypocrisie de sa part.

Ses yeux quittèrent le convive assis à la gauche de l'empereur pour se poser sur son voisin de droite. Les deux individus échangèrent un regard. Lacan mangeait une aile de poulet sans se soucier le moins du monde de bienséance : il mordait dans la chair avant de recracher en douce la bouchée dans sa manche pour aussitôt recommencer. S'il croyait agir discrètement, c'était raté.

Aux yeux du bel eunuque, il n'y avait pas plus dangereux que ce stratège. Celui-ci semblait examiner avec attention la tête du haut fonctionnaire debout à ses côtés. Comme si son petit manège avec la nourriture n'était pas assez répugnant, il se pencha pour ôter le couvre-chef de son voisin. Quelle mouche l'avait piqué ?

Curieusement, une mèche de cheveux noirs avait été cousue à l'ourlet de la coiffe. Lacan feignit l'étonnement. Trois fonctionnaires qui assistaient à la scène n'en revinrent pas de voir le crâne dénudé de leur collègue.

La plaisanterie, cruelle, révélait la calvitie du notable – pourtant bien cachée. Jinshi ne fut pas le seul à réagir : certains invités gloussèrent de ce mauvais tour, d'autres s'en exaspérèrent, d'autres encore firent de leur mieux pour étouffer leur colère.

S'il ne pouvait pas se permettre d'éclater de rire, l'eunuque se força à garder une expression impassible tandis qu'il s'agenouillait sur le tapis pour offrir à l'empereur le vase de roses. Enchanté, le maître de l'univers se caressa la barbe avant de hocher la tête. Le sublime eunuque retint un soupir au moment de s'éloigner avec cérémonie.

Lacan, un raisin sec entre les doigts, inspecta les fleurs d'un air théâtral. Pourquoi jamais personne ne lui reprochait son odieuse conduite ?



— Je ne veux plus que tu retournes au pavillon de Cristal.

Mao Mao et Infa, qui ne prenaient pas part au banquet, se trouvaient dans un belvédère. L'apothicaire avait posé sa tête sur les genoux de son amie, qui se faisait du souci pour elle.

Dame Gyokuyo, dont la grossesse désormais bien avancée restait secrète, n'avait pas participé à la réception de printemps au prétexte qu'elle préférait laisser la place à dame Lolan, la nouvelle concubine – ce qui permettait à cette dernière de faire là sa première apparition publique.

Pourquoi Infa se faisait-elle un tel sang d'encre pour Mao Mao ? Parce que la jeune fille, la peau sur les os, était accablée de fatigue, comme après chacune de ses visites au pavillon de Cristal...

Elle venait d'y passer tout un mois. Les dames de compagnie de dame Lifa s'obstinaient à voir en elle une sorcière, mais elle s'en moquait. Elle avait eu besoin, pour créer ses roses bleues, de travailler là-bas.



L'espace qu'elle avait réclamé à Jinshi n'était rien de moins que le sauna du pavillon de Cristal, dont elle avait exigé la construction pour aider la propriétaire des lieux à se rétablir de son empoisonnement. Quoique concubine de haut rang, dame Lifa savait se montrer généreuse, aussi Mao Mao n'avait-elle pas hésité à lui demander l'autorisation d'investir cet espace – un privilège aussitôt accordé.

Comme la jeune fille avait des scrupules à utiliser les lieux sans contrepartie, elle avait offert à la concubine un ouvrage qu'elle avait fait venir du Palais vert-de-gris. « C'est le préféré de Sa Majesté Impériale », lui avait-elle précisé. L'empereur avait réclamé de nouvelles lectures. Pourquoi ne pas les faire mettre en application par l'une de ses favorites ?

La concubine n'avait pas tardé à se rendre compte du genre d'ouvrage qu'elle avait entre les mains. D'un pas mesuré, sans jamais se départir de son élégance, elle était donc partie le ranger dans sa chambre à coucher. En la voyant s'éloigner, ses dames de compagnie se mirent à chuchoter entre elles sous le regard indifférent de Mao Mao. Jamais personne ne se douterait qu'une des favorites de Sa Majesté Impériale consultait ce genre de manuels...

Quoi qu'il en soit, une fois gagnées les faveurs de la maîtresse de maison, Mao Mao se vit accorder la permission de construire dans la cour un petit abri alimenté par la vapeur du sauna. Ce bâtiment étonnant était pourvu de grandes fenêtres, dont l'une occupait le plafond. Comme celle du sauna, la construction de cette serre avait coûté une certaine somme à Jinshi, qui payait de sa poche. L'apothicaire, qui n'avait pas déboursé la moindre pièce d'argent, se demandait quel salaire pouvait bien gagner l'eunuque pour engager de telles dépenses.

Dans cette structure, la jeune fille fit apporter des rosiers. Pas une poignée, ni quelques dizaines, mais des centaines de spécimens qu'elle tenta de faire pousser dans la chaleur humide en s'assurant qu'elles reçoivent un maximum de lumière. Elle sortait les plans en plein air quand le temps le permettait. En soirée, lorsque les températures tombaient assez bas pour que menace le gel, elle passait la nuit dans l'abri auprès des fleurs en versant de l'eau sur les pierres brûlantes pour maintenir la chaleur.

Plus d'une fois, toutes ces allées et venues avaient rouvert sa blessure à la jambe. Le jour où Gaoshun s'en aperçut, il insista pour que Mao Mao ait du renfort. Comme le hasard faisait bien les choses, c'est à Shaolan que la tâche incombait – comment le bras droit de Jinshi avait-il fait son compte pour la débaucher ? Mystère... En tout cas, il n'avait pas été difficile de la motiver : non seulement elle échapperait à ses corvées quotidiennes, mais elle toucherait aussi un petit pécule. Grâce à son aide, l'apothicaire put mener à bien sa mission malgré le surmenage.

Le but de la manœuvre ? Tromper les roses. Les fleurs s'épanouissent à un moment précis de l'année, mais il arrivait parfois qu'elles surprennent le calendrier. La jeune fille espérait leur faire croire qu'il était temps d'éclore.

Par précaution, comme elle se doutait qu'elles n'allaient pas toutes bourgeonner, elle avait fait planter une grande quantité de rosiers. L'apothicaire avait néanmoins sélectionné des espèces qui fleurissaient tôt dans l'année, bien que toutes les pousses ne fussent pas de la même variété. Avec seulement un mois devant elle, le succès n'était pas garanti. Aussi fut-elle transportée de joie à la vue des premiers boutons : par-delà leur couleur, le défi le plus important consistait à les faire éclore. Mao Mao avait obtenu de Jinshi l'aide de plusieurs eunuques, mais elle tenait à superviser elle-même le maintien d'une température constante : la moindre erreur serait fatale à la survie des roses.

De temps à autre, les femmes du pavillon de Cristal venaient l'espionner, soit par curiosité, soit pour se donner des frayeurs en constatant la maigreur de plus en plus inquiétante de Mao Mao. Avidé qu'on lui fiche la paix, l'apothicaire finit par avoir une idée : elle allait détourner l'attention des curieuses sur autre chose, mais quoi ? L'idée lui vint en regardant ses propres doigts.

Elle peignit ses ongles de rouge avant de les polir délicatement à l'aide d'un tissu. Au quartier des plaisirs, les courtisanes passaient leur temps à se faire des manucures, mais la pratique était rare à la cour intérieure où le travail manuel abîmait vite le vernis. Les mains de Mao Mao ne tardèrent pas à attirer l'attention des dames de compagnie du pavillon de Cristal, que le travail n'étouffait pas... L'apothicaire fit en sorte d'exhiber ses ongles, de sorte que très vite, les suivantes de dame Lifa allèrent chercher leur propre flacon de vernis rouge dans leurs affaires.

Ma ruse a bien fonctionné, se réjouit la jeune fille. Il lui vint alors une idée machiavélique. Et si elle suggérait à dame Lifa de se faire les ongles, elle aussi ?

À la cour intérieure, les modes étaient lancées par les concubines les plus en vue. Comme la moindre servante pouvait être élevée au rang de concubine si elle devenait la maîtresse de Sa Majesté Impériale, toutes les femmes du palais avaient à cœur de suivre une tendance susceptible de le séduire.

Si dame Lolan était à la pointe de la mode au sein du *hougong*, elle changeait si souvent de tenue qu'aucune de ses toilettes ne pouvait lancer une tendance. À chaque fois que Mao Mao revenait au pavillon de Jade goûter un plat pour dame Gyokuyo, elle exhibait sa manucure à sa maîtresse et à sa suite. Honnian grondait que c'était une perte de temps, mais les autres n'en étaient pas moins impressionnées.

J'aimerais bien avoir de la balsamine des jardins ou de l'oxalis corniculé, songea Mao Mao. La balsamine, qu'on surnommait parfois « rouge à ongles », pouvait être mélangée à l'oxalis, aussi appelée « patte de chat » et qui aidait à fixer le pigment contenu dans l'autre plante avant d'être appliquée sur les ongles.

Au moment même où naissait à la cour intérieure un véritable engouement pour la manucure, les premiers boutons de roses commençaient à éclore, tous d'un blanc éclatant.

Jinshi rejoignit Mao Mao au belvédère.

— Dis-moi, comment as-tu fait ? lui demanda-t-il, tout aussi intrigué que l'était Gaoshun.

Infra, congédiée par le bel eunuque, était partie en laissant sa camarade seule avec celui qui était, dans les faits, son employeur.

— Je les ai teintes.

— Ah bon ? Pourtant je ne vois rien sur les pétales, dit l'intendant en les frottant entre ses doigts.

— C'est parce que le colorant est à l'intérieur.

Son secret ? Elle avait plongé les roses blanches dans de l'eau colorée, tout simplement. Les tiges des fleurs absorbaient le liquide et le pigment, d'où ces pétales multicolores. Avant la cérémonie, il fallait toutefois qu'elles reçoivent un traitement spécial.

Aussi toutes les tiges des roses réunies dans le vase avaient-elles été entourées à la base d'un petit coton imbibé de pigment, puis emballées dans du papier à l'huile que Mao Mao n'avait ôté qu'au moment de présenter les fleurs. Rien de sorcier.

Vu la simplicité enfantine de la méthode, on aurait facilement pu remarquer la supercherie et la dénoncer. La jeune apothicaire avait bien évidemment envisagé cette hypothèse. La veille de la réception, lorsque Sa Majesté Impériale était arrivée au pavillon, elle lui avait exposé sa méthode. Il est toujours flatteur d'être le premier à apprendre un secret et, comme l'empereur se réjouissait d'être dans la confidence, il ne s'offusqua pas de la tromperie.

Apparemment, Jinshi s'était éclipsé de la fête avant que le maître de l'univers ne lui dévoile le pot aux roses !

— Pour ce qui est du fameux rosier bleu aperçu autrefois dans les jardins du palais... J'imagine que quelqu'un devait s'amuser à l'arroser tous les jours avec de l'eau teintée, dit Mao Mao en contemplant la roseraie.

— Mais pourquoi se donner ce mal ?

— Un homme serait capable de tout pour impressionner une femme...

Sur ces mots, l'apothicaire sortit des pans de sa tunique une longue boîte étroite en bois de paulownia, de celles qui lui servaient à conserver son champignon chenille. Elle l'avait fait livrer en même temps qu'elle avait commandé les fameux manuels du Palais vert-de-gris.

— Tiens ? s'exclama Jinshi. Tu t'es peint les ongles ?

— Oui... Même si je dois bien avouer que je n'aime pas trop ça...

À force de manipuler des remèdes et des poisons, de laver et de frotter, ses mains étaient dans un piteux état. De plus, son petit doigt de la main gauche présentait une légère difformité. Elle aurait beau mettre du vernis, il resterait toujours tordu...

Le bel eunuque se montrait un peu trop curieux à son goût. Bien malgré elle, l'apothicaire se mit à regarder Jinshi comme on observe un poisson dans un aquarium avant de se reprendre aussitôt : il lui fallait rester respectueuse envers son employeur. Si la curiosité déplacée de son maître suffisait à la mettre en rogne, elle ne ferait pas long feu. De toute manière, sa journée n'était pas terminée.

— Gaoshun, avez-vous fait ce que je vous ai demandé ? lança-t-elle histoire de changer de sujet.

— Oui, j'ai suivi tes instructions à la lettre.

— Je vous remercie.

Voilà, tout était prêt pour donner au vieux renard une bonne leçon.

Chapitre 52

Les ongles rouges

Lors de la fête du printemps, les roses, d'une indécente variété de couleurs, volèrent la vedette. Lacan les contemplait sans les voir. La prestation musicale l'avait plongé dans le sommeil et il se demandait d'où sortait la perruque qu'il tenait à la main.

Curieux, pensa-t-il en la posant sur la table. Son voisin la récupéra aussitôt pour la remettre sur sa tête. Le stratège crut distinguer dans ses yeux de la colère. Pourquoi donc ? Il décida d'ôter son monocle, qu'il essuya avec un mouchoir avant de le placer devant son autre œil.

Le bouquet tant attendu, disposé au beau milieu de la table, arborait des couleurs insolentes, à l'image du caractère de l'individu qui l'avait arrangé.

Réfléchissons... Oui, il se trouvait à un banquet. La musique retentissait, les banderoles de soie virevoltaient. On lui avait présenté un mets de luxe et partout le vin coulait à flots.

En vérité, Lacan oubliait facilement ce qui ne l'intéressait pas. Il se rappelait les événements, mais aucune des émotions associées – lesquelles lui restaient étrangères.

À sa grande surprise, la cérémonie touchait à sa fin. Deux concubines, vêtues l'une de noir, l'autre de bleu, recevaient de l'empereur des roses assorties à leur tenue. Le stratège entendit ses voisins s'extasier sur la beauté de ces femmes, mais il n'avait pas d'avis sur la question : il se moquait bien de savoir si un visage était harmonieux ou disgracieux.

Diantre, comme il s'ennuyait ! Et où était passé Jinshi ? À quoi bon le défier s'il ne se montrait pas ?

Il allait lui falloir trouver une autre tête de Turc, histoire d'évacuer un peu la pression. Il regarda autour de lui : les convives ne manquaient pas.

Il détestait la foule.

La plupart de ses congénères ressemblaient pour lui à des pierres de go. Comment différenciait-il les hommes des femmes ? Les visages des hommes étaient noirs, ceux des femmes, blancs. Sur chacune des pièces étaient dessinées de vulgaires caricatures de visages dépourvus d'expression. Certaines de ses connaissances dans l'armée avaient, elles, la chance de s'apparenter à des pièces de shogi. À ses yeux, les troufions étaient des pions, mais plus ils montaient en grade, plus ses camarades devenaient à ses yeux des pièces plus fortes, comme des lanciers ou des cavaliers.

Le travail d'un stratège n'avait rien de compliqué : il consistait à placer les pièces au bon endroit. Il fallait attribuer une place à chacun et mettre chacun à sa place – voilà comment on remportait les combats. Quoi de plus simple ? Lacan n'avait rien d'autre à faire pour accomplir sa mission. On pouvait voir en lui un parasite dénué de talent, mais s'il disposait les pièces correctement, alors elles feraient le boulot à sa place. Tel était du moins son sentiment.

Pour passer ses nerfs, même cet eunuque au sourire de nymphe – Lacan devait croire sur parole les témoignages sur la beauté du jeune homme, lui qui n'avait pas d'avis sur la question – ferait l'affaire. Il lui fallait donc trouver un général d'or, puisque c'était ainsi que lui apparaissait le visage de Jinshi, dans l'ombre duquel se tenait un général d'argent promu – l'éternel bras droit de l'intendant.

Or trouver les gens, c'était sa spécialité.

Oui, sauf que le stratège avait encore plus mal aux yeux que d'habitude. La faute à tout ce rouge, qui n'était autre que du vernis à ongles censé être la dernière mode, au palais. Dans ses souvenirs, pourtant, il n'était pas si criard. Il était plus léger, plus discret. Il avait la douceur de la balsamine...

La plante faisait vibrer en lui une corde sensible. Elle lui rappelait le nom d'une courtisane. Alors que cette pensée flottait dans son esprit, une jeune fille apparut dans son champ de vision. Petite et frêle, elle n'en paraissait pas moins déterminée, comme l'oxalis.

Les yeux vitreux de la nouvelle venue se posèrent sur lui. À la seconde où leurs regards se croisèrent, elle tourna les talons comme pour lui enjoindre de la

suivre.

Au-delà du jardin des pivoines, un tablier de shogi avait été installé dans un belvédère. Dessus était posée une boîte en bois de paulownia qui contenait une rose séchée.

— Est-ce que vous accepteriez de jouer une partie ? lui demanda son interlocutrice d'une voix blanche, monocorde, tout en plaçant les pièces.

Non loin patientaient le général d'or – Jinshi – et le général d'argent promu – Gaoshun.

Comment refuser ? Comment décliner l'invitation de cette charmante jeune fille – sa propre fille ?

Lacan esquisça un sourire plein de malice.



Qu'espérait-elle donc ?

Mao Mao avait beau avoir demandé à Jinshi de regagner ses appartements, il avait fait la sourde oreille. Quoique fort contrariée, elle avait fini par accepter sa présence à condition qu'il garde le silence. Elle avait ensuite invité le stratège à disputer une partie avant d'installer les pièces de shogi.

L'apothicaire affichait un visage de marbre. En comparaison, son air de froide défiance habituel paraissait chaleureux et humain. Elle se grattait de temps à autre le dos de la main. Une piqure d'insecte, peut-être ?

— Qui commence ? demanda Lacan.

Ses yeux brillaient d'impatience à l'idée de démarrer une partie.

— Avant toute chose, il nous faut décider des règles et de l'enjeu, dit sa partenaire.

— Voilà qui ne devrait pas poser problème.

Jinshi contempla le tablier par-dessus l'épaule de Mao Mao. Lacan lui adressa un sourire troublant. Cette bataille-là, l'intendant ne la perdrait pas, aussi adopta-t-il une expression plus mielleuse que jamais.

Comme c'était l'usage, pour gagner la partie, il faudrait remporter trois manches sur cinq. Si le principe était simple, Jinshi ne comprenait pas la stratégie de Mao Mao. Jamais personne n'avait battu le stratège au shogi. L'apothicaire n'aurait jamais dû choisir ce jeu. C'était de la folie ! Gaoshun, les

sourcils froncés, semblait partager son inquiétude. La jeune fille avait-elle perdu la tête ?

— Comme handicap, tu préfères que je joue sans tour ou sans fou ? s'enquit l'excentrique militaire.

— Oh, pas la peine de vous mettre un handicap.

Malheureuse ! songea l'intendant. Que n'avait-elle accepté cette proposition fort généreuse ?

— Très bien. Parlons plutôt des contreparties, dans ce cas : si je gagne, tu deviendras ma fille.

Jinshi faillit protester, mais Gaoshun l'en empêcha. Ils avaient promis de ne pas intervenir.

— J'accepte. Seulement, comme je suis employée, ça ne sera pas avant la fin de l'année.

— Tu travailles ? (Les yeux de renard du stratège se posèrent sur le bel eunuque. Un éclair passa dans le regard de Lacan, qui ne se départit pas de son sourire en coin.) Vraiment ?

— Parfaitement.

C'était la stricte vérité. Un contrat avait été signé. Restait à savoir par qui : la vieille tenancière, qui lui tenait lieu de tutrice ? Son père adoptif avait pour ainsi dire arraché le pinceau des mains de Mao Mao avant qu'elle ait pu apercevoir le nom de son acheteur.

— Tant mieux. Mais dis-moi plutôt ce que tu réclames si c'est toi qui gagnes...

— J'aimerais... commença-t-elle avant de fermer les yeux. J'aimerais que vous rachetiez le contrat d'une des courtisanes employées au Palais vert-de-gris.

Son adversaire se caressa le menton.

— Je ne m'attendais pas à ça ! avoua-t-il.

Le visage de Mao Mao ne trahissait aucune émotion.

— La tenancière cherche à se séparer des plus âgées. J'imagine que vous voyez de qui je parle.

— Nous y voilà... lâcha Lacan d'un ton exaspéré avant de reprendre contenance. Si tel est ton désir, je n'y vois pas d'inconvénient. Autre chose ?

La jeune fille lui lança un regard froid.

— Je souhaiterais ajouter deux règles supplémentaires.

— Tout ce que tu voudras.

— Parfait.

Elle sortit la bouteille de vin qu'elle avait demandé à Gaoshun de préparer et en versa la même dose dans cinq gobelets. À l'odeur, on aurait dit une puissante eau-de-vie.

Mao Mao tira ensuite de sa tunique trois sachets remplis de la même poudre qu'elle versa dans trois verres avant de les faire tourner dans sa main pour la diluer. Puis elle mélangea tous les gobelets afin qu'il soit impossible de repérer dans lesquels se trouvait la substance ajoutée.

— À chaque manche gagnée, le gagnant choisira un verre que le perdant devra boire. Il n'est pas nécessaire d'avaler tout le contenu. Une gorgée suffira.

Jinshi eut un très mauvais pressentiment. Il s'éloigna de l'apothicaire pour s'installer en bout de table. Le visage de la jeune fille, impassible l'instant d'avant, avait repris des couleurs. On y discernait même l'ombre d'un sourire.

Le bel eunuque savait ce qui la réjouissait tant. Il mourait d'envie de savoir ce que contenait la poudre et s'en voulait d'avoir promis de se taire.

Lacan se chargea de poser la question à sa place.

— Qu'as-tu versé dans les verres ?

— À faible dose, c'est un remède... mais buvez-en trois et c'est la mort assurée !

Cette fois, elle souriait franchement.

— Passons à la deuxième règle, poursuivit-elle. Tout abandon de partie, quelle que soit la raison, sera considéré comme une défaite.

De sa main teintée de rouge au petit doigt tordu, elle fit tourner à nouveau les gobelets qui contenaient ou pas la poudre empoisonnée.

Cet auriculaire, Lacan ne le quittait pas des yeux.

Jinshi se demandait ce que Mao Mao avait derrière la tête. Elle avait beau savoir que tout irait bien tant qu'un même individu ne boirait pas les trois verres empoisonnés, elle semblait affronter le danger avec désinvolture. Cherchait-elle à s'assurer un avantage psychologique ? N'importe quel adversaire ordinaire aurait été déstabilisé par cette contrainte supplémentaire. Or Lacan n'avait rien d'ordinaire : il s'agissait d'un maître en stratégie, connu

pour être un joueur de shogi hors pair. Il faudrait bien davantage qu'un coup de bluff pour le faire plier.

La jeune fille perdit les deux premières manches. Le sublime eunuque s'était attendu à ce que, à défaut d'être douée, elle connaisse au moins les règles du jeu, mais il lui parut bientôt évident qu'elle n'avait aucune expérience. L'apothicaire avait bu deux verres entiers avec un plaisir non dissimulé. Qu'est-ce qui pouvait bien se passer dans sa tête ?

La troisième manche venait de commencer et Mao Mao se trouvait déjà en mauvaise posture. Si elle buvait un autre gobelet, elle prenait le risque d'ingérer une dose fatale. Il y avait une chance sur trois pour que le verre qu'elle choisirait soit empoisonné. Au total, chacun des joueurs avait une chance sur dix de s'intoxiquer.

Jinshi ne savait pas ce qu'il craignait le plus : que l'apothicaire tombe sur du poison ou qu'elle le boive sans éprouver le moindre effet. Lacan avait-il conscience de cet état de fait ?

Le responsable du *hougong* jetait un coup d'œil à Gaoshun en se demandant ce qu'il adviendrait à l'issue de la partie quand une voix annonça :

— Échec !

Cette voix, ce n'était pas celle du stratège, mais bien celle de Mao Mao.

Les deux spectateurs étudièrent le tablier pour découvrir que le général d'or de la jeune fille menaçait le roi de Lacan. Elle jouait comme une amatrice, sa stratégie était pathétique, et pourtant elle avait vraiment piégé son roi. Son adversaire leva les mains en signe de reddition.

— Oups ! Et voilà, je capitule.

— Même si vous m'avez laissée gagner, une victoire reste une victoire...

— Tout à fait. Disons que je ne tenais pas à empoisonner ma propre fille, même de manière accidentelle.

Comme l'apothicaire avait bu les deux premières tasses sans sourciller, il était impossible de deviner si elles contenaient du poison. Le stratège, intimidé, contempla le visage impavide de sa fille.

— Cette poudre que tu as utilisée... A-t-elle un goût particulier ? demanda-t-il.

— Oui. Elle est salée. Vous vous en rendrez compte dès la première gorgée.

— Je vois... Quel verre choisis-tu pour moi ?

— Prenez celui que vous voulez.

Si seule la troisième dose était fatale, alors Lacan pouvait se permettre de perdre deux fois. Et si l'un de ces deux breuvages était salé, alors il saurait Mao Mao hors de danger. Les probabilités restaient les mêmes, mais la méthode était beaucoup plus sûre. Rien n'échappait à la ruse de cet homme.

Lacan choisit le verre du milieu. Il y trempa ses lèvres.

— C'est très salé ! s'exclama-t-il, la mine écoeurée.

Dorénavant, Mao Mao n'avait aucune chance de boire les trois verres de poison. Jinshi, la tête baissée, songeait déjà au moyen de récupérer la jeune fille quand Lacan poursuivit :

— Et en plus, c'est... chaud.

À ces mots, l'eunuque leva les yeux sur le haut fonctionnaire. Le visage cramoisi, il tanguait sur son siège. Ses joues se vidèrent soudain de leur sang et il s'effondra, blanc comme un linge.

Gaoshun se précipita vers lui pour le redresser.

— As-tu perdu la raison ? glapit Jinshi. Je croyais que ce n'était pas dangereux à petites doses !

Elle haïssait Lacan, certes, mais de là à l'empoisonner...

— Je n'ai pas menti, affirma-t-elle, vexée.

L'apothicaire alla chercher une carafe posée à proximité. Après avoir soulevé les paupières de l'homme évanoui pour vérifier qu'il n'avait pas sombré dans le coma, elle lui versa de l'eau dans la bouche en le forçant à avaler. Ses gestes étaient tout sauf délicats.

— Jinshi... commença Gaoshun, perplexe. On dirait qu'il est ivre...

— L'alcool est le pire des poisons, déclara la jeune fille.

Elle n'avait fait qu'ajouter un peu de sel et de sucre pour en faciliter l'absorption. Quoique sans grand enthousiasme, elle promit de remettre son adversaire sur pied. Malgré l'aversion qu'il lui inspirait, elle ne trahirait pas sa vocation d'apothicaire.

— Cet homme ne boit jamais d'alcool, continua-t-elle en guise d'explication.

Jinshi comprit qu'elle avait tout planifié depuis le début. En effet, il n'avait jamais vu Lacan boire autre chose que du jus de fruit.

— Bien ! dit la jeune fille en se frottant le dos de la main. Il ne reste plus qu'à le transporter au Palais vert-de-gris pour qu'il choisisse une courtisane.

Elle avait parlé d'une voix presque indifférente.

— Euh... D'accord, lâcha le sublime eunuque, interloqué.

Chapitre 53

La balsamine et l'oxalis

Un vieux souvenir lui revint en tête. Au milieu de toutes ces scènes en noir et blanc, elle était la seule à contenir du rouge. S'il semblait avoir du mal à distinguer ce que d'autres voyaient sans problème, cette scène-là brillait avec éclat dans sa mémoire.

Rouges. Les doigts qui déplaçaient les pierres de go et les pièces de shogi étaient rouges.

N'importe qui lui aurait envié ses muscles toniques et galbés. La seule qu'ils laissaient indifférente ? Cette femme extraordinaire, Fonshen, l'honorable courtisane.

Il se sentait parfois obligé de fréquenter des maisons closes quand il sortait en groupe mais, honnêtement, il n'y prenait aucun plaisir. Il ne buvait pas d'alcool, et ni les danses ni le son de l'erhu ne le séduisaient. Même parée de riches atours, une femme ressemblait toujours, à ses yeux, à une pierre de go blanche.

Depuis tout petit, il était incapable de différencier les visages des gens. Et encore, il avait fait des progrès. Il était déjà assez embarrassant de confondre sa mère avec sa nourrice, mais il ne pouvait même pas distinguer les hommes des femmes.

Son père finit par baisser les bras. Il commença à fréquenter une maîtresse. Sa mère ne tarda pas à tout faire pour récupérer son mari, lequel avait abandonné son enfant au prétexte que le petit ne reconnaissait même pas le visage de son paternel !

Voilà pourquoi Lacan, pourtant l'aîné d'une famille respectable, avait joui toute sa vie d'une liberté inhabituelle pour un homme de son rang, ce dont il se félicitait. Il s'adonnait avec passion aux jeux de go et de shogi, qu'il apprenait à maîtriser à force d'enchaîner les parties. Il se tenait à l'affût des rumeurs et se permettait de temps à autre un canular.

Cette fois où il avait fait fleurir des roses bleues dans l'enceinte du palais ? Il avait tenté l'expérience après avoir entendu son oncle en parler. Loin d'être aimable, cet homme était néanmoins le seul à le comprendre. C'est lui qui avait conseillé à Lacan de se concentrer non pas sur les visages des gens, mais sur leurs voix, leur gestuelle, leur silhouette. Le jeune homme avait fait des progrès le jour où il avait commencé à associer à chacun de ses proches une pièce de jeu. Au bout d'un moment, tous ceux qui ne l'intéressaient pas se trouvèrent apparentés à des pierres de go, tandis que ses intimes se voyaient jumelés avec des pièces de shogi.

Lorsque son oncle lui apparut comme un dragon – c'est-à-dire une tour promue –, il comprit qu'il avait en face de lui un grand homme.

Pour Lacan, ces jeux de société n'étaient rien d'autre que des moyens d'occuper son temps libre. Jamais il n'aurait imaginé qu'ils révéleraient ses vraies capacités. Grâce à son statut social, il bénéficia d'un coup de chance : alors qu'il ne montrait aucune aptitude au combat, on le nomma bientôt à un poste à responsabilités. Cette promotion n'exigeait de lui ni force ni puissance – il lui suffisait d'utiliser au mieux ses subordonnés pour être récompensé. Or rien ne plaisait plus à Lacan que de jouer au shogi avec des pièces humaines...

Il continua de faire des merveilles aussi bien au jeu qu'à son travail, jusqu'à ce qu'un collègue malveillant le présentât à cette fameuse courtisane. Fonshen n'avait jamais perdu contre un adversaire au sein de la maison de plaisir. Lacan n'avait jamais perdu une seule partie contre un militaire. Qui des deux connaîtrait sa première défaite ? Quelle que soit l'issue du combat, il promettait d'être passionnant.

Ce jour-là, il eut l'impression d'avoir vécu toute sa vie comme une grenouille au fond d'un puits. La courtisane ne fit de lui qu'une bouchée au jeu de go. Alors qu'elle jouait les pierres blanches – n'ayant pas eu l'avantage de commencer la partie –, elle maîtrisait désormais un important territoire. De ses

doigts teints de rouge, elle avançait un coup après l'autre, lui infligeant défaite après défaite.

Lacan n'avait pas perdu depuis une éternité. Il n'éprouvait pas tant de la colère qu'une grande perplexité face à la raclée qu'elle lui mettait. Il n'avait pas pris la jeune femme au sérieux et elle lui en voulait : il le devinait à son silence obstiné et à ses mouvements dédaigneux, comme si le jeu méritait à peine son attention.

Sans le vouloir, il fut pris d'un rire à s'en tenir les côtes. Les spectateurs, qui se demandaient s'il avait perdu la tête, se mirent à échanger à voix basse. Lacan riait aux larmes ! Lorsque son regard tomba sur l'impitoyable courtisane, il ne vit plus son visage sous forme de pierre de go, mais sous les traits d'une femme dépourvue d'humour qui semblait prête à le tailler en morceaux. À l'instar de son homonyme, la balsamine, Fonshen menaçait d'éclater au moindre contact.



Voilà donc à quoi ressemblait un visage humain ! Lacan vivait pour la première fois une expérience que tout le monde affrontait au quotidien.

Sa partenaire murmura quelques mots à l'oreille d'une novice. La jeune fille s'éloigna aussitôt avant de revenir avec un tablier de shogi. La courtisane, si convoitée qu'elle ne permettait à aucun homme d'entendre le son de sa voix au premier rendez-vous, le défiait à un autre jeu.

Cette fois-là, pas question qu'il perde. Lacan, les manches retroussées, commença à disposer ses pièces.

Elle avait beau être née dans le quartier des plaisirs, Fonshen avait sa fierté. Elle disait parfois n'avoir pas de mère mais juste une génitrice – dans les maisons closes, les courtisanes n'étaient pas censées enfanter.

Les deux adversaires continuèrent de se fréquenter pendant des années. À chaque rencontre, ils disputaient des parties de go et de shogi. Puis leurs rendez-vous s'espacèrent. Les courtisanes polyvalentes, devenues plus recherchées, recevaient moins volontiers des clients. Fonshen ne faisait pas exception à la règle.

Intelligente, mais dure et inflexible de caractère, la jeune femme faisait fuir la plupart des hommes, bien qu'elle eût quelques admirateurs fidèles. Les goûts et les couleurs...

Le prix de Fonshen ne cessant de grimper, Lacan, pour sa part, ne la voyait désormais plus que tous les deux ou trois mois. Un jour où il lui rendit visite après une longue absence, il la trouva en train de se peindre les ongles, l'air las comme souvent. Elle avait disposé dans une assiette des balsamines rouges et des herbes fines qu'il ne connaissait pas. Lorsqu'il lui avait demandé ce que c'était, elle avait répondu : « des pattes de chat », une plante aux vertus médicinales utilisée comme antidote et pour apaiser les piqûres d'insectes.

Chose intéressante, la balsamine et l'oxalis avaient ceci en commun qu'elles éclataient pour libérer leurs graines dès qu'on touchait les capsules arrivées à maturation. Lacan prit l'une des fleurs jaunes par la tige. Il tenterait d'en faire exploser une lors de sa prochaine visite.

— Quand reviendras-tu me voir ? demanda sa partenaire de jeu.

Venant d'une femme qui se contentait de lui envoyer de temps en temps des notes impersonnelles pour la rappeler à son bon souvenir, la question le surprit.

— Dans trois mois.

— D'accord...

Fonshen enjoignit sa novice de ranger le matériel de manucure avant d'installer le tablier de shogi.

À cette période-là, Lacan entendit dire pour la première fois que le contrat de la jeune femme allait être racheté. Parfois, la somme à déboursier n'avait rien à voir avec la valeur réelle de la courtisane : il arrivait que les principales intéressées augmentent leur prix pour éviter d'atterrir dans les bras d'un client qu'elles n'aimaient pas.

Certes, Lacan était monté en grade au sein de l'armée, mais c'est un demi-frère plus jeune qui avait hérité de la fortune familiale. Or les enchères avaient grimpé trop haut pour lui.

Comment faire ? Il lui vint alors une idée affreuse, qu'il repoussa aussitôt. Jamais il n'oserait la mettre à exécution.

Trois mois plus tard, Lacan était de retour à la maison de plaisir. Fonshen, assise en face de lui devant les deux échiquiers, était prête à commencer une partie.

Ses premiers mots furent :

— Et si on pariait quelque chose, pour une fois ? Si tu gagnes, je t'offrirai ce que tu désires. Et si c'est moi qui l'emporte, tu me donneras ce qui me plaît. Choisis d'abord un jeu.

Il était plus fort au shogi, mais c'est devant le plateau de go qu'il s'assit. Fonshen congédia la novice sous prétexte qu'elle avait besoin de concentration.

Qui avait gagné la partie ? Lacan n'en avait aucune idée, mais bientôt leurs mains s'étaient trouvées entrelacées. La jeune femme n'était pourtant pas du genre à susurrer des mots doux. De son côté, il ne se sentait pas obligé de lui faire d'insipides déclarations sentimentales. Sur ce point-là, les deux adversaires se ressemblaient.

Lovée dans ses bras, la courtisane murmura :

— J'ai envie de jouer au go.
Il aurait préféré le shogi.

La chance tourna. L'oncle dont il était si proche fut renvoyé de son poste – il n'avait jamais su respecter les règles. Même si ses actions n'avaient pas entaché l'honneur de la famille, le père de Lacan jeta l'opprobre sur son frère, ce qui rejaillit sur le jeune soldat, qui se retrouva *persona non grata* du fait de sa proximité avec l'oncle en question. On exigea de lui qu'il parte en voyage et ne revienne pas avant longtemps.

S'il n'avait pas cédé, il l'aurait payé par la suite. Son père, lui aussi militaire de carrière, se trouvait plus haut dans la hiérarchie. En plus d'être le chef de famille, il était donc son supérieur. Lacan envoya une missive à la maison de plaisir pour préciser qu'il ne reviendrait pas avant six mois. Il avait d'ailleurs reçu une lettre stipulant que le rachat du contrat de Fonshen n'avait finalement pas abouti.

Persuadé que tout allait pour le mieux, le jeune homme quitta son domicile, loin de se douter qu'il ne rentrerait pas chez lui avant trois longues années.

À son retour de voyage, il trouva dans sa chambre noyée sous la poussière une montagne de courriers jetés là avec négligence. Les brindilles qui les attachaient étaient desséchées, signe cruel du temps écoulé.

Ses yeux tombèrent sur une lettre qui, manifestement, avait été ouverte. Si elle relatait les banalités d'usage, une tache rouge foncé en maculait l'un des coins. Il jeta un coup d'œil au sachet, lui aussi taché de rouge, qui accompagnait la missive.

Il en sortit ce qui ressemblait à deux bouts de branche – ou des morceaux d'argile ? – tellement fins qu'on pouvait les briser à la main. Lacan comprit un peu tard ce dont il s'agissait : il en avait lui-même cinq à chaque main...

Il remballa les doigts avant de les remettre dans la pochette, puis il gagna le quartier des plaisirs au grand galop.

Le jeune homme trouva l'établissement plus délabré que trois ans plus tôt. À son arrivée, il ne vit que des pierres de go. Personne qui ressemblait à de la balsamine, pas même cette femme qui se dirigeait vers lui, un balai à la main. Lacan reconnut à sa voix la vieille tenancière.

Cette dernière lui expliqua que Fonshen était partie. La courtisane, abandonnée par deux clients de haut rang, avait traîné le nom de son établissement dans la boue. Alors que plus personne ne lui faisait confiance, la courtisane s'était retrouvée à faire des passes comme une vulgaire prostituée. Comment n'avait-il pas pu anticiper cette situation ?

En réfléchissant un peu, il aurait compris plus tôt son erreur, mais Lacan ne pensait à rien d'autre qu'au go et au shogi. Il n'avait pas vu ce qui aurait dû lui crever les yeux. Ses larmes ne la ramèneraient pas.

Il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. Voilà ce que son impulsivité lui avait coûté.

Lacan se redressa dans son lit. Sa tête le lançait. Il reconnaissait la chambre. De l'encens brûlait quelque part, il en percevait l'odeur discrète.

— Vous êtes réveillé ? dit une voix douce.

Un visage semblable à une pièce de go blanche s'approcha de lui. La voix lui était familière : elle lui rappelait une courtisane du Palais vert-de-gris qu'il connaissait bien.

— Mei Mei ? Qu'est-ce que je fais ici ?

Dans le temps, la jeune femme avait été une novice au service de Fonshen — c'est elle que la courtisane avait congédiée lors de la dernière visite de Lacan. Comme il la voyait parfois manipuler des pièces de go, il lui avait fait le plaisir de jouer quelques parties avec elle. Elle rougissait toujours quand il lui faisait des compliments sur son jeu.

— On vous a déposé. Vous n'aviez pas bonne mine. Votre visage passait du rouge au bleu !

Mei Mei était plus ou moins la seule courtisane du Palais vert-de-gris avec qui il ne s'ennuyait pas. C'est dans ses appartements qu'on l'amenait quand il se rendait dans l'établissement.

— Je ne m'attendais pas à me retrouver dans cet état...

Il avait pensé que si sa fille en buvait, l'alcool ne devait pas être si fort que ça. Mais encore une fois, il n'y connaissait rien en eau-de-vie. Une seule gorgée avait suffi à lui enflammer le gosier. Il se saisit de la carafe d'eau posée sur la table de chevet et but à grandes lampées.

Une saveur amère lui envahit la bouche. Il recracha aussitôt le liquide.

— Quelle horreur !

— C'est un remède que Mao Mao a préparé, gloussa la courtisane en cachant son sourire derrière sa manche.

Cette potion contre les gueules de bois avait beau être efficace, elle n'en était pas moins imbuvable – un fait exprès, sans doute... Malgré tout, il ne put dissimuler un sourire.

À côté de la carafe se trouvait la boîte en bois de paulownia que lui avait montrée sa fille.

— Tiens donc...

Il l'avait envoyée il y a longtemps accompagnée d'une lettre, en guise de plaisanterie, comme s'il s'agissait d'un trésor de guerre. Lacan l'ouvrit pour découvrir une rose séchée. Qui aurait cru qu'elle se conserverait aussi bien dans cet étui ? Il songea à sa fille, dont le nom lui rappelait cette plante appelée « patte de chat ».

Après le départ de Fonshen, il n'avait cessé de revenir frapper à la porte du Palais vert-de-gris, pour être chaque fois accueilli par les récriminations de la tenancière.

— Combien de fois faudra-t-il que je te le dise ? Il n'y a pas d'enfant ici ! Débarrasse-moi le plancher ! s'écriait-elle en le chassant à coups de balai.

Elle pouvait vraiment se montrer terrifiante quand elle le voulait.

Un jour qu'il s'était assis, fourbu, la tempe en sang, il remarqua une fillette qui fouinait dans les parages. Des plantes à fleurs jaunes poussaient aux abords de l'établissement. Lorsqu'il lui demanda ce qu'elle faisait, la petite lui répondit qu'elle préparait un remède. Pour une fois, Lacan n'avait pas sous les yeux une pierre de go, mais un visage aussi enfantin qu'impassible.

Une poignée d'herbes dans chaque main, la fillette se mit à courir vers une silhouette qui boitait comme un vieillard. Le visage de cet homme s'apparentait moins à une pierre de go qu'à une pièce de shogi – non pas un simple pion ou un cavalier, mais un dragon, une pièce puissante, capitale.

Le stratège comprit alors qui avait choisi d'ouvrir, parmi le monceau de courriers reçus, cette unique lettre et la pochette qui allait avec. Car il avait sous les yeux Luomen, l'oncle qui avait disparu après avoir été banni de la cour intérieure. La fillette à l'oxalis trotta à sa suite. Il l'appelait Mao Mao.

Lacan tira la pochette tachée de rouge, plus abîmée qu'au premier jour du fait qu'il ne s'en séparait jamais. Il savait qu'il y trouverait, enveloppé dans du papier, les doigts coupés.

Au cours de la partie, la main de sa fille lui avait semblé mal assurée quand elle avait déplacé les pièces de shogi, soit qu'elle manquât d'expérience, soit parce qu'elle jouait de la main gauche. Il avait alors remarqué, en posant les yeux sur ses phalanges teintées de rouge, que son petit doigt était tordu.

Le stratège ne pouvait pas lui en vouloir de le haïr après ce qu'il avait fait. Il n'en souhaitait pas moins passer du temps avec elle. Plus question de consacrer toute sa vie au go et au shogi ! Les récents événements lui avaient donné le courage de récupérer son droit d'aînesse, de chasser son demi-frère et d'adopter son neveu. Au bout de dix ans de négociations avec la vieille maquereille du Palais vert-de-gris, il était parvenu à rembourser deux fois le prix des préjudices qu'il lui avait fait subir.

Ses efforts payèrent puisqu'on l'admit à nouveau comme client. Naturellement, Mei Mei devint sa courtisane attitrée. Avait-elle en tête de le remercier pour les leçons de shogi qu'il lui avait jadis prodiguées ?

Lacan reprit ses visites régulières à la maison de plaisir. Il n'avait qu'une envie – être avec sa fille. Hélas ! Une qualité faisait cruellement défaut au stratège : il était incapable de percevoir les sentiments qu'il provoquait chez les gens, de sorte que souvent ses actions lui revenaient en pleine figure comme un boomerang.

Lacan rangea la pochette dans les plis de sa tunique. Il avait peut-être perdu une bataille, mais il ne perdrait pas la guerre.

D'autant qu'il n'aimait pas l'eunuque qui tournait autour de sa fille. À son goût, il se tenait bien trop près de Mao Mao, dont il avait effleuré l'épaule à trois reprises pendant leur partie. Le stratège n'avait pas été fâché de voir l'apothicaire repousser à chaque fois la main du jeune homme.

Avant tout, il lui fallait se remettre d'aplomb. Lacan s'empara de la carafe et engloutit le reste du breuvage immonde, certes, mais préparé par la chair de sa chair...

Il était en train de songer à la manière dont il pouvait se débarrasser du parasite qui tournait autour de sa fille quand il fut interrompu par le

claquement brusque de la porte qu'on ouvrait.

— Alors ? Enfin réveillé ? lança une pierre de go.

Il reconnut néanmoins la voix rauque de la patronne du Palais vert-de-gris.

— Il paraît que tu veux acheter l'une de mes filles ? Si tu crois que tu peux t'en tirer avec deux mille pièces d'argent, tu te fourres le doigt dans l'œil !

Toujours aussi dure en affaires, la vieille.

Lacan, la tête entre les mains, eut un sourire mauvais. Il replaça son monocle – simple accessoire sans utilité.

— Que diriez-vous de dix mille, dans ce cas ? Je suis même prêt à déboursier vingt ou trente mille, si ce n'est pas assez. Entre nous, cent mille pièces d'argent me paraîtraient légèrement exagérées...

Intérieurement, Lacan fanfaronnait un peu moins. La somme était coquette, même pour un homme de son rang. Il lui faudrait réclamer de l'argent à son neveu, qui avait des revenus complémentaires grâce à une petite affaire qu'il menait en parallèle.

— Marché conclu ! fit la patronne du Palais vert-de-gris. Allez, suis-moi. Je vais même te laisser le choix, tiens. Tu n'auras qu'à désigner celle qui te plaît.

Il laissa la vieille grippe-sou le guider jusqu'à la pièce principale, où patientaient en rang des pierres de go vêtues de tenues voyantes. Parmi elles, il reconnut Mei Mei.

— Vous me laisseriez acheter l'un des trois bijoux ?

— Celle que tu veux, je t'ai dit, cracha la maquerele. Tant que tu es prêt à y mettre le prix, bien sûr.

Lacan avait l'embarras du choix, mais il se trouvait confronté à un problème : malgré l'opulence de leurs tenues, toutes les courtisanes ressemblaient pour lui à des pierres de go dont il ne pouvait pas voir le sourire. Il sentait leurs parfums épicés, et le kaléidoscope de leurs tenues chamarrées l'aveuglait presque. Mais elles ne lui faisaient pas plus d'effet que ça. Aucune ne lui tapait dans l'œil.

On l'avait sommé de choisir, il fallait donc qu'il se décide. Une fois son achat effectué, il serait libre de faire ce qu'il lui chantait de la jeune femme. Il avait assez d'argent pour l'entretenir, mais si elle n'était pas heureuse, il la dédommagerait avant de lui rendre sa liberté. Oui, cela ne lui posait pas le moindre souci.

Plein d'espoir, il se tourna vers Mei Mei. Sa gentillesse envers lui s'expliquait-elle par un sentiment de culpabilité ? Après tout, si elle ne les avait pas laissés, Fonshen et lui, en tête à tête ce jour-là, rien ne serait arrivé. Autant la remercier pour la bonté dont elle avait fait preuve depuis. Il fut néanmoins interrompu dans ses pensées par la courtisane.

— Lacan... commença le joyau du Palais vert-de-gris d'une voix enjouée. J'ai ma fierté, moi aussi. Si c'est vraiment ce que vous voulez, je vous suivrai sans hésiter.

Elle alla ouvrir la haute fenêtre qui donnait sur la cour. Le rideau oscilla et une poignée de pétales voletèrent dans la pièce.

— Seulement, je préférerais que vous fassiez un choix éclairé...

— Qui t'a autorisée à ouvrir cette fenêtre ? glapit la tenancière avant de se précipiter pour la fermer.

Trop tard. Lacan avait déjà entendu, au loin, comme un rire de courtisane teinté d'innocence. Une comptine ? Il écarquilla les yeux.

— Quoi ? demanda la vieille femme, méfiante.

L'acheteur regarda par la fenêtre. Le chant leur parvenait par intermittence.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

La tenancière, de plus en plus inquiète, tenta de le retenir par la main. En vain : Lacan avait sauté par la fenêtre. Il se dirigeait à présent au pas de course vers la voix. Pour la première fois, il regrettait amèrement de ne pas faire de l'exercice de manière régulière, ce qui ne l'empêchait pas de courir à en perdre haleine, même si ses jambes menaçaient de se dérober sous lui.

Malgré toutes ses visites au Palais vert-de-gris, le stratège ne s'était jamais rendu dans cette partie de l'édifice : une toute petite dépendance, semblable à une cabane, à l'écart du bâtiment principal. C'est de là que venait la chanson.

Le cœur près d'exploser, l'officier ouvrit la porte. Il régnait dans la pièce une odeur caractéristique – celle des médicaments.

À l'intérieur se trouvait une femme au visage émacié auréolé de cheveux ternes, dont les bras fins comme des brindilles reposaient sur son corps malade. Son annulaire gauche était tordu. Lacan la contempla, stupéfait. Il sentit comme des ruisseaux couler sur ses joues.

La vieille maquerelle déboula.

— Tu n'as rien à faire dans cette infirmerie !

Elle le prit par la main pour tenter de l'éloigner, mais le stratège ne bougea pas d'un pouce. Fasciné, il fixait le visage décharné de la malade.

— Allez, sors de là ! Retourne choisir une courtisane.

— Vous avez raison. Il est temps de me décider.

Lacan se laissa tomber sur un siège. Il ne prit pas la peine d'essuyer les larmes qui inondaient son visage. La locataire des lieux n'avait pas remarqué sa présence. Elle continuait de chanter sa comptine, un sourire innocent aux lèvres. Il ne restait rien de son port impérial ni de son regard moqueur. Son cœur était retourné en enfance. Même dans cet état déplorable, elle était toujours aux yeux de l'officier impérial la plus belle des femmes.

— C'est elle que je veux.

— Ne dis pas de bêtises.

Lacan fouilla les plis de sa tunique, d'où il finit par extraire un lourd sachet qu'il déposa dans la paume de la malade. Intriguée, cette dernière l'ouvrit avec des gestes raides, maladroits. Les doigts tremblants, elle en sortit une pierre de go. Il crut la voir rougir, mais peut-être était-ce le fruit de son imagination ?

— Mon vœu le plus cher, c'est de racheter le contrat de cette femme, souffla-t-il. Votre prix sera le mien. Dix mille, vingt mille, peu importe.

La tenancière ne trouva rien à redire. Mei Mei les rejoignit à son tour, sa robe balayant le sol tandis qu'elle venait s'asseoir aux côtés de sa consœur, dont elle serra la main décharnée.

— Si seulement tu nous avais fait part de tes volontés, Fonshen. Pourquoi ne pas nous avoir dit la vérité ?

Mei Mei pleurait-elle ? Pourquoi ? Lacan l'entendait sangloter, mais il n'y prêta guère attention...

— Pourquoi ne pas lui avoir avoué tes sentiments avant que je ne m'attache à lui ? murmura le joyau du Palais vert-de-gris.

Sans l'entendre, le stratège, lui, gardait les yeux rivés sur la malade, qui couvrait du regard les pierres de go. Elle avait la beauté d'une balsamine.



Je suis si fatiguée...

Décidément, ces dernières semaines l'avaient épuisée. Après avoir aidé à installer Lacan dans les appartements de Mei Mei, Mao Mao rentrait d'un pas

titubant. Comme Jinshi et Gaoshun avaient une dernière mission à accomplir, ils l'avaient laissée en compagnie du jeune militaire qu'elle connaissait bien. Basen l'avait en effet assistée au cours de son enquête sur l'intoxication au fugu du fonctionnaire.

S'il lui avait fallu un certain temps pour retenir son nom, elle savait pouvoir compter sur lui : sans être expansif, il s'attelait à sa tâche avec application et implication. Mao Mao, elle-même peu encline à lancer la conversation, s'en accommodait très bien.

En revanche, elle avait eu la confirmation, en revoyant son père biologique, qu'il existait des êtres qu'on ne pouvait tout simplement pas supporter et dont le comportement était inacceptable, même s'ils ne pensaient pas à mal.

Sur le chemin, ils croisèrent un groupe de suivantes aux tenues tape-à-l'œil rassemblées autour de dame Lolan, laquelle avait revêtu une robe somptueuse. Une de ses dames de compagnie tenait au-dessus de sa tête une ombrelle.

L'apothicaire entendit claquer une langue. Basen observait lui aussi le groupe avec circonspection. Il n'avait pas l'air d'apprécier le spectacle. Pourquoi ? Elle avisa soudain le fonctionnaire bedonnant qui attendait la concubine. Flanqué de deux aides, il était entouré d'une foule de curieux.

À sa vue, la nouvelle favorite de l'empereur se cacha la bouche derrière un éventail avant d'entamer avec lui une conversation amicale. Était-il convenable qu'une concubine parle de manière si intime avec un autre homme que Sa Majesté Impériale, même en présence de toutes ses dames de compagnie ? Basen, venimeux, lui murmura la réponse :

— Père et fille, aussi sournois l'un que l'autre !

Elle avait donc sous les yeux le père de dame Lolan – celui qui avait utilisé son réseau pour la faire admettre à la cour intérieure. Selon la rumeur, ce haut fonctionnaire avait été un conseiller très influent au temps de l'ancien empereur, mais le souverain actuel, qui avait à cœur de promouvoir ses employés en fonction de leur mérite, s'en méfiait comme de la peste.

Mao Mao n'en jeta pas moins à Basen un regard réprobateur. On ne critiquait pas un notable à voix haute. Si quelqu'un venait à entendre la pique du jeune homme, l'apothicaire étant à ses côtés, il l'exposerait tout aussi sûrement au danger. À peine plus âgé qu'elle, Basen manquait encore clairement de maturité.

Il apprendra avec les années...

Il avait été décidé que Mao Mao ne rentrerait pas à la cour intérieure ce soir-là, mais resterait plutôt dans les appartements de Jinshi.

— Moi qui avais l'impression que tu avais une dent contre lui, dit le bel eunuque, les bras croisés – arrivé le premier, il l'avait attendue.

La jeune fille dégustait le congee cuisiné par Suilen. Aussi prit-elle le temps de finir sa bouchée avant de lui répondre. La vieille suivante, choquée de voir sa petite protégée leur revenir si maigre – elle avait vraiment besoin de reprendre des forces après son séjour au pavillon de Cristal –, lui avait préparé mille autres plats. Comme les dames de compagnie du pavillon de Jade, elle ne rechignait pas à la tâche au prétexte de son rang.

— Je ne le méprise pas. Après tout, c'est parce qu'il a fauté avec ma mère que je suis là...

— Fauté avec ta... répéta Jinshi, qui jugeait la formule un peu déplacée.

À quoi s'attendait-il ? se demanda Mao Mao. Elle s'en tenait pourtant aux faits.

— Je ne sais pas ce que vous imaginiez mais, au quartier des plaisirs, une courtisane n'a d'enfant que si elle le souhaite.

Toutes les employées de maisons closes sans exception utilisaient des contraceptifs et des abortifs. Les grossesses non désirées pouvaient donc être interrompues dès les premières semaines. Une femme ne donnait naissance à un bébé que si elle le désirait.

— En fin de compte, si je suis née, c'est parce que ma mère l'avait planifié...

En observant son cycle menstruel, on pouvait connaître sa période de fertilité. Il suffisait à une courtisane d'envoyer une lettre pour changer le jour de visite d'un client s'il tombait au mauvais moment.

— Tu veux dire que Lacan s'est fait piéger ? Un fin stratège comme lui ? s'étonna Jinshi en s'attaquant au plat que Suilen lui avait préparé.

— Les femmes ont plus d'un tour dans leur sac, répondit Mao Mao.

Lorsque son plan avait mal tourné, Fonshen avait perdu la tête au point de se mutiler, et même...

Ce cauchemar de l'autre jour.

Ce n'était pas qu'un songe. Non contente de se couper un doigt et de l'envoyer par courrier, la courtisane qui avait donné la vie à Mao Mao avait voulu en faire de même avec sa fille.

Personne, au Palais vert-de-gris, ne lui parlait jamais de sa génitrice. La patronne avait imposé l'omerta. Sauf qu'en ajoutant un soupçon de curiosité à l'atmosphère qui y régnait, on pouvait facilement deviner la vérité.

En premier lieu, si la maison close avait failli fermer ses portes, c'était à cause de la naissance de Mao Mao. Elle avait aussi appris que son père était un excentrique qui adorait jouer au go et au shogi et que sa mère était une courtisane qui n'en faisait qu'à sa tête. L'apothicaire avait fini par découvrir l'identité de celle qui lui avait donné le jour des années après son soi-disant départ. Cette femme avait mis un point d'honneur à fuir sa propre fille jusqu'à ce que la perte de son nez la fasse sombrer dans la folie.

Le vieux renard avait vraiment des goûts étranges... L'apothicaire connaissait de bien meilleures courtisanes ! Pourquoi n'avait-il pas plutôt jeté son dévolu sur l'une d'elles ? Voilà qui aurait été plus avisé...

— Lacan est-il déjà venu vous trouver ailleurs que dans votre bureau ? demanda-t-elle à Jinshi, histoire de changer de sujet.

L'eunuque s'accorda quelques secondes de réflexion.

— Non, jamais, en effet, finit-il par répondre.

Au mieux, le stratège se contentait d'un petit hochement de tête quand ils se croisaient, mais jamais il n'engageait la conversation ailleurs que sur le lieu de travail de l'intendant.

— C'est parce qu'il est incapable d'identifier les gens par leur visage, lui confia l'apothicaire.

Elle l'avait appris de la bouche de son père adoptif. Mao Mao avait d'abord hésité à le croire, mais quand il lui avait avoué que le vieux renard souffrait de cette pathologie, elle avait ajouté foi à ses propos. En un sens, ça expliquait beaucoup de choses...

— Comment ça ? s'enquit Jinshi.

— Pour lui, tous les visages se ressemblent. Même s'il est capable de distinguer un œil, une bouche, il ne perçoit que des détails, jamais l'ensemble.

Ce soir-là, Luomen lui avait parlé d'un ton solennel. Il plaignait Lacan, parce que ce handicap ne lui avait pas facilité la vie. Même compatissant, le

maître apothicaire n'avait pas pour autant des œillères : il n'avait jamais empêché la tenancière de chasser le stratège de son établissement à grands coups de balai. Au fond, il avait conscience de tout le mal causé par l'officier impérial.

— En revanche, il arrive à nous reconnaître, mon père adoptif et moi. Est-ce la raison pour laquelle il nous harcèle ?

Un jour, sans prévenir, il avait tenté d'emmener la petite Mao Mao avec lui. La patronne du Palais vert-de-gris n'avait pas tardé à apparaître, armée de son balai, pour le chasser. La vision de cet homme blessé, la main tendue et le visage en sang barré d'un grand sourire, avait traumatisé la fillette – et il y avait de quoi !

Par la suite, elle s'était habituée à le voir se faire rouer de coups à chaque fois qu'il revenait, comme s'il n'avait pas retenu la leçon. Depuis cette époque, plus rien ne surprenait Mao Mao. Lacan se présentait toujours comme son père mais, aux yeux de la jeune fille, ce titre était usurpé. Elle le considérait au mieux comme son géniteur.

Il avait beau tenter de se substituer à Luomen, l'apothicaire n'était pas dupe : jamais ils ne formeraient une famille. Tout le monde, au Palais vert-de-gris, soutenait que sa mère biologique avait disparu – la solution de facilité. Même si elle était en vie, peu lui importait, après tout. Mao Mao se considérait comme la fille du maître apothicaire et ne s'en portait pas plus mal.

Elle avait grandi aux côtés d'un homme merveilleux et, à ce titre, elle était reconnaissante envers Lacan. Sa mère, en revanche, ne subsistait dans sa mémoire que sous la forme d'un monstre terrifiant.

Quels sentiments la jeune fille éprouvait-elle à l'égard de son géniteur ? Elle le haïssait, certes, mais elle ne lui en voulait pas. En réalité, il pouvait se montrer maladroit, mais jamais méchant, même s'il avait parfois tendance à réagir de manière un peu vive. Non, si quelqu'un devait le maudire, ce devait être la maquerelle du Palais vert-de-gris... Et encore, peut-être avait-elle fini par lui pardonner ?

Mao Mao se demandait si Lacan avait remarqué la lettre posée dans la boîte à côté de la rose. C'était le plus gros effort qu'elle était prête à consentir. Tant pis s'il ne l'avait pas lue. Le principal était qu'il rachète le contrat de Mei Mei. Ainsi, tout le monde serait content.

— J'aurais pourtant juré que tu le détestais, insista l'eunuque.

— Vous ne savez pas tout de lui...

Lorsque Mao Mao avait tenté d'interrompre la cérémonie rituelle à laquelle officiait Jinshi, Lacan lui était venu en aide. Avait-il pressenti l'imminence d'un drame ? Le stratège ne s'embêtait pas à rassembler des preuves ou à formuler des hypothèses comme le faisait sa fille. Il fonctionnait à l'intuition et avait un don pour flairer les intrigues. Le fait est qu'il se trompait rarement.

— N'est-ce pas lui qui a attiré votre attention sur des affaires qui vous auraient autrement échappé ? demanda Mao Mao.

Jinshi garda le silence un moment.

— Je vois... finit-il par murmurer.

Elle avait visé juste, bien sûr. D'ailleurs, c'était peut-être grâce à Lacan que les soupçons de Lihaku s'étaient si vite portés sur Suilei et que le ministère de la Justice s'était emparé de l'enquête tout aussi diligemment.

Le plus agaçant, c'est que le stratège prenait un malin plaisir à déléguer plutôt que de mettre lui-même les mains dans le cambouis. Qui sait ce qui serait arrivé s'il avait agi ouvertement ? Peut-être Mao Mao aurait-elle trouvé le fameux remède capable de ressusciter les morts ! Son échec la mettait hors d'elle.

Aux yeux de Luomen, Lacan n'avait pas conscience de son propre génie et ne se rendait pas compte de la chance qu'il avait. Le maître apothicaire était d'ordinaire avare en compliments. Aussi sa fille adoptive l'avait-elle rarement entendu encenser quelqu'un à ce point. Elle en avait éprouvé de la jalousie.

— Même si je n'ai aucune envie de me rapprocher de lui, il vaut sans doute mieux éviter de s'en faire un ennemi, cracha-t-elle.

Puis elle leva sa main gauche, les yeux fixés sur son auriculaire tordu.

— Vous savez... commença-t-elle.

— Quoi ?

— Si on coupe le bout d'un doigt, il repousse.

— Ravi d'apprendre cette information pendant mon dîner... maugréa Jinshi en lui jetant un regard noir – l'arme favorite de Mao Mao.

— J'ai une dernière question à vous poser.

— Je t'écoute.

— Comment réagiriez-vous si Lacan se présentait un jour devant vous et vous demandait de l'appeler « papa » ?

Suilen, la main à la bouche, étouffa un juron. L'intendant, de son côté, réfléchit quelques instants. Il avait l'air décontenancé, ce qui ne lui arrivait pas souvent.

— J'aurais envie de lui faire avaler son monocle...

— Exactement !

Jinshi voyait très bien où elle voulait en venir. Il posa à voix basse une question sur la difficulté d'être père. Un voile de tristesse passa dans le regard de son fidèle bras droit, qui se tenait à ses côtés. La conversation avait dû toucher une corde sensible.

— Tout va bien, Gaoshun ? demanda Mao Mao.

Les yeux de l'intéressé se perdirent dans le vide.

— Oui... Sache seulement qu'aucun père au monde ne souhaite que ses enfants le haïssent, souffla-t-il.

Allons bon, pensa la jeune fille avant de porter la cuillère à sa bouche pour finir son congee.

Épilogue

Mao Mao était revenue depuis un moment au pavillon de Jade quand un colis accompagné d'une lettre lui parvint. Posté par Mei Mei, le courrier dévoilait le nom de la courtisane dont le contrat avait été racheté ainsi que l'identité du payeur. Sans doute avait-il plu le jour où sa sœur de cœur avait écrit la lettre : le papier était constellé de taches d'eau.

La petite boîte jointe à la missive contenait l'un de ces ravissants foulards que les pensionnaires du Palais vert-de-gris portaient lors des grandes occasions. Sur le point de refermer le paquet, Mao Mao se ravisa. Elle alla fouiller dans les tréfonds du coffre à vêtements de sa petite chambre.

Les lumières du quartier des plaisirs scintillaient au loin, plus vives et plus nombreuses que jamais. Juchée sur les remparts, Mao Mao entendait carillonner des clochettes – sans doute la danse du foulard des courtisanes au cours de laquelle, vêtues de leurs plus beaux atours, elles faisaient virevolter de longues écharpes vaporeuses en jetant des pétales de fleurs.

Le rachat d'une courtisane donnait toujours lieu à des festivités. Lorsqu'une ville entière déployait sa corolle pour une seule femme, les autres fleurs dansaient en guise d'adieu. On ferait la fête, on boirait du vin, on chanterait et danserait. Comme le quartier rouge ne dormait jamais, les beuveries se prolongeraient toute la nuit.

La jeune fille portait sur ses épaules le foulard de gaze envoyé par Mei Mei. Elle l'attrapa du bout des doigts. Sa jambe gauche n'était pas encore

complètement rétablie, mais elle s'en accommoderait. Elle ôta la veste de coton rembourrée que la courtisane lui avait aussi offerte.

L'univers a vraiment un drôle de sens de l'humour.

Elle songea à dame Fuyo, qu'on avait mariée à un officier de l'armée, l'année passée. La princesse avait-elle tout oublié de son séjour à la cour intérieure ? Ou se rappelait-elle comment elle dansait nuit après nuit tout en haut des murailles ?

Mao Mao s'apprêtait à faire revivre le fantôme des remparts. Vêtue de la jolie robe que ses sœurs de cœur lui avaient donnée lorsque elle-même avait été rachetée, elle tentait de se remémorer les premiers pas de la danse qu'on lui avait apprise il y a si longtemps. Elle avait passé sur ses lèvres le rouge offert par Mei Mei et attaché à ses manches des clochettes qui tintaient à chacun de ses mouvements. Les petits cailloux cousus dans l'ourlet de sa longue jupe l'envoyaient voler dans les airs dès qu'elle tournait sur elle-même.

Sa jupe flottait en corolle autour d'elle, son foulard en arc au-dessus de sa tête et ses manches fendaient l'air. Pour toute coiffure, elle portait dans ses cheveux défaits qui virevoltaient en rythme une seule rose teinte en bleu.

Je n'ai pas tellement perdu, s'étonna-t-elle, surprise de se remémorer la danse qu'on lui avait enseignée.

Alors que son foulard ondulait à nouveau, Mao Mao eut soudain la surprise de découvrir qu'un spectateur indésirable la regardait. Il ne prononça pas un mot et elle non plus. C'est alors qu'elle trébucha sur sa propre jupe. Après avoir vacillé, elle finit par perdre complètement l'équilibre et se retrouva à deux doigts de basculer dans le vide. Heureusement, une main l'empoigna pour la remettre d'aplomb.

— Que... qu'est-ce que tu fabriques ici ? lui demanda son sauveur, à bout de souffle.

Ses cheveux, d'ordinaire si soigneusement attachés, partaient dans tous les sens.

— Je vous retourne la question, dit-elle en brossant sa jupe. Qu'est-ce que vous faites ici ?

Jinshi lui jeta un regard exaspéré. Il avait gardé sa main dans celle de Mao Mao, bien qu'elle fût hors de danger.

— On m’a averti qu’une jeune fille dansait sur les remparts. Encore une fois... Je ne pouvais pas rester les bras croisés !

Moi qui pensais avoir été discrète, c’est raté ! songea Mao Mao. Tout bien réfléchi, il n’était pas surprenant qu’on l’ait aperçue. Fallait-il en déduire que les gardes croyaient encore aux fantômes ?

— D’autant que j’ai suffisamment de travail comme ça sur les bras... dit Jinshi en posant son autre main sur le crâne de la jeune fille.

— Vous n’étiez pas obligé de vous déplacer en personne. Vous auriez pu envoyer quelqu’un à votre place...

Elle glissa la tête sur le côté pour échapper à son contact.

— Un garde t’a reconnue. Il a aussitôt eu la gentillesse de venir me prévenir en personne. (Mao Mao fit l’innocente.) Tu as beau tout faire pour ne pas te faire remarquer, ça ne veut pas dire que personne ne s’inquiète pour toi !

— Si vous le dites... répondit-elle.

Embarrassée, elle se gratta la joue. Il lui faudrait donc redoubler d’efforts.

— Bref, voilà qui explique ma présence, conclut Jinshi. Maintenant, à ton tour ! Qu’est-ce que tu manigances ?

— Quand une courtisane quitte le quartier des plaisirs, expliqua Mao Mao après un temps, les autres dansent pour elle. J’ai justement reçu une tenue ce matin.

En fait, elle célébrait Mei Mei, qui lui avait offert les vêtements. C’était elle qui avait appris à danser à la jeune novice toute gauche qu’était Mao Mao. « Je veux que tu puisses fêter dignement mon départ », lui avait répété sa sœur de cœur, à l’époque.

Jinshi la fixait à présent d’un drôle d’air.

— Quoi ?

— Rien... Simplement, j’ignorais que tu savais danser.

— Je ne suis pas assez douée pour me produire devant des clients, mais je connais les bases.

Pour fêter le départ d’une des leurs, en revanche, le talent des danseuses importait moins que leur nombre, lui précisa-t-elle. À ces mots, Jinshi se tourna vers les lumières du quartier rouge.

— On raconte que Lacan a racheté une courtisane... La rumeur s’est déjà répandue au-delà des murailles.

— C'était prévisible.

— Il a aussi demandé une permission d'une dizaine de jours.

— En voilà un qui sait faire parler de lui !

À tous les coups, une nouvelle rumeur se répandrait dès le lendemain. Sans savoir combien le banquet avait coûté au stratège, Mao Mao jugea, au nombre de lanternes accrochées par-delà les remparts, qu'il avait dépensé beaucoup plus que la somme habituelle. Dans sa lettre, Mei Mei disait que les festivités allaient durer sept jours et sept nuits. Les langues se déliaient : ainsi, en plus des trois joyaux, le Palais vert-de-gris recelait une courtisane aussi exceptionnelle ?

N'empêche, il aurait dû choisir Mei Mei, pensa amèrement l'apothicaire. La malade, ravagée par la syphilis, n'en aurait pas pour longtemps et ne gardait probablement aucun souvenir de sa vie passée, hormis ces comptines qu'elle chantonnait et ces pierres de go qu'elle alignait. Mais voilà qu'après toutes ces années où la tenancière l'avait cachée aux yeux du monde, Lacan avait fini par la débusquer.

Quel dommage qu'il n'ait pas choisi sa merveilleuse sœur de cœur ! se désolait l'apothicaire. Mei Mei, toujours superbe à son âge, ne manquait pas de talents. Elle aurait fait une épouse parfaite. Même si elle avait son caractère et ses excentricités...

C'est la jeune femme qui, la première, avait accueilli dans sa chambre cet homme dont la maquerelle ne voulait pas. Sans doute était-ce la meilleure chose à faire, au fond. Selon elle, il n'avait jamais rien tenté. Il se contentait de parler sans relâche de sa fille et de la femme qui lui avait donné le jour. Il lui arrivait de s'asseoir devant un tablier de go sans jamais disputer de manche avec la courtisane – il jouait tout seul, de mémoire, d'anciennes parties.

Voilà ce que lui avait raconté Mei Mei. Peut-être cherchait-elle tout simplement à ne pas la blesser ? Peu lui importait, après tout. Pour sa part, Mao Mao était persuadée que sa sœur de cœur aurait été heureuse s'il l'avait choisie. Malgré sa drôle de personnalité, Lacan était un homme riche : la jeune femme n'aurait jamais manqué de rien. Oui, il aurait vraiment dû l'emmener avec elle...

— Je me demande quelle courtisane il a bien pu acheter, dit Jinshi.

S'il connaissait les termes du pari énoncé par Mao Mao, il était loin d'imaginer l'ampleur des fastes auquel il donnerait lieu. Décidément, l'excentricité du stratège ne connaissait pas de limites.

— Moi aussi.

— Tu n'as pas une petite idée ?

Pour toute réponse, la jeune fille ferma les yeux.

— Tu sais de qui il s'agit, n'est-ce pas ?

— Aucune de ces beautés ne vous arrive à la cheville, Jinshi.

— Ça ne répond pas à ma question.

En attendant, il ne proteste pas, nota l'apothicaire.

L'intendant ne devait pas être le seul à s'interroger sur l'identité de cette mystérieuse courtisane pour qui on déroulait le tapis rouge. Tout le monde, à la cour intérieure – voire dans la capitale entière – devait partager sa perplexité. La femme en l'honneur de qui étaient organisées toutes ces festivités, certainement parée de vêtements somptueux, n'apparaîtrait toutefois pas en public, ce qui alimenterait la rumeur jour après jour. Tout avait été fait pour attiser la curiosité des habitants.

La vieille doit jubiler, songea Mao Mao.

On n'avait pas fini de parler du Palais vert-de-gris. Les fonctionnaires se bousculeraient bientôt à sa porte – l'effet du bouche-à-oreille, bien entendu.

L'apothicaire était en nage, sans doute parce qu'elle avait dansé pour la première fois depuis des années. Comme elle sentait des picotements dans ses pieds, elle baissa les yeux pour découvrir que sa tenue était maculée de rouge.

— Misère ! s'exclama-t-elle en relevant les pans de sa jupe.

— Quoi encore ? s'écria Jinshi.

Lorsqu'elle vit l'état de sa jambe, Mao Mao fit la grimace. Les différents remèdes qu'elle avait expérimentés avaient altéré sa perception des sensations physiques : ce qu'elle prenait pour de la chaleur était en réalité de la douleur. Elle qui croyait sa plaie presque guérie !

— Ma blessure s'est rouverte...

— C'est maintenant que tu t'en rends compte ?

— Ne vous en faites pas, je vais la recoudre.

Elle alla chercher dans sa veste de l'alcool, une aiguille et du fil.

— Comment se fait-il que tu aies tout ce matériel sur toi ?

— On ne sait jamais ce qui peut arriver !

L'apothicaire allait faire son premier point quand Jinshi lui arracha l'aiguille des mains.

— Rendez-la-moi !

— Tu ne vas quand même pas faire ça ici, enfin !

Aussitôt, il souleva la blessée dans ses bras avant de descendre prestement des remparts sans même une échelle pour s'y agripper. Mao Mao, stupéfaite, n'osa pas protester. Une fois à terre, elle pensait qu'il la déposerait, mais il continua de la porter. Au bout d'un moment, il la changea de position.

— Que se passe-t-il ?

— Je commence à fatiguer.

— Alors reposez-moi par terre.

— Pour que ta blessure s'aggrave ? grogna Jinshi.

Entourée de ses bras, son visage collé à celui du bel eunuque, Mao Mao ne se sentait pas très à l'aise.

Dans quoi me suis-je encore fourrée ?

— Et si on nous voyait ?

— Il fait nuit, personne ne nous reconnaîtrait. Et puis... (Il la souleva un peu plus haut et resserra son étreinte pour lui éviter de tomber.) Ce n'est pas la première fois que je te porte dans mes bras.

Stupéfaite, la jeune fille prit un instant de réflexion. Il devait sans doute parler de ce jour où elle s'était blessée à la jambe, lorsqu'elle avait interrompu la cérémonie rituelle et que la poutre lui était tombée dessus. Elle avait perdu conscience et quelqu'un l'avait sortie de là... Jinshi ! Il l'avait donc prise dans ses bras devant toute l'assemblée réunie ?

Qu'importe, il y avait plus grave. Un sujet dont elle voulait l'entretenir depuis longtemps, mais qu'elle ne cessait d'oublier. L'apothicaire pressa un mouchoir contre son mollet ensanglanté.

— Au fait... commença-t-elle. Je sais que ce n'est pas vraiment le moment, mais il y a une question que j'ai très envie de vous poser.

— Je t'écoute... dit le sublime eunuque, perplexe.

— Il faut que je vous dise...

— Oui, quoi ?

— Eh bien... dit-elle en le regardant droit dans les yeux. Quand pensez-vous me donner mon bézoard ?

Le front de Jinshi vint cogner dans celui de Mao Mao – boum ! La jeune fille vit des étoiles. *Un coup de tête ! Sans prévenir !* Et s'il la menait en bateau depuis le début ?



— Ne me dites pas que vous n'en avez pas ? s'écria-t-elle.

— Comment oses-tu penser une chose pareille ? Un peu de respect, tout de même... Je suis un homme de parole.

Devant le regard suspicieux de Mao Mao, l'eunuque esquissa un sourire.

Ce brusque changement d'expression, de la gêne à l'amusement, lui rappela à quel point Jinshi pouvait être immature. Malgré tout, la jeune fille était plus à l'aise pour parler avec lui quand elle se tenait dans ses bras...

Personne ne savait comment la rumeur était née, mais on racontait qu'un noble un peu extravagant s'était mis à collectionner toutes sortes de remèdes aussi rares qu'insolites. C'est lors d'une cérémonie du thé que Mao Mao apprit la nouvelle : le bureau de Jinshi était tellement rempli de bouquets de rétablissement qu'on n'y pouvait plus poser un pied. Elle se contenta de croquer dans son beignet à la pêche avant de lâcher :

— Vous m'en direz tant...



Les Carnets de l'apothicaire

Recueil d'illustrations
Touko Shino



— Serais-tu capable de préparer un philtre d'amour ?
l'interrogea Jinshi.



— Puis-je vous confier un secret, dame Lifa ?
s'enquit Mao Mao.



Un petit rictus naquit sur le visage de l'eunuque.
Les pièces du puzzle se mettaient petit à petit en place.



— Que feriez-vous si je parvenais à retrouver l'auteur de ce message, dame Gyokuyo ? demanda Jinshi.



— Mais enfin, Mao Mao, je dois quand même pouvoir
te toucher ne serait-ce qu'une fois...

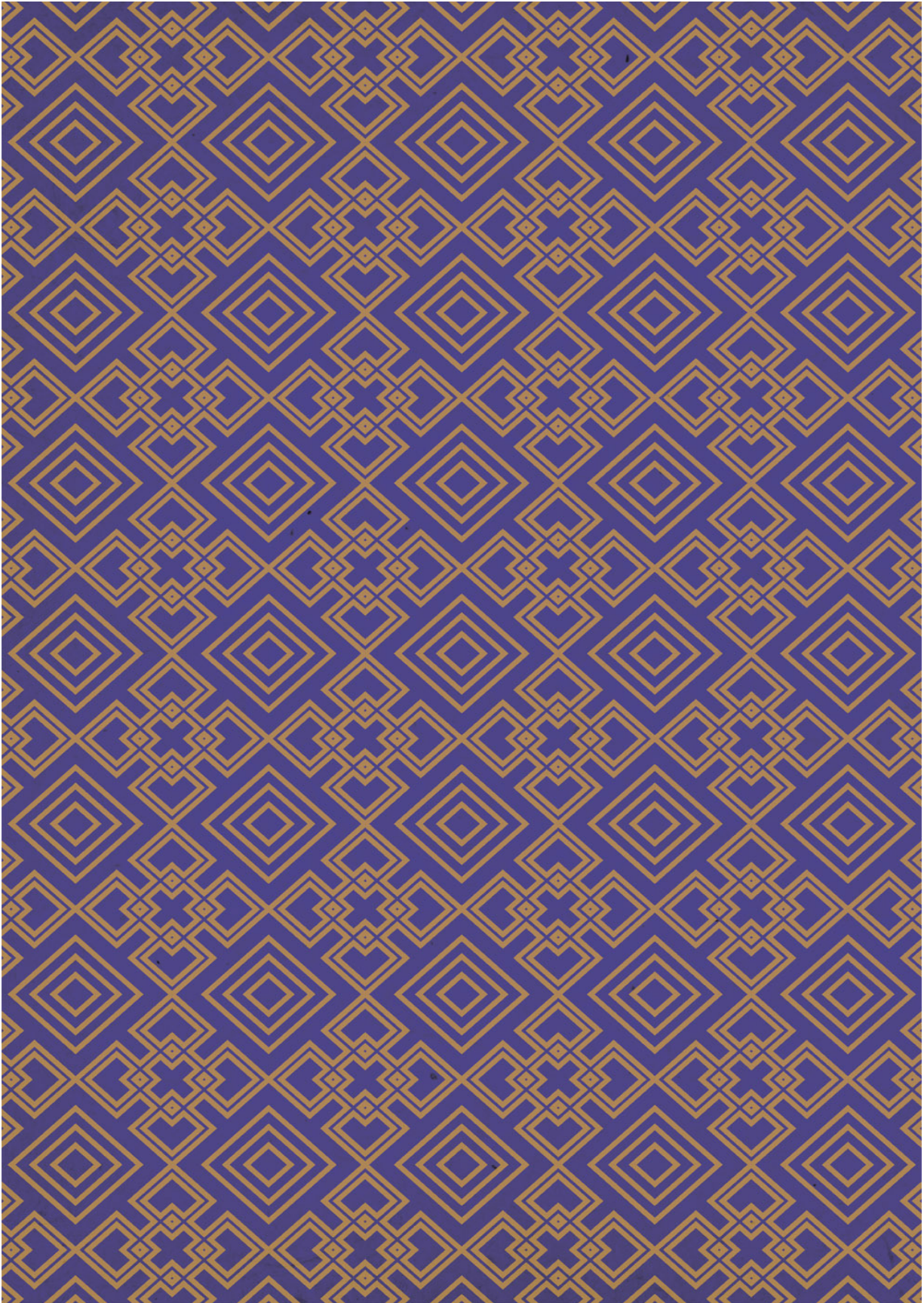
— Certainement pas.



— Qu'as-tu à perdre ?

— Le moral.

— Allez, quoi. Je ne peux même pas te frôler du bout des doigts ? Ce n'est pas grand-chose.





— Maintenant que tu t'es trouvé une place de rêve, n'oublie pas de mettre de l'argent de côté ! lui conseilla Mei Mei.



Dès que les dames de compagnie de dame Gyokuyo avaient un moment de libre, elles se retrouvaient dans la cuisine pour bavarder autour d'un thé tout en grignotant les friandises laissées par leur maîtresse.



- Non mais vous avez vu sa tenue ! s'exclama Infa.
- Rien ne vaut la mode occidentale ! commenta Guien.
- On dirait que tout lui va ! nota Ailan.
- Hmm... fit la jeune apothicaire.



— Bonjour à toutes. Je m'appelle Mao Mao et on m'a chargée de vous donner ce cours.



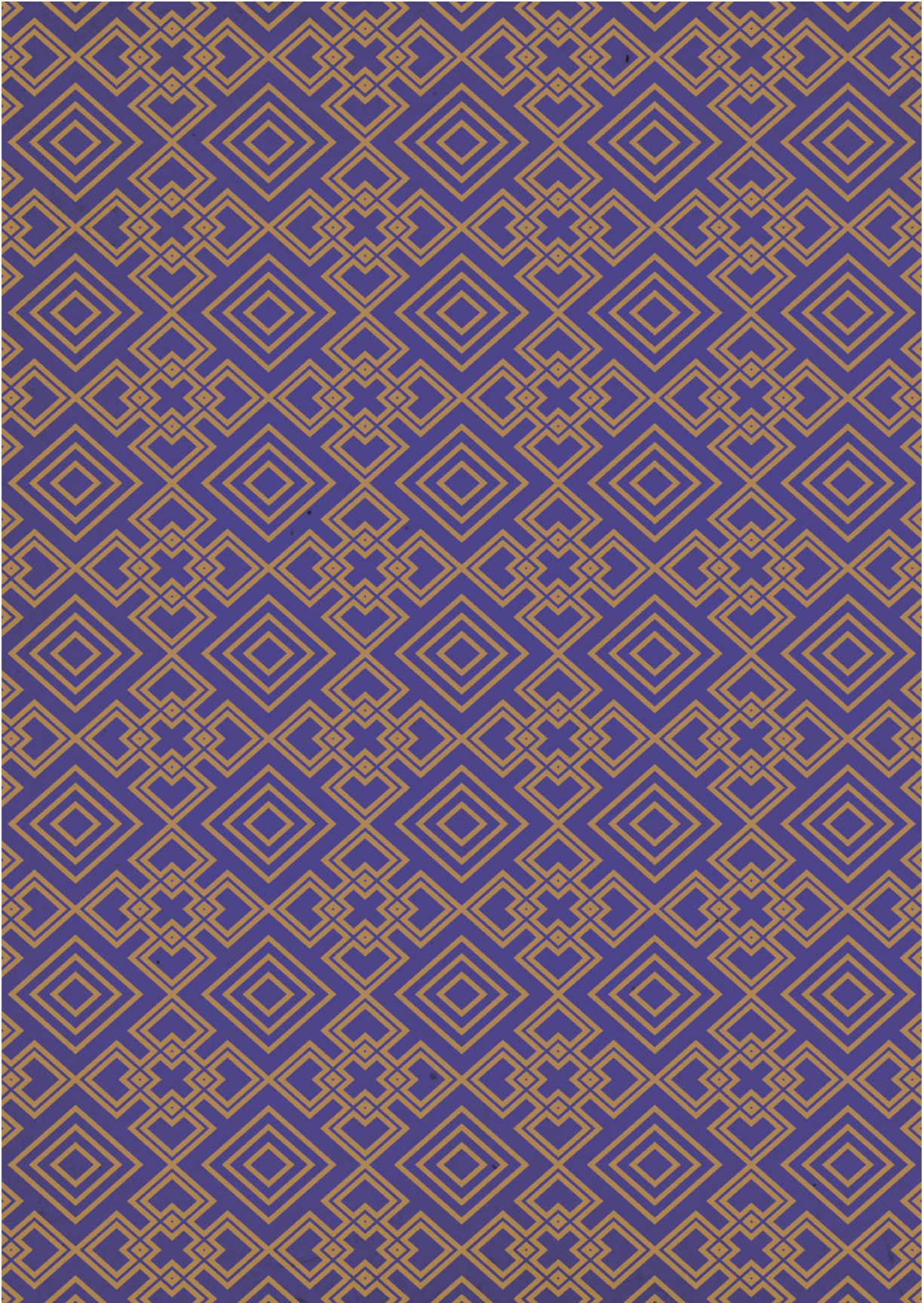
Chacune des favorites prit son manuel, qui les yeux écarquillés, qui avec un gloussement amusé, qui en rougissant violemment, qui en fronçant les sourcils.



Alors que son foulard ondulait à nouveau, Mao Mao eut soudain la surprise de découvrir qu'un spectateur indésirable la regardait.



Il ne prononça pas un mot et elle non plus.



ISBN : 978-2-37102-338-3

LUMEN

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).